

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

LE
ROYAUME DE SERBIE

ÉTUDE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

ET

DE DROIT INTERNATIONAL

La Serbie aux Serbes.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'Acte public sur les Matières ci-après sera soutenu
le mercredi 26 Juin 1901, à 10 heures

PAR

VOÏSLAV V. RACHITCH

Elève des Facultés de Droit de Belgrade et de Paris

Président..... M. L. RENAULT, professeur.

Suffragants... { M. CHÉNON, professeur.
 { M. PILLET, professeur.



PARIS

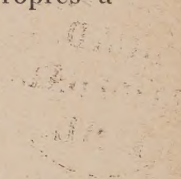
A. PEDONE, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA COUR D'APPEL ET DE L'ORDRE DES AVOCATS
13, RUE SOUFFLOT, 13

1901

LE ROYAUME DE SERBIE

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

LE
ROYAUME DE SERBIE

ÉTUDE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

ET

DE DROIT INTERNATIONAL

La Serbie aux Serbes.

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'Acte public sur les Matières ci-après sera soutenu
le mercredi 26 Juin 1901, à 10 heures

PAR

VOÏSLAV V. RACHITCH

Elève des Facultés de Droit de Belgrade et de Paris

Président..... M. L. RENAULT, professeur.

Suffragants... { M. CHÉNON, professeur.
 { M. PILLET, professeur.



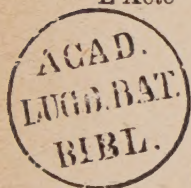
PARIS

A. PEDONE, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA COUR D'APPEL ET DE L'ORDRE DES AVOCATS

13, RUE SOUFFLOT, 13

1901



AUX AMIS

DE LA LIBERTÉ ET DE LA VÉRITÉ

« O jeunes gens, vous qui allez dans les pays étrangers chercher la science que ne vous donne pas votre pays, soyez la joie et l'espoir, non la tristesse et la frayeur de notre pauvre patrie ! Souvenez-vous toujours de la patrie ! Gardez sa belle langue ; apprenez les autres mais réservez votre cœur à la vôtre... Aimez la vérité plus que l'or, et vos frères plus que la vie. Observez et estimez les mœurs des autres peuples, mais jamais ne les suivez aveuglément, ni ne les insultez. Soyez des frères pour tous, des esclaves pour personne ! »

Nicolas TOMACHITCH-TOMAZEO
(Serbe, né à Sebenico, le 9 nov. 1802,
mort à Florence le 1^{er} mai 1874. Extrait
de ses *Pensées*, XXIV).

INTRODUCTION

On peut envisager l'*Histoire diplomatique* dans deux sens. Dans le sens le plus large, elle est l'exposé historique des relations qui existent entre les divers Etats, telles qu'elles résultent, soit des principes du Droit international, soit des traités ou des conventions spéciales. Dans le sens le moins large, elle est l'exposé des traités entre divers Etats, des négociations qui en ont précédé la conclusion et les clauses de ces traités. Le fond reste le même : on ne peut pas étudier l'Histoire diplomatique d'un pays ou d'un peuple, sans se lancer dans son histoire, et sans connaître ses liens politiques avec ses voisins, plus ou moins éloignés. C'est pourquoi nous trouvons parfaitement juste ce que M. Albert Sorel nous en dit : « L'histoire de la diplomatie, c'est-à-dire l'histoire des rapports entre les nations et les Etats, n'est qu'une branche de l'histoire générale¹. » Seulement, la simple constatation de ces rapports nous paraîtrait bien souvent sans aucun lien entre eux, et nous serions bien loin d'une étude scientifique. Au contraire, l'Histoire diplomatique serait autrement comprise, et deviendrait une véritable science si l'on constatait, saisisait et exposait judicieusement ces événements politiques comme des causes et des effets. Et pour arriver à ce résultat, pour montrer l'Histoire diplomatique d'un peuple, on est forcé de s'approcher

¹ *Nouveaux essais d'histoire et de critique*. Paris, 1898, p. 75.

de lui afin d'approfondir et de pénétrer les actions ou réactions de ce peuple; d'aller chez lui, le voir et le connaître, le comprendre et sentir avec lui. Alors, ses manifestations extérieures ne seraient que la conséquence de son activité interne, soit qu'on envisage, en général, ses relations avec les autres Etats, soit, en particulier, certaines négociations avec ses plus proches voisins; le passé et le présent de ce peuple ne seraient pas sans influence sur la structure actuelle de son état juridique, et l'avenir ne serait pas trop voilé. C'est ainsi que l'Histoire diplomatique nous apparaît comme une science par excellence, et pour un peuple, une véritable école, surtout celle qui donne des leçons politiques. Et, c'est ici qu'à regret, nous devons nous rappeler le mot de Fiévée (1767-1839) : « *La politique est ce qu'on ne dit pas* » ¹.

Voilà pourquoi en exposant l'Histoire diplomatique du royaume de Serbie, nous remonterons dans le passé, et enfermé avec le peuple serbe dans ses frontières tant de fois défendues, nous marcherons avec lui, toujours dans le but de connaître d'abord sa vie intérieure. Et convaincu, d'après Bacon (1561-1626), que « les idées gouvernent le monde », disons que ce sont les pensées qui mènent les peuples, qui suscitent les faits et font naître les hommes. C'est pourquoi, dans cette étude, les changements d'idées nous intéresseront plus que les changements de ministères, et les questions politiques plus que les politiciens.

Très rapidement, nous allons passer en revue les faits les plus saillants de l'histoire du peuple serbe, mais qui suffisent pour en dégager l'idée qui le guide à travers sa vie. Et une fois en possession des faits et

¹ J. Fiévée, *Correspondance et relations de J. F. avec Bonaparte, pendant onze années (1802-1813)*. Paris, 1837, t. I, p. LXIII.

des idées, il ne sera pas difficile de juger de leur importance, c'est-à-dire de l'évolution nationale de ce peuple.

Nous commencerons d'abord par connaître la géographie de la péninsule balkanique, cette demeure séculaire du peuple qui nous intéresse ; puis, après avoir établi son origine, nous esquisserons son développement historique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Dans cette rapide exposition, on verra, au commencement de notre ère, l'arrivée des tribus serbes, qui, peu à peu, forment les petits Etats (si l'on nous permet le mot) ou joupas, en attendant l'heure d'être réunis. Ce sera l'œuvre de Nemagna au XII^e siècle, et, grâce à sa dynastie, le peuple serbe, sous le tsar Douchan, au XIV^e siècle, aura le plus grand éclat, formera un puissant empire. Mais, peu après, l'invasion turque arrive, qui, après des batailles héroïques, enfin, réussira à dominer le peuple serbe, comme le dernier obstacle pour pouvoir occuper la péninsule balkanique et se lancer au delà. Malheureusement, par cette domination barbare, qui n'était jamais sincèrement repoussée par les chrétiens d'Europe, la vie étatique et le progrès du peuple serbe se trouvèrent arrêtés et reculés presque jusqu'à nos jours. Car, c'est un fait singulier et regrettable, le peuple serbe qui, dans le temps, servait de barrière et s'est couvert de gloire en empêchant les Turcs de pénétrer en Europe, se trouva si longtemps isolé de ses frères chrétiens qu'il ne parvint, qu'après quatre siècles de souffrances, à se proclamer libre sur un tout petit morceau de son territoire, dans le royaume de Serbie et la principauté de Monténégro. Le berceau de l'Etat serbe est encore sous le joug turc. Et même, au commencement du XX^e siècle, la grande majorité du peuple serbe n'est pas indépendante. Le cœur du peuple serbe

se trouve toujours resserré au nord par le *Danube* et la *Save* ; à l'ouest, par l'*Una*, la *Tsetina*, la mer *Adriatique* jusqu'au *Drin* ; au sud, par le *Drin*, les lacs *macédoniens*, l'embouchure du *Vardar* et celle de la *Strouma* ; à l'est, par la *Strouma*, *Stara Planina* et le *Timok*. Toute cette contrée est occupée par les purs Serbes ; de leurs mains elle fut arrachée, mais la nationalité serbe, au point de vue du droit et de l'histoire, se trouve toujours conservée là, et en écrasante majorité, résistant à toutes les attaques de faux prétendants.

Mais combien devons-nous attendre pour obtenir la délivrance complète de cette partie de la Serbie encore opprimée, car ce qui forme le royaume de Serbie actuel n'en est qu'une très faible partie ! Et tout de même, cette Serbie moderne, dont les enfants font d'incroyables efforts pour résister et vivre, ne demande qu'une chose : prospérer en attendant un meilleur avenir réellement mérité. Mais il est si enclavé qu'il étouffe sous les embrassements de ses voisins, — amis ou ennemis ? !... Le Congrès de Berlin de 1878 n'a pas manqué d'extraordinaires inventions sur le terrain diplomatique et politique. Le royaume de Serbie en est un exemple ; on a, sans scrupule, divisé le peuple serbe et permis à un groupe de former la Serbie indépendante, mais sans lui donner la possibilité de vivre. Or, est-ce vivre que d'être enclavé dans d'autres Etats ? Tel qu'il est, le royaume de Serbie est l'unique exemple en Europe d'un Etat indépendant (non neutre) qui, non seulement, n'a pas ses frontières naturelles, mais encore n'a pas de libre issue sur aucune mer, même sur celle de l'Adriatique, dont les bords cependant étaient, dans le passé, sa possession, et qui sont toujours occupés par le peuple serbe. L'opération de

Berlin est faite et finie ; mais les habiles opérateurs se sont-ils préoccupés, avant de la faire, si leur client en survivrait ? Nous en doutons. S'ils s'en préoccuperaient depuis ? Soit, habilement, mais surtout sincèrement en faveur de leur ou leurs clients chrétiens de la péninsule.

Il est triste, pour la civilisation moderne, de voir *ce peuple serbe de huit millions* qui, depuis bon nombre de siècles, ne cesse de souffrir et de verser du sang, uniquement pour être libre sur son territoire et dans son Etat. Contre qui doit-il encore combattre ? Mon Dieu, « pensons-y toujours, n'en parlons jamais ! » Il est probable que ce doit être contre les Turcs ! Cependant, la Question de Serbie ou des Serbes est toujours pendante, et il serait à souhaiter de la voir résolue le plus tôt possible, suivant le principe de nationalité basé sur le droit et l'histoire. Tout en suivant le langage diplomatique, enfermons-nous dans les limites les plus étroites ; la Question des Serbes, quoique essentiellement slave, est le centre de la Question d'Orient, encore à l'ordre du jour. Si les politiciens ont donné aux Affaires de la péninsule un nom dont l'idée évoque le soleil levant, il est temps que celui-ci les éclaire, afin qu'elles ne demeurent plus confuses.

A

La géographie de la péninsule balkanique.

Nous jugeons utile de jeter un coup d'œil sur la géographie de la péninsule, non seulement parce que la Serbie s'y trouve, mais aussi parce qu'il y a plusieurs points occupés par le peuple serbe.

a) Au point de vue de la *position géographique*, la péninsule balkanique se trouve au sud-est de l'Europe, entre le 44° et le 36° de latitude nord, et le 26° et le 13° de longitude est. Délimitée, au nord, par le double sillon de la Save et celui du Danube depuis Belgrade; à l'est, par la mer Noire; puis au sud-est, par le Bosphore, la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles et la mer Egée qui la distinguent du continent asiatique; au sud, par la Méditerranée; à l'ouest, la mer Ionienne et l'Adriatique complètent sa ceinture maritime. Dans ces limites naturelles, la péninsule des Balkans occupe une surface de presque 500.000 kilomètres carrés; elle est donc deux fois plus grande que la péninsule italique (Italie : 286.589 kilomètres carrés), et se rapproche comme étendue de la péninsule ibérique qui a 600.000 kilomètres carrés ¹.

b) *Les côtes* de la presqu'île des Balkans nous prouvent facilement qu'aucun littoral méditerranéen n'est

¹ Comme la Roumanie se trouve du côté gauche du Danube, nous ne la comptons pas dans la péninsule des Balkans, qui, avec ce pays, aurait une superficie de 577.401 kilomètres carrés.

aussi découpé. Ainsi, partant de la mer Noire où le Danube se jette par les trois bouches de Kilia, Sulina et Saint-Georges, laissant les marécages de la Dobroudja (qui appartiennent à la Roumanie), nous trouvons sur les côtes montagneuses le port bulgare de Varna et celui de la Roumélie orientale dans le port de Bourgas, puis, par les pentes de la Strandja, nous nous approchons du Bosphore qui relie la mer Noire avec celle de Marmara. Mais le détroit du Bosphore, sur sa longueur de 27 kilomètres, forme une série de bassins séparés, dont les rives, dans un magnifique panorama, nous montrent des villes, des palais, des villages, et surtout Constantinople que nous rencontrerons plus d'une fois dans cette étude. Car, cette capitale de l'empire romain depuis Constantin, qui lui donna son nom, et de l'Empire d'Orient depuis Théodose, nommée Byzance par les Hellènes, reste toujours la clé de la mer Noire et de la porte d'Orient. Si elle n'est pas devenue « la capitale du monde », comme le voulait Napoléon, elle est, en fait, celle de la Turquie depuis 1453, et, comme telle, cette ville a joué le principal rôle dans la destinée des peuples des Balkans. A 9 kilomètres de Constantinople se trouve la cité de San-Stefano, connue par le traité russo-turc de 1878. L'issue de la mer de Marmara se fait par le détroit long et serré des Dardanelles, qui souvent laisse la rive d'Europe et celle d'Asie se regarder à moins de 2 kilomètres de distance. Aussi, en cet endroit, le passage d'Asie en Europe est-il très facile. C'est à Gallipoli que les Turcs-Ottomans ont pris pied sur notre terre d'Europe. Les Dardanelles nous ouvrent la mer Egée, « la mer par excellence » des Grecs et le centre de la vie hellénique que nous borderons par le golfe de Saros, l'embouchure de la Maritsa et celui de Mesta jusqu'au golfe d'Orfano (où

se jette la Strouma, après avoir traversé le lac Tachyno), qui avec celui de Salonique découpent la presqu'île de Chalcidique envoyant au sud ses trois longs promontoires de Hagion-Horos, Longos et Hassandra. C'est sur l'Hagion-Horos que se trouve le mont Athos (2.066 mètres) bien nommé « Montagne Sainte », avec ses nombreux monastères, dont les plus célèbres sont fondés ou dotés par les souverains serbes ; actuellement, les frères forment une sorte de république sous la suzeraineté du sultan »¹. Car, c'est à la Turquie qu'aujourd'hui appartient toute la contrée sud-est de la péninsule balkanique entre la mer Noire, la mer Egée et le fleuve de Mesta formant la Roumélie (du sud) et de la Mesta jusqu'à la Bistritsa formant la Macédoine, et, cependant, c'est surtout l'élément serbe qui peuple cette dernière partie et s'y montre depuis le commencement de son histoire.

Le golfe Salonique, qui porte le nom de la deuxième ville d'Orient après Constantinople, reçoit les fleuves Vardar, Bistritsa et Salambria, lequel nous a déjà jeté

¹ On en peut lire dans le volume de V. Langlois, *Géographie de Ptolémée*, reproduction photolithographique, etc..., précédée d'une introduction historique sur le mont Athos, les monastères et les dépôts littéraires de la presqu'île Sainte, Paris, Didot, 1867. « Le territoire de toute la presqu'île du mont Athos est partagée entre vingt monastères, construits sur les deux versants de la chaîne de montagnes, et au bord de la mer. Dix-sept de ces monastères sont peuplés exclusivement de religieux grecs ; deux sont occupés par des Slaves (Serbes et Bulgares), et un dernier est habité par des moines grecs et russes. Tous ces religieux, sans exception, professent la religion grecque orthodoxe et sont soumis à la règle de la Sainte Bible. Le nombre des moines, répandus sur tout le territoire de la péninsule athoniste, s'élève en chiffre de six à sept mille individus, répartis dans vingt monastères, onze skytes ou petits monastères, et dans plus de cinq cents ermitages ou cellules, y compris les métochies ou fermes monastiques, qui sont dispersées, ainsi que les cellules, dans toute la contrée » (p. 13, Cf. 7 à 10).

sur le territoire grec. Suivant le littoral de la Thessalie, nous ne trouverons pas de port de refuge jusqu'au golfe de Volo ; à partir du golfe de Lamia qui est graduellement comblé par les alluvions du Sperchios, nous ne tiendrons compte que de la seule île d'Eubée ou Négrepont, qui nous empêche de longer librement la presqu'île de l'Attique ; mais le canal d'Atlanti, puis le détroit d'Europe nous ouvriront de nouveau la mer et nous nous trouverons devant le Pirée, sinon devant Athènes, l'immortelle capitale de la Grèce. D'ici, que de baies et de golfes variés ! Nous ne mentionnerons que celui d'Egine qui (depuis 1893) est relié à celui de Corinthe ; entre les golfes d'Egine et de Nauplie, se trouve la péninsule rocheuse de l'Argolide, qui nous fait toucher la presqu'île de Morée. Celle-ci se découpe en trois pointes avec les caps Malée, Matapan et Gallo. L'alignement montagneux du cap Malée se prolonge dans les îles de Cerigo, de Crète, de Karpathos et de Rhodes, jusque sur les côtes d'Asie Mineure, fermant ainsi au sud la mer Egée. Après le cap Malée se trouvent les golfes de Marathonisi et de Coron. La côte occidentale de Morée nous offre la baie de Navarin et le golfe d'Arcadie ; après avoir passé devant l'embouchure du Roupbias, allant toujours vers le nord, nous trouverons le plus grand golfe, celui de Corinthe avec le temple de Delphes, et le golfe de Lépante avec l'illustre cité de Missolonghi ; enfin, après l'embouchure de l'Aspros-Potamos, on rentre dans le golfe d'Arta qui nous sépare de la Grèce, laisse pénétrer dans l'Epire et bientôt en Albanie avec quelques embouchures de fleuves et de nombreuses dentelures du littoral, puis, par la mer Ionienne nous borderons l'Adriatique, mer des Serbes, par excellence. C'est le fleuve Drin qui sépare l'Albanie de la Serbie, bordant la mer jusqu'à Boïana, où commence

le Monténégro qui longe la mer sur une étendue de presque 48 kilomètres, et y possède les ports de Dulcigno (Olcinium) et de Bar (Antivari). Puis vient le littoral de Dalmatie qui est de plus en plus développé avec le golfe de Cattaro ¹, l'ancienne république de Raguse, etc., jusqu'à la montagne de Vélébite, la séparant de Croatie, qui nous fait longer la mer jusqu'au golfe de Fiume, et de là jusqu'à celui de Trieste, formant ainsi le comté d'Istrie sur la péninsule de même nom. A la fin de notre voyage, rappelons-nous que tout ce long littoral des pays serbes-croates, depuis les bouches de Cattaro, jusqu'au golfe de Trieste, est aujourd'hui gouverné par l'Autriche-Hongrie. La péninsule est flanquée de plusieurs groupes d'îles, qui appartiennent soit à la Turquie proprement dite, soit au royaume de Grèce, soit à l'Autriche-Hongrie. Si nous ne tenons compte que des principales échancrures, le développement total des côtes comprendrait un peu plus de 5.000 kilomètres.

c) *Le relief* de la péninsule balkanique est tel, qu'on peut le compter parmi les pays les plus montagneux. Seulement, l'enchevêtrement de ses montagnes fait que la confusion est facile. Cependant, elles forment transition entre les systèmes montagneux de l'Europe et de l'Asie : au nord-ouest, reliés avec les Alpes

¹ « Aux bords de la Méditerranée, deux contrées sembleraient avoir leurs côtes découpées en fjords partiellement oblitérées par les alluvions, ce sont l'Asie Mineure et la Dalmatie, dont les hautes montagnes dominant d'étroites baies aux bizarres découpures comme les bouches de Cattaro ; mais en Dalmatie, du moins, ces baies ne sont pas des fjords. Ce sont des vallées d'érosions creusées par les eaux de la mer, à travers des marnes faciles à ronger qui se trouvent déposées entre deux rangées de monts calcaires. D'ailleurs, ces baies ne sont pas profondes ; elles ont moins de 50 mètres en moyenne. » Voir Elisée Reclus, *La Terre*, t. II, p. 165-166, Paris, 1881.

orientales; au sud-est, les détroits du Bosphore et des Dardanelles les séparent des montagnes d'Asie-Mineure. Aussi, en général, peut-on dire : les systèmes occidentaux, roches de la série crétacée, vont presque parallèlement avec la mer Adriatique vers le sud-est, tandis que les autres, roches granitiques et schistes cristallins, forment des chaînes perpendiculaires pour aboutir, soit à la mer Noire, soit à la mer Egée. Les montagnes des systèmes *occidentaux* ne sont que le prolongement des Alpes orientales, qui sous le nom des Alpes carniques, vers la source de la Save (près Trieste), se divisent en deux chaînes : l'une qui va tout droit vers l'est entre les affluents de la Save et du Danube remplissant la Croatie, la Slavonie (Esclavonie) et finissant en Syrmie (ou Srem comme Frouchka-Gora), tous ces pays habités par les Serbes et maintenant gouvernés par l'Autriche-Hongrie, ainsi que Banat et Batchka, bordés sur un côté par les Karpathes ou les Alpes de Transylvanie; l'autre qui va vers le sud, et qui commence sous le nom des Alpes Juliennes et Dinariques, longeant la mer Adriatique, couvre l'Istrie (Outchka m. maggiore 1.394 mètres), la Croatie et la Dalmatie (Snéjenik 1.750 mètres, grande et petite Kapéla 1.530 mètres, Pliéchivitsa 1.650 mètres, Dinar 1.801 mètres, Vélébite, s. m., 1.850 mètres), la Bosnie et l'Herzégovine (Cosara 1.000 mètres, Vlachitch 1.400 mètres, Zets 1.900 mètres; autour de Saraïevo : Trescavitza 2.200 mètres, Bielachnitsa 2.000 mètres, Yahorina 1.800 mètres, Romanie 1.000 mètres), le royaume de la Serbie occidentale (par Yavor 1.700 mètres et Golia 1.800 mètres qui rejettent plusieurs chaînes avec des sommets dépassant 1.000 mètres, tel que Zlatibor, Roudnik, Povlien, etc.), et qui se rattachent au massif de Monténégro (Kom 2.300 mètres, Dormitor 2.528

mètres), puis, par la Vieille Serbie, l'Albanie et l'Epire, finit en Grèce (Taygète 2.400 mètres). Les montagnes des systèmes *orientaux* ont leur massif dans les Balkans (qui en turc signifie chaînes de montagnes escarpées, et d'où vient le nom de la péninsule)¹ qui, longeant le Danube depuis le cap d'Eminech de la mer Noire, traversent la Bulgarie et la Roumélie (le milieu le plus élevé, le point culminant des Balkans est le Iumrukchal 2.370 mètres, tandis que l'altitude moyenne des Balkans n'est que de 1.000 mètres; il est considéré comme infranchissable pour les armées, les Russes en 1829 et en 1877 ont réussi à le franchir et à pénétrer jusqu'à Andrinople; on compte 18 passes très élevées allant de la mer Noire vers la frontière serbe, telles que Rosalita 1.930 mètres et celle, célèbre de la guerre russo-turque en 1877, la passe de Chipka, à une hauteur de 1.210 mètres), pour toucher la Serbie orientale (sous le nom de Stara Planina), entre le Timok et la Morava (par exemple Sto 1.100 mètres, Deli-Yovan 1.140 mètres, Lissats 1.320 mètres, Malinik 1.500 mètres, et parmi les plus élevées Rtagne 1.560 mètres, le plateau de Souha 1.980 mètres, et avant toutes, vers le sud, Copaonik avec 2.100 mètres), et disparaître vers le sud dans le reste du continent balkanique (en Vieille Serbie : le Tchar-Dagh (en turc) ou Char-Planina (en serbe), énorme massif qui tient le sommet le plus élevé de toute la péninsule comme le Lioubotin 3.050 mètres; en Macédoine : Nidjé 2.500 mètres, Péristère 2.400 mètres, etc., jusqu'en Roumélie du sud : Kilo, 2.750 mètres; en Bulgarie : Périn

¹ Anciennement *Haemus*. Les mythologues ont fait de ces montagnes la patrie d'Orphée et de Linus, la demeure d'Aristée fils d'Apollon; Virgile a chanté la fraîcheur et l'ombre de leurs forêts.

2.700 mètres et Rodope 2.200 mètres, et en Grèce vers le système de Pinde avec Olympe 2.972 mètres et Parnasse 2.495 mètres).

d) *Le cours des eaux* est déterminé par la disposition des montagnes, divers fleuves se jettent dans *quatre mers*. Mais les seuls cours d'eau navigables sont le Danube et son affluent la Save. Parmi les tributaires de la *mer Noire* se trouvent le Danube (2.800 kilomètres, donc, après le Volga 3.800 kilomètres), le plus grand fleuve d'Europe qui prend sa source dans la forêt Noire, arrose le sud de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, sépare la Serbie de la Hongrie et de la Roumanie, la Roumanie de la Bulgarie et de la Russie, et se jette dans la mer Noire par un delta dont les trois branches principales sont celles de Kilia, de Sulina et de Saint-Georges. La masse des eaux que le Danube roule est considérable (autant que le Rhône et le Rhin); il amasse annuellement six millions de mètres cubes d'alluvions. Le Danube draine le versant septentrional de la Bosnie et du royaume de Serbie, ainsi que les pentes des Balkans et reçoit des affluents de deux côtés, mais sur sa droite, nous signalons parmi les principaux : la Drave (qui se jette près d'Ossek, Eszek), la Save (qui après avoir reçu sur sa droite la Kullpa, l'Una, le Vrbas, la Bosna, la Drina et la Koloubara, — se jette devant Belgrade), la Morava ¹ (le plus grand fleuve qui traverse

¹ « D'après le récit d'un voyageur anglais du ^{xvii}^e siècle, *Edward Broun*, la Morava était navigable dans la plus grande partie de son cours et de nombreuses embarcations de commerce la remontaient et la descendaient en toute saison. Actuellement, la portée de ses eaux est trop irrégulière pour qu'il soit possible d'organiser un service de batellerie. Peut-être faudrait-il voir dans cette détermination du régime fluvial un effet de déboisement des montagnes de la Serbie. » V. E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. I, p. 281. Paris, 1876.

le royaume de Serbie, avec les nombreux affluents qui traversent le pays dans tous les sens ; la Morava est formée de deux fleuves du sud : celui venant de Golia a une longueur de 190 kilomètres et s'appelle la Morava d'Occident ou Goliska ; l'autre venant de Karadagh est long de 245 kilomètres, c'est la Morava du Sud ou Binatchka ; ils se réunissent tous deux devant le Stalatch, et de là, sous le nom de grande Morava, après 126 kilomètres, se jettent près de Doubrovitsa, après en avoir déjà laissé une partie se jeter près de Semendria) ; la Mlava (près de Jagoubitsa, en royaume de Serbie), le Pèk (près de Gradichté, en royaume de Serbie), le Porètkha (près de bas Milanovats, en royaume de Serbie) et le Timok (qui en partie sépare le royaume de Serbie de la Bulgarie), puis Isker, Osma, le Yantra (tous les trois en Bulgarie). Le Kamtchik se jette aussi dans la mer Noire ¹. — Parmi les tributaires de la *mer Egée* se trouvent : la Maritsa (fleuve central de la Roumèlie se jetant près d'Enos) ; puis la Mesta (près de Tassos), la Strouma (traversant le lac de Tahyno qui se jette dans le golfe d'Orfano), le Vardar (venant de Char Planina) et la Bistritsa qui se jettent dans le golfe Salonique ; tous arrosent la Vieille Serbie et la Macédoine. Là Salambrie, en Grèce, se jette aussi dans le golfe Salonique. — Parmi les tributaires de la *mer Ionienne* :

¹ « Il existe un mouvement sous-marin des eaux dans la direction de la mer Noire, ainsi que, déjà au siècle dernier, l'établissait Massigli et que l'ont démontré depuis les expériences directes faites à bord du navire anglais le *Shearwater* ; par les fonds de 20 mètres, dans les Dardanelles et le Bosphore, le courant se porte avec une grande rapidité vers la mer Noire. D'ailleurs, la teneur du sel des eaux de la mer Noire ne pourrait s'expliquer s'il n'y avait un contre-courant, pour ramener ces eaux salines en échange des eaux douces. » V. Elisée Reclus, *La Terre*, t. II, p. 110. Paris, 1881.

le Roupbia de Morée, l'Aspros-Potamos (Bistritsa), d'Acarnanie et de l'Etoile; le Voïoussa d'Epire.— Parmi les tributaires de la *mer Adriatique* : le Devol de Macédoine et d'Albanie; le Drin, union des deux fleuves touchant la Vieille Serbie et l'Albanie, jetant une partie de ses eaux dans la Boïana par où fuit le lac d'Ochride, le lac qui reçoit la Moratcha (avec son affluent de Zeta), le plus grand fleuve du Monténégro; la Nérétva (Naro, Narenta) de l'Herzégovine; enfin la Tsetina (Telurus), le Krka (Titius) et le Zrmagna (Tedonius), appartiennent à la Dalmatie. La péninsule possède aussi plusieurs lacs, parmi les principaux, celui de Scutari au sud du Monténégro, d'Ochride, de Prespe avec quelques-uns en Macédoine ¹.

e/ *L'aperçu de la division politique actuelle.* — Voilà comment un rapide voyage peut actuellement nous faire connaître la péninsule des Balkans et nous donner une idée de sa division politique, qu'on pourrait résumer ainsi, allant du nord-ouest vers le sud, on trouve du côté Adriatique : la *Croatie*, la *Dalmatie*, le *Monténégro*, la *Vieille Serbie* ², l'*Albanie*, l'*Epire*, puis la

¹ A ceux qui voudraient en lire davantage en français sur la situation géologique et géographique de la Serbie, nous recommandons surtout les savants travaux des professeurs de l'Université de Belgrade, parmi lesquels nous citons : *J. M. Jouïovitch* qui en publie dans ses *Annales géologiques de la péninsule balkanique*, fondées par lui depuis 1889, à Belgrade, et dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, Paris, 1893 (pp. 1308, 1406); Dr J. Tsvyitch, dans les *Mémoires de la Société de géographie de Genève*; Dr S. Radovanovitch, etc., dans les *Annales de Géographie*, Paris.

² Dans les cartes géographiques les noms Serbie, Vieille Serbie et Macédoine, peuvent prêter à confusion. Nous nous en rendrons compte au courant de notre étude; pour le moment, rappelons-nous ceci : la Serbie ou le pays des Serbes est limité au nord par le Danube et la Save, et au sud par les lacs macédoniens; par conséquent, le massif de Char Dagb divise la Ser-

Grèce, entourée par la mer Ionienne et la mer Egée ; du côté opposé : la *Macédoine* avec la *Turquie* proprement dite, puis la *Roumélie* et la *Bulgarie*, baignées par la mer Noire (et la Dobroudja du côté de la Roumanie). Mais, éloignées des mers et au nord de la péninsule : d'un côté (ouest), on trouve la *Bosnie* avec l'*Herzégovine*, et de l'autre (est), le royaume de *Serbie* (48.589 kilomètres carrés).

bie en deux parties, celle du nord et celle du sud. C'est la dernière partie qui est improprement appelée Vieille Serbie et souvent Macédoine du nord.

B

L'ethnographie de la péninsule à travers les âges.

La nation serbe joue un des principaux rôles dans la péninsule des Balkans. C'est bien ici que commence son histoire étatique, depuis les premiers jours du moyen âge, et, à travers tant de siècles, elle arrive jusqu'à nous, se présentant divisée. Cependant, malgré tous les artifices de ses ennemis, elle conserve sa vie unitaire dans plus de huit millions d'êtres, qui occupent, fraternellement et avec espoir, un bon tiers de la péninsule et même au delà.

Les Serbes, comme n'importe quel habitant de la péninsule de nos jours, ne sont pas les aborigènes. Ils font partie de la famille slave, ayant la même origine que la famille germanique et gréco-romaine qui, en grande partie, peuplent l'Europe ¹.

Voyons, en quelques lignes, les différents peuples qui se sont succédé dans la péninsule et arrêtons-nous

¹ De nos jours, la famille germanique compte environ 160 millions d'individus ; la famille gréco-romaine environ 110 millions (dont 95 pour les Latins proprement dits), et la famille slave à peine 100 millions, mais le territoire occupé par elle représente plus des trois cinquièmes de la superficie du continent européen.

à ceux qui, en majorité, y sont de nos jours, savoir : les Turcs, les Albanais, les Grecs, les Bulgares et les Serbes, tout en désignant la place que les Serbes occupent dans la famille slave.

a) *L'origine des Serbes et les Aryas primitifs.* — D'après la conception de l'*Ethnologie* du savant naturaliste A. de Quatrefages¹, l'espèce humaine, envisagée sous tous ses caractères (extérieurs ou physiques, anatomique, physiologique, etc.), serait divisée en trois types fondamentaux, auxquels on pourrait en ajouter encore deux mixtes. Ces cinq races de notre espèce sont : la *blanche* ou caucasique, la *jaune* ou mongolique, la *noire* ou éthiopique, et l'*américaine* avec l'*océanienne*. Toujours d'après lui, la race blanche (510 millions), divise son tronc² blanc ou caucasique en quatre branches : *allophile*, *finique*, *sémitique* et *aryane*. La branche ariane en deux rameaux : *pamiro-européen* (avec les familles fadjik, celtique et slave) et *indo-européen* (avec les famille hindou, iranienne, hellène et germane). D'après cette classification, les *Serbes ne sont qu'un des groupes de la famille slave*.

Mais, pour connaître la place que le peuple ou le

¹ *Histoire générale des races humaines*. Introduction à l'étude des races humaines. Paris, 1889 ; p. 188-189, 298.

² « L'ensemble des races humaines se décompose pour moi en *troncs, branches, rameaux, familles et groupes*, comprenant eux-mêmes des *nations, hordes, tribus* ou *peuplades*, mots dont le sens n'a pas besoin d'être défini. Le mot de race ne figure pas et ne doit pas figurer dans la nomenclature. Il doit conserver dans le langage anthropologique son sens général et physiologique ; il doit pouvoir être pris tour à tour dans une acception étendue ou restreinte. On doit pouvoir dire d'un individu qu'il est de race mandingue, et que les mandingues sont de race nègre. » De Quatrefages, *loc. cit.*, p. 228 et 456.

groupe serbe occupe parmi les autres et dans la famille slave, surtout pour retrouver son origine, il faut remonter au temps lointain des Aryas. Ce qui pourrait facilement être fait avec le secours d'une autre science, la *Philologie comparée*, ou pour mieux dire, prenons l'expression fort heureuse trouvée par le savant A. Pictet, de Genève ¹ : « Paléontologie linguistique ». On ne doit pas être étonné, car « les mots durent autant que les os, et de même qu'une dent renferme implicitement une partie de l'histoire d'un animal, un mot isolé peut mettre sur la voie de toute la série d'idées qui s'y rattachent lors de sa formation ». C'est ainsi qu'on peut dire sans hésiter : grâce aux nombreux travaux des philologues, nous sommes arrivés à élargir notre domaine historique et à éclaircir de plus en plus les ténèbres de nos ancêtres. Nous savons bien qu'il y a des savants qui ne partagent pas cette opinion ; cependant, là où le besoin pousse à émettre des hypothèses, la philologie (comparée) bien cultivée peut, plus d'une fois, les faire tomber ou les fortifier, en nous conduisant vers les faits nouveaux, et depuis incontestés.

C'est ainsi que l'affinité radicale de toutes les langues aryennes conduit nécessairement à les considérer comme issues d'une seule langue mère primitive, car aucune autre hypothèse ne saurait rendre compte des rapports intimes qui les relient entre elles. Or, comme une langue suppose toujours un peuple qui la parle, — le savant Pictet nous inspire de ses idées ² — il semble

¹ *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, Paris, 1877, I, 14 ; cf. avec ce qu'on a écrit sur le même sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1859 (du 15 mai, p. 487-492) et 1864 (février, p. 694-727), et *Revue des Questions historiques*, 1872, p. 397-441.

² *Idem*, p. 12, 38, 46, 53.

également que toutes les nations aryennes proviennent d'une souche unique, en tenant compte cependant des éléments étrangers qu'elles ont pu s'assimiler quelquefois. On peut conclure de là avec certitude à l'existence préhistorique d'un peuple aryen, pur à son origine de tout mélange, assez nombreux pour avoir alimenté les essaims d'hommes qui en sont sortis, assez bien doué pour être parvenu à se créer une des plus belles langues du monde. Le peuple qui parla cette langue est connu sous le nom d'Aryas (qu'on désigne aussi sous les noms de famille indo-germanique ou indo-européenne), qui veut dire fidèle et dévoué, maître et seigneur¹. Le nom d'Aryas est celui de deux peuples orientaux les plus anciens de la famille et dont les langues, le sanscrit et le zend, sont, de toutes, les plus rapprochées de la source primitive². La branche iranienne ou persane l'a répandue au loin dans les vastes régions qu'elle a occupées plus tard, la branche indienne l'a portée avec elle dans sa nouvelle patrie, où elle figure, dans sa pureté, dès les temps les plus anciens, comme le titre distinctif et glorieux de la race.

Mais, c'est la Bactriane surtout qui doit attirer l'attention comme la patrie probable des anciens Aryas. Cette contrée célèbre, le Balkh actuel, a toujours été considérée comme le plus beau joyau du vaste empire de l'Iran. Elle est située entre le 33^o et le 38^o de latitude

¹ D'après *Max Müller* (1823-1900), le mot *aryen* vient de *arare*, qui signifie laboureur. On suppose que Iran (Perse) et Erin (Irlande) ont la même origine. Le mot *Inde* vient du sanscrit *sindhu*, eau courante ; les Perses en ont fait *Hindus* et les Grecs *Hindos*. V. prof. Guyard, *Histoire du Monde*, p. 58, Paris, 1895.

² De ces deux langues sœurs : le *sanscrit*, langue sacrée de l'Inde, ne se parle plus, mais vit toujours dans les écrits ; le *Zend*, antique idiome des Iraniens, est aujourd'hui reconstruit par les philologues.

s'étendant entre l'Hindoukouch au sud, la Boucharie au nord, le Bélouttagh à l'est et les territoires du Merv, et de Hérat à l'ouest. Déjà, dans cette partie primitive les Aryas, sans doute, possédaient-ils une civilisation respectable, car leur langue nous montre des idées morales qui sont la base de la société. Ces idées furent très utiles aux autres peuples quand la séparation commença. C'est en Asie que se trouvait la plus ancienne demeure historique de la race à laquelle nous appartenons ¹. Seulement, il n'est pas facile de se prononcer sur la date à laquelle avait commencé la séparation des Aryas. On prétend qu'elle eut lieu 3.000 ans avant notre ère, et qu'elle forma deux peuples. L'un d'eux habita les pentes de l'Oural ², et comme nous en descendons, donnons-lui le nom d'européen; l'autre s'arrêta sur les pentes occidentales de Bolor, les pentes septentrionales de l'Hindoukouch, puis, sans cesser d'occuper son berceau primitif, descendit au sud de l'Hindoukouch, aux environs de Caboul, et s'étendit sur la même latitude jusqu'aux côtes méridionales de la mer Caspienne. Ensuite, cette deuxième partie,

¹ Cependant : « il n'est pas encore admis par tous les savants que les Aryans, c'est-à-dire les ancêtres d'où proviennent les Pélasges et les Grecs, les Latins, les Celtes, les Allemands, les Slaves, soient d'origine asiatique. La parenté des langues fait croire à la parenté des Aryans d'Europe avec les Persans et les Indous, mais elle est loin de mettre hors de doute l'hypothèse d'une patrie commune qui se trouverait vers les sources de l'Oxus (Amou-Daria). D'après Latham, Benfey, Cuno, Spiégel, et d'autres encore, les Aryans seraient des aborigènes d'Europe. Le fait est qu'il est impossible de se prononcer avec quelque certitude. » E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. I, p. 28. Paris, 1876. De même que Tomaschek, *Die alten Thraker*, Wien, 1893, analysé en serbe dans l'*Œuvre* de 1896 (mars et avril).

² Voir aussi d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1877, p. 134, 135.

elle-même, se divisa en deux, environ 2.500 ans toujours avant notre ère : un groupe se dirigeant vers l'est pénétra dans le bassin de l'Indus, s'avança peu à peu dans le bassin du Gange, puis dans la presqu'île située au sud de ce grand fleuve, et il fit la conquête de l'Inde ; l'autre groupe, pendant ce temps, resté maître d'une partie au moins du bassin de l'Oxus (Amou-Daria) et du Jaxarte (Syr-Daria), au nord de l'Hindoukouch, achevait la conquête de l'Iran ¹.

¹Les légendes persanes sur Zoroastre contiennent certainement une part de vérité historique. « La scission produite par la réforme de Zoroastre et dans les querelles religieuses qui en découlèrent est la cause déterminante de la séparation définitive des tribus aryennes en Iraniens et Indiens, et de l'émigration par laquelle elles se tournèrent le dos. Les tribus fidèles à la religion védique et hostiles à la réforme de Zoroastre paraissent avoir eu le dessous dans la lutte qui s'engagea ainsi sur la question de dogme et de culte. Elles durent en effet évacuer complètement la Bactriane, berceau premier de la race qui resta la possession exclusive de leurs adversaires ». Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, Paris, 1868-1869, t. II, p. 95-96 ; III, 431.

Rappelons-nous ici Adam Mickiewicz (1798-1845), qui professa au Collège de France et qui dans ses leçons des *origines slaves* (1882, p. 17-21) nous a dit : « Aussi loin que puisse atteindre le souvenir des hommes, on trouve dans l'histoire la preuve que la race, qui aujourd'hui s'appelle slave, a eu toujours son individualité, son caractère propre, qui la distingue des autres races et le produit de son travail moral, c'est-à-dire sa langue. Les livres de Moïse mentionnent déjà les noms de patriarches, de races et de tribus séparées que nous rencontrons ensuite dans le cours des siècles. La première trace historique de l'action de la grande race qui nous occupe a été conservée dans les vastes plaines de l'Asie centrale, avec le nom de *Syr Assur*. La domination du puissant empire s'étendit depuis l'Égypte jusqu'aux côtes de l'Asie mineure. Les noms des monarques assyriens, les données partielles que nous possédons sur leur langue et les recherches de la science, confirment ce que l'esprit pressentait, sur l'identité de la race d'Assur avec la race slave. En ce moment, on découvre les monuments de l'ancienne Ninive et de Babylone,

Vers la même époque, donc vers l'an 2500 avant notre ère, les *Aryas* que nous avons désignés sous le nom d'*Européens*, traversaient l'Oural, le Volga et venaient s'établir au centre de l'Europe, entre la mer Baltique, au nord, le Rhin à l'ouest, le Danube au sud, le Niémen et le Dniéper à l'est. A l'ouest, le Rhin semble avoir été la limite qui les séparait des Ibères. A l'est, leur limite approximative devait être celle de la culture du hêtre, c'est-à-dire une ligne tirée de Königsberg à la Crimée et qui se rapproche du cours du Niémen et du Dniéper. Ce groupe européen se distingue surtout par le développement considérable de l'agriculture et par la connaissance des céréales, de même que par l'usage des métaux.

Attachons-nous à ce groupe européen formé de nos ancêtres¹. Restera-t-il uni longtemps? et dans quel ordre se divisera-t-il? On en donne deux systèmes opposés : suivant *Bopp*, les Lithuano-Slaves se seraient séparés plus tard que les autres du centre commun ; suivant *Schleicher*, au contraire, ils auraient été avec les Germains, à l'exception peut-être des Celtes, les premiers à se détacher de la souche primitive. Le principe sur lequel ils s'appuient, est celui-ci : plus les langues s'éloignent de leur type original, plus il faut du temps pour les modifier. Ce principe est d'une application difficile parce qu'il faudrait pouvoir tenir compte de l'âge relatif des langues. C'est pourquoi Pictet donne

et l'antique pensée slave se révèle plus clairement. » Puis, il se demande ce que veut dire le nom de *Syriens* et *Assyriens* ? Il rapproche les racines des mots *sur* et *assur*, des mots *syrb* et *serv*, qui, selon *Chafarik*, sont slaves : *sierp*, en français *serpe*, a passé comme la plupart des noms d'animaux et d'instruments d'agriculture dans toute l'Europe ; *posierb*, qui signifie *beau-fils*, donne à penser que *serb* signifie *fils*.

¹ Pictet, *idem*, p. 61, 62.

une autre base d'appréciation plus sûre : c'est la position géographique des peuples, telle qu'elle a été déterminée par leurs anciennes migrations. Il y a un fait analogue à celui des stratifications, en géologie, qui permettent de reconnaître avec précision leur âge relatif. C'est en combinant ces données de la géographie avec celles de la philologie, que l'on peut espérer une solution. Il importe surtout de fixer son attention sur les affinités qui se révèlent de groupe à groupe entre les langues de la famille, en accord manifeste avec la position géographique des peuples ; car, rien n'est plus propre à jeter quelque jour sur les points de départ de leurs migrations respectives, et, par suite, sur le centre commun de leurs premiers mouvements. Il est peu probable, en effet, que la dispersion des tribus aryennes ait été soudaine, et se soit accomplie d'un seul coup, à moins de supposer quelque révolution violente de la nature dans leur pays natal. Les émigrations lointaines auront été précédées par une extension graduelle, dans le cours de laquelle se seront formés peu à peu des dialectes distincts, mais toujours en contact les uns avec les autres, et d'autant plus analogues, qu'ils étaient plus voisins. Ainsi, le peuple aryen divisé en tribus, aura déjà porté, en lui-même, les germes de la filiation des idiomes sortis plus tard de son sein et chacune de nos langues européennes aura commencé à se développer dans sa direction propre, alors qu'elle se trouvait encore en communication immédiate avec ses sœurs de l'Occident et de l'Orient. Aujourd'hui, on pense généralement que les Germains se sont séparés d'abord, tandis que les Lithuaniens et les Slaves continuaient à vivre réunis, peut-être jusqu'au ^{ve} siècle avant notre ère, lorsque Darius I (521-485 av. J.-C.) passa en Europe, ouvrant l'époque des guerres médiques.

Les Lithuaniens au nord-ouest de la Russie (entre la mer Baltique, le cours inférieur de la Duna et les bouches de la Vistule), n'avaient pas joué un rôle historique avant le ^{xiii}^e siècle, ils finirent par être vaincus, formant aujourd'hui les cinq provinces russes de Grodno, Vilna, Vitebsk, Minsk et Mohilev.

Quoi qu'elle fût à l'approche de notre ère, la famille slave une fois détachée et acheminée, se divise aussi en plusieurs groupes, qui se distinguent par les nuances d'un même dialecte¹. Evidemment, cette nuance est plus accentuée aujourd'hui, car les Slaves, en quittant leur nid commun situé au delà des Karpathes (entre la Vistule et le Don, se lançant dans la direction de l'Elbe et du Danube), arrivaient tribu par tribu et dispersés surtout sur le territoire montagneux, dans ces frontières naturelles, ont bien vite oublié leur communauté patriarcale et commencé à diviser leur histoire. Parmi ces premiers Slaves ainsi arrivés, il y en a beaucoup qui ont disparu (par exemple les Polabes du côté de l'Elbe, en Prusse), très peu ont été fondus par quelque élément étranger, mais la grande majorité, il est très important de le constater de suite, se trouve sur le même terrain, où ils se sont établis dans le premier siècle de leur arrivée. Aussi, dans les grandes lignes, les divise-t-on en trois grands groupes : les Slaves orientaux, occidentaux et méridionaux.

b) Les Pélasges vis-à-vis des Thraces, des Illyriens, des Hellènes, jusqu'à Alexandre le Grand. — Les plus anciens habitants de la péninsule des Balkans, d'origine

¹ Les racines sont les mêmes dans toutes les langues slaves, surtout celles qui datent d'avant le moyen âge. Vu le but de notre étude, nous ne pouvons pas entrer dans les détails philologiques, mais un peu plus loin nous ferons ressortir les différences essentielles entre les groupes slaves.

légendaire, sont les *Pélasges*, qui finirent par se perdre parmi les premiers Aryas arrivés ¹. Nous n'entrerons dans aucun détail se rapportant à ces disparus, ni à ceux qui leur ont succédé, mais nous tenons à donner l'idée exacte du mouvement ethnographique de la péninsule dans le passé et dans le présent.

Vers l'an 2000 avant notre ère, apparaissent au nord les *Thraces* et les *Illyriens*, et vers l'an 1500 avant notre ère, au sud, les *Hellènes*. Ces trois peuples sont les premiers immigrés de la grande famille aryenne. Mais, pour se rendre compte des passages de nos ancêtres, les Aryas européens, rappelons-nous que vers l'an 2000 avant notre ère ils se sont divisés en trois groupes :

Un groupe se composait des populations qui furent dans l'antiquité connues sous les noms de *Thraces*, d'*Illyriens* et de Ligures. Ce fut ce groupe qui le premier s'avança vers le sud ; tandis que les Thraces et les Illyriens pénétraient dans la péninsule des Balkans, les Ligures entraient en Italie, dans la région appelée plus tard Gaule et dans la péninsule hispanique.

Un autre groupe fut constitué par les ancêtres des Grecs ou *Hellènes*, par les ancêtres des peuples qu'on est convenu d'appeler Italiotes et qui se divisèrent plus tard en Ombriens, Osques et Latins, et par les ancêtres des Celtes. Ce groupe paraît être resté tout entier dans la vallée du haut et du moyen Danube jusqu'au ^{xv}^e ou au ^{xiv}^e siècle avant notre ère, époque à laquelle les Grecs envahirent la péninsule des Balkans et où les Italiotes vinrent s'établir dans la région de laquelle ils tirèrent leur nom. Les Celtes continuèrent d'habiter la

¹ D'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1877 (p. 49, 62, 63, 73 et 2^e édit. (1889) pp. 221-222) ; cf. avec V. Duruy (1811-1894), *Histoire des Grecs*, Paris, 1896, t. I, p. 21.

partie occidentale de la vallée du Danube. Leurs conquêtes dans l'ouest de l'Europe paraissent n'avoir pas commencé longtemps avant le ^{vi}^e siècle. Leurs conquêtes orientales sont de beaucoup postérieures.

Le dernier groupe, qui apparaît sur la scène d'Europe bien plus tardivement, est composé par des Germains et des *Slaves*.

Pour mieux saisir les différents mouvements de ces peuples, rappelons-nous la carte géographique de la péninsule de ce temps-là ou de celle de l'époque classique des Hellènes. D'après cette carte, au milieu de la péninsule (à peu près entre les deux Moravas (Margus) et Char-Planina (en turc Tchar-Dagh), avec la capitale Scoplié (Scupi, Scopia, en turc Uskub), se trouve la *Dardanie*, dont le nom fut général pour la presqu'île, non seulement dans l'antiquité, mais même pendant encore de longues années; à l'ouest, longeant la mer Adriatique entre les fleuves du Drin et de la Drina, était l'*Illyrie*; depuis la Drina jusqu'à la mer Noire, au nord entre la Save et le Danube, au sud entre la Dardanie et les montagnes des Balkans, s'étendait la *Mésie* ¹; des montagnes des Balkans, à côté de la mer Noire jusqu'à la mer de Marmara et la mer Egée, comprenant les fleuves de Maritsa et de Mesta, s'élevait la *Thrace*; à l'ouest de la Thrace, du sud de la Dardanie jusqu'à la mer Egée, embrassant les fleuves de la Strouma et du Vardar, s'enfermait la *Macédoine*, et au delà de la Macédoine et de l'Illyrie était l'Albanie, avec l'Épire, puis la *Grèce*. Evidemment, ces frontières sont excessivement mobiles, mais elles fixent approximativement le terrain où nous nous plaçons, et c'est tout ce qu'il

¹ L'ouest de la Mésie avec la Dardanie portait aussi le nom de *Trivalie*, où on cherche le noyau de Serbie actuelle.

nous faut pour le moment ¹. Mais d'une manière générale, on peut dire que la péninsule était divisée en trois parties ; le sud occupé par les Hellènes, le reste, beaucoup plus grand, fut partagé par les Illyriens à l'ouest, et par les Thraces à l'est. Aussi, peut-on dire que la Morava et le Vardar séparaient les Thraces des Illyriens et des Hellènes du sud.

Les *Thraces* et les *Illyriens* avaient de nombreuses tribus bien clairsemées dans la péninsule, tandis que les *Hellènes*, quoique divisés aussi, se trouvaient dans une masse compacte dans le sud. C'est pourquoi les premiers ne pouvaient jamais résister longtemps, et efficacement repousser les nouveaux intrus. Ainsi, les belliqueux *Celtes* les ont bien reculés vers 300 à 251, les Thraces de Morava s'établissent entre la mer Noire et le bas Danube ; les Illyriens de Neretva (Naranta) descendent vers le sud et même jusqu'à la Strouma. Les Celtes auraient donné le nom de *Singidunum* à la capitale serbe de *Belgrade*. Leur immense empire ne tarda pas à s'écrouler, ils abandonnèrent la péninsule devant les poussées des *Germain*s et des *Romain*s. *Alexandre le Grand* (356-323 avant J.-C.) fut le premier de la péninsule qui conçut le projet d'une monarchie universelle, et réussit à faire rentrer toute la péninsule dans son vaste, mais éphémère empire. Cependant, quel bon avertissement pour tous les peuples de la péninsule, et pour tous les temps, ces paroles d'Alexan-

¹ « Les Illyriens s'étendaient le long de l'Adriatique, depuis l'Epire jusqu'aux rives du Pô et sur la côte opposée de l'Italie... L'Epire était le point de contact, et comme la transition des deux populations illyriennes et pélasgico-hellénique. Les Thraces habitaient à l'orient des Illyriens et dans l'Asie-Mineure, où les Phrygiens, les Mysiens et les Rithyniens étaient de leur sang. » V. Duruy, *Histoire des Grecs*, 1896, t. I, p. 21.

dre, prononcées sur son lit de mort : « Je lègue mon empire au plus fort ! »

c/ Les *Romains* furent les premiers qui au bout d'un siècle et demi de luttes, d'efforts et de prudence, rattachèrent l'orient à l'occident. Nous ne pouvons nous arrêter longtemps sur leur époque, cependant jetons un coup d'œil sur les derniers combats des *Romains* pour conquérir la péninsule, car, par là, nous nous rendrons bien compte de leurs efforts et en même temps nous verrons que les ancêtres des Roumains modernes se trouvaient loin de la péninsule, du moins du côté gauche du Danube. Car, au commencement du 1^{er} siècle de notre ère, les Thraces qui se trouvaient du côté du Danube et de la mer Noire et qui formaient autrefois une seule tribu, se divisèrent en deux¹ : les *Gètes* au nord, touchaient à l'ouest les Germains, et au sud-est le bas Danube ; les *Daces* au sud-ouest des *Gètes*, avaient le moyen Danube pour limite méridionale. Ces Thraces prouveront une fois de plus qu'ils savaient résister, quoique divisés. Octave avait pénétré dans la vallée du Danube à travers l'Illyrie conquise et la Pannonie effrayée². La forte ville de Ségeste sur la Save, enlevée d'assaut, était occupée par vingt-cinq cohortes ; c'était le poste avancé contre la barbarie germane et dacique. Tout autour de Ségeste, et de l'autre côté du fleuve, habitaient des tribus belliqueuses, mélange de Gaulois, d'Illyriens, de Thraces et de Germains, avec lesquelles il fallait toujours s'attendre à

¹ Selon Jubainville, *loc. cit.*, 2^e édit., t. I, p. 298. Rappelons-nous qu'avant l'invasion romaine, la *Dacie* était limitée à l'est par la mer Noire, au nord par les Karpathes, au sud et à l'ouest par le Danube, la *Pannonie* dépassait au sud la rive droite de la Save limitée par le Danube à l'est et au nord, et par les Alpes de l'ouest, où se trouvait la *Norique*, etc.

² Selon V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. III, p. 647-648.

l'imprévu. Les Basternes, réfugiés maintenant parmi les Gètes, n'avaient-ils pas un jour pris la route de l'Italie et les Scordisques n'avaient-ils pas dominé plus tard les bords de la Save, au cœur de la Thrace, et jusque les rives de l'Adriatique, dans laquelle ils lançaient leurs flèches de dépit de ne pouvoir les lancer sur Rome même? Au milieu de leurs déserts, ces hordes à demi nomades, sont comme des flots qui, dans le calme, courent capricieusement le long du rivage, mais que les vents soulèvent en vagues furieuses. A la voix d'un homme habile et résolu, souvent ces tribus se rapprochent et élèvent pour quelque temps des empires formidables. Un Gète, Byrëbistas, avait récemment placé tout son peuple sous son commandement, par les moyens dont se servit plus tard Attila en exaltant le fanatisme religieux et guerrier. Tout avait plié devant lui, depuis la mer Noire jusqu'au pays des Noriques. Les Boïes, chassés d'Italie, avaient trouvé asile parmi ces peuples : Byrëbistas les avait forcés de fuir encore vers le Vindélicien et avait fait de leur pays un désert. Les Taurisques avaient eu le même sort : représailles inattendues des incursions de ces tribus pillardes dans la Haute-Italie; la Thrace jusqu'aux frontières de la Macédoine, avait été ravagée, et déjà les Romains concevaient les plus sérieuses alarmes lorsque dans une reddition ce grand chef avait péri, et avec lui son empire.

Divisés en cinq petits Etats, les Daces pouvaient encore armer quarante mille combattants, et c'était moins contre les Pannoniens que contre eux qu'Octave avait laissé vingt-cinq cohortes dans Ségeste. Les événements ont justifié ces alarmes. La plus grande honte militaire de l'empire fut infligée par ce peuple. Les Chérusques (Germanis) ont tué Varus et trois légions

en l'an 9 avant Jésus-Christ. Mais les Daces, en 89 de notre ère, forcent l'empereur Domitien à pensionner leurs chefs. C'était à l'empereur Trajan d'en finir avec eux, et il s'y prépara de longue date ¹. En suivant la rive gauche du Danube, c'est près de Kladovo, du département du Timok (Serbie actuelle), là où réellement la nature est magnifique, imposante et fière, que Trajan a élevé une série de travaux ². Comme à partir de Kladovo, en face de Turnou-Séverin (Dru-betis) de la Roumanie actuelle, le Danube n'était pas dangereux pour la navigation, Trajan comprit l'importance de ce côté de l'entrée de son empire et le fit fortifier. Il dédaigna les Portes de fer, enchaîna le Danube

¹ « Le motif qui poussa Trajan à entreprendre ces guerres contre le peuple dace était seulement de soustraire l'empire romain au tribut honteux qui lui avait été imposé par Décébale et écarter le péril que rendaient tous les jours plus menaçant pour les Romains la consolidation et les progrès de l'Etat dace ». A.-D. Xénopol, *Histoire des Roumains de la Dacie trajane*, Paris, Leroux, 1896, t. I, p. 41.

² Dans le royaume de Serbie de nos jours, on en a trouvé beaucoup de traces, surtout entre Négotine et Têkie. On croit, d'après les ruines découvertes près de Prahova, qu'en cet endroit s'élevait la forteresse ou ville nommée Décembalum, en l'honneur de la victoire remportée sur le dernier roi des Daces. Du reste, les Serbes des environs appellent les ruines Detch. Quand la sécheresse du Danube, en 1858, permettait de le traverser à pied sec près de Kladovo, on vit sortir de l'eau seize grandes colonnes ayant appartenu à un pont. La tête de la statue de Trajan, trouvée il y a quelques années près du pont, sur la rive serbe, est exposée au musée de Belgrade. Le célèbre pont en pierre de Trajan fut construit par l'architecte grec Apollodore, de Damas. On en peut lire davantage dans la savante étude de F. Kanits : *Römische Studien in Serbien*, Donau Grenzwall, etc., mit 120 plänen illustrationen, inschriften und 1 Karte (Denkschriften der Kaiserlichen Académie der Wissenschaften), Wien, 1892 ; à la page 53, se trouve la fameuse Tabula Traiana.

des deux côtés, lança le pont du village Kostolats (au-dessous de Kladovo, du côté serbe), et enfin, dans la montagne, creusa un chemin qui, sur la rive gauche, descend à pic dans les flots irrités. On lit encore, gravé sur le roc, ce fragment d'inscription : « Il ouvrit une route à travers le fleuve et la montagne domptés. » L'inscription est de l'an 100, on doit donc en conclure qu'une partie des travaux était commencée avant la première guerre dacique. Les Thraces luttaient sous le roi Décébale depuis 101-102 ; mais entre 105 et 106, le roi se voyait perdu. Avant que l'armée romaine franchit le pont, Décébale, inquiet, essaya de conjurer la tempête qui se dirigeait sur lui en faisant assassiner l'empereur. Ce coup manqué, il demanda la paix et le remboursement de ses frais de guerre, promettant en échange de rendre un des meilleurs généraux de Trajan, Cassius, qui, attiré à une conférence, avait été pris par trahison. Pour laisser toute liberté à son prince, Cassius s'empoisonna. La nouvelle de ce noble dévouement accrut l'ardeur des Romains. Les obstacles les plus difficiles furent surmontés, et l'ennemi, vaincu dans toutes les rencontres, fut forcé dans toutes ses retraites. Le Décébale finit bravement ; à la prise de son dernier château, il se jeta sur son épée, et ses chefs se tuèrent après lui. Il avait caché ses trésors dans le lit d'une rivière dont on avait détourné le cours, et mis à mort les captifs qui avaient travaillé à cet ouvrage ; un de ses familiers révéla le secret (fin de l'an 106) ¹. Aussi, peut-on affirmer que l'empereur Trajan-Dacius termina la soumission des Balkans à l'autorité romaine. Et, comme pour la sécurité de l'empire, il fallait fortifier la Dacie, Trajan lui donna l'élément latin coloni-

¹ D'après V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV, p. 755.

sateur, appelant les hommes de tous les points de son vaste empire. Cela dura pendant 170 ans. Aurélien (270-275) abandonna la Dacie du côté gauche du Danube, où se forma le noyau de la nation roumaine de ces colons de Trajan, bien mélangés avec les autres éléments ¹. Avec les *Goths*, les invasions des Barbares se produisaient de plus en plus, traversant la péninsule au II^e et au III^e siècle de notre ère. Sans entrer dans le détail des causes qui ont favorisé la décadence de l'empire, si bien manifestée au III^e siècle (le gouvernement avec son despotisme administratif et l'oppression fiscale, la société avec l'immobilité des castes et l'oppression de la liberté individuelle), rappelons-nous seulement de la fin de l'empire romain, qui a un rapport direct avec notre sujet. Le dernier empereur, Théodose I^{er} le Grand (379-395), qui régna sur tout l'empire, meurt après l'avoir partagé entre ses deux fils, donnant l'Orient à Arcadius et l'Occident à Honorius.

¹ A ce sujet fort délicat, le professeur Denis, dans *l'Histoire génératrice de Lavis et Rambaud*, t. I, p. 690, nous dit : « De très bonne heure, les Slaves s'avancèrent vers l'ouest, franchirent les Karpathes et occupèrent les rives du Danube moyen. Dans l'état actuel de la science, il serait imprudent d'affirmer que les *Daces* aient été des Slaves, et il est probable que la question restera toujours insoluble. Mais il n'est pas douteux que les Slaves se trouvaient compris dans le vaste empire dace qui, à l'époque de Décébale, s'étendait de la Theiss au Dniester, et du Danube aux Karpathes. Le vieux chroniqueur russe, *Nestor* (mort vers 1115), nous raconte que les *Vlaques* (la même chose que les Velches), les Latins, les Romains, d'où le nom de *Valaques* (pour désigner une fraction de la race roumaine) », attaquèrent les Slaves sur les bords du Danube, s'établirent dans leur pays, et les soumirent par la violence. « Il ne s'agit pas ici, comme on l'avait longtemps pensé, d'une attaque des Celtes, mais des légions de Trajan. » Il est vrai que le nom de Trajan se retrouve dans les chants populaires des Petits Russes, des Bulgares et des Serbes.

C'est à cette époque, avec l'invasion des Barbares et le démembrement de l'empire romain, qu'on est convenu d'arrêter l'histoire romaine, ou plutôt de considérer la fin de la civilisation antique et d'inaugurer la période dite du moyen âge.

L'empire romain était deux fois plus grand que celui d'Alexandre ; une fois divisé en deux, l'empire d'Orient comprenait les préfectures du prétoire d'Illyrie et d'Orient, subdivisées en 7 diocèses et 42 provinces, dont un proconsulat. Les pays ¹ qui nous intéressent plus spécialement sont ainsi répartis :

La préfecture du prétoire d'*Illyrie* comprenait douze provinces :

1. L'*Achaïe*, l'ancienne Grèce, administrée par un proconsul.

Le diocèse de *Dacie* était situé au sud du Danube, ce nom ayant été appliqué à une partie de la Mésie après l'évacuation de la véritable Dacie, et comprenait cinq provinces :

2. La *Mésie première* correspondait à peu près au roy. de Serbie. Elle renfermait la forte place de Singidunum (aujourd'hui Belgrade) au confluent de la Save (Savus) et du Danube (Danivius), Margus (aujourd'hui Tchoupria) ², au confluent de la Ravanitsa et de la Morava (Margus) ; Viminacium (aujourd'hui Kostolats en Branitchivo) la principale ville de la Mé-

¹ Surtout d'après Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 42-43.

² Ou *Horreum Margi* qui pendant six siècles fut la plus grande ville de la haute Mésie ou Mésie première alors bien connue par ses ateliers d'armes. C'est elle qui livrait le passage de la Morava, et les Romains y ont élevé un grand pont, dont on trouve les ruines de nos jours. Les Turcs en ont élevé un autre, et les Serbes qui avaient donné le nom de « Ravno » (plat) à la ville, l'ont remplacé définitivement par celui de Tchoupria = pont.

sie, au confluent de la Mlava (de deux côtés) et du Danube; aussi, Margum (Semendria, en serbe Smederevo; en face Contra-Margum, aujourd'hui Kovine), Cuppæ (Goloubats), etc. La Mésie était administrée par un président.

3. La *Dardanie* était au sud de la précédente province, au cœur de la péninsule balkanique, dans la région des sources des deux Moravas, de la Drina, du Vardar; avec les villes de Pristina (Prichtina), Ulpiana (Liplian), Scupi (Skoplié). Elle avait aussi à sa tête un président.

4. La *Privalitane* s'étendait à l'ouest de la Dardanie jusqu'à l'Adriatique autour de Skodra (Scutari). Elle est également administrée par un président.

5. La *Dacie méditerranéenne* correspondait au sud du royaume de Serbie, avec les cités Naissus (Niche) et Sardique (Sofia). Celle-ci était dirigée par un consulaire.

6. La *Dacie riveraine* était au nord de la précédente, le long du Danube; parmi ses villes était Ratiaria (la capitale, sur la rive droite du Danube, aujourd'hui Artchar-Palanka). Elle avait à sa tête un duc.

Le diocèse de *Macédoine* était formé de six provinces:

7. La *Macédoine* proprement dite, comprenait la moitié méridionale de l'ancien royaume d'Alexandre avec Thessalonique (Salonique) et Philippes. Elle était gouvernée par un consulaire.

8. La *Macédoine salulaire* en avait été détachée au nord et était administrée par un président.

9. La *Thessalie* avec sa ville Larisse, également administrée par un président.

10. L'*Epire nouvelle* ou septentrionale, avec Dyrrachium (Durazzo), avait aussi un président.

11. L'*Epire ancienne* ou méridionale avec Nicopolis

(Prévésa), également administrée par un président.

12. La *Crète*, administrée par un consulaire.

La préfecture du prétoire d'*Orient* était la plus vaste et la plus riche de l'Empire, subdivisée en cinq diocèses : Thrace, Asie, Pont, Orient, Egypte. Le diocèse de *Thrace* comprenait six provinces :

13. La *Mésie deuxième*, entre le Danube et les Balkans (Bulgarie Orientale), avec Nicopolis (Nikopoli) et Marcianopolis (Péréislaf), gouvernée par un président.

14. La *Scythie* à peu près représentée par la Dobroudja, administrée par un président.

15. La *Thrace* répondait au bassin supérieur de la Maritsa, sa ville centrale était Philippopolis, et avait un consulaire.

16. L'*Hœmimont* se trouvait à l'est, vers la mer Noire ; son chef-lieu était Hadrianopolis (Andrinople) et avait un président.

17. Le *Rhodope* s'étendait autour de la montagne de ce nom jusqu'à la mer Egée, avait également un président.

18. L'*Europe* comprenait les environs de Constantinople, la rive européenne de l'Hellespont, obéissant à un consulaire.

Pour avoir la carte complète de la péninsule, nous devons y ajouter quelques provinces de la préfecture du prétoire d'*Italie*, comme :

19. La Vénétie et l'*Istrie* avec Trieste, sous un consulaire.

20. La *Dalmatie* comprenait la Dalmatie actuelle, mais s'avancait bien plus profondément dans l'intérieur ; les villes principales étaient Salone et Narone ; administrée par un président.

21. La *Savie* comprenait le bassin de la Save avec

les importantes cités de la Siscia (Sissak, Eszek) et Sirmium (Mitrovitsa, en serbe, Srem), administrée par un correcteur.

Rappelons-nous que les provinces voisines, au nord de la péninsule, étaient : la *Valérie riveraine* s'allongeant le long du Danube jusqu'à la Save avec la ville d'Aquincum (Bude), administrée par un duc ; puis, la *Pannonie première* et la *Pannonie seconde* se partageant la région qui s'étend au pied des Alpes, jusqu'à la zone riveraine du Danube, ce fleuve au nord et la Drave au sud ; dans la première était Vindobona (Vienne) ¹, sous un président ; dans la seconde, Garnunitum (à l'est de Vienne), sous un consulaire.

Voilà comment la carte de la péninsule était modifiée par les Romains seulement, les noms que nous avons trouvés avant leur domination, nous les retrouvons maintenus par eux et enrichis avec les leurs (Cf. nos p. 34-35). C'est ainsi que finit l'antiquité, et avec l'arrivée de Serbes, nous verrons un autre changement qui se conservera jusqu'à nos jours.

d) *Les Barbares et les Slaves.* — Nous avons vu la péninsule des Balkans dans l'antiquité, et l'avons laissée au moment où elle devait subir les grandes invasions des Barbares, car ceux-ci, lorsqu'ils s'acheminèrent vers l' « Univers romain », en remontant le Danube, ne manquèrent pas de laisser des traces de leurs ravages dans la péninsule. Aussi, depuis le commencement de notre ère, poussaient-ils de plus en plus vers les Germains et les Slaves, qui alors se partageaient la vaste

¹ Le nom est d'origine slave. Tacite déjà plaçait les Venedi sur la Baltique, et le nom Vindobona doit indiquer la présence des Vendes sur le Danube moyen. On en trouvera davantage dans les lignes suivantes.

plaine comprise entre la mer du Nord et la mer Caspienne, au delà du Rhin et du bas Danube ¹.

La grande migration des Slaves et, par conséquent, des Serbes, nous apparaît comme étant la dernière des Barbares. Il ne faut pas croire à une seule migration, mais à plusieurs qui ont commencé peut-être depuis les premières années de notre ère, et seulement signalées par certains historiens sous des noms qui ne répondent pas strictement au nom slave ². Il est incontestable que les Slaves, malgré toutes les invasions germaniques, gothiques, et celles des nomades ouralo-altaïques qu'ils ont subies, se déplaçaient difficilement. Mais au fur et à mesure que les Germains s'infiltraient dans l'empire romain, ces Slaves occupaient les places abandonnées par eux, et arrivant, de cette manière, à gagner du terrain, ils parvinrent même à traverser le Danube.

Ainsi, vers le milieu du III^e siècle, les Goths et leurs alliés laissent les bords de la Baltique aux Slaves ³. Les

¹ Voir nos p. 30-34.

² Pendant longtemps certains historiens slaves voyaient les anciens Slaves dans les Scythes. D'après Hérodote, et même aujourd'hui on y prête quelque vraisemblance. Les *Sauromates* sont sortis des Scythes et des *Cimmériens*, et les *Cimmériens*, qui étaient établis avant les Scythes, ne seraient que des *Lithuniens* et des *Slaves*.

³ Le distingué slaviste, le professeur L. Léger (Cyrille et Méthode, Paris, 1868, p. 5 à 9) dit : « Au retour d'une expédition dans le nord, Volusianus, fils de Gallus (251-253), fit frapper en son honneur une médaille où il prend le titre de Ὀυενδικός, Vindicus. Ces témoignages suffisent pour établir que les Vénèdes ont occupé de fort bonne heure le bassin de la Vistule et les bords de la Baltique. Si maintenant on considère que chez les écrivains primitifs, Slaves et Vénèdes sont deux termes synonymes, que le nom de Vénèdes ou Vindes est porté encore aujourd'hui par deux peuples slaves, l'un dans la Lusace (die Wenden, dont la ville principale est Bautzen-Budusin), l'autre

empereurs romains toujours portés vers l'absorption graduelle des autres peuples, se mettront en contact avec les barbares amis, pour mieux défendre l'entrée de l'empire contre les invasions ennemies. Peut-être cette politique suivie par Constantin, Valère, Théodose eût-elle quelque succès au commencement, et on voyait des colonies barbares disséminées en Dacie, en Mésie, en Pannonie et en Italie. En réalité, les provinces frontières se peuplaient d'ennemis secrets, quoique favorisés par les empereurs, et dès ce moment il est à prévoir que la civilisation romaine en sera chassée, et que bientôt les portes seront ouvertes à d'autres envahisseurs. « Les empereurs, dit *Duruy*,¹ croyaient leur empire éternel, ils pensaient avoir le temps de romaniser ces colons étrangers, et ce sont les barbares

en Caranthie et en Carniole, il ne nous sera plus permis de contester l'identité des anciens Vénèdes et des Slaves.

« Suivant *Dalemil*, le chroniqueur tchèque du XIII^e siècle, les Serbes, c'est-à-dire les Slaves se seraient établis après le déluge sur les frontières du pays grec le long de la mer et se seraient étendus jusqu'à Rome (V. *Bohême historique et littéraire*, librairie internationale, 1867). Les chroniques polonaises prétendent aussi que l'Illyrie fut le berceau des nations slaves. Sans doute, il faut se méfier des légendes et de l'ethnographie des peuples primitifs, mais les données incertaines de la chronique acquièrent une force probante très sérieuse quand elles concordent avec celles de l'histoire et de la philologie. C'est ce qui se rencontre ici. Il existe au sud de la Hongrie une petite rivière qui se jette dans le Danube et que les Serbes appellent Tsierna (la noire). Une inscription recueillie par Katancsich nous apprend le nom d'une station militaire établie par les Romains, Tsiernen, Ptolemée et la Table de Pentinger, mentionnent deux villes du nom de Serbinon qui paraissent également slaves. Plusieurs villes fort anciennes du littoral de l'Adriatique ont des noms slaves : Tergeste (en slave *terg*, marché), Pola (pole, champ, plaine), l'île Gradus (cf. *grad*, en russe *gorod*, château, place fortifiée), etc. »

¹ V. *Duruy*, *Histoire des Romains*, t. VI, p. 553.

qui, de l'Escaut à la Save, ont germanisé la zone de colonisation qu'on leur livrait et qui ont peuplé de Slaves la péninsule des Balkans. » Depuis le commencement de notre ère, les Slaves sont signalés comme colons romains, et dès le ¹^{re} siècle, tournent leurs efforts vers le centre de l'Europe et contre la péninsule balkanique, de façon qu'on les y trouve davantage depuis le ³^{re} siècle. Mais les *Ostrogoths* établis au nord de la mer Noire vers 350, attaquent de ce côté les Slaves, qui tombent sous leur domination, pas pendant longtemps, car les *Huns* s'approchaient. Ainsi les Germains envahissaient de plus en plus l'empire romain, cette fois en fugitifs, reculant devant les Huns, de la race ouralo-altaïque. Sur la promesse des Goths, de se soumettre et de servir aux frontières, l'empereur Valens, qui régna en Orient, les laisse passer en Mésie, en 376. Les Goths ne tardèrent pas à ravager les pays et à aller jusqu'à Constantinople, manquant ainsi à leur engagement. Pendant ce temps, les Huns, roulant tout devant eux, s'approchent de la mer Noire, et bientôt les Ostrogoths et les Slaves de ce côté-là tombent sous leur joug vers 384. Aussi, les Huns annoncèrent-ils leur perturbation et le changement que l'Europe tout entière en devait subir. Les Germains et les Slaves reculèrent de plus en plus devant les Huns. Après la division de l'empire romain, lors de la mort de Théodose, le 17 janvier 396, les Goths, presque forcés, ne tardèrent pas à ravager de nouveau la péninsule; les *Wisigoths*, sous Alarie, traversèrent la Macédoine, la Thessalie, le Péloponèse, etc., jusqu'à leur départ pour l'Italie, en 402. Mais les Huns, pour le moment arrêtés au Dniester, avançaient vers le Danube. Et une fois bien groupés autour d'Attila, avec les peuples vaincus par lui, passèrent le Danube, et depuis

441 jusqu'à 447, ravagent et ruinent la péninsule, passant partout en maîtres. Théodose II s'engage à payer un tribut et cède la rive droite du Danube, de Belgrade à Niche. Après avoir bien prouvé par ses actes les paroles qu'on lui attribue : « Où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse pas », Attila quitte l'orient et se dirige vers l'occident¹. Après sa mort en Pannonie, en 453, son empire se démembra. Lorsque son fils perdit la bataille livrée en 454, auprès de la Netad en Pannonie, les peuples germaniques et les Slaves reconquirent leur indépendance, comme les Gépides en Dacie et les Ostrogoths en Pannonie.

Quant aux Huns, ce qui restait d'eux alla se perdre dans la vallée du Volga, parmi les *Bulgares*, les *Avars*, les *Khazars*, comme eux, peuples de la branche finnoise, de la race ouralo-altaïque, parmi lesquels on compte aussi les *Magyars* ou Hongrois et les *Turcs*. Pendant que, dans l'empire d'Occident, règne une véritable anarchie, et qu'il s'affaisse par sa propre impuissance, l'Orient s'affaiblit de plus en plus et l'empereur finit par ne plus défendre que Constantinople (Anastasie, en 512, fit faire le Long mur, de la mer Noire à la mer de Marmara). Les Ostrogoths s'y lancent encore une fois, et après avoir ravagé la péninsule, partent pour l'Italie en 488. Après eux, c'est l'époque la plus belle où les Slaves passent en masse dans la péninsule, acceptant le service demandé par l'empire d'Orient, si bien qu'ils arrivent même à fournir des empereurs², comme Jus-

¹ *Priscus*, en historien, nous raconte que lors de la visite à Attila, en Hongrie, en 448, comme ambassadeur de Théodose II, il a constaté que les habitants des villages se nourrissaient de millet et buvaient de l'hydromel, nourriture et boisson fort appréciées des Slaves, qui devaient donc se trouver dans ces contrées-là dès cette époque.

² Surtout Justin et Justinien. « Justinien, comme Justin, est né

tin I (518-527), et surtout Justinien (527-565), si mémorable pour les romanistes et qui rêva même la reconstitution de l'Empire. Luttant aussi bien contre les Germains que contre les Slaves et les autres, après tant de conquêtes il est à remarquer qu'il a réussi, en 536, à détacher de Rome (ou du prétoire d'Italie) l'Istrie, la Dalmatie et la Savie, et aussi à reconstituer les anciennes frontières de la péninsule, mais l'influence de Rome s'y manifestera pendant des siècles et même de nos jours.

Les *Slaves* avaient donc tenté de bonne heure de pénétrer dans l'empire romain ; sans doute, depuis le commencement de notre ère, avaient-ils eu maintes occasions de comparer leurs plaines si mal abritées contre les envahisseurs, à la situation de celles du pays romain. Alors, vers la fin du ^{ve} siècle, commenceront leurs conquêtes qui ne finiront qu'avec leur établissement au ^{vii}e siècle, seulement, il est à remarquer que les Slaves déjà se divisaient dans leur nid commun au delà des *Karpathes* étendu : entre l'embouchure de la *Vistule* jusqu'au *Novgorod* du côté de la mer Baltique, des sources du *Volga* et du *Dniéper* descendant par le *Don*, traversant le bas *Dniéper* et le *Dniester* jusqu'aux *Karpathes* par l'*Oder* et la *Vistule*. Au moment des grandes émigrations des Slaves, cette division s'accroîtra davantage et on arrivera à les classer en trois

près de *Scoplie*, en *Dardanie*. Son père portait le nom d'*Istoc* (en serbe : la source ou l'est ; note du traducteur), sa mère, *Viglénitsa* et lui-même, *Oupravda* (en serbe : juste, note du traducteur). Il est donc probable que tous portaient des noms slaves, et quand Justin invita son neveu à Constantinople où il fut élevé, on changea ces noms pour des latins : *Istoc* ou *Savatie*n, *Viglénitsa* en *Vigilantia*, et *Oupravda* en *Justinianus*. » Voir de C. Paparigopoulos, *Histoire du peuple grec*, t. II, 1887, p. 81-82, en grec. C'est Justinien qui, entre autres monuments, fit construire l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople.

groupes : les *Slaves de l'ouest*, ceux du *sud* et ceux de l'*est* ¹. Les Slaves de l'est restent dans leur ancien nid, s'y déplaçant à volonté, tandis que ceux de l'ouest suivent les bords de la mer, avec les Germains, s'établissent dans le bassin de l'Oder, puis de l'Elbe et occupent la Saale, s'aventurant jusque dans la région du Rhin, comme les *Tchèques* dans le bassin supérieur de l'Elbe ; à l'est les *Moraves* dans le bassin de la Morava (March), dans la basse Autriche, et sur le versant méridional des Karpathes, plus loin, à l'est, les ancêtres des *Ruthènes* en Galicie, allant jusqu'à l'extrémité orientale de la Hongrie montagneuse ; à l'ouest, d'autres Slaves jusqu'en Saxe, en Thuringe, en Franconie, en Bavière et même en Suisse. *Les Slaves du sud occupaient la région entre la source de la Vistule, son affluent du Boug et du Dniester, du Dniéper et du Don.* C'est bien de là que, surtout au ^{ve} siècle, se lançant dans l'empire romain, ouvrant un grand passage par l'ancienne Dacie (ou la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie d'aujourd'hui), l'Istrie et les bouches du Danube, ils envahissent la péninsule balkanique jusqu'à l'extrémité méridionale du Péloponèse. Avec eux finissent les migrations des peuples que nous voyons aujourd'hui groupés dans leur ordre d'invasion : les *peuples gréco-latins* au sud et à l'ouest de l'Europe, sur la Méditerranée et sur l'Atlantique ; les *Germains*, au centre et au nord, maîtres de la mer du Nord et de la Baltique ; les *Slaves* à l'est touchant la mer Baltique, la mer Blanche, la mer Noire, et l'Adriatique.

Sous Justinien (527-565), les Slaves commencent à pénétrer de plus en plus dans l'empire d'Orient. C'est

¹ Les Slaves étaient alors entourés au nord et à l'est par des tribus finnoises ; à l'ouest, des Lithuaniens et des Germains ; au sud, des Scythes.

l'historien grec *Procopé* (490-565), contemporain de Justinien, qui nous a le mieux décrit les guerres de l'empereur et les premières invasions des Slaves¹. Déjà l'empereur Anastase (491-518) eut à repousser l'invasion des Slaves, qui pour la première fois seuls traversèrent le Danube et pénétrèrent dans la Thrace en 493. Après eux, vint, des embouchures du Danube, un des peuples d'origine finnoise (ouralo-altaïque) les *Bulgares* que nous verrons plus tard assimilés et régénérés par les Slaves, surtout par ceux établis en Thrace. Chassés des bords du Volga, vers 475, époque où ils sont mentionnés pour la première fois par les historiens, les Bulgares s'établirent sur la mer Noire et la mer d'Azov, puis s'avancèrent jusqu'au Danube en 487. On les signale depuis l'été 499 ravageant la Thrace et aboutissant à peine jusqu'à l'Illyrie, puis en été 502, ils retombent en Thrace, et de même en 517 s'approchent de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Épire. Comme ils ne tenaient qu'au butin, l'empereur donna au khan 1.000 livres d'or ou 1.080.000 drachmes, et, moyennant cette somme, se débarrassa d'eux. Mais Justinien, qui a compris le danger, fait aussitôt élever des forteresses et renforcer celles existant déjà dans la péninsule. Quoique occupé par les guerres en Afrique, en Italie, en Espagne et contre les Perses, il soutenait la Thrace et les frontières du nord de son empire. Quand les Slaves, sous le nom d'Antes, en 527, pénétrèrent dans la Thrace, Germain, frère de l'empereur et chef de l'armée, réussit à les écraser. Les Slaves essaient pendant trois ans de s'introduire dans l'empire.

¹ C'est pourquoi nous tiendrons compte de ses récits reproduits par C. Papanigopoulos dans son *Histoire du peuple grec*, 1887. t. III, p. 86-90 et 138-141.

Dans ces luttes, le général Hulboud, d'origine slave comme tant d'autres généraux sous Justinien, défendant les frontières du nord de la péninsule, fut tué. Les Slaves qui n'étaient pas alliés ou au service de l'empire s'acharnaient de plus en plus à pénétrer dans la péninsule, surtout depuis la mort d'Hulboud. Son successeur, Mound, en 529, réussit à peine à repousser les Slaves de l'Illyrie, ainsi que les Bulgares et les Antes du côté de la Thrace. Les Hérules (des Germains, alliés de l'empire), défendaient toujours avec la plus grande difficulté Singidunum ou Belgrade actuel ; tandis que Bélisaire et Narsés remportaient des victoires en Afrique et en Italie, les provinces du Danube subissaient les coups des envahisseurs. Depuis 534, les Slaves, après avoir tué Chulboud, un de ces généraux d'origine slave qui, pendant plusieurs années, défendirent si bien le passage du fleuve, ne se lassent plus de traverser le Danube. Les Bulgares pénètrent aussi du côté de la Thrace, et en 538, pillent la petite Scythie et la Mésie. Enfin, les Huns ou Avars ¹, du bassin du Danube, entre 539 et 540, mettent tout à feu et à sang, depuis l'Adriatique jusqu'aux environs de Constantinople, ravageant et emportant un énorme butin d'esclaves. Sans doute, parmi eux, y avait-il des Slaves vaincus autrefois ? Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs grecs considèrent ces Slaves comme amis des Huns, ainsi du reste que tous les envahisseurs de l'empire. D'après *Procopé*, en 546, beaucoup de Slaves pénétrèrent avec ces (Huns ou) Avars sous la conduite de leur chef Totila. Depuis, les Slaves passent chaque année le Danube, en si grand nombre qu'on s'en ferait difficilement une idée, enlevant, tuant plus de 200.000

¹ Voir ici, p. 47-48.

hommes, visitant les lieux les plus cachés, si bien que les habitants sont forcés de gagner les montagnes et les forêts. La deuxième année, en 548, les Slaves en force, organisée, passent le Danube et parcourent l'Illyrie jusqu'à Dyrrachium (Dratch) en Albanie. D'après Procope, ils pillaient et tuaient partout sans merci ; « l'épouvante était telle, que les commandants de l'Illyrie même avec 15.000 soldats n'osaient pas les attaquer et les suivaient sans les approcher ». En 549, les Slaves poussent jusqu'à la mer Egée et prennent la place de Topère. L'année 550, que les Slaves rendirent terrible, 3.000 des leurs, en vrais soldats, passent le Danube et se divisent en deux groupes. Suivant Procope, les uns attaquent l'Illyrie, les autres la Thrace, l'armée impériale était impuissante à les arrêter et les cadavres gisaient partout. D'après Procope, les Slaves ont accompli tant d'exploits, que certains historiens grecs de nos jours ne peuvent y ajouter foi, et se moquent de l'historien contemporain. En tous cas, il paraît que les Slaves d'alors ont pris Andrinople et Topère ; abouti au nord de la mer Egée et de l'Adriatique, ravageant tout sur leur passage et emportant un riche butin, car, pour leur passage du Danube, ils payaient aux Gépides, leurs alliés, dix drachmes par tête. Par la suite, les Slaves de Niche se tournèrent vers la Dalmatie ; des Slaves arrivent de plus en plus et pénètrent en Illyrie d'abord en 551, puis en 553. L'empereur, pour s'assurer contre les invasions des Slaves, cherchait des alliés partout parmi les barbares, aussi bien du côté des Antes que du côté des Gépides. Il ne réussit pas dans cette politique traditionnelle. Pour l'an 559, il se préparait un coup qui aurait pu devenir mortel pour l'empire. En ce moment, Zaverган, chef des Huns Kotrigours, au milieu de l'hiver, traverse

le Danube gelé et arrive en Thrace. Il commandait un grand nombre de Slaves et de Bulgares, et divise ses forces en trois parties. C'est alors que les uns aboutirent jusqu'aux Thermopyles en Thessalie, les autres jusqu'au détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, et enfin la troisième partie attaque Constantinople. On peut le dire, ce fut Bélisaire, d'origine slave dit-on, qui, encore une fois, sauva l'empire. Justinien, jusqu'à la fin de ses jours, paya le tribut aux Avars. Mais l'empire bientôt ne put plus engager de luttes contre les Slaves et les Bulgares. D'autant plus que ceux-ci étaient d'accord, paraît-il, avec les Avars (Huns) qui quittaient les steppes de la mer Caspienne et s'établissaient en Pannonie (vidée par les Lombards en 568), formant leur fameux ring ou camp d'où ils partaient pour leurs incursions et où ils revenaient entasser leur butin ¹. Pendant ce temps, les Slaves s'avancent de plus en plus vers l'ouest, souvent fuyant devant les Avars, tandis que les Slaves de Dacie étaient indépendants. Et comme ces derniers tenaient à leur liberté et à la conservation pour eux des fruits de leurs travaux agricoles, nous les voyons bien vite de nouveau aux prises avec les Avars. Lorsque le khan Baïan leur demande la soumission, le prince Dobrète répond à ses envoyés avars : « Est-ce qu'il y a quelqu'un, sous le beau soleil, qui puisse nous faire tomber sous le joug ! Nous sommes habitués à soumettre les autres, mais nous ne nous soumettrons jamais et nous resterons tels que nous sommes, tant que dureront la lutte et l'épée. » Les envoyés s'emportèrent et furieux commençaient à se montrer en maîtres, s'oubliant trop, alors les Slaves les calmèrent et les envoyèrent pour

¹ C'était leur camp central, près de la Theiss, protégé par une triple enceinte.

toujours dans la paix et l'oubli. Le khan, pendant quelque temps, parut ne pas vouloir venger la mort des envoyés. Les Avars avec les Slaves pénétraient dans la péninsule. Ils étaient bien terribles pour l'empire qui absorbait ses forces dans les guerres contre les Perses, et s'affaiblissait par ses dissensions intérieures. Sous l'empereur Tibère (575-582), les Avars et les Slaves par la Thrace aboutissent de nouveau à la mer, en 575. Cette fois la paix finit moyennant tribut à Baïan, qui s'engagea à lutter contre les ennemis de l'empire, donc contre les Slaves !

En effet, en 577, les Slaves profitent de ce que l'empereur est occupé contre les Perses pour faire pénétrer 100.000 de leurs guerriers par la Thrace et l'Illyrie jusqu'à Salonique et la Grèce proprement dite ; les Avars alliés, combattent les Slaves en Dacie. Le khan pouvait alors venger la mort de ses envoyés d'autrefois, et tenir l'engagement pris vis-à-vis de l'empereur. Les Slaves, une fois vaincus et forcés au tribut, le khan les abandonna ; mais le khan aussitôt parti, les Slaves recouvrent leur indépendance d'autrefois et recommencent les incursions dans la péninsule. Le chroniqueur Jean nous dit : « Les Slaves vivent sans souci dans les provinces et luttent mieux que les Romains ¹. » Du reste, Baïan ne tient pas non plus à aider l'empire, et quand l'année suivante il touche le tribut convenu, il attaque le Syrmium, et au bout de luttes de 579-581, l'empire lui cède ce pays, et se réconcilie avec lui. A l'avènement de Maurice (582-602), Baïan demanda que le tribut fût

¹ « La troisième année après la mort de Justin les maudits Slaves attaquent et ravagent la Grèce, les environs de Salonique et toute la Thrace, et là, vivent comme chez eux », dit le même, cité aussi par l'historien serbe *Sretchkovitch*, de *Joannes von Ephessus*, *Kirchengeschichte*, München, 1862.

porté de 80.000 à 100.000 drachmes en or. L'empereur énergique et intelligent mais trop occupé par les Perses, refusa, le khan en profita et attaqua Singidunum (Belgrade), gagna la bataille, puis par le Danube arriva à la mer Noire, en 583. On conclut la paix selon le désir de Baïan. L'année suivante, le khan excite les Slaves contre l'Empire, ceux-ci arrivent jusqu'au Long mur d'Anastase, près de Constantinople, d'où Comentiol les chassa, et en 585, battit le joupán Radogoste près d'Andrinople. Le khan, arrivé en 586, fut également battu près d'Andrinople en 587. Les Slaves ravagent la Thrace en 588. Mais, en 589, les Avars et les Slaves se dirigent en grand nombre, droit vers Constantinople, et arrivent jusqu'au Long mur, laissant partout des ruines. Puis une partie d'entre eux se détache, et par l'isthme de Corinthe, entre en Péloponèse, dans la vraie Grèce. Ils s'y établissent au nord-ouest, et pendant 280 ans ils ont conservé leur indépendance dans l'empire byzantin (d'après certains historiens de 587 à 815) ¹. C'est alors que l'Épire, la Thessalie et la Macédoine se sont slavifiées ; la Béotie et l'Attique nous montrent encore beaucoup de noms géographiques d'origine slave ; Constantin Porphyrogénète (911-959), se plaignait que toute la Morée était devenue slave, on parlait slave sur le Taygète au milieu du x^e siècle ; enfin, les Maïnotes, ces héros de l'indépendance grecque du xix^e siècle, se sont croisés avec ces Slaves, et ce double sang coulait dans les veines de ces enfants qui ont gagné l'immortalité et la reconnaissance de leur patrie.

Une fois que l'empereur Maurice eut rétabli la paix dans la Perse révolutionnée, il fit repasser son armée

¹ Voir aussi Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 692 ; en grec, *Histoire de Paparigopoulos*, t. III, p. 435.

dans son empire d'Europe. Les Avars, juste, en 591, se préparaient à entrer en Thrace, lorsque l'empereur apparut. Le khan demanda une augmentation de tribut, se voyant refusé, il excite les Slaves et arrive jusqu'à la mer de Marmara. Là, en 592, après la bataille, près de Tsouroul, la paix se rétablit et le khan se retira. C'est alors que Maurice ne pense qu'à se débarrasser des Slaves. Pour ceux qui étaient établis dans l'Empire, il décide de les laisser tranquilles, car il croyait à la force assimilatrice de ses sujets ; pour lui, le danger ne doit venir que de ceux qui traversent le Danube, et ceux-là, il faut les attaquer énergiquement. L'empereur confia l'armée à Priscus, qui arriva à Dorostol (Silistrie), au bord du Danube, en 593. Ayant passé par le Danube, il attaqua les Slaves sous le prince Radogoste. Celui-ci fut vaincu, beaucoup de Slaves furent faits prisonniers, et Tatomir, Slave au service de l'Empire, devait les amener à l'empereur, mais les Slaves des Balkans les délivrent. Pendant ce temps, Priscus attaque les Slaves voisins sous le prince Moujik, et quoiqu'avec beaucoup de peine reste victorieux. L'empereur croyait que Priscus continuerait la lutte, mais bientôt, il mécontenta l'armée, et fut obligé de retourner pendant que le khan protestait contre l'hostilité sur son territoire, et ranimait les Slaves. Cette fois, Pierre commanda l'armée impériale, qui rencontra les Slaves sous Pérégoste, en Thrace, et après plusieurs batailles près du Danube, il subit beaucoup de pertes en 597. Pendant ce temps, les Slaves de toute la péninsule commençaient sérieusement à menacer Constantinople même. Comme Salonique était connue par sa richesse, le khan, furieux contre l'empereur, excita les Slaves, et attaqua la ville. Il avait plus de cent mille guerriers, et le siège dura pendant plusieurs jours ; mais ce fut la peste qui

éloigna les assiégeants. Alors l'empereur comprit toute la perfidie du khan, et au printemps de 598, il envoya son armée commandée par Priscus.

Celui-ci, près de Dogni Milanovats d'aujourd'hui (en Serbie), traversa le Danube et se dirigea du côté des Slaves. Baïan protesta comme autrefois, défendant les hostilités sur son territoire. Comme Priscus ne l'écouta pas, Singidunum fut attaqué par les Avars, puis le khan, irrité, pénétra en Dalmatie et la ravagea. L'année 599, il attaqua encore la Mésie, et là passa l'hiver en Toméie, en face de Priscus. Au printemps de l'an 600, l'empereur envoie du renfort, mais le khan l'écrase près de Nicopolis, sur le Danube, et se décide à prendre Constantinople, dont les habitants se disposaient à passer en Asie. Mais la peste éclate parmi les Avars et emporte sept fils du khan qui, consterné, accepte la paix avec de riches cadeaux, un tribut de 20.000 drachmes d'or et le Danube pour frontière. C'est à cette époque que le pape Grégoire (590-604), écrivait à l'archevêque de Salonique : « A cause des Slaves qui vous menacent, je suis triste, et je partage votre douleur, d'autant plus qu'ils commencent à pénétrer par l'Istrie, en Italie. » Cependant l'empereur rompit la paix en 601, confiant l'armée à Priscus et à Carnentiole. Les chefs de Belgrade traversent le Danube et engagent la lutte plus fort que jamais. La bataille dura vingt jours pendant lesquels le khan fut battu et perdit plus de cent mille guerriers, tués ou capturés. Cette fois, il était forcé de demander la paix. L'année suivante, 602, l'empereur croyait en finir pour toujours avec les Slaves, et s'y prépara. Mais, malgré le meilleur augure, l'armée du Danube s'arrêta et l'empereur, devant le peuple révolté, assiste au massacre de ses cinq fils, puis est lui-même assassiné. L'empire va bien mal et le misérable Phocas (602-610)

n'aura pas une meilleure fin. D'abord Khosroès, pour venger son ami Maurice, leva ses Perses ; il y avait aussi des révoltes en Espagne et en Italie. Le khan en profite et recommence ses attaques, qui obligent l'empereur, en 604, à signer une paix honteuse. Alors, tout se rétablit dans la péninsule comme avant l'empereur Maurice, les Avars et les Slaves passent partout en maîtres. Bientôt, Phocas égorgé est remplacé par Héraclius (610-641), qui trouve l'empire dans une situation terrible. D'un tempérament nerveux, l'empereur allait se perdre si la religion n'avait agi sur lui et s'il n'avait été entouré de bons conseillers. Pendant qu'il s'occupe contre les Perses, les Slaves pénètrent dans l'Istrie, puis, en 615, y entrent de nouveau, mais en si grand nombre qu'ils s'installent dans les provinces comme chez eux. Le khan aussi, en 617, apparaît et pille tout jusqu'au Long mur de Constantinople, s'appropriant plus de 70.000 esclaves. L'empereur, à cause des Perses, tenait à faire la paix avec lui, et voulait même contracter alliance, afin de le séparer des Slaves. Le rendez-vous des deux chefs fut convenu en 619 à la frontière de l'empire ; ils se rencontrèrent à Héraclée, au bord de la mer de Marmara. Seulement, tandis que l'empereur ne songeait qu'à étonner le khan par sa richesse et sa dignité, ce dernier voulut s'emparer de sa personne. Heureusement que l'empereur put s'enfuir, et la paix ne fut conclue qu'en 620¹. L'empereur voulut alors s'allier avec les Slaves contre le khan. La puissance de l'élément byzantin était perdue dans la péninsule, elle se manifestait encore autour de la capitale, sur le littoral du sud et dans quelques îles. Partout ailleurs, les Slaves s'installaient, bien décidés à y rester. Mais à l'ap-

¹ V. Pappariopoulos, *id.* en grec, t. III, p. 220, 221.

proche de 626, Héraclius décidait du sort de l'empire ; Khosroès le sentait et s'allia avec le khan. L'empereur lutta en Asie contre les Perses, tandis que la capitale, Constantinople (depuis le 29 juin jusqu'au 9 août), subissait les coups d'une multitude de peuples différents¹, parmi lesquels des Avars, combattant sur terre, et les Slaves, sur mer, montés sur leurs pirogues. Mais, les Slaves, entourés par les grands bateaux byzantins, succombèrent ; bien peu d'entre eux arrivèrent à se sauver et à s'approcher des assiégeants du côté du khan. Baïan, furieux contre les Slaves, éclata de colère, leur reprocha leur faiblesse, et, en sauvage qu'il était, commença à les décimer. Les Slaves ne lui pardonnèrent jamais cette injure, et cela le perdit. Le khan, forcé par les Slaves, se retira au bout de huit jours. Leur alliance avait vécu. C'était la fin des Avars et la consécration de la nouvelle vie des Slaves dans la péninsule balkanique. D'abord, les Slaves, vaincus d'autrefois, se révoltèrent, se séparèrent des Avars et de leur khan ; les Bulgares firent de même². Le signal était donné, et les Slaves attaquèrent ce qui restait des Avars proprement dits.

L'ancienne solidarité ou la fraternité des Slaves, du moins de ceux du sud et de l'ouest, éclata de nouveau. Les Slaves qui, à l'époque de Clotaire (511-558-561), avaient passé l'Elbe, étaient arrivés à la Saale et aux sources du Main, et dans les vallées orientales des

¹ Parmi eux, on voyait des femmes slaves.

² Entre eux, la guerre éclata surtout en 630, après la mort de leur khan, quand les Avars ne voulaient pas consentir à avoir pour chef un Bulgare. Il paraît qu'à ce moment les Bulgares battus s'échappèrent en grand nombre pour s'abriter chez les Francs, en Bavière, sous le roi Dagobert, ce dont on trouvera le détail un peu plus loin.

Alpes. Ces Slaves (Vendes de l'Elbe, donc les Bohêmes ou Tchèques), étaient aussi depuis longtemps en guerre avec le khan et payaient le tribut aux Avars. Il paraît qu'un jour, vint parmi eux un marchand franc qui leur rendit de tels services qu'ils en firent leur chef ou prince (knez). C'était Samo, qui les délivra du joug du khan en 623 et, en 627, réunit un grand nombre de Slaves, les lança contre les Avars, les battit jusqu'aux Karpathes et établit sa puissance. C'est ainsi que les Slaves du Danube et de la Save, jusqu'à l'Adriatique, se délivrèrent de la domination des Avars, qui était pour eux un véritable cauchemar. Le roi Dagobert (628-638), allié de l'empereur Héraclius et qui tenait à s'approcher de l'empire d'Orient¹, tout en guerroyant contre les Slaves de l'ouest, contribuera beaucoup à battre les Avars, qui résistent maintenant difficilement, et Charlemagne les chassera facilement du Danube².

¹ D'où Héraclius aida les Slaves contre les Avars visant les Francs.

² Voir du moins en français : A. Rambaud, *Histoire de la civilisation française*, t. I, p. 85, 112, 115 ; Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 129-130 ; les Avars vont sous Clotaire jusqu'à l'Ems. Le roi Dagobert (p. 139-140) « règne en maître sur une grande partie de l'Allemagne ; sur son ordre, sont massacrés, en Bavière, 9.000 Bulgares échappés d'une guerre avec les Avars et qui étaient venus, en suppliant, demander un asile et des terres. Samo régna 35 ans sur les Slaves de l'Elbe et fut constamment vainqueur des Avars. C'était un étrange personnage. Frédégaire raconte qu'il avait 12 femmes, 22 fils et 15 filles. Ce Franc, devenu roi des Slaves, fit la guerre au roi des Francs. Trois armées furent envoyées contre lui : une d'Austrasiens, une d'Alamans, une de Lombards (Bavarois sans doute). Les deux premières furent victorieuses, la troisième écrasée en Bohême après une bataille de trois jours, auprès de Wogatinsburg, en 630. Samo soumit alors les Sorbes (entre la Saale et l'Elbe) et attaqua les Thuringiens. Dagobert réunit à Mayence

Dans ces événements, la politique que devait suivre l'empereur Héraclius était tracée. Ce n'en était pas une nouvelle, mais bien traditionnelle : diviser l'ennemi, puis s'allier avec ses fractions. Politique bien simple, qu'on suit souvent même de nos jours ; quand on ne veut pas ou qu'on ne peut pas se débarrasser de son ennemi sur le champ de bataille, on l'affaiblit par des alliances. C'est cette ancienne politique qu'Héraclius appliqua aux nouvelles circonstances. Le moment était propice ; à peine tranquille du côté des Perses depuis 628, les Arabes devinrent très menaçants, car Mahomet avait fondé l'islamisme. Quelle perspective pour les Serbes et ceux de la péninsule ! Enfin, l'empereur s'adressa aux Slaves et s'allia avec eux ; il donna à leurs jupans les titres de patrice et de prothospathaires de l'empire. Comme les Slaves étaient déjà établis en grand nombre dans la péninsule, l'empereur n'avait plus rien contre eux. Et dans l'endroit où les Avars passaient encore pour les plus forts (nord-ouest de la péninsule), l'empereur donna ces pays « en cadeau ¹ » aux Croates et aux Serbes ! Et, entre

une grande armée d'Austrasiens, renforcée de Neustriens et de Burgondes. Les Saxons députèrent auprès de lui, promettant que si l'on veut leur faire remise du tribut annuel de 500 vaches, ils se chargeraient de défendre la frontière. Ils n'y suffirent pas, et c'est seulement, lorsqu'en 635 Dagobert eut donné son fils Sigebert pour roi aux Austrasiens, que ceux-ci repoussèrent les Vendes. Le duc de Thuringe, Radulfe, nommé par Dagobert, les battit à plusieurs reprises. On voit par ces faits combien était vaste l'empire des Francs, qui s'étendait sur toute la Germanie, mais on voit aussi que le roi par lui-même n'a rien pu contre les Slaves ».

¹ Et il y en a qui prennent cela au pied de la lettre, comme si les Serbes étaient habitués à recevoir de pareils cadeaux ! Faut-il ignorer l'histoire, et surtout la « force » byzantine de cette époque ! S'il y a quelques historiens du commencement du

630 et 640, il provoqua et favorisa même de nouvelles immigrations des Slaves pour vaincre ces Avars. Parmi les différentes affirmations de ces faits, invoquons seulement l'empereur *Constantin Porphyrogénète*, qui nous dit : les tribus des *Croates* ont pris le nord de l'Adriatique et de l'ancienne Dalmatie ¹, et les tribus des *Serbes* sont devenues maîtresses de la Mésie supérieure, de la Dacie inférieure et de la Dardanie ; puis elles ont pris la Dalmatie et, au sud, le terrain entre l'Adriatique et les montagnes du nord de la Macédoine, jusqu'à Durazzo et l'Épire. *Papariopoulos*, grand historien moderne, bien documenté, nous l'affirme aussi ².

Les Slaves étaient déjà installés presque partout dans la péninsule ³, surtout en Illyrie d'autrefois ; ils étaient aussi en ancienne Thrace, mais là, notamment du côté

xix^e siècle qui l'ont affirmé, c'est qu'ils avaient manqué de documents historiques et d'esprit critique. Mais que dire de Kallay qui l'affirme à son tour dans son *Histoire des Serbes* (*Geschichte der Serben*, Wien, 1878 ; I, s. 6-10) ? Du reste, ceux qui voudraient lire en français comment certains auteurs ont « diversement » raconté l'origine et la venue des Slaves du sud, le trouveront dans l'ouvrage de J. de Malkhazouny, *Le Panslavisme et la Question d'Orient*, p. 31-68, Paris, 1898.

¹ « Κροατίαν και την Μορλαβίαν ».

² V. Papariopoulos, *Histoire du peuple grec*, t. III, p. 221-222. A la page 224, il nous dit « que Héraclius croyait pouvoir assimiler les Serbes comme tous les Slaves, car ils n'étaient pas unis ; puis, s'ils n'étaient pas devenus ses amis, ils se seraient alliés avec les Avars et les Perses ; enfin, il tenait à rester tranquille du côté des Slaves pendant la guerre avec les Avars et les Perses ».

³ « Vers le milieu du vii^e siècle, presque toute la péninsule des Balkans était couverte de leurs colonies », nous affirment aussi Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 692, et davantage on en trouve dans : *l'Empire grec du X^e siècle*, *Constantin Porphyrogénète*, par A. Rambaud.

de la mer Noire, ils sont mélangés avec les *Bulgares* d'origine finnoise. L'empereur s'adressa au khan bulgare Kouvrat, gagna son amitié, et même le nomma patrice, en 635. Mais les Bulgares troubleront la paix. Après avoir vaincu les Slaves de ce côté-là, il arriva un double événement : le nom bulgare (*Blgarine*) se conserva, les anciens Barbares finnois se slavisèrent, acceptant la langue et les mœurs de ces Slaves. En tenant compte de tout cela, nous pouvons déjà conclure, car nous connaissons dans les grandes lignes l'installation des Slaves dans la péninsule balkanique : le nord de l'Adriatique ou le littoral dalmatique est aux mains des *Croates* ; les monts des Balkans, du côté de la mer Noire appartiennent aux Bulgares ; le milieu, depuis la Save et le Danube, tout autour de Char Planina (*Tchar-Dag*) jusqu'à l'Adriatique et à l'Archipel ou à la mer Egée, avec, une bonne partie du Péloponèse, est occupé par les *Serbes*, la tribu slave par excellence¹. Telle était la force expansive des Slaves qui sont venus de l'autre côté des Karpathes, où les Croates et les Serbes appelaient leurs nids Croatie-Blanche et Serbie-Blanche². Les anciens Serbes, Σέρβλοι ασπροι, de cet endroit, appelaient donc le leur *Bela-Serbitsa* (entre la Galicie, la

¹ Le nom *Sporis*, du mot grec semence, qu'on donnait aux Serbes, se justifie de plus en plus.

² Il est caractéristique que les Croates et les Serbes dans la péninsule redonnent le même nom à certains endroits, sans doute pour mieux en conserver le souvenir. Il y a aussi en Croatie un *Belgrade* (fort blanc, dans l'Adriatique) et un autre en Serbie, remplaçant l'ancien *Singidinum*. (En Russie du sud se trouve *Belgorod* ; en Poméranie d'Allemagne, *Belgard* ; en Roumanie, *Bolgrode*). Depuis 636, on mentionne le nom de *Serbitsa*, en Serbie, donné par une tribu près de Salonique et même aujourd'hui on le trouve conservé dans cet endroit au bord du fleuve *Indjekaresse* ; il y a aussi plusieurs fleuves du nom de *Bistritsa*, etc. etc.

Vistule, le Dniester et le Pruth), et aussi *Boïka*, qui signifie courageuse. C'est ainsi qu'avec Héraclius ou avec la première moitié du ^{vii}e siècle, on peut dire que du moins les grandes immigrations des Slaves finissent et nous les voyons continuer leur histoire dans la nouvelle patrie.

Ainsi, avons-nous suivi les événements de la péninsule balkanique jusqu'à la fin de la première moitié du ^{vii}e siècle, lors de l'établissement définitif des tribus serbes. En effet, les tribus qui ont depuis longtemps substitué la vie sédentaire à la vie errante, devaient finir leurs invasions dans l'empire romain et s'y installer. Leurs premières attaques étaient souvent forcées ou provoquées et après avoir ramassé le butin, les victorieux repassaient le Danube et rentraient chez eux. Aussi, peu à peu, avaient-ils suppléé à l'insécurité de leur ancienne demeure et à cette vie d'incursions fatigantes, en occupant les vastes terrains entourés de montagnes et des fleuves de la péninsule des Balkans. Une fois leur établissement commencé, ils devenaient menaçants pour l'empire, qui faiblissait de plus en plus. Les anciens maîtres du monde, les Romains, n'étaient plus maîtres nulle part ; après la division de leur empire en 395, les Barbares ont bien changé l'aspect de celui de l'Occident. L'empire d'Orient, avec sa capitale Constantinople, résiste encore, mais il ne reste plus rien de l'ancienne unité qui faisait sa force. L'Église chrétienne paraît prête à sauver ou à renouveler l'ancien empire, mais à quoi peut servir que le christianisme nous propose la fraternité quand la grande ambition de deux pasteurs, grec et romain, nous ont vite prouvé qu'on ne peut pas vivre côte à côte et fraternellement, mais bien l'un excluant l'autre, le latin excluant le grec ou le grec excluant le latin ? Ainsi, l'Église se divise en deux

camps (1043) vers le ^x^e siècle, et chaque camp fait tous ses efforts pour attirer à lui le peuple serbe et même tous les Slaves. Dans l'empire d'Orient, tout va mal, les empereurs se succèdent rapidement, et il n'y en a pas un seul qui puisse songer à former un peuple de tous ces individus de différentes nationalités; l'église de Constantinople influe sur la politique, mais les pères passent leur temps à discuter les dogmes et à se quereller de plus en plus; le peuple s'agite et se soulève bien des fois. De temps en temps, on voit des empereurs puissants, mais avec eux toute la force d'Etat s'en va, et il ne reste que la grande pompe des cérémonies de la cour pour frapper les yeux du peuple, et surtout imposer sa bourse. De ce chaos que va-t-il sortir? Rien de latin sûrement. L'empire attaqué au dehors et rongé à l'intérieur ne pouvait que montrer sa faiblesse. Pour se maintenir, l'empereur, depuis le ^{vii}^e siècle, ne trouva rien de mieux que de s'appuyer sur le parti dit des anciens Hellènes qui commencent à se montrer sous l'aspect des Grecs. Il est vrai que la langue grecque devient officielle, mais on ne peut trouver d'unité que dans l'administration ¹. « Dans cet empire, affluent les étrangers de toute origine, mais pour en devenir membres, il faut qu'ils y entrent par la porte de l'Eglise. Comme on l'a fort bien dit, c'était non la race, mais la foi qui faisait le Romain de Byzance; de quelque peuple qu'on fût issu, il suffisait d'entrer dans le giron de l'Eglise pour entrer dans celui de l'Etat; le baptême orthodoxe conférait le droit de cité ². » C'était encore

¹ Par exemple : les provinces commencent à porter le nom de *Thèmes*, les souverains ou *imperators* portent les titres de *Basileus* = roi ou grand roi, *Despotes* = maître, *Autocrator* = autocrate, etc.

² *Histoire générale*, de Lavisse et Rambaud, t. I, p. 202 et suiv.

dans l'Eglise ou la religion ainsi comprise que les empereurs voyaient le salut de l'empire ¹. Leur politique, vis-à-vis des tribus slaves, était unique : du jour où ils ne pouvaient pas les chasser de la péninsule, ils se rapprochaient de ces tribus, les croyant naïves et inexpérimentées, soutenaient leurs divisions, excitaient l'une contre l'autre, puis de temps en temps les attaquaient directement et toujours en leur offrant la « civilisation ». C'était le piège ! Et dire que malgré cette politique, la nationalité serbe s'est formée tout de même ! Tirillée de tous côtés, la voilà, jusqu'à nos jours, attachée sur le même terrain péniblement gagné, où elle s'est répandue depuis le commencement du moyen âge et organisée vers le ^{xiii}^e siècle ; la voilà toujours prête à éclater en défendant sa juste cause et à la gagner plus facilement aujourd'hui, car déjà elle est soutenue par le Droit et l'Histoire.

L'empire d'Orient ou byzantin était destiné à disparaître bien vite. Pendant 1058 ans, ou même moins, qu'il a vécu à part, il cachait son mal et ne montrait que son nom. On a calculé ², que depuis le règne d'Arcadius, 395, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, sur 107 personnages qui ont été empereurs ou associés à l'empire, 12 ont abdiqué de gré ou de

¹ Ajoutons à cela que le nom « grec » (d'origine plus ancienne que celui des Hellènes) revient sur le tapis sous une autre forme, la plus dangereuse de toutes pour la nation serbe ; surtout depuis la séparation de l'Eglise, on désigne sous ce nom ceux qui sont orthodoxes.

² D'après Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. I., p. 639. Ajoutons à cela « que l'hippodrome était le véritable foyer de la vie politique telle qu'elle pouvait subsister dans l'empire byzantin ! C'est là que se sont passés les plus grands faits de l'histoire byzantine », nous dit si bien à propos A. Rambaud dans son étude sur *le Sport et l'Hippodrome à Constantinople*, « Revue des Deux-Mondes », 1871, livraison du 15 août, p. 779.

force, 12 sont morts au couvent ou en prison, 3 sont morts de faim, 18 ont été mutilés ou aveuglés, 20 ont été assassinés, 8 sont morts à la guerre ou d'un accident quelconque, 34 seulement sont morts dans leur lit ! Et ces souverains d'un tel empire, ne voulaient pas reconnaître les Serbes et leurs représentants pour civilisés comme eux, mais ceux-ci les dédaignèrent, du moins pendant longtemps ! Ainsi, le mépris existait des deux côtés.

e) *Les peuples actuellement dans la péninsule.* — Dans les premiers temps, il aurait pu sembler que les anciens habitants fussent destinés à disparaître, ou du moins à perdre complètement leur ancien caractère en se croisant avec de nouveaux éléments, pleins de vie et d'avenir. Même les *Hellènes* se seraient perdus, s'ils n'avaient pas su s'insinuer dans l'empire byzantin, s'emparer du pouvoir et tenir si longtemps le trône de Constantinople, et à travers tant de débâcles, ils ont réussi à conserver leur caractère dans la Grèce classique, dans leur nid du sud, et là, reparaître sous le nom de Grecs. Les *Slaves*, peuple essentiellement agricole, dans leurs immigrations, suivaient les fleuves, s'avancant ainsi vers le sud et l'ouest de la péninsule, repoussaient les anciens habitants. Parmi ces Slaves les tribus des *Croates* finissent vite par s'établir dans le nord-ouest de la péninsule et bientôt perdent leur indépendance, en s'éloignant de plus en plus de leurs frères. Tout autre était le sort des tribus serbes. Les *Serbes*, clairsemés dans leurs petites oasis des vastes et désertes plaines balkaniques, influaient de plus en plus sur les anciens habitants. On ne tarda pas à voir les aiglons et les faucons serbes, se lançant surtout de l'Adriatique, pour croiser et dominer tous leurs confrères de la péninsule, qui, finalement, furent gagnés et tous s'enflammèrent de

l'esprit national serbe. Les anciens habitants qui ne se soumettaient pas, fuyaient, beaucoup d'anciens Romains ou colons romanisés s'abritaient dans l'ancienne Hellade septentrionale, ou se retiraient plus loin, dans les îles et le long du littoral, où les enfants des tribus serbi-sées les cherchaient montés sur des pirogues. Les Serbes, de Neretva, ne manquaient pas d'audace sur la mer¹. Parmi les endroits fortifiés, Constantinople et Salonique étaient le mieux choisis, pour que les réfugiés puissent résister aux attaques. L'élément romain se conserva à peine dans quelques villes fortes du littoral, telles que Spalatum, Zara, etc., car, à partir du x^e siècle, on ne le reconnaissait plus ou bien difficilement. Pour conquérir quelques villes fortes du littoral, on était obligé de les détruire, parmi tant d'autres il est à signaler que Salona fut détruite par les Avars

¹ En effet, presque par tradition, les Serbes de la joupà de Nérétva sont devenus les véritables pirates du ix^e siècle. La cause en pouvait venir des Sarrasins, ou de leur refus de se convertir au christianisme, ils auraient pu provoquer les attaques des voisins déjà convertis. Mais leur piraterie dura bien après la conversion (en 868) et ce ne fut qu'en 997, après 160 ans de luttes, que le doge Ursseolo réussit à les apaiser. Mais au xii^e siècle des pirates reparaissent non loin de Spalato (en Almisii et en Vinodol) et le roi Charles de Naples, en 1274, forme l'alliance avec les villes de Spalato et Sebenico, mais on ne peut les vaincre qu'à la fin du xiii^e siècle, grâce à Venise. Enfin au xvi^e siècle nous avons de plus beaux exemples de révolutionnaires serbes, qui du littoral adriatique manifestaient leur sentiment national contre les oppresseurs turcs. Ce sont les célèbres *haïdouks* appelés ici par le nom de *ouskoks* (sauteurs, c'est-à-dire ceux qui sont venus de loin). Ceux-ci comme pirates incommodaient beaucoup les vaisseaux vénitiens depuis 1523 jusqu'en 1635 (et la république à cause d'eux dépensait annuellement 200.000 ducats), quand l'empereur Ferdinand réussit à les transférer dans les endroits éloignés de l'Adriatique.

vers 630, puis Epidaurus, dont les habitants qui avaient survécu, protégés par les Slaves, fondèrent la célèbre république de *Raguse* ou Doubrovnik, si célèbre au moyen-âge et si importante dans l'ancienne histoire de Serbie¹ Mais les montagnes de Pinde, d'Othrys, d'Olympe comme celles d'Acarnanie et d'Etoile, d'Epire,

¹ C'est pourquoi nous jugeons utile de montrer de suite très brièvement l'histoire de la *république de Raguse* jusqu'à nos jours. Fondée vers le milieu du VII^e siècle, principalement par les habitants de la colonie romaine d'Epidaure, ayant survécu à la destruction de cette ville par les Barbares. Elle était sous la protection de l'empire byzantin quand elle reçut les coups de la quatrième croisade; depuis 1204 elle fut forcée d'accepter comès ou ses chefs de Venise, tout en gardant intacte son autonomie et ne s'affranchit de cette autorité étrangère qu'en 1357! Déjà cette lutte et tant d'autres calamités ont accéléré sa fin. Alliée avec Charles V elle subit d'énormes pertes (argent, armes, hommes) et sa marine périclita. En 1292, la ville fut presque entièrement détruite par un incendie, mais bientôt après elle fut reconstruite et agrandie. En 1667, elle fut de nouveau presque détruite par un fort tremblement de terre accompagné d'incendie et de pillage (il y avait plus de 5.000 tués), mais quoique reconstruite, elle ne put plus jamais remonter à son ancien degré de prospérité. Ajoutons à cela les convoitises des Turcs et des Vénitiens, la décadence morale qui, pendant huit mois, empêcha la réunion de l'Assemblée d'Etat, etc., qui facilita aux Français, en 1806, de l'occuper (sous Marmont) et la république fut supprimée. Trois ans plus tard la ville avec le territoire fut réunie au royaume d'Illyrie créé par Napoléon. En 1814, Raguse fut occupée par les troupes autrichiennes, et en 1815, à la suite des délibérations du Congrès de Vienne, réunie à l'Autriche, où à présent elle fait partie du royaume de Dalmatie, comme chef-lieu de département avec 6 ou 7.000 habitants. Il est caractéristique de rappeler ce fait : quand l'empereur est entré comme souverain de Raguse, les représentants des seigneurs venus au-devant de lui ont dit : « Nous ne sommes pas venus, ni par peur, ni pour espérer quelque chose de Ta Majesté, mais nous obéissons à l'inévitable destinée qui nous a conduits chez Toi, comme elle nous conduisait dans les temps de notre gloire et de notre puissance. » L'empereur fut saisi, mais tout de même

de Macédoine, de Char Planina jusqu'au Rhodope, aux Balkans et tant d'autres, abritaient les anciens qui élevaient des bestiaux, et descendant dans des plaines fertiles, s'accoutumaient peu à peu aux agriculteurs serbes ou serbisés. Enfin, au bout de tant de luttes séculaires et d'un mélange inouï de peuples, quels vestiges y a-t-il des habitants trouvés par les Serbes ? Il faudrait beaucoup de courage et de volonté pour prétendre que la race primitive n'a pas complètement disparu. Tant pis pour ceux qui même de nos jours voient encore les Romains et même les anciens habitants qui ont précédé les Slaves !

Cependant, si l'on ne veut rien exagérer sur le nom et la nature ethnique des éléments qu'on rencontre dans la péninsule, on arriverait facilement à la vérité. Ainsi les *Albanais* d'aujourd'hui (ou comme ils s'appellent eux-mêmes Skipétaires, donnant à l'Albanie le nom de Skiperia), peuvent être le reste des Illyriens, mais bien croisé avec l'élément serbe et d'autres. C'est surtout leur langue qui parle en faveur de cette thèse. De nos jours, ils sont au nombre d'un million et demi, de la religion musulmane ou chrétienne orthodoxe. Ils se partagent en deux grandes tribus, séparées par le

leur répondit : « Je vous plains, messieurs, mais vos fils seront mes soldats. »

Rappelons-nous (Noradounghian, *Recueil*, etc. I, d'après Hammer, *l. c.*) des traités que la république de Raguse avait eus avec la Turquie : 1365, traité de protection pour le commerce (p. 4), 1408, 1414, 1445, 1451, renouvellements du traité de protection (p. 7, 8, 13, 15), 1453, 1471, conventions pour augmentation de tribut (p. 17, 19), 1481, confirmation des privilèges accordés et réduction de tribut (p. 21), 1512, renouvellement des privilèges (p. 25), 1520, renouvellement des privilèges commerciaux aux Ragusiens en Egypte (p. 27) et 1521, convention relative aux privilèges commerciaux (p. 28).

fleuve Skoumbi ; les Ghègues au nord et les Tosques au sud, subdivisées elles-mêmes en petits clans (phis ou phar), souvent en lutte les uns contre les autres, et de préférence avec les voisins serbes. Ils sont pasteurs de nom, mais belliqueux et sauvages de fait. Les *Vlaques* pourraient passer pour le reste des Thraces ¹, mais plutôt pour les anciens colons romains. Aujourd'hui, ils sont à peine vingt mille dans la Macédoine du sud. Sous le nom des Vlaques, les Serbes désignaient les Romains, plutôt les colons romains-romanisés ou ceux qui parlaient latin, en tout selon l'exemple des Germains ². A notre point de vue, il nous semble impos-

¹ Selon Tomaschek, c'est la tribu Médis, autour du Pinde, qui leur a donné origine.

² Voir notre renvoi à la page 40. Aussi les Serbes appelaient ceux de Raguse du même nom (voir *Miklochitch, Monumenta serbica*, p. 29). *Duruy* une des gloires de la science de l'histoire, n'a pas pu découvrir la postérité des Thraces, et pour les Illyriens nous dit : « Il n'en reste plus qu'un faible débris, les Albains ou Arnauts de l'empire turc » (V. *Histoire des Grecs*, t. I, p. 21, cf. *Albanesische Studien*, 1854, de *von Hahn*, consul d'Autriche en Grèce, sans compter une foule d'autorités qui ont écrit sur ce sujet) ; de même *K. Paparrigopoulos*, dans son *Histoire du peuple grec*, t. IV, p. 359, 360, cf. avec nos p. 40. En parlant de l'empereur Trajan, nous avons déjà touché la question, et démontré que les Roumains descendent de ces colons établis en Dacie, qui se trouvait du côté gauche du Danube, v. p. 40. Comme l'occupation romaine de la Dacie a duré de l'an 106 à l'an 274, sans doute quelques-uns de ses habitants sont restés dans le vaste cirque formé par les Karpathes (sans oublier que sur ce sujet il y a aujourd'hui trois thèses : allemande, hongroise et roumaine), ce qui a facilité la formation de la *Valachie en 1290* et de la *Moldavie en 1349*. Ces deux principautés durent payer tribut à la Turquie de 1392 à 1716, puis subir complètement le joug ottoman, et chavirant entre la Russie et la Turquie rentrer dans le xix^e siècle pour ne commencer à respirer que depuis le traité de Paris en 1856, quand l'Europe retira à la Russie le protectorat sur la Roumanie (reconnu par le traité de K. Kaïnardji en 1774) et l'achemina vers la politique

sible, pour établir aujourd'hui son droit sur la péninsule, de se targuer de la descendance des Romains, dont tous les Européens de nos jours descendent plus ou moins. Et il nous paraît moins possible encore de prendre pour point de départ rien que le simple nom de Vlaques, tout au plus une peuplade clairsemée dans le sud des Balkans, puis de l'attacher aux Roumains d'au delà du Danube ¹, dans le but de découvrir leur

qui aboutit d'abord à l'autonomie puis à l'union des deux principautés et enfin à la pleine indépendance, au Congrès de Berlin en 1878. Le royaume de Roumanie d'aujourd'hui est donc composé de la *Valachie* et de *Moldavie*, et les bons patriotes désirent encore y joindre la *Bukovine* (prise par l'Autriche lors du traité de K. Kaïnardji, en 1774), et la *Bessarabie* (prise par la Russie lors du traité de Bukarest en 1812), et, il nous semble, que c'est bien assez.

¹ Nous ne rentrerons pas dans la longue discussion inutile des auteurs qui ont touché ce sujet. Rappelons que *E. Picot*, voulant voir les Roumains en Macédoine, en a fait une étude sous le titre : *Les Roumains de la Macédoine*, Paris, 1875 (*Revue d'anthropologie*, 1875, t. IV, p. 385-429). Heureusement qu'à la p. 8, il nous dit qu'il n'a pas traversé la Macédoine et qu'il n'étudie ce sujet que d'après les livres « sans avoir d'autre but que d'indiquer, dans une simple revue bibliographique quelques points mal connus de l'*ethnographie européenne* », Hélas ! pour bien connaître l'ethnographie de cette contrée, il faut, avant tout, y avoir vécu, et ne pas se rapporter aux rêveurs et aux chauvins. M. Picot, par ses publications sur les peuples d'Orient, mérite leur reconnaissance, car il n'a travaillé que pour éclairer leur histoire inconnue. Dans son étude sur les Roumains, il constate qu'ils se trouvent en Thessalie (Epire, Olympe, Pinde, p. 8), et expliquant le mot Vlaque (p. 5), d'après Hasden, il retrouve que ce mot est devenu synonyme de *Romanus*. Dans ces conditions les Roumains de Roumanie auraient droit à prétendre non seulement à la Macédoine, mais encore à tous les pays de la race latine et peut-être davantage ! Heureusement que M. Picot n'est pas convaincu d'une telle explication du mot Vlaque, et il nous promet que M. Gaston Paris nous donnera une tout autre explication.

souche et d'établir leur droit dans le cœur de la péninsule balkanique ! Car, en réalité, ce nom de Vlaque était bien répandu en Europe au moyen âge ; il était toujours donné aux étrangers. Ainsi, les Germains ont appelé les Celtes-Gaulois du nom Walchôs (d'où Walach, Walch, Walh, adj. walahisc, et aujourd'hui en allemand welsch), selon leur tribu voisine Walcae, pour étendre ce nom à tous les Romains ou Latins. Ce nom passa aux Slaves, qui le donnèrent aux peuples celtes et pélasgiques, ainsi qu'aux Latins, donc, toujours aux étrangers, d'où Vlahi, Valahi, Valohy, Vlohy, Vlochs, Lahy, etc. Encore aujourd'hui, les Polonais et les Tchèques appellent l'Italie : Vloch ! Puis, comme les Slaves et tous les Byzantins donnaient ce nom aussi bien aux habitants étrangers des Karpathes, les Germains acceptent ce nom surtout pour les Roumains. Mais les Slaves et les Serbes continuaient toujours à donner ce nom de Vlaque aux étrangers de leur race, qui cohabitaient avec eux ou venaient leur demander du travail. C'est ainsi que ce nom finit par n'être appliqué qu'aux nomades bergers, et comme ceux-ci souvent, au commencement de l'été, venaient d'au delà du Danube, on le donna aussi bien aux nomades des Balkans, qu'à ceux des Karpathes. C'est un point singulier dans la question d'Orient ! Enfin, la dernière étape de ce nom, prononcé en serbe (Vla) Vlassi, est ainsi arrêtée de nos jours : les Serbes, en se convertissant au christianisme, se nommaient Vlassi, car ils suivaient la coutume des étrangers, c'est-à-dire de ceux déjà convertis ; de même, les Turcs appellent ainsi les Serbes, non musulmans ; et, enfin, même les Slaves-Serbes de la péninsule qui sont devenus catholiques, donnent le nom de Vlassi aux orthodoxes, d'où la distinction de l'Eglise chrétienne en l'Eglise vlaque ou

serbe (orthodoxe) et en Eglise romaine (catholique) ¹.

Comment donc, devant un pareil état de choses, peut-on prendre pour sérieux quelques auteurs ou politiciens roumains, qui invoquent des droits sur la péninsule balkanique, veulent à tout prix voir une fraction de leur nationalité dans les travailleurs qui, par

¹ Voir notre renvoi p. 40. Dr. Milkovich, docent de Tchernovits (v. suppl. zur Allgemeinen Zeitung, München, n° 124-5, 1897), combat, l'opinion de Miklochitch, que Vlah vient du mot grec βλαχος, mais il croit que ce nom désigne les « gens noirs ». Le Dr Trouhelka (Nada de Saraïevo, 1898) nous explique la signification des mots *Vla* et *Chokats* par la langue albanaise, où le mot *vla* signifie frère et le mot *chok* signifie compagnon (ats est un diminutif serbe); puis, il ajoute : « aujourd'hui chez les Serbes, par le mot *vla* sont désignés les orthodoxes et par *chokats* les catholiques » (surtout en Autriche-Hongrie de nos jours).

Il n'est pas sans intérêt de relever ce que A. Rambaud en a écrit dans son livre *L'Empire grec au Xe siècle*. Il y trouve que les anciennes races peuvent se ramener à trois : les Albanaï, les Valaques, les Grecs auxquels se rattachent les Tzaconiens et les Maïnotes (p. 230). Mais en ce qui concerne les Valaques, il dit : le mot des Valaques, pas plus que celui des Albanaï-Illyriens, ne se rencontre dans les écrits de Porphyrogénète. Il est aussi inconnu des écrivains antérieurs à ce prince, que de ses contemporains. L'existence politique aussi bien qu'historique de ces deux peuples n'est pas encore commencée au Xe siècle (p. 231). Et plus loin : « Le Porphyrogénète raconte qu'après la destruction de la Dalmatie Romaine par les Serbes et les Avars, les Romains réussirent à se maintenir dans les places maritimes et qu'il y avait de son temps sept villes de Dalmatie dont les habitants portaient encore le nom de Romains. C'étaient Raguse, Spalato, Trau, Zara, Arbe, Veglia et Osero. » Ces villes dalmates de l'Empire avaient dans l'Empire grec ce caractère spécial qu'elles y représentaient le latinisme; la langue, les mœurs, les tendances religieuses des Romains d'Occident. Les populations slaves ne s'y sont pas trompées, elles ont donné aux Dalmates le nom de *Valaques de la mer*, Moro-Valaques ou Morlaches, ce qui d'ailleurs est une confusion d'étymologie entre le grec μαυρος, noir, et le slave *more*, la mer (p. 468-469),

pur hasard, sont désignés par quelques consonnes correspondant singulièrement à celles données aux habitants des Karpathes, qui seuls ont formé et forment la nationalité roumaine ? Que dire, ou plutôt, que penser de la « nationalité suisse » si, un jour, on allait chercher aussi ses origines en s'adressant à tous les suisses des hôtels, des cathédrales ? etc. ¹. Cependant, nous ne voulons pas jouer sur les mots, comme font, peut-être sans le savoir, beaucoup d'auteurs étrangers, c'est-à-dire ceux qui sont loin, hélas ! de la péninsule balkanique, à tous les points de vue. Nous désirons seulement montrer l'élément ethnographique tel qu'il est arrivé dans les Balkans de nos jours. Nous ne voulons pas trancher le nœud gordien, mais nous tenons à démontrer la vérité dans notre thèse pour servir ainsi à simplifier la fameuse Question d'Orient, et à mettre fin au massacre des peuples de la péninsule. Et, pour plus de bonne foi, nous tâcherons d'éclairer le point qui nous occupe en ce moment même, suivant les idées d'un Roumain des plus autorisés à représenter sa nation. C'est le savant A. D. *Xénopol*, qui a écrit une des plus belles histoire de son pays ². Dès qu'il a établi

¹ Dans le royaume de Roumanie, il y a un bon nombre de Grecs, de Bulgares et de Serbes ; doivent-ils prétendre quelque chose en Roumanie même ? Que dire de tant de noms géographiques d'origine serbe, qui se trouvent en Roumanie de nos jours et autant de mots slaves dans la langue roumaine ? Pour s'en rendre compte, qu'on consulte Miklosisch, *Die Slävischen Elemente im Roumanischen*, Wien 1861, ou du moins, tel livre sur l'histoire nationale des Roumains, par exemple celui du savant professeur de Jassy, *Xénopol*, si bien intitulé *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, Paris, Leroux, 1896, 2 vol. (I, 124-130, et 167-8).

² *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, Paris, 1896. Dans la préface, A. Rambaud, après avoir décrit la demeure des Roumains, entre la Theiss, le bas Danube, la mer Noire et le

(t. I, p. 2) que le groupe des Roumains confiné entre le Danube au sud, le Dniester à l'est, et la Theiss à l'ouest, constitue « une population presque partout compacte, dont le chiffre atteint au moins 10.000.000 d'âmes », il ajoute : « On sait qu'il y a encore deux autres groupes de Roumains, ceux de la Macédoine au nombre de 600.000 âmes et ceux de l'Istrie, réduits de nos jours au chiffre de 5.000 et qui menacent de disparaître tout à fait au sein des Slavons ¹ et des Italiens qui les entourent ². »

Dniester dit : « Les noms de *Roumanie* et de *Roumains* sont nouveaux dans notre vocabulaire politique. Il y a trente ans, la diplomatie ne connaissait que ceux de *Moldavie* et de *Valachie*. Cependant, le vocable national qui retentissait, non seulement du bas du Danube aux sources du Dniester, mais du Dniester à la Theiss par-dessus les sommets des Karpathes, c'était celui de *Romini* ou *Roumini*, de *Români* ou *Roumâni*, que nous traduisons par *Roumains*. Pourquoi pas tout simplement par *Romans*? ! » En effet, mais alors comment embrouillerait-on cette Question d'Orient! Et plus loin (t. I, p. II et IX) : « Aux origines de l'histoire roumaine apparaissent deux héros ennemis, le Décébale et l'empereur Trajan. La tête sanglante de celui-là finit par être apportée aux pieds de celui-ci, et alors tomba la puissance des Daces, alors commença la colonisation latine. Mais quel Roumain aujourd'hui pourrait décider s'il descend d'un guerrier de Décébale ou d'un soldat de Trajan? A sa volonté, il peut choisir comme ancêtres, ou ces Barbares ou ces légionnaires romains, qui confondus en d'ardentes mêlées déroulent sur le fût de la colonne trajane, la longue spirale de leurs batailles de bronze. » Le distingué historien a bien précisé le choix.

¹ Quel nom !

² Une des autorités incontestées dans cette matière, et, de plus, d'origine ragusienne, le D^r V. Boguchitch, dans son Introduction du *Dictionnaire des villes de l'Adriatique portant des noms d'origine Slave* (publié pour la première fois en russe, 1873, et en partie dans « la Patrie » de Belgrade, 1881, liv. d'août pp. 59-77) écrit : « En Istrie, sans compter le territoire de Trieste et ses îles, sur 250.000 habitants on trouve 185.000 Slaves et pas plus

Comment ces assertions sont-elles justifiées, ou comment à tout prix désire-t-on refaire le passé, on le comprendra par suite de la citation de Xénopol¹ : « Au temps de l'Empire romain, la population romaine, en Orient, formait une masse compacte de l'Adriatique à la mer Noire, et du nord de la Transylvanie jusqu'au delà de l'Hémus (Balkans), l'invasion slavo-bulgare s'y introduisit comme un coin séparateur, qui rejette la population principale de la Moésie vers les montagnes du sud, les Balkans et le Pinde, et divise le corps du peuple romain oriental en trois tronçons différents : les Daco-Roumains, dans la Dacie trajane, les Macédo-Roumains au sud des Balkans, et les Istro-Roumains dans la presqu'île istrienne. Depuis lors la population romaine, nombreuse aussi dans la Moésie, disparaît à peu près complètement de la région qui s'étend entre le Danube et les Balkans, surtout des villes du Danube, où pendant le iv^e et le v^e siècle, le christianisme était encore prêché en latin par des évêques tels que Auxentius de Durostorum, Ursatius de Singidunum, et Peladius de Ratiaria. Voilà pourquoi, dans tout le courant du moyen âge, on ne rencontre aucune mention d'une population d'origine romaine dans la Moésie, quoique les écrivains byzantins qui s'occupent en détail de tous les pays de leur empire, même de ceux qui s'en détachent plus tard, ne manquent pas de s'occuper des Valaques, des régions situées au sud des Balkans. » Tout à l'heure, Xénopol divise le *peuple romain oriental*

de 65.000 Italiens. Les Slaves s'y trouvent partout, excepté sur le littoral de Pola, vers l'ouest où l'élément italien est prépondérant. »

¹ *Histoire des Roumains*, etc., t. I, p. 140-179, cf. avec son étude sous le titre : *L'Empire Valacho-bulgare* dans la *Revue historique*, Paris, 1891, liv. septembre-décembre, p. 227-308.

à la suite de l'invasion *slavo-bulgare* en trois corps tout à fait *roumains*, maintenant, il s'empare du mot de *Valaque* (loin de Rambaud et des écrivains byzantins du moyen âge) comme synonyme de *Roumain* et effectivement : partout dans la péninsule il voit des Roumains ! Ainsi, Xénopol tout le contraire des écrivains byzantins du moyen âge, plus contraire encore aux écrivains grecs d'aujourd'hui et de tant d'autres, — voit partout dans la péninsule, des Roumains, et surtout en Grèce, et chez les Grecs eux-mêmes, de préférence dans leurs héros¹. D'après un pareil point de départ, il n'avait pas besoin de s'appuyer sur aucune « preuve », ni d'invoquer celle des souverains serbes du moyen âge qui « donnaient aux monastères des familles valaques ». Car, nous avons déjà donné le sens exact de ce mot, et cette fois, ajoutons encore ceci : les Valaques dans les pieuses donations des Serbes du moyen âge, ne sont que des colons, espèce d'esclaves ou de serviteurs, attachés à la terre léguée avec laquelle ils s'en allaient chez les bénéficiaires, jamais ils n'étaient, par là, compris comme membres d'une nationalité à part, car elle n'existait pas, excepté à la façon de Xénopol. Pour lui, « il ressort avec certitude² que les Roumains du sud du Danube ne se trouvaient pas dans la plaine qui sépare ce fleuve des Balkans, mais dans la partie élevée

¹ A la page 305 de son étude sur *l'Empire v. bulgare*, etc., mot à mot : « En étudiant minutieusement les faits, nous découvrons des choses tout à fait surprenantes, notamment que toutes les luttes acharnées du commencement de notre siècle pour l'indépendance des Grecs, contre la domination oppressive des Turcs, furent soutenues par les Roumains revêtus de l'habit grec, que les fameux héros prétendus grecs de la guerre d'émancipation tels que Marco-Botsaris, Colocotronis, Rigas-Ferreos, Caraiscachis, et bien d'autres étaient tous des Valaques. »

² V. *L'Empire v. bulgare*, etc., p. 283.

de la péninsule, au sud de ces montagnes, dans les nombreuses ramifications qui s'étendent comme un riche réseau dans la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, et autres provinces toutes montagneuses de la Turquie et de la Grèce actuelle. Il est encore évident que, si les Roumains transdanubiens avaient jamais habité la Moésie, il faudrait en retrouver au moins quelques vestiges dans cette région, ce qui justement n'a pas lieu, car toute la population roumaine qu'on rencontre de nos jours dans la Bulgarie cisbalkanique est originaire des principautés et immigrée dans ce pays à l'époque phanariote, ou sous le régime du règlement organique. Les Macédo-Roumains, que l'on rencontre en Bulgarie, sont tous habitants des villes, s'occupant de commerce et d'industrie, tenant assez souvent des auberges sur les grandes routes. Ils sont donc tous immigrés dans ce pays à une époque relativement récente, comme ceux des Roumains venus de la rive gauche du Danube. Aucun d'eux n'est originaire de cette région. » Pour lui, ce sont donc les Macédo-Roumains qui sont toujours dans la péninsule, et heureusement qu'il pose cette question : « Comment se fait-il, toutefois, qu'ils n'apparaissent plus comme Valaques, c'est-à-dire comme Roumains, mais comme d'autres peuples albanais et surtout grecs ? » A cette étrange question, il donne naturellement une réponse correspondante¹. « Cela vient de ce qu'étant soumis à ces éléments dominateurs, ils s'efforcent eux-mêmes de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils se donnent pour les Albanais, et surtout pour les Grecs, de sorte que la nationalité roumaine disparaît sous l'écorce qui l'enveloppe². » C'est clair, et bien clair surtout quand on

¹ *L'Empire*, etc., *loc. cit.*, p. 304-5.

² Mais les Bulgares étaient aussi secondés par ces « Valaques

tient compte de la fanatique *propagande grecque* en Macédoine du sud ; à l'esprit trop grec, *les Roumains* ont répondu par leur *propagande* dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ; d'une façon terrible et souvent sanglante, après eux, *les Bulgares*¹. Les Serbes n'en ont pas besoin, car ils sont chez eux, mais ils reçoivent des coups, habitués à bien les supporter jusqu'à un moment donné, et à toujours agir appuyés par le droit, l'histoire et les humains civilisés. Mais revenons encore à Xénopol. « L'élément roumain du sud du Danube a été en contact avec celui du nord de ce fleuve, à partir de la domination romaine jusque vers la fin du VII^e siècle. Dès que l'invasion slavo-bulgare eut séparé en trois tronçons l'unité romaine du Danube inférieur et rejeté l'élément romain de la Moésie dans les mon-

ou Roumains ». C'est ce que Xénopol démontre en étudiant *l'Empire valacho-bulgare* (Revue historique, 1891), le sujet si contesté, qu'il est courageux de parler de façon à donner tous les avantages aux « Valaques ou Roumains ». On s'en rendrait facilement compte en le lisant ; il s'agit de la délivrance des Bulgares et de la dynastie des Assans entre 1185 et 1250. Nous n'en citons que ce passage : « Comment se fait-il que ces Valaques qui, par leurs luttes, créent l'Etat valacho-bulgare, et dont les chefs sont les premiers empereurs, disparaissent plus tard de la scène politique pour laisser le champ libre aux Bulgares ? Tant qu'il fallait opposer de la résistance, tant que le nouvel Etat eut besoin de lutter énergiquement pour s'affirmer, ce furent les pasteurs du mont Hémus qui fournirent le plus puissant contingent. Mais lorsque l'Etat dut être organisé, ce furent les Bulgares qui prirent le dessus » (*Histoire des Roumains*, etc., t. I, p. 177). En voilà des raisons !

¹ Rappelons-nous encore des propagandes de l'Italie (en Albanie) et de l'Autriche-Hongrie, qui, par Novi-Bazar (la Race, ancienne et première grande capitale des rois serbes de la dynastie de Nemagna), voudrait descendre le Vardar ! Viendra-t-il encore quelque puissance ? !

tagnes méridionales de la péninsule, toute continuité territoriale fut brisée entre les Roumains du nord ¹ et ceux du Danube. Chacun de ces deux peuples poursuivit sa route différente, et ils ne furent plus en contact l'un avec l'autre que d'une manière individuelle et fortuite. » Et enfin, après avoir bien remué la question, il se décide à dire dans son Histoire (p. 317) : « S'il peut exister une ressemblance, même très prononcée, entre les rameaux d'une même race, on ne saurait plus parler de complète identité. » On peut donc respirer. Pour nous, les Roumains ne sont qu'au nord du Danube, et, ni dans le passé, ni dans le présent, ils n'avaient aucune communauté politique avec les habitants des Balkans, — si ce n'est celle de partager le joug turc. Et, pour corroborer notre opinion, nous suivrons jusqu'au bout Xénopol dans ses idées, et peut-être finirons-nous par nous mettre d'accord ! Seulement, cette fois, nous nous adresserons à son excellent livre portant le titre : *Les principes fondamentaux de l'histoire* ². Là, nous verrons comment il affirme la fameuse division du peuple romain : « Lorsqu'on rencontre la population romaine se retirant devant les barbares, partout et à toutes les époques, dans les montagnes lorsqu'elle en avait à proximité, il est parfaitement logique d'en inférer que les Daco-Romains de la Dacie firent la même chose devant les premiers envahisseurs, quoique le fait ne soit pas attesté directement

¹ Ceux-ci donc y sont toujours restés, et Xénopol s'en est aperçu à temps, car les Hongrois avaient commencé à tirer les suites inattendues des auteurs qui, embrouillés par des noms Valaque, Roumain, Romain, déplaçaient facilement les Roumains du côté gauche du Danube, et, bien sûr, n'arrivaient tout de même à se justifier ni par la logique, ni par les faits historiques incontestés !

² Paris, Leroux, 1899, p. 317.

pour cette époque. » Donc, Xénopol argumentait avec des hypothèses, sans nous le dire de suite. Enfin!... Cependant, dans le royaume de Serbie actuel, il ne manque pas de « Valaques » venus de Roumanie, et il ne manque pas non plus de preuves incontestées : ils existent là en petit nombre, surtout depuis un siècle à peine. C'est la contrée bien fertile du nord-est, le coin du Danube et du Timok, bornée par la montagne de Rtagne. Mécontents ou misérables chez eux, une partie des Roumains, sous les Hongrois, quittent leur sol à la fin du ^{xviii} siècle ; la même chose arriva à ceux du royaume de Roumanie le siècle suivant, après la délivrance d'une partie de la Serbie septentrionale, et surtout après 1832, quand le paysan roumain préféra à sa situation celle du paysan serbe, et s'abrita dans le royaume de Serbie. Les premiers venus se nomment Oungariens, car ils sont de Hongrie ; les autres Tsariens, car ils sont de Roumanie ; tous parlent un patois roumain. Mais, dans ces contrées, on trouve quelques centaines de *Koutso-Vlaques* (en grec : Vlaques boiteux)¹, qu'on désire voir comme étant des anciens Thraces. Ils parlent une langue mêlée de mots latins et slaves. Généralement ils sont pasteurs, ou ils s'occupent de transports avec leurs chevaux accoutumés à gravir les montagnes.

Pour compléter cette exposition ethnographique de la péninsule, on doit tenir compte de l'élément turc qui

¹ Ce sont eux, autrement nommés dans la péninsule : *Tsin-tsars* (en serbe : sin-fils, tsar-roi), qui ont provoqué le chauvinisme roumain dans la Macédoine du sud, c'est-à-dire au sud des lacs macédoniens, surtout dans la partie autour du Pinde, en Thessalie. On y trouve de ces Roumains environ 70.000 âmes, car, dans celle du nord ou en Vieille Serbie, on ne trouve que le pur élément serbe, avec les garnisons (turques).

se retrouve surtout dans les villes depuis le ^{xiv}e siècle ¹.

En résumé, voici les nationalités à qui appartient actuellement la péninsule balkanique :

1. Les *Serbes*, en écrasante majorité, entre la mer Adriatique (l'Una, la Tsetina, le Drin) et le Timok (Stara Planina), entre la Save et le Danube jusqu'aux embouchures de la Strouma et du Vardar, les lacs macédo-niens et les rivières du Drin ; 8.000.000 environ.

2. Les *Bulgares*, entre la Stara Planina, le Danube, la mer Noire, la Maritsa, les montagnes de Périm et de Maleche ; presque 5 millions.

3. Les *Grecs*, au sud des deux Bistritsa (Aspros-Potamos) et des montagnes Grammos ; 2 millions et demi.

4. Les *Albanais* longent l'Adriatique entre la Bistritsa, le lac d'Ochrida et le Drin ; 1 million et demi environ.

5. Les *Turcs* occupent le reste du pays, de façon qu'ils se mélangent avec les autres, autour des lacs macédo-niens. A Constantinople et dans les environs, se trouvent les *Arméniens* mélangés avec les Turcs, dépassant à peine 200.000.

On doit aussi se rappeler les *Croates*, au nord-ouest de la péninsule, entre l'Adriatique, l'Una, la Kulpa et la Save-Drave ; de même, qu'il y a des *Serbes* d'au delà de la péninsule (en Autriche-Hongrie, surtout dans les parties dites Banat, Batchka et Slavonie) : dans la contrée limitée par une ligne qui partirait du Danube, en face de Dogni Milanovats, allant vers le nord, en traversant Bela-Tsrkva (Weisskirchen), Vrchats (Versecz), Temichvar (Témesvar), et Arad ; à l'ouest, en suivant le Maros

¹ A. Rambaud, *L'Empire grec au X^e siècle*, etc. « Au temps de Constantin Porphyrogénète, on trouve des Turcs sur le Vardar et autour du lac d'Ochrida » (p. 223). Seulement, il ajoute : « Toutes les colonies étrangères se trouvent perdues au milieu de l'immigration slave. »

jusqu'à Seguedin (Szegedin), Senta, Baïa, en traversant le Danube, puis Mohatch (Mohacz), Siklos, Petchouh, jusqu'à la Drave, puis, la suivant, ainsi que son affluent le Mur, passant les frontières montagneuses méridionales des Carinthes et de la Carniole, le massif de Matsel, le fleuve Sutla, à travers les Gorits en suivant la Kulpa jusqu'à sa source, le mont Snéjenik, jusqu'au sud de la ville de Trieste.

f) *La place des Serbes parmi les Slaves.* — Parmi les Slaves de la péninsule balkanique ou, comme on les appelle ordinairement, les Slaves méridionaux (Yougo-Slaves, en serbe, Yougo-Slovénis), on distingue donc quatre groupes : les *Sloventsis*, les *Croates*, les *Bulgares* et les *Serbes*. Quelle est la différence la plus saillante entre eux ? D'abord, au point de vue de leur nom et de la situation politique, la différence est claire ; leurs dialectes (de la langue serbe) et leur histoire¹ les séparent

¹ Pour nous en rendre compte, nous exposons ici en traits généraux l'histoire des *Sloventsis*, des *Croates* et des *Bulgares*.

Les *Sloventsis* (entre la Haute et la Basse-Autriche du nord et de la Croatie du sud) sont intimement liés avec les *Croates* qui se tenaient entre la Kulpa, la Drave, le Vrbas, jusqu'au fleuve de Tsétina, donc dans le sud-est de l'Istrie et de la Dalmatie septentrionale. Ils vivaient comme les Serbes, sous leurs joupans et sous le grand joupau ou ban, mais l'occident les troubla tout à fait. D'abord la papauté les divisa de plus en plus, et au ix^e siècle, convertis au christianisme par Cyrille et Méthode, à la fin du xi^e siècle (par décision de Spalato, 1059), ils se tournèrent vers le pape, acceptant le rite latin et les lettres. Ce fait les a bien éloignés des frères serbes, jusqu'à nos jours. Charlemagne les a soumis en 788 lorsqu'il extermina les Avars, le long du Danube, en leur enlevant le fameux ring en 796 (Pépin). Après Charlemagne (742-814), ils se révoltèrent et, au bout de sept ans de luttes, ils furent délivrés. L'apogée de leur puissance est au xi^e siècle, sous le roi Kréchimir (1050-1074), qui délivra le reste des Croates et des *Sloventsis*, et sous Zvonimir (1075-1085). Après eux, la fin de l'indépendance s'approchait. Le roi hongrois Koloman les atta-

également, de sorte que dans le langage courant les deux premiers ne sont pas compris sous le nom de Slaves-méridionaux. Rappelons-nous de plus que les *Slovents* et les *Croates* sont depuis longtemps sous la couronne de la Hongrie, sont catholiques (comme tous les Slaves occidentaux), parlent slavo-serbe, mais se servent de caractères latins, ainsi que du calendrier grégorien qui est en avance de treize jours sur le calendrier grec. En ce qui concerne les *Bulgares* et les *Serbes*, ils sont de la religion orthodoxe (comme les Roumains et les Grecs), mais diffèrent par leur origine : les Bulgares sont d'origine finnoise ouralo-altaïque, et ont conservé leur nom du Volga, sur les bords duquel ils vécurent d'abord, et où une ville de *Volgari* témoigne encore de leur séjour, d'où *Volgari* et *Volgaria* après, en slave *Blgari* et *Blgaria* (souvent confondu avec le latin Vulgare et *Vulgaris*). De là, vers 475, ils commençaient à attaquer les Slavo-serbes, entre

qua et arriva par ruse à les soumettre. L'union acceptée en 1102 garantissait l'égalité complète et l'autonomie des deux pays. Dès lors, l'histoire de la Croatie se confond avec celle de la Hongrie.

Les *Bulgares*, qui sont d'origine finnoise, du bassin du Danube, devenus maîtres de la Mésie inférieure, soumettent les Slaves de ce côté et s'approchant des autres, se slavisent de plus en plus. Bientôt, le titre de khan est remplacé directement par celui de tsar ; depuis leur conversion au christianisme, au ix^e siècle, ils se rattachent à l'église orientale ou orthodoxe, comme les Serbes et la majorité des Slaves. Souvent en guerre contre les Byzantins et les Serbes, les Bulgares atteignent l'apogée de leur puissance sous Siméon le Grand (893-927) ; ils tombent sous la domination byzantine avec Vladislav (1015-1018), et après 150 ans se relèvent sous Assén (1186-1196) et Pierre (1196-1197). Enfin, sous le tsar Chichemin (1365-1393), ils tombent sous la domination des Turcs où ils sont encore. L'histoire du peuple serbe est bien liée avec tous les peuples des Balkans, elle l'est donc aussi avec les Bulgares ; pour notre étude nous avons trouvé utile de donner de suite l'ensemble de l'histoire des voisins des Serbes.

le Danube et le Timok, et dans le sud des Balkans. Il est vrai que les Bulgares se sont « slavisés », mais leur dureté d'origine ressort quand même dans leur langue qui diffère de la langue serbe, et ils n'ont pas toutes les mœurs serbes, par lesquelles on distingue facilement les Serbes dans toute la péninsule.

Au point de vue des noms, il y a un fait curieux qui mérite d'être signalé. Le nom *Serbi* (Serbes) était au commencement et pendant longtemps commun à tous les Slaves. Le mot serbe, en langue slave, signifie « parent »¹, parce que tous les membres de la famille slave se sentaient bien attachés les uns aux autres. Du reste, la communauté ou la vie patriarcale des premiers Slaves justifie notre interprétation. Le vestige de ce nom général se conserva pendant longtemps chez quelques tribus après la migration des Slaves de leur ancienne patrie. *Pline l'Ancien* (23-79) le cite dans les premiers temps après Jésus-Christ ; de même que *Ptolémée* (du ^{II} siècle après Jésus-Christ), vers l'an 160. Rappelons-nous qu'au nord du Boug (affluent de droite de la Vistule) existe une tribu, jusqu'au ^X siècle, qui s'appelle serbe ; et, parmi les Slaves occidentaux signalons les Serbes Lusaciens², et enfin, les Serbes de

¹ Selon *Schafarik* aussi, qui ajoute encore : famille, tribu, peuple, du sanscrit ser-im = natio. Le nom des Croates (prononcé Hrvat), signifie montagnard.

² En effet, tant que les Allemands leur donnent le nom de *Vendes*, ceux-ci en revendiquent un autre, et s'appellent entre eux *Sorbi* ou *Serbio* (serbski, serski). Leur demeure porte le nom (allemand) de Vendland ou (serbe) de *Lusace* ; Dresde, Leipzig, Liegnitz, et tous les noms se terminant en *itz*, *witz*, *ow*, sont d'origine serbe. Aux portes même de Berlin, en amont se présente la Spreewald (la forêt de la Sprée) véritable Venise, dont les habitants, presque tous bûcherons, bûcherons, pêcheurs, chasseurs et maraîchers sont des Serbes Lusaciens refoulés depuis des siècles dans les marais de la Sprée par les envahisseurs

la péninsule balkanique. Peu à peu ce nom serbe, le plus ancien dans la dénomination générale des Slaves, céda sa place au nom *Slovéni* (Slaves), qui en langue slave trouve son origine dans le mot *slovo* ou *sloviti* c'est-à-dire « parler », car ils pouvaient parler et s'en-

teutons, qui, même aujourd'hui mettent en interdit leur sentiment national, et, s'ils le pouvaient, nieraient volontiers jusqu'à l'existence de cette race slave. Venus dans ces parages vers le ^{iv}^e siècle, ils sont considérés aujourd'hui, comme le reste des anciens Miltchanes, Bodritches, Loutitchanes et Loujitchans, qui formaient le groupe des Slaves polabes. Othon I le Grand (936-973), empereur d'Allemagne, a soumis les Lusaciens, qui se sont convertis depuis au christianisme (protestants et catholiques), mais ils ont retenu de leur paganisme primitif des myriades de coutumes, de mythes et de superstitions (un des faits caractéristiques est que les femmes protestantes en deuil portent le blanc, tandis que les catholiques portent le noir). *Victor Hugo* (1802-1885), qui a fait le voyage au Rhin (1841) en nous parlant de l'Allemagne, ou plutôt de l'absorption des différents peuples par les Allemands, nous donne ce passage bien caractéristique : « Sans compter les juifs, nation émigrante et non conquérante, qui est d'ailleurs dans l'exception, partout on peut citer par exemple des races slaves qui habitent le sol allemand depuis six siècles et qui n'étaient pas encore allemands il y a cent cinquante ans. Rien de plus frappant à ce sujet que ce que raconte *Tollius*. En 1687 il était à la cour de Brandebourg, l'Electeur lui dit un jour : « J'ai des Vandales dans mes états. Ils habitent les côtes de la mer Baltique. Ils parlent esclavon, à cause de l'Esclavonie d'où ils sont venus jadis. Ce sont des gens fourbes, infidèles, aimant le changement, séditionnaires ; ils ont nombre de bourgs de cinq ou six cents pères de famille, ils ont en secret un roi de leur nation, lequel porte sceptre et couronne et à qui ils paient chaque année un sesterce par tête. J'ai aperçu une fois ce roi qui était un jeune homme bien dispos de corps et d'esprit. Comme je le considérais attentivement, un vieillard s'en aperçut, entrevit ma pensée, et pour me détourner, il tomba à coups de bâton sur ce roi, qui était son roi, et le chassa comme un esclave. Ils ont l'esprit léger, et reculent quand on les approche dans des bois et des marais inaccessibles ; c'est ce qui m'a empêché d'ouvrir chez eux des écoles, mais j'ai fait traduire dans leur langue la Bible, les psaumes et le catéchisme. Ils ont

tendre entre eux¹ ! Pendant bien longtemps ce fut le nom commun des Slaves qui ont pénétré dans la péninsule balkanique, et les Serbes proprement dits (même du x^ve siècle) avaient été ainsi nommés par les Hellènes,

des armes, mais cachées. Une fois, ayant avec moi huit cents grenadiers, je me trouvai tout à coup environné de quatre à cinq mille Vandales, mes huit cents grenadiers eurent grand'peine à les dissiper. » Après un moment de silence l'Electeur voyant Tollius rêveur, ajouta cette parole remarquable : *Tollius, vous êtes alchimiste. Il est possible que vous fassiez de l'or avec du cuivre, je vous défie de faire un Prussien avec un Vandale.* » — La fusion était difficile en effet; pourtant ce qu'aucun alchimiste n'eût pu faire, la nationalité allemande aidée par la grande clarté du dix-neuvième siècle finira par l'accomplir (*Le Rhin*; Conclusion, p. 50-51, édit. de Rouff).

Vraiment ? Et *L. Léger* l'a dit : « La Prusse n'est en somme qu'un ensemble d'Etats slaves peu à peu germanisés » (*Cyrille et Méthode*, p. 40). Souvenons-nous, du reste, que la *Lusace*, que la nature divisait en haute et basse Lusace, faisait partie de la Bohême jusqu'en 1725. Une moitié seulement de la haute Lusace fait encore partie intégrante de la Saxe, le reste appartient à la Prusse.

¹ Ainsi, d'après de nombreuses affirmations. Par analogie, les Slaves ne comprenant pas les Germains les considéraient comme muets (nem) et en effet on les nomme « Nemtsi » (aujourd'hui, ce nom est pour les Allemands). Mais les Germains depuis notre ère donnaient aux Slaves le nom de *Vendes* (die Weidenden, les habitants paissant dans la prairie). *Tacite* et *Pline* les appelaient aussi *Vendes*, *Vénètes* ou *Venèdes*. Et quand des Slaves ou Serbes envahirent la péninsule balkanique, *Procopé* et quelques écrivains byzantins les nommaient Σπόροι (du mot σπόρος = semence car on les trouvait partout !); d'où d'après *Chafarik* : σποροι = σερβι. On leur donna aussi le nom d'*Antes*, qui désigne des chefs d'origine asiatique, qui avaient établi leur domination sur certaines tribus slaves des bords de la mer Noire. Au moyen-âge existe aussi le nom *Esclavons*, un peu de souvenir du temps romain, et davantage de Charlemagne qui fit passer les *Vendes* de Carinthie sous la domination franque à la fin du viii^e siècle (d'où *Sclavus* — *Slavus* — *Slave*); enfin, les Vénitiens ont mieux conservé ce nom, comme nous allons voir plus loin.

les Arabes, les Romains, les Germains et par les Occidentaux en général. Nous retrouvons le nom Slovéni, comme nom propre d'une seule tribu : chez les Polabes (dans le bassin de l'Elbe, fondus par les Prusses); parmi les Russes jusqu'au xii^e siècle une tribu près du lac Ilmen se nomme ainsi, et, de nos jours, les Kachoubes (en Prusse occidentale) portent encore ce nom. Donc, chaque tribu portait son nom propre (presque comme de nos jours), et le nom général finit par être *Sloveni* ¹.

Dans le tableau suivant ², nous exposons tous les membres ³ de la famille slave :

¹ Ainsi, selon la prononciation slavo-serbe. Mais, pour mieux s'orienter dans la littérature de la langue diplomatique, disons : le nom général est *Sloveni*, dit Slaves en français. Le nom français Slovènes n'est que d'une tribu généralement nommée par les Slaves *Sloventsi*, et une autre tribu *Slovaques*, etc., car *Charik* énumère jusqu'à 200 noms des différentes tribus slaves de la péninsule !

² Pour les chiffres, nous avons consulté surtout Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. I. pp. 695-699 ; Marcel Dubois, *Europe*, pp. 339 et 407 ; et en serbe les ouvrages géographiques de V. Karitch, puis la *Statistique officielle de Serbie*.

³ Pour être complet dans notre tableau des Slaves, rappelons qu'il y a environ 100.000 *Slavo-Serbes* presque oubliés, en Italie, dans la contrée de *Vénétie*. Ils sont là depuis le x^e siècle ; ils pratiquent le rite catholique, mais dans les offices ils se servent de la langue serbe.

LES SLAVES ORIENTAUX

ou

LES RUSSES EN RUSSIE

LES SLAVES OCCIDENTAUX

DISPERSÉS :

En Russie..... { Sur 113 millions d'habitants, 65 millions de Russes et environ 10 millions de Slaves.

En Allemagne.. { Sur 49 millions et demi d'habitants, 2 millions et demi de Slaves.

Sur 41.400.000 habitants de diverses nationalités, c'est le groupe slave qui est le plus nombreux, presque 20 millions (46 0/0), contre 10 millions et demi d'Allemands (26 0/0), 7 millions et demi de Hongrois ou Magyars (15 0/0), et près de 3 millions et demi de Roumains en Transylvanie, le tout d'après le recensement de 1890.

En Autriche-Hongrie.....

{ Les Russes Blancs, 400.000.

{ Les Petits Russes, 12.000.000.

{ Les Grands Russes, 45 millions environ.

LES PRINCIPAUX GROUPES :

Les Polonais { dont 5 millions à la Russie, le reste divisé entre la Prusse (1 mil.) et l'Autriche (4 millions).

Les Tchèques de la Bohême avec les Moraves, environ 6 millions.

Les Ruthènes { (surtout en Galicie, 379.782), en Hongrie (3 millions), et en Russie (confondus avec les Petits Russes), en tout 10 millions.

Les Slovaques { des vallées des Karpathes, au nord-est de la Hongrie, au nombre de 2.500.000.

Les Serbes Lusaciens { 100.000 en Prusse. 50.000 en Saxe.

LES

SLAVES MÉRIDIONAUX

Les Sloventsi	Sous la domination allemande répartis : Dans la Styrie, 380.000; la Carinthie, 85.000; la Carniole, environ 400.000, et le littoral adriatique, 250.000; en tout, 1.200.000.
Les Croates	En Croatie, sous la Hongrie, plus d'un million.
Les Bulgares	Peuple finnois, mais slavisé, environ 5.000.000 en tout; en 1893, en Bulgarie avec la Roumélie orientale, il y avait 3.309.816 habitants.
	Plus de 8 millions et ainsi répartis : Dans le royaume de Serbie, plus de 2 millions (en 1900 : 2.535.066). En principauté de Monténégro, 227.841.
Les Serbes	<i>Sous l'Autriche</i>..... { En Istrie, environ 200.000. { En Dalmatie, 450.000. <i>Sous la Hongrie</i>..... { En Croatie, Slavonie et Srem, plus { d'un million. { En Batchka et Banat, environ un { million. <i>Sous la Turquie</i>... .. { En Bosnie et Herzégovine, 1.565.357. { En Vieille Serbie, plus de 500.000. { En Macédoine, plus d'un million,

C

L'esquisse historique du peuple serbe jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Nous avons vu que la première moitié du vii^e siècle, est signalée par la dernière immigration des Serbes dans la péninsule balkanique. C'est depuis cette époque ou depuis leur installation que commence leur évolution nationale. L'apogée de leur puissance a lieu à l'époque où les Turcs s'efforcent de s'introduire dans les Balkans. Il est vrai que les Serbes finissent au xiv^e siècle par perdre leur empire, mais, étant le plus vigoureux élément des Balkans, ils n'ont jamais cessé de contester la domination des Turcs et de réclamer la délivrance de leur patrie¹.

¹ Sur cette partie étendue jusqu'au xviii^e siècle, nous nous proposons de bientôt publier, en français, notre ouvrage spécial, le plus complet sur cette matière qui serait le fruit de plusieurs années de notre travail. Ici, dans cette succincte exposition, nous pouvons dire que nous nous sommes servis, avant tout, de toute la littérature serbe et d'une bonne partie de celle des Slaves, se rapportant à notre étude. Nous nous sommes surtout inspirés des travaux d'historiens distingués tels que Kovatchevitch, Rouvarats, Novakovitch, Sretchkovitch, Myatovitch, Yovanovitch, etc.; Yiretchek, Palacky, Drinov, etc.; de l'historien grec professeur Paparrigopoulos, etc.; nous avons consulté bien des sources, et tous les documents publiés comme ceux de Chafarik, Miklochitch, Ratchki, Koukoulievitch, Makouchef, Lioubitch, Poutsitch, etc. Dans notre étude spéciale, on se rendra compte que nous avons aussi bien remué les ouvrages français qui traitent des Serbes, des Slaves, ou de la péninsule des Balkans. Ici, dans notre exposition historique, nous sommes le plus bref et le plus sobre possible, tout en donnant l'idée exacte du passé des Serbes, mais vu notre but spécial, nous mentionnons surtout *tous les traités conclus entre la Turquie et la Serbie*.

a) *L'installation des Serbes et leur vie jusqu'au XII^e siècle.* — Les Serbes et les autres tribus slaves avec qui ils sont venus étaient en plus grande affinité, et de bonne heure ils ont compris la faiblesse de l'empire d'Orient, de sorte qu'ils en ont profité en envahissant la péninsule. Toutes ces tribus sont en grand nombre, et chacune vit à sa guise. Le même culte et la même origine leur donnent une vague idée de leur unité, les attaques du dehors leur en donnent une meilleure. Ainsi, la ville de Salonique est souvent attaquée par plusieurs tribus d'alentour (676-678), excitées surtout par la tribu de Brsiatsi (du Vardar), presque toujours au moment où les Arabes sont en guerre contre l'empire. Les empereurs considèrent quelques-unes de ces tribus comme leurs alliées ou amies, quelques autres comme ennemies, mais très peu sont soumises à l'empire et elles payent rarement tribut. L'année 679 est autrement importante pour tous : non seulement parce que les Arabes sont battus devant Constantinople, laissant ainsi un peu de paix à l'empire, mais surtout à cause de l'invasion des Bulgares, qui cette fois s'établissent dans la Thrace du nord (dépassant l'Osma), en soumet-

Du reste, les Serbes d'avant le xix^e siècle n'ont pas eu d'autres traités, car leurs relations avec la république de Raguse sont établies par des povelias ou documents émanant des souverains serbes, et autorisant les Ragusiens, exclusivement, à commercer dans l'empire. Pour ceux qui veulent se rendre compte des rapports internationaux des Serbes du moyen âge, nous leur recommandons une étude de notre distingué compatriote, professeur de la Faculté de droit de Belgrade, le Dr M.-R. Vesnitch, publiée sous le titre : *Le droit international dans les rapports des Slaves méridionaux au moyen âge* (Recueil de droit international et de législation comparée, 1896, p. 329-347, 383-423, cf. avec son travail également y publié (1898, p. 631-634), sous le titre : *La Science du droit international chez les Slaves méridionaux*), ainsi que de consulter : *Essai de bibliographie française sur les Serbes et les Croates, 1544-1900*, de Nicolas S. Petrovitch, dans l'édition de l'Académie royale de Serbie, 1900.

tant sept tribus slaves, et en s'approchant des tribus serbes du côté du Timok. Et quand Justinien II (685-694) s'adressa au Tervel khan des Bulgares pour ressaisir le pouvoir et lui donner le titre de César (!), ceux-ci se fortifièrent davantage dans la péninsule. Souvent, ils étaient d'accord avec les Slaves de la Thrace et de la Macédoine dans leurs attaques contre l'empire. Les Slaves des environs de Salonique, tribus très redoutables, l'attaquent en 686 et en 687, pour la sixième fois, mais, en 689, l'empereur réussit à en transporter 30.000 en Asie, et à les y installer contre les Arabes. Les Slaves de la Grèce ne reconnaissent pas non plus l'empereur ; Irène, en 789, cherche à les contraindre au tribut ; les Slaves du Péloponèse se révoltent, et en 807 (avec des Arabes) assiègent Patras ; les chroniqueurs disent que la ville ne fut sauvée que grâce à l'intervention de Saint-André, comme Salonique n'a été sauvegardée que par la protection de Saint-Démétrius¹. Et que se passe-t-il avec les tribus serbes proprement dites ?

Depuis la dernière immigration des Serbes, les tribus nommées serbes, se juxtaposent surtout sur le terrain compris entre le Danube, la Save, le Vrbas, la Tsétina, l'Adriatique, le lac de Skutari, le Drin, Char-Planina (Tchar Dag) et la Morava². Dans cette partie de la péninsule on trouvait six grandes joupas qui portent des noms spéciaux d'après leur situation géo-

¹ Les historiens grecs parmi ces nombreuses tribus (dans la Serblia Inférieure, dit-on) reconnaissent : "Εξερῖται et Μιλληγοί (sur la Pendactilon du Péloponèse, depuis 590), sur le Vardar, autour de Salonique Βιλεγεξήται (Serbitsa), Σαγονδίται et Βερέξήται ; "Ρυγγῖνοι, près de la Strouma, et Σκολένων, à l'embouchure de la Mesta, etc., etc., v. K. Paparrigopoulos, dans son *Histoire du peuple grec*. éd. en grec, t. III, p. 434-437, 571-574.

² Ainsi, d'après C. Porphyrogénète, l'historien couronné, et d'après les recherches d'autres historiens de nos jours, surtout

graphique et un *nom général*, *Serbie*, d'après le nom de leur peuple serbe. De ces joupas serbes, quatre touchent l'Adriatique : *Douklia*, *Travounia*, *Houm* et *Neretva*, séparées à l'est par la chaîne de montagnes qui divise les eaux de l'Adriatique et du Danube ; les deux autres étaient la *Bosnie* et la *Rachka*. Comme ces joupas étaient habitées par un même peuple, vivant patriarcalement dans ses tribus, les frontières sont bien mobiles. Nous essaierons de les désigner tout de même, du moins du côté de l'Adriatique : *Douklia* ou *Zeta* (d'abord Prévala), à peu près le Monténégro (de l'embouchure du Drin ou de la Boïana, par la mer jusqu'à Cattaro); *Travounia* ou *Konavlié* de Cattaro jusqu'à Raguse; *Houm* ou *Zahoumlie* de Raguse jusqu'au golfe de Stagno; *Neretva* ou *Paganie*, du golfe de Stagno jusqu'à l'embouchure de la Tsetina. Ces quatre joupas formaient la *Serbie maritime*. A l'est de ces quatre joupas, se trouvaient au nord-ouest la *Bosnie* et au sud la belliqueuse *Rachka*¹. Ces deux joupas formaient la *Serbie continentale*. Les Serbes ont, peu après leur installation, rectifié ces frontières : au nord-ouest jusqu'à Glina ou Malievats et par l'Una, ils suivaient les montagnes des Dinars et la Tsetina, au sud, l'Adriatique, puis ils remontaient le Drin, prenaient les lacs macédoniens par les fleuves du Devolet de la Bistritsa, et aboutissaient à l'embouchure du Vardar ;

du savant *Chafarik*, et enfin de *Maïkov* dans son *Histoire du peuple serbe*, en russe, p. 1. Les tribus serbes se sont donc installées sur la thème de Dalmatie qui, sous les Byzantins, s'étendait de Durazzo à l'Istrie, de l'Adriatique au Danube.

¹ D'où, d'après ce nom de *Rachka* ou *Race*, les Serbes étaient souvent désignés sous le nom de *Raciens*, surtout par les Allemands et les Hongrois (*Raitzen* et *Raczok*). Certains auteurs grecs pensent que le nom *Σερροις*, que nous avons indiqué, vient de *Rachka*.

par la Strouma ils remontaient entre le Timok et Stara Planina jusqu'au Danube, le suivant toujours jusqu'à Belgrade, et, de là ils longeaient la Save. C'est ainsi que les tribus serbes proprement dites, se montrant de suite plus fortes que les autres tribus slaves, il leur était facile de les absorber et de préparer l'unité.

Quant aux anciens habitants non Slaves, on les assimilait de plus en plus, les purs colons romains n'habitaient encore que les îles et le littoral dalmatique dans quelques grandes villes. Ces quelques villes résistaient toujours et payaient leur tribut à Constantinople; cela dura, l'empereur Porphyrogénète (x^e siècle) nous l'affirme ¹, jusqu'à Basile (866-886), qui parvint à les réconcilier avec les Serbes, et ordonna que désormais (à partir de 871) les Romains paieraient le tribut aux Serbes pour le terrain et les vignes; ainsi : la ville de Spalato payait 200 nomismata ou ducats, celle de Trogur, 100; Diadore, 110; Opsara, 100; Arbe, 110; Bekla, 100; la Raguse payait à Houm 36 ducats et autant à Travounie ². En ce qui concerne les frontières des tribus serbes du côté de l'est, nous avons vu qu'au commencement de leur arrivée, à peine dépassait-elle la Morava de l'est. Mais comme les tribus slaves du sud n'étaient, en réalité, que les Serbes, elles s'approchaient et se refondaient dans celles de Rachka; les autres s'orientaient aussi, et, tout en comprenant la cause commune, finirent par être toutes ensemble de l'embouchure de la Strouma jusqu'à l'embouchure du Timok. C'est pour

¹ A. Rambaud, *L'Empire grec au X^e siècle*, etc., p. 178, cf. avec p. 450-478.

² Ainsi, le nom d'Illyrie disparut alors de l'histoire pour ne reparaitre que dans l'histoire contemporaine, lorsque Napoléon I^{er} l'eut donné aux provinces enlevées à l'Autriche sur l'Adriatique.

cela que les Bulgares ne pouvaient dominer toutes ces tribus de l'est, ou, s'ils en dominaient quelques-unes, ce n'était que pour peu de temps, tandis que les sept tribus slaves au sud du bas Danube (entre l'Osma et la mer Noire) ont définitivement succombé, et c'est là que se conserva le pur élément bulgare.

Les mœurs et les institutions des Serbes sont toutes basées sur leur ardent amour de l'indépendance. Sans rentrer dans trop de détails, constatons de suite que les Serbes élevés avec de tels sentiments, ne s'arrêtaient pas à la juste limite, ils poussaient tout à l'extrême et avaient une répugnance invincible pour toute idée de domination quelle qu'elle fût, et d'où qu'elle vînt. Et, comme le *point de départ de leur vie sociale était la famille*, deux conséquences en ont découlé. D'un côté, ceux qui avaient fondé la famille la fortifiaient et l'agrandissaient de leur mieux ; c'était leur intérêt, car chacun agissant pour les autres, contribuait en même temps à son propre bien : tous restaient dans le nid commun, abrités et réc' auflés par le cœur maternel ; parmi eux pas d'étrangers, pas de pauvres. Beaucoup de coutumes slaves et serbes peuvent être par là expliquées. Un seul exemple : l'*hospitalité* serbe était forte comme un droit ; un inconnu pouvait, à n'importe quel moment, entrer dans la maison serbe, il était sûr à l'avance qu'il serait reçu de tout cœur, comme dans sa propre famille¹. C'était bien l'idéal de cette vie courte, mais bien comprise ; c'était le rêve dans la réalité, et on rêvait constamment. C'est l'essence de la vie patriarcale manifestée dans la communauté de famille ou la *zadruga* serbe. Voilà comment les sentiments purs dominaient

¹ « Qui mendie, porterait-il même une couronne, doit recevoir », tel est le dicton serbe, qui va bien avec celui-ci « celui qui ne connaît pas la charité ne connaît pas Dieu ».

sur le terrain économique. Mais ceux qui ne considèrent la vie que sous son côté purement pratique, peuvent dire à ces Serbes d'hier, comme ils pourraient également le dire à ceux d'aujourd'hui : qu'ils sont arrivés dans notre monde beaucoup trop tôt ou trop tard. En effet, l'autre conséquence de leur amour de l'indépendance à outrance était bien fâcheuse sur le terrain politique. Qu'on en juge. Une famille ou le *dom* (koutcha, maison), toujours sous la forme de la communauté de famille, *zadruga*, compte souvent des centaines de membres¹ ; puis, un jour, se détache une partie capable de se développer à part, et ainsi de suite. Ces parties, ou disons maintenant les *doms*, ou encore mieux les *zadrugas*, vivent côte à côte sur un même terrain, et se sentant attachées par un lien fraternel forment le *sélo* ou *opchtina* (village, commune). Plusieurs villages ou sélos, ou même un seul lorsqu'il est assez grand, ainsi peuplés par une souche famille, formaient une unité à part et au-dessus de tous, dite le *plémé* ou tribu. Les membres arrivés à l'âge de combat élaient librement leur chef : *starechina* ou *domatchin*, dans le *zadruga* ou le *dom* ; *knez* ou *tchelnik* dans le *sélo* ou la commune, et *joupan* dans le *plémé* ou la tribu². Le principe de la liberté, de l'égalité et de la

¹ Un dicton populaire dit : « Plus la ruche est pleine d'abeilles, plus elle est lourde. »

² En serbe, en général, le chef se dit : *starechina*, qui vient du verbe *starati* se ou surveiller ; le nom *domatchin* provient de *dom*, maison (en sanscrit : *dam*) ; *zadruga*, de *zdroujiti* se, s'associer (chez les Serbes aujourd'hui, du côté Adriatique, on l'appelle aussi *brastvo*, fraternité, ou *mir* en Russie). Le nom *knez* vient encore des Aryas ; en sanscrit : *kuni*, naître ou produire. Chez les Germains, le mot *kounung* devient *kœnig* ; chez les anciens Slaves *knég*, puis chez les Serbes *knez*. En tenant compte de cette origine, nous appuyons mieux notre théorie évolutive : pendant longtemps, il n'y avait rien au-des-

fraternité est bien appliqué. Comparons maintenant le zadrouga ou plémé. Tous les membres sont égaux¹ ;

sus de la famille, mais elle s'agrandit de plus en plus, et alors le knez n'est que le chef naturel de tous ses membres ; « le *gens* romain ne signifie que famille, race, et a pris le sens de nation ; il en est de même du cimrique *kenedl* et l'irlandais *clam* » (v. Pictet, *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, t. III, p. 83). De là ce mot knez vit encore dans le village serbe (à côté du kmet, maire, le mot qui doit provenir du grec : de κόμη, chevelure, car, dans l'antiquité, celui qui portait (κομιστής, porteur) des cheveux longs, représentait la dignité et la liberté, d'où κόμης, comte, et κομητεία, comté ; ceci nous explique bien le mot serbe *kmét*). Tous les paysans se considèrent comme frères et chacun appelle l'autre du nom *braté* ou frère ; le souverain s'appelle aussi knez ou prince (pour le roi et l'empereur, on trouvera l'explication plus loin). Le nom *joupan* vient aussi des Aryas : en sanscrit, *pâ*, nourricier, donne naissance au nom de pasteur, du père, du maître et du roi ; *pana*, protecteur, d'où en slave *panu* et *jupanu*, devient chez les Croates *ban*, et chez les Serbes *joupans* (comme en serbe *tchoban* = pasteur ; et le mot *gopan*, dans le sens de l'hôte, devient *gospodar*, actuellement maître).

A partir du XII^e siècle, les souverains, chez les Serbes, commencent à s'appeler *knez*, *kral* et *tsar*, c'est-à-dire prince, roi et empereur. Déjà, à l'approche du X^e siècle, nous voyons certains *joupans*, qui possèdent plusieurs joupas, s'appeler logiquement le *grand joupan*, et comme souvent ils sortaient d'une même famille, ils portaient le titre de *knez*. Puis à l'exemple de Charlemagne, déjà de son temps, s'introduit le mot *kral*, de Karl (Charles, en fr.) ; Nemagna l'accepta et, après lui, sous Douchan, s'établit le plus haut titre d'un souverain : *tsar*, empereur. Quant à l'origine du mot *tsar*, nous croyons qu'il nous vient non pas de César, mais de beaucoup plus loin, du sanscrit ; en persan, ce mot *tsar* signifie : trône, pouvoir, ordre ; les noms des anciens souverains d'Assyrie et de Babylonie finissaient par la syllabe *tsar*, par exemple : Plata-tsar, Nabona-tsar, etc. Nous nous rappelons aussi Saül et David, qui portaient chez les Hébreux ce nom consacré dans la traduction de la Bible. En suivant ces exemples, il est peut-être possible que les Romains l'aient pris aussi dans *cé-sar*.

¹ Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence,

entre eux pas de classes, et, librement, ils choisissent leur chef. Si le chef est le père ou le grand-père, tant mieux, car ils tiennent aux liens du sang, respectent l'expérience des vieux¹ et aiment la tradition dans les familles. Mais ce qu'ils cherchent avant tout, c'est la capacité et la sagesse d'un chef, et pour les trouver, ils ne s'en rapportent pas au hasard de la naissance et de l'âge. Chaque membre doit obéir au chef dans l'intérêt de la communauté, et la hiérarchie est bien observée ; mais, si cette obéissance est disciplinée, elle n'est pas aveugle². Oui, « tous pour un et un pour tous », mais chacun conserve sa liberté guidée par son amour et ses sentiments, et tant mieux s'il est toujours d'accord avec tous et sur tous les points. Il est vrai que, de loin, on y sent un esprit de séparatisme vis-à-vis du dehors, et bien davantage si, par hasard, l'auto-

comme Voltaire le dit si bien dans ses vers (*Mahomet*, acte I, scène IV). Comparez avec *Etude sur la condition privée de la femme*, etc., par Paul Gide et A. Esmein, Paris, Larose, 1885, p. 200. « Chez les Germains, la famille n'est que l'association volontaire de guerriers égaux entre eux », etc.

¹ « Sans l'obéissance aux vieillards, point de salut », et : « Si l'âge est la tête, la jeunesse est la force », sont des dictons du peuple serbe.

² En parlant de la communauté de famille, telle qu'on la voit aujourd'hui chez les peuples slaves, *Boguchitch* nous dit que « c'est une libre association où l'individu, sans renoncer à ses propres intérêts, les subordonne aux intérêts généraux. M. Utjesenovic a parfaitement raison de combattre la dénomination de *patriarcale* comme ne convenant nullement aux communautés serbes, car, dans l'état patriarcal, c'est le père qui fait la loi, et les enfants obéissent. Dans les communautés slaves, au contraire, cette obéissance absolue n'existe nulle part » (voir Fedor Demelic, *Le droit coutumier des Slaves méridionaux d'après les recherches de V. Bogisic*, Paris, Thorin, 1877, p. 24-25).

rité du chef va du père au fils. Mais le germe d'indépendance est surtout développé dans le plémé ou la tribu. Ici, les membres se sentent bien liés entre eux, de manière que ce lien, tout en les rendant forts, leur donne surtout la notion d'une unité particulière qui se suffit à elle-même et la conviction qu'elle est invincible sous sa couronne d'indépendance. En peu de mots, le plémé est un corps complet. Après, il n'y a rien. Si, encore des plémés, la simple juxtaposition... C'est très bien, dira-t-on, si la cité antique est idéale dans la politique. Cependant, nous sommes de ceux qui ne sont pas encore arrivés à trouver un seul idéal politique pour tout le monde et pour tous les temps.

Pour le moment, visant ici l'ancien droit serbe, si bien pénétré de l'esprit démocratique, concluons de suite qu'il était tempéré et tendre, de façon qu'il ne ressemblait pas trop à celui des Grecs, des Romains ou des Byzantins. Si on l'avait laissé lui-même faire son évolution jusqu'à nos jours, le peuple serbe aurait fait un grand pas dans la démocratie et la politique. Les anciens Serbes, dont nous suivons ici les institutions à grands pas jusqu'au ^{xiii}^e siècle, ne pouvaient pas s'élever au-dessus du plémé. Il y avait un vague sentiment qui attachait tous les Slaves entre eux ; cependant, de temps en temps, un plémé attaquait l'autre. On ne voulait pas laisser dominer une tribu par le chef d'une autre tribu, tout au plus les voyait-on quelquefois ensemble contre l'ennemi commun. Quelques exemples de plémés, avec des centaines de milliers de membres, donneront l'idée de réunion de plusieurs tribus sous le *grand joupán*. Pour arriver jusqu'au noble sentiment national, il faudra du temps, et Nemagna du ^{xiii}^e siècle y contribuera beaucoup en homme d'État

parfait ¹. Mais l'idée de l'indépendance à outrance, mal comprise, fut très nuisible aux Serbes pendant très longtemps, que dis-je ? hélas ! même de nos jours on en trouve encore des traces. C'est pourquoi beaucoup de tribus se sont perdues et que beaucoup de Slaves en souffrent encore ².

Le terrain où s'étendait le plémé était le bien commun à tous les membres de ce plémé, et tous en usaient. *La propriété individuelle n'existait pas, ou elle existait dans la collectivité* ³. C'est compréhensible puisque l'in-

¹ L'historien serbe Sretchkovitch dans son *Histoire du peuple serbe* (t. I, p. 438), nous affirme que le mot *narod* ou *populus* dans le sens de nation, s'établit « au commencement du XI^e siècle ». Nous allons voir que c'est bien l'époque qui amènera Némagna.

² « Les Slaves, dit un historien arabe de ce temps, sont un peuple si puissant et si terrible que, s'ils n'étaient pas divisés en une multitude de tribus et de familles, personne au monde ne pourrait leur résister ». Cité par Lavisce et Rambaud, dans leur *Histoire générale*, t. I, p. 703.

³ Le régime de la communauté que nous expliquons ici, chez les Serbes sous le nom de *Zadruga*, se traduit bien par la *communauté de famille*. Pendant longtemps on a pensé que ce régime n'est propre qu'aux Slaves du sud, puis à tous les Slaves en général, et on finit par l'attribuer à tous les Aryens, donc aux Germains et même à quelques autres peuples : en dehors de la Grèce et de Rome, en Scandinavie, en Finlande, etc., ainsi qu'en Chine, au Japon, dans l'Inde, etc., etc. Définitivement, surtout grâce aux travaux des économistes, on arrive à formuler presque la loi générale : que *la propriété collective a existé au commencement chez tous les peuples*. E. de Laveleye, après beaucoup de recherches, nous l'exprime bien dans son ouvrage : *De la propriété et de ses formes primitives* (Paris, 1891, p. 4-5) : « Tant que l'homme primitif vit de la chasse, de la pêche et de la cueillette des fruits sauvages, il ne songe pas à s'approprier la terre, et il ne considère comme siens que les objets capturés ou façonnés par sa main. Sous le régime pastoral, la notion de la propriété foncière commence à poindre ; toutefois, elle s'attache seulement à l'espace que les troupeaux de chaque

dividu ne se concevait pas en dehors de la famille ou zadrouga, et la mort d'un membre quelconque n'affectait le patrimoine commun en aucune façon. Si le par-

tribu parcourt habituellement, et des querelles fréquentes éclatent au sujet des limites de ces parcours. L'idée qu'un individu isolé pourrait réclamer une partie du sol comme exclusivement à lui ne vient encore à personne, les conditions de la vie pastorale s'y opposent absolument. Peu à peu, une partie de la terre est momentanément mise en culture et le régime agricole s'établit, mais le territoire que le clan ou la tribu occupe, demeure sa propriété indivise. La terre arable, le pâturage et la forêt sont exploités en commun. Plus tard, la terre cultivée est divisée en lots répartis entre les familles, *gentibus cognati omnibusque hominum*, par la voie du sort; l'usage temporaire est seul attribué ainsi à l'individu. Le fonds continue à rester la propriété collective du clan, à qui il fait retour de temps en temps afin qu'on puisse procéder à un nouveau partage. C'est le système en vigueur aujourd'hui dans la commune russe; c'était, au temps de Tacite, celui de la tribu germanique. Par un nouveau progrès de l'individualisation, les parts restent aux mains des groupes de familles patriarcales occupant la même demeure et travaillant ensemble pour l'avantage de l'association comme en Italie et en France au moyen âge et chez les Slaves méridionaux actuellement. Enfin apparaît la propriété individuelle et héréditaire, mais elle est encore engagée dans les mille entraves de droits suzerains, du fidéicommiss, des retraits lignagers, des baux héréditaires, du Fluszwang (rotation obligatoire), etc. Ce n'est qu'après une dernière évolution parfois très longue qu'elle se constitue définitivement et arrive à être ce droit absolu, souverain, personnel, que définit le code civil et que seuls nous comprenons bien aujourd'hui. »

En décrivant ici la communauté chez les Serbes de la première époque, on remarque que nous ne parlons pas de la possession commune avec partage périodique qui se serait fait par le consentement du zbor. En effet, on en trouve des traces très faibles, car ce partage se perd et tombe en désuétude de bonne heure, et alors nous apparaît la propriété comme patrimoine héréditaire inaliénable, du moins sans le consentement de la famille qui l'habite. C'est bien dans la deuxième époque, à partir de Nemagna, que l'individu (le mâle) commence à se détacher, même quelquefois avec le droit de tester, mais le testateur, pen-

tage se faisait, il reposait sur le principe d'égalité de droit. C'est pour cela que la vie familiale était bien estimée et développée ¹. La zadrouga, en embrassant ses membres comme les enfants d'un même père, les rendait honnêtes et francs, tendres et sentimentaux. Peut-être, dirait-on aujourd'hui, c'était de la poésie, mais de la poésie monotone comme la gouslé (espèce de mandoline à une corde, on en joue avec un archet) avec lequel les Serbes accompagnaient leurs chants.

dant longtemps, ne disposera que des acquêts et non de ce dont il a hérité. Cela prouve que la famille est toujours le corps vivant et inattaquable : le tsar Douchan reconnaît aussi l'organisation juridique de la famille, et c'est pourquoi jamais une fille n'avait le même droit qu'un fils ; la fille n'a que quelques meubles comme dot et n'hérite pas (même aujourd'hui en Serbie : la sœur est souvent privée de tout héritage au profit de ses frères ; on pourvoit aux besoins de la veuve, mais elle accomplit sa part de travail à la maison et quand elle se remarie on lui donne sa part habituelle), car, les immeubles sont l'appui de la perpétuité de la famille. Cet ancien droit est très bien résumé dans le fragment de *Loubichine soud*, (le jugement de Lioubichia) de cette belle princesse du VIII^e siècle, qui était juge sur la colline de Vichegrade, en Bohême, dans le débat légendaire entre les frères Staglav et Hrudos : « Le père de famille gouverne la maison, les hommes cultivent la terre, les femmes font les vêtements. Si le chef de la maison meurt, tous les enfants conservent l'avoir en commun et choisissent un nouveau chef qui, dans les grands jours, préside le conseil avec les autres pères de famille » (en français on peut lire dans l'édition du professeur Léger : *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême*, Paris, 1866, pp. 60, 295). C'est bien un adage serbe qui nous dit : « Il n'y a de joies qu'en famille. »

¹ Comme le dit notre maître Cauwès : « La constitution de la famille est, au point de vue économique comme au point de vue moral, la clef de voûte de l'édifice social », p. 85, et un peu plus loin : « La famille patriarcale a été l'un des premiers, sinon le premier atelier de travail, et la Société politique (l'Etat ou la Nation) est le cadre dans lequel se renferme encore, sinon, la totalité, du moins la part la plus considérable de l'activité économique » v. *Cours d'économie politique*, I, 77 ; 1893.

Cependant, on vivait, et tant pis, s'il est triste d'être toujours bon enfant ! Mais quoi de plus beau que ces agriculteurs qui dépensaient leurs forces pour la terre, notre bonne mère à tous, n'attendant la juste récompense de leur travail infatigable, que de la clémence du Créateur ? quoi de plus beau que ces pasteurs qui, dans leur isolement relatif, suivaient en propriétaires leurs innocents troupeaux et s'occupaient de la famille comme père et comme chef, qui régnaient en protecteur, avec sagesse, douceur et justice ? Combien de rois et de puissants seraient réellement heureux s'ils étaient vraiment les pasteurs des peuples ! Voilà comment la zadrouga fortifiait ses membres et les lançait dans la vie conçue sous un haut moral. Elle était la chose sacrée ; de plus, le sanctuaire qui tenait l'âme de tous, qui formait le caractère d'un peuple appelé à vivre. Voilà pourquoi, à travers les plus grandes épreuves, comme nous le verrons bientôt, le salut était là, et les Serbes ont pu résister et sortir victorieux. Nous savons que c'est avec les zadrougas qu'on formait la commune, puis la tribu, et bientôt la nation ; mais la base, c'est toujours la zadrouga, la vraie cellule de l'organisme national. On peut supprimer le reste, mais tant que la zadrouga existe, la santé bouillonne, la vie est là. La décadence d'un peuple vient avec la perte de son caractère, or l'énergie et l'élan des Serbes se trouvaient toujours abondamment dans leur zadrouga. Seulement, il est à remarquer que la zadrouga ne peut vivre que dans les conditions qui lui sont favorables, et, dès qu'elles sont formées, elles doivent rester immuables¹. On aurait été ainsi loin du

¹ On peut bien se faire une idée de cette vie patriarcale chez les paysans serbes d'aujourd'hui en lisant la traduction française de quelques contes de deux auteurs serbes très estimés. Nous recommandons surtout celui de feu Dr Laza Lazarevitch, *Au*

progrès et plus près de la fatalité ! L'ancienne zadrouga des Serbes est née avec ces braves gens de pasteurs et d'agriculteurs ; puisant sa force dans les mœurs, elle présente une des formes coopératives pour le travail, et durera tant que dure l'industrie domestique. Le jour où l'on changera quoi que ce soit à cet état de choses, surtout en introduisant la grande industrie, la zadrouga se trouvera bien atteinte. C'est ainsi que dans le royaume de Serbie, surtout au siècle dernier, en introduisant la nouvelle administration, des institutions étrangères, la civilisation inaccoutumée, en un mot, une autre vie, la zadrouga périlcite de plus en plus, et se maintient difficilement, même parmi les paysans. Comme avec l'émancipation de l'individu et la division du travail à outrance, on commence à considérer la vie comme la concurrence ou la lutte sans merci, alors, logiquement, il y a des vaincus et des victorieux. Ces derniers étant en petit nombre se soutiennent mieux entre eux, se fortifient de plus en plus et s'élèvent sur l'échelle sociale. Puis, avec les lamentations du peuple, on pense plus d'une fois à « l'amélioration sociale », se souvenant de la zadrouga, mais très peu de ces gens de cœur qui ont autrement compris la vie, qui avaient peur d'être durs et malhonnêtes, et n'osaient pas même penser à violer le droit, toujours accompagné d'une sanction terrible et inévitable. Ah ! civilisation, que de choses terribles peut-on encore commettre en ton nom !!

puits (traduit du serbe par M. Georgevitch, Paris, typographie Chaumont et Renouard, 1893, tiré de la *Nouvelle Revue*, Paris, t. LXXII, 1893, p. 787-804. Le même conte fut traduit par Vavas seur dans la *Revue de Belgique*, 15 janvier 1885), et ceux de Yanko M. Vesselinovitch, *Sortilèges* (traduit par A. Giron, *Revue internationale*, Florence, 1887, t. XV, p. 585-607) et *Histoire d'une paysanne* (traduit aussi par A. Giron, (*Revue britannique*, Paris, 1891, t. I, p. 67-120, 291-337 ; t. II, p. 89-126, 369-401).

Le terrain où s'étendait le plemé ou la tribu s'appelait *joupa*. Au milieu se trouve le *fort* ordinairement isolé des autres maisons, et bien garanti par des redoutes et des palissades. En temps de guerre ou en grand danger, c'est là qu'on abritait les vieillards, les femmes et les enfants, et qu'on cachait la nourriture. En temps de paix, on y tenait le marché, mais c'était surtout l'endroit où l'on se réunissait pour débattre la cause commune. C'est là que tous les chefs formaient leur *zbor* (sabor, vetché), et encore *Procope* (vi^e siècle), nous dit : « Pour tout, ils cherchaient à s'entendre. » Cet esprit démocratique a été bien cultivé chez les Serbes. Du reste, ce n'est pas la critique ou la vérité qui peuvent affaiblir une bonne institution, c'est le soupçon. Eh bien, ici dans le *zbor*, le soupçon ne pouvait durer, car le joupou ou chef du plemé était bien limité par les autres chefs, les knez et les domatchins. Par là aussi, se manifestait l'égalité : le chef n'était que le premier parmi les égaux, et il n'y avait de décision qu'après l'entente préalable. S'il arrivait que ces parlementaires ne se mettaient pas d'accord, la véritable anarchie régnait. D'où l'empereur *Maurice* (vi^e siècle) en profitait pour exagérer (dans son *Artis militaris*, cap. V) : « En rien, ils ne sont d'accord, dès que les uns s'approchaient de l'entente, les autres se mettaient contre eux, car ils s'obstinaient à ne pas céder pour ne pas se subordonner. » L'empereur donne même un conseil à ses sujets : « L'empire doit profiter des désaccords entre les chefs slaves et les gagner l'un après l'autre par des promesses et des cadeaux. » Nous savons déjà que cette politique grecque n'a pas toujours réussi et malgré tout, on peut dire que les Serbes ont conservé et perfectionné leur *zbor*, jusqu'à nos jours. C'est dans ce *zbor* que le plemé élisait son joupou, comme dans

les autres réunions, le sélo, son knez, et chaque zadrouga, parmi ses membres, son domatchin ou starechina. Sans doute, un jour procédera-t-on de même pour le souverain qui n'existe pas pour le moment, mais en l'attendant « on choisit parmi les vieux », nous dit C. Porphyrogénète (x^e siècle). Et Basile le Macédonien (ix^e siècle) accepte bien pour les chefs serbes « ἄρχοντες voulus et élus ». Dans cette affirmation de l'empereur, il y a deux choses sous-entendues : 1^o comme les tribus n'avaient pas un seul et même souverain, elles dépendaient de l'empire ; 2^o l'empire doit soutenir telle situation parmi les tribus, pour les vaincre plus sûrement. S'exprimant dans ce sens, nous citons C. Porphyrogénète (x^e siècle) qui même appela cette situation « anarchie ». Voilà comment l'empire byzantin regardait l'embryon démocratique dans les tribus serbes.

En *temps de guerre*, ils éalisaient le chef sous lequel ils combattaient, souvent c'était le joupan ; si c'était un autre, l'élu recevait le nom de *voïevode* (duc). De ces commandants on fera des princes dans quelques siècles, qui contribueront le plus à former et à soutenir l'unité nationale. Sur le champ de bataille, ils suivaient leur drapeau (prapor, aujourd'hui zastava), et ils avaient pour armes des boucliers, des haches, des épées, des lances, des massues, des frondes et des flèches souvent trempées dans du poison. Leurs captifs ne restaient pas en esclavage ; on leur déterminait un délai, on leur demandait une rançon, et enfin, et surtout, on les gardait libres, ayant les mêmes droits que tous. Par là, les Serbes répondaient à leurs sentiments humanitaires et agrandissaient le nombre des travailleurs, étant donné qu'ils étaient avant tout agriculteurs.

Les Serbes étaient toujours monogames : le mari

n'avait qu'une épouse, qui tendait de plus en plus à devenir son égale.

C'est au IX^e siècle que les Serbes, et beaucoup de Slaves, se sont convertis au christianisme. Avant, ils cultivaient le paganisme, sous la forme anthropomorphiste. Le dieu maître était *Péroun*, celui du soleil *Daïbog*, de l'hospitalité *Radgost*, etc.; parmi les dieux inférieurs, citons *Zmaï* ou dragon, et *Vila* ou fée. De belles coutumes serbes, montrant tout à fait leur caractère sentimental et brave, datent de leur paganisme, mais elles ont été admirablement retouchées par le christianisme. Principalement, ce qui a maintenu les Serbes dans le bon chemin, pour fortifier leur nationalité, c'est la langue. Ils disaient les offices dans leur langue et conservèrent, comme ils l'entendirent, leurs coutumes et leurs usages jusqu'à nos jours. C'est pourquoi dans les tribus slaves qui avaient des prêtres grecs ou latins, ceux-ci, étant des étrangers et, par conséquent, ne parlant pas la langue du pays, étant venus d'autorité, s'imposaient et prêchaient contre les anciennes coutumes. Ainsi, le germe national s'affaiblissait de plus en plus, et ce fut le malheur des Croates, que d'accepter l'office en langue latine, et par là de s'éloigner de plus en plus de leurs frères serbes; il leur arrive de se trouver encore aujourd'hui dans la même situation qu'au xii^e siècle. Il en fut de même pour les Slaves méridionaux du bas Danube, vaincus par les Bulgares étrangers. Ceux-ci, quoiqu'ayant été plus tard convertis et slavisés, imposaient toujours leur barbarie et ne pouvaient s'en débarrasser, ni sortir des limites de leur esprit étroit. Aussi, ont-ils, on peut le dire, dénaturé les coutumes des Slaves vaincus, et pour tout le reste, ils ont fait comme pour la langue « slave », où ils placent

le nom avant l'article¹. Les Serbes ont parfaitement réussi à ressortir comme une nationalité à part, grâce à leurs coutumes, signe par lequel on peut facilement les reconnaître. De ces anciennes coutumes conservées jusqu'à nos jours, voyons un peu ce qu'est la *slava*, au sujet de laquelle le peuple dit : « *là où l'on fête la slava, c'est la maison serbe*². »

Chaque maison ou dom des Serbes païens avait un dieu protecteur. Avec la conversion au christianisme, chaque famille a choisi un saint qui la protège devant le Dieu auquel on s'adresse toujours. On remplaça l'idole par la sainte image ou ikona, de son saint, placée dans la chambre vers le soleil levant, devant la veilleuse toujours allumée. Le jour de la fête brûle toute la journée un grand cierge placé à côté d'un gâteau spécial (kolatch) et du colyva. Quelquefois, on les apporte d'abord à l'église pour que le prêtre les bénisse ; on coupe le gâteau en croix et l'on arrose, ainsi que le colyva, avec du vin, en faisant les prières de circonstance ; ordinairement, le prêtre vient à la maison, et le domatchin, après avoir allumé le cierge, fait tourner le gâteau avec le prêtre.

¹ Rappelons-nous, en peu de mots, que la langue serbe diffère de celle des Bulgares, et qu'il est facile de distinguer les Serbes de la Serbie, de la Macédoine ou d'ailleurs, car la langue serbe diffère surtout par ses lettres dj, tch, li et gn ; les verbes ont un infinitif, et les noms se déclinent (7 cas au singulier et 7 cas au pluriel) ; enfin, elle a quatre accents phonétiques.

² En effet, la langue et les coutumes serbes dans la Macédoine septentrionale d'aujourd'hui entravent beaucoup les Bulgares et les autres prétendants dans leur propagande. L'exposition de l'histoire serbe nous prouve davantage que là se trouve la nationalité serbe, conservée jusqu'à nos jours comme la nationalité ethnique et historique.

En français, on en peut lire de Stoïan Novacovitch : *Une fête populaire en Serbie, la Slava* (Revue politique et littéraire), Paris, 2^e série, t. XVI, p. 83-85 ; 1888.

C'est le commencement de la fête, qui souvent dure deux ou trois jours. Les amis arrivent tout joyeux, et les ennemis, venus ce jour-là, se réconcilient de suite. Cette fête, *slava*, est la plus grande qu'une famille puisse célébrer, et on y tient beaucoup ¹. Depuis l'an 1043, époque à laquelle l'église chrétienne se divisa en église orthodoxe avec Constantinople pour capitale, et en église catholique avec Rome, les Serbes orthodoxes ², depuis la conversion, gardent toutes leurs coutumes, et on trouve, même chez ceux qui sont catholiques ou musulmans³, quelquefois la *slava* ! Il est à remarquer que la *slava* existe aussi pour le village, où on l'appelle *zavétina*. Le jour de la fête tous les habitants font la procession avec le prêtre, et prient Dieu de les protéger contre le malheur. Le domatchin nommé chaque année fait comme pour sa propre *slava* et accueille les vœux devant l'arbre où la procession s'arrête. Cet arbre, *zapis*, est sacré, personne ne monte dessus, ni ne touche à ses fruits. Chaque champ possède de pareils *zapis*, mais il n'y en a qu'un principal par village. Les églises et les monastères fêtent aussi la *slava* qu'on appelle *sabor* à cause des nombreux visiteurs venus surtout des environs, ce qui donne l'idée d'une réunion (*zbor*) ⁴.

¹ Entre autres preuves que nous pourrions en donner, nous renvoyons seulement à l'article 68 du Règlement disciplinaire de l'armée du royaume de Serbie, du 10 mars 1896, qui précise : « En cas de *slava*, de mort ou de maladie dangereuse dans la famille, ou même si le service l'exige, le condamné à la prison peut provisoirement être laissé en liberté. »

² Ils font le signe de la croix en rapprochant les trois premiers doigts de la main droite.

³ Depuis le xve siècle, comme nous le verrons bientôt, quelques-uns, forcés d'accepter l'islamisme, l'ont fait tout en gardant les coutumes des anciens Serbes. Ils ne savent pas parler turc et reconnaissent tout de même le prophète Mahomet.

⁴ La *slava* était donc toujours considérée comme la meilleure

Parmi tant d'autres coutumes conservées depuis les temps les plus reculés, rappelons-nous encore celle qui prouve bien que les Serbes tiennent à leur lien du sang et se considèrent tous comme égaux, cherchant à se rapprocher davantage les uns des autres et à s'unir dans la même famille. Le principe qu'on ne doit pas s'isoler¹, mais au contraire se soutenir dans cette vie, est idéalement présenté dans l'institution des *pobratimstvo*, fraternité. L'acte se passe à l'église, et est aussi consacré par la législation du royaume de Serbie, qui régit également l'adoption. Une fois l'acte accompli, deux garçons jusque-là éloignés deviennent frères pour toujours ; donc, « chacun doit avoir un frère ». Si deux filles entre elles, ou si un garçon s'unit dans un sentiment d'amour fraternel avec une fille, c'est la *poses-trimstvo*, et ils sont désormais considérés comme les enfants de la même mère².

En ce qui concerne la *justice*, en général, elle a été

manifestation extérieure de l'unité morale du peuple serbe. Voilà pourquoi les anciens Serbes tenaient à la *slava*, et la fêtaient aussi bien dans la famille que dans la tribu. Et même de nos jours, les Serbes du royaume de Serbie ont par le Code civil (11 mars 1844) fixé cette coutume que la tradition de la maison et le prestige de la famille se conservent par la *slava*. Pour s'en rendre compte, on n'aurait qu'à jeter un coup d'œil sur l'article 139, qui parle des devoirs de l'enfant adopté envers l'adoptant, et qui impose à l'adopté « d'abandonner la *slava* de sa famille naturelle, pour fêter celle de la famille de l'adoptant, et il continuera ainsi même quand il sera majeur tout en restant libre de pouvoir fêter la *slava* de sa famille naturelle. »

¹ « Il ne vaudrait pas même, suivant un dicton serbe, être seul au paradis ! »

² On distingue trois sortes de parenté : la parenté du sang, l'affinité ou alliance, et la parenté spirituelle qui établit un véritable empêchement de mariage entre le parrain, son filleul et sa famille.

essentiellement patriarcale surtout jusqu'au xiii^e siècle où nous aboutissons avec cette petite exposition des anciennes mœurs. L'égalité se manifeste bien. La juridiction est dans les mains du domatchin pour les membres de la zadrouga ; plus tard apparaît pour la tribu, le joupán, entouré des autres chefs. Nous y voyons déjà les premiers signes du jury qui, depuis le xiii^e siècle, fonctionna comme en Angleterre. La zadrouga répond de ses membres condamnés, comme la plemé des siens. La coutume est la loi ; si, plus tard, on promulgue un texte destiné à être la loi, qu'il soit bon ou mauvais, il doit être connu et accepté par tous.

En finissant cette partie, nous dirons seulement un mot des anciens Serbes, au point de vue physique et moral : généralement ils sont reconnus pour grands et forts, agiles, courageux et chevaleresques. Ils étaient plutôt blonds que bruns et, dans les cas de grande tristesse, ils laissaient croître leur barbe et leurs cheveux. D'après leurs mœurs, nous les avons vus braves et sentimentaux, toute leur vie étant accompagnée de la langue poétique, de la pesma (chants) et de la gouslé (instrument de musique national). Ainsi, forts au physique et au moral, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils n'aient pas succombé. L'empereur Maurice, tout au commencement du vii^e siècle, disait d'eux : « Les Serbes et les Slaves sont des peuples libres, ils ne supportent ni l'esclavage, ni l'autorité royale. »

Les Serbes d'avant Nemagna vivaient donc en tribus dans les joupas, sous les *joupans*. Peu à peu, surtout depuis le vii^e siècle, ils apparaissaient sous les *grands joupans* ou *knez* (prince), car les tribus s'agrandissaient ou s'unissaient, comme, par exemple, les cinq ou six grandes joupas du côté de l'Adriatique.

Parmi ces joupas, ce fut la *Rachka* qui, de bonne heure, donna la preuve de sa supériorité sur les autres, et les abrita contre les attaques du dehors, en les engageant à se réunir pour en ressortir sous le nom de Serbie. Tout ce temps d'avant Nemagna se passa en guerres continuelles ; vu le but principal de notre étude, nous n'aborderons pas cet aride récit. Mais comme résultat de ce passé, ce qui ressort clairement au travers de ces matières en ébullition, c'est une double politique : les tribus serbes tendent vers l'unité nationale, et de bonne heure alliées avec les autres tribus sœurs, résistent comme une seule force (plus tard comme une seule nation serbe) vis-à-vis des Bulgares et des Bizantins. Cette constatation nous amène à dire : dans la péninsule où se trouvaient trois peuples forts, chaque fois que deux d'entre eux se sont alliés, ils ont toujours dominé le troisième. Les peuples balkaniques trouveraient-ils là un enseignement ?

C'est pourquoi nous ne mentionnerons que les noms des joupans, de Serbie primitive, qui ont précédé Nemagna. Les noms de ceux qui ont régné jusqu'au commencement du ix^e siècle sont : *Voïslav* ou *Vicheslav*, puis vint son fils *Radoslav*, et le fils de celui-ci, *Prosegoï* (c'est l'époque où Charlemagne gagnait les Slaves du Norique et les Croates, et rentrait en Pannonie, où ses Francs ont donné leur nom au Froucka-Gora (Franco-Chorion, en Syrmium) chanté par les poètes serbes). Puis, vint son fils *Vlastimir* (jusqu'à 838) quand la Serbie se détacha complètement de l'empire et devint indépendante ; *Montimir* (838-891), le Clovis des Serbes, sous qui les apôtres slaves Cyrille et Méthode convertirent les Serbes au christianisme de l'église de Constantinople (orthodoxe) ; *Pribislav* (891-892) ; *Pierre*

Goïnikovitch (892-917)¹, sous qui se produisit l'apparition des Hongrois, signalés comme ennemis des Serbes et des Slaves²; *Paul Branovitch* (917-920); *Zacharie Prïbislavlievitch* (921-924); *Tchaslav* (931-960); *Tihomil* (962-982); *Etienne Voïslav* (1040-1051); *Michel Voïslavlie-*

¹ Il est à remarquer que chaque Serbe porte à la fin de son nom de famille un *vitch* ou *itch*, qui signifie : le fils dont le nom précède cette terminaison (adjectif possessif) ; par exemple : Pierre, fils de Goïnik, s'appelle Pierre Goïnikovitch ; ou bien le fils conserve le nom de famille, en intercalant le nom du père entre son nom de baptême et le nom de famille ; par exemple : Michel, fils de Miloche Obrenovitch, signe Michel M. Obrenovitch.

² Rappelons-nous, en quelques mots, que les *Hongrois* ou *Magyars* appartiennent à la race ouralo-altaïque, qui a donné à l'Europe et dans cet ordre, les peuples suivants : les Huns, les Avars, les Khazars, les Bulgares, les Petchénègues, les Ouzes, les Polovtsis, les Tatars, les Mongols, les Turcs seldjoukides ou ottomans. Les Hongrois (nom donné par les Slaves), attaqués par les Petchénègues sur le territoire du moyen Oural, sur les rives du Don et du Dniéper, s'enfuirent de là entre le Pruth, le Sereth, le Dniester, le Boug et le Dniéper. Là, de nouveau, ils furent attaqués et forcés de s'avancer vers l'ouest ; vers 895, sous leur chef Arpad, ils traversèrent les Karpathes pour descendre dans la Pannonie ou les plaines qui, depuis, portent le nom de Hongrie. Comme les Germains et les Magyars étaient contre les Slaves d'au delà, d'abord, nous voyons les frères des Serbes en souffrir ; la Moravie disparut vers 905 pour ne réapparaître que comme une simple province de Bohême. Depuis le roi Etienne I (997-1038) qui favorisa la propagation du christianisme d'Occident, l'unité nationale fut établie, et les Hongrois passaient pour une force. Malheureusement, les Hongrois comme catholiques furent souvent autorisés par le pape à attaquer la péninsule balkanique, se targuant ainsi d'être le porte-drapeau de la civilisation ! Rappelons-nous cependant que les Hongrois sont établis sur le terrain slave, et que quelques-unes de leurs institutions relèvent des Slaves : le pays étant divisé en comtés, le chef est comte, dit *ispan*, du mot joupai ; *nador* (du slave, à la cour, palatinus), chargé de rendre la justice à la place du roi, etc. Les Hongrois ont bien vite oublié leur bon roi Etienne qui leur disait : « Faible et débile est le royaume qui n'a qu'une langue et des coutumes uniformes ! »

vitch (1052-1081); *Bodine* (1081-1101); *Dobroslav* et *Kotchopar* (1102); *Vladimir II* et *Voukan* (1103-1113); *Georges Bodinovitch* (1113-1116); *Groubécha* (1116-1123); *Gradichna* et *Radoslav* (1127-1170). Enfin les derniers joupans d'avant Nemagna, *Ouroche I* (1113-1140) et *Ouroche II* (1140-1156), se fortifiaient de plus en plus pour résister aux attaques des empereurs byzantins; et les petits joupans, comme *Dessa*, *Tihomir* (1169), puis les frères de Nemagna, *Stratsimir* et *Miroslav*, réussirent, sous Nemagna, à créer une monarchie qui abriterait toutes les tribus serbes et serbisées de la péninsule.

b) *Les Serbes sous la dynastie (directe) de Nemagna, de 1159 à 1371.* — La cause principale qui a empêché les Serbes de rester toujours les maîtres de leur destinée, c'est la vie dans les tribus sous la forme patriarcale et sur la base de la communauté de famille ou zadrouga, aidée, dirait-on, par la seule nature. En effet, ces tribus étaient dispersées sur un terrain bien montagneux et découpé par les grandes vallées, qui ainsi formaient un obstacle à l'unification des diverses tribus. Une fois bien établies, ces tribus ne demandaient pas mieux que de rester tranquilles et de continuer leur vie patriarcale, détestant la dureté de la domination. Mais, c'est justement pour cela qu'elles avaient grand'peine à maintenir leur indépendance et à garder tout le terrain occupé. Du reste, c'est grâce aux étrangers, aux Varègues, que les Russes sont arrivés à l'idée d'une nation ¹, de même que les tribus slaves du Danube inférieur, grâce aux Bulgares. Car, le jour où quelques tribus serbisées se rapprochaient et s'unissaient pour résister aux attaques, ce jour-là leur force éclatait, mais

¹ En 1862, on a fêté le 1.000^e anniversaire de la fondation de l'Etat russe.

malheureusement, l'ennemi en tenait plus compte que les Serbes primitifs; après le danger, souvent même avant, toute combinaison militaire s'en allait, car ils étaient encore instables et loin d'avoir l'éducation militaire. Les premiers joupans qui ont fait un peu plus d'efforts pour l'unification des tribus, tels que Pierre Goïnikovitch (892-917), Tchaslav Klonimirovitch (931-960), Etienne Voïslav (1040-1051), Michel Voïslavlievitch (1052-1081) et Bodine (1081-1101), ne sont que des étoiles filantes qui, de temps en temps, illuminaient la nuit d'un peuple endormi, attendant l'aurore et le soleil avec l'apparition de Nemagna. Cependant, il est curieux de remarquer que la politique autour des Serbes a peu changé depuis, nous pourrions même affirmer, pas du tout au fond! L'ancienne politique de l'empire romain « diviser pour régner », subsistait toujours (et aujourd'hui?). Avec la division de l'empire romain vers la fin du iv^e siècle, les Serbes s'établirent sur le terrain entre les deux puissances, visés à la fois par Constantinople et par Rome. Avec le temps, peut-être bien plus avant le x^e siècle, la vengeance des anciens éclate mieux; dès que le parti grec vint au pouvoir, l'animosité de Constantinople et de Rome, si elle n'était pas tout à fait funeste pour les Serbes orthodoxes (et toute la péninsule), du moins contribua beaucoup à les alourdir et même à les endormir devant une politique purement nationale. Cette haine des anciens a le mieux éclaté lors des croisades, la quatrième (1202-1204) en fut le couronnement: on fonda l'empire latin à Constantinople même, lequel dura 57 ans (1204-1261). De l'autre côté, l'établissement des Bulgares, vers la fin du vii^e siècle, était bien déconcertant; les Bulgares, après avoir détaché les sept tribus slaves du bas Danube, ne tardaient pas à incommoder

les autres, mais sans pouvoir les dominer. Un autre coup du nord-ouest : avec la division de l'église chrétienne (la fin du ^x^e siècle), les Croates embrassent le catholicisme et déchirent l'unité avec leurs frères serbes. Sans s'en rendre compte, les Croates ont creusé un abîme, où ils sont tombés les premiers et bien vite ; ils ont assuré la victoire aux Hongrois qui, depuis le ^x^e siècle, soudoyaient les tribus placées le long du Danube et de la Save. « Les Slaves ont reçu une atteinte mortelle de ce coin d'acier, qui s'est enfoncé dans leur masse compacte et qui l'a désagrégée pour toujours. L'invasion des Magyars, dit *Palacky*, c'est le plus cruel malheur que notre race n'ait jamais subi ¹. « Du reste, à cette époque naissent tant d'États autour de la péninsule balkanique ! De l'ancienne unité il ne reste rien, l'empire d'Occident est transformé, celui d'Orient aussi, surtout quand, au ^{vi}^e siècle, il se partagea entre l'empire chrétien de Constantinople, et les empires musulmans fondés par les Arabes. Ces derniers se divisaient aussi, ayant deux khalifes ennemis, l'un schismatique du Caire, et l'autre orthodoxe de Bagdad, qui avait les plus puissants adhérents : les Turcs. Ceux-ci venaient du Turkestan, et organisés sous leur chef Seldjouk à Bokhara, poussaient vers le bas Danube leurs frères Petchénègues, Koumans, Ouzes, suivant ainsi la tradition de leurs aînés, les Huns, les Avars, les Khazars. Donc, ce n'était plus tout simplement Constantinople contre Rome se débattant sur la tête d'un tiers, mais, d'apparence, une autre situation qui poussait sur le champ de bataille surtout deux grands combattants : la civilisation d'Orient contre celle d'Occident ². Ce-

¹ Edouard Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1876, t. I, p. 69, 70.

² Pour finir ce récit, on devrait se rappeler la juste observa-

pendant, quoique ennemi de toute hypothèse, qu'on nous permette d'en émettre ici une seule. Si à cette époque-là les grands et nobles guerriers chrétiens avaient un moment songé à aider sincèrement les Serbes et leurs frères en les fortifiant et en les établissant dans leurs places, comme l'avant-garde de l'Europe, contre de nouvelles invasions asiatiques, peut-être de ce fait les Serbes auraient-ils fait beaucoup plus pour l'humanité et la civilisation, que, du moins, les nombreuses armées font de nos jours dans chaque Etat. Aujourd'hui, serait-il trop tard de le faire ? Un bienfait n'est jamais perdu, et même dans la politique on devrait le faire : « Mieux vaut tard que jamais ».

Nemagna (1159-1195), de Rachka, a admirablement

tion du distingué professeur Denis. « L'extension prodigieuse de la race slave au VII^e siècle permettait de supposer qu'ils exerceraient sur les événements une influence décisive ; au contraire, ils eurent grand'peine à maintenir leur indépendance et perdirent rapidement une partie du terrain conquis. La faute en fut sans doute en partie aux hommes, mais aussi aux événements, et, en particulier, aux conditions géographiques particulières dans lesquelles ils se trouvaient placés. Situés à l'extrémité du monde aryen, les Slaves eurent pour rôle de défendre l'Europe contre de nouvelles invasions asiatiques, en même temps qu'ils étaient attaqués de front par leurs voisins de l'Ouest. Ils furent exposés à ce double danger avant d'avoir pu profiter de la tradition romaine et de la civilisation occidentale que l'Eglise, vers cette époque, communiquait aux Germains. Il y aurait, par conséquent, quelque injustice à voir dans leurs tâtonnements et leurs échecs la preuve d'une infériorité native de la race. Il est permis de demander aux écrivains allemands, qui affectent une pitié dédaigneuse pour l'incapacité politique des Slaves, si l'empire germanique est l'œuvre exclusive du génie tudesque. Qui peut dire ce qu'il serait advenu de l'Allemagne si elle n'avait pas été couverte par les Slaves contre les invasions orientales » (Lavisso et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 703-704). A ce sujet, nous devons mentionner l'ouvrage de M. Marbeau, *Slaves et Teutons*, Paris, Hachette, 1883.

bien étudié et compris tout le danger de la situation politique autour des Serbes et parmi eux. De bonne heure, il s'est nettement assigné la tâche à remplir. Il s'immortalisa en organisant un peuple qui, depuis longtemps, ressortait par l'énergie physique et par la grandeur morale. Nemagna seul a pu parvenir à résoudre le double problème : de réunir les pays des tribus serbes et de les refondre en Serbie indépendante, d'établir l'autorité d'un souverain et de former l'unité nationale. Par ce fait, Nemagna a fait ressortir la nationalité ethnique et politique à la fois. Il a si bien rempli sa tâche et a fait une œuvre tellement naturelle que l'histoire, depuis lui jusqu'à nos jours, l'a consacrée et affirmée davantage, malgré tous les artifices des ennemis des Serbes.

La petite joupà de Nemagna, d'où il sortit pour faire ses exploits héroïques et politiques à la fois, était la mieux placée géographiquement pour développer et réaliser la conception de Nemagna. Elle était comme une ruche qui lance ses abeilles les plus zélées pour stimuler les autres et les rappeler au nid commun pour les pousser à l'entourer et à s'y abriter. Race, capitale de Nemagna (auj. Novi-Bazar), donna le nom à la joupà Rachka. Celle-ci se trouvait au milieu des pays serbes et avec la vaste plaine de Kossovo, entourée de montagnes, mais avec des issues : à l'est, par la vallée de la Toplitsa, vers Niche et la Morava ; au nord, par la vallée de l'Ibar et de la Morava ; au nord-ouest, par la vallée du Lim ; au sud, par la vallée du Drin, de la Sitnitsa et du Vardar, vers la Macédoine et la mer Egée. Nemagna était d'abord dans sa petite joupà héréditaire (entre l'Ibar, la Toplitsa, la Racine et Reké), soutenant la politique qui s'appuyait sur l'empereur Manuel Comnène (1143-1180). Les frères de Nemagna étaient déjà bien vus par Manuel ; Nemagna le gagna davan-

tage en lui sauvant la vie par sa bravoure dans les guerres, entre 1149 et 1150. C'est pourquoi, quand l'empereur vint à Niche, vers 1159, il distingua Nemagna particulièrement, en lui donnant le pays de Doubotchitsa (ou Gloubotchitsa, entre les montagnes des Djakovo et Maglitch, l'Ibar, la Moravitsa et le Triglave), pour y régner en maître absolu. Il le proclama en même temps grand joupan et le sacra sous le nom de Stephan¹ Nemagna.

Depuis ce moment, Nemagna commence à se montrer comme un souverain indépendant, et non plus comme un membre de la zadrouga, où rentraient tous ses frères, cherchant à s'entendre sur tous les points, et à suivre les conseils du frère aîné (Tihomir). Nemagna de suite et constamment s'éleva contre l'ancienne vie. Mais, pour ne pas le montrer aussitôt, il commença par bâlir des châteaux et par établir la défense; puis, comme il était pieux et attribuait une grande influence au clergé, seuls lettrés de son temps, il finit par l'avoir pour lui en bâtissant des églises et des monastères, dont le pays se couvrit sous les souverains de sa dynastie. Ainsi, aussitôt que l'église de Notre-Dame (Bogoroditsa), près de l'embouchure de la Kossanitsa à Toplitsa, tout en marbre, fut terminée, il la dota et y établit un grand nombre de prêtres, puis il la laissa aux soins de sa femme Anna². Cette église à peine finie, il commença à côté, près de l'embou-

¹ Nous justifierons plus tard ce nom qui correspond à celui d'Etienne.

² Elle était la fille de Boris, joupan de Bosnie; après l'abdication de Nemagna, elle prit le voile sous le nom d'Anastasie. Quoique un peu contestée d'origine, elle ne pouvait pas être Eudoxie, mère d'Issak l'Ange (comme le dit Rambaud, dans *Histoire générale*, t. II, p. 828), qui fut épouse de Tihomir, fils de Nemagna.

chure de Bagnska, vers 1162, celle qui fut dédiée à saint Nicolas. Alors, ses frères furent fixés sur sa conduite. Nemagna ne tenait pas compte de la communauté familiale, il n'obéissait qu'à sa seule volonté, et il faisait prévoir qu'il ne laisserait ses biens et son pouvoir qu'à ses propres enfants. Donc, l'ancienne coutume était atteinte, la jalousie éclata d'autant plus facilement que le clergé tenait à Nemagna et le rendait populaire. Ses frères invitèrent Nemagna à leur zbor ou vetché, pour s'entendre avec lui: Nemagna y vint, il fut pris, mis aux fers et emprisonné. Heureusement il fut mis en liberté lors du passage de Manuel, allant contre les Hongrois. Par reconnaissance pour son sauveur et selon ses vœux, Nemagna fit de suite construire une église à la gloire de saint Georges, près de sa capitale de Race (après 1174, il prit Prichtina pour sa capitale). Dès qu'il rentre à sa joup, il commence la lutte à outrance contre ses frères et la vie traditionnelle. Après plusieurs combats, il réussit à vaincre un bon nombre de petits joupans, et réunit leurs pays dispersés dans la Rachka, la Zela et la Travounie, se posant comme seul joup, en 1169. On l'accusa auprès de l'empereur; Manuel ne s'attendant pas à un pareil coup de Nemagna, aida ses frères contre lui. De nouveau, la bataille s'engagea, et Tihomir y trouva sa fin (à la Pantina, près de Kossovo, à la fin de 1169). De ce fait, Nemagna se déclara indépendant, s'établit sur le trône et assura sa dynastie. Le noyau de l'Etat serbe est créé, on ne le détruira plus; au contraire, il se ramifia comme un arbre, et protégea tout le pays serbe. Réconcilié avec ses deux frères Miroslav et Stratsimir, il obtint le Houm avec la Neretva et la Travounie. Il pénètre dans la Bosnie, la délivre, et la laisse à son ami intime, au ban Kouline, dont la sœur devient l'épouse de Mi-

roslav. Seule Zeta dépendait encore de l'empire byzantin, et cependant c'était là, à Ribnitsa (Podgoritsa de Monténégro) que Nemagna était né. Il attaque Zeta, ou plutôt quelques amis de l'empire qui s'y trouvaient, et, en 1170, Zeta est rattachée aux autres pays réunis par Nemagna. De plus, Nemagna réussit à se réconcilier avec Manuel, qui alors, tout naturellement, le laissa faire ! Cependant Nemagna n'avait plus rien repris au dehors, du vivant de Manuel, mais à sa mort (1180), pendant les guerres civiles et les désordres, Nemagna recommença plus énergiquement. En 1182, il délivra et incorpora Niche, puis les joupas de Levatch, de Belitsa et de Lepenitsa (aujourd'hui les départements de Yagodina et de Kragouïevats, du royaume de Serbie); avec Svrilig, Ravni et Kosel, et il aboutit jusqu'au Timok. Tourné vers le sud, il délivra Vragné et Liplian ; au bord de la Strouma, les forts de Pernik et de Stob, puis Djoustendil, Gitomisk, Skoplié (Uskub en ture), Lechak et Gradats, près de Char Planina (Tchar-Dagh), ainsi que la ville de Priserène, le tout en 1183.

En 1185, Nemagna abandonna son titre de knez (prince) et prit celui de kral (roi). Nemagna a beaucoup contribué à la délivrance des Bulgares, en 1186, et depuis il a aidé les frères Assan et Pierre. A Constantinople, on remplaça Andronie par Issak l'Ange (1185-1195, puis rétabli en 1203, et renversé après six mois), et Nemagna poursuivait sa route. Il se mit à délivrer les villes maritime : Dague, Sardonitch, Drivaste, Scutari, Svatch, Dulcigno, Antivari, Pilot, et enfin Cattaro, le tout en 1186. A toutes ces villes, il laissa leur autonomie moyennant tribut. La même année, il rétablit la paix avec Raguse sous ces conditions : que le dommage de la guerre ne serait pas réclamé, que les citoyens ragusiens auraient le droit d'héritage

dans les pays de Nemagna, que la République de Raguse continuerait à payer pour les vignes et les terres serbes qu'elle occupe, et que les Ragusiens pourraient librement commercer dans les pays serbes. Tous les privilèges des rois serbes, accordés à Raguse, étaient basés sur ceux qui furent établis par la paix de 1186. Quand en 1189, Nemagna allait se joindre aux Bulgares et faire une expédition grave, l'empereur arriva à temps pour les empêcher. Issak épousa la fille de Bela III de Hongrie et Nemagna manœuvra avec les croisés; finalement, il se réconcilia avec l'empereur (1191), et avant de se retirer du pouvoir (1196), il maria son fils aîné, Tihomil, à Eudoxie, fille d'Alexis, le frère de l'empereur. Pendant ce temps Nemagna avait bien créé son œuvre, mais désirant la voir de son vivant cultiver et développer par les autres, il abdiqua en faveur de son fils aîné Tihomil¹, le 25 mars 1196, dans le zbor d'Etat, convoqué à Race. Ses biographes nous disent que tout le monde pleurait et insistait vainement pour le détourner de son projet. Nemagna, sous le nom de Siméon, rentra comme moine à Stoudenitsa (datant de 1172, encore conservée, dans le département de Tchatchak du royaume de Serbie), pendant qu'à Constantinople les « non barbares » se crevaient les yeux et s'entre-tuaient pour monter au pouvoir. Après deux ans, Nemagna, sur la demande de son fils Rastko qui s'était fait moine à 17 ans, partit le rejoindre au mont Athos. Il y arriva le 8 octobre 1197, et ils passèrent dix-sept mois ensemble au monastère Vatopède. C'est là, que toujours pieux et passant son temps en prière, contemplant la grandeur de Dieu, il se décida à bâtir

¹ Nemagna avait trois fils : Tihomil, Voukan et Rastko ou Saint-Sava.

encore un monastère, qui réellement dépassa tous les autres par sa beauté. C'est Hilendar, le foyer et le gardien du christianisme orthodoxe, et toujours le témoin de l'élévation morale du peuple serbe¹. A « ce bel Hilendar au milieu des forêts noires », comme dit le chansonnier serbe, Nemagna passa huit mois, et mourut dans sa 86^e année, le 13 février 1199. Son corps, resté au mont Athos pendant huit ans, fut transporté par ses enfants en Serbie et déposé dans le Stoudenitsa, cette Tsarska lavra (Panthéon serbe des rois depuis), 19 février 1208². Ainsi Nemagna, après des difficultés insurmontables pour tant d'autres avant lui, a su montrer cette forte conception que la patrie comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements.

Voyons un peu en quoi consistait l'idée politique de Nemagna, et en même temps le développement étatique sous lui et ses descendants. Son but était de former *une monarchie nationale*. Pour y arriver, avant tout, il n'a pas voulu laisser subsister le séparatisme des tribus, car alors il aurait abouti au résultat que quelques illustres prédécesseurs lui ont laissé entrevoir. En agissant en homme d'Etat, il s'est de suite attaqué aux causes pour supprimer les mêmes effets. C'était la vie patriarcale qui avait cristallisé les éléments nationaux et les avait empêché de se développer en organisme politique. Nemagna attaqua cette vie dans

¹ En réalité le monastère Hilendar de Nemagna était beaucoup plus petit qu'actuellement ; c'est le roi Miloutine, vers le commencement du xiv^e siècle, qui l'agrandit et le rebâtit ; le tsar Lazar a embelli le devant de cette construction.

² C'est sur le modèle du Stoudenitsa qu'était construit le pavillon de Serbie à l'Exposition de Paris en 1900.

la zadrouga. Elle est bonne sur le terrain économique, peut-être indispensable pour fournir des membres à la société, mais ce qu'il lui faut avant tout, ce sont des individus forts et capables pour la soutenir directement, pleins d'initiative et de vie pour l'entretenir et la perpétuer. Nemagna lui-même sortit d'une zadrouga, brisa tout son passé, attaqua ses propres frères et tant d'autres qui l'empêchaient de s'élever au-dessus de la zadrouga, des tribus, de tous pour embrasser tous et être utile à tous, pour donner une idée juste d'un autre genre de vie, seul acceptable pour vivre comme un peuple dans son Etat. Cependant, Nemagna n'a pas suivi aveuglément l'exemple de ses voisins; il avait des raisons pour cela, raisons qu'on reconnaît facilement en suivant leur histoire. Du reste, dans la vie patriarcale des Serbes, il a trouvé tout de même quelques éléments très utiles, pour point de départ, sinon pour la base de son œuvre. C'étaient les mœurs chastes qui pouvaient fournir (et seules seront capables d'en fournir) abondamment ces chaleureuses amours pour tout ce qui est bon, sublime, majestueux. Comment les enfants ainsi élevés par les mêmes parents ne se rapprocheraient-ils pas les uns des autres? ne se sentiraient-ils pas bientôt frères? enthousiasmés de se trouver tous chez eux, protégés par le nom de la nation? N'est-ce pas Renan (1823-1892) qui a si bien dit : « une nation est une âme, un principe spirituel ¹ ». Or, si Nemagna n'était pas assez puissant pour créer cette âme, il est, sûrement, le premier et le seul qui l'ait découverte et cultivée dans les individus liés par le même sang, les mêmes mœurs, la même langue, la même religion, le même passé, le même présent, et —

¹ Dans le discours du 11 mars 1882. *Qu'est-ce qu'une nation?*

pourquoi pas — le même avenir?... Dès le premier jour où il s'est vraiment senti le pouvoir dans les mains, Nemagna a sincèrement fait tout pour réussir à former la monarchie nationale. Les deux conditions essentielles d'une monarchie : *l'unité du royaume et la stabilité du pouvoir*, furent vite satisfaites, il n'avait qu'à délivrer ou à grouper un seul peuple serbe sur un sol, n'ayant plus de frontières, ni rien d'étranger en lui, autour d'un prince, souverain de tous. Pour bien assurer l'unité du royaume et la stabilité du prince, il a ajouté un élément des plus importants et déjà embrassé par les Serbes : la religion orthodoxe qui devint ainsi religion d'Etat ou celle du peuple, et qui seule depuis longtemps manifestait l'unité nationale. Il conserva cette religion dans sa pureté, telle qu'on la trouve à l'époque de l'Ancien et du Nouveau Testament; il ne permettait pas un doute contre une telle croyance, l'exemple en est l'extermination des sectaires bogomiles (Albigéois en France) qui commençaient à peine à s'introduire en Serbie. Cette religion, qui déjà soutenait le moral des individus, sous Nemagna forma le caractère du peuple, lui prêchant de respecter la personne royale comme envoyée et sacrée de Dieu. Dans la vie patriarcale de ce peuple où depuis l'enfance on croit à un être suprême et au-dessus de tous, le Dieu parlait par la bouche de ce même peuple. Ainsi, le christianisme orthodoxe, porté dans le cœur de tous, a joué un rôle des plus efficaces, pour organiser une forte nation et la sauver dans les moments les plus critiques. Dans l'ordre religieux, on ne trouvait que des enfants réellement choisis, qui s'anoblissaient par leur service; beaucoup de membres de la famille régnante y sont entrés. Ces serviteurs divins n'ont jamais trahi la confiance qu'on leur prêtait; à côté de

leur propre famille, ils n'abandonnaient jamais la grande famille, la nation ; ils partageaient le bien et le mal avec elle ; dans la joie, ils étaient des plus modestes, et dans la tristesse, des plus actifs à soulager et à réaliser le bel espoir. Dans la plus noire et la plus profonde tristesse qu'un peuple peut subir sous le joug des étrangers, leur veilleuse allumée à la gloire de la liberté ne s'éteignait jamais, et armés par la foi, on les vit bien au commencement du dernier siècle. Ils étaient au premier rang, ils donnaient l'exemple, ils tombaient pour se relever davantage dans la postérité reconnaissante de l'indépendante Serbie.

Il faut dire que sur ce terrain religieux Nemagna a été bien secondé par son fils cadet, nommé *Rastko* (1168-1237), qui abandonna le palais royal dans sa dix-septième année et s'enfuit au mont Athos, où il devint moine, bientôt reconnu sous le nom de Saint-Sava. C'est lui qui est devenu le père de l'Eglise serbe ; il l'a rendue autocéphale en 1219, et il fut installé premier archevêque à Gitcha en 1221. Depuis, les membres de la dynastie de Nemagna ont élevé, parmi les Serbes, environ trois cents églises ou monastères, dont le plus grand nombre sont encore conservés. Ce furent les premiers foyers littéraires et scolaires. Saint-Sava avait choisi pour sa résidence Gitcha, fondation de son frère Tihomil, qui fut le premier roi sacré. Le tsar Douchan en 1346, dans le zbor d'Etat à Scoplié (Uskub), proclama l'ancien archevêque patriarche et le désigna pour le siège de Petch (Ipek). A cette époque, dans la péninsule, il y avait quatre sièges ecclésiastiques indépendants : deux slaves, en Bulgarie Trnovo et en Serbie Petch, et deux grecs, Constantinople et Ochrida. Cependant, Constantinople a toujours rêvé de rétablir l'unité des églises, ce qui fut

réalisé curieusement avec l'invasion turque. Ainsi le patriarche de Trnovo est chassé en 1393, et remplacé par un de Moldavie (1394) puis, en 1402, par un métropolitain spécial, mais sous la suprématie directe du patriarcat de Constantinople. De ce fait, l'Église bulgare fut réunie à celle de Constantinople, bien avant la chute finale de l'empire byzantin, tandis que l'indépendance de l'Église serbe de Petch survécut à la chute de Constantinople et subit un tout autre sort. Le sultan Mohamed II s'empara de l'empire, mais accorda la vie, par des privilèges, à l'Église de Constantinople. Quand la Serbie fut définitivement dominée, avec la chute de sa dernière capitale de Smederevo en 1459, le siège ecclésiastique de Petch fut déjà incorporé à la Turquie et, cette fois, l'Église Serbe à celle d'Ochrida (donc grecque, dont elle avait été détachée grâce à Saint-Sava). Mais, quand le grand vizir devint Mehmed Sokolovitch, d'origine serbe d'Herzégovine, il céda aux vœux de son frère Macarié, qui avait conservé la religion orthodoxe et s'était fait moine, il fit rétablir le patriarcat serbe de Petch, dont ce même Macarié devint le premier titulaire. Ce patriarcat rétabli dura deux siècles; en 1766 et en 1767 on supprima celui de Petch et celui d'Ochrida ! Seul, resta celui de Constantinople qui, encore, difficilement pourrait se justifier du moment que l'indépendance politique ne soutenait plus les autres.

Remarquons bien que Nemagna a réussi à appliquer la devise « un roi, une foi et une loi ». — Des anciens premiers joupans il fit ses premiers dignitaires, qui, plus tard, vers le ^{xiii}e siècle, passeront comme des seigneurs (*plastela*) développant le germe du régime féodal, le clergé fut aussi introduit dans l'entourage du prince

(*douhovenstvo*). Les deux ordres (leurs grands représentants) avec le prince formaient le *zbor d'Etat*, qui prenait les principales décisions pour le pays. Les autres citoyens se divisaient en librés (*sebris*) et non librés (*zavisni* ; parmi ceux-ci mérop correspond au colon, et otroc à l'esclave). — Administrativement, le pays se divisait en *joupas*, puis en *selos* (villages) et *calouns*. — Le droit de rendre la justice fut partagé entre les ecclésiastiques et les laïques ; dans les derniers nous distinguons : les tribunaux de *grad* (ville forte), de *selo* (village), de *joupa* et de royauté ou le tribunal royal. Le tsar Douchan par son célèbre code, édité à Scoplié (Uscub) 1349 et à Séres 1354, fixa l'organisation du pays et de même précisa la juridiction. Chaque justiciable était forcé de s'y soumettre : les tribunaux ecclésiastiques pour le clergé et leurs colons, ceux des seigneurs pour eux et leurs otrocs ; le « véritable tribunal » était composé de juges que le roi nommait directement, et auxquels il faisait parcourir le pays, surtout pour contrôler la justice rendue par les tribunaux populaires ; le gouverneur de la forteresse (assisté du clergé) juge dans son ressort, et enfin le juge du palais jugeait les hommes de la cour. Le tribunal royal, au-dessus de tous, jugeait en dernière instance et toujours en matière criminelle. Ajoutons encore un vestige de la juridiction patriarcale dans l'institution bien démocratique du jury : on n'y trouve pas de juges (*štables*), mais seulement des jurés.

La monarchie de Nemagna était héréditaire dans sa dynastie. Le *zbor d'Etat* proclamait toujours le nouveau prince, que le peuple acclamait ensuite. Après Nemagna, les souverains de sa dynastie se faisaient couronner au monastère de Gitcha, qui en témoigne encore

par ses sept portes murées : chaque porte n'étant que pour un prince. Comme la couronne en grec se dit Στέφανος, chaque roi couronné en conservait le souvenir en portant le nom de Stephan (Étienne) à côté de son nom de baptême ou de famille. Au point de vue du titre, les souverains serbes suivaient l'ordre hiérarchique : Nemagna fut d'abord (joupan, grand joupan) prince ou *knez*, puis roi ou *kral*; depuis lui tous (7) portaient le titre royal, même Douchan, qui le changea contre celui de *tsar*¹, se couronnant dans sa capitale de Scoplié (Uskub), le 16 avril 1346, « empereur des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des Albanais »²; le tsar Ouroche en fit au-

¹ Il est à remarquer que parmi les Slaves de la péninsule balkanique nous ne trouvons aucun souverain avant Douchan, qui portait le titre empereur ou tsar. Car, le titre de tsar, pris par les Bulgares, ne présente pas du tout le degré et l'importance que comporte ce titre. On s'en rendrait compte facilement en se rappelant ceci : les Bulgares après le titre finnois de *khan* ont pris de suite celui de *tsar*, devenu ainsi le synonyme de souverain chez eux (par exemple, Alexandre, vassal du roi Douchan, portait le titre de *tsar* !). Depuis 705, le khan bulgare Tervèl fut appelé βασιλεύς par Justinien II. Et cependant on sait que les souverains de Constantinople ne réservaient que pour eux le titre impérial.

² Le magnifique tableau de Paul Yovanovitch, représentant le couronnement du tsar Douchan, fut exposé à l'Exposition de Paris, en 1900, ainsi que celui de M. Mourat, représentant l'entrée du tsar Douchan à Raguse.

Sous le tsar Douchan, les Serbes ont atteint l'apogée de leur puissance du moyen âge.

Lors du couronnement, le souverain portait sur la tête une couronne (διαδήμα = diadème), il était revêtu d'un manteau de pourpre (πορφύρα = en serbe *bagrénitsa*), sur lequel des aigles à deux têtes étaient représentés ; il était chaussé de bottes rouges ; pendant la célébration de la messe, il recevait l'onction accompagnée de chants et de souhaits de longue vie. Sur la paume du sceptre (σηπτρον) il y avait une croix et une fleur de lis. Le trône était un simple fauteuil, qui du temps de Douchan portait encore des lions taillés (symbole de la maison de Nemagna). Les armes de

tant le 10 avril 1357. La conception politique de Nemagna fut pleinement réalisée par le tsar Douchan. Celui-ci allait occuper presque toute la péninsule balkanique quand la mort l'arrêta brusquement lors de son expédition sur Constantinople.

Les souverains de la dynastie (directe) de Nemagna, qui avaient pour capitales Race (Novi Bazar), Prichitina, Scoplié (Uskub) et Priserène, se suivent dans cet ordre :

Stephan Tihomil, roi I, Nemagna II (1196-1227, Voukan 1202-1204);

Stephan Radoslav, roi II, Nemagna III (1227-1234);

Stephan Vladislav, roi III, Nemagna IV (1234-1242);

Stephan Ouroche I, roi IV, Nemagna V (1243-1276);

Stephan Dragoutine, roi V, Nemagna VI (1276-1281, puis seulement en Srem (Syrmium) 1281-1321);

Stephan Miloutine, Ouroche II, roi VI, Nemagna VII (1281-1321);

l'empire de Serbie étaient l'aigle blanche à deux têtes, ailes éployées, que les Serbes, lors de leur immigration, avaient apportées avec eux, et du temps de Nemagna on ajouta près de chaque serre une fleur de lis. Les armes ecclésiastiques de Saint-Sava était la croix d'argent portant sur écu de gueules la lettre C (= S en serbe), qui répond à la première lettre du nom de Saint-Sava, mais on finit par prendre ces quatre lettres comme désignant quatre mots : *Samo sloga Srbina spasava*, c'est-à-dire le salut des Serbes n'est que dans leur union. Quelle vérité ! C'est pourquoi après tant d'épreuves, dans le xix^e siècle, les armes de Saint-Sava devinrent celles de la principauté du prince Miloche (Constitution du 5 février 1835), mais les deux armes furent combinées dans le royaume du roi Milan (loi du 22 juin 1882), de la façon suivante : l'aigle éployée d'argent sur écu rouge avec la couronne royale ; la couronne royale se trouve au sommet des deux têtes de l'aigle ; au-dessous de chaque serre est placée une fleur de lis ; l'aigle porte sur la poitrine les armes de la principauté de Serbie, donc : une croix d'argent sur écu rouge avec un C entre chacune des branches.

Stephan Detchanski, Ouroche III, roi VII, Nemagna VIII (1321-1331);

Enfin Stephan Douchan, Ouroche IV, roi VIII, Nemagna IX (1331-1345) puis, comme le tsar I (1346-1355) et son fils Stephan Ouroche V, tsar II, Nemagna X (1355-1371).

c) *Les Serbes lors des batailles de Maritsa, 1371, de Kossovo, 1389, et de la chute de Smederevo, 1459.* — Avec la mort subite du tsar Douchan, arriva le plus terrible coup aux Serbes, car l'héritier du trône était trop faible pour le soutenir. Peut-être, n'était-ce pas tant la faute du jeune tsar Ouroche, que des hommes de son entourage. En tout cas, le jeune héritier n'avait pas la fermeté et la force nécessaires pour arrêter les éléments perturbateurs de l'Etat serbe. Cependant, il employa un dernier stratagème, presque décidé à l'avance à se retirer après l'insuccès. Il convoqua en 1365 le zbor d'Etat sur la tombe de son père, Douchan, en l'église d'Archange à Priserène, où le corps repose encore. Là dans ce lieu saint, il croyait pouvoir réconcilier tous les puissants seigneurs. Mais il ne réussit pas et l'année suivante, avant même la mort du tsar Ouroche, *l'empire du tsar Douchan fut divisé en deux grandes parties*. La *Serbie méridionale* qui embrassait la Macédoine septentrionale, le sud de la Zeta, de la Boiana et du Char Planina (Tchar Dagħ en ture) jusqu'aux deux Bistritsa (Aspros-potamos), Grammos, la mer Egée et la Maritsa ; la *Serbie septentrionale* allait au nord jusqu'au Danube et la Save, entre l'Adriatique et le Stara Planina. Sans rentrer dans les détails, rappelons-nous que le plus légitime représentant de la Serbie au nord, fut le *tsar Lazar* (1371-1389), tandis que dans la Serbie du sud se distinguait le régent du jeune tsar, le roi *Voukachine* (1366-1371). Jusqu'à cette époque les

Turcs ont fait du chemin ! Depuis leur première apparition en Europe, en 1263, du côté occidental de la mer Noire, ils ont fait dix-neuf descentes jusqu'à la conquête de Gallipoli, en 1357. Pour leur progrès, ils doivent surtout remercier l'aveuglement de la famille régnante de Constantinople. Depuis 1357, les Turcs de nouveau n'ont pas cessé d'avertir les peuples de la péninsule et d'au delà du danger qui les menace. Mais, le tsar Douchan était seul puissant et prévoyant, il s'était préparé à chasser les Turcs, mais il fut subitement enlevé, au milieu de ses projets. L'histoire serbe a bien marqué toutes les difficultés qui surgissaient à ce brave tsar du côté de l'occident catholique (vénitien et hongrois), mais nous ne pouvons entrer dans ces tristes détails. A la mort de Douchan, le roi Louis I de Hongrie (1342-1382) n'osait pas se mesurer avec les Turcs, ni avec le tsar Lazar, ni avec personne qui inspirât la force. Les Hongrois préféraient attendre la mort du puissant tsar serbe, puis alors troubler l'eau, et s'occuper du côté maritime et de la Save. Les Turcs connaissaient celui auquel ils avaient affaire. Etablis un peu dans l'empire byzantin, ils tenaient avant tout à profiter des discordes entre les Serbes, pour attaquer ce plus puissant élément de la péninsule. Ils ont commencé par Voukachine.

Le roi Voukachine siégeait à Prilèpe, et avait la partie comprise entre le Char-Planina, le lac d'Ochrida, et le Vardar, y compris Scoplié (Uskub) et Priserène. Mais, avec ses amis alliés, il disposait de toute la partie entre l'Adriatique et la Maritsa : ses frères Ouglecha et Goïko étaient entre la Strouma et la Maritsa, à l'ouest ; lui, était allié avec la famille de Balchitch (Stratsimir, Balcha et Georges ; le dernier épousa Militza, fille de Voukachine), qui tenait Zeta et l'Albanie du nord ; enfin, ses voi-

sins immédiats, entre le Vardar et la Strouma, étaient Youg-Bogdan et les frères Déïanovitch (Jean Dragache et Constadine).

Le roi Voukachine, paraît-il, était très énergique et clairvoyant. Il comprit le danger des Turcs, et se prépara à se diriger contre eux. Il est vrai que les Turcs, de temps en temps, touchaient la Maritsa, mais, depuis leur établissement à Andrinople, Voukachine ne les perdait pas de vue et attendait le moment propice pour les attaquer. Profitant de ce que le sultan était occupé en Asie, Voukachine se dirigea sur lui avec les siens, au nombre de 60.000. Son but était de chasser les Turcs après leur avoir pris la capitale Andrinople. Le commandant Lala-Chahin n'avait pas, dit-on, de grandes forces, et il perdit l'espoir de résister aux Serbes. Ceux-ci campèrent au bord de la Maritsa, à deux jours de distance d'Andrinople. Lala-Chahin envoya en reconnaissance un corps de 10.000 hommes, sous le commandement d'Hadji-Ilbeki. Les Serbes ne devant marcher contre les Turcs que le lendemain, prenaient leur repos de la nuit. Leur camp était gardé avec la plus grande négligence. Tout à coup, le bruit des tambours et des fifres, le cri de guerre d'Allah, retentissent dans les ténèbres, et l'épouvante provoque le désordre parmi les soldats endormis. Finalement, après un terrible massacre, les Turcs furent vainqueurs. Voukachine et ses frères tombèrent, ainsi que beaucoup de seigneurs et de héros à jamais célèbres chez les Serbes. Cette nuit du 25 au 26 septembre 1371 eut une grande conséquence pour la péninsule, elle fut le prélude de la catastrophe de Kossovo. La plaine qui fut le théâtre de cette surprise nocturne est près de Tchernomène, les Turcs l'appellent Sirf-Sindughi, c'est-à-dire la défaite des Serbes.

La suite immédiate de cette bataille de Maritsa fut la perte de la Serbie méridionale. Il est vrai que les Turcs n'ont pas pu incorporer toute la contrée de Voukachine et de ses amis, mais, peu à peu, ils y sont arrivés, excepté pour les pays maritimes (Zeta et le nord de l'Albanie). Les Turcs ont bien laissé les Serbes se gouverner tout seuls, mais, comme leurs sujets, plutôt de nom que de fait. Ainsi, les héritiers du grand héros du sud, sont devenus les vassaux du sultan Mourad. Voyons quelques noms. Les frères Déianovitch avec leur oncle Bogdan (si bien chanté par le poète national, comme le « furieux Bogdan »), se sont soumis des premiers. Jean Dragache meurt en 1379, et Constandine tombe dans la bataille de 1394, aidant les Turcs contre Mirtcha de Valachie. Après leur disparition, le sultan Bayézid incorpore leur pays; celui de Bogdan le fut aussi sous Moussa en 1413. Les fils de Voukachine, trois roitelets : Marko Kraliévitich, Andréiache et Dmitar, se sont soumis aussi en 1371 (le quatrième fils Ivaniche passa en Zeta). « Marko Kraliévitich », grâce au chansonnier national, est connu, de tous les Serbes, c'est lui leur espoir, leur Roland, leur Cid. Il tombe également avec Constandine (1394) à qui il avait dit : « Pourvu que le bon Dieu donne la victoire aux chrétiens, je ne regretterais pas de tomber le premier ! » Ses vœux furent exaucés, mais les Turcs s'étaient bien rapprochés de la Serbie septentrionale.

Le tsar Lazar, qui fut reconnu pour le seul et légitime héritier du trône du tsar Douchan, avait pour capitale Krouchevats, sur la Morava de l'ouest. Ses plus puissants amis alliés étaient : Vouk Brankovitch, à qui il donna pour épouse sa fille Mara, il avait le pays de Sitnitsa (Labe, Kossovo et Drenitsa); Tvrtko I,

roi de Bosnie, une des plus nobles figures serbes. Grâce à Tvrtko I et à Lazar, le roi Louis I de Hongrie dut cesser ses attaques contre les Serbes et faire la paix. Du reste, grâce à son caractère pacifique et à sa nombreuse progéniture, le tsar Lazar se fit bien vite des amis de ses voisins, et ainsi se prépara à résister aux Turcs. Rappelons-nous, de plus, que sa fille Mara épouse V. Brankovitch ; Despina épouse Chichemin de Bulgarie, Hellène épouse Georges II, Stratsimirovitch de Zeta, Yella épouse Nicolas de Gara, grand paladin de Louis I de Hongrie, mais sa fille Mileva eut un autre sort après Kossovo.

Après des luttes autour de Sofia (1372), Chichemin de Bulgarie devint vassal du sultan (1373) et fut forcé de lui donner sa sœur Tamara. Ce fut la première chrétienne qui entra dans le harem du sultan pour sauver le peuple et le trône de sa famille. Le tsar Lazar savait bien qu'il n'attendrait pas longtemps l'apparition des Turcs. Tvrtko I de Bosnie y comptait autant que Lazar ; ces deux princes se comprenaient et s'unissaient dans une seule vie pour sauver le peuple d'une façon chevaleresque. Dans l'histoire générale, on ne trouve pas beaucoup d'exemples de deux pareils amis. Prévoyant tout, même la chute d'un d'eux, l'autre devait rester et continuer à conduire le peuple vers un meilleur avenir. Avec cette idée, le tsar Lazar poussa Tvrtko I à se faire couronner. Et, en effet, en 1377, ce second descendant de Nemagna (car sa grand'mère Elisabeth, femme d'Etienne I Cotromanitch, était la fille du roi Dragoutine), fut sacré roi, sur la tombe de Saint-Sava, au monastère Milechevo. Après la mort de Louis de Hongrie (1382), le tsar Lazar réincorpora Syrmium à ses pays. Pendant ce temps le nuage des Turcs approchait.

Depuis la victoire de la Maritsa (1371), les Turcs étaient décidés à envahir toute la Serbie, mais ils devaient agir prudemment, car le peuple résistait partout, même dans la Serbie méridionale. A la fin de 1380, les Turcs essayèrent en vain de pénétrer dans la Serbie du nord, l'armée du tsar Lazar, sous le commandement de Vitomir et Tsrep, se rendit célèbre par la victoire de Doubravnitsa (Dobritch, du département de Toplitsa), à Noël 1380. Cette victoire serbe fit reculer les Turcs pendant un certain temps, mais en 1382, ils se rendirent maîtres de Sofia, sans coup férir. Les Turcs tenaient beaucoup à avoir Sofia, car de cette façon ils croyaient séparer Lazar de Chichemin. De même, ils désiraient avoir un point sur le littoral pour faire échouer également l'alliance entre Tvrtko I et Lazar. Dans la bataille de Devoli (1385), Balcha II (comme Ivaniche de Voukachine) tombe, et les Turcs se rendent maîtres de la rive gauche du Drin, pendant que Georges II Stratsimirovitch de Zeta, gendre de Lazar, s'allie de nouveau avec le tsar et de cette façon le reconnaît pour maître (1386). Alors, les Turcs résolurent d'agir au plus vite contre Lazar, et de le surprendre avant qu'on pût l'aider. En 1386, ils attaquent Niche, et au bout de 25 jours s'en rendent maîtres. Le tsar Lazar, pour arrêter les Turcs, accepte la paix sous ces conditions : le tsar Lazar fournira tous les ans au sultan 1.000 cavaliers et 1.000 livres d'argent¹. Cette perte rapprocha davantage

¹ C'est le premier traité conclu entre la Turquie et la Serbie. Même nous n'avons trouvé aucun traité antérieur entre la Serbie et tel autre pays. Cependant, mentionnons le *traité d'alliance et d'amitié entre le roi Miloutine et Charles de Valois*, conclu le 27 mars 1308, dans l'abbaye de Lys, près de Melun, et ratifié le 25 juillet 1308, à Golak (Serbie du sud). Par ce traité, le roi serbe entre dans la vaste alliance d'occident pour reconquérir l'empire latin de Constantinople. Nous le citons simplement en

les alliés du tsar Lazar. Le danger des Turcs était général, et quand l'année suivante Mourad I essaya de pénétrer dans les pays de Lazar, suivant le fleuve Toplitsa, il se rendit mieux compte de la résistance des Serbes. Lazar lui livra une telle bataille à Plotchnik (près de Kourchoumlia), que les Turcs furent écrasés (1387) et apprirent à connaître la bravoure de Miloche Obilitch. Mourad I se retourna furieux contre les Serbes et se prépara à les attaquer autrement; le tsar Lazar savait bien que la prochaine bataille déciderait du sort des Serbes. A cette époque, Lazar avait autour de lui tous les

ajoutant qu'il resta sans suite. Le texte est publié par Ubicini, à Belgrade, 1870, on peut consulter aussi *Bibliothèque de l'école de Chartres*, Paris XXXIV, 1873, p. 115-118; et *Mélanges historiques*, etc., *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, Paris, 1880, t. III, p. 62-78.

Souvenons-nous que la petite République de Raguse fut le *premier pays chrétien qui se dépêcha de traiter avec le sultan Mourad*. Par le traité de 1365, la République se soumit à la Turquie, s'engagea à payer le tribut annuel de 500 ducats, mais avec la liberté de naviguer dans les eaux du Levant, ainsi que de commercer dans les pays du sultan. Sur la fameuse signature du sultan *apposée dans ce traité*, sur la Tughra, on peut consulter Rycaut, *Histoire de l'Etat présent de l'empire ottoman* (Amsterdam, 1671, traduit par Briot, ch. IV) ou Hammer (I, 230, 1). Mais quelle coïncidence! Tandis que Raguse, à cette époque où succombe la Serbie, moyennant tribut, conserva sa vie et sa liberté d'agir, au commencement du XIX^e siècle elle s'éteint quand la Serbie commence à se lever!

Nous avons dit que le *premier traité entre la Serbie et la Turquie fut celui de 1386*. Ainsi, d'après les sources serbes et non en 1375, comme le prétend Hammer (I, 242), et de même Gabriel effendi Noradounghian, dans son *Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman*, Paris, 1897 (I, 5, 17) qui ne fait que mentionner seulement les neuf traités entre la Porte et la Serbie de 1375 à 1454, renvoyant à Hammer qui est, du reste, incomplet sur ce sujet; Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, III, 829, placent le premier traité de Lazar en 1376.

pays serbes encore libres, entre le Danube et la Save jusqu'au Drin et au Char Planina, depuis le Souha Planina jusqu'à la Tsetina et l'Adriatique. Ajoutons encore que la Bulgarie de Chichemin (ainsi que la partie de la Dobroudja, sous Ivanko) après la victoire serbe de Plotchnik, refusa d'obéir au sultan, et se mit du côté de Lazar. A cette époque, le roi Tvrtko I de Bosnie et le tsar Lazar, deux champions de la cause serbe, n'avaient rien à craindre du nord, et attendaient confiants les Turcs. Le sultan s'installa à Philippopoli, choisi pour centre de ses opérations. En 1388, Ali pacha se dirigea avec 30.000 soldats contre la Bulgarie ; le sultan devait lui venir en aide, si les Serbes venaient au secours des Bulgares. Ali pacha enleva Pravada, Choumna et la capitale Trnovo ; Chichemin s'enferma à Nicopolis, où il fut vaincu. Il accepta la paix sous la condition de payer le tribut échu et de céder la Silistrie. Mais, Chichemin qui croyait que la promesse seule suffisait, se trompa. Il fut de nouveau attaqué et, avec toute sa famille, dirigé comme un esclave vers le sultan. Celui-ci lui accorda la vie et lui laissa le trône, mais comme à un vassal (1388, de même qu'à Strachimir de Vidin ; la Dobroudja d'Ivanko fut ravagée par les Valaques de Mirtcha). De ce fait (1388), la Bulgarie tout entière devint le pays vassal du sultan. Pendant ce temps, Demetre, commandant de Lazar, défendait Pirot et la gorge de Dragoman. Le sultan allait les gagner, quand le tsar envoya 15.000 soldats sous Vouk Brankovitch, et les Turcs furent repoussés (1388-1389). Depuis cette nouvelle victoire serbe, le sultan Mourad I — et tous ses descendants l'imitèrent — décida désormais de ne se lever contre les Serbes qu'avec une grande force qui, au moins, dépasserait deux fois celle des Serbes. A ce moment, des deux côtés, on se rendait compte de la

force réciproque, et on sentait bien qu'il se préparait quelque chose qui durera pendant des années.

En effet, on s'acheminait vers Kossovo¹. Le sultan Mourad I se dirigea de Philippopoli par Ihtiman, Djoustendil, Kratovo, Scoplié, Katchanik, Novo Brdo, et aboutit à Kossovo non loin de Prichtina. Le tsar Lazar partit de sa capitale de Krouchevats, suivit la Racine, le défilé de Yanko, la vallée de la Toplitsa, traversa Kopaonik et campa sur la rive droite du Lab et de la Sitnitsa, en face du sultan. Mourad I avait, de son côté, quelques vassaux serbes du sud et les chrétiens forcés de le suivre, et il disposait d'une force réelle en ses fanatiques enragés d'Anatolie. Du côté du tsar Lazar, se trouvaient ses gendres Vouk Brankovitch et Georges Stratsimirovitch ; le roi Tvrtko I était représenté par son neveu Vlatko Voukovitch (avec 10.000 Serbes de Bosnie), et Georges Kastriota (Scenderbeg). L'armée serbe contenait les plus dignes et les plus héroïques parmi les Serbes. Dans ce moment suprême, voici comment elle était disposée : l'aile droite fut confiée à Vouk Brankovitch, l'aile gauche à Vlatko, au milieu se trouvait le tsar Lazar, avec son neveu Etienne Moussitch, Demetre Voïnovitch et beaucoup d'autres, parmi lesquels le célèbre Miloche Obilitch et le porte-drapeau Bochko Yougovitch. Du côté des Turcs, le sultan Mourad I occupait sa place ordinaire au milieu de l'armée ; à l'aile droite, Bayezid et à gauche Yakoub, ses deux fils. Il est certain que le tsar Lazar était entouré des plus généreux, et de ceux qui étaient tout prêts à tomber pour sauver la patrie, mais il y en avait aussi qui n'étaient pas venus à temps ou même qui ne pouvaient venir. C'est pourquoi le sultan avait un

¹ En serbe *Kossovo polje* signifie *le champ des merles*.

nombre de soldats bien supérieur à celui du tsar. Peut-être, des deux côtés, pourrait-on dire qu'il y avait 200.000 combattants. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette mémorable rencontre, mais rappelons-nous que les adversaires de part et d'autre se sont trouvés inquiets sur l'issue de la bataille. La veille de la fameuse journée, les Turcs discutaient sur leurs chances possibles, et le sultan s'inspirait en lisant le Koran. Les Serbes faisaient de même, et le tsar Lazar mettait sa confiance en Dieu et en la justice éternelle; il fit passer tous ses soldats à l'église de Samodreje pour recevoir la communion, et dans une grande réunion, entouré de tous les commandants et de tous les grands dignitaires, le tsar les conjura tous de combattre pour la patrie, maudissant à jamais les traîtres et les lâches.

A l'aube du jour, les armées étaient rangées et prêtes à combattre. Bientôt le sultan donna le signal du combat, qui s'engagea dans un bruit tumultueux. Les premiers rayons du soleil reflétaient des deux côtés des casques, des cuirasses, des armures entières, des boucliers, des lances, des pertuisanes, des javelots, des épées et d'autres armes, mais les nobles héros serbes à pied et à cheval dépassaient tout par leurs costumes dorés et argentés. L'effet en était pittoresque, — on s'ensanglantait pour la couronne serbe. Le premier choc fut terrible, les autres non moins, et bientôt la mêlée devint générale. L'aile droite des Serbes, sous Vouk Brankovitch, repoussait les Turcs sous Yakoub, avec tant de force, que Bayezid dut venir à son secours. Les lames brillantes comme le diamant — nous raconte l'historien turc Séadeddin — avaient été changées par le sang qu'elles avaient versé, en lames de la couleur de l'hyacinthe, l'acier des javelots s'était déjà transformé en rubis étincelants, le champ de bataille, jonché

de têtes et de turbans aux mille nuances, en un immense carré de tulipes, et la Sitnitsa coulait ensanglantée. Ce fut le moment choisi par Miloche pour s'immortaliser et assurer la victoire aux Serbes. Au travers de milliers de combattants et au milieu d'un fleuve de sang, il se fraya un passage, criant aux Turcs de le laisser arriver près des gardes du sultan, pour lui révéler un secret important. Une fois sous le tente du sultan, étendu sur son divan, Miloche sollicita la faveur, qu'on lui accorda, de baiser le pied de Mourad I. C'est alors que Miloche se prosterna devant le sultan, lui saisit le pied, l'attira vers lui, et lui enfonça son poignard dans la poitrine. Quelle scène ! Les gardes se précipitèrent sur l'assassin, mais le noble Serbe, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses, tua plusieurs Turcs et parvint, après d'incroyables efforts, à échapper trois fois à la foule des assaillants. Ses deux pobratims Milan Toplitsa et Yvan Kossantchitch l'aidèrent dans cette lutte, mais Miloche ne pouvait pas parvenir à atteindre son cheval. Il devait succomber. Il fut vaincu par le nombre. Le sultan, dans l'angoisse de sa blessure mortelle, s'énervait et s'efforçait de dicter les ordres qui devaient décider du sort du combat. Les Turcs allaient être vaincus, mais les Serbes, de leur côté, perdaient la foi, ne sachant pas encore ce que Miloche avait fait, et croyaient à la trahison, puisqu'il était dans le camp des Turcs ! Cependant le tsar Lazar ne se découragea pas, et, en tout cas, résolut de rester sur le champ de bataille et, par son exemple, de servir la bonne cause. Il changea son cheval fatigué et se lança contre Bayezid. Mais Lazar, en changeant son cheval, avait, pour un moment, disparu aux yeux de ses fidèles et le désarroi faillit commencer. Une troisième fois,

son cheval tué, Lazar n'eut pas la chance d'en prendre un autre à temps, et s'étant trop avancé, on le captura et on le dirigea vers le sultan mourant. C'est alors que le désarroi commença. Vlatko se sauva avec quelques-uns des siens, tandis que Vouk, avec ses 12.000 cavaliers, soutenait encore la lutte, et finalement se résigna à s'arrêter vers la fin de l'après-midi. Pendant ce temps, Mourad I put encore à peine désigner Bayezid pour successeur, et prononcer la sentence de mort du tsar Lazar ainsi que de plusieurs nobles Serbes captivés. Mais il n'y avait pas un seul Serbe (même de nos jours !) qui eût regretté de mourir pour la patrie, après l'exploit de Miloche Obilitch. Quand le tsar Lazar apprit la vérité, les mains jointes et tombant à genoux, il s'écria : « Grand Dieu ! tu peux maintenant m'appeler à toi, car tu m'as permis de voir mon ennemi mourir avant moi, par la main d'un guerrier fidèle ! » De suite, Lazar, avec ses nobles, fut décapité en présence de Mourad I en proie aux douleurs de l'agonie. C'est ainsi que finit la bataille de Kossovo, emportant deux puissants souverains ennemis et ouvrant une nouvelle époque pour les Serbes et la péninsule. La date est le 15 juin 1389. Le corps du tsar Lazar fut d'abord déposé au monastère de Gratchanitsa (en Kossovo), puis dans la cathédrale de Prichtina, et, deux ans après, on le transporta au monastère de Ravanitsa (sa fondation) près de Morava, puis, au xvi^e siècle, en Syrmium (Srem), dans le monastère de Vrdnik ou, aujourd'hui, de Ravanitsa. L'Eglise a reconnu le tsar Lazar comme martyr et l'honore tous les 15 juin. Mais quelle coïncidence singulière ! Cette romanesque Frouchka Gora, dont les bois entourent plusieurs pieuses fondations serbes, devint le Panthéon des grands hommes serbes. Rappelons-nous, que là, se trouvent surtout Rava-

nitsa et Krouchédol. La première garde les restes du dernier tsar serbe que conduisit le peuple jusqu'à Kossovo, et l'autre au bout de cinq siècles reçut le corps du premier roi serbe depuis Kossovo. Ainsi, non loin l'un de l'autre reposent le tsar Lazar et le roi Milan.

En Occident, paraît-il, on avait d'abord appris la victoire des Serbes, et on croyait que les Turcs ne sortiraient pas du champ de Kossovo; se rendant compte au dernier moment de l'importance d'une telle victoire, dans quelques endroits, on bénissait le ciel, et notamment en France. Charles VI, à Paris, à Notre-Dame, fit chanter un solennel *Te Deum*. Mais quel lendemain ! Depuis le 15 juin 1389, la Serbie septentrionale avait perdu sa souveraineté, comme conséquence de la bataille de Maritsa, 26 septembre 1371. L'unité des Serbes manifestée encore dans la conception politique de Lazar et de Tvrtko I, ces deux étoiles filantes, était dissoute sur le champ de Kossovo. Depuis, même de nos jours, le peuple serbe n'a pas encore réédité, ni cette unité qui existait sous le tsar Lazar, ni celle qu'il y avait sous le tsar Douchan, et nous avançons vers une époque où dans les heureux Etats on parle *des droits de l'homme* ! Les ennemis modernes du peuple serbe sont dans la même situation vis-à-vis des Serbes, que celle dans laquelle ils se trouvaient quand ils étaient encore Byzantins il y a une dizaine de siècles ! C'est triste, mais vrai.

Voilà comment finit la bataille de Kossovo¹, entraînant tant de suites après elle. Mais le cœur du peuple serbe battait toujours, et il battra pour la patrie, tant que le

¹ La postérité reconnaissante vient d'élever un monument (1901) aux héros serbes tombés à Kossovo, dans la capitale du tsar Lazar à Krouchévats. On a pu voir ce monument du sculpteur serbe, G. Jovanovitch, à l'Exposition de 1900.

Serbe vivra, bien au delà de la Save et du Danube, et au sud dépassant les lacs macédoniens jusqu'au Vardar et la mer Egée, entre la Strouma, le Stara Planina, le Timok et le Danube jusqu'à l'Adriatique entre l'Una, la Tsetina et le Drin. « Qui aime bien, souffre bien », dit-on, et c'est ainsi que dans les moments les plus difficiles le peuple aimait sa patrie serbe, savait se rapprocher de son passé et se préparer pour l'avenir. La chanson serbe, cette pesma, est le produit spontané et sincère de tout le peuple, qui est devenu poète sans le savoir. Celui qui lit les chansons populaires des Serbes, lit une épopée des plus belles que l'humanité ait pu produire jusqu'à nos jours¹. Un esprit allemand, le philologue J. Grimm, au commencement du xix^e siècle, quand il s'en rendit compte écrivait : « On apprendrait la langue serbe rien que pour lire la pesma ! » Toute l'histoire du peuple serbe est racontée en vers pleins de poésie, et les enfants sur les genoux de leurs mères l'écoutent, se fortifiant doublement et se préparant à défendre la mère aimée, la belle patrie. Rien que dans ce cycle de pesmas sur Kossovo, on voit comme en un cinématographe tous les héros les plus aimés qui se sont couverts de gloire en combattant

¹ En français, pour le moment, nous ne pouvons que recommander surtout A. Dozon : *Poésie populaire serbe*, 1859, et *l'Epopée serbe*, 1890 ; *Poésies serbes* : le tsar Lazar et la tsarine Militsa (Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, Paris, t. XV, 1854, p. 217, 221) ; *l'Epopée serbe*, chants populaires héroïques de Serbie, Bosnie et Herzégovine, etc. Paris, Leroux, 1888, avec une gravure représentant les Serbes autour de leur chansonnier national dit gouslar. — *M^{me} Elise Voïart*, Chants populaires des Serviens, etc. Paris, 1834, en deux volumes. — *Adolphe d'Avril*, La bataille de Kossovo, Rapsodie serbe, etc. Paris, 1868 ; en 64 pages donnant une des plus belles traductions que nous connaissions.

pour la patrie. Et Dieu sait si la patrie est précieuse, attendu que, sans le sacrifice de nos ancêtres, nous n'existerions pas. C'est ainsi qu'un peuple est guidé beaucoup plus par ses morts que par ses vivants. Tant de braves tombés pour la Serbie n'ont fait que l'élever davantage. Siècle par siècle, ils ont créé des idées et des sentiments et par suite, tous les mobiles de la conduite des Serbes. Si, avec un cimetière et une éducation patriotique, on a l'essence d'une patrie, tout est là : un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire. C'est le fonds sur lequel on assied la patrie des Serbes et que chaque génération se sent devoir servir par l'épée et par la plume, toujours guidée par le cœur, la sincérité et la vérité. Un peuple qui agit ainsi pour sa patrie, mérite d'être bien vu et secondé par ceux qui sont vraiment forts et civilisés, car il sait réellement servir l'humanité.

Avec les batailles de Maritsa (1371) et de Kossovo (1389) la Serbie (méridionale et septentrionale) a perdu sa souveraineté, est devenue le pays vassal de la Turquie. Mais, les Turcs n'en avaient pas encore fini avec les Serbes, malgré leurs deux victoires. C'est que le sultan Bayezid (1389-1402) se trouvait dans la situation de Pyrrhus ; il aurait pu parfaitement dire comme celui-ci à Asculum (279) : « Encore une victoire comme celle-là et je suis perdu. » Le nouveau sultan se hâta de rentrer tout droit à Andrinople, d'empêcher la guerre civile et de s'assurer le trône en étranglant son frère aîné Yakoub. En Serbie, près de Krouchevats, il laissa une troupe qui pillait aux environs, n'osant jamais traverser la Serbie, car le peuple serbe était loin de se sentir vaincu et anéanti. Les Turcs auront encore un

bon siècle à lutter pour dominer le peuple et réunir les morceaux de la Serbie à leurs conquêtes déjà faites. Le sultan Bayezid n'a fait que ce qu'il a pu faire de plus sage : confier la Serbie de Lazar à son fils Etienne (1389-1427) ¹, à condition d'être le vassal de la Turquie. Il est vrai que la grande majorité des Serbes était pour que l'héritage du trône restât dans la famille de Lazar, c'est-à-dire à sa veuve Militsa et à ses enfants mineurs. Le gendre du feu tsar, Vouk Brankovitch, reconnaissait bien la suprématie de Lazar, mais cette fois, c'était lui qui voulait prendre le pouvoir sur tout le pays. Peut-être cela eût-il mieux valu, mais il était mal compris, d'où la haine, que le peuple et la pesma vouèrent à Vouk, et il passa pour un véritable traître ! Retiré dans son pays de Sitnitsa (avec sa femme Mara, ses fils Grgoure, Georges et Lazar), il devint vassal du sultan, qui, pour infidélité, le fit jeter en prison en 1398, où il trouva une triste fin. La situation de la tsaritsa Militsa était bien difficile, car en réalité c'était elle qui se voyait à la tête du peuple, abandonnée par ses deux gendres Vouk et Georges II Stratsimirovitch, qui après Kossovo se retira défendre sa Zeta (Monténégro). Le seul conjuré et vrai ami du feu tsar, le roi Tvrtko I de Bosnie, aurait été capable de bien seconder la tsaritsa Militsa, mais il était en guerre avec le roi de Hongrie, Sigismond. Celui-ci, de suite après Kossovo, attaqua les pays de Tvrtko I et ceux du nord de la tsaritsa, sans plus tenir compte de la paix conclue et du serment prêté trois mois avant la bataille de Kossovo. Heureusement que Tvrtko I avec avantage repoussa Sigismond, mais, malheureusement il mourut trop tôt pour

¹ Le tsar Lazar laissa encore un fils nommé Vouk; le fils Dobrivoïe mourut jeune et du vivant de son père.

les Serbes (1391). Bientôt, à la suite des intrigues de Vouk, la tsaritsa Militsa abandonne Krouchevats, et rentre à Belgrade, la nouvelle capitale dont le fort fut bientôt rétabli et fortifié pour des siècles. En l'année 1390, elle envoya une députation au sultan, pour fixer la situation du pays. Bayezid la reçut fort bien à Andrinople et consentit à la paix sous ces conditions : Etienne est reconnu prince sur le pays de Morava (c'est-à-dire entre la Save et le Danube et les deux Moravas), Etienne ainsi que son frère Vouk et tous les seigneurs du pays viendront en aide au sultan dans toutes ses guerres, et Etienne commandera en personne son contingent annuel de 1.000 cavaliers; Etienne doit payer un tribut annuel sur toutes les mines d'argent du pays, et sa sœur Mileva (Olivère), épousera le sultan Bayezid ¹.

Toutes ces conditions étaient onéreuses, mais on commença à les exécuter quand même. En 1391, Etienne amena sa sœur au harem d'Andrinople et prêta le serment de fidélité au sultan. Celui-ci, depuis ce moment, resta vraiment ami du prince, mais aussi, il est vrai que ce prince était bien redoutable et ne manquait ni de force, ni de courage. Peu de temps après Kossovo, les Serbes arrivent à se ressaisir et à s'organiser de telle façon qu'ils eussent pu faire encore des miracles contre les Turcs, si, du moins, ils n'avaient pas eu contre eux les Hongrois, leurs anciens ennemis. Le roi Sigismond (1382-1437) se targuait d'être le champion du christianisme en Orient, et il ne faisait que se battre avec les chrétiens des deux côtés de la Save et du Danube, et contre les Serbes de Bosnie et de l'Adriatique il levait de véritables croisades, se moquant ainsi de l'humanité, de la

¹ *Hammer* (I, 295) et *Noradounghian* aussi (I, 5), placent le « traité » en question en 1389, mais nous renvoyons la confirmation (complète) au moins à deux ans plus tard.

politique, de la diplomatie, et de tout ce qui fait la dignité d'un être humain. Les Serbes, du moins la masse du peuple, croyaient que les Hongrois allaient s'embrasser avec leurs frères turcs ! C'était avec regret, mais Etienne fut forcé d'éclairer Sigismond ; à la bataille de Nicopolis (25 septembre 1396), les Hongrois et les croisés allaient gagner la victoire, quand, au moment critique, le prince Etienne, avec 5.000 cuirassiers serbes, la décida en faveur des Turcs ! Lorsque après cette bataille le prince Etienne et le roi Sigismond furent forcés de se rapprocher et d'agir de concert, leur amitié fut très mal vue des Serbes, et Etienne faillit perdre le pouvoir. Etienne se réconcilia avec Bayezid, attendant un meilleur moment, mais la Bulgarie fut réunie à la Turquie la même année, 1398. Quand Bayezid engagea la guerre contre Tamerlan en Asie, Etienne l'accompagna. Dans la terrible bataille d'Angora, 20 juillet 1402, Etienne se battit comme un lion, mais ne parvint pas à sauver le sultan : Bayezid fut captivé, ainsi que son harem où se trouvait l'infortunée Olivère, princesse serbe. Celle-ci fut délivrée, et l'année suivante rentra en Serbie ; mais, depuis cette bataille jusqu'à 1413, année où s'établit Mohammed (1413-1421), se livra une série de luttes, avec toutes les combinaisons possibles, entre les quatre fils de Bayezid et ses anciens vassaux de la péninsule. Nous n'en rappellerons que le résultat qu'en tira le prince Etienne : Il délivra le territoire, et obtint *l'indépendance de la Serbie septentrionale, qui dura de 1404 à 1409, et en partie jusqu'à sa mort*¹ *survenue en 1427*. Son héritier par lui désigné, n'ayant pas

¹ Lors de l'avènement au trône de Mourad II, le prince Etienne le félicita et fixa la paix (peut-être en 1424), mais en tous cas ce n'est pas « le renouvellement du traité de paix » de *Noradounghian* (I, 10).

d'enfant, ni de proches parents, fut Georges Brankovitch, fils de Vouk (1427-1456) qui régnait en Zeta sous le nom d'Etienne. C'était un souverain des plus intelligents, mais la destinée la plus tragique l'attendait. Le sultan Mourad II (1421-1451), tout au commencement de son règne, lui enlève la contrée de Krouchevats, et les Hongrois, la partie de la Save (Matchva) avec Belgrade ! Georges devait manœuvrer entre deux ennemis, pour le mieux des intérêts de son peuple. Comme le sultan disposait de grandes forces et que Georges n'était pas préparé, celui-ci engagea des pourparlers avec le sultan. L'année suivante (1428), comme le sultan ne pouvait conquérir Novo Brdo Belfort serbe, la paix fut conclue sous ces conditions : le sultan ne gardera que les forts de Niche, de Krouchevats et de Goloubats ; Georges est reconnu le prince (despote) de Serbie, mais il aidera le sultan avec 3.000 cavaliers et lui paiera annuellement 30.000 ducats. — Avec le roi Sigismond, il s'arrangea de la façon suivante : les Hongrois garderont Matchva et Belgrade pour mieux aider Georges contre les Turcs ; en revanche, le roi Sigismond cède à Georges quelques provinces en Syrmium et Banat. — Il est vrai, il faut le signaler, que Georges et Sigismond conclurent même une alliance contre les Turcs, mais la masse du peuple serbe ne voyait pas là, l'amitié des Hongrois, et ce ne sera que lorsque le Polonais Vladislav montera sur le trône de Sigismond qu'éclatera l'étincelle de l'ancienne braise slave ! Car, à cette époque, comment le peuple serbe pouvait-il regarder d'un bon œil les Hongrois, quand ceux-ci occupaient Belgrade, et que le peuple devait faire des corvées pendant quelques années, en fortifiant la Serbie de la nouvelle capitale de Smederevo (Semen-dria) ?

Cependant Georges tenait à agir d'accord avec les

Hongrois contre les Turcs. Dans ce but, et pour sceller l'amitié, Georges consentit au mariage de sa fille, la belle Catherine, avec le beau-frère de Sigismond, Ulrich de Gilly (1434). Le despote Georges en espérait un rayon de soleil. Tout au contraire, les Turcs découvrirent une amitié étroite entre Georges et Sigismond ; pour dissiper ces doutes, le despote dut donner aussi au sultan sa seconde fille (à peine âgée de 14 ans), la belle Mara ! Il le fit, mais non sans une grande douleur, en 1435¹. Comme le despote haïssait de plus en plus les Turcs, et qu'il passait pour un des plus riches souverains de son temps, il poussait Sigismond à préparer la croisade contre les Turcs. Mais le sultan, pour avoir la situation nette, en 1436, rentra en Transylvanie, contre les Hongrois. Le despote devait l'aider, mais il ne le fit pas. Pendant cette expédition du sultan, les Hongrois sortirent de Belgrade, brûlèrent les vaisseaux turcs sur la Morava près de Krouchevats et gagnèrent une bataille près de Smederevo. Le sultan en fut furieux, il attaqua Georges, lui enleva Branitchievo et le somma de lui rendre Smederevo ! A ce moment en Hongrie, Sigismond meurt, et Albert (1437-1439) monte sur le trône. En 1438, le sultan se dirigea contre le despote, décidé d'en finir avec lui, puis de pénétrer

¹ *Hammer* (II, 287) et *Noradounghian* (I, 12) placent le cinquième traité entre la Serbie et la Turquie en 1432. D'après les sources serbes, ce traité n'existe pas, mais il se passa ceci à cette époque : le sultan pénétra en Transylvanie et battit les Hongrois, le despote profite de l'amitié du sultan et attaque en Bosnie Tvrtko II, ami de Sigismond, et obtient les pays de Zvornik et toute Oussora, avec Srebrenitsa (1433 et 1434) ; le despote est obligé de promettre sa fille Mara au sultan. Mais il y a encore un traité, celui de 1439, que *Hammer* mentionne (éd. fr., t. XVII, p. 108), et que *Noradounghian* oublie. A vrai dire, ce traité de paix n'existe pas non plus.

en Hongrie. Les Serbes ne lui laissèrent pas le temps de conquérir Ostrovits et Boratch, sur la rive gauche, et Ravanitsa, sur la droite de la Morava. L'hiver interrompit la lutte, mais le printemps suivant (1439), le sultan s'achemina avec 200.000 soldats contre le despote. Une armée assiégea Novo Brdo, l'autre Smederevo, et la troisième croisait entre le Timok et la Morava. On se battait partout, mais les Turcs ne pouvaient rien gagner définitivement. Cependant le despote, pour avoir plus vite le secours promis par les Hongrois et soulever les occidentaux, quitte sa capitale assiégée, vers la fin de juin et passe à Szegedin, avec sa femme Irène et son plus jeune fils Lazar. De là le despote se rendit dans ses pays de Zeta, sur l'Adriatique. Le despote confia la défense de Smederevo à son deuxième fils Grgoure ; le fils aîné, Étienne, était parti à Andrinople voir sa sœur, et il y était gardé. On résista à Smederevo pendant trois mois, mais forcée par la faim et le désespoir de ne recevoir aucun secours, la capitale se rendit le 27 août 1439, tandis que Novo Brdo résistait toujours (pendant quatre ans !) ainsi que quelques petits forts, mais 200.000 Serbes furent emmenés en esclavage en Turquie. Le sultan dirigea Grgoure, fils du despote, sur Andrinople, d'où, avec Étienne, il fut envoyé en prison à Tocat (1441), en Asie Mineure, où on leur brûla les yeux ! Pendant ce temps, le despote offrait des milliers de ducats et faisait tous ses efforts pour enrôler des combattants et soulever les Hongrois, ainsi que les occidentaux. Mais sa peine devait être perdue jusqu'à ce que les luttes autour du trône hongrois fussent un peu apaisées et que Vladislav de Pologne fût nommé roi (1440-1444). Depuis le printemps 1440, les Turcs, au nombre de 100.000 environ, campaient devant Bel-

grade. Le sultan était à la tête de l'armée. Les Hongrois défendaient Belgrade, sous la conduite de Jean Tolovats, d'origine serbe. Le jeune roi Vladislav (16 ans), sous l'influence du despote Georges et de Jean Hunyade, résolut d'agir contre les Turcs. Il envoya d'abord une ambassade au sultan pour l'éloigner de Belgrade. Le sultan l'accueillit, mais l'envoya à Smederevo pour y attendre la réponse. Alors, avec toutes leurs forces, les Turcs attaquent Belgrade, mais, ne pouvant s'en emparer, le sultan l'abandonne après six mois de luttes et la perte de 17.000 Turcs. La réponse à l'ambassade hongroise était : que le sultan, pour le moment, laissait Belgrade. Ainsi en Serbie, Belgrade ne succomba pas, Novo Brdo non plus, ni une bonne partie de Zeta et de Bosnie. Novo Brdo ne succombe que le 27 juillet 1441, et depuis, les Turcs achevèrent la conquête complète des pays du despote Georges, en tenant compte que sur la partie maritime, Étienne Voukovitch-Kossatcha régnait comme vassal du sultan. Mais le despote Georges ne se voyait pas encore perdu, et employait tout son talent et son immense richesse à soulever les Hongrois et les occidentaux contre les Turcs. Depuis la fin de juillet 1441, le despote rentra dans ses biens de Syrmium et s'installa à son Sicloche. Là, comme partout où il passait depuis son départ de Serbie, les Turcs l'incommodaient et tenaient à s'emparer de sa vie. Le sultan savait bien que tant que le despote vivrait, la Serbie ne serait pas turque. En effet, le despote agissait plus que jamais. Pendant l'hiver de 1441-1442, il organisa une bonne armée à son compte, et les Serbes lui arrivaient de tous côtés. Le roi Vladislav et tous les grands seigneurs orientaient les esprits contre les Turcs. Le sultan s'en rendit compte à temps, et voulut les surprendre. Mezid-bey de Roumélie entra

en Transylvanie et le 18 mars 1442 détruisit l'armée de l'évêque de Lépèche. Après trois jours, Jean Hunyade surprend les victorieux et les écrase complètement. La tête de Mezid-bey avec beaucoup de trophées et de butin, fut envoyée, en signe de reconnaissance et d'amitié, par J. Hunyade, au despote Georges. Cette victoire retentit dans toute l'Europe. Les Hongrois s'enflammèrent (enfin !), les princes de Valachie et de Moldavie se déclarèrent pour la Hongrie, les Serbes de tous les côtés cherchaient le despote et en masse se dirigeaient vers lui, en Syrmium (Srem). Le pape Eugène ne tarda pas à prêcher la croisade. Même le sultan de Karamanie se mettait contre le sultan et les Turcs d'Europe ! Cependant, en été 1444, les Turcs s'emparèrent des montagnes près de Belgrade et y bâtirent le fort d'Avala (Jrnovagne), et à la fin de ce même été, avec 80.000 hommes, ils rentrèrent en Transylvanie. Le grand nombre de soldats du despote se joignit à celui de J. Hunyade, et le 26 septembre (1442), à Vasag, gagna la victoire. A la fin de janvier 1443, le pape Eugène lança sa mémorable invitation à tous les Etats chrétiens, d'où nous ne relevons que ce passage : « Même les enfants ne peuvent inspirer la pitié à ces Turcs barbares. Ceux-ci tranchent la tête à de pauvres enfants, à peine arrivés au monde, qui, dans leur innocence, sourient au coup mortel des bourreaux !... » Mais les occidentaux avaient à faire chez eux. Enfin, le roi Vladislav ouvrit la diète à Bude le 9 juin 1443, dans le but d'approuver la guerre contre les Turcs. La parole fut d'abord donnée au cardinal Julien, représentant du pape, qui parla chaudement contre les Turcs. Après, ce fut le tour du despote Georges. D'après Callimachus, secrétaire du roi, nous connaissons son discours, dont nous ne relèverons que quelques pas-

sages. Le despote, qui avait plus de 60 ans, était un bel homme, à l'expression martiale ; il respirait la sagesse d'un homme d'Etat expérimenté, et la dignité d'un vrai souverain, désigné par son origine, et davantage par la nature des choses. Quand il se leva, un silence religieux se fit. Il se rendait compte de ce moment historique, et était tout ému. Il commença par énumérer vivement toutes les cruautés turques envers les Serbes : « on les coupe, on les égorge, on les scie, on les enterre vivants, on les écorche, on les emmène en esclavage et on les pousse à toutes les bestialités!... » C'était terrible de l'écouter et les larmes lui coulaient quand il parla de ses fils aveuglés. Après, il raconta sa situation d'autrefois, et expliqua, comment, nulle part, les Turcs ne le laissaient en paix. C'est pourquoi, il conseilla aux seigneurs hongrois de se rendre sages par les souffrances des autres. Il leur dit qu'ils ne devaient pas croire que les ennemis étaient loin ; « c'est une chance et la volonté d'en haut, si Hunyade les a repoussés, sans cela les Turcs auraient envahi la Valachie et la Hongrie. Il vaut mieux que la Hongrie devienne vengeresse du malheur des autres que des siens ! La chance de la guerre est inconstante, il faut en profiter pendant qu'on la tient. Ne perdez pas cette occasion ; ni, par votre indifférence, ne rompez pas la série des victoires. » Et s'adressant au roi et à son entourage : « Répondez aux espérances que vous provoquez, disait-il ; j'offre une bonne partie de ma fortune pour les frais de la guerre et par mon exemple, je soutiendrai les autres... » Peu après la décision fut prise, contre les Turcs. Le roi lança l'ordre que la principale troupe fût prête pour la fin de juillet, à Bude. Tous les seigneurs et prélats se mirent à l'œuvre, le cardinal Julien enrôlait les volontaires sous le drapeau

du pape, J. Hunyade en faisait autant dans sa contrée de Temes (Tomiche) et le despote Georges en Syrmium, où il fut reçu, à son retour, avec enthousiasme, par les milliers de volontaires et de mercenaires. Le résultat fut qu'à la fin de juillet, on comptait 40.000 combattants, dont 25.000 recrutés et entretenus par le despote ¹. Le roi Vladislav et le cardinal Julien avec leurs soldats hongrois, allemands, tchèques, et polonais (de ces deux derniers il y en avait 6.000), suivaient le Danube depuis Bude, dès le mois d'août (1443), ils se joignirent au despote et à ses troupes à Slankamen, puis sur les bords de la Teiss ils rencontrèrent J. Hunyade avec les Valaques et les Saxons. En tout on suivait les conseils du despote. Près de Kovine, en face de Smederevo, ils campèrent, puis au mois d'octobre ils passèrent en Serbie. L'armée fut divisée en trois corps : le premier (12.000 cavaliers choisis entre tous), devait opérer sous J. Hunyade, le deuxième corps sous le despote, et le troisième sous le roi Vladislav ; le cardinal Julien gardait la réserve. Ils remontèrent la Morava ; à la fin d'octobre ils battirent Issak-Pacha et se rendirent maîtres de Krouchévats, puis de Niche (2 novembre). Kazi, pacha de Roumélie, qui venait au secours des Turcs, fut également battu le lendemain, de même que Tourahan-pacha (3 novembre) venant de Scoplîé (Uscub). Partout sur le passage, le peuple serbe se levait et entraînait dans les rangs des combattants. On se dirigea vers Sofia et les Turcs perdirent cette ville au commencement de

¹ C'est une chose qu'il faut relever quand on veut se rendre un compte exact de l'expédition de 1443-1444. Cependant, nous ne trouvons pas un mot qui se rapporte aux Serbes, ou au despote Georges, dans Lavisce et Rambaud, *Histoire générale*, t. III, p. 875 et suiv.

décembre. On était déjà en hiver et les chrétiens tenaient encore à s'emparer de Philippopoli, puis à se diriger sur Constantinople. Pour cela, il fallait d'abord traverser les Balkans; les deux gorges, Markova-Kapia (Succi) et Zlatitsa, étaient comblées par du bois et des pierres, sur lesquelles les Turcs avaient roulé de la neige et jeté de l'eau, si bien que tout était en glace infranchissable. Les alliés essayèrent quand même plusieurs fois de la franchir, mais ce fut en vain. Alors le roi et tous les autres voulurent retourner, mais le despote s'y opposa. Comme il était impossible de rester à cause du froid, on décida de faire une diversion. Feignant de se retirer, ils se mirent en route, les Turcs descendirent des montagnes, et bientôt une lutte acharnée s'engagea dans la plaine. Ce fut une des plus terribles batailles. On raconte que le despote et J. Hunyade marchaient parmi les premiers et s'exposaient à tous les dangers; le roi eut la main blessée. Les Turcs furent battus, mais ce qui en restait se retira dans les anciennes positions des Balkans. Seulement, tout le profit de cette bataille (deux jours avant la Noël) fut pour le despote, quand il captura Mahmoud-Tchelebi, frère du grand vizir et gendre du sultan. Les Hongrois recommencèrent à vouloir se retirer, mais le despote répondit : « Du moins il faudrait battre ces Turcs des montagnes, afin d'éteindre le brasier qui menace du grand feu. » A l'aube du jour, la veille de Noël, on se battit de nouveau autour de Zlatitsa, mais sans le résultat espéré. Cette fois, vu l'hiver et toutes les difficultés, le roi Vladislav résolut de s'en aller. Le despote insistait toujours : « Comment! retourner maintenant après tant de glorieuses victoires, et sans nous en être assuré le fruit? Vous dites : « Il fait froid! » Il fait froid pour les Turcs comme pour nous.

Pour eux davantage, parce qu'ils sont nés sous un climat chaud et ne sont pas habitués du tout au froid, tandis que nous le sommes, surtout vous, Hongrois, Polonais et Allemands, vous qui vivez au nord et vous vantez de votre endurance ! Vous dites : « Il n'y a pas de nourriture ! Si, il y en a beaucoup, dans les villages autour de nous. Faut-il de l'argent pour vous en procurer ? Eh bien, je vous donne de suite 100.000 ducats !... » On l'écouta, mais on ne le suivit point. Le despote offrit 100.000 ducats au roi, afin qu'il lui laissât une armée pour délivrer tous les forts serbes. Il n'obtint pas plus de résultat. Alors, au désespoir du despote, la retraite fut décidée, et commencée. Le prévoyant despote voyait tout mis en jeu : la délivrance de la Serbie, si bien commencée, restait encore retardée, pour combien de temps ? Il savait bien que les Turcs ne supporteraient pas l'outrage des batailles perdues, et que les Serbes expieraient avant tous les autres. Le roi, voyant le despote abattu, lui promit qu'il recommencerait la guerre au printemps prochain. Le despote n'avait qu'à accepter, mais il tenait à être le dernier dans la retraite.

En effet, la marche s'ouvrait d'abord par le train des équipages, avec de nombreux trophées, puis l'infanterie de Julien, l'armée de Vladislav, celle de J. Hunyade, et enfin, venait Georges avec ses Serbes. Le despote savait bien ce qu'il faisait. Au bout de quelques jours, il fut attaqué par la cavalerie turque, qui s'était mise à poursuivre les chrétiens. Le roi était déjà loin, à deux jours du despote ! Tout en repoussant l'ennemi, Georges entra dans le défilé de Kounovitsa (entre Bela Palanka et Niche). Là, il fut attaqué par Kazim pacha, qui renforça les forces turques. L'avant-garde des chrétiens était à Pirot, où l'on apprit que le sultan de Sofia se dirigeait avec la principale troupe

(le sultan était de retour d'Asie, où il s'était réconcilié avec celui de Karamanie). Les Turcs de Souva Planina tombèrent sur le despote, qui était isolé de ses alliés. La lutte fut terrible, et la victoire remportée par les Serbes. De nouveau, le despote insista auprès du roi, cette fois, pour rester en Serbie. Mais le roi ne voulait pas, et arrivé fin janvier à Belgrade, il passa avec tous, en Hongrie, février 1444. En Serbie, près de Toplitsa, ne restèrent que les combattants serbes, partout acclamés par le peuple enthousiasmé de la délivrance de ses villes et de ses champs. A Bude, la réception fut majestueuse ; on déposa les drapeaux et les trophées à la cathédrale, et plus tard, sur l'ordre du roi, les grands portraits du despote Georges, de Julien et de J. Hunyade.

Le despote Georges, dont la situation était bien délicate, poussait de nouveau à recommencer l'expédition. Beaucoup de belles promesses venaient, mais on était loin de les réaliser. La principale cause qui empêchait le roi de soulever une nouvelle expédition était la situation intérieure de la Hongrie et de la Pologne ; son trône était en danger. A ce moment, une délégation du sultan vint auprès du despote, pour racheter Mahmoud-Tchelebie, et tenter de le pousser à conclure la paix. Alors, le despote, voyant que son pays pouvait être délivré sans de nouvelles guerres, dont l'issue était toujours incertaine, consentit, et se confia au roi Vladislav. Au bout de quelque temps, la diète de Szege-din accepta la paix, sous ces conditions :

- 1^o La Bulgarie reste province du sultan ;
- 2^o La Valachie redevient le pays vassal de la Hongrie avec le tribut annuel au sultan ;
- 3^o *La Serbie septentrionale (Zeta y comprise), est restituée au despote Georges ainsi que tous les forts con-*

quis par les Turcs (Smederevo, Goloubats, Krouchevats, Pirot, Niche, etc.), en Serbie et en Albanie du nord ; le despote paiera le tribut annuel et par un contingent aidera le sultan, à sa demande ;

4^o Les Hongrois et les Turcs s'engagent à ne plus traverser le Danube ;

5^o Le sultan donne 50.000 ducats au despote, à titre de rançon pour son gendre Mahmoud, et il délivre les fils du despote et ceux du prince Vlad (de Valachie) ; le reste des captifs sera échangé réciproquement ;

6^o Le sultan est tenu de suite, de faire commencer, et de finir dans le plus bref délai, la restitution due au despote ;

7^o La paix durera pendant dix ans¹.

Ce traité fut rédigé en deux exemplaires et en deux langues. La diète l'approuva à l'unanimité. Le roi Vladislav, le despote Georges, J. Hunyade et beaucoup d'autres, y ont apposé leur signature. Selon la pratique du temps, les deux partis devaient prêter le serment de se conformer aux conditions du traité. J. Hunyade attira l'attention de tous sur l'importance de ce serment ; le despote dit : « Réfléchissons bien avant de jurer, car une fois que nous aurons prêté serment, nous devons y rester fidèles. » Le représentant du sultan jura sur le Koran, le roi sur l'Evangile. Ainsi fut fait le 13 juillet 1444.

Enfin ! grâce à l'incroyable persévérance du despote Georges, sa politique fut couronnée de succès ; il rentra en Serbie avec sa famille, délivrée des Turcs. Son retour à Smederevo eut lieu le 22 août au milieu de

¹ Ce traité n'est pas conservé, nous l'avons rétabli d'après les sources consultées, et en tenant compte des suites de cette paix.

scènes indescriptibles. Après quelque temps, le commissaire turc Balta Oglou lui amena ses deux fils aveuglés. Les deux princes chancelaient en tendant les bras vers leurs parents pour les embrasser; le vieux despote jeta un cri effroyable et tomba évanoui..... Pendant que l'auguste proscrit serbe recommençait son règne, son ancien vainqueur et le premier conquérant de Serbie, le sultan Mourad II, abdiquait en faveur de son jeune fils Mohammed (14 ans) et lui, avant sa quarantième année, s'en alla à Magnesie finir ses jours. Mais quel revers ! A peine le traité de paix du 13 juillet 1444 fut-il connu en Europe que le roi Vladislav commença à recevoir de belles promesses et fut vite prêt à troubler la paix. Et le serment prêté ? Le pape en dispensait tout le monde : le serment était aux infidèles ! Le roi invita le despote. Celui-ci ne tenait pas du tout à recommencer la guerre et proposa qu'on attendit le délai prévu, alors il viendrait avec 50.000 soldats, et donnerait de suite au roi 100.000 ducats. Le roi voulait agir. Le despote, malgré sa situation délicate entre les Turcs et les chrétiens, vu l'épuisement de son peuple et le pays ravagé (c'était un champ de bataille), conclut une convention avec le commissaire turc qui se préparait à lui livrer le pays. D'après cette convention, qui passa plus tard comme traité, du 15 août 1444, le despote et le sultan confirment les clauses du traité de Szegedin en ce qui concerne le despote, et la Serbie restera neutre en cas de conflit entre les Turcs et les Hongrois. C'est pourquoi la même année, le roi Vladislav avec ses alliés, fut forcé de passer le Danube près d'Orsova et il campa devant Varna. Là, ils apprirent, étonnés, que le sultan Mourad était rentré en Europe avec 40.000 combattants, dont le nombre, avec ceux de la capitale, fut porté à 100.000 qui se dirigèrent contre

les chrétiens. En tête de l'armée, il fit hisser le traité, et maudit ceux qui s'étaient parjurés. Dans l'effroyable combat, les chrétiens furent écrasés, et Vladislav y tomba avec bien d'autres. J. Hunyade parvint avec peine à se sauver en Hongrie (septembre 1444). En Hongrie, le roi Vladislav, fils posthume (1444-1457) fut proclamé. J. Hunyade fut élu régent jusqu'à la majorité du prince. Pendant ce temps, le despote fortifiait le pays de plus en plus, et rétablissait de bonnes relations avec ses voisins; le moral du peuple commença à se relever. J. Hunyade était furieux contre le despote, et l'invita de nouveau à s'associer contre les Turcs. Le despote refusa. J. Hunyade le proclama ingrat et lui confisqua tous les biens qu'il avait en Hongrie.

Au mois de septembre 1448, J. Hunyade réussit à entreprendre une nouvelle expédition contre les Turcs. Il passa par la Serbie; le despote ordonna au peuple de se montrer bienveillant envers l'armée et de lui offrir de la nourriture. Au contraire, J. Hunyade engagea ses soldats, au nombre de 25.000, à piller et à ravager tout sur leur passage, et ainsi ils arrivèrent à Kossovo. Le sultan quitte Scander-beg en Albanie, pour se diriger contre J. Hunyade. Les Hongrois furent battus comme jamais; J. Hunyade se déguisa et prit la fuite (18 octobre 1448) à travers la Serbie, mais il fut reconnu, saisi et conduit à Smederevo en prison. Le despote tenait à avoir des comptes nets avec J. Hunyade, autrefois grand ami, maintenant grand ennemi. Ce régent se targuait de proclamer que la Serbie était pays vassal de la Hongrie depuis longue date, bien avant le despote Georges. Une pareille prétention était injuste, car tous les souverains serbes avaient toujours conduit le sort de la Serbie, de telle sorte qu'elle restât et se développât indépendante. Le despote Georges demanda à

J. Hunyade de s'engager : à laisser désormais en paix le despote et sa famille ; à ce que l'armée hongroise, en cas de conflit avec les Turs, ne pénétre pas dans les pays du despote ; à ce que tous les biens du despote, confisqués en Hongrie, lui fussent rendus, et qu'on lui payât 100.000 ducats pour les dommages causés lors du dernier passage de l'armée. J. Hunyade accepta toutes ces conditions exposées sous forme de traité, lequel fut signé et juré par J. Hunyade, puis approuvé par la diète hongroise (1448). Ainsi, J. Hunyade regagna sa liberté la même année à Noël, et amicalement fut accompagné en Hongrie. Aussitôt rentré à Szege-din, où la diète siégeait, J. Hunyade refusa tout, la diète renia le traité, et le pape le délia encore une fois du serment prêté. De plus, la diète de 1450 décida d'attaquer la Serbie et de la forcer à reconnaître le roi de Hongrie pour suzerain ! En 1451, J. Hunyade rentra même en Serbie, mais le despote Georges sans accepter la lutte, parvint à éloigner les Hongrois par l'intervention du nouveau sultan. Car, Mourad II, mort, son fils Mohamed II monta enfin sur le trône (1451-1481), et se hâta d'en finir avec les chrétiens de la péninsule. Le despote lui envoya une ambassade pour le féliciter de son avènement au trône, resserrer les liens entre les deux souverains et lui demander de lui renvoyer sa fille Mara. Le nouveau sultan reçut avec honneur l'ambassade serbe (1451), et prêta le serment de garder la paix, tant que le despote Georges et son fils Lazar vivraient, pourvu que le despote vint à son secours avec 1.500 cavaliers et lui payât le tribut annuel. Après, en grande pompe, il accompagna la sultane Mara à son père et lui donna la contrée de Cratovo en jouissance, où elle mourut peu de temps après. Depuis, le sultan Mohammed II se donna tout entier à la conquête

de l'ancienne capitale de l'empire byzantin. Le 29 mai 1453, Constantinople tomba aux mains des Turcs, ainsi que son dernier empereur, Constantin Dragasès (1448-1453). Maintenant, venait le tour du despote Georges. Le sultan lui demanda un tribut de 30.000 ducats, et la cession de Smederevo et de Goloubats (deux forts sur la rive droite du Danube). Le despote consentit au paiement du tribut (1453)¹, mais non à la cession des forts. Alors, au printemps 1454, Mohammed II pénétra en Serbie. Le despote ordonna à son peuple de rentrer dans les forts et de s'y défendre, tandis que lui et sa famille passaient en Hongrie pour préparer le secours. L'armée serbe se divisa en trois corps : de Doubotchitsa, de la Toplitsa et de Smederevo. A Doubotchitsa, sous le commandement de Nicolas Skobalitch, les Serbes battirent les Turcs. Le sultan arriva à leur secours, et le combat s'engagea de nouveau à Trepagné (près de Vragne). Les Serbes se battirent comme des lions, mais ils durent succomber devant le grand nombre d'ennemis, et Skobalitch, avec beaucoup d'autres, fut empalé. De là, le sultan se dirigea vers Smederevo ; en route, après de fortes luttes, il conquit Ostrovitsa. Mais, devant Smederevo, il échoua si bien que les Serbes le poursuivirent jusqu'à Sofia. Là, le sultan ordonna que toute l'armée turque de Serbie abandonnât tous les sièges commencés et se réunit à Krouchevats, sous Pheriz-beg.

Cette fois, le despote Georges, avec J. Hunyade, se dirigèrent contre Krouchevats et y battirent toute la force turque (32.000), et même Pheriz-beg fut capturé. Les deux alliés poursuivirent leur route jusqu'à Pirots ;

¹ Selon Hammer (III, 8, 17), le tribut était de 12.000 ducats (Noradounghian, I, 16-17) d'après la convention de 1453, et d'après celle de 1454, il remonta à 30.000 ducats.

de là, J. Hunyade passa par Vidin et rentra en Hongrie, tandis que le despote resta en Serbie (1454). On savait bien que, le printemps prochain, le sultan reviendrait contre le despote ; les Vénitiens (ceux-ci sont chrétiens !) attaquent le côté maritime de Serbie, se rendent maîtres d'une bonne partie de Zeta, et dans l'autre reconnaissent Etienne Tsrnoïevich (1455). Au mois de mai (1455), le sultan, avec une forte armée, attaqua et assiégea Novo-Brdo. De nouveau, le despote repassa le Danube, espérant soulever la Hongrie. Novo-Brdo résista tant qu'il put, mais, le 1^{er} juin 1455, il se rendit après sept jours d'un bombardement tel, que les murs étaient en ruines. Le sultan avait promis aux assiégés de les laisser s'en aller librement ; mais voici comment il tint parole : devant une seule porte ouverte par où tous devaient sortir, le sultan s'installa et divisa les Serbes en trois groupes. Tous ceux qui étaient capables de lutter (300) furent décapités, les belles femmes et les filles (700) distribuées entre les pachas, et les garçons, envoyés en Anatolie pour en faire des janissaires. Et dire qu'à ce moment même, avec le sultan, se trouvait un grand-vizir, Mahmoud-pacha, qui, dans le temps, avait été aussi arraché à ses parents, de Novo-Brdo ! Avec ce fort, succomba toute la partie sud. Le despote, pendant ce temps, parcourait l'Allemagne et la Hongrie pour soulever les esprits contre les Turcs. Malheureusement, il n'y réussit pas. De plus, à Vienne, le despote se trouva face à face avec l'envoyé du pape, le prédicateur Joannes Capistrano. Celui-ci engagea une longue discussion sur les dogmes des deux églises chrétiennes, et, paraît-il, sur ce terrain, le despote remporta la victoire. Alors, Capistrano lui proposa d'accepter, lui et son peuple, le catholicisme afin d'obtenir l'appui du pape (croisade).

Mais le despote lui répondit : « Voilà quatre-vingt-dix ans que j'ai vécu, et j'ai toujours été fidèle aux lois de mes aïeux. Mon peuple me croit sage, mais trouve que je n'ai pas de chance. Et toi, tu me demandes de faire quelque chose, après quoi mon peuple croirait que, sur mes derniers jours, j'ai perdu la tête ! Ah ! je préfère mourir misérable que de changer la religion de mes aïeux ! »

C'était clair. Le despote se trompa s'il crut qu'il avait affaire de ce côté à de nobles chevaliers. Ce désespéré de tout à l'heure reprit toutes ses forces et tourna le dos à l'Europe du moyen-âge. Il était très mal compris en Occident, ou réellement les occidentaux de son temps nourrissaient toujours des arrière-pensées contre l'Orient. Voilà donc que les chrétiens eux-mêmes tenaient à s'entretuer ! Ils ne se rendaient pas compte qu'un seul et même Dieu les protège. Le despote eût pu parfaitement garder son Etat, rester tranquille avec son peuple, s'il n'avait pas tendu la main aux Hongrois et aux autres chrétiens, pour combattre les Turcs. Et s'il avait accepté l'islamisme, il eût été un des plus puissants de l'empire turc. C'est sûr, car déjà les enfants serbes et chrétiens de la péninsule, enlevés dans leur enfance et élevés loin de leurs parents en Anatolie, en Asie, devenaient les plus terribles combattants contre leurs frères ; on a, parmi eux, une série de janissaires et de grands vizirs, ceux qui ont fixé l'empire turc et qui l'ont poussé vers son plein épanouissement, les premiers temps après le moyen-âge ; dans les plus puissants sultans, ne coulait pas le pur sang turc ! Du reste, l'Europe occidentale et catholique de l'époque du despote Georges, était aussi très agitée, surtout à cause du pape. Que se passait-il avec les Slaves occidentaux devenus catholiques ? !... Mais supposons que le pape eût pu réussir

à sauver le peuple serbe, — la reconnaissance éternelle n'eût pas manqué chez ce peuple à l'égard du vrai père et sauveur. Est-ce que cela n'aurait pas suffi ? A-t-on besoin, pour promettre ou même pour faire du bien à quelqu'un, d'anéantir en lui toutes les qualités humaines, de tuer tout son amour-propre ? Le brave despote Georges savait bien que ce qui a formé et conservé la nationalité serbe, c'était la religion orthodoxe. Cette religion des Serbes est devenue leur talisman, leur seul guide et sauvegarde. Il n'est pas nécessaire de rentrer dans les discussions de dogmes. Nous sommes de l'avis que la religion est la première poésie de l'humanité. A-t-on des sentiments ? A-t-on besoin de poétiser ? Embrassons donc la religion ; s'il y en a plusieurs, embrassons-en, du moins, une : toutes sont bonnes ! Si l'on élève des doutes contre l'une ou l'autre on s'éloigne de la religion, on ne croit plus. Il est terrible, sinon impossible, de vivre sans croire en rien ! Si nos ancêtres, pendant des siècles, sont restés fidèles à une religion, respectons-la aussi, car elle est sacrée par le temps, et ne doutons ni d'eux, ni du Tout-Puissant, ne doutons jamais qu'un de nous peut être le plus fort d'entre tous ! Ce brave despote serbe s'en rendait bien compte. Si l'on ne vient qu'une seule fois dans ce monde, est-ce une raison pour se montrer indigne ? On ne marchandait pas avec le caractère d'un homme et de tout un peuple, à moins que de désirer sa perte. Le despote avait été touché et blessé par la proposition de changer sa religion traditionnelle. Le peuple tout entier comprit et approuva la conduite du despote, car, tous les deux avaient souffert. Heureusement qu'il y a des souffrances qui sont douces ! Allez, courageux despote ; allez, vaillant peuple, suivez votre route ! Vous êtes loin d'être pauvres, vous avez de nobles idées. Vous vivrez et survivrez à

ceux qui se sont moqués de vous. Ah ! si pour le moment votre édifice étatique, élevé avec tant de sacrifices, est menacé de s'écrouler, ne regrettez rien. Laissez-le tomber, mais gardez-vous bien : conservez seulement la foi, ce ciment avec lequel vos enfants rebâtiront et embelliront votre ancienne demeure !

De Vienne, le despote rentra donc tout droit dans sa capitale de Smederevo. Il était résolu, à tout prix, à faire la paix avec les Turcs. Le sultan avait quitté Smederevo à cause de la peste qui s'y était déclarée. Le despote lui envoya une mission, qui réussit à conclure la paix sous ces conditions : le sultan gardera le pays du sud des deux Moravas, le despote n'aura que ceux du nord, tout en restant vassal du sultan, et les Turcs pourront traverser les pays du despote en allant contre les Hongrois (1455). Le despote fut forcé d'accepter ces terribles conditions, car il était abandonné des chrétiens. Pour comble, les Hongrois étaient furieux contre le despote. Lui, qui avait tant souffert ainsi que sa famille et son peuple, à cause de son amitié avec les Hongrois, voyait de nouveau les Hongrois se montrer hostiles ! Le commandant hongrois de Belgrade, Zelaghi, ordonna qu'on bâtit un fort près de Smederevo. Le despote lui contesta ce droit, vu que lui seul était maître de ce terrain, et fit chasser les ouvriers. Ceux-ci provoquèrent la lutte, soutenus par le frère de Zelaghi, qui fut tué. Le despote ne s'attendait pas à une telle issue et s'excusa auprès du roi Vladislav. Mais Zélaghi en voulait au despote. Quand celui-ci alla en décembre, à Srem, dans ses terres, Zélaghi avec ses soldats, le surprit près de Koupinik (17 décembre 1455) et engagea une vraie lutte. Le vieux despote pouvait encore manier son sabre, tant de fois sorti contre l'ennemi. Mais, cette fois le despote avec sa petite suite, suc-

comba; on lui enleva deux doigts de la main gauche, son sabre tomba, et lui tout ensanglanté, arrêta la lutte. Zelaghi l'emmena prisonnier à Belgrade et là le força à signer l'engagement de lui payer 100.000 ducats et de lui céder deux villes en Hongrie, Chomlov et Betchkerek; en attendant l'exécution de ces clauses, son épouse Yérine devait rester en otage ! Heureusement, le roi Vladislav mit fin à ses bassesses, dès qu'il apprit le sort du despote et de son épouse. Le 13 juin 1456, le sultan avec 150.000 soldats attaqua Belgrade. J. Hunyade et Capistrano firent des efforts héroïques : finalement le sultan fut repoussé, laissant sur le champ de bataille plus de 25.000 Turcs (22 juillet). A la suite de ce carnage et de la grande chaleur, la peste se déclara, et fit de nombreuses victimes. J. Hunyade meurt à Semlin le 11 août 1456, et Capistrano, deux mois après (23 octobre). Malheureusement le despote Georges meurt aussi à cette époque (24 décembre 1456), et le peuple serbe est, plus que jamais, désolé. Avec la mort du despote, on sentait la cruelle fatalité ; il laissait trois fils (Grgoure et Etienne, aveuglés, et Lazar), le pouvoir fut pris par Lazar (1456-1458) qui avait été désigné par son père. Le despote Lazar, de suite, prêta le serment de fidélité au sultan et s'engagea à lui payer le tribut de 40.000 ducats. Lazar ne pouvait pas s'entendre avec les Hongrois ; mais, n'ayant qu'une fille, Mara, il tâcha de s'approcher davantage d'Etienne Tomache, qui régnait en Bosnie. Tous les deux tombèrent d'accord pour le mariage du fils d'Etienne avec Mara, cependant les frères de Lazar et sa mère Yérine s'opposaient à cette union. La discorde éclata dans la famille. Bientôt Yérine meurt (dans le Roudnik, 2 mai 1457), ainsi que le despote Lazar (20 janvier 1458); dans cet intervalle, Grgoure,

aveugle, peut-être avec Yérine, partit chez le sultan, qui lui concéda un terrain en jouissance, près du mont Athos. Le pays se trouva alors dans un moment très difficile, car les Turcs l'avaient presque tout entier. Cependant, on forma une régence de trois membres : la despotesse Hélène (du feu Lazar), Etienne (aveugle) et le voïevode Michel Abogovitch, qui représentèrent le pouvoir du pays serbe. Le sultan Mohammed II accepta cette combinaison politique, car Michel était frère du grand vizir (Mahmoud pacha, originaire de N. Brdo) et représentait le parti qui voulait la paix avec les Turcs. Mais la despotesse Hélène tenait à s'appuyer sur la Hongrie. La discorde commença entre les régents. Alors, Michel résolut d'agir tout seul et de se proclamer despote. Pour y arriver, et mieux réussir, quoique disposant de la majorité du peuple, il laissa, secrètement, une troupe turque rentrer à Smederevo. Les Turcs, aussitôt entrés dans le fort, hissèrent le drapeau turc sur une des tours, aux cris de : « Vive le sultan ! » Les Serbes comprirent la trahison, et ne furent pas longs à parvenir à massacrer tous les Turcs du fort, et à renfermer M. Abogovitch (avril, 1458). De ce fait, le pouvoir fut représenté par Hélène et Etienne. Le sultan, pour se venger, rentra dans le pays, et conquit tout, excepté Smederevo avec ses environs. A la fin de l'année, il dut cesser les hostilités, préférant en finir au printemps prochain. La despotesse Hélène cherchait des secours, de nouveau, chez les catholiques, par l'intermédiaire du roi Mathias Corvin de Hongrie (1457-1490), fils de J. Hunyade. Les grands de la cour en furent froissés. Alors Hélène revint à la combinaison de feu son mari : que le fils de Tomache, Etienne, épouse Mara, et, comme dot de sa fille elle cédera le trône à son gendre. Dans le parti opposé à ce projet

se trouvait le second régent, Etienne, aveugle. Hélène, avec les Hongrois, parvint à le faire partir du pays, et cet auguste proscrit quitta sa patrie, le 8 avril 1459. Mais comme la Bosnie périlait depuis longtemps, par suite des attaques des Hongrois et des Turcs, et qu'Etienne Tomachevitch inclinait vers le pape et la Hongrie pour conserver le trône, il était très mal vu de tous les Serbes. Pour comble, la despotesse Hélène pria le roi, M. Corvin, de lui envoyer une escorte, qui assisterait au mariage de sa fille, et proclamerait Etienne pour despote. Ce qui fut fait (1^{er} avril 1459). Cependant, entre le catholicisme et l'islamisme, le peuple serbe avait depuis longtemps choisi sa route, et surtout dans les derniers temps, quand le sultan avait promis qu'il ne toucherait pas à la religion orthodoxe. A peine le despote Tomachevitch fut-il monté sur le trône, que le sultan parut devant Smederevo. Le nouveau despote se sauva en Bosnie, et les Serbes ne tenaient pas du tout à se battre. La garnison du fort en ouvrit les portes, et les représentants remirent les clés au sultan. La famille régnante se retrouva en Hongrie et s'y perdit bien vite ¹. Mohammed II rentra dans la capitale de Smederevo le 20 juin 1459.

¹ La despotesse Hélène (fille de Thomas Paléologue, prétendant au despotat de Morée), rentra au monastère sous le nom d'Hypoménée, et y mourut le 7 novembre 1474. Elle n'avait que des filles : Mara, épouse d'Etienne Tomachevitch, morte en 1466 ; Irène, épouse de Jean Castriote, fils de Scanderbeg (qui céda sa Croïa aux Vénitiens, en 1474, et ceux-ci aux Turcs, en 1478 ; retiré à Naples, il y mourut en 1485, comme duc de San Pietro, in Galatina. Ses enfants sont : Constantin, évêque d'Isernia ; Fernand, duc de San Pietro ; Georges, mort en 1540) ; pour les autres filles, on n'est pas bien renseigné sur leur sort (Militsa épousa Négôie Bassaraba, et Roxandra, Radou, les deux princes de Valachie).

Ainsi, avec la chute de Smederevo, s'achevait la conquête de l'empire de Serbie. Nous ne disons pas qu'elle fût finie : car quelques parties du côté adriatique étaient encore aux mains des Serbes. On s'y attendait à voir les Turcs. La contrée de *Bosnie* succomba en juin 1463 sous Étienne Tomachevitch (son siège était à Yaïtsé), lequel fut décapité, ainsi que son oncle Radivoïe et beaucoup de seigneurs¹. La partie de la Bosnie du sud, l'ancienne Neretva et Houm avec la Travonnie, qui, depuis, avec le duc Stepan Vouktchitch-Kossatcha (1435-1466) porte le nom *Herzégovine* (duc en allemand se dit *herzog*), après plusieurs lutttes succomba en 1483 (après la mort de Kossatcha, le 5 janvier 1466, ses deux fils Vładislav et Vlatko finissent par perdre le pouvoir et se sauvent à Raguse, tandis que leur frère Étienne (Stepan), donné en otage, accepte l'islamisme sous le nom d'Ahmet et bientôt devint grand vizir). La *Zeta* résista encore ! Tant que Georges Kastriote-Scanderbeg, d'origine serbe, vécut, l'Albanie et la Zeta, sous Ivan Tsrnoiévitch², repous-

¹ Selon quelques auteurs, Tomachevitch fut écorché vif. Ses jeunes frère et sœur, Sigismond et Catherine, furent forcés d'accepter l'islamisme au prix de leur vie ; son épouse Mara et sa belle-mère Catherine se sauvèrent en Dalmatie (alors sous Venise). D'après Theiner, *Monumenta slavorum*, I, 509, Catherine laissa un testament à Rome, daté du 20 octobre 1478, dans lequel elle déclare : que si ses enfants Sigismond et Catherine ne reviennent à la foi chrétienne, elle institue l'Eglise romaine héritière universelle de tous ses biens ; elle veut être inhumée à Rome, au couvent de l'Ara Cœli.

² Ivan aurait pour grand-père Radiche (1379-1396), dont le surnom, Tsrni (noir), se conserva comme nom de famille ; inspiré par Venise, il attaqua Georges II Balcha, qui finit par le tuer en 1396. Le père d'Ivan, Étienne (1393-1465), parvint, malgré Balcha III, à s'établir à Jabliak de Zeta (sa femme était Voïssava, fille de Georges Castriote-Scanderbeg ; ses enfants : 1^o Ivan, dont

sèrent toujours les Turcs. Après la mort de Scanderbeg à Alessio, le 18 janvier 1468, Tsrnoïévitch subit beaucoup d'attaques, mais avec la perte de son siège de Jabliak, il dut abandonner sa Zeta et se sauver en Italie (1480). Après la mort de Mohammed II (1481), Ivan, de retour, souleva le peuple, de sorte qu'il rétablit son pouvoir en Zeta. Seulement, comme il fut de nouveau attaqué par une grande force, et voyant qu'il ne pourrait, désormais, résister dans les parties inférieures de Zeta, il brûla Jabliak et remonta tout en haut sur les rochers et les montagnes. Ce fut le noyau du *Monténégro*. Il choisit Tsetigné pour son siège et celui de la métropole, en y fondant le monastère dédié à Notre-Dame (1485). Alors plus que jamais, assailli par les Turcs, il s'adressa à Venise et à toute l'Italie pour obtenir des secours, mais ce fut en vain. Il ne lui restait qu'à s'en rapporter à lui seul. C'est à ce moment que tous ses Serbes réunis décidèrent de se battre jusqu'au dernier, lui jurant que même devant le plus grand danger personne ne reculerait, et que si, malheureusement, quelqu'un

nous parlons ; 2^o Georges, tué en 1450 dans la guerre contre les Turcs, marié à Voissava, fille de Lucas Doukadjin, seigneur de la Mirditie en Albanie et père de trois enfants ; a/ Étienne (1497) ; b/ Angéline, que quelques historiens font passer pour l'épouse du despote Étienne Brankovitch l'Aveugle ; et c/ Catherine, épouse de Raoul, prince de Valachie ; 3^o Pierre, renégat, pacha héréditaire du sandjak de Scutari). Ivan (1449-1490), surnommé par les Turcs Ivan Beg ; de sa femme, Marie (qui serait la fille d'Étienne de Bosnie), il eut deux fils : Georges (avant 1490 obtient la noblesse vénitienne et épouse Élisabeth, fille d'Antoine Eritse, seigneur de Ferrare ou du doge Mocenigo) et Étienne. Depuis, la généalogie des Tsrnoïévitch est des plus confuses, les membres se perdent en Italie et parmi les Turcs. De nos jours, on les retrouve (V. Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, etc., Paris, 1889, p. 1773, 1774), et nous renvoyons surtout au livre du savant Miklochitch, *Die serbischen Dynastien Crnjevici*, Wien, 1886.

abandonnait le champ de bataille; il serait considéré déshonoré, forcé de porter le tablier et la quenouille, et chassé du pays par les femmes. Dans ses derniers jours, sans doute pour soutenir la foi chez son peuple, Ivan se fit religieux (Iov), mais malheureusement, il mourut peu après en 1490. De ses deux fils, Georges et Étienne, le premier prit le pouvoir (1490-1496). Sentant de plus en plus que dans la mer d'islamisme le peuple serbe pourrait se noyer, Georges fit tous ses efforts pour établir à Obode une imprimerie serbe, la première dans la Zeta, afin de publier des livres ecclésiastiques. Son premier livre fut *Octoïch*, en 1493. Dans la première page il explique que « du moment que les Turcs détruisent les livres de l'Eglise », il se croit le devoir d'en publier. En tête de ce livre se trouve le blason des Tsrnoïevitch : l'aigle à deux têtes — mais ses ailes, non éployées, devenaient cette fois un triste symbole pour tous les Serbes ! Malheureusement les Turcs les attaquaient sans cesse de tous côtés, et Venise, qui ne sut jamais gagner la reconnaissance des Serbes, en ce moment, par peur ou non, agissait aussi contre eux ; elle était déjà soupçonnée de la mort subite du tsar Douchan et par sa conduite ne cherchait pas à gagner l'estime des Serbes. Cette situation fut encore aggravée par Étienne, qui se révolta contre son frère. Bayezid II (1481-1512) lui confie une armée, l'assurant de le reconnaître maître de Zeta s'il en chasse Georges. La lutte s'engage à Lechkopolié, et, une fois de plus, les Turcs sont battus (1496). Après cette victoire, Georges retourne vers Venise, espérant en obtenir du secours. Avant de partir il recommande à ses fidèles Serbes de choisir leur chef, s'il ne revient pas, parmi les métropolités, et de résister toujours. C'est ce qu'ils firent depuis. Pendant trois ans, sans trêve, le sultan combattit Zeta; il n'arriva à la dominer qu'en 1499.

A Venise, Georges ne pouvait rester longtemps : fidèle à son rôle, la perfide le dénonça auprès du sultan comme l'ayant insulté. Georges fut mis en prison; aussitôt délivré, il abandonna sa famille et partit furieux chez le sultan (1500). Celui-ci le reçut bien, lui proposa d'accepter l'islamisme, puis le nomma pacha d'une contrée d'Anatolie. Le frère Etienne, devenu mahométan quelques années plus tôt, fut autrement favorisé par le sultan : il fut placé, en 1514, beg à Scutari (Skenderi), devenue le siège du sandjak formé par la Zeta et une partie de l'Albanie¹. Donc le Monténégro revenait à son pouvoir, par conséquent fut conquis par les Turcs? Jamais *de facto*, et non plus *de jure*. Dans ces hauts rochers, tout hérissés de pointes, semblant lancés de la terre vers les nuages pour les déchirer, comme les rayons du soleil les percent d'en haut, se passa un phénomène vraiment miraculeux. Sur ces pierres précieuses du diadème serbe, argenté par l'Adriatique, se fixa un petit nid, où s'élevaient des aiglons. De ce nid sortirent les aigles serbes, qui immortaliseraient la patrie, rien qu'en battant des ailes, en avertissant leurs frères de se tenir courageusement pour faire triompher à la fin leur juste cause.

Voilà comment, avec la fin du moyen âge, fut conquise la Serbie, comme *dernière conquête des Turcs* dans la péninsule balkanique. En attendant qu'elle se relève la première, dans toute la péninsule et bien au delà, des hauts minarets ne retentissait qu'une prière : Lah ilah, illallah ! Mohammed Ressouloullah ! Hei aless solat, hei alelfeleh ! Allah ekber ! Il n'y a d'autre Dieu

¹ Etienne a dû mourir entre 1526 et 1530. Dans son âme il resta toujours Serbe. Témoin ses lettres adressées à sa belle-sœur et à son neveu restés à Venise, où il émet le vœu que le fils de Georges grandisse et arrive à rétablir Zeta.

que Dieu et Mahomet est son prophète, accourez à la prière, aux bonnes actions, Dieu est grand!...

Cette fois l'Orient était nettement dressé contre l'Occident. Entre ces deux géants, le peuple serbe vivait tout de même, quoique subissant des cruautés incroyables et indescriptibles. Cependant, il n'avait jamais perdu la tête, il l'avait inclinée devant le sultan, il est vrai, mais de temps en temps, il la relevait pour le regarder bien en face. Le peuple serbe portait un lourd fardeau et il ne succombait pas. On le forçait à vivre comme le dernier des peuples, lui, sentait comme le premier; il savait et pouvait noblement souffrir. Il ne perdait pas l'espoir en Dieu tout-puissant. D'un côté, il se rendait compte que les Turcs se perdraient par l'aveuglement de leur vie fanatique et leur incapacité pour s'assimiler aux peuples conquis; d'un autre côté, il savait bien qu'un jour viendrait, même tard, où les vrais et nobles chevaliers d'Occident et de toute l'Europe leur tendraient la main. Car, ces quelques Serbes qui, depuis, étaient forcés d'accepter l'islamisme ou le catholicisme, ces enfants sont toujours restés aussi Serbes que ceux de l'orthodoxie. La devise des Serbes est : *Brat ie mio koïe vére bio*, c'est-à-dire le frère est toujours cher, de quelque religion qu'il soit. Tous les Serbes étaient animés d'un même esprit, le même sentiment les poussait tous à endurer et à résister malgré les années et les siècles..... Oui, tous ces braves enfants n'avaient qu'un mobile, qui se trouvait bien caché comme la perle au fond de la mer et s'appelle le *cœur serbe* battant pour la patrie serbe. Puisse la postérité de ces vaillants Serbes y trouver un surcroît de force et de clarté pour les luttes de demain !

PREMIÈRE PARTIE

LA PREMIÈRE GUERRE DE L'INDÉPENDANCE SOUS KARA GEORGES, EN 1804, AVEC L'APERÇU HISTORIQUE DU XVI^e A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.

Celui qui connaît bien l'histoire du peuple serbe, ainsi que l'histoire générale, peut être convaincu *qu'il n'y a pas une seule patrie qui soit plus imbibée du sang de ses enfants que celle des Serbes*. Toutes ces vagues de sang, qui inondèrent la péninsule balkanique, ne furent jamais aussi soulevées que depuis la tempête des Turcs. Celle-ci dure depuis la première rencontre des Serbes avec les Turcs, en Asie Mineure et en Thrace (lorsque le roi Miloutine les battait en aidant l'empereur Andronic tout au commencement du xiv^e siècle) jusqu'à notre temps ! *Voilà l'essence de la question d'Orient. Et l'on ne la résoudra jamais, de facto et de jure, tant que le peuple serbe ne se retrouvera pas libre dans sa patrie séculaire*, pour laquelle il a fait tant de sacrifices. Car la *nationalité serbe*, malgré l'invasion turque, *resta toujours dans ses frontières sacrées par l'histoire et par les principes de droit*. La patrie serbe se trouve toujours limitée au nord par le Danube et la Save ; à l'ouest, par l'Una, la Tsetina, l'Adriatique jusqu'au Drin ; au sud, par le Drin, les lacs macédoniens, l'embouchure du Vardar et celle de la Strouma ; à l'est, par la Strouma, Stara Planina et le Timok. C'est sur ce terrain que se déve-

loppa l'Etat serbe, arraché par les Turcs des mains serbes ; c'est là que se trouve la pure nationalité serbe, ethnographique, historique et juridique ; là, il n'y a que les Serbes qui, en écrasante majorité, malgré toutes les cruautés turques et tous les artifices de leurs ennemis, restent patients, pleins de foi en leur juste cause, toujours soutenus par Dieu, attendant d'être enfin reconnus par les vrais et nobles enfants de l'Europe civilisée. La contrée que nous avons limitée forme la *Serbie*. Débrouillons ici de suite un point qui prête souvent à confusion, c'est le nom de *Vieille ou Ancienne Serbie*. Ce nom a deux sens : 1^o Pris dans le sens de Serbie, alors qu'elle était libre tout entière, ou depuis qu'elle fut conquise par les Turcs et conservée telle jusqu'à la fin du xvm^e siècle, ou, 2^o, pour opposer la partie de la Serbie délivrée au xix^e siècle à celle qui est encore sous les Turcs, et surtout au noyau de l'Etat serbe qui, planté dans la contrée de Rachka ou Novi-Bazar et le massif de Char-Planina (Tchar-Dagh), s'étend au sud jusqu'aux lacs macédoniens. *Les Serbes, en voulant leur patrie libre, ne sont pas hostiles à leurs voisins de la péninsule*. Ni les Serbes d'hier, ni ceux d'aujourd'hui qui ont gagné l'expérience des temps, ne désirent le rétablissement des frontières auxquelles leur tsar Douchan les avait conduits. L'Etat de ce puissant monarque serbe tenait presque toute la péninsule, et c'est pourquoi, à Scoplié (aujourd'hui Uscub), le jour de Pâques, 16 avril 1346, il fut sacré « par la volonté de Dieu, *tsar et autocrate des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des Albanais*. » Qu'on consulte bien ce titre impérial : le tsar Douchan, qui était un des plus puissants monarques de son époque, ne voulait pas se couronner comme l'empereur d'une seule nation, serbe — car il y avait encore trois nations dans la péninsule et sous

sa domination. Et ce n'était que pour empêcher les Turcs de rentrer en Europe, qu'il avait entrepris sa glorieuse expédition de la conquête de Constantinople, mais il meurt subitement, en route, le 20 décembre 1355. La politique du tsar Douchan était donc, pour son temps, la plus louable et la plus avantageuse pour les Serbes, les Grecs, les Bulgares et les Albanais à la fois. Le peuple serbe s'en rend bien compte et il ne voudrait pas la proclamation de son Etat libre, ni dans les frontières du tsar Douchan, ni dans celles du nord dépassant le Danube et la Save, où, sur l'ancien terrain slave, beaucoup de ses enfants se sont installés, surtout depuis l'invasion turque¹. En effet dans, la péninsule balkanique, il y a bien place pour les peuples qui, depuis des siècles, ont créé là leur patrie. Seulement, pour voir bien clair dans la Question d'Orient autant qu'elle se rapporte à la péninsule², il ne faut pas oublier ni perdre de vue les quatre peuples qui y sont. Sans nous fatiguer, souvenons-nous bien de leurs noms, si bien mis en relief par le titre impérial du tsar Douchan et conservés si habilement par l'histoire. Donc, dans la péninsule balkanique, il n'y a que quatre peuples, — et la nation turque ? Forcément, nous devons la compter, mais alors, arrêtons-nous avec elle, et définitivement établissons *qu'il n'y a que cinq nationalités* dans la péninsule, à qui elle appartient et à qui elle doit rester. Ce sont : les *Serbes*, les *Bulgares*, les *Albanais*, les

¹ Comparer les frontières de l'époque de l'installation des Serbes (p. 84-85 ; 95-97) avec celles sous le tsar Douchan (p. 134).

² Et encore pas à la péninsule entière, car le côté nord-ouest ne fut que ravagé pendant longtemps et en partie gardé par les Turcs, c'est-à-dire la contrée de Croatie et de Dalmatie, au nord de la Save et à l'ouest de l'Una et des Alpes Dinariques. C'est pourquoi nous ne comptons pas ce peuple serbo-croate.

Grecs et les Turcs. Mais, avec ces derniers; tout ne va pas si facilement, — et voilà toute la difficulté de la Question d'Orient, — et, en même temps, l'intérêt, pour un diplomate, de la résoudre. Si quelqu'un ne voulait pas l'arrivée des Turcs en Europe, ce sont justement ces quatre premiers peuples de la péninsule. Et aujourd'hui ? Quelle expérience ! Allons-nous démontrer un paradoxe ? Pour nous excuser (hélas !), acceptons-le tel qu'il est ; si c'est un paradoxe, c'est un paradoxe politique ! Aujourd'hui, pour leur existence, les quatre premiers peuples de la péninsule ont à remercier les Turcs de s'être maintenus en Europe ! Loin de contredire G. Monod¹, nous sommes d'accord quand il dit : « L'Orient est le pays des mirages » ; seulement, on devrait se rappeler qu'il y avait des pays, et qu'il y en a encore, qui sont loin d'Orient, et desquels on pourrait dire la même chose. Nous devons tenir compte que notre étude est essentiellement basée sur le Droit international, et est aussi scientifique. C'est pourquoi nous ne pouvons comprendre, ni jamais approuver, n'importe quelle conception juridique de l'esprit cultivé du monde civilisé, qui, dans l'application, ne serait le droit que pour les chrétiens (modernes) et tout à fait le contraire pour les autres. Autrement, en quoi notre temps différerait-il de celui des barbares ? Et, surtout sur le terrain du droit *international* ! Veut-on chasser les Turcs d'Europe ? Alors, soyons logique et juste : tous les Européens devraient les suivre en Asie ! Serait-ce *summum jus summa injuria* ? Limitons-nous. Avec la division de l'Empire romain en celui d'Occident et en celui d'Orient, il n'y avait jamais, dans ce dernier, une seule et même nation, et avant

¹ Dans sa préface (XII) du livre du professeur E. Driault, *La question d'Orient*.

les Romains non plus. Ce n'est qu'après un triage, fait pendant des siècles, que sont restées seulement les quatre premières nations. Tout en les dominant, à la fin du x^ve siècle, les Turcs ont trouvé une large place pour s'installer dans la péninsule. Mais surtout depuis que quelques Puissances d'Europe ont eu affaire aux Turcs, elles ont — à dessein ou non, ne le démêlons pas — tellement compliqué cette Question d'Orient (ou plutôt de la péninsule des Balkans), que c'est un réel plaisir de voir, d'un côté, les combinaisons diplomatiques s'y rapportant, et, de l'autre côté, la preuve convaincante de leur triste génie qui énerve les peuples de la péninsule, qui les pousse à s'entretuer, qui prolonge leur souffrance, qui les empêche de se développer et de vivre sur cette terre. Pourquoi pareilles choses d'une diplomatie qui doit reposer sur le droit ? Si l'on veut appliquer les principes immortels du Droit international, qu'on les applique dans toute leur étendue, pour et parmi ces peuples de la péninsule. Il n'y a que deux solutions à cette Question de la péninsule balkanique. Ou les Puissances doivent laisser tranquilles ces peuples d'aujourd'hui, comme elles les ont laissés dans les premiers temps ; les quatre premiers peuples sauraient bien s'arranger avec les nouveau-venus, les Turcs. Ou, l'autre solution : que les Puissances leur viennent en aide et qu'elles commencent par prouver qu'elles sont fortes dans le droit ; placées loin de la barbarie et des combinaisons diaboliques, qu'elles servent ces peuples par de bons exemples, afin d'établir au plus vite *toutes ces nationalités libres, dans leurs Etats libres*. Les frontières sont tracées, et nous les indiquons en gros, d'après l'histoire et l'installation réelle de ces cinq peuples : les *Serbes* au nord (voir leurs frontières déjà démontrées page 179) ; les *Albanais* au sud du Drin et des

lacs macédoniens, jusqu'aux montagnes du Pinde et de l'Olympe ; les *Grecs* au sud, dans leurs frontières de la Grèce ancienne ; les *Bulgares* entre la Strouma, le Rhodope, la Maritsa, la mer Noire, le Danube et la Stara Planina ; les *Turcs* garderont le reste, entre le mer Noire, la mer de Marmara, la mer Egée, et le sud de la Strouma, du Rhodope, de la Maritsa et d'Agatopolis. Voilà la seule solution naturelle à la Question d'Orient de la péninsule, si l'Europe ne veut pas de guerre, ou en être toujours menacée. Alors, les *Balkans demeureront aux peuples balkaniques* ; les autres peuples resteront chez eux, car ils n'y ont pas mal à s'occuper pour faire avancer l'humanité, et ainsi on ne leur reprochera jamais, par impuissance, de ne pas faire le bien chez eux, et d'aller plus loin, faire du mal partout, pour cacher leur incapacité. C'est juste pour cette raison que les grandes Puissances du *xx^e* siècle n'auront plus besoin ni de s'occuper des Affaires d'Orient, ni de garantir le principe de *l'Intégrité de l'empire ottoman* ; les petits peuples balkaniques s'en chargeraient, cela leur coûterait moins cher, et ils se protégeraient aussi bien des Turcs que des autres, tout en gardant *l'Intégrité de l'empire ottoman*. Les Turcs n'ont hérité de personne ; les Serbes, les Bulgares, les Grecs et les Albanais se portent si bien qu'ils ne songent ni à tester, ni à mourir, et ils ont raison ; ils doivent vivre, sinon pour l'empire turc, du moins pour leur péninsule.

L'apogée de la puissance turque est atteinte sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1560). Pour les Turcs, le *xvi^e* siècle est le grand siècle. A cette époque, leur vaste empire relie l'Europe, l'Asie et l'Afrique, de la mer Adriatique au Gange et au golfe du Bengale, des

steppes de la Russie méridionale ou du Turkestan aux sables de l'Arabie et du Sahara. Quand on songe que, sur cet immense espace, depuis des siècles se sont mêlés, croisés et enchevêtrés tant d'intérêts de tous les grands États européens, il est facile de s'y perdre et de devenir perplexe devant cet imbroglio de la Question d'Orient. Notre étude n'en est qu'une partie. Pour nous y retrouver et nous y orienter tout de même, nous devons tenir un double compte à la fois : d'un côté, de la Question d'Orient dans son sens large, c'est-à-dire de l'activité de la Turquie et des grands États européens vis-à-vis d'elle ; ce côté, nous ne l'étudierons qu'à peine, pour avoir la clé, et alors, nous nous tournerons de l'autre côté, en ouvrant largement la Question de la péninsule balkanique, surtout celle des Serbes.

En nous basant sur cette idée, et en tenant compte de l'actualité de la Question d'Orient provoquée par les Turcs de la péninsule balkanique ¹, nous la diviserons en trois grandes périodes, qui nous conduiront à travers notre étude. La première période ne doit pas commencer lors de la première apparition des Turcs dans la péninsule (1263), car elle ne fut que passagère. Elle ne doit pas commencer non plus à la chute de Constantinople (1453), car cette ville n'était plus, depuis longtemps, la capitale de l'Empire d'Orient ou byzantin tout puissant ; les Turcs eux-mêmes possédaient déjà

¹ Ce n'est que dans ce sens que nous comprenons l'idée du maître Albert Sorel : « dès qu'il y eut des Turcs en Europe, il y eut une Question d'Orient », une, oui ; mais nous n'approuvons plus du tout la suite : « et dès que la Russie fut une puissance européenne, elle prétendit résoudre cette question à son profit » (p. V), car, parmi tant de preuves qui nous convainquent du contraire, ou plutôt qui ne laissent pas seulement la Russie sous cette accusation, nous renvoyons même à son livre, *La Question d'Orient au XVIII^e siècle*, Paris, 1878.

une bonne partie de la péninsule, lorsque avec Constantinople ils ne prirent que quelques faubourgs de l'ancien empire. Il serait plus logique de commencer la première période avec la première conquête durable des Turcs, avec Gallipoli (1356) sur le détroit des Dardanelles; cependant, nous avons préféré, comme plus naturel, un autre point de départ.

La première période commence depuis la complète domination de la péninsule balkanique, depuis la chute de l'empire serbe ¹, et son incorporation définitive à l'empire turc, ce qui assura l'établissement des Turcs en Europe, et dure pendant tout le temps que les Turcs agissent seuls, vis-à-vis des Serbes et autres peuples de la péninsule; donc, depuis 1499 jusqu'à 1774. Dans cette période, c'est surtout l'Autriche qui est en scène, et qui traite avec la Turquie à Karlovtsi, 1699, à Pojarevats, 1718, et à Belgrade, 1739.

La deuxième période se manifeste surtout par les guerres des Russes contre les Turcs. Elle commence par la sympathie de la Russie orthodoxe envers ses coreligionnaires danubiens, et ceux de la péninsule balkanique. Par le traité de Koutchouk-Kaïnardji, 1774, la Russie fait ressortir sa protection morale à tous les vaincus chrétiens; par le traité de Bucarest, 1812, elle oblige la Porte à garantir la sûreté des Serbes, et à les laisser tout seuls administrer leurs affaires intérieures, tout en dépendant de la Porte. De ce fait et d'une série de traités, les Russes se sont introduits dans les affaires des Turcs et des chrétiens vaincus, de façon que la Russie devint la force prépondérante dans la Question d'Orient. Cette période va de 1774 à 1856.

¹ Les Turcs, depuis, avaient à conquérir encore deux petits points de la péninsule : Belgrade, et Rhodes; le premier fut enlevé en 1521 et le second en 1522.

La troisième période se manifeste avec le développement des petites principautés ressuscitées du Danube et de la péninsule tout en restant les tributaires de la Turquie, la Russie y joue un tel rôle, qu'aux yeux des Puissances européennes, elle devint menaçante aussi bien pour la Turquie que pour les petits Etats tributaires, et le Congrès de Paris, 1856, place la principauté de Serbie et les autres, tout en relevant de la Porte, sous la garantie collective des Puissances contractantes. Dans cette nouvelle situation depuis, les Puissances embrouillent les Affaires d'Orient, et une partie des Serbes gagne péniblement son indépendance sur deux petits points de leur territoire, sous le nom des principautés de Serbie et de Monténégro, par le Congrès de Berlin, 1878.

Pour bien comprendre la Question d'Orient, il faut avant tout suivre son développement historique. C'est dans ce sens que nous avons entrepris notre étude, et la suivrons jusqu'au bout pendant tout le xix^e siècle. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait voir ce que le peuple serbe et ses voisins doivent à telle ou telle Puissance d'aujourd'hui pour leur situation actuelle. C'est un des points les plus brûlants de la politique contemporaine en Orient. Voilà pourquoi nous n'en exposerons que les faits incontestés — comme nous avons fait dans toute cette étude — et laisserons notre lecteur intelligent les apprécier mieux que nous.

Nous suivrons la marche des Turcs de la fin du xv^e siècle, leur rencontre avec l'Autriche, puis avec la Russie, ainsi que le sort du peuple serbe, et sa première éclatante insurrection du xix^e siècle qui aboutit au traité de Bucarest de 1812, et finit par la nouvelle défaite de 1813.

CHAPITRE PREMIER

La Turquie et l'Autriche.

Nous avons vu comment l'héroïque peuple serbe finit tristement le x^ve siècle, mais sans avoir jamais perdu l'espoir. Il pensait à l'avenir en s'inspirant de cette belle époque où Guillaume Tell délivrait son beau pays, où Jeanne d'Arc donnait une célébrité de plus à sa chère patrie, où la Russie se sauvait des Mongols (au bout de deux siècles et demi) après s'être bien rendu compte de toute la cruauté qu'une domination étrangère peut faire subir à un peuple momentanément vaincu. La Renaissance des lettres et des arts, inaugurée si bien par les humanistes, si attendue et nécessaire pour les peuples européens éloignés des Serbes, arrive juste au moment où le croissant commence à assombrir la péninsule balkanique. Mais les Serbes restèrent toujours en Orient, là, où le soleil se lève et les ranime malgré les coups mortels de leurs barbares. Ces Turcs leur ont presque rendu service ! Les souffrances générales des Serbes n'ont que consolidé davantage leur unité nationale. Ce qui ne trouva jamais un terrain fertile chez les Serbes, ce fut le système féodal tout récemment implanté ; il fut brusquement arrêté dans son développement et à jamais détruit justement par les Turcs. Alors le peuple serbe tout entier se retrouva dans la sincérité de sa vie patriarcale, et si jamais il est vrai de dire que la vie se renouvelle d'en bas, en comparant l'humanité à un verre qui se remplit par le fond pendant que les couches supérieures s'évaporent, cette pensée trouve sa justification dans l'histoire des

Serbes sous les Turcs. Seulement cette fois la vie patriarcale donnait, par excellence, une noblesse aux Serbes : en leur rappelant leur glorieux passé, elle les égalisait tous. Quand les sultans, à l'apogée de leur puissance, recevaient des ambassadeurs étrangers, tels que français ou allemands, ceux-ci, dans toute leur pompe, traversaient les pays serbes pour se rendre à Constantinople. Les historiens serbes modernes lisent avec beaucoup de profit les mémoires de ces envoyés. Nous n'en rappellerons qu'un seul d'entre eux : le Slovinats, Kouripechitch, interprète de l'ambassade envoyée par Ferdinand I, au sultan en 1530, alors qu'il traversait la Serbie, nous raconte avoir vu les vieux attristés, qui montraient la riche mission royale, et disaient à leurs jeunes : « Regardez-les bien, nous avons eu aussi de pareils messieurs dans le temps de nos pères ¹. » Ce n'était pas pour les attrister, c'était pour leur faire valoir leurs souffrances, et les stimuler à travailler pour le bel avenir, qui doit venir quand même.

Depuis la domination complète de la péninsule, c'est-à-dire la fin du x^ve siècle, pendant les xvi^e et xvii^e siècles, les Turcs agissent en maîtres, et si on leur conteste leurs droits d'occupation, ce n'est que de loin. Pendant ce temps, parmi les grandes Puissances de l'époque, c'est d'abord la France qui ouvre une politique de rapprochement avec les Turcs, tandis que l'Autriche, la Russie et enfin l'Angleterre prennent de telles dispositions, qui ne les signalent point comme amies de la Turquie, et elles ouvrent une politique qui avec le xviii^e siècle commence à se dessiner clairement, et depuis cette époque, encore davantage. Voyons en quelques lignes comment on y arriva.

¹ Rad, LVI, p. 176.

Après la mort de Mohammed le Conquérant, son fils Bayezid II (1481-1512) monta sur le trône. Celui-ci ne pouvait rien faire de durable en dehors de la péninsule tant que son frère Djem n'eût reçu du poison du pape Alexandre VI Borgia, et tant que Charles VIII (1483-1498) vécut, menaçant toujours d'entraîner tout l'Occident à la croisade ¹. A la fin du xve siècle, le sultan attaquait les Hongrois, mais sans beaucoup de succès; en 1495 intervint une trêve de trois ans. Une alliance entre Venise, la Hongrie et le pape, 1501, eut plus de succès: la flotte anéantit deux escadres turques et enleva l'île Saint-Maure (1502); l'intérieur de l'Asie-Mineure fut troublé et les côtes ravagées; le sultan alors conclut la paix avec Venise, 1502, et une trêve de sept ans avec la Hongrie, 1503. Bientôt Bayezid II fut détrôné par son fils Selim I (1512-1520), qui ouvrit le grand siècle pour les Turcs. Ce sultan avait commencé par tuer son père, deux frères et huit neveux et tant d'autres, pour parvenir

¹ Il est presque inutile de mentionner que le rétablissement de l'empire d'Orient ou latin troublait beaucoup d'esprits en Europe occidentale. Mais, comme fait curieux, nous relevons la prétention d'un des Paléologues, André de Montferrat, qualifié de Despotus Romaeoroum. Celui-ci n'avait pas assez de ses prétentions sur le trône de Constantinople, il voulait encore celui de Serbie. Mais, impuissant à défendre ses droits ou prétentions, il se rendit à Rome, et là dans une réunion solennelle, convoqué en l'église de Saint-Pierre, *in mantorio*, le 6 septembre 1494, il fit l'abandon au roi de France, Charles VIII, dans les mains du cardinal de Gurck, Raymond Pérauld, « de tous les droits » qu'il avait sur les *empires de Constantinople et de Trébizonde*, et sur le *despotat de Serbie!!!* L'original, par l'intervention du roi Louis XV, fut déposé à la Bibliothèque nationale, et on peut le retrouver en deux feuillets dans un volume de *Mélanges latins*, coté sous le n° 10.403 (feuillets 87 et 88). Voir aussi *Mémoires de littérature*, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XVII, Paris, 1751, dans *Eclaircissement historique*, etc., de Foncemagne, p. 539-578.

au pouvoir, où il mérita réellement les surnoms de Tranchant et de Féroce. Ce fut lui qui édicta et appliqua cette loi inspirée par la raison d'État : qu'un sultan à son avènement, pour éviter toute compétition, peut et doit faire périr ses frères¹. Cependant, de tout son règne, il n'a rien fait de nouveau contre les chrétiens ; ceux de la péninsule, il les avait tout à fait sous sa domination, et les épuisait de toute façon ; Bogdan, prince de Moldavie, se soumit en 1510, comme la Valachie il y avait un siècle. Le sultan Sélim I s'avança de suite contre la Perse et, par la victoire de Tchaldiran (24 août 1514), en occupa la capitale de Taurès ; il soumit la Géorgie et le Kurdistan (1516), la Syrie (1516) et enfin l'Égypte (22 janvier 1517). L'apogée de la puissance des Turcs arriva sous le fils du sultan Sélim I, sous Soliman II le Magnifique (1520-1566). Celui-ci s'était tourné vers l'Europe centrale et il resta en relations continuelles avec les États de l'Europe², que

¹ « La plupart des légistes, portant le *Kanoun-Nameh* de Mohammed II, ont déclaré que ceux de mes illustres fils et petits-fils qui monteront sur le trône, pourront faire exécuter leurs frères afin d'assurer le repos du monde ; ils devront agir en conséquence. » Voir Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 755.

² Car, d'après *Hammer* (t. III, p. 220-221), déjà Mohammed II avait réussi à conclure la première alliance avec un État chrétien d'Occident : Ferdinand d'Aragon, poussé par la haine contre les Vénitiens, accorda au sultan la libre entrée des navires turcs dans les ports napolitains et accepta un traité d'alliance proposé en 1478. Par le traité de paix du 26 janvier 1479, Venise fit la même chose, d'abord contre Ferdinand lui-même, puis contre les Hongrois. « Ainsi, près d'un demi-siècle avant la conclusion du traité mal famé qui fut passé entre le roi très chrétien et les ennemis de la chrétienté, Naples et Venise s'appuyaient déjà de l'intervention ottomane dans leurs démêlés ; et le sultan, de son côté, trop habile pour faire aux chrétiens une guerre aveugle et sans trêve, secourait, suivant les circonstances, les infidèles

nous examinerons un peu plus loin. Rappelons-nous qu'à la mort de Mathias Corvin, les Hongrois élurent pour roi Vladislav (1490-1516), qui était déjà élu en Bohême (1471-1516). De cette façon le roi Vladislav, fils de Casimir de Pologne, réunit deux royaumes, qui depuis ne se sont pas séparés, et la Pologne, à la fin du x^{ve} siècle, était le plus puissant Etat slave, possédant la Vistule tout entière, et étendant son influence de l'Adriatique au Dniéper, et de la Baltique jusqu'aux embouchures du Danube, dominant ainsi toute l'Europe orientale. Les Hongrois avec les deux peuples slaves pouvaient espérer résister aux Turcs et à l'Allemagne à la fois. Cette espérance ne dura pas longtemps. Le successeur du roi Vladislav, Louis II (1516-1526), rouvrit la porte aux Habsbourg, surtout en laissant sa sœur Anne épouser Ferdinand d'Autriche (17 décembre 1526).

Pendant ce temps, le sultan Soliman II avait enlevé Belgrade (29 août 1521) et l'île Rhodes (1522), et s'abattit sur la Hongrie. Les Hongrois perdirent leur Etat à la bataille de Mohacs, le 28 août 1526. Cette victoire du sultan fut une réelle « mort de la nation » hongroise, car le roi Louis II fut tué, et la Hongrie avec la Bohême furent réunies à l'Autriche, du moins en partie à ce moment-là ; depuis elles n'ont pas repris leur existence indépendante, elles sont comprises dans l'histoire de la monarchie autrichienne. Enfin, les Hongrois sont rentrés dans le giron des Allemands, — dont les empereurs, héritiers de Charlemagne, alliés de la papauté romaine, avaient eu l'honneur d'arrêter à Augsbourg (955) l'invasion hongroise ! Le sultan rentra

contre les infidèles, ou, comme s'expriment les historiens ottomans, les chiens contre les porcs et les porcs contre les chiens. » (*Hammer*, t. III, p. 246-247).

dans la capitale de Hongrie, Bude (le 10 décembre 1526), il essaya même d'aller plus loin, il assiégea Vienne du 10 mai au 15 octobre 1529; mais, menacé du côté de la Perse, et d'une croisade de l'Europe centrale, il signa la première paix avec l'Autriche, le 22 juin 1533. Les Turcs restèrent maîtres pendant près de deux siècles de la plus grande partie de la Hongrie. Si le sultan Soliman II avait pu faire ce coup de maître, c'est surtout grâce à son alliance avec le roi de France¹, François I^{er}. Celui-ci introduisit les Turcs dans le concert européen; en réalité, ils lui répugnaient, mais, les ambitions des Habsbourg, en la personne de Ferdinand I d'Autriche (1556-1564) et surtout en celle de Charles-Quint (1516-1556), qui, devenu empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, avait un immense terrain, lui déplaisaient davantage encore. François I^{er} avec le concours du sultan, seulement, pouvait combattre efficacement son ennemi du côté de la terre, aussi bien que du côté

¹ Avant, les rois de France jouaient un autre rôle en Orient. « Ce qui explique la situation privilégiée de la France à travers tout le moyen âge, c'est la part considérable qu'elle a eue : *« Gesla Dei per Francos. »* Quoique séparés de l'Orient par l'empire allemand et les Slaves, les Francs occidentaux se sont frayé une route par la Méditerranée. Ils ont dirigé les croisades et pris, sur le chemin maritime qu'elles suivaient, des positions importantes au XIII^e siècle, en Grèce et en Italie. De là, avec la maison d'Anjou, leur influence a rayonné sur toute la frontière orientale de l'Europe : le neveu de Saint-Louis, Charles Robert, s'est établi en Hongrie ; son petit neveu, Louis le Grand, obtint la Dalmatie et la couronne de Pologne. De Bohême, par les princes capétiens, la défense chrétienne fut transportée en Hongrie, et de l'Elbe à la Vistule. La Pologne devint ainsi, à la fin du moyen âge, et par des rois francs encore, ce qu'avait été la France de Clovis au début, un foyer de propagande chrétienne, un centre de culture latine où tout parla latin, jusqu'aux domestiques » ; E. Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, t. I, p. 11.

de la mer. Cette alliance fut aussi avantageuse pour les Turcs que pour les Français ¹. Car, Soliman II étendit ses possessions, de façon que bientôt la mer Noire et la Méditerranée orientale devinssent turques ; sauf les possessions vénitiennes de Chypre, Candie, Corfou, et de la côte dalmate de Zara, les Turcs règnent de Bassora sur le golfe Persique à Bude sur le Danube ; leur empire atteint, alors, ses plus extrêmes limites. Avec le traité d'alliance offensive et défensive (de Belgrade, 1535), la puissance de la Maison d'Autriche fut contenue ; et par le traité de commerce ou de capitulation (déjà le hattî-chérif de 1528 avait confirmé et étendu les privilèges des Français en Egypte), les Français eurent le droit de faire du commerce dans tous les ports de l'empire ottoman (moyennant un droit de 50/0) ; les vaisseaux des autres Etats n'y purent paraître que sous le pavillon français ; la pleine juridiction des consuls français fut assurée sur leurs nationaux, avec obligation pour les agents turcs de leur prêter main-forte dans l'exécution des jugements consulaires ; les Français établis en empire ottoman purent librement léguer leurs biens ou en disposer ; la liberté religieuse fut accordée aux Français, avec la garde des lieux Saints, et, par là, une sorte de protectorat pour tous les chrétiens de l'empire ottoman ². Pendant ce temps, les frères Ferdi-

¹ Albert Vandal nous en dit : « En se servant des Turcs la France ne les traitait pas sur un pied d'égalité avec les autres peuples qu'elle associait à ses desseins. Nos relations avec la Porte présentaient un caractère particulier, sans exemple dans l'histoire diplomatique. Il y eut presque toujours entre les deux Etats connivence et action concordante ; il n'y eut jamais alliance au sens strict et formel du mot. » Voir *Une ambassade française en Orient, sous Louis XV*, Paris, 1887, pp. 3, 4.

² Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 738 ; ainsi, les capitulations avec la France sont datées de 1535, puis augmen-

nand d'Autriche et Charles-Quint d'Espagne essaient de nouveau de combattre les Turcs, mais ils échouent à cause de l'alliance entre Soliman II et Henri II, après une série de batailles en Autriche-Hongrie (1551-1556), le sultan reste donc victorieux. Ce n'est que sous les fils de Henri II que la grande période de l'alliance franco-turque est passée¹.

Le sultan conclut la paix avec l'Autriche, ratifiée à Prague, le 1^{er} juin 1562 : l'empereur Ferdinand consentit de nouveau au tribut de 30.000 ducats, renonçait à toutes les places de Transylvanie et à quelques-unes hongroises. Depuis, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du xvi^e siècle, les sultans fainéants compromirent la puissance turque et ouvrirent l'époque de décadence. Le sultan Selim II (1566-1574), mérita le surnom d'Ivrogne, et c'est le grand-vizir Mohammed Sokolovitch, d'origine serbe, enlevé en bas âge, qui soutenait la puissance turque déjà avant la mort de Soliman II (dans le siège de Malte et dans la conquête de Sziget, en 1565, où se distingua l'héroïque défenseur Nicolas Zrini, ban de Croatie). Selim II enleva Chypre aux Vénitiens ; ceux-ci, avec le pape Pie V, suscitèrent une croisade, où l'on trouve l'Espagne, le

tées en 1669, 1604, 1607, 1673, 1740, v. Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 83, 88, 93, 108, 136, 277-306. Les capitulations commerciales avec la république de Gênes datent de 1665 (Noradounghian, I, 124), avec l'Angleterre de 1675 (Noradounghian, I, 146-169), avec les Provinces-Unies des Pays-Bas de 1680 (N. I, 169-181), avec le Danemark de 1746 (N. I, 308-314), etc.

¹ On se rappelle le « Grand Dessein » conçu par Henri IV et Sully, qui montre les Turcs refoulés en Asie, l'Europe répartie en six monarchies héréditaires, cinq monarchies électives et cinq républiques, gouvernée par une sorte de Conseil amphictyonique, gardien de la paix perpétuelle, arbitre entre les rois et les peuples. V. Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. V, p. 293.

duché de Toscane et la république de Gênes. Les croisés, sous Don Juan d'Autriche, le fils naturel de Charles-Quint, remportèrent la victoire sur la flotte turque, le 7 octobre 1571, à Lépante. Cependant, cette victoire des chrétiens n'eut aucun résultat durable, du reste, nous sommes depuis longtemps dans l'époque de la Réforme, où l'on discute plus que jamais sur l'autorité du pape, et les souverains, ainsi que les peuples de l'Europe centrale et occidentale, ne suivent que la route tracée par leur ambition et leur intérêt, se détournant ainsi de l'Europe orientale et se tournant davantage vers des mondes nouveaux où tout était à prendre et à faire.

Pendant que l'Europe occidentale se trouvait dans cette situation vis-à-vis des Turcs, il s'était produit, dans le nord, un événement autrement important. Nous avons vu qu'au moment où une grande branche slave, les Serbes, passait sous la domination des Turcs, une autre branche slave, les Russes, se soustrayait à la domination des frères turcs, des Tatars. C'est sous le grand knez russe, Ivan III (1462-1505), qui de sa Moscovie ouvrit une grande et nouvelle époque pour les Russes; il avait la mission, très naturelle, de protéger l'orthodoxie contre l'islamisme, de faciliter la délivrance des peuples orthodoxes, et surtout des Serbes, qui sont de la même race slave. Ce devait être presque un vœu pour ce prince, depuis son mariage (1472) avec Sophie (Zoé) Paléologue, fille du frère du dernier empereur byzantin, despote de Morée. C'est alors qu'Ivan III adopta l'aigle à deux têtes des Paléologues, se proclamant sinon le vengeur, du moins le plus naturel protecteur de ses frères slaves et orthodoxes, l'héritier des empereurs de Constantinople. Pourtant, tandis que les premières relations de la Russie naissante sont amicales avec les Turcs,

elles sont tout le contraire avec le puissant voisin slave, la Pologne, qui est catholique. Sans entrer dans aucun détail, rappelons-nous qu'avant d'avoir des relations diplomatiques et amicales avec les Etats occidentaux, la Russie et la Turquie s'approchaient l'une de l'autre, à l'époque où Christophe Colomb découvrait l'Amérique (1492), deux ans après le premier traité conclu entre la Porte et la Pologne (1490). Le knez Ivan III était naturellement, par sa politique, poussé à s'approcher du sultan, et celui-ci réciproquement, ne tenant pas à rester entre deux ennemis, Persans et Slaves. A Biélgord, les représentants des deux souverains échangèrent les premiers projets d'une future amitié. Alors, le prince chargea son allié Menghli-Ghiaraï, khan de Crimée, de sonder le sultan à ce sujet. Bayezid répondit : « Si le monarque de Moscou est ton frère, il sera aussi le mien. ¹ » Il paraît que même une lettre amicale d'Ivan III au sultan précéda cette réponse. Cependant, ce ne fut qu'en 1496 que le premier ambassadeur russe, Michel Plechtcheïev, arriva à Constantinople, pour entamer des négociations relatives à la liberté du commerce russe dans les Etats du sultan, surtout autour de la mer Noire. Mais cet ambassadeur, suivant les instructions formelles de son souverain, ne voulait pas du tout remplir le cérémonial de la Porte, et il ne plut pas au sultan. Ainsi, cet envoyé ne voulait pas fléchir le genou, ni toucher le parquet du front, en complimentant Bayezid et son fils Mohammed, il voulait traiter directement avec le sultan et non par l'entremise des vizirs, ni céder le pas à aucun autre ambassadeur. ² Peut-être Michel dépassait-il l'esprit de ses instructions, se montrant,

¹ Hammer, t. IV, p. 46-49.

² Parmi tant de chinoïseries qui ont existé à la cour byzantine, puis après à la Porte ottomane, lors des réceptions des ambas-

dès son arrivée, raide et hautain; comblé d'égards et de politesses, il refusa l'invitation au repas donné par les vizirs en son honneur, les riches habits qui lui furent offerts, et les 10.000 sequins destinés à son entretien. A ce sujet, Bayezid écrivait à Menghli-Ghiaraï : « Le monarque de Russie avec lequel je désire vivement contracter amitié, m'a envoyé un homme grossier: je ne puis donc le faire accompagner en Russie par aucun de mes esclaves, de crainte qu'il n'en soit offensé. Respecté en Orient et en Occident, je rougirais de me soumettre à un pareil affront », etc. En 1499, Ivan III envoya un second ambassadeur au sultan, Alexis Colokvastof; les concessions amicales sur le terrain commercial promettaient beaucoup pour le reste, mais, peu à peu, la méfiance du sultan commença à paraître, et les bonnes relations entre les deux puissants pays se troublèrent et la guerre éclata. Nous ne rentrerons pas dans ces détails, mais rappelons-nous la cause principale : encore en 1576, de Constantinople, le bailli de Venise écrivait au Sénat : « Le sultan a peur de la Moskova, dont le prince est de même religion que les Bulgares, les Serbes et les Grecs. Ceux-ci lui sont dévoués, et seront toujours prêts à se soulever et à secouer le joug turc. » Cette méfiance croissait tellement que la Porte regardait d'un mauvais œil l'ambassadeur russe, et la Russie

sadeurs, rappelons-nous que ceux-ci, inspirant toujours de la méfiance, étaient gardés enfermés sous clé, séparés l'un de l'autre, et quand un ambassadeur obtenait la grâce de venir devant le sultan, on le désarmait d'abord, puis après on l'habillait avec « le costume du divan », composé de longues et larges manches bien tenues par deux serviteurs, et on le conduisait ainsi devant le sultan. Cela dura jusqu'au commencement du xix^e siècle, la tradition en remonte au héros serbe Miloche Obilitch, dont nous avons vu l'exploit à la bataille de Kossovo (1389) quand il s'était introduit sous la tente du sultan Mourad I^{er} pour le poignarder.

n'arriva que la dernière à fixer son représentant auprès du sultan : Pierre Tolstoï fut le premier qui entra à Constantinople en 1702, tandis que Venise, la France, l'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas avaient accrédité déjà leurs représentants en permanence au courant des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Et encore, il fallait expressément stipuler la situation de l'ambassadeur russe par le traité de Belgrade de 1739, et celui de Koutchouk-Kaïnardji de 1774 ! Mais reprenons l'histoire des Turcs depuis la seconde moitié du *xvi^e* siècle, et suivons-la à grands pas jusqu'à la fin du *xviii^e*.

Depuis la mort de Soliman II, l'Autriche reste exposée aux Turcs, mais ceux-ci ne pouvaient plus que guerroyer dans les pays soumis. Le sultan Mourad III (1574-1592) commença son règne en étranglant ses cinq frères, restant fidèle à la loi connue, inspirée par la raison d'Etat. Sous ce sultan mourut le grand-vizir, M. Sokolovitch, qui était le véritable soutien de l'empire ; depuis, les janissaires se révoltaient à chaque instant, quand le sultan ne leur donnait pas assez d'or. Le sultan Mohammed III (1592-1603), prétend-on, avait cent deux enfants, dont quarante-sept vivaient lors de son avènement au trône ; bien sûr, il ne fut pas long à appliquer la loi contre les enfants mâles ! Sous ce sultan trop efféminé, les symptômes d'abaissement et de ruine sont au plus haut degré : l'armée est en proie à l'insubordination, l'administration à tous les désordres, les charges sont livrées à la vénalité, les monnaies sont effrontément altérées, les impôts sont ruineux et leur produit dilapidé. Le sultan Ahmed I (1603-1617) n'a pas souillé son avènement par le fratricide, car son jeune frère Moustapha était idiot. Sous ce sultan, l'Angleterre, jalouse

des privilèges de la France dans le Levant, avait accrédité, en 1599, un ambassadeur à Constantinople, et prétendait couvrir les Hollandais sous la protection de leur pavillon. D'après le traité de 1604, les Anglais conservèrent (ils l'avaient depuis 1579) avec les Vénitiens le droit de pavillon, mais toutes les autres nations qui n'entretenaient pas d'ambassadeur en permanence auprès de la Porte furent replacés sous le pavillon de la France. D'un autre côté, les révoltés de l'Autriche, soutenus par les Turcs, forcèrent l'empereur Rodolphe II à traiter avec le sultan, à Sitvatorok, le 11 novembre 1606¹.

Ainsi finit la guerre de 14 ans en Hongrie, et par ce traité, pour la première fois, les Turcs adoptèrent nos formes diplomatiques : les contractants sont basés sur le droit d'égalité, il est exigé la parfaite conformité des documents de traité, déposés entre les mains des deux partis. Le sultan en recevant 200.000 écus renonça au tribut de 30.000 ducats que les Habsbourg lui payaient depuis Ferdinand I, et la Transylvanie fut déclarée vassale à la fois du sultan et de l'empereur. Dans une série de guerres contre les Perses, les Turcs éprouvèrent de grandes pertes, et leur décadence se manifesta de plus en plus avec la révolte des janissaires, qui restaient rarement tranquilles. C'est la cause pour laquelle le sultan Mustapha I ne fit que passer sur le trône, relégué dans le harem et remplacé par son neveu Osman II (1617-1623). Celui-ci fut étranglé par les chefs révoltés des janissaires pendant que le chah Abbas le

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 103-108. Le 1^{er} mai 1616, fut conclu à Vienne le traité de paix avec Mathias d'Autriche, empereur d'Allemagne, rectifiant celui de Sitvatorok, de 1606, et celui de Vienne, de 1615 (N. I, p. 113-120).

Grand (1586-1628) conduisait ses Perses jusqu'au Tigre.

C'est à cette époque que l'Europe occidentale est agitée par la guerre de Trente Ans, qui se déroule dans l'empire des Habsbourg. Cette guerre (1618-1648), à la fois politique et religieuse, finit par le traité de Westphalie du 24 octobre 1648. L'Allemagne était à bout et il lui fallut plus d'un siècle pour réparer ses forces. Ce qui est essentiel à savoir pour notre étude, c'est que ce traité règle le droit public européen jusqu'à la Révolution française. En ce qui nous concerne de plus près, rappelons que le Saint Empire germanique n'existe plus; les Habsbourg subissent un échec sur le Rhin, mais trouvent une compensation dans la soumission de la Bohême et de la Hongrie, et poussent de plus en plus en Orient. Ils ont une armée impériale, mais n'arriveront pas à avoir une nation, s'ils arrivent à avoir un Etat autrichien.

Le sultan Mourad IV (1623-1640), d'un caractère énergique, mais cruel jusqu'à la férocité, tuait à coups de flèches les gens qui étaient sur son passage, et, par des mesures draconiennes, défendait l'usage du tabac. Il n'eut pas de chance dans les guerres contre les Polonais, mais il n'en fut pas de même dans celles contre les Persans, il reprit Bagdad et massacra 30.000 Perses en 1638. Le sultan allait relever l'empire turc, en s'attaquant à l'institution des janissaires, mais il ne parvint qu'à exécuter quelques chefs, et, sous la menace de les faire décapiter, à les forcer de lui prêter serment de fidélité. Car l'abolition du devchürme, c'est-à-dire la dîme des enfants chrétiens mâles pour le service militaire, qu'on peut faire remonter à 1638, n'eut pour effet que de supprimer le mode primitif de recrutement des janissaires : au lieu d'enlever les plus robustes, parmi les enfants chrétiens, on les remplaça par les protégés du

sérail ou du harem. C'était très bien pour les chrétiens qui, depuis, commencèrent à se relever et à protester plus efficacement contre la puissance turque, qui s'affaiblit de plus en plus. On signale encore comme les derniers deux devchürmes, en 1674, et en 1676 (5.000 enfants). Les intrigues du harem sont scandaleuses, et la cause des réformes ne put prévaloir sous le sultan Ibrahim (1640-1648), un des plus efféminés sultans, qui finit par être étranglé dans une révolution du palais. Sous lui, le grand-vizir Kara-Moustapha dirigea ses efforts pour s'emparer de l'île de Crète, d'entre les mains des Vénitiens, ce à quoi on aboutit entre 1645 et 1669, pour la garder deux siècles¹. Mais, les sultans devenus depuis longtemps le jeu du harem, c'étaient encore les grands vizirs qui pouvaient soutenir l'empire et relever son ancienne puissance.

Voici comment le sultan Mohammed IV (1648-1689) pouvait, à sept ans, remplacer son père ; le grand-vizir était Mohammed Tchouprili, d'origine albanaise, enlevé dans son enfance, très énergique, et capable de conduire l'empire. Les héritiers présomptifs du trône, comme tous les princes ottomans, sont depuis longtemps élevés au fond du sérail, dans une sorte de cage dorée, ainsi abandonnés aux eunuques et s'énervant dans une débauche précoce ! M. Tchouprili dompta beaucoup de révoltes en Asie, en Afrique et en Hongrie (1658) et il força les janissaires à l'obéissance ; il remplit le trésor et assura sa position à ses descendants, innovation sans exemple jusqu'alors dans l'histoire de la Turquie. Ce

¹ C'est lui qui avait conclu le traité de paix avec l'Autriche-Hongrie, à Zvoeny, le 19 mars 1642. (Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 120-121), composé de 9 articles, et dont le premier stipule : la prolongation pour 9 ans, donc en tout 20 ans de paix, depuis le traité de Sitvatorok.

puissant vizir, furieux de voir les Français dans les rangs des Vénitiens, en Crète, ne fut pas long à s'emparer de M. de la Haye, ambassadeur de France, qu'il maltraita et fit jeter en prison. Son fils, Ahmet-Tchouprili, entreprit la dignité du grand-vizir, suivant les traditions de son père, guerroyant surtout contre Venise et l'Autriche. Déjà le père d'Ahmet avait fait comprendre à l'empereur Léopold, que le sultan ne souffrirait pas son intervention dans l'élection du prince de Transylvanie. Ahmet, en 1661, envoya une armée en Hongrie, et la Transylvanie fut cruellement ravagée ; en 1663, il rentra lui-même en Hongrie avec plus de 200.000 combattants et ravagea toute la Moravie et la Silésie, emmenant 80.000 chrétiens en esclavage. L'empereur Léopold, impuissant à résister, s'adressa au pape Alexandre VII et à Louis XIV ; Tchouprili essaya de passer le Raab, mais il fut repoussé par les confédérés et surtout par le comte de Coligny, à la tête de 6.000 Français. A la bataille de Saint-Gothard, les Turcs furent vaincus, le 1^{er} août 1664, et le traité de paix de Vasvar, signé le 10 août (ratifié le 25 septembre) ¹, renferme comme principale clause : la Transylvanie devait être évacuée à la fois par les troupes de l'empereur et du sultan, mais le nouveau prince (Apafy) reconnu, devait payer tribut à la Porte. Avec la capitulation de Candie (1669), le grand vizir avait encore occasion de s'assurer que les Français se retrouvaient dans les rangs des ennemis turcs. Sous Louis XIV, les bonnes relations entre la Porte et la France menaçaient de cesser complètement, car l'empereur ne tenait pas du tout à supporter la barbarie du grand-vizir ², et finit par l'emporter, en obtenant la

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 121-124.

² « Le grossier Dervich-pacha, grand-vizir, ayant reçu de M. de la Haye, notification de la prise d'Arras par les troupes de

reconnaissance des anciens privilèges (1681), et revenant ainsi au temps de François I^{er}, pour deux siècles. Du côté de la Pologne, le grand vizir eut plus de succès : lors de l'élection de Michel Wisnowski (1669-1673), la France échoua avec son candidat, et quand le nouveau roi épousa la sœur de Léopold I^{er}, la France se trouva remplacée par l'Autriche. Le sultan profita des discordes intérieures de la Pologne, en soutenant le chef cosaque Dorochenko d'Oukraïne, puis envahit la Podolie, Kaméniets, et poussa jusqu'aux murs de Lwow. Par le traité de Buczacz (1672), l'Oukraïne fut cédée à Dorochenko, vassal du sultan, la Podolie et Kaméniets restaient acquis au sultan, et de plus, la Pologne devait payer une indemnité de guerre et un tribut annuel. Les Polonais n'y tenaient pas du tout ; revenus vite de leurs erreurs, ils choisirent Jean Sobiesky pour les conduire contre les Turcs, et remportèrent la victoire près de Khotin, en Bessarabie, le 11 novembre 1673. L'année suivante, J. Sobiesky remonte sur le trône de Pologne (1674-1696), et avec lui grandit le prestige de ce pays slave. A la mort d'Ahmet Tchouprili, le grand-vizir, devenu son gendre Kara-Moustapha, se disposait à en finir avec l'Autriche. Les Hongrois, trop mécontents de l'Autriche, se soulevèrent sous Emerich Toekoeli, et celui-ci invita les Turcs à venir à son secours. L'année 1682, Ibrahim pacha de Bude se vengea du côté de Toekoeli ; Kara Moustapha avec 200.000 hommes vint bientôt à leur secours, et après quelques conquêtes en Hongrie se dirigea vers Vienne

Louis XIII (1640), lui répondit qu'il importait peu aux grands seigneurs que les chiens dévorassent les porcs, ou que les porcs dévorassent les chiens », etc. V. Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VI, p. 833, 834.

(1683). Le siège, commencé le 14 juillet, dura soixante jours ; Vienne allait succomber, et l'Autriche également, quand l'empereur Léopold I^{er}, enfui depuis longtemps, avait abandonné sa capitale aux Turcs. A ce moment, le plus critique pour l'empire d'Autriche, apparut J. Sobiesky, qui le sauva, le 12 septembre 1683, en remportant la victoire de Kahlenberg. De ce fait, le roi de Pologne rendit le plus grand service à l'Autriche et à l'Allemagne, ainsi qu'à la Russie, qui put poursuivre ses exploits plus tranquillement. Sans doute, ces trois Etats en resteront-ils reconnaissants à la Pologne ! Cet échec turc provoque la décapitation d'Ibrahim pacha, ainsi que de Kara-Moustapha (25 décembre), et les émeutiers forcèrent même le sultan à s'enfermer au sérail et à y passer le reste de son règne. On remit sur le trône Soliman II (1687-1691) malgré lui ; le grand-vizir, frère du vainqueur de Candie, Ahmet-Moustapha Tchouprili, soutenait encore l'empire. Mais l'Autriche, depuis la victoire de Sobiesky, pouvait faire beaucoup contre les Turcs, s'étant ligüée avec la Pologne, Malte, Venise et le pape (1684), en excitant les Russes à s'emparer de la Crimée. L'âme de cette nouvelle ligue fut Sobiesky, animé du désir d'expulser les Turcs de l'Europe. Dans une série de batailles, depuis 1684, les Serbes et tous les chrétiens de la péninsule s'étaient soulevés et aidèrent puissamment les chrétiens contre les Turcs. En 1688, entre autres villes furent délivrées Belgrade et Niche (6 septembre, par le duc de Bavière). Les Turcs succombaient partout, lorsque le grand-vizir devint Tchouprili III, en septembre 1689. Celui-ci reprend Belgrade en 1690 et réussit, pour la dernière fois, à repousser les coalisés au delà de la Save et du Danube. Ce n'est qu'à la bataille de Slankamen (19 août 1691), sous le sultan

Ahmed II (1691-1695), que les Turcs furent arrêtés. Ils se relevèrent sous Moustapha II (1695-1703), dans une série de batailles en Hongrie, où le prince Eugène de Savoie, Italien d'origine, les combattit surtout avec les Serbes. Après la victoire de Zenta (11 septembre 1697) et la conquête d'Azov en 1696 par Pierre I^{er} le Grand (1682-1725) de Russie, les Turcs, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, signèrent le traité de Karlovtsi, le 26 janvier 1699 ¹. Ce traité de paix, rédigé sous la forme d'une trêve de 25 ans, est composé de 20 articles, et marque le premier recul des Turcs en Europe. Leur empire fut resserré sur trois points, ainsi : l'Autriche obtint la Hongrie, la Transylvanie et une partie de Syrmie, moins le Banat de Tèmesvar, ayant pour frontières du sud l'Una, la Save, la Drave, le Danube jusqu'à son confluent avec la Theiss ; la Pologne garda Kaméniets, la Podolie, l'Oukraïne occidentale ; Venise eut la Morée, le littoral dalmatique entre la Krka et la Néretva, et quelques îles ; la Russie conserva Azov.

Depuis la paix de Karlovtsi, aurait dû commencer pour les chrétiens vaincus, une nouvelle ère, surtout pour les Serbes, qui puissamment ont contribué à combattre les Turcs, mais il n'en fut rien. Du côté de la Turquie les révoltes des janissaires se renouvelaient, le sultan fut renversé et renfermé dans le sérail, forcé de céder la place à Ahmed III (1703-1730). Celui-ci réussit à tuer 15.000 janissaires mais sans pouvoir prévenir le retour de leurs troubles. Néanmoins, les Hongrois, sous François Rakoczi, se soulevèrent contre les violences de l'empereur Léopold I^{er}, de 1703 à 1705, et préférèrent les Turcs aux Autrichiens ! A la mort de

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 182-196.

Léopold I^{er}, son fils Joseph I^{er} (1705-1711) réussit à apaiser les Hongrois en leur assurant les anciens privilèges, pour qu'ils restassent les loyaux sujets des Habsbourg, ainsi que les Serbes dans leurs Confins militaires entre la Save et la Drave. A l'avènement sur le trône d'Autriche de Charles VI (1711-1740), après la liquidation définitive de la guerre d'Espagne et quelques exploits de Pierre le Grand, les Turcs crurent que la fortune leur revenait, et reprirent les hostilités contre Venise (9 décembre 1714). L'année suivante, les Turcs reprenaient la Morée, et alors l'Autriche se décida à intervenir (1716). Le grand-vizir repassa la Save près de Belgrade et entra en Hongrie, où le prince de Savoie le battit à Peter-Varadin (5 août 1716). Les Turcs furent refoulés de nouveau, et le prince Eugène, grâce aux Serbes, assiégea Belgrade qu'il délivra le 16 août 1717. De là, on poursuivit les Turcs jusqu'à Niche, et sur la médiation britannique, le sultan signa le traité de Pojarevats, le 21 juillet 1718¹. Par ce traité de 20 articles, Venise renonça à la Morée, mais garda quelques conquêtes en Dalmatie, Herzégovine et Albanie (Butrinto, Prévésà, Vosnitsa, etc.), tandis que l'Autriche profita largement; elle obtint le Banat de Tèmesvar, la petite Valachie (de manière que la rive occidentale de la rivière d'Aluta appartient à l'empereur des Romains, et la rive orientale à l'empereur des Ottomans) et une bonne partie de la Serbie septentrionale, y compris Belgrade, Semendria, Chabats, et quelques autres villes sur la Save et le Danube².

Par le traité de Pojarevats (en Serbie), c'était l'Autri-

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 208-220.

² D'après le traité de commerce et de navigation conclu avec la S. Porte, aussi à Pojarevats, le 27 juin 1718 (Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 226-227), l'Autriche (art. II), avait la libre navigation du Danube, mais pas celle de la mer Noire.

che qui s'avancait le plus loin sur la route de Constantinople. Les Turcs s'en émurent et commencèrent plus que jamais à s'adresser à la France¹. Mais les chrétiens de la péninsule vaincus autrefois par les Turcs, ne voyaient, du tout, leur situation s'améliorer, et la fraction des Serbes qui était sous l'Autriche, n'avait aucune récompense pour ses héroïques bravoures contre les Turcs. C'était un mauvais signe : si l'empereur Charles VI avait tenu plus compte des Serbes, il aurait pu faire beaucoup plus pour son Etat, et à jamais obliger les Serbes.

Pendant ce temps, le tsar Pierre le Grand² cherchait à s'allier avec la France. N'ayant pas eu de succès de ce côté, sa femme Catherine (1725-1727) s'allia avec

¹ « Alors, prend naissance, dans le système politique du gouvernement de Versailles, une conception qui d'année en année se précisa et qui s'est conservée jusqu'à nos jours ; la France a depuis François I^{er}, des avantages commerciaux considérables, un monopole réel dans les ports du Levant. Elle a obtenu du sultan pour ses nationaux et pour les catholiques, en général, des privilèges religieux suffisants et susceptibles d'amélioration. Elle a intérêt au maintien de cette situation ; toute intervention étrangère ne peut lui être que nuisible. Elle doit pourtant à elle-même, à son renom de générosité chevaleresque, à son vieux titre « de fille aînée de l'Eglise », de ne pas couvrir de sa complaisance et d'une sorte de complicité les persécutions encore trop fréquentes ordonnées par les sultans contre les chrétiens, les cruautés du gouvernement ottoman, la barbarie asiatique dont ils donnent trop souvent de preuves. Elle ne peut lier amitié avec lui, qu'à condition de le transformer, d'entreprendre son éducation par ses marchands et ses consuls, de l'élever à la dignité d'un gouvernement civilisé. Ce sont les termes essentiels du dogme, qui s'établit dans la diplomatie française de l'intégrité de l'Empire ottoman », dit le professeur Driault, *La Question d'Orient*, p. 46.

² Ses traités de paix avec la Turquie se suivent dans cet ordre : Celui conclu pour trente ans, signé à Constantinople le 13 juin 1700 (Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 197-203) ; renouvellement de la paix de Pruth et du traité de 1712, signé à Andrinople le 5/16 juin 1713 (N. I, 203-207), par ce dernier, la paix devait durer

l'Autriche en 1726 ; cette alliance dura plus d'un siècle, et ces deux Puissances s'entendirent aussi bien sur la question polonaise, que sur celle des Turcs. Depuis, les chrétiens vaincus recommencent à se soulever de plus en plus ; les Tatars de Crimée et les Cosaques du Don et du Dniéper sont sans cesse en état de guerre. Le sultan Mahmoud I^{er} (1730-1754), élevé au trône par les janissaires, passait son temps à les surveiller. Quand les Russes reprennent Azov (1736), le sultan en est surpris et il veut intéresser à son sort toutes les Puissances d'Europe ! C'est la première fois que la Porte, sans beaucoup de réflexion, soumit sa cause aux jugements de l'Europe. Aussi, dès que l'Autriche offrit sa médiation, — le sultan l'accepta, — ignorant complètement l'alliance entre l'Autriche et la Russie. « La cour de Vienne sollicitait le rôle de médiatrice pour imposer à la Porte les plus dures conditions, en la menaçant, si elle hésitait à s'y soumettre, de l'écraser sous le choc des deux empires. Vainement, la France essayait-elle d'ouvrir les yeux à l'Autriche sur le péril moscovite ; vainement, nos agents y représentaient-ils que son véritable intérêt était « de ne pas laisser la Russie s'augmenter et s'étendre » : elle persistait à servir les desseins de la tzarine, croyant y trouver son compte ¹. » La Russie demandait la libre navigation de la mer Noire, l'annexion du littoral depuis le pied du Caucase jusqu'aux embouchures du Danube, et l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie. Cela devait

25 ans et le tsar devait retirer ses troupes de Pologne, de même que selon le traité de paix signé à Constantinople le 5/16 novembre 1720 (N. I, 227-233), et le traité de partage des acquisitions russes faites sur la Perse signé à Constantinople, le 23 juin 1724 (N. I, 233-238).

¹ Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 144.

être tout, mais l'Autriche ne trouvant pas que c'était assez, demanda pour elle en raison de ses bons offices les places de Zvornik, Bihacz et Novi-Bazar de Serbie. Les Turcs, stupéfiés, comprirent alors que c'était un ultimatum. L'empereur d'Autriche trop confiant en son armée, malgré la mort du prince Eugène de Savoie (21 avril 1736), entra en Serbie, assiégea Niche et déclara la guerre. Le grand-vizir depuis le 17 juillet 1737 ne cessa d'invoquer la France, et celle-ci se décida du moins à remonter le moral des Turcs, en leur proposant d'accepter et de soutenir la guerre. Le sultan se réveilla enfin, et tout fier, envoya une forte armée en Serbie, en disant : « qui dit Français, dit esprit » ! L'armée turque battit celle de l'empereur d'Autriche, reprit Niche (1737), puis Orsova (1738) et assiégea Belgrade. Les Russes avaient plus de chance autour d'Azov, mais la France jugea le moment opportun d'intervenir en maîtresse, et cette fois de conclure la paix à Belgrade, le 1^{er} septembre 1739 ¹. La cour de Vienne consternée se hâta de traiter sans la Russie : l'Autriche perdit tout ce qu'elle avait d'après le traité de Pojarevats en Serbie (Belgrade avant tout); désormais, la frontière du sud est le Danube et la Save, et les montagnes du Banat de Tèmesvar (cédant donc la Valachie occidentale). Ces frontières sud-orientales de l'Autriche sont restées telles jusqu'en 1878, sauf une légère rectification, opérée par le traité de Sistova en 1791. L'empereur d'Autriche était vexé de ratifier un pareil traité, surtout quand l'envoyé de Russie lui apprit les victoires de l'armée russe; mais le représentant de Louis XV avait revêtu le traité de la garantie de la France. Charles VI le ratifia le 18 septembre, et le même jour, l'ambassadeur de France autorisé par la tzarine Anna Ivanovna

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 243-254, en 23 articles.

(1730-1740) signa la paix entre la Porte et la Russie¹. Celle-ci garda un lambeau de territoire entre le Boug et le Dniéper, s'engagea à ce qu'aucun bâtiment portant le pavillon russe ne pénétrât dans la mer Noire, et quant à la forteresse d'Azov, les Turcs renonçaient à la recouvrer, mais exigeaient qu'elle fût démolie, son territoire transformé en désert et neutralisé, « car, disaient les plénipotentiaires ottomans, Azov est une courtisane qui a trop de galants pour mériter d'avoir un mari ».

Ainsi, avec le traité de Belgrade (1739) finit une époque dans laquelle l'Autriche aurait pu beaucoup faire², pour seconder les chrétiens vaincus de la péninsule; mais comme elle préféra les exploiter, elle ne mérita pas du tout le nom de Puissance chrétienne et libératrice. La Russie qui venait sur la scène pour la remplacer serait-elle préférable pour les chrétiens de la péninsule et ceux du côté gauche du Danube?

¹ Acte de garantie de la France pour le traité de paix de Belgrade avec l'Autriche, du 18 septembre 1739 (Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 255); le traité de paix avec la Russie fut également signé à Belgrade le même jour (N. I, 258-265), ainsi que l'acte de garantie de la France pour le traité de paix conclu avec la Russie du 18 septembre 1739, pour la convention de Niche du 3 octobre suivant et pour celle du 28 décembre 1739, fait à Constantinople le même jour. (N. I, 226-227.)

² Il est à remarquer qu'il fut entendu qu'on communiquerait à la Porte, lors de l'échange des ratifications du traité de 1739 (5 novembre), la *Déclaration de l'alliance entre l'Autriche et la Russie*, en date de Vienne du 13 octobre 1739, où on lit : « Quoiqu'il soit connu d'ailleurs et que la S. Porte ne l'ignore pas, qu'il y a entre S. M. impériale et royale, et Sa sacrée M. de toutes les Russies une alliance perpétuelle, indissoluble, et telle que, si un des alliés ou les deux ensemble sont, en quelque temps et de quelque manière que ce puisse être, attaqués par l'empereur ottoman (!), ils seront tenus de prendre part à la guerre offensivement faite à l'autre confédéré, et obligés de lui fournir 30.000 hommes de troupes auxiliaires; cependant il a paru

C'est le secret de l'avenir ! Pour le moment, la Russie tenait bien à son alliée, l'Autriche, qui laissant les Bourbons du sud, se tournait vers la Pologne. La France ne pouvant rien faire de plus pour la Pologne, facilita un pacte de défense mutuelle entre la Suède et la Turquie, conclu le 19 juillet 1740. Du reste, la diplomatie française de cette époque était bien à la hauteur de sa tâche difficile, et rétablit le prestige de la France en Orient. Les anciennes capitulations furent renouvelées avec de nouveaux avantages accrus et mieux précisés, le 8 mai 1740. Les capitulations de 1740, même aujourd'hui, à côté des traités plus récents, restent la loi des Français dans l'empire ottoman. Le traité de Belgrade (1739) était le succès de la diplomatie française, et pour la généreuse et habile France s'ouvrait l'époque où elle pourrait faire beaucoup pour les Serbes et les chrétiens vaincus, tout en ne cherchant qu'à assurer des débouchés à son commerce et en plantant le drapeau de l'humanité et de la civilisation. Cette politique changera-t-elle ? ¹

convenable de la déclarer par le présent instrument dans l'acte de l'échange des ratifications, en y ajoutant cette clause, que quoique la paix conclue, le 18 septembre de cette année, entre les deux empires, soit bornée à un certain nombre d'années, et que la paix conclue le même jour avec Sa M. de toutes les Russies soit perpétuelle, le lien de la susdite alliance qui ne tend à offenser personne, mais uniquement à la sûreté des parties contractantes, n'en sera pas moins ferme et durable, et sera remplie aussi religieusement par l'un et l'autre des confédérés toutes les fois que le cas adviendra contre leur espérance » (Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 256).

¹ « L'ambassadeur de France resta longtemps le conseiller le plus écouté du sultan, un véritable premier ministre sans portefeuille, sans responsabilité, le protecteur d'ailleurs tout naturel des populations sujettes, le grand vizir des chrétiens, une sorte de vice-empereur. » Driault, *La question d'Orient*, p. 49-50.

CHAPITRE II

La Turquie et la Russie.

Depuis le traité de paix de Belgrade 1739, le sultan Mahmoud I (1730-1754) était tranquille du côté de l'Autriche et de la Russie ¹. Cela dura ainsi pendant presque trente ans, car les Puissances chrétiennes étaient bien occupées chez elles : en Autriche, après la mort de Charles VI, dernier descendant mâle de Charles-Quint, se déclencha la guerre de la succession d'Autriche (1740-1748), et on s'occupa à démembrer aussi bien l'Autriche que la Prusse. Marie-Thérèse (1740-1780) d'Autriche, tout en assurant son trône contre les prétendants, ne négligeait pas la Turquie, et envoyait de riches cadeaux au divan pour détourner les Turcs de l'Autriche. Elle suivit longtemps cette politique, même après la paix d'Aix-la-Chapelle, tout en scellant l'alliance entre l'Autriche et la Russie (26 juillet 1746), devant la rivalité entre la France et l'Angleterre, laquelle finit par s'emparer de l'Hindoustan pendant que la Prusse s'approchait de l'Angleterre (contre la France et

¹ Ce traité de paix, aussi désavantageux à l'Autriche qu'à la Russie, n'a reçu sa forme définitive qu'au bout de deux ans : avec la conclusion d'une convention avec l'Autriche le 2 mars 1741, et avec la Russie le 7 septembre 1741 à Constantinople.

l'Espagne) et que la Russie se tournait contre la Prusse. A cette époque de belles alliances, mentionnons celle entre la France, l'Autriche et la Russie (1756), qui inquiéta bien le sultan, mais elle se tourna contre la Prusse ¹. Elle finit avec la guerre de Sept-Ans (1756-1763), de telle façon que l'Angleterre en est sortie reine des mers, et que la Prusse, depuis le 5 mai 1762, trouva la base d'une alliance séculaire avec la Russie ². De plus, la Prusse y fixe le point de départ de l'unité allemande ; l'Autriche se soustrait à la France pour les Affaires d'Orient, mais se tenant toujours près de la Russie, s'approche de la Prusse, jetant la base d'une triplice en 1772, qui, un peu sous prétexte de nuire à la Turquie, fera disparaître la Pologne ! Pendant le règne du sultan Osman III (1754-1757), les Turcs ne couraient pas grand danger du côté de la Russie, mais il en est autrement avec l'avènement du sultan Moustapha III (1757-1774), lequel avait passé trente ans dans la cage du harem, entre les femmes et les eunuques. En Russie, la tsarine Catherine II (1762-1796), qui avait éloigné du pouvoir et bientôt de ce monde, son mari Pierre III (1761-1762), a enfin trouvé en son premier ministre Potemkine (1773-1791), l'homme capable de conduire la Russie contre la Turquie, sans jamais négliger le nord et l'ouest. On pourrait dire qu'elle allait réaliser les idées politiques de Pierre le Grand (1682-

¹ Selon Martens, *Traité de la Russie* : entre l'Autriche et la Russie, l'alliance fut conclue le 22 janvier 1757 (I, 207) ; entre la France et l'Autriche, le 1^{er} mai 1757 (et 30 décembre 1758, I, 221-253, cf. avec celles du 30 décembre 1753 et du 21 mars 1760), mais le traité d'amitié et de commerce entre la Prusse et la Turquie fut signé à Constantinople le 23 mars 1761 (Noradounghian, l. c. I, 315-319).

² Martens, *Traité de Russie*, VI, p. 357 et suiv.

1725.) L'occasion lui en fut donnée quand, en Pologne, mourut Auguste III; Catherine II tenait à assurer son influence, en ce royaume slave, en mettant sur le trône son favori Stanislas Poniatovski (1764-1795), grâce aux baïonnettes russes et prussiennes ¹. De plus, la Russie, tout en s'approchant de la Vistule, empiétait sur les pays du sud, dans le Caucase, et établissait une colonie militaire de Serbes (à l'exemple de l'Autriche dans ses frontières contre les Turcs), entre le Dniéper et le Boug, sous le nom de Nouvelle-Serbie, tout en poussant à l'insurrection les chrétiens de la Valachie et de la Moldavie, ainsi que ceux du Monténégro et de toute la péninsule chrétienne des Balkans. Le sultan finit par se décider à demander des explications à la Russie. Du reste, la France prévoyant la fin prochaine de la Pologne, rappelait au sultan l'intérêt qu'il avait lui-même à l'intégrité de cet Etat slave, mais ce qui embrouillait un peu les Turcs, c'était de voir la France ne plus agir contre l'Autriche. Cependant, comme l'Autriche avec la Prusse conseillaient à la Porte de ne pas engager la guerre avec la Russie, le sultan finit par voir « clair » : la France était avec la Turquie! Tandis qu'en réalité, l'Autriche et la Prusse ne tenaient pas du tout à la guerre, car dans le grand conflit qui surviendrait d'un côté entre la France et l'Angleterre, l'Autriche devait retenir la Prusse; et de l'autre côté, dans le conflit entre la Russie et la Turquie, la Prusse devait empêcher l'Autriche de s'en mêler. Le sultan croyant avoir compris tout à son avantage, trouva le prétexte d'agir, au moment où les Russes entrés en Pologne par le sud, violèrent le territoire turc vers Balta (à l'est du

¹ D'après le traité conclu entre la Russie et la Prusse du 11 avril 1764, Martens, *l. c.*, t. VI, p. 11 et suiv.

Boug), et massacrèrent les habitants. A voir le sultan déclarer la guerre, à cause de la Pologne, on dirait qu'en 1683, J. Sobiesky, Polonais, avait aidé les Turcs, devant Vienne ! Le 6 octobre 1768, le sultan déclara la guerre à la Russie ¹, mais n'étant pas prêt, ce ne fut qu'au printemps que les janissaires se portèrent aux bords du Dniester. La campagne dura six ans, et les Russes ayant gagné à leur cause tous les peuples chrétiens vaincus par les Turcs, attaquèrent la Turquie, du côté de la mer Noire et de la mer Egée. Dans le courant de l'année 1769, les Russes entrèrent en Valachie et en Moldavie, reçus par les chrétiens comme des sauveurs. L'arrivée des Russes promettait de faire revivre les chrétiens de la péninsule ; les Turcs plus que jamais couraient un grand danger, d'autant plus que la Russie savait bien s'allier et avoir les mains libres du côté des Turcs ². L'Angleterre ne voyant son ennemie qu'en la

¹ Au commencement de 1768, le sultan disait à Chobis, son médecin allemand : « J'espère que l'Autriche ne s'opposera pas à l'exécution de ce projet, d'autant qu'elle n'est plus l'alliée de la Russie ; d'ailleurs, la Pologne demande que mes armées sauvent ses libertés, menacées par l'ambition de la Russie. » Et la Russie s'en défendait : elle n'était intervenue (1767) dans l'affaire des dissidents que pour soutenir les libertés polonaises menacées. V. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI, pp. 172-173.

² Voltaire (1694-1778) écrivait tant de belles choses à Catherine II, parmi beaucoup d'autres il lui disait (27 mai 1769) : « Les croisades ont été si ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir, mais j'avoue que si j'étais Vénitien j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre Majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs ; si j'étais empereur des Romains, la Bosnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie ; *après quoi, nous partagerions à l'amiable.* » Décidément on arrive toujours au partage !

France, laquelle était contre la Russie ¹, aida la flotte russe. Celle-ci, alors, passa par la Manche et le détroit de Gibraltar, et détruisit la flotte des Turcs dans la rade de Tchesmé, derrière l'île de Chio (8 juillet 1770). Les Russes victorieux devant les Turcs surpris, auraient pu faire un grand coup à Constantinople, mais des discordes entre les officiers anglais et russes les arrêtrèrent dans les Dardanelles, et ils n'y réapparaîtront qu'en 1878. Du reste, le peu d'habileté que les Turcs et les Russes montrèrent dans cette guerre navale amena Frédéric II à les représenter comme des borgnes s'es-crimant à coups de bâton avec des aveugles ! A peu près au même moment les Russes remportaient des victoires du côté du Danube (Larga, 8 juillet, Kagoul, 17 juillet 1770); l'année suivante, les Russes occupèrent la Valachie et la Crimée. La Russie était en voie de délivrer les chrétiens du joug turc. Mais on douta de ses projets, surtout à la voir seule se débrouiller avec la Turquie. L'Autriche s' alarma, et se rapprocha de la Prusse ; Joseph II et Frédéric II échangèrent des entrevues à Neisse (25 août 1769) et à Neustadt (3 septembre 1770). La jeune et prudente Prusse sut obtenir le renoncement de l'Autriche à la Silésie, en lui promettant amitié dans l'avenir, étant donné que la même origine allemande les attache ; ainsi leur alliance fut dirigée contre la France et la Russie à la fois, fondant ce que Frédéric appela « le système patriotique alle-

¹ C'est pourquoi l'Angleterre, qui paraissait se désintéresser de la politique continentale pour des raisons économiques avant tout, soutenait la Russie dans ses avancements en Orient, car la Russie était le client qui lui ouvrait des débouchés, tandis que la France était la rivale qu'elle devait chasser du Levant. Là, se trouve l'explication de la conduite de l'Angleterre de 1763 à 1775.

mand » ¹. Les deux nouveaux alliés commencent à agir sans trahir de suite : ni la confiance de l'un dans l'autre, ni la méfiance de l'un envers l'autre, ni envers tous les autres ! A les regarder, on dirait qu'une des devises politiques de Frédéric II était commune à son temps (seulement !) : « en politique, la méfiance est la mère de la sécurité ». La Russie allait finir avec les Turcs, peut-être, et avec la Question d'Orient, mais l'Autriche, dépouillée ailleurs, tenait à s'indemniser dans la péninsule balkanique, et à toujours s'opposer à ce que la Russie devînt sa puissante voisine. La jeune et nouvelle rivale, la Prusse, tenait à éloigner l'Autriche de l'Occident, et à la voir s'emmêler dans les Affaires d'Orient. L'Autriche n'a jamais pu anéantir les Turcs, et, ce qui est plus triste, elle n'a pas pu non plus gagner l'amitié des chrétiens vaincus des deux côtés du Danube. Cependant, sur le terrain diplomatique, elle a plus d'une fois joué un rôle, et de quelle façon ! Ce qui est vrai, et qui, depuis cette époque, montre tout le génie de la politique orientale, c'est de voir les agents diplomatiques de la Russie et de la Prusse s'entendre si bien, puis, par des voies tout à fait opposées, arriver au même résultat ! La Russie connaissait bien la cause qui poussait l'Autriche en Orient, elle savait bien que l'Autriche ne pouvait y rien faire toute seule, mais celle-ci pouvait l'empêcher d'y agir et tirer tout avantage. Voilà pourquoi la Russie devait tenir compte de l'Autriche : quand celle-ci s'approchait de la Prusse, elle devait s'allier avec l'Autriche pour l'Orient ; quand l'Autriche s'approchait de la France, la Russie devait

¹ Les deux souverains l'établissent dans leurs lettres secrètement échangées : Joseph II data la sienne du 27 août et Frédéric II la sienne du 28 août 1769.

s'allier avec la Prusse, pour l'Occident. Que sortira-t-il de cette politique d'intérêts? On ne le verra qu'aux siècles suivants. Mais suivons les événements dans l'ordre historique, tâchant ainsi de démêler pour le mieux cet imbroglio diplomatique. Devant les Russes victorieux, l'Autriche dut agir pour le mieux, ne tenant pas à ce qu'ils traversassent le Danube; elle alla même jusqu'à se proposer de s'allier avec le sultan, et alors de leur barrer le passage, ou, une fois passés, de leur couper le retour et de les entourer. En présence d'une telle situation de l'Autriche, le sultan s'efforçait, depuis le commencement de la guerre, d'éloigner l'Autriche de la Russie, et, rentré dans la guerre, il aboutit à s'allier avec la Prusse pour le cas où la Russie l'attaquerait (1771) ¹. Du reste, le sultan voulait s'approcher de l'Autriche et de la Prusse, à cause de la tsarine, mais celle-ci ne paraissait pas vouloir céder. De plus, la Russie avait, par des communications verbales (note du prince Gallizin, avril 1771), déclaré catégoriquement à l'Autriche qu'elle persistait dans son intention d'affranchir la Crimée et d'établir sur la Valachie et la Moldavie un prince indépendant, pourvu de troupes et de places fortes (septembre 1771). Ce fut vers ce temps que la Prusse fit savoir à l'Autriche qu'elle avait en vue certaines parties de la Pologne, et que son intention était d'appeler la cour de Vienne à une portion équivalente dans le partage de ce royaume ².

¹ Hammer, *Histoire*, etc., t. XVI, p. 279-285.

² On trouve ce sujet développé dans l'étude d'Alb. Sorel, *La Question d'Orient au XVIII^e siècle*, dont nous nous sommes servis dans notre récit : surtout dans le chap. II et à la fin du chap. V, on apprend que la France, du moins sous Choiseul (il tombe le 24 déc. 1770), était au courant des idées du partage de la Pologne de l'année 1769, de même que la Turquie en 1770 !

En même temps, la Russie faisait parvenir, sous main, au cabinet de Vienne, un projet de partage de l'empire ottoman, projet qui attribuait à la Russie la Moldavie et la Valachie, insinuant que la Bosnie et la Dalmatie ne seraient point refusées à l'Autriche. C'est alors que la Prusse conclut avec la Russie une convention secrète, en vertu de laquelle Frédéric II s'engagea, contre la promesse d'une partie du territoire polonais, à prendre les armes contre l'Autriche, au cas où celle-ci attaquerait la Russie¹. Cependant, l'Autriche et la Prusse insistaient pour que la paix se fit entre la Russie et la Turquie, car le progrès de la Russie compliquait leur compte. La Russie ne tenait pas à la paix ; à la Porte, quelques fanatiques n'y tenaient pas non plus, et prévoyaient le moment prochain de soulever tout le peuple musulman contre la Russie. Dans ces circonstances, la Russie dut agir pour le mieux ; elle savait bien qu'elle ne pourrait avoir de succès contre la Turquie, si l'on commençait à la gêner en Europe ; et, pour avoir les mains libres envers les Turcs, elle devait bien autrement contenter ses deux voisines chrétiennes. Malgré cela, pour tâter le pouls de la Turquie, la Russie essaya de faire la paix avec elle, mais c'était la Prusse qui devait juger en arbitre, car, même la paix conclue, la fin n'en serait pas survenue. Et Frédéric II jugea en maître : il ne tenait pas à ce que la Russie s'agrandît trop, et il ne voulait pas s'éloigner de l'Autriche, l'essentiel était de contenter la dernière. Si l'Autriche reste dans l'alliance avec la France, les Turcs et les Polonais s'y joindront, et alors la France et la Russie seront contre la Prusse ; si la Russie, par des promesses, gagne l'Au-

¹ Déjà le 12 octobre 1769, Catherine II prolongea l'alliance avec Frédéric II jusqu'à 1780. Martens, *l. c.*, VI, p. 48.

triche, la Prusse risquera trop d'avoir l'Autriche et la Russie contre elle. Il fallut donc à tout prix récompenser la Russie pour la guerre, éloigner l'Autriche de la France et de la Russie ; et la Prusse, pour n'en rien risquer, devait les attacher, mais en se fortifiant entre les deux voisines. Jamais on n'aurait trouvé d'issue à une telle combinaison, si la malheureuse Pologne ne s'y était admirablement prêtée. Le tout était de faire le premier pas, mais encore fallait-il savoir par qui il devait être fait et où ? La Prusse, par son alliance avec la Russie, força l'Autriche à s'approcher d'elle ; et, par son alliance avec l'Autriche, forçait la Russie à s'appuyer sur la Prusse. Mais pour ne rien risquer, la Prusse poussait l'Autriche à intervenir d'abord entre la Turquie et la Russie, puis elle viendrait pour mieux arranger la combinaison, sans jamais perdre de vue ses propres intérêts.

Cependant les victoires russes avaient bien ému les Turcs ; le divan s'adressa à Louis XV, sans avoir beaucoup l'espérance d'une action commune, mais l'acte seul décida le représentant de l'Angleterre à offrir la médiation de son pays pour conclure la paix, ce qui émut autrement la Porte, à cause des arrière-pensées de l'Angleterre, qui aidait la flotte russe à détruire celle des Turcs. Tout cela, et encore les habiles agissements des représentants de l'Autriche et de la Prusse, pour intervenir entre les belligérants, décida la Porte, le 12 août 1770, à s'adresser à ce sujet à ces deux cours et à les inviter à intervenir. Une fois de plus, Frédéric II avait raison de dire « plus nous vieillissons, plus nous sommes convaincus que Sa Majesté le hasard décide les trois quarts des affaires de ce misérable monde ». La Russie, seule victorieuse, tenait à traiter directement avec la Porte ; la Prusse voulait savoir la disposition de la Russie, et pour l'engager à enfin accepter

(9 octobre) son intervention et celle de l'Autriche, Frédéric II fit comprendre à Catherine II que c'était pour éviter l'immixtion de la France et provoquer la guerre européenne qu'il offrait sa médiation pour conclure la paix. Pendant ce temps, l'Autriche faisait tout son possible en France pour la détourner des affaires d'Orient. Du reste, l'arrivée du prince Henri, frère de Frédéric II, à Saint-Petersbourg (12 octobre 1770), scella la base d'un accord qui changera l'aspect de l'Europe au bout d'un siècle. Il est vrai que Frédéric II, qui croyait facilement tromper tout le monde, arrivait difficilement à tromper les deux femmes couronnées : Marie-Thérèse et Catherine II se méfiaient de lui. C'est pourquoi la Russie ne voulait pas démontrer les conditions de la paix avant la fin de 1770, quand elle arriva à s'emparer de Bendery, Ackerman, Braïla, ne laissant aux Turcs de la rive gauche du Danube que la forteresse de Giurgiévo (Giurgin). Comme l'hiver empêchait le passage du Danube, la tsarine se proposa d'entamer les négociations de la paix. A ce sujet, elle écrivit le 20 décembre 1770 à Frédéric II et lui envoya les conditions de la paix : la Russie désire Azov, les deux Cabardes en Caucase, l'indépendance de la Valachie et de la Moldavie, ou que les Russes les gouvernent pendant 25 ans à titre d'indemnité ; que les Tatars de la Crimée et de la Bessarabie fussent proclamés indépendants ; la libre navigation de la mer Noire, la cession d'une île de l'Archipel à la Russie pour l'entrepôt de son commerce, et l'amnistie pour tous les chrétiens sujets turcs qui ont soutenu la Russie. Ces conditions ne convenaient pas du tout à Frédéric II, et le 5 janvier 1771, il répondit à la tsarine : si elle ne veut pas la guerre avec l'Autriche, elle doit renoncer à ce qui concerne la Moldavie, la Valachie, les Tatars et l'île de l'Archipel ; sans

ces points, l'intervention de l'Autriche est possible, et la Prusse s'engage à obtenir son consentement. Cependant, Marie-Thérèse ne tenait pas du tout à engager la guerre, et ses préparatifs militaires étaient dressés autant contre la Russie que contre la Prusse, mais plutôt pour la forme qu'en réalité.

Au commencement de cette année (1771), le plan de Frédéric II de démembrer la Pologne trouva d'ardents adhérents en Autriche et en Russie. Frédéric II croyait que l'Autriche et la Russie se rattraperaient en Pologne, pour renoncer à leurs prétentions de démembrer la Turquie, seulement, quand l'Autriche commença à réaliser le plan en incorporant le comté de Zips, elle alla plus loin, dépassant les prévisions du clairvoyant Frédéric II : elle ressortit tant de documents (incontestés bien sûr !) de ses archives qui l'« autorisaient » à incorporer de grandes parties de la Pologne, que Frédéric II dut suivre aussi son exemple, puis, la Russie à son tour ! Mais quand la Russie recommença ses hostilités contre les Turcs, en proclamant l'indépendance des Tatars de la Crimée et de la Bessarabie, tout en les soumettant à son protectorat, l'Autriche conclut avec la Turquie, dans la nuit du 6 au 7 juillet 1771, à Constantinople, une alliance secrète contre la Russie ¹. Cette convention conçue en cinq articles commence par démontrer « comme la cour impériale et la Sublime Porte Ottomane se sont toujours occupées à remplir, avec sincérité, les devoirs mutuels, fondés sur le puissant lien d'un bon voisinage et d'une paix perpétuelle, et n'ont jamais cessé de rechercher avec affection et cordialité, les moyens les plus propres à consolider et à resserrer de plus en plus les nœuds fortunés

¹ Martens, *Recueil de Traités*, etc., t. II, 1817, p. 19-23.

de la bienveillance réciproque ; sur ces entrefaites, le cours du repos des nations et de la prospérité publique ayant été interrompu par le commencement et la durée d'une guerre, qui depuis quelque temps s'était élevée entre la Sublime Porte et la Russie, par un concours d'accidents, les deux cours, en conséquence de leurs sentiments mutuels, ont cru devoir prendre amicalement en considération la manière la plus efficace pour faire cesser, au plus tôt, un fléau aussi préjudiciable à la tranquillité générale, en rétablissant la paix d'une façon convenable à la dignité de l'empire ottoman ». Cette « façon convenable à la dignité de l'empire ottoman », les plénipotentiaires autrichiens l'eurent vite trouvée et l'établirent ainsi : par l'article 1, la Sublime Porte paiera à l'Autriche « pour frais et préparatifs de guerre, 20.000 bourses d'argent de 500 piastres chacune¹, de sorte que, d'abord, après la signature de la présente convention, il sera envoyé 4.000 bourses aux frontières, et les 16.000 autres seront de même remises aux frontières, promptement, l'une après l'autre, en observant toujours les précautions nécessaires du secret » ; par l'article 2 « la Sublime Porte, pour témoigner sa gratitude et la parfaite reconnaissance des procédés généreux qui ont été manifestés de la part de l'Autriche, lui remettra de plein gré, et lui cédera en don toutes les parties des dépendances de la Valachie qui se trouvent bornées par la Transylvanie, le Banat de Tèmesvar, l'Aluta et le Danube » ; par l'article 3 « comme les habitants de la Valachie et de la Moldavie n'ont cessé, depuis plusieurs années, de troubler la tranquillité des frontières de la Transylvanie et d'éten-

¹ En tout, environ 22.500.000 francs, que la Porte devait payer en 8 mois ; le quart fut remis par la Porte à Zemlin, le 25 juillet 1771.

dre leurs usurpations sur le territoire de l'Autriche, pour qu'à l'avenir il ne subsiste aucun prétexte d'usurpation, ni de transgression, on recherchera et distinguera, à l'amiable, les anciennes frontières incontinentes, après la conclusion de la paix, et, dans cet arrangement, on s'appliquera encore à satisfaire la cour impériale » ; par l'article 4, la Sublime Porte s'engage à assurer aux sujets de l'Autriche la liberté de commercer dans l'empire ottoman. Après avoir ainsi fixé tout pour l'Autriche, celle-ci, en revanche, enfin « s'engage » aussi dans le dernier article « eu égard aux quatre articles ci-dessus, et aux sentiments qui sont dus au voisinage, l'Autriche se délivrera des mains de la Russie par la voie de la négociation ou par la voie des armes, et fera restituer comme ci-devant à la Porte, les forteresses et territoires qui se trouvent dans la possession de la Sublime Porte et qui ont été envahies par les Russes depuis le commencement de la guerre, qui s'était élevée entre la Turquie et la Russie, sans que l'indépendance et les libertés de la république de Pologne, sujet de la présente guerre, souffrent la moindre altération ; à ce que le traité de paix, sous l'aide du Très-Puissant, soit fait conformément aux conditions de la paix conclue avec la Russie sous Belgrade en 1739, ou que, selon que les circonstances l'exigeront, la paix soit rétablie moyennant des conditions qui s'accordent avec la dignité de la Sublime Porte, et dont l'acceptation et l'admission soient à son égard exemptes d'inconvénients majeurs », etc. Ce qui ressort clairement de cette convention, c'est que l'Autriche ne voulait pas voir les Russes traverser le Danube, ni en garder la rive gauche, mais tenait à tout prix à profiter des embarras des Turcs ; l'Autriche s'assurait un bel avantage du côté des Turcs, et

comme en même temps elle voulait profiter du côté des Russes, elle cachait son alliance, qui devait rester secrète et ne fut jamais ratifiée. Cependant, Frédéric II découvrit cette alliance (ou plutôt la perfidie) bien vite, et alors il agit en conséquence sans se gêner. Catherine II l'apprit aussi et fut froissée d'une telle conduite de l'Autriche; elle alla même plus loin : voulant la continuation de la guerre, elle proposa secrètement à l'Autriche, au mois d'août 1771, trois combinaisons pour s'entendre contre les Turcs. D'après ces projets, 1^o l'Autriche prendrait la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et la Macédoine jusqu'à la Morée; la Russie prendrait le reste avec Constantinople et les Dardanelles; ou 2^o la Macédoine, l'Albanie, la Roumélie, la plus grande partie de l'Archipel avec le littoral de l'Asie-Mineure, formeraient un royaume dont la capitale serait Constantinople et dont le prince recevrait l'investiture de la Russie; celle-ci garderait la plus grande partie de la rive gauche du Danube, et sur le littoral de la mer Noire, excepté la Crimée indépendante, ainsi que les deux Cabardes, la Russie y exercerait son protectorat; l'Autriche prendrait la Valachie entre l'Aluta et le Danube, la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine; la Morée indépendante aurait un duc d'Autriche ou on la donnerait à Venise, si celle-ci cédait à l'Autriche, l'Istrie et Frioul, et s'alliait contre les Turcs; ou 3^o laissait aux Turcs la rive gauche du Danube; l'Autriche prendrait la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine; la Russie conserverait ses conquêtes de la mer Noire; les Tatars seraient indépendants; la Prusse prendrait quelque chose en Pologne, et les Polonais autant dans les provinces danubiennes. Il y avait encore trois projets, en même temps soumis : concernant le partage de la Pologne entre la Prusse

et la Russie, donnant aussi à l'Autriche sa part à choisir en Pologne, en Silésie et en Allemagne ! Comment ne pas dire qu'il est beau de voir les grands pendant leur passage en ce monde se partageant le bien des faibles, se targuant ainsi de gloire et de mérite ? Heureusement qu'on n'arriva pas à un tel partage ; celui de la Pologne suffisait ; à cause de la discorde entre la famille impériale de Vienne, Marie-Thérèse renonça à la guerre mais contesta la Valachie et la Moldavie à la Russie, prévoyant pouvoir profiter davantage sans coup férir, ainsi que la Prusse, en Pologne. Le 1^{er} octobre 1771, Frédéric II insista auprès de la tsarine pour la faire renoncer à la Valachie et à la Moldavie, lui soumit le plan de partage de la Pologne, et l'assura, en allié, de l'aider en cas d'attaque de l'Autriche. Catherine II lui répondit, le 6 décembre 1771, en renonçant à la Valachie et à la Moldavie, mais en consentant à ce que la Prusse prit une partie de la Pologne, elle voulait la voir s'engager à lutter contre la Turquie ou l'Autriche. Celle-ci se voyait un peu embarrassée, voulant une partie de la Pologne pour soi, mais pas pour la Prusse et la Russie, car cela lui semblait un partage du bien d'autrui qui n'est pas recommandable, quoique si nécessaire à l'équilibre des forces ! A la fin de 1771, la Russie victorieuse poussa la Turquie à demander la paix ; la Porte s'adressa à son alliée l'Autriche, laquelle avait déjà touché 2 millions de florins des Turcs, et maintenant se voyait forcée de choisir ou la guerre funeste ou la paix avantageuse. C'est alors que l'Autriche (en la personne de son premier ministre Kounits), proposa le 23 janvier 1772 « cinq plans », c'est-à-dire cinq combinaisons « entre lesquelles Frédéric II aurait à choisir pour déterminer la compensation autrichienne : 1^o ou Glatz et la Silésie ; 2^o ou Belgrade avec

un morceau de la Bosnie ; 3^o ou Anspach et Baireuth ; 4^o ou la Valachie ; 5^o ou, mais faute de mieux, un morceau de la Pologne. Ainsi, à part les territoires prussiens, l'Autriche acceptait de s'indemniser, aux dépens, soit de la Pologne, sa vieille alliée, soit de la Turquie, son alliée récente¹ ». En tout cas, on voit bien dans ces différentes propositions qui circulaient entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, qu'aucune ne pensait à soulager le peuple chrétien vaincu par les Turcs, mais, au contraire, à exploiter sa crédulité pour le soumettre. C'est ainsi que le passé nous révèle leurs sentiments chrétiens ; pour l'avenir, nous n'avons besoin de rien dire. Seulement, comme les trois souverains ne pensaient qu'à satisfaire leurs intérêts, Frédéric II, dès qu'il apprit ces « cinq plans », s'écria : « Non, cela ne me convient pas. J'ai déjà la goutte aux pieds, et ce serait une proposition à me l'y donner, si je l'avais dans la tête. Il s'agit de la Pologne, et non de mes Etats ! »

Cependant, il serait trop exclusif de dire que seulement de la cour d'Autriche ressortait la perfidie, mais en tous cas, pas autant d'ailleurs que de là, surtout à cause de deux plans (de la souveraine et de son premier ministre), qui s'entrefrottaient et se contredisaient, s'embrouillaient et se trahissaient, qu'en dehors seulement l'habile Frédéric II avait pu découvrir, coordonner, et finalement glisser dans son projet primitif. C'est pourquoi il tenait à tout prix à pousser l'Autriche à prendre part au partage de la Pologne « à des conditions bien égales », pour la rendre ainsi complice, et la forcer à voir les Polonais non seulement contre la Russie et la Prusse, mais aussi contre elle. Dans ce partage, Frédéric II prévoyait la

¹ Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 508 et suiv.

base la plus solide d'une future triplique et ne se trompait pas. Grâce à cette politique, on ménagea les pays de la péninsule balkanique, et surtout les pays de la rive gauche du Danube, car l'Autriche tenait à avoir le Danube pour frontière du sud. Alors Frédéric II précipita les choses : le 15 janvier 1772, à Saint-Pétersbourg, fut signée, entre la Russie et la Prusse, une première convention qui consacrait le principe du partage polonais se fondant sur « la confusion générale où se trouve la République de Pologne, par la division des grands et la perversité de l'esprit de tous les citoyens » ; et, par la convention du 10 février, les deux contractants règlent la promesse déjà faite de s'entr'aider contre la résistance de l'Autriche. Mais, Marie-Thérèse qui éprouvait des remords de se voir lésée dans le partage du butin, et craignait surtout de paraître malhonnête, consentit enfin par le traité de Vienne le 19 février 1772 (que Frédéric II contresigna le 28 février et Catherine le 5 mars) après qu'on lui eût assuré sa part « parfaitement égale », et que tout se passerait en « parfait secret » ! Par cette dernière clause, visait-on tant la France trahie, que l'Histoire et le Droit ?

Cette œuvre chrétienne était si bien bénie : « J'ai fait l'office de capucin, disait Frédéric II ; j'ai éteint les flammes ¹... Au nom de la très sainte Trinité, la Prusse, l'Autriche et la Russie » communiquèrent d'un même corps eucharistique, le premier démembrement de la Pologne (à Saint-Pétersbourg, le 25 juillet 1772 ²). Ce qu'on

¹ Selon A. Sorel, *La question d'Orient au XVIII^e siècle* (p. 256-257) Frédéric II écrivait à Voltaire le 19 septembre 1774 : « L'impératrice Catherine et moi, sommes deux *brigands* ; mais cette dévote d'impératrice-reine comment a-t-elle arrangé cela avec son confesseur ? » *Brigands* ? ! Le roi l'a dit !

² Dans le préambule des trois traités de partage de la Pologne,

cherche dans la politique, c'est de l'esprit ¹, qui oserait le contester ? La chose est si bien arrangée qu'on ne doit pas accuser ni une unité, ni toute la « Sainte Trinité », car la Prusse agit de cette façon à cause de la Russie et de l'Autriche ; la Russie à cause de la Prusse et de l'Autriche, et celle-ci à cause des deux autres ! C'est clair ! Et une consolation à cela est celle-ci : on a dû agir de façon à éviter la « guerre européenne ». Or, depuis, tant qu'on « touchera » aux Affaires d'Orient, toujours on trouvera quelque Puissance (sinon toutes), qui, tout

on lit : « *Au nom de la Très Sainte Trinité, l'esprit de faction qui maintenait l'anarchie en Pologne y faisant craindre la décomposition totale de l'Etat, qui pourrait troubler les intérêts des voisins de cette république, altérer la bonne harmonie qui existe entre eux, et allumer une guerre générale, l'Autriche, la Prusse et la Russie, ayant d'ailleurs, à la charge de la Pologne, des prétentions et des droits aussi anciens que légitimes, avaient décidé de les faire valoir, de rétablir l'ordre dans l'intérieur de la Pologne, et de donner à cet Etat une existence politique plus conforme aux intérêts de leur voisinage* » etc. L'Autriche prit 2.600.000 habitants, la Russie presque 1.600.000, et la Prusse 600.000. Il peut paraître que l'Autriche prit le plus, non, c'était parce qu'elle avait peur d'avoir le moins en occupant peu à peu le terrain polonais, puis, finalement, elle sortit tant de documents en vertu desquels elle avait le « droit » d'obtenir beaucoup plus ! En somme, jusqu'au partage complet de la Pologne (1772, 1793, 1795), au point de vue ethnographique, l'Autriche s'annexa les territoires polonais (Ludomirie) et russes (Russie rouge, Volynie, Podo-lie), la Prusse, ceux allemands et polonais, et la Russie seulement les siens propres.

¹ Le 9 avril 1772, Frédéric II écrivait à son frère Henri : « Cela réunira les trois religions grecque, catholique et calviniste (c'est-à-dire la Russie, l'Autriche, la Prusse), car nous communions d'un même corps Eucharistique qui est la Bologne, et si ce n'est pas pour le bien de nos âmes, ce sera sûrement un grand objet pour le bien de nos Etats. » A quoi le prince répondait : « Si tout cela conduit à une alliance durable des trois puissances, cette alliance fera la loi à l'Europe. » V. Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 511.

en les embrouillant, crierà : « C'est pour éviter le conflit général ! »

Cependant, cette fois l'Autriche et la Prusse conseillaient à la Porte de faire la paix avec la Russie, et les pourparlers allaient au plus vite. L'Autriche, donc, qui n'avait pu prendre la Valachie et la Moldavie pour elle, les retira à la Russie aussi, et s'efforça de passer auprès de la Porte comme une bonne alliée, qui a sauvé la rive gauche du Danube. La Turquie, épuisée, n'avait qu'à se résigner et à agir désormais plus prudemment avec l'Autriche.

Du reste, les délégués russes et turcs avaient déjà signé un armistice à Giurgiévo, le 19/30 mai 1772 ¹. Les difficultés relatives à la navigation de la mer Noire et à la durée de l'armistice, questions dont la solution fut abandonnée aux négociateurs, ayant été aplanies, les actes furent rédigés et envoyés au grand-vizir et au feld-maréchal qui y donnèrent leur approbation, le 10 juin 1772, et l'armistice maritime fut signé après le 13 juillet. Le congrès devait se tenir près de la ville de Fokchany. La première entrevue entre les plénipotentiaires turcs et russes eut lieu le 19 août 1772 ², mais au grand étonnement des ministres prussiens et autrichiens, ni l'un ni l'autre ne furent invités à se rendre à cette première entrevue, sous prétexte que la Russie n'avait ni recherché ni accepté la médiation des deux cours. Dès la première conférence, on convint de prolonger l'armistice jusqu'au 21 septembre. Dans une seconde entrevue, les plénipotentiaires russes posèrent trois clauses comme base de toute négociation. La première portait qu'il fallait avant tout faire cesser les motifs

¹ Martens, *Recueil de traités*, etc., t. II, 1817, p. 84-89.

² Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVI, p. 323 et suiv.

qui pourraient amener de nouveaux différends entre les deux cours ; dans la deuxième, ils réclamaient une indemnité, se fondant sur ce que la Porte ayant rompu les traités, répondait de ses actes ; enfin, pour la troisième, ils demandaient que les arrangements fussent tels qu'il pût en résulter des avantages marqués pour l'un et l'autre des deux empires. Pour la troisième clause, les Turcs n'avaient rien à dire, cependant ils la comprenaient difficilement ; la deuxième, ils en pouvaient bien dire quelque chose, du moins, ils la comprenaient un peu mieux, — mais avec la première, ne leur allant pas du tout, là, ils avaient tellement à dire, qu'ils ne comprenaient plus rien ! Et, en effet : les Russes voulaient l'indépendance absolue des Tatars, dont le souverain serait investi par la Russie ; les Turcs ne pouvaient comprendre une telle indépendance, surtout absolue, puis, ils invoquaient que, d'après le Koran, le sultan, comme chef de l'islamisme, ne peut renoncer à sa suzeraineté nominale, ni remettre à une autre Puissance le droit d'investiture sur le khan des Tatars. Mais les plénipotentiaires russes connaissaient si peu le Koran, et les Turcs tenaient si peu compte de la Bible, que, finalement, au bout de vingt jours, ils se séparèrent, pour se rencontrer à Bucarest. Dans ce nouveau congrès, ouvert le 20 novembre 1772, de suite, on tomba d'accord de prolonger l'armistice de quatre mois, et de cinq pour les contrées plus éloignées. Les plénipotentiaires continuèrent pendant quelque temps à s'assembler régulièrement deux fois par semaine ; il y eut, en outre, des séances extraordinaires, dans lesquelles on discuta avec vivacité, mais sans résultat. Il était difficile d'arriver à un résultat, surtout pacifique, car tout d'un coup Frédéric II employa tout son génie diplomatique à séparer les contractants, naturel-

lement, sans se trahir dans son jeu. La cause en était à la Suède : par le traité de 1762 et celui de 1764, il était entendu, entre la Russie et la Prusse, de maintenir la constitution anarchique de 1720 qui faisait de la Suède une autre Pologne ; par les traités de 1766 et de 1769, les deux contractants prévoyaient même le cas où ils inviteraient le Danemark à la coopération qu'on pourrait faire du côté de la Norvège. Mais Louis XV prit la revanche pour les échecs de la diplomatie française en Pologne, et il aida le jeune roi Gustave III (1771-1792). Celui-ci, à peine de retour de Paris, où il avait complété son éducation, fit un coup d'Etat, le 19 août 1772, et réussit à restaurer le pouvoir royal, en sauvant ainsi la Suède du démembrement. C'est ce coup inattendu qui donna des soucis à Frédéric II : étant allié de la Russie, si celle-ci se débarrasse des Turcs, elle se tournera contre la Suède, la France interviendra en faveur de la Suède, l'Autriche aussi, comme alliée de la France, — et la Prusse, forcément, interviendra aussi du côté de la Russie — or, Frédéric II ne tenait pas du tout à une telle guerre. Pour éviter tant de risques, après avoir bien réussi avec sa combinaison politique si longtemps préparée, il n'avait qu'à faire une chose bien simple et bien facile : les Russes et les Turcs ne devaient pas encore se réconcilier, la Russie devait encore rester en Orient. Cependant, la tsarine Catherine II tenait à aboutir à la paix, et tout alla bien jusqu'à la fin de 1772. Cette fois, de nouveau, les Russes sortirent la question de l'indépendance des Tatars, qui était la véritable base de la paix à conclure. Les plénipotentiaires russes voulaient la possession définitive des forteresses de Kertch et de Ienikaleh, qui leur assuraient l'entrée de la mer d'Azov ; or, les Turcs ne comprenaient pas comment une telle concession pourrait se

concilier avec l'indépendance absolue des Tatars. Afin d'éviter une nouvelle dissolution de congrès, les plénipotentiaires, lassés d'avoir argumenté, convinrent, au commencement de janvier 1773, d'un délai de quarante jours, pour prendre à ce sujet les ordres ultérieurs de leurs cours respectives. C'était juste ce que Frédéric II désirait : la Russie ne pouvant rien entreprendre en Suède, il ne risquerait rien dans une guerre dont l'issue est toujours incertaine !

Pendant ce temps, l'Autriche trouva mieux de se tenir à l'écart et de ne rien faire, ni auprès de la Russie, ni auprès de la Turquie ; de cette façon, sans le savoir, elle servait bien Frédéric II. Mais, à l'expiration du délai, le congrès recommença ses séances, le 15 février. De suite, les plénipotentiaires se virent bien armés les uns contre les autres. Le plénipotentiaire russe déposa un vrai ultimatum, conçu en sept articles, que les Turcs devaient adopter pour que la Russie renoncât à l'indemnité de guerre qu'elle avait droit de réclamer. Ces articles stipulaient : 1^o que la Russie serait reconnue garante de l'indépendance des Tatars ; que les forteresses de Kertch et de Ienikaleh resteraient entre les mains des Russes ; que les bâtiments de guerre et de commerce russes pourraient naviguer librement sur la mer Noire et dans l'Archipel ; 2^o que toutes les autres forteresses de Crimée seraient rendues aux Tatars ; 3^o que le prince de Moldavie (Grégoire Ghika), alors prisonnier des Russes, serait réintégré dans sa principauté comme prince héréditaire, avec obligation, pour lui, d'envoyer à Constantinople, non plus tous les ans, mais tous les trois ans, un tribut équivalant à la totalité de ses revenus d'une année, comme le faisait la république de Raguse ; 4^o que la Russie aurait un représentant permanent à Constantinople ; 5^o que le Kinbourn serait aban-

donné en toute propriété à la Russie et que la forteresse d'Otchakov serait rasée ; 6° que la Porte reconnaîtrait aux monarques de Russie le titre de padischah et un droit de protection sur les sujets de l'empire ottoman qui confessaient la religion orthodoxe. Les Turcs consentirent plus ou moins facilement à toutes ces clauses, mais la cession de Kertch et de Ienikaleh ne leur convenait pas du tout, surtout quand le ministre de Frédéric II expliquait à la Porte : « Les Russes veulent conquérir Constantinople, c'est pourquoi ils désirent Kertch et Ienikaleh. » En effet, les Turcs, alors, ouvrirent les yeux : avec la navigation libre des bâtiments russes dans l'Archipel et la mer Noire, de plus avec les nouveaux amis des Tatars et surtout avec la possession de Kertch et de Ienikaleh, la sécurité de l'empire turc risquerait trop. Voilà pourquoi les plénipotentiaires turcs proposèrent aux Russes 70.000.000 de groches ¹, pour qu'ils renoncent à ces deux forteresses et à la navigation libre de la mer Noire. Mais, les Russes répondirent, qu'ils paieraient la somme proposée pour obtenir les deux forteresses, et que la navigation libre est la condition *sine qua non*. On rompit la discussion et les plénipotentiaires quittèrent Bucarest le 22 mars 1773. La guerre recommença. Les Russes franchirent le Danube le 13 juin, et pour conquérir la Bulgarie, commencèrent par assiéger Silistrie. Les Russes furent d'abord repoussés, mais après, ils battirent les Turcs et bloquèrent l'armée du grand-vizir à Choumla. La tsarine se sentait plus forte que les Turcs, et elle les poursuivait partout, pendant que la Prusse les trahissait autant que l'Autriche, visant les nouveaux avantages avec la fin

¹ Un groche correspond à quatre sous.

de la guerre. Avec l'automne, les Russes attaquèrent l'empire turc de tous les côtés, sur le Danube et en Crimée ; sur le Kouban, en Géorgie et en Morée ; la flotte russe sillonnait la mer Noire et la Méditerranée, et menaçait les rives du Péloponèse, de la Syrie et de l'Égypte. Les Russes réussissaient presque partout, mais quelques émeutes en Russie (Pougatchef, qui ressemblait bien au mari de la tsarine, tué par elle, se proclama Pierre III et souleva les Cosaques du Don), la disposaient à la paix, et l'Autriche qui ne tenait pas à voir son alliée, la Turquie, écrasée, commença par occuper la Bucovine et par proposer au sultan de conclure la paix. A ce moment, mourut, d'émotion et de chagrin, le sultan Moustapha III (25 décembre 1773), et Abdul-Hamid lui succéda (1774-1789). Celui-ci trouva l'empire dans une situation terrible, partout l'insurrection, mais les Turcs, malgré cela, espéraient plus de chance d'un nouveau règne. Cependant, sous le nouveau sultan les Turcs n'essuyèrent que des défaites : dans les combats entre le Danube, le Kamtchik et la mer Noire, le 16 juin les Turcs furent écrasés à Pasardjik et mis en déroute ; le grand-vizir réduit à 8.000 hommes fut cerné à Choumla, le 14 juillet, juste à l'anniversaire de la première paix des Turcs avec l'Autriche et de leur seconde apparition sous les murs de Vienne. Ce fut la fin ; les Turcs furent forcés de demander la paix. Le 16 juillet, les deux fondés de pouvoir turcs vinrent dans le camp (de Roumiantsof) russe, tout près de Silistrie, sur la rive droite du Danube. Là, sous la tente, après une discussion de sept heures, la paix fut conclue près du village de Koutchouk-Kaïnardji. Les Turcs furent très conciliants, seulement les Russes renvoyèrent la signature de la minute du traité à quatre jours plus tard, au 21 juillet, anniversaire du traité du

Pruth ; leur intention était de faire oublier par le traité glorieux qu'ils venaient de conclure, la paix honteuse que Pierre le Grand avait dû souscrire en 1711, à pareil jour, après sa défaite sur le Pruth.

Le traité de paix de Koutchouk-Kaïnardji, conclu le 10/21 juillet 1774¹, en 28 articles, est le premier grand traité conclu entre la Russie et la Turquie, depuis qu'a commencé une nouvelle époque pour la Question d'Orient. Ce traité, résultat d'un siècle d'efforts, fut le point de départ de la politique de la Russie pour les peuples chrétiens des deux côtés du Danube, et c'est surtout ce point qu'il est nécessaire de relever dans notre étude. Du reste, l'esprit de l'ensemble de ce traité est la tendance de la Russie orthodoxe à passer comme protectrice naturelle de tous les sujets orthodoxes de l'empire ottoman. Toutes les clauses de ce traité, pour le moment, n'étaient que pure forme, — mais elles allaient bien servir la Russie, pour ses actions, à l'avenir. Quoique les Turcs aient été forcés d'accepter ce traité, ils n'ont pas compris son importance de suite, et ils étaient contents de faire des concessions aux Russes, étonnés que ceux-ci ne leur réclamassent pas davantage ! Sans doute, était-ce grâce à l'alliée de la Porte, à l'Autriche, — qui alors, réellement, méritait de gagner quelque chose ? ! Après avoir établi qu'« il y aura une paix perpétuelle constante et inviolable tant sur terre que sur mer » (art. 1), entre les deux parties contractantes, on assura « une amnistie et un pardon général à tous ceux de leurs sujets, sans distinction, qui se sont rendus coupables » pendant la guerre, tandis qu'on ne devait pas avoir pareille indulgence pour les coupables

¹ Martens, *Recueil de traités*, etc., 1817, II, p. 287-321. Le traité en question fut ratifié à Constantinople le 10 janvier 1775.

depuis la conclusion de ce traité, et on devait se les rendre réciproquement « à l'exception cependant de ceux qui dans l'empire de Russie auront embrassé la religion chrétienne et, dans l'empire ottoman, la religion mahométane » (art. 2); « tous les peuples tartares, ceux de la Crimée, du Boudjak, etc., seront reconnus, sans aucune exception, par les deux empires, pour nations libres et entièrement indépendantes de toute puissance étrangère, gouvernés par leur propre souverain », etc.; mais, « quant aux cérémonies de religion, comme les Tartares professent le même culte que les musulmans, ils se régleront à l'égard de S. Hautesse comme le grand calife du mahométisme, selon les préceptes que leur prescrit la loi, sans aucun préjudice, néanmoins, de la confirmation de leur liberté politique et civile », et, en revanche, la Russie, tout en cédant le territoire conquis aux Tatars, n'en gardera que les forteresses de Kertch et de Ienikaleh (art. 3); on établit « conformément au droit naturel » que les deux Puissances peuvent réciproquement reconstruire leurs places ruinées (art. 4); « après la conclusion de cette paix heureuse, et le renouvellement de l'amitié sincère et de bon voisinage, la cour impériale de Russie, dorénavant aura toujours auprès de la Sublime Porte un ministre de second rang, c'est-à-dire un envoyé ou un ministre plénipotentiaire; la Sublime Porte marquera à son caractère toute l'attention et les égards qui s'observent envers les ministres des Puissances les plus distinguées; et dans toutes les fonctions publiques le susdit ministre devra suivre immédiatement celui de l'empereur, s'il a même caractère, c'est-à-dire ou supérieur ou inférieur, alors le ministre russe suivra immédiatement l'ambassadeur de Hollande, et en son absence celui de Venise » (art. 5); pour « ceux qui se trouvent au service

actuel du ministre russe, pendant son séjour près de la Sublime Porte, ayant fait quelque vol », ne doivent pas se soustraire au châtiment sous prétexte de passer pour Turc, ils doivent toujours restituer l'objet volé, « mais ceux qui voudraient prendre le turban, étant ivres, ne devront être reçus qu'après que leur ivresse sera passée et leur raison revenue à son état naturel » (art. 6); « les interprètes auprès des ministres russes résidant à Constantinople, de quelque nation qu'ils soient... n'auront rien à souffrir en raison des affaires dont leurs principaux les auraient chargés » (art. 9); si, entre la signature de ce traité de paix et les ordres qui en suivront pour l'exécution, il se produit quelque fait d'armes, on n'en tiendra pas compte (art. 10); on stipule l'accord « aux sujets respectifs de la liberté du commerce et de la navigation sur toutes les eaux sans exception », la Sublime Porte devait accorder les mêmes avantages aux Russes qu'aux Français et aux Anglais, et permettre « qu'il réside des consuls et vices-consuls dans tous les lieux où la cour de Russie jugera à propos d'en établir, et ils seront traités et considérés en parfaite égalité avec les consuls des autres Puissances amies » (art. 11); la Sublime Porte facilitera à la Russie de faire des traités de commerce « avec les régences d'Afrique, comme Tripoli, Tunis et Alger » (art. 12); « la Sublime Porte promet d'employer le titre sacré de l'Impératrice de toutes les Russies, dans tous les actes et lettres publics, ainsi que dans tous les autres cas en langue turque » (art. 13); pour « que les sujets respectifs ne trouvent plus occasion à différends... les deux empires conviennent mutuellement que tous cas pareils seront examinés par les gouverneurs et commandants des frontières, ou par des commissaires nommés à cet effet » (art. 15); la Russie restitue toute

la Bessarabie, ainsi que la Valachie et la Moldavie à la Sublime Porte « aux (10) conditions suivantes, avec promesse solennelle de les observer saintement » : à tous les sujets « l'amnistie absolue et l'éternel oubli » (1), « de n'empêcher aucunement l'exercice de la religion chrétienne et de ne mettre aucun obstacle à la construction de nouvelles églises ou à la réparation des anciennes » (2), de restituer aux couvents et aux autres particuliers, leurs terres prises (3), « d'avoir pour les ecclésiastiques l'estime particulière que leur état exige » (4), de permettre l'émigration (5), « de ne demander, ni exiger aucun paiement pour de vieux comptes » (6), de n'exiger de ces peuples aucune contribution ni impôt pendant deux ans (7), que désormais « avec toute humanité et générosité », on exige les impositions (8), « la Porte permet aux princes de ces deux Etats d'avoir auprès d'Elle chacun un chargé d'affaires... jouissant du Droit des gens » (9) et, enfin « la Porte consent aussi, selon que les circonstances de ces deux principautés pourront l'exiger, à ce que les ministres de la cour impériale de Russie résidant auprès d'Elle, puissent parler en leur faveur, et promet de les seconder avec les égards qui conviennent à des Puissances amies et respectées » (10); après avoir ainsi établi pour la Valachie et la Moldavie, la Russie restituera aussi l'Archipel (art. 17) sous les (5) conditions que la Sublime Porte accorde l'amnistie et l'oubli pour les habitants des îles (1), « que la religion chrétienne ne sera point exposée à la moindre oppression, pas plus que les églises, et qu'il ne sera mis aucun empêchement à leur construction ou réparation; pareillement, que ceux qui les desservent ne seront ni opprimés, ni outragés » (2), que ces îles ne paieront aucun impôt pendant deux ans (3), laisser aux familles des îles le délai d'un an pour la libre émi-

gration (4), et que la flotte russe, en partant, pourra s'approvisionner dans ces îles (5); la Russie gardera le château de Kinbourn à l'embouchure du Dniester (art. 18), ainsi que les forteresses de Kertch et de Ienikaleh (art. 19), de même que la ville d'Azov (art. 20), le khan de Crimée aura « à consentir » à ce que les deux Cabardes appartiennent à la Russie (art. 21); à partir de ce traité, qui seul servirait de base à toutes les relations futures entre les deux empires, toutes les anciennes conventions passées sont anéanties de droit et de fait, excepté « celle faite en 1700 entre le gouverneur Tolstoï et Hassan pacha, gouverneur d'Atschug au sujet des limites d'Azov et de Kuban » (art. 22); « les forteresses qui se trouvent dans une partie de la Géorgie et de la Mingrelie, conquises par les Russes, seront regardées par la Russie, comme appartenant à ceux dont elles dépendaient anciennement, de sorte que, si anciennement ces villes ont été effectivement sous la domination de la Sublime Porte, elles seront reconnues lui appartenir », mais la Porte accordera une amnistie générale à tous ces révoltés, elle renoncera à exiger des tribus de garçons et de filles, « aussi, de ne gêner en aucune manière la religion de ce peuple, ni la réparation ou la construction des monastères et des églises » (art. 23); dans le délai d'un mois les troupes quitteront la rive droite du Danube, et dans cinq mois évacueront les places cédées à la Porte (art. 24); tous les captifs seront remis en liberté réciproquement « sans rançon ni rachat » (art. 25); le château de Kinbourn sera remis en deux mois (art. 26); « afin que la présente paix et sincère amitié entre les deux empires soient d'autant plus fortement, authentiquement scellées et confirmées, il sera envoyé de part et d'autre des ambassades, solennelles et extraordinaires, avec les ratifi-

cations impériales fermées, confirmatives du traité de paix, dans le temps dont elles se seront convenues entre elles.

On ira sur les frontières, à la rencontre des ambassadeurs de la même manière, et ils seront reçus et traités avec les mêmes honneurs et cérémonies qui s'observent dans les ambassades respectives, entre la P. ottomane et les Puissances les plus respectées. Et pour marque d'amitié, il sera réciproquement envoyé par lesdits ambassadeurs, des présents proportionnés à la dignité de leurs Majestés impériales » (art. 27); enfin, à la conclusion de ce traité, les contractants se promettent de cesser l'hostilité immédiatement et de strictement observer les clauses stipulées (art. 28) ¹. Nous avons vu que, surtout sur le terrain religieux, la Russie se réserva prudemment pour s'introduire dans les affaires de l'Empire ottoman; en effet, par moment, vu la duplicité de ses alliés douteux, elle ne devait rien brusquer, et même ni elle, ni la Turquie ne toucha à la première « cause » de cette guerre, à la Pologne! Et, si celle-ci avait été réellement oubliée de tous, excepté de ses propres enfants, cela eût beaucoup mieux valu pour elle. Mais, voyons ce que la Russie stipula sur le terrain religieux, surtout dans trois articles. Par l'article 8 « il sera libre, et permis aux sujets de l'empire de Russie tant séculiers qu'ecclésiastiques, de visiter la

¹ D'après Martens (*Recueil de traités*, etc., II, 321), lors de l'échange des ratifications de ce traité à Constantinople, le 13/24 janvier 1775, il fut signé un acte relatif à la Crimée; et d'après Hammer, (*Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVI, p. 322-323), la paix de K. Kaïnardji « comprenait deux articles, par lesquels l'empire ottoman s'engageait à payer à la Russie, dans l'espace de trois ans, la somme de 4.000.000 de roubles, et la Russie à rappeler ses flottes et à évacuer sans retard les îles de l'Archipel ». Dans ce sens sont ajoutés deux articles séparés qui nous sont donnés par Noradounghian (*Recueil*, etc., t. I, p. 333-334).

sainte ville de Jérusalem et autres lieux dignes d'attention. Il ne sera exigé de ces pèlerins et voyageurs, par qui que ce puisse être, ni à Jérusalem, ni ailleurs, ni sur la route aucun charatch (imposition), contribution, droit ou autre imposition; mais ils seront munis de passeports et firmans, tels qu'on en donne aux sujets des autres Puissances amies. Pendant leur séjour dans l'empire ottoman, il ne leur sera fait le moindre tort ou offense, mais au contraire, ils seront sous la protection la plus rigide des lois »; l'article 14 « à l'exemple des autres Puissances, on permet à la haute cour de Russie, outre la chapelle bâtie dans la maison du ministre, de construire dans un quartier de Galata, dans la rue nommée Bey-Oglu, une église publique de rite grec, laquelle sera toujours sous la protection des ministres de cet empire et à l'abri de toute gêne et de toute avarie »; et surtout l'article 7, où on lit : « *La Sublime Porte promet de protéger constamment la religion chrétienne et ses églises, et aussi, elle permet aux ministres de la cour impériale de Russie d'en faire dans toutes les occasions des représentations, tant en faveur de la nouvelle église à Constantinople (de l'article 14) que pour ceux qui la desservent, promettant de les prendre en considération, comme faites par une personne de confiance d'une Puissance voisine et sincèrement amie* ». Ainsi finit la guerre de six ans entre la Turquie et la Russie, et pour la première fois les chrétiens vaincus des deux côtés du Danube commencèrent à sentir que leurs frères et coreligionnaires du nord ne les abandonnaient pas.

Cependant, pour le moment, tout n'était pas fini : l'Autriche n'était-elle pas alliée de la Turquie, et, par cette raison, ne devait-elle pas obtenir quelque chose ? Sans doute ! Elle était si bonne amie de la Turquie

qu'elle finit par lui faire comprendre que la Russie n'a abandonné tant de territoire que grâce à elle ! Mais, depuis longtemps, les Turcs étaient froissés par l'Autriche, et, cette fois, ils constataient tristement que les immixtions de la Russie dans les affaires intérieures de la Porte provoqueraient toujours des guerres. C'est pourquoi ils décidèrent de reculer la date de la ratification du traité de 1774, et s'adressèrent à la Prusse pour qu'elle intervienne. Frédéric II, tout en gardant l'amitié de la Russie, lui communiqua les réclamations des Turcs. L'Autriche marchait plus vite, pas tant par sa souveraine « qui pleurait et prenait toujours », selon l'expression de Frédéric II, que par son fils, le futur Joseph II : dès que l'armée russe quitta la Bucovine, les Autrichiens l'occupèrent (20 septembre 1774). Bien sûr, une telle conduite étonna les autres, et on cria contre l'Autriche, mais Joseph II, disciple de Frédéric II, répondit : « Comment peut-on trouver à dire contre cette opération, et même s'en fâcher, du moment que nous nous chargeons de la régler à l'amiable avec la Porte ! » En effet. Alors, Frédéric II en fit autant en Pologne, c'est-à-dire plus qu'il n'était prévu dans l'entente commune. Catherine II feignit de n'en rien voir, et alors Frédéric II dépêcha la Porte de ratifier le traité de K. Kaïnardji. Ceci fut fait le 24 janvier 1775, et peu après, le 7 mai, les Turcs cédèrent la Bucovine à l'Autriche ¹, malgré les protestations des boïars de Moldavie. Cette politique de l'Autriche, Joseph II l'expliquait dans sa lettre du 6 mars 1775 à son frère Léopold : « Que tout le monde dise tout ce qu'il veut contre nous,

¹ Convention avec l'Autriche concernant la cession de la Bucovine et la démarcation entre la Transylvanie et le territoire ottoman, fut signée à Constantinople, le 7 mai 1775 ; voir Noradounghian, t. I, p. 334-338.

cela m'est bien égal, pourvu qu'on nous laisse faire ce que nous voulons. »

Cependant, Hammer, qui a mis trente ans pour écrire son *Histoire de l'empire ottoman*, nous dit à la fin et comme épilogue du traité de K. Kaïnardji : « Cette paix, nous le répétons, est cause des malheurs sans nombre, qui depuis ont assailli la Turquie, et elle marque le commencement de la dissolution future de cet empire, en Europe du moins. » Il est étrange d'arriver à trouver une telle cause qui aurait des suites si « malheureuses », surtout, si on approfondit et médite bien l'immense matière si courageusement sortie par lui. Quoi qu'il en soit, ne l'accusons ni de partialité, ni d'esprit autrichien, quand il nous parle à la fin de son livre : « Lorsqu'un fleuve, se frayant un nouveau passage, mine et emporte les terres qui s'opposent à sa libre action, il faut chercher la cause première de ces désastres, moins dans ces flots envahisseurs, que dans la force qui depuis longtemps leur imprimait une nouvelle direction. C'est ainsi que la paix de Kaïnardji contient les germes du traité d'Andrinople et de toutes ses conséquences¹. » Et dire que c'est depuis le traité d'Andrinople, 1829, que les Serbes et les chrétiens vaincus du Danube, commencent un peu mieux à respirer ! Combien de fois devons-nous nous rappeler que nulle part, il n'est si nécessaire de suivre dans l'ordre

¹ L'issue de la guerre russo-turque ne plaisait pas à l'Autriche, pas plus que la paix de 1774, il n'y a pas de doute. « Tout l'échafaudage des stipulations du traité de Kaïnardji, écrivait alors Thugut, agent autrichien à Constantinople, plus tard chancelier de l'empire, est un modèle d'habileté de la part des diplomates russes et un rare exemple d'imbécillité de la part des négociateurs turcs. Par l'adroite combinaison des articles de ce traité, l'empire ottoman devient dès aujourd'hui une sorte de province russe. » V. A. Sorel, *La Question d'Orient au XVIII^e siècle*, p. 260-261.

les faits historiques pour connaître les Affaires d'Orient ! Ainsi, dans cet ordre, nous verrons ce qui se passa depuis le traité russo-turc de 1774 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Ce qui paraît certain, c'est que depuis le premier partage de la Pologne, 1772, la Russie et l'Autriche tenaient à en finir avec la Turquie. La principale cause qui a empêché ces deux Puissances d'anéantir l'empire turc en Europe, était d'un côté, leur désaccord ou mutuelle méfiance, et de l'autre le peu de foi qu'elles inspiraient aux peuples du Danube et de la péninsule balkanique. Cependant les agissements de ces deux Puissances poussaient au désespoir aussi bien les Turcs que leurs sujets chrétiens, et c'est comme par miracle qu'apparaît la grande Révolution française pour fermer le XVIII^e siècle en mettant, sinon un terme à cette pénible situation, du moins, en facilitant sa résolution directe entre les Turcs et les chrétiens vaincus du Danube, y compris les Serbes.

L'empereur Joseph II (1780-1790), qui pendant longtemps (1765) fut co-régent de sa mère, Marie-Thérèse, avait une ambition aussi capricieuse que désordonnée. L'ancien antagonisme entre la France et l'Autriche parut se calmer depuis le traité définitif du 1^{er} mai 1756, mais il s'en alla avec l'objet contre lequel cette alliance était faite, donc, en 1763, quand l'Angleterre et la Prusse ressortirent victorieuses. Néanmoins, Joseph II escomptait le concours de son beau-frère (depuis 1770), de Louis XVI, ou tout au moins, sa neutralité bienveillante. Il fut empêché de grandir sur le Rhin, et il finit comme avec la succession de Bavière (1777 ; où l'Autriche posait des droits « peu constatés, mais surannés », selon l'expression de Marie-Thérèse elle-même), par le traité de Teschen de 1779, quand

l'Autriche, grâce à la France et à la Prusse, comme jadis par le traité de Westphalie (1648), vit ses ambitions rejetées à l'est. Une fois de plus, le Turc devait payer, ou plutôt ses patients sujets chrétiens. C'est ainsi que Joseph II se tourna tout à fait vers Catherine II. Les deux souverains, par une correspondance assidue, décidèrent d'attaquer les Turcs et de « délivrer les chrétiens » de l'empire turc ; « la raison politique le voulait », car ils avaient déjà parmi leurs sujets les frères de ceux qui étaient soumis aux Turcs. Une telle croisade aurait pu être louée. Mais, ce qui gâtait un peu la clarté de cet idéal, c'était de savoir ceci : pour sauver la liberté en Pologne, on la démembra et... la partagea ; maintenant, pour délivrer les chrétiens de l'empire ottoman, on l'attaquera et... partagera ! Heureusement que les deux souverains étaient si forts et si habiles qu'ils ne pouvaient pas se mettre d'accord sur le partage à faire, car ils étaient trop bien disposés à se jouer l'un de l'autre. Finalement, ils résolurent d'attaquer les Turcs, et quant au partage, les projets ne manquaient pas, mais, la chose principale : avant ce moment chacun d'eux aurait déjà bien élargi ses frontières ! Cependant, parmi les tristes projets dont nous connaissons déjà quelques-uns, il paraît qu'entre les deux cours, la Russie et l'Autriche, on aboutit encore en 1772 à celui-ci : la Russie aurait la partie orientale de la péninsule balkanique, c'est-à-dire la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Roumélie et la Thrace, avec Constantinople et les Dardanelles ; tandis que l'Autriche aurait la partie occidentale, donc la Serbie (avec la Bosnie et l'Herzégovine), l'Albanie et la Macédoine jusqu'à la Morée. Le projet définitif, en tout cas, le dernier connu, d'une pareille ambition, est celui de 1781. Ce projet¹ comporte la

¹ D'après Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VIII, p. 311-312.

formation de deux Etats chrétiens : la Moldo-Valachie avec la Bessarabie, dont le souverain sera à choisir (Dacie), et l'empire grec, restauré à Constantinople, sera pour le grand-duc Constantin, le second des petits-fils de Catherine II, qui venait de lui naître (8 mai 1779), avec la réserve que cette couronne impériale sera à jamais séparée de la couronne impériale de Russie (lettre du 10 septembre 1782); la tsarine ne prendra que Otchakov et la petite Tartarie comprise entre le Boug et le Dniester, avec une ou deux îles de l'Archipel, dans l'intérêt de son commerce, tandis que l'Autriche prendrait la Petite Valachie ou l'Alute jusqu'au Danube, puis par Nicopolis et Sofia (y compris Vidin, Orsova, Belgrade, etc.), et de là, par la ligne droite, jusqu'au golfe d'Orfano, ou à l'embouchure du Drin, toute cette partie occidentale de Serbie, et on ne laisserait à Venise (pour ses « pertes » en Dalmatie) que la Morée, la Crète et Chypre !

Les ministres de Catherine II y trouvaient une atteinte à l'intégrité du futur Etat hellénique. En effet ! Joseph II demandait encore que les embouchures du Danube restassent libres dans l'intérêt du commerce autrichien. Pour mieux assurer l'autonomie des deux Etats, que projetait de fonder Catherine II, donc la Dacie et la Grèce, ils seraient unis en une confédération et s'engageraient à ne pas grever le trafic autrichien (lettre du 13 novembre). C'était aussi à prévoir. Puis les auteurs de ce projet se rendaient compte des embarras que pourrait leur créer la France, forte de ses privilèges séculaires dans le Levant. Comment l'Autriche se trouvait-elle dans une situation si délicate vis-à-vis de la France ? Nous l'avons vu, on peut dire qu'elle était de même envers la Prusse, et c'est juste « par raison d'équilibre

politique » que Joseph II cherchait l'alliance austro-russe, pour l'opposer à l'alliance prusso-russe, conclue le 19 juin 1764, renouvelée en 1777 pour la période 1780-1788. En ce qui concerne la Russie, celle-ci (de 1762 à 1781) s'allia avec la Prusse et l'Angleterre pour aboutir aux premiers démembrements de la Pologne et de la Turquie, cette fois la Russie revenait à la France et à l'Autriche ; depuis sa médiation (avec la France) dans la paix de Teschen (1779), la Russie paraissait être restée d'accord avec la France (jusqu'en 1789). Car, si la France avait ses intérêts dans l'Amérique, la Russie tenait aussi à assurer son commerce maritime ; les deux Puissances se trouvaient simultanément gênées par l'Angleterre. Celle-ci, alors, se vit abandonnée par la Russie ; la France aboutit à son règlement du 26 juillet 1778 (à Copenhague, proclamant les principes : le pavillon neutre couvre la marchandise, même celle des belligérants, et la contrebande de guerre ne sont que les munitions et les armes ; le blocus doit être effectif) et la Russie à sa Déclaration de la neutralité armée (9 mars 1780). En ce moment, la Russie déjà reprenait sa politique agressive envers la Turquie, mais elle finit par une Convention explicative du traité de K. Kaïnardji, conclue à Aïnali Cavak, à Constantinople le 10 mars 1779¹, où on lit que « depuis la conclusion du traité de paix éternelle entre l'Empire de toutes les Russies et la Porte ottomane à K. Kaïnardji, le 10 juillet 1774, il est survenu des différends sur quelques articles de ce traité et particulièrement en raison de la transformation des Tatars de la Crimée », etc., puis, « pour éteindre et écarter une

¹ Martens, *Recueil de traités*, etc., t. II, 1817, p. 653-661.

Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 338-344.

fois pour toutes des inconvénients aussi désagréables, qui peuvent occasionner entre les deux empires la discorde et les hostilités, on s'est convenu mutuellement et amiablement », etc., après quoi, dans les cinq premiers articles ils refixent la situation des Tatars, et dans l'article 6 la libre navigation dans la mer Noire et la mer Egée, ainsi que le passage de l'une à l'autre, car la politique traditionnelle de la Russie était toujours de se mouvoir librement, sinon seule dans ces mers ; dans l'article 7, fut rétabli le libre culte orthodoxe en Moldavie et en Valachie, et dans l'article 8, en Morée, les habitants chrétiens lésés devaient être indemnisés.

Ainsi, l'orage russe qui aurait pu éclater sur la Turquie fut écarté, mais pour un moment. Car, la Russie ainsi que l'Autriche, tout en cherchant à obtenir l'alliance avec la France, et en lui tendant le piège, y trouvaient beaucoup d'obstacles ; les Français ne sympathisaient pas avec elle. Quoique cela, à la fin de 1780, la Russie et l'Autriche avaient offert leur médiation pour le rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre, mais les médiateurs ne tenaient pas trop à cette paix, vu leurs Affaires en Orient ; il arriva que les bel-ligérants conclurent la paix, presque tout seuls. L'empressement amical des deux Puissances était toujours à signaler, d'autant plus que, depuis la mort de Marie-Thérèse (29 novembre 1780), son fils n'avait plus de contrepoids utile à ses entraînements politiques, et Joseph II s'impatiait trop depuis qu'il avait eu, au mois de mai 1780, sa première entrevue avec Catherine II à Mohilef. De là, il la rejoignit à Saint-Pétersbourg, mais les deux souverains, méfiants l'un de l'autre, sans doute, se connaissaient-ils bien mutuellement, ne purent se mettre d'accord pour exposer par

écrit leurs vues sur l'alliance, et surtout sur le futur partage de l'empire ottoman. Frédéric II, qui se moquait de tout le monde et surtout de ses voisins, risquait une étrange revanche : on l'appelait le « vieux Fritz », et Joseph II, son disciple, infatigablement auprès de la tsarine préparait le terrain pour faire écrouler la Prusse. Mais Catherine II ne vieillissait pas, du moins on ne lui disait pas, et, toujours jeune dans sa politique, elle savait bien diriger les hommes, et méritait son sexe ! C'est ainsi qu'une fois de plus le hasard devait pousser la chose : à peine Joseph II parti, le prince royal de Prusse arrivait, au mois de septembre, pour faire visite à la tsarine. Celle-ci savait toujours ménager les deux cours allemandes et, en attendant, la cour de Versailles, restait fidèle à l'empereur de Vienne. C'est alors qu'au mois de janvier 1781, le représentant de l'Autriche fut autorisé à négocier l'alliance avec la Russie. On n'arriva pas à un traité proprement dit, car Catherine II demandait l'*alternat*, c'est-à-dire à être nommée la première sur la copie russe du traité, tandis que l'empereur serait nommé le premier sur la copie autrichienne ; Joseph II, peu galant, repoussait l'*alternat*, et prétendait être nommé le premier sur les deux copies ! Cependant les deux souverains diplomates tenaient à se lier sans traité, et ils aboutirent à jeter la base de leur alliance dans deux lettres de Catherine II (12 avril), échangées contre deux lettres de Joseph (18 mai).

Pour la première lettre de chacun des deux souverains, voici les principales clauses ¹ : 1^o confirmation du traité du 25 juillet 1772 et de la paix de Teschen ; 2^o garantie des territoires (ceux de la Russie en Asie étant exceptés) ; 3^o les secours stipulés sont, réciproque-

¹ Selon Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VIII, p. 310-312.

ment, de 10.000 fantassins, 2.000 cavaliers, avec de l'artillerie à proportion, mais l'Autriche se réserve le droit d'y substituer un subside annuel de 400.000 roubles, si c'est par la Suède que la Russie est attaquée; 4^o si le secours stipulé se trouve insuffisant, les deux souverains promettent de s'entendre pour la « prestation de secours plus considérables »; 5^o si l'Autriche est attaquée chez elle, elle aura le droit de rappeler le corps auxiliaire; 6^o garantie de la constitution polonaise, et de l'intégrité des territoires polonais (ceci visait les ambitions de la Prusse); 7^o la Belgique était exceptée de la garantie russe, et 8^o garantie de la cession du Holstein au Danemark en échange des comtés d'Oldembourg et Delmenhorst (en vertu des traités de Copenhague, 1767, et Tsarskoé-Selo, conclus entre le Danemark et le grand-duc Paul, comme héritier de Pierre III). Quant à la seconde lettre de l'un et de l'autre souverain, elle concernait spécialement les affaires d'Orient, condensées dans le projet « grec » que nous avons déjà connu!¹ Joseph II garantissait les traités conclus par la Russie avec la Turquie; il s'engageait à les faire observer « strictement et religieusement », par la Porte, à y employer d'abord ses bons offices, et s'ils échouaient, à lui déclarer la guerre trois mois après la réquisition faite par la Russie, et alors à opérer avec des forces égales à la tsarine. Si, au cours d'une guerre entre la

¹ En effet, le projet grec emporta sur tous les autres conclus par des lettres de 1781, car Catherine II en était tellement enthousiasmée, qu'à son petit-fils elle donna le nom de Constantin (le nom du premier et du dernier empereur byzantin, qu'on confondait trop avec le nom grec), elle lui choisit pour nourrice une grecque; plus tard, elle l'entoura de camarades grecs, elle lui fit apprendre le grec, et enfin, une médaille frappée à l'effigie de Constantin basileus des Hellènes, couronna cette politique réellement grecque !

Porte et la Russie, celle-ci était attaquée par quelque autre Puissance, l'empereur, considérant cette attaque comme un *casus fœderis*, avec toutes ses forces, secourra la Russie, autant que cela lui sera possible, sans mettre en danger la sûreté de ses propres États. Catherine II prenait à l'égard de l'Autriche des engagements analogues. Ces engagements par lettres et contre-lettres constituaient donc un traité définitif entre les deux Puissances, à la fois contre la Prusse, ce qui intéressait l'empereur, et contre la Turquie, ce qui intéressait surtout la tsarine, et également les deux souverains. Ainsi, la Prusse ne rentra pas dans cette alliance, et du côté de la France, les deux alliés espéraient toujours un bon résultat. Et pourquoi pas ? Ils ont bien pensé à la France, et à l'avance, lui ont réservé sa part dans les dépouilles de la Turquie. Pour avoir l'adhésion de Louis XVI à leurs projets, le grand duc héritier Paul et sa femme partirent au printemps de 1782, en ambassadeurs officiels, pour Vienne et pour Versailles.

« Les illustres voyageurs, accueillis en France avec un empressement qui tenait autant de la curiosité que de la sympathie, s'étudièrent à plaire tant à la cour qu'à Paris et à la province, aux ministres, aux académiciens, voire aux dames de la Halle ¹. » Les deux alliés décidés à offrir leur part à la France étaient aussi résolus de se passer de son assentiment si elle le leur refusait. Aussitôt l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg (de Ségur) en fut instruit et fut enthousiasmé de savoir que la France aurait l'Égypte et la Syrie, tout en faisant son œuvre, en refoulant en Asie « la barbarie musulmane ». Cependant, Louis XVI avait alors des préoccupations plus pressantes : des difficultés finan-

¹ Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 583.

cières l'obligeaient bientôt à la convocation des Etats généraux. Mais les deux alliés tenaient autant à l'alliance active de la France qu'à son inaction due à la neutralité, et enthousiasmés se tournaient contre la Turquie, ne se doutant pas du tout de ce qui allait éclater en France, et de là se répandre dans toute l'Europe.

La première étincelle allait jaillir encore une fois de la Crimée, des steppes de la Russie méridionale. Déjà depuis la paix de 1774, depuis que la Russie a grandement commencé à fixer les colons au sol, et découvert d'abondantes ressources dans ces contrées de la mer Noire, elle ne pouvait se passer de la Crimée : contre Saint-Petersbourg devait s'élever Odessa, et se déplacer ainsi le centre de gravité vers la Baltique de Pierre le Grand, pour se porter vers le sud, pousser vers la mer Noire dans la direction du Bosphore et de la mer Egée. C'est pourquoi la Russie commença par gagner le khan Chahin, puis, devenu son instrument, elle le sacrifia : elle l'avilit, irrita contre lui ses compatriotes et ses deux frères se mirent à la tête des insurgés (juin 1782). Quoi de plus naturel alors que de trouver là un prétexte « valable », pour intervenir à main armée ! En avril 1783, Potemkine, à la tête de 70.000 hommes, fit irruption dans le pays, expliquant par un manifeste impérial la nécessité de prévenir les attaques des ennemis de l'impératrice ; il dut exécuter plus de 30.000 Tatars et se rendit maître de la Crimée et de tout le rivage septentrional de la mer Noire. Les Turcs n'osèrent pas déclarer la guerre et résolurent d'agir par la voie diplomatique, feignant d'approuver la conduite de la Russie d'autant plus que le khan « coupable » était livré à la Turquie pour avoir la tête tranchée.

La Turquie voulait voir l'occupation de la Crimée comme temporaire, et croyait que la Russie n'oublierait pas la « paix éternelle » conclue en 1774. Sur la base de ce traité entre la Russie et la Turquie fut conclue la convention, en 81 articles, de commerce et de navigation, à Constantinople, le 10/21 juin 1783¹. D'après l'article 1, « la Sublime Porte permet, entièrement à tous les sujets russes en général, de naviguer librement et de trafiquer dans tous ses Etats, tant par terre que par mer et eaux, ainsi que sur le Danube, et partout où la navigation et le commerce pourront convenir aux sujets russes, » etc. Peu après, le 8 août 1783, la Porte délivra un sénéd ou instrument obligatoire, par lequel elle prend sur soi « la sûreté, la garantie et l'indemnité du pavillon impérial d'Autriche envers et contre les Barbaresques et autres corsaires sujets de l'Empire ottoman » ; l'empereur d'Autriche répond le 21 septembre 1783 qu' « il accepte avec plaisir ledit sénéd, dont la teneur et les clauses développent le véritable sens du dernier paragraphe de l'article 11 du traité de Belgrade² ». Mais la Russie ne considérait pas du tout l'occupation de la Crimée comme temporaire, et l'annexa « par des motifs légitimes ». La Turquie s'adressa à la France, mais l'intervention diplomatique fut impuissante ; on finit par signer le traité de paix et d'amitié entre la Russie et la Turquie, à Constantinople, le (28 décembre 1783) 8 janvier 1784³. Le traité en question n'a que trois articles, mais on commença par

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. I, p. 351-373.

² Noradounghian, *l. c.*, 375-376 ; 379-386. Cependant la Porte avait besoin de délivrer encore un sénéd pour l'Autriche, le 24 février 1784, à quoi l'empereur répond le 22 avril 1784, en assurant réciproquement à la Turquie le traitement de la nation la plus favorisée en Autriche.

³ Martens, *Recueil*, etc., III, 1818, p. 707-709.

déclarer que « le traité de paix de 1774, la convention touchant les limites de 1775, la convention explicative de 1779 et le traité de commerce de 1783 continueront d'être strictement et inviolablement observés »; etc., puis la Crimée, l'île de Taman et la plus grande partie du Kouban devinrent depuis provinces russes, on les retrouve aujourd'hui sous le nom de la Tauride et le Caucase. Et l'Autriche ? Elle ressentait quelque jalousie de voir la tsarine réaliser une telle annexion, tandis qu'elle-même restait les mains vides. Alors, Catherine II promit à Joseph II de l'aider à obtenir quelque dédommagement. L'empereur avait l'idée de demander aux Turcs une rectification de frontière, pas encore la « naturelle », mais celle qui, pour le moment, donnerait à l'Autriche la Petite-Valachie, les deux rives de la Save jusqu'à l'Una, le démantèlement de Belgrade et Orsova.

Son premier ministre (Kaunitz), connaissait bien la diplomatie de son temps, ou plutôt celle déjà suivie par l'Autriche, et il fit entendre à son souverain qu'il n'obtiendrait jamais pacifiquement de telles cessions : il fallait occuper d'abord, demander ensuite ! Oui, mais alors on risquerait une guerre, et la tsarine en profiterait pour s'adjuger Otchakov ! On essaya de les demander quand même, cela ne coûtait rien : un échec diplomatique chez les Turcs, qu'est-ce que c'est ? ! La Porte s'y opposa ; Joseph II finit par dire « cela ne vaut pas la guerre ! » Cependant, depuis le traité de 1784, la Russie avait réalisé une partie de son projet, mais, la chose principale pour le moment était qu'elle pouvait librement commercer et sillonner de ses bateaux la mer Noire et la mer Egée, partout suivie par l'Autriche. C'est ainsi qu'alors la France trouva obstacle à l'entrée de la mer Noire, et quand elle voulut l'enlever, agissant strictement selon

le droit, en s'adressant à la Turquie, celle-ci répondit à l'ambassadeur de France : « Si des brigands nous ont enlevé notre pelisse, ce n'est pas une raison pour que nos amis prétendent nous piller à leur tour¹. » Il fallait donc traiter avec la Russie. Celle-ci tenait à se montrer toujours bienveillante envers la France, d'autant plus en ce moment, car elle ne protesta pas contre l'annexion de la Crimée. Les Anglais, depuis 1786, jouissaient, en Russie, de privilèges équivalant à un véritable monopole ; la France arriva en 1787, le 11 janvier, à conclure le traité de commerce, en s'accordant mutuellement le traitement de la nation la plus favorisée. Ainsi la France suivait, de plus en plus, la voie qui la faisait entrer dans l'alliance avec la Russie, et par suite avec l'Autriche, contre la Turquie. On était à la veille d'une nouvelle guerre entre la Russie et la Turquie ; la France risquerait trop de seconder la Turquie : l'Angleterre aurait les mains libres dans le Levant et ailleurs. Ne valait-il pas mieux concéder, aux ennemis de la Porte, quelques nouvelles parcelles de territoire, et acquérir en compensation et par eux l'accès de la mer Noire, prendre ainsi en Orient la revanche des succès qu'obtenait alors la Prusse en Hollande ? Ce qui était le plus curieux, c'était de voir le représentant de la France complètement gagné par Catherine II, pour le projet d'une quadruple alliance comprenant l'Espagne, greffant le Pacte de Famille de 1761 sur le traité austro-russe de 1781, et qui devait servir à résoudre, à l'encontre de la Prusse et de l'Angleterre, toutes les questions pendantes en Europe².

¹ Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 587-590.

² En France, l'opinion publique, depuis Voltaire et Diderot, semblait favorable à ce projet, « elle saluait d'avance les « lumières » chassant de Constantinople la superstition et la bar-

Mais la cour de Versailles fut exprès lente ; Louis XVI tenait autant à viser que Catherine II. Celle-ci, par le projet réalisé, aurait de suite facilité le passage d'une escadre russe dans la Méditerranée et l'Archipel, écarté les officiers français des forteresses turques et empêché une nouvelle irruption des Prussiens en Pologne. C'est pourquoi Louis XVI voulait imposer à la Russie une rupture ouverte et immédiate avec l'Angleterre. On n'arriva pas là, et le gouvernement de Louis XVI, tout en ne voulant pas se désintéresser des événements en Orient, ne voulait pas non plus trop risquer pour déclencher une guerre dans l'Europe entière ; du reste, il devait réserver aux affaires intérieures toute son attention et sa force.

Une fois de plus, la Russie agira sans la France. Tant mieux : un copartageant de moins ! Néanmoins, Catherine II invita la France à arranger les différends qui surgissaient toujours entre la Russie et la Turquie, malgré des paix perpétuelles, tant de fois conclues. En même temps, en 1786, elle invita aussi l'empereur Joseph II. Celui-ci, à cause de la France, s'en trouva froissé, et comme Frédéric II mourut le 17 août 1786, il essaya un rapprochement avec la Prusse, en la personne de Guillaume II (1786-1797) ; mais à Berlin, il essuya un froid accueil (6 décembre), et il se retourna bien vite vers la Russie, en annonçant à la tsarine

barie musulmane. Volney disait bien haut, dans ses *Considérations sur la guerre des Turcs* (1788), que la France ne devait pas se préoccuper des progrès territoriaux de la Russie, celle-ci dût-elle aller au Caire, à Téhéran, à Bénarès. L'abbé Barthélemy rendait populaire son *Jeune Anacharsis*, ancêtre des conquérants de la Crimée. Enfin de brillants volontaires, le duc de Fronsac, le comte de Damas, le comte de Langeron, couraient servir dans l'armée et sur la flotte russe ». Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 589-590.

qu'il acceptait son invitation (22 décembre). D'autant plus, qu'en février 1787, Frédéric-Guillaume II avait essayé d'imposer sa médiation à l'empereur, celui-ci l'avait repoussée fièrement : de quel droit lui interdisait-on de chercher en Orient quelque équivalent à toutes les pertes qu'avait subies sa maison et de « germaniser quelques centaines de milliers d'Orientaux » ? Une telle idée du nouveau roi, dépassait les bornes, aussi l'animosité entre l'Autriche et la Prusse ne devait-elle pas cesser. Et quand la tsarine, en 1787, partit en voyage pour visiter le sud de son empire, les contrées récemment gagnées, l'empereur Joseph II l'accompagna, ainsi que les ministres accrédités à la cour de Russie. Ce fut un voyage triomphal, et qui resta proverbial, tant le nouveau gouverneur, le favori de la tsarine (Potemkine) avait su charmer sa souveraine, par l'apparition des villages populeux et des villes bruyantes d'activité, là, où naguère, c'est-à-dire avant l'arrivée de la tsarine, on pouvait à peine passer, au milieu de la sauvagerie et de l'inactivité. C'était un miracle, ou tout simplement une belle scène théâtrale, qui produisit son effet. A Kherson, elle vit un arsenal formidable préparé pour la guerre sainte ; à Sébastopol, le port naturel avait déjà de nombreux vaisseaux de guerre, et elle passa dans cette ville sous des arcs de triomphe portant cette inscription : « chemin de Byzance ». L'empereur et l'impératrice ne parlaient que de leur projet. Tout d'un coup, Joseph II, sur des nouvelles alarmantes de Belgique, dut prendre brusquement congé, mais après avoir bien insisté auprès de la tsarine sur les points essentiels de sa propre politique : la Prusse, au premier plan, comme ennemi commun, la Turquie seulement au second ; pas d'alliance avec l'Angleterre, mais des efforts pour gagner la France ;

nécessité d'attendre quelque nouveau conflit anglo-français pour régler les comptes des deux cours impériales avec la Prusse. Dans ce sens, l'empereur Joseph II chargea son représentant à Constantinople d'insister, et de tout faire pour maintenir la paix entre la Russie et la Turquie, tant qu'on n'aurait pas fini d'abord avec la Prusse. Cependant, l'Angleterre et la Prusse, sourdement hostiles à la Russie, ne manquèrent pas d'éclairer la Porte : le cantonnement (depuis la fin de 1786) de 130.000 Russes entre Kherson et Astrakkan, et tant d'autres préparatifs, puis le voyage provocateur, montraient bien de nouveau l'ennemie de la Porte.

A peine la tsarine fut-elle rentrée de son voyage dans sa capitale, qu'elle se vit déclarer la guerre par la Turquie ! Le 26 juillet, le reis-effendi (ministre des affaires étrangères) signifia à l'ambassadeur de Russie (Boulgakof) l'ultimatum de la Porte : rappel des consuls russes de Iassy, Bucarest, Alexandrie ; abandon du protectorat russe sur le khan de Géorgie, vassal de la Porte ; obligation pour les vaisseaux russes naviguant dans la mer Noire de subir la visite. Le 13 août, dans un grand conseil du divan, la guerre fut résolue, et, suivant la diplomatie turque, le 16 août, l'ambassadeur russe fut appelé chez le grand-vizir et de là conduit en prison aux Sept-Tours, ce qui équivalait à la plus belle déclaration de guerre¹. Une fois de plus, la Turquie n'était pas prête, mais elle comptait beaucoup sur la Suède, son alliée depuis le 19 juillet 1740. Les officiers français, prussiens, anglais, hollandais faisaient tout leur possible pour dresser les recrues turques. Et les Turcs prirent l'offensive : ils dirigèrent sur la forteresse

¹ Le récit de cette guerre, nous l'exposons principalement d'après Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. V, p. 315-370.

de Kinbourn une attaque, que le célèbre général Souvarof repoussa le 12 octobre dans un combat sanglant, où il reçut deux blessures. Les Russes, malgré leur provocation, ne s'attendaient pas si vite à cette tournure. Le gouverneur du sud, Potemkine, se perdait devant les premiers succès des Turcs, et la tsarine, au contraire, enthousiasmée de la guerre, l'encourageait à soutenir la lutte et à marcher vers la victoire finale. Avec l'hiver, les hostilités cessèrent, mais avant la fin de 1787, la Russie et l'Autriche, qui venaient d'échouer auprès de la France, essayaient d'entraîner Venise, mais la République ayant conscience de sa décadence militaire, refusa tout concours (décembre 1787). Alors, l'Autriche se prépara à rentrer en scène. L'empereur et son ministre, après avoir longtemps réfléchi, pour savoir si l'on s'étendrait à l'Adriatique ou si l'on irait à la mer Noire, ne fût-ce que pour tenir en échec les ambitions de la Russie — se décidèrent d'enlever Belgrade par surprise avant de déclarer la guerre à la Porte. Une première tentative eut lieu avec le concours des Serbes, dans la nuit du 2 au 3 décembre 1787 ; on dut y renoncer faute d'une préparation suffisante. En janvier, une nouvelle tentative échoua également. Joseph II, alors, fut obligé de s'exécuter envers la Russie ; il déclara la guerre à la Porte sans avoir pris Belgrade, le 9 février 1788. Cette année, les Turcs comptaient sur 300.000 combattants dont 60.000 Tatars qui occupaient la Bessarabie ; en Moldavie l'armée ottomane grossissait par des afflux de recrues ou diminuait par les désertions, car les soldats venaient ou repartaient comme il leur plaisait ; la vraie force des Turcs était la flotte et la ligne des forteresses danubiennes Braïla, Giurgiévo, Rouchtchouk, Silistrie, Vidin, Orsova, Belgrade ; et Otchakov, avec 20.000 Turcs, était assiégé par 40.000 Rus-

sés sous les ordres de Souvarof, alors lieutenant de Potemkine. La Russie, en plus, sous Potemkine, avait 110.000 hommes, et en Podolie, sous Roumiantsof, 60.000 hommes ; dans le Kouban, sous Paul Potemkine et Yelaghine, 40.000 soldats.

L'Autriche jeta tout au plus 200.000 combattants, concentrés en Hongrie, et partagés en six corps : une partie sous les ordres de Joseph II et de Lascy, devait mener l'attaque contre les places du Danube, de Belgrade, Vidin, Orsova ; l'autre partie, sous le prince de Cobourg, devait protéger la Transylvanie ou envahir la Bessarabie et la Moldavie. Parmi les Autrichiens, le typhus déclaré, envoya 25.000 malades dans les hôpitaux. Joseph II, après avoir été longtemps assuré par les Moldaves d'être prêts à combattre sous ses ordres, se décida d'envoyer un corps à Yassy, lequel y fut bien reçu par les Valaques, et qui chassa les faibles régiments tures. C'est alors que l'empereur passa la Save et en Serbie, prit Chabats, puis attaqua Belgrade, tandis que Khotin fut prise le 19 septembre par les princes de Cobourg et de Ligne, et que sur les frontières de Croatie et d'Esclavonie (Slavonie), le maréchal Laudon avait pris Doubitsa (26 août), dispersé un camp ture près de Gradichka, et prit d'assaut Novi-Bazar (3 octobre 1788), l'ancienne capitale de Nemagna (Race). Pour avoir tant de succès en Serbie, il faut savoir que le peuple serbe, ainsi que presque toute la péninsule, fut révolutionné par l'invitation de la Russie et de l'Autriche de se soulever pour la guerre sainte. L'Autriche était représentée en Serbie par Michailovitch. C'était un des chefs serbes établis dans les Confins militaires, sur la ligne frontière, entre la Turquie et l'Autriche, où l'on plantait quelques milliers du brave peuple serbe évadés des barbaries turques et bercés par les promesses d'un

meilleur avenir, et où on les exposait à être les premiers massacrés si les Turcs pénétraient. Sans doute l'Autriche (Hongrie) en serait-elle éternellement reconnaissante au peuple serbe? Cette fois, le Serbe Michailovitch forma avec ses frères serbes, un corps de volontaires dit *frei-corps*, qui se battaient comme des lions pour la délivrance de la Serbie. Le principal chef des Serbes, en Serbie, était alors le capitaine *Kotcha Petrovitch* (Andjelkovitch), du village de Pagnevats (dép. de Yagodina). Les Serbes délivrèrent Yagodina, Tchoupria, Kraliévo (Karanovats), Krouchevats, Tchatchak, Valievo, donc le pays des deux côtés de la Morava. Mais le grand vizir Youssouf, à la tête de 70.000 Turcs, rassemblés en Bulgarie, pénétra en Serbie, et commença par déboucher Niche. Les Autrichiens, décimés par le typhus, furent vite forcés de repasser le Danube, et d'abandonner la Serbie. Le capitaine Kotcha fut aussi refoulé dans le coin du Timok et du Danube. Résolu à se battre tant qu'il vivra avec ses frères, il se montra digne de ses ancêtres et de sa belle patrie. Les Turcs passaient déjà le Danube et la Save en repoussant les Autrichiens, tandis que Kotcha montrait des bravoures qui égalaient les combattants de Kossovo, et annonçaient un proche soulèvement plus heureux. Près de Méhadia (28 août), les Turcs gagnèrent encore une victoire, et envahissant le Banat, rejetèrent l'ennemi au delà de la Témès. La terreur se répandit dans l'empire autrichien.

D'autre part, la Hongrie insurgée, comme la Belgique, obligeait une partie des troupes impériales à revenir sur elle. Joseph II ayant fait sa jonction avec Wartensleben, le vaincu de Méhadia livra bataille au grand vizir, à Slatina, et fut battu (14 septembre). Puis, désastre plus grave, dans la nuit du 20 au 21 septembre,

une folle panique se mit dans le camp impérial de Lugosch ; tous s'enfuirent, abandonnant aux Turcs le convoi, les équipages, les canons. Dans les ténèbres, deux régiments autrichiens firent feu l'un sur l'autre et se décimèrent ; peu s'en fallut que l'empereur et son neveu, l'archiduc François, ne fussent tués. Les Turcs occupèrent le camp désert et brûlèrent 150 villages. Puis, comme le désordre n'était pas moindre dans leurs rangs, ils repassèrent le Danube, tandis que l'empereur, malade, après avoir recueilli les débris de son armée à Zemlin, rentra à Vienne le 5 décembre. La campagne de 1788, pour les Russes, pivota autour d'Otchakov. Dans les combats des 27 et 28 juin et du 12 juillet, Souvarof finit par anéantir la flotte des Turcs, rentrée dans le Liman, golfe marécageux du Boug. Mais ce ne fut que le 17 décembre que Souvarof s'empara d'Otchakov après avoir perdu 4.000 hommes contre 10.000 Turcs. Ainsi, la campagne de 1778 se termina avec le désastre des Autrichiens, et sur un éclatant succès des Russes. Mais ce qui, durant cette campagne, avait jeté tant de décousu dans les opérations des alliés, c'était la brusque entrée en scène du roi de Suède.

Pour s'expliquer la conduite de la Suède, il faut se rappeler que l'Angleterre et la Prusse restaient unies pour les Affaires d'Orient, comme pour celles de Hollande, dans une commune animosité contre la France, l'Autriche, la Russie. Elles ont poussé la Turquie à la guerre, lui ont fourni les secours, et elles ne furent étrangères ni aux troubles de Belgique, ni à ceux de Hongrie. Pourtant, elles ne cherchaient pas à intervenir directement dans la guerre d'Orient, du moins pas, tant que les Turcs prospéraient, mais elles cherchaient un autre détour. Entre la Suède et la Russie, surtout depuis le coup d'Etat de 1772, il ne pouvait

pas se faire une cordiale entente. Malgré les entrevues entre Gustave III et Catherine II, en 1777, à Pétersbourg et, en 1783, à Frederikshamm, le roi forma son camp à Tavastehus (Finlande) et l'année suivante, il signa avec la France un traité d'alliance et de subsides, le 19 juillet 1784. Il surveillait autant la Russie, que celle-ci la Suède. Mais, comme la Russie entretenait les mécontents, en Suède, contré le roi, celui-ci trouva l'occasion de faire une diversion à ses embarras intérieurs dans la rupture de la Russie avec la Turquie. Le traité turco-suédois du 19 juillet 1740¹ subsistait : il autorisait, il obligeait le roi à intervenir en faveur de la Porte, celle-ci l'en assurait par des subsides payés. Du reste, cette guerre russo-turque avait dégarni de troupes russes les frontières de Finlande, et Pétersbourg même semblait à la merci d'un coup de main. Seulement, comme la Russie avait avec le Danemark le traité défensif de 1773 (confirmant ceux de 1765 et de 1769), obligeant le Danemark à secourir la Russie dans le cas où elle serait attaquée, Gustave III chercha un moyen de ne point passer pour l'agresseur. Il fit revêtir l'uniforme russe à des paysans finnois, qui vinrent tirer des coups de fusil sur ses avant-postes ! La

¹ C'était plutôt une alliance défensive, en 9 articles, signée à Constantinople, le 22 déc. 1739; Noradounghian, *Recueil*, etc., I, 267-269. Ce traité fut renouvelé le 11 juillet 1789, signé à Beykoz, sur le Bosphore (N., *l. c.*, II, 1-3.) Ce traité de 4 articles est de 1739, « pour coopérer efficacement au succès de la cause commune » contre la Russie. D'après l'art. I, la Porte devait payer à la Suède 10 millions de piastres et d'après l'art. II, la Suède ne devait pas traiter à part et seule avec la Russie.

Rappelons-nous que la Turquie avait aussi conclu le traité de paix et de commerce avec l'Espagne, en 1782 (Noradounghian, *l. c.*, t. I, p. 344-349); dans l'art. additionnel, p. 350, les deux parties stipulent une neutralité absolue réciproque en cas de conflits avec d'autres pays.

ruse était si grossière que personne ne s'y trompa, pas même le Danemark. La France voyant Gustave III se faire l'instrument de l'Angleterre et de la Prusse, lui déclara de suite son mécontentement. C'est alors que le duc Charles de Sudermanie, frère du roi, conduisit la flotte de Carlskrona (9 juin 1788), à destination de Cronstadt et Pétersbourg, tandis que Gustave III se préparait avec son armée de terre à franchir la frontière de Finlande. Le 1^{er} juillet, un secrétaire de la légation à Pétersbourg (Schlaff), remit son ultimatum à la tsarine : rappel et punition de l'ambassadeur russe (de Razoumovski) ; restitution de Kexholm, de la Finlande méridionale et de la Karélie ; médiation du roi pour la paix d'Orient ; il pourrait offrir à la Porte la Crimée ; si cela ne suffisait pas, les frontières de 1768, et, enfin, désarmement immédiat de la Russie. La tsarine, même le ministre de Prusse à Pétersbourg, estima que cette dernière condition surtout révélait un état de démence. « Il me semble, lui disait-il, que le roi de Suède, bercé par un songe trompeur, a rêvé qu'il venait déjà de gagner contre Votre Majesté trois grandes batailles. » — « Quand il aurait remporté trois victoires, répondit-elle, et quand même il serait maître à présent de Pétersbourg et de Moscou, je lui montrerais encore, ce que peut, à la tête d'un peuple brave et dévoué, une femme d'un grand caractère, debout sur les débris d'un grand empire. » Cependant, une marche un peu rapide, et Gustave III pouvait se rendre maître de Pétersbourg. La tsarine n'avait pas même 6.000 hommes pour défendre la capitale, elle enrôla, en toute hâte, des cochers, des domestiques, des ouvriers. Le roi était rentré à Nyslote et marchait sur Frédérikshamm ; tout près, à l'île de Hogland, le 17 juillet, s'engagea une bataille navale. Chacune des deux flottes y perdit un navire et

s'attribua la victoire. Seulement, Greig, blessé, garda ses positions, tandis que le duc de Sudermanie rentrait dans les ports de Suède. Catherine II fit chanter des *Te Deum*. Gustave III ayant perdu trois semaines sous Frédérikshamm, une armée russe de 12.000 hommes, commandée par le grand duc Paul, eut le temps de se rassembler sous Vyborg. Depuis ce moment Catherine II ne le craignit plus du tout, d'autant moins quand elle parvint à trouver des alliés dans le camp même du roi. D'abord, les officiers suédois, au nombre d'une centaine, sous prétexte que le roi avait déclaré la guerre en violation de la constitution, exigeaient qu'il les congédiât ou qu'il fit la paix. Des officiers finlandais, le 9 août, osèrent signer une adresse à l'impératrice, lui demandant si elle était disposée à traiter avec les Etats, lorsqu'ils seraient légalement réunis à Stockholm. Elle fit une réponse encourageante. Alors, au camp d'Anjala, ils formèrent une confédération à la polonaise, adressèrent un manifeste à l'armée suédoise, conclurent une trêve avec la tsarine et évacuèrent son territoire. Les conjurés d'Anjala étaient en parfait accord avec les mécontents de Stockholm; le roi risquait d'être, par ses propres officiers, livré aux Russes ou à ses ennemis domestiques, il s'attendait même à être assassiné. Réduit ainsi, par la trahison de son aristocratie, Gustave III parvint à se maintenir sur le trône, mais les Russes purent porter tous leurs efforts vers la Turquie. Quelques escarmouches depuis, et surtout les nouvelles de la France, forcèrent le roi de finir sa diversion à la paix de Verelä, le 14 août 1790. Mais, voyons la suite de la guerre russo-austro-turque en l'année 1789.

L'Angleterre et la Prusse avaient resserré leur alliance par le traité de Loo, du 13 juin 1788; l'année précé-

dente elles avaient arraché la Hollande à l'alliance française et se l'étaient assujettie. Le traité entre la Prusse et la Russie, dont le délai expirait en 1788, n'avait pas été renouvelé. Le projet d'une quadruple alliance entre la France, l'Espagne, la Russie et l'Autriche, échoua définitivement en janvier 1789, et la prise de la Bastille porta le dernier coup à cette alliance ; Marie-Antoinette ne pouvait plus songer à soutenir les intérêts de son frère. La Russie et l'Autriche se voyaient isolées ; Catherine II s'en inquiétait peu ou pas, Joseph II de trop. Celui-ci était fort inquiet à la perspective de se trouver seul avec la Russie, en présence d'une coalition comprenant la Prusse, l'Angleterre, la Turquie, la Hollande, la Suède, la Saxe, la Pologne avec la Belgique et la Hongrie insurgées. Quand il ajoutait à une telle perspective le mauvais état de sa propre armée, et de celle de la Russie, dont il n'avait pas meilleure opinion, alors, plus d'une fois, au cours de l'année 1788, il avait fait sonder la Russie, sur la possibilité de faire en commun la paix avec la Porte.

Catherine II, quoique désireuse de voir la paix, n'entendait la faire qu'aux conditions qu'elle dicterait ; quant à une paix séparée de l'Autriche avec la Porte, elle s'y résignerait, mais alors l'empereur n'aurait plus à compter sur le concours de la Russie contre la Prusse. Il n'y avait qu'une seule issue : il devait continuer à guerroyer. La Porte, un moment inclinée vers la paix, redevint tout à fait belliqueuse, quand au pacifique Abdul-Hamid succéda le jeune sultan Sélim III (1789-1807), le 7 avril. Son premier acte fut d'ordonner une levée en masse des musulmans de 16 à 60 ans. Le 11 juillet, il concluait un nouveau traité d'alliance avec le roi de Suède. Alors l'empereur Joseph II dut agir pour le mieux ; étant bien malade, et n'ayant de con-

fiance qu'en son feld-maréchal Laudon (1716-1790), qui s'était déjà distingué par ses victoires sur Frédéric II, il lui confia, au mois de mai, le commandement en chef de l'armée.

Le peuple serbe entre l'Adriatique et la Souha-Platina était en ébullition. Le maréchal Laudon, après avoir chassé quelques Turcs de Banat, dans la bataille de Mehadia (sous Clerfayt, 28 août), traversa le Danube : Le 15 septembre il commença le siège de Belgrade, faisant construire des remparts dont on trouvait encore des traces il y a quelques années ; le 8 octobre, la place était prise, suivie bientôt d'une série des villes serbes du Danube, telles que Semendria et Pojarevats. Le principal mérite de ces succès revient aux Serbes, qui se soulevaient partout ; la partie commandée par le capitaine Kotcha faisait des miracles tout le long du Danube. Le nom de Kotcha fut bien vite connu des Turcs, qui tenaient à en finir avec lui, croyant ainsi décapiter les Serbes. L'armée de Youssouf qui fut battue à Méhadia, traversa le Danube, et bientôt renforcée réussit à cerner le capitaine Kotcha avec une minorité de Serbes, près de Poretchka, un des affluents de gauche du Danube. Là, après des exploits incroyables, Kotcha, avec ses 60 frères, succomba. Tous ces Serbes furent capturés et transportés à Tekia, où ils furent empalés, et ainsi, finirent de façon atroce. Quelle idée turque ! Pour les Turcs, ces braves expirant assommés sur de hauts poteaux, devaient être des fantômes destinés à effrayer les Serbes de se révolter. Ce fut le contraire ! Ces héros sont devenus les idoles des Serbes et les précurseurs de ceux du XIX^e siècle ! Toujours dans les régions du bas Danube, déjà le 1^{er} août (1789), auprès de Fokchany, le prince de Cobourg, avec 18.000 hommes, de concert avec Souvarof, qui en avait 7.000,

remporta une brillante victoire sur Derviche pacha, à la tête de 30.000 Turcs. Le 22 septembre, près de Martinesti sur le Rymnik, Cobourg rencontra l'armée du nouveau grand vizir Koutchouk-Hâssan, forte de 100.000 hommes. Cobourg épouvanté conseillait de fuir, Souvarof proposa de prévenir l'attaque de l'ennemi en l'attaquant. Cette proposition fut acceptée, et une éclatante victoire s'en suivit : les Turcs, qui avaient la rivière à dos, laissèrent 20.000 hommes sur le terrain ou dans les flots.

Les vainqueurs firent leur entrée dans Bucarest. En novembre, Kraïova était enlevée par les Autrichiens, et Bender par Potemkine. Le grand-vizir réfugié dans Choumla, demanda un armistice. Il fut négocié à la fois par les envoyés de Cobourg et de Potemkine. Les belligérants y tenaient surtout à cause des nouvelles inquiétantes venant de la France. Ainsi les affaires de l'alliance, à la fin de 1789, s'étaient brillamment relevées, tout au moins en orient. En occident, l'Autriche allait bien mal, et l'empereur voyait les tristes suites de sa façon de gouverner, souvent arbitraire et toujours trop autoritaire contre toutes les nations, excepté contre les Allemands. A l'insurrection de Hongrie, répondait une extension nouvelle de l'insurrection belge, le 19 décembre, la garnison autrichienne était chassée de Bruxelles et la domination impériale anéantie dans toute la Belgique, à l'exception du Luxembourg. Hongrois et Belges faisaient alliance avec la Prusse ; celle-ci organisait l'insurrection belge, intervenait dans le pays de Liège, et à Berlin, se fixait un comité de l'opposition hongroise, prête à amener la diète de Presbourg, à mettre les droits du royaume magyar sous la protection de la Prusse. Et pendant tous ces événements, la

Prusse suivait pas à pas le dénouement de la guerre en s'approchant de la Turquie.

Les pourparlers d'une alliance entre la Turquie et la Prusse, au commencement de 1790, ne devaient plus être secrets. Le 31 janvier, à Constantinople, fut signé le traité d'alliance ¹ où on lit de suite : « Il est de l'intérêt naturel de la Sublime Porte et de la cour de Prusse, d'augmenter l'amitié qui de tout temps a existé entre elles, et de consolider cette bienveillance et cette amitié subsistante de part et d'autre, par la fidèle observance des capitulations conclues l'année 1764 », etc. Ce traité se compose de cinq articles qui visent autant l'Autriche que la Russie. L'article 1 suffit pour le démontrer. « Il a été trouvé nécessaire de faire entre les deux cours une alliance étroite, analogue aux intérêts des deux cours, et conforme à leurs affaires actuelles : à cause du préjudice que les ennemis, en ayant passé le Danube en deçà, de la manière exposée dans les conférences, ont apporté à la balance du pouvoir désiré et nécessaire, la cour de Prusse promet et stipule de déclarer la guerre, de toutes ses forces aux Russes et aux Autrichiens, au printemps de cette année 1790, de telle façon qu'elle ne se désistera pas de la guerre, avant d'avoir procuré à la Porte ottomane une paix désirable, honorable et stable, ni avant d'avoir fait obtenir à la cour ottomane non seulement une sûreté parfaite par terre, mais aussi toute sûreté par mer, sans crainte et sans préjudice du côté de la mer Noire pour la ville de Constantinople. En retour la cour ottomane s'engage et promet de faire des efforts pour faire restituer à la République de

¹ Martens, *Recueil*, etc., t. IV ; 1818, p. 465-471 ; Noradounghian, *Recueil*, etc., t. II, p. 3-6.

Pologne, de la part de l'Autriche, la province de Galicie et les pays que les Autrichiens ont pris dans le partage de la Pologne et qui se trouvent entre les mains de la cour autrichienne, pour qu'en conséquence de la forte amitié et alliance entre les cours prussienne et ottomane, les différends qu'il y a entre la cour de Prusse et celle d'Autriche, les Prussiens et les Polonais, sur les affaires et intérêts respectifs, soient arrangés comme il faut, sans préjudice aux intérêts des Polonais, mais à l'avantage de la cour de Prusse ». Ce traité fut ratifié le 20 juin à Schoenwalde, et avec la Pologne, elle conclut le traité le 29 mars. En ce moment, l'empereur Joseph II était mort (10 février), emporté prématurément par le germe d'une fièvre contractée dans les marais du Danube, lors de ses expéditions. Bien attristé dans ses derniers jours, il demanda de faire inscrire sur sa tombe ces mots : « Ci-gît Joseph II, malheureux dans toutes ses entreprises. » Son frère et successeur Léopold II (1790-1792) se trouva en présence d'une situation dangereuse pour l'Autriche. L'ancienne ennemie, la Prusse, se liguaît partout contre l'Autriche : en Turquie, en Allemagne, en Hongrie, en Belgique. Il lui était impossible de traiter avec les Turcs, qui étaient devenus intraitables depuis leur alliance avec la Prusse. De plus, celle-ci préférerait une vaste coalition, à la tête de laquelle elle se placerait pour imposer aux deux cours impériales, une petite part de leurs conquêtes dans le sud : la Russie prendrait Otchakov et la Bessarabie jusqu'au Pruth, mais elle céderait une partie de la Finlande à la Suède; l'Autriche prendrait la Moldavie et la Valachie, mais rendrait une partie de la Galicie à la Pologne; à leur tour, la Suède céderait une partie de la Poméranie à la Prusse, et la Pologne, aussi à la Prusse

les villes de Thorn et Dantzig, c'est-à-dire la basse Vistule¹. Pendant ce temps l'autorité de Louis XVI s'écroulait et les autres souverains en tenaient compte pensant à leur propre sécurité. L'ambassadeur de France à Constantinople pouvait encore, au commencement de cette année 1790, écrire au sujet de la guerre en Orient : « Si nous ne sommes pas les médiateurs de cette paix, c'en est fait pour un demi-siècle de notre considération à Constantinople et dans l'Europe entière. » Tandis que lui voyait trop monter et s'implanter le prestige de la Russie en Orient, l'empereur Léopold II, mélancoliquement suivait les dernières

¹ « Tous ces faits, y compris la déclaration de guerre ottomane en 1787, et la diversion suédoise, n'étaient que la mise à exécution d'un vaste dessein, conçu par le vieux comte de Hertzberg, un élève présomptueux et maladroit de Frédéric II, et dont le génie chimérique et turbulent rappellerait plutôt Alberoni » (Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VIII, p. 327). Peut-être ce dernier ne mérite-t-il pas d'être si qualifié à voir le livre de E. Bourgeois, *Alberoni, etc., Lettres intimes* adressées au comte de J. Rocca, ministre des finances du duc de Parme, etc., Paris 1892. Le cardinal J. Alberoni (1664-1752), ministre de Philippe V, tout en songeant à sauver l'Espagne de sa décadence, ne perdit pas de vue les Turcs et employa plus d'une fois sa verve à provoquer leur renvoi d'Europe et soumettre leur empire aux Puissances chrétiennes. Dans son formel projet (en 35 pages), publié dans ce but et de son temps (1736), à la fois en Allemagne et en Angleterre, il développe son plan de *partager* l'empire des Turcs. Il compare ceux-ci aux Romains et trouve cette différence (qui peut-être existe encore de nos jours !) : « Tandis que les Romains par l'héroïsme et la discipline conquièrent le monde, les Turcs ne se maintiennent que grâce aux discordes et à la mésintelligence des Etats chrétiens ! » Ainsi, voilà encore un plan, et Dieu sait combien il y en a eu, toujours dans le but de chasser les Turcs et d'arracher les sujets chrétiens de leur joug, pour les soumettre sous un autre plus beau, chrétien, mais qui est toujours le joug. D'après son plan, tous les Etats chrétiens devaient s'allier au Congrès de Regensburg, là s'entendre sur le contingent que chacun doit

péripéties de la guerre, et s'adonnait tout entier à réparer les fautes de son frère. Du côté de l'Autriche, Clerfayt enleva encore Vieux-Orsova, le 16 avril, puis battit les Turcs à Kalafat; on échoua devant Giurgiévo, mais on prit Czettin, 20 juin 1790. Quant aux Russes ils poussaient toujours, mais ils languissaient de plus en plus. Les nouvelles de la France troublaient les cours, même celles éloignées de Paris. Cependant, Catherine II espérant encore que les choses se rétabliraient en France, ne se décidait ni à conclure une paix commune avec la Turquie, ni à se résigner à ce que l'Autriche fit une paix séparée. Cependant les embarras de l'Autriche devenaient inextricables. Alors Léopold II, redoutant toujours l'ambition russe, prit résolument son parti et se tourna vers la Prusse, laissant la Russie toute seule continuer la guerre. C'était un pas difficile, mais le seul salutaire pour le roi en présence de la coalition européenne. Léopold II se mit vite d'accord avec les Puissances maritimes; il restait encore la Prusse, puis la Turquie. L'accord entre l'Autriche et la Prusse se rétablit sur les bases du *statu quo* oriental, sauf quelques rectifications de

donner (lui le détermine), ainsi que sur les parties que chacun doit prendre dans ces dépouilles, et il trouve que c'est faute d'entente sur ce dernier point, si les croisés n'ont pas réussi! Rappelons-nous seulement que, d'après son plan, tous les Serbes de la péninsule, ainsi que ceux de Slavonie, puis les Roumains de Valachie, devaient appartenir à l'Autriche (la Moldavie à la Pologne); la Dalmatie et la Morée à Venise; Livadie à Gênes; et les îles de l'Archipel (dont le passage serait libre et les forteresses des Dardanelles détruites), on les donnerait aux chevaliers de la guerre. A la fin de son projet, à l'exemple de tant d'autres diplomates, il invoqua le secours de Dieu, et celui-ci, sans doute, était la seule cause qui empêchait de telles réalisations, ce qui est bien fait, et prouvait ainsi, une fois de plus, qu'il existe, et qu'il est vraiment bon.

frontières et d'une entente sur les Affaires de Belgique ; tel fut le traité de Reichenbach, du 27 juillet 1790, qui devait avoir de l'influence sur les Affaires d'Occident et sur celles d'Orient.

Pour l'Occident il fut complété par le traité de la Haye (10 décembre), conclu entre l'Autriche, la Prusse et les Puissances maritimes, réglant le rétablissement de la domination impériale en Belgique ; les troupes autrichiennes étaient déjà rentrées dans ce pays (à Verviers en septembre, à Namur en novembre, à Bruxelles le 3 décembre), et Léopold II se couronna à Francfort, le 30 septembre. Pour l'Orient, il fut complété par le traité de Sistova. Cobourg avec 40.000 Autrichiens, et Souvarof avec 10.000 Russes étaient sur le point d'engager une action décisive auprès de Bucarest, lorsqu'un courrier leur apporta la nouvelle, et pour Cobourg l'ordre, de négocier un armistice ; à ce sujet survint bientôt le comte de Lucchesini, ministre de Prusse, qui venait remplir l'office de médiateur, et l'armistice austro-turc (de 6 art.) fut signé à Giurgiévo le 19 septembre 1790¹, il dura jusqu'en mai 1791. Un Congrès s'ouvrit ensuite à Sistova, en Bulgarie (30 décembre 1791), et l'empereur Léopold II traita définitivement avec le sultan Selim III, pour aboutir à la paix de Sistova, signée le 4 août 1791². Le traité seul est composé de 14 articles, et la convention séparée de 7 articles. Dans le préambule du traité on lit : « Au nom de la Très-Sainte et indivisible Trinité, la Cour impériale et royale et la Sublime Porte Ottomane, animées d'un désir égal de rétablir les liaisons heureuses de paix, d'amitié et de bon voisinage, qui avaient subsisté pendant un demi-

¹ Martens, *Recueil*, etc., t. IV ; 1818 ; p. 531-534.

² Martens, *Recueil*, etc., t. V ; 1826 ; p. 244-254, 254-259 ; Nouradounghian, *Recueil*, etc., t. II, p. 6-13.

siècle entre les deux empires, et secondées dans ce dessein salutaire de la médiation efficace de Leurs Majestés, les Rois de la Grande-Bretagne et de Prusse et de L.L. H.H. P.P. les Etats Généraux des Provinces-Unies, ont nommé », etc., dont les plénipotentiaires, après « avoir tenu ensemble plusieurs conférences amicales, sont convenus des points exposés en 14 articles. » L'article 1 commence par établir qu'« il y aura désormais une paix perpétuelle et universelle, par terre, sur mer et sur les rivières, entre les deux empires », etc., avec l'amnistie pleine et générale pour tous les sujets compromis des deux empires ; cela se rapportait surtout et expressément aux Serbes de la péninsule comme aux Valaques de V. et de Moldavie ; l'article 2, « les deux hautes parties contractantes reconnaissent et admettent pour base commune de la présente pacification le *statu quo* strict antérieur à la guerre déclarée, le 9 février 1788 », donc, il reste en vigueur : le traité de Belgrade du 18 septembre 1739, la convention du 5 novembre 1739, celle du 2 mars 1741 explicative du traité de Belgrade, l'acte du 25 mai 1747 qui perpétue la paix de Belgrade, la convention du 7 mai 1775 sur la cession de la Bucovine, et sur sa démarcation du 12 mai 1776 ; l'article 3 stipule la confirmation de la Sublime Porte « dans le sens le plus strict et dans toute leur étendue », le sénéd ou acte obligatoire du 8 août 1783, garantissant aux bâtimens marchands autrichiens la sûreté contre les corsaires sujets ottomans ; le sénéd du 24 février 1784¹, en faveur du libre commerce et navigation des sujets impériaux sur toutes les terres et eaux de la domination ottomane ; le firman du 4 décembre 1786 concernant le passage des troupeaux de Transylvanie

¹ Martens, *Recueil*, etc., III ; 1818 ; p. 720-728.

dans les provinces de Valachie et de Moldavie, ainsi que tous les firmans et actes en vigueur d'avant le 9 février 1788, pour la tranquillité et le bon ordre des frontières ; l'article 4 oblige la cour impériale à rendre toutes les places occupées pendant la guerre, « dans l'état où elles étaient, et avec l'artillerie ottomane qui s'y trouvait au moment de leur occupation », donc, conformément au *statu quo* du 9 février 1788 ; l'article 5 autorise l'Autriche à garder, « en despote neutre », la forteresse de Chotyn (Raya) jusqu'au moment où la Sublime Porte aura conclu la paix avec la Russie ; l'article 6 stipule le délai extrême de deux mois, après l'échange des ratifications, pour le rétablissement des anciennes frontières d'avant la guerre ; l'article 7 donne également le délai de deux mois pour le libre échange des captifs ; l'article 8 autorise les sujets d'un contractant qui se sont, au cours de la guerre, retirés sur les terres de l'autre, d'y rester s'ils le veulent et, « s'ils possèdent des biens-fonds sous les deux dominations », ils pourront avoir deux domiciles, mais relever d'une seule domination ; l'article 9, dans l'intérêt du renouvellement de l'activité du commerce, « le laps de temps de chef de la durée de la guerre » ne serait pas admis ; l'article 10 prend soin des gouverneurs limitrophes pour rétablir le plus tôt possible les bons rapports ; l'article 11 stipule de « protéger les sujets de l'autre partie que leur commerce ou affaires obligeront à passer les confins » ; l'article 12 renouvelle la garantie de l'exercice du culte catholique dans l'empire ottoman ; l'article 13 garantit le rétablissement des bons rapports diplomatiques par l'envoi des agents et des courriers ; l'article 14 le traite « en deux instruments originaux parfaitement conformes », l'un en langue française, l'autre en langue turque, qui devaient être

ratifiés en 40 jours, à partir de celui de la signature des plénipotentiaires. Ainsi fut rédigé et confirmé par les médiateurs le traité du 4 août, ratifié par Léopold, à Vienne, 13 août 1791. En même temps fut dressée et ratifiée la *Convention séparée* (en 7 articles), où on commence par dire : « La Cour impériale et royale et la Sublime Porte ottomane voulant, à l'heureuse époque de la pacification conclue, se donner des preuves réelles de leur amitié, prévenir tout ce qui pourrait dans la suite déranger l'harmonie parfaite des vastes confins de leurs dominations, et sanctionner pour l'utilité réciproque, les seuls changements qu'elles se permettent jamais aux articles de tout le traité définitif de paix, signé à *Sistov*, *ce jourd'hui 4 août 1791*, sont convenues par le canal de leurs ministres plénipotentiaires », etc., puis vient en détail la nouvelle frontière, d'après laquelle Belgrade revenait à la Turquie, et l'Autriche gardait « bourg et terrain » du Vieux-Orşova (jusqu'à la Czerna), sans pouvoir le fortifier, ainsi que le petit district de la haute Una.

Depuis la fin de 1790, la Russie se trouvait seule vis-à-vis de la Turquie sur le champ de bataille, car la paix de Verela (14 août 1790) avait écarté la Suède, et l'armistice de Giurgiévo (19 septembre 1790, qui aboutit à la paix définitive de Sistova, du 4 août 1791) avait fait autant pour l'Autriche. Pendant ces quelques mois, de la fin de 1790 et de l'année 1791, que la Russie soutenait seule les hostilités contre la Turquie, elle se trouvait dans une situation difficile, surtout à cause de la Révolution française. La tsarine Catherine II, tout en protestant vigoureusement de sa haine contre les Jacobins de France, tenait à achever ses desseins sur le Danube. Déjà au commencement de 1790, les Turcs et Tatars furent chassés de Kouban ; sur la mer Noire,

les Russes avaient déjà remporté deux victoires (le 8 juillet et le 18 septembre), mais ils ne parvinrent pas à soulever les Grecs de l'Archipel (18 mai) ; dans la région danubienne, ils prirent Kilia, Toultecha, Isaktchi, et après l'avoir bien cernée prirent d'assaut la place d'Ismail (22 décembre) en perdant 10.000 soldats, mais en massacrant plus de 26.000 Turcs, sans distinction d'âge ni de sexe. Ainsi, finit la Russie l'année 1790, mais déjà, depuis la fin de cette année, elle sentait un courant contre elle, se préparer du côté de l'Angleterre, de la Prusse, dès que l'Autriche s'écarta de la Russie. Depuis peu de temps, le gouvernement anglais se disposait à conquérir Otchakov, et la Prusse à déclarer la guerre à la Russie (mars 1791), puis toutes les deux se retirèrent. Alors, la Russie recommença ses conquêtes, en se dépêchant de toutes ses forces. C'est ainsi, qu'en 1791, elle se contenta d'enlever Anapa (en Asie, le 3 juillet), et après avoir détruit la flotte turque sur la mer Noire, Repnine livra la bataille de Matchin (9 juillet) et tua plus de 4.000 Turcs. La Porte, se sentant hors d'état de résister, demanda la paix (en acceptant l'offre de la médiation d'Espagne et de Naples), ce que la Russie attendait, et accepta de suite, de peur d'être attaquée par l'Angleterre, la Prusse et même l'Autriche. Le 11 août, Repnine et le grand vizir signèrent les préliminaires de Galatch, qui aboutirent à un traité de paix définitif signé à Yassi le (29 décembre 1791) 9 janvier 1792¹.

¹ Les actes relatifs au traité de paix de Yassi, actes entre la cour de Russie et celles d'Angleterre et de Prusse, qui ont servi de base au traité préliminaire, se trouvent dans Martens, *Recueil*, etc., t. V, 1826, p. 277-291, et le traité définitif se trouve également dans le t. V, p. 291-300, de même que dans le *Recueil*, etc., de Noradounghian, t. II, p. 16-21.

D'après les 13 articles qui composent le traité de Yassy, la nouvelle situation est celle-ci : l'article 1 garantit « toute hostilité et toute inimitié cessent dès aujourd'hui et pour toujours » entre les contractants, ainsi que l'amnistie générale pour les sujets compromis ; l'article 2 maintient en vigueur les traités de 1774, 1779, 1783, 1784 ; l'article 3 « le Dniester sera pour toujours la limite qui séparera les deux empires » ; d'après l'article 4, la Russie devait rendre toutes les places occupées d'au delà, telles que la Bessarabie, Bender, Ackerman, Kilia, Ismaïl, etc., et la Moldavie sous ces (4) conditions : 1° que la Porte « observe et exécute religieusement tout ce qui a été stipulé en faveur des deux provinces de Valachie et de Moldavie dans les traités de 1774, 1779, 1784 » ; 2° « de ne point exiger de ces provinces aucun remboursement de dettes arriérées de quelque nature qu'elles soient » ; 3° la Porte ne réclamera aucun impôt dû pendant cette guerre, ni après pendant deux ans ; 4° l'immigration et l'émigration sont libres ; l'article 5 pour éviter les conflits à l'avenir, la Porte défendra aux commandants de frontières d'en provoquer ; l'article 6 la Porte « s'engage à maintenir dans l'ordre, les peuples de la rive gauche du Kouban » ; l'article 7 « le commerce formant le lien le plus véritable et le plus constant de l'harmonie réciproque, les deux contractants renouvellent le traité de commerce relatif aux corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli ; d'après l'article 8 les prisonniers de la guerre seront mis en liberté aussitôt la signature de la paix ; l'article 9 exige que les chefs de l'armée soient prévenus de suite de la paix ; l'article 10, pour cimenter la paix, dispose les parties à s'envoyer des ambassadeurs et à échanger des présents ; l'article 11 précise le 15/26 mai 1795 comme « l'époque à laquelle toutes les troupes de S. M. l'Im-

pératrice se retireront en longeant la rive gauche du Dniester, et toute la flotte à rames quittera les embouchures du Danube »; l'article 12 donne « 15 jours après que les plénipotentiaires respectifs réunis à Yassi auront signé le présent traité, ou plus tôt, s'il est possible ils en feront l'échange qui donnera à cette œuvre salubre toute sa force », et, d'après l'article 13, les ratifications devront être échangées dans les cinq semaines au plus tard, après la signature du traité. Donc, comme résultat de cette guerre la Russie ne garda qu'Otchakov et le pays compris entre le Boug et le Dniester.

C'étaient de faibles avantages pour une guerre si longue, qui a coûté beaucoup à la Russie, et qui, souvent, l'a mise en péril. Il faut chercher la cause d'une telle issue dans les incidents suédois, anglais et prussiens, sans oublier l'Autriche, et surtout la Révolution française qui, de plus en plus, attirait l'attention de toute l'Europe. Mais si cette fois la Turquie ne contenta pas la Russie, celle-ci, par la Valachie, devait être largement remboursée, et même devait contenter ses anciens amis, devenus ennemis d'un coup. Car la Russie se remit bien vite avec la Prusse et l'Autriche, tant pour partager le reste de la Pologne que pour combattre la nouvelle France et son influence à la Porte, depuis que celle-ci avec la Suède, le Danemark, la Pologne, entrevoyait une plus vaste coalition pour pouvoir s'opposer à des attaques du dehors. C'est ainsi que la Russie entra de suite dans la coalition fomentée par l'Autriche et la Prusse (Pilitz, 27 août 1791), et depuis 1789 jusqu'à 1796 dirigea sa politique pour démembrer la Pologne et la Turquie, et combattre indirectement la France, qui bientôt se vit attaquée par presque toute l'Europe. Mais la tsarine Catherine ne réussit qu'avec la Pologne : la Russie et la Prusse la démembrèrent une seconde fois en 1793,

selon le traité russo-prussien, pour le second partage, signé à Pétersbourg, le 23 janvier 1793, tandis que l'Autriche était autorisée à faire l'échange des Pays-Bas contre la Bavière, et à ce prix la Prusse, après sa défaite à Valmy, consentit à continuer la guerre contre la France; le troisième et définitif partage de la Pologne eut lieu après le moment où l'Autriche était battue par les Français sur la Roër et sur le Rhin, où la Prusse leur livrait Mayence et autorisait la conquête de la Hollande, quand la disparition de la Pologne fut décidée à Pétersbourg par deux traités du 24 octobre 1795, l'un entre la Russie et la Prusse, l'autre entre la Russie et l'Autriche¹.

C'était l'épilogue de la guerre soutenue l'année précédente par le brave patriote Thadée Kosciusko (1752-1817), ami de tous les peuples combattant pour la liberté et qui, en Amérique, fut, par Washington, nommé colonel, ainsi que par l'Assemblée législative « citoyen français » (10 août 1792). A ce moment extrême, le dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski (1764-1795), encourageait les vrais enfants de la patrie malheureuse par la devise « vaincre ou mourir ». Mais Kosciusko était l'aigle et l'espoir de tous. Ce fut un désastre général quand il tomba percé de trois coups de lance, respirant à peine, dans la glorieuse bataille de Matséio-vitsé (sur la Vistule à 20 lieues de la capitale), soutenue contre Souvarof qui, laissant les Turcs, se tourna avec ses Russes contre les Polonais, le 10 octobre 1794. Au moment où le héros Kosciusko tomba de son cheval, il fut captivé, et rejetant son sabre jeta des cris désespérés « Finis Polonice ! » En effet, le carnage épou-

¹ Selon Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VIII, p. 334-360.

vantable força les Polonais à se soumettre ou à émigrer, et le roi Stanislas, le 26 novembre 1795, à l'anniversaire de son couronnement, abdiqua, acceptant une pension de 200.000 ducats. Ainsi, vieux et cassé, il assista au couronnement de Paul I^{er}, qui, durant la cérémonie, lui fit intimer l'ordre de se tenir debout ! Il mourut le 12 février 1797. Le héros national et l'espoir éternel des braves Polonais, Kosciusko, délivré de prison, le tsar Paul I^{er} lui offrit le sabre qu'il avait jeté, mais lui ne l'accepta pas, en disant amèrement : « Je n'en ai pas besoin puisque je n'ai pas la patrie à défendre. » Il partit pour la Suisse libre, où il mourut en 1817, mais sa flamme pour la patrie animait toujours les Polonais qui, quoique dispersés, se reconnaissent et se comprennent aux accents de leurs chansons de cette époque : « Tant que nous vivrons, la Pologne vivra ! » Voilà comment la Pologne paya pour la Turquie ¹. Ce crime du xviii^e siècle fut commis au nom du principe de l'équilibre — dont la première application fut faite à Osnabruck et à Munster en 1648; depuis il n'a servi que trop souvent à permettre aux habiles de se servir des faibles. C'est la Révolution française, qui, en proclamant le droit imprescriptible de l'homme, devait lui substituer le principe des nationalités. Ainsi la tsarine Catherine II finit son règne en laissant la Russie

¹ En effet, il ne reste aux Polonais que l'avenir. Dans le passé le plus critique ils n'avaient pas eu la chance de voir la France s'approcher, malgré tant d'espairs. Dans le siècle de nationalités ils pouvaient avoir plus de consolations en écoutant V. Hugo, cet enfant de l'idéal, généreuse et humanitaire France qui disait : « Quand les tyrans ont scellé sur un peuple la pierre du tombeau qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils croient avoir enfermé une nation dans la tombe, ils y ont enfermé une idée. Or la tombe ne fait rien à qui ne meurt pas, et l'idée est immortelle. Citoyens, un peuple n'est pas une chair ; un peuple est une pensée. »

agrandie à son fils Paul I^{er} (1796-1801). Le nouveau tsar, après quarante ans de guerre, voulait assurer à ses sujets le bienfait de la paix, mais l'Autriche battue implorait des secours contre la France; l'Angleterre l'excita de plus en plus contre la République, qu'enfin il se décida à combattre. Du reste, avec l'exécution de Louis XVI (21 janvier 1793), les autres rois comprirent trop que la cause de Louis XVI était la leur, et alors se déclina contre la France la première coalition (1793-1797), où l'Europe fit connaissance avec Napoléon Bonaparte. Ce qui est à signaler, pour notre étude, c'est que la Turquie ne se trouvait pas parmi les autres contre la France¹ (de même que le Danemark et les républiques de Suisse et de Venise), quoiqu'elle fût très excitée contre le nouveau régime. Au contraire : pendant ce moment, le sultan Sélim III faisait tous ses efforts pour réprimer les désordres et l'anarchie des provinces ; il résolut de porter remède au mal dont la Turquie périssait, et se voua à une œuvre de régénération, qui fut au-dessus de ses forces. Il fit venir surtout de la France des ingénieurs, réorganisa la marine, créa de nouveaux chantiers de construction, réforma l'artillerie, institua des milices nouvelles, créa la fonderie de Top-Kané placée sous la direction d'officiers français, etc. ; enfin, par des innovations introduites dans toutes les branches des services publics, il manifesta son intention d'entraîner la Turquie loin des traditions du passé, qui la menaçaient d'une ruine prochaine. Mais les janissaires, les oulémas, tous ceux qui étaient intéressés au maintien des abus, conçurent à l'égard du sultan une haine qui

¹ Le firman du sultan au capitaine pacha, concernant la neutralité, est du mois de mars 1793 ; Martens, *Recueil*, etc., t. V ; 1826 ; p. 552-555.

devait, plus tard, faire explosion contre le réformateur. Tous ces travaux, si utiles à l'empire ottoman, furent faits grâce à la France : le représentant français à Constantinople fut l'auxiliaire naturel de Sélim III. Cette bonne harmonie entre les deux Puissances fut momentanément troublée par l'expédition de Bonaparte en Egypte (1798-1799), qui fut plutôt son œuvre politique contre le Directoire que contre la Turquie. Cependant, ce fut la cause de la deuxième coalition (1798-1802), où la Turquie entra en action avec les coalisés (sans la Prusse) contre la France. En ce moment, la Turquie assurait le passage des Dardanelles, en adressant une note circulaire aux missions étrangères (Angleterre, Autriche, Danemark, France, Prusse, Suède, Russie)¹, en date du 12 août 1798, où elle disait que « dans les temps passés, il n'entrait dans le canal des Dardanelles aucun bâtiment européen, que ceux qui, par commandement de la Porte, avaient obtenu la permission d'en sortir » ; pour l'avenir, elle détermina l'endroit où les bateaux s'arrêteront, et où ils devront obtenir la garantie de leur nature par le consul de l'Etat dont ils relèvent. Cette année, à Constantinople, fut signé le traité d'alliance entre la Russie et la Turquie (23 décembre 1798)², en 14 articles.

Dans le préambule on lit : « Sa Hautesse Selim III, sultan des Ottomans, et Sa Majesté Paul I^{er}, empereur et roi de toutes les Russies, animés du désir sincère, non seulement de maintenir pour le bien de leurs Etats et sujets respectifs, la paix, l'amitié et la bonne harmonie qui existent entre eux, mais encore de les faire contribuer au rétablissement et à l'affermissement de

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. II, p. 22-23.

² Noradounghian, *Recueil*, etc., t. II, p. 24-27 ; Martens, *Recueil*, etc., t. VI ; 1829 ; p. 532-536.

la tranquillité générale si fortement troublée en ce moment et qui afflige l'humanité, ont résolu de défendre encore les liens qui les unissent par la conclusion d'un traité d'alliance défensive. » D'après l'article 1 « il y aura à jamais paix, amitié et bonne intelligence entre les deux souverains... de manière que par cette alliance il s'établira entre eux une union si intime, qu'ils auront à l'avenir les mêmes amis et les mêmes ennemis »; l'article 2 maintient les conditions des traités de paix conclus à Yassi, le 9 janvier 1792, ainsi que tous les traités y compris; l'article 3 stipule la garantie réciproque des possessions; S. M. l'empereur de Russie garantit à la Porte « toutes ses possessions sans exception, telles qu'elles existaient avant l'invasion de l'Egypte » et la Turquie garantit « toutes les possessions de la Russie telles qu'elles existent actuellement sans exception »; l'article 4 autorise les deux contractants à négocier à part avec les autres Puissances, mais, « à ne rien insérer dans ces traités qui puisse causer le moindre préjudice, dommage ou porter atteinte à l'autre »; d'après l'article 5, en cas d'attaque d'un allié, l'autre l'aidera « selon l'intérêt commun des alliés »; l'article 6 autorise la partie attaquée à demander à son allié le secours « en homme ou en argent »; l'article 7, les deux alliés ainsi engagés dans la guerre, ne pourront traiter séparément au préjudice l'un de l'autre; l'article 8 exige que les deux parties se communiquent « réciproquement, avec une franchise sans réserve, le plan de leurs opérations militaires »; l'article 9 fixe les conditions et la nature des subsides, ainsi que l'article 10; l'article 11 donne toutes les dépouilles de l'ennemi à celui qui les aura acquises pendant la guerre; l'article 12 dit que l'empereur et le sultan « n'ayant point en vue, par le présent traité d'alliance défensive,

de faire des conquêtes, mais seulement de défendre l'intégrité de leurs possessions respectives, pour la sûreté de leurs sujets, et aussi de maintenir les autres Puissances dans la situation respectable où elles se sont trouvées jusqu'à présent, et d'après laquelle elles formaient un contrepoids politique nécessaire au maintien de la tranquillité générale, L. M. ne manqueront pas d'inviter S. M. l'empereur et roi de Bohême et de Hongrie, les rois d'Angleterre et de Prusse, ainsi que tous les autres souverains, à accéder à cette alliance dont le but unique est le bien général » ; l'article 13 fixe la durée de cette alliance « pour la terre de huit années, à compter du jour de l'échange des ratifications ; après ce délai, on consultera les circonstances et on concertera à l'amiable les changements qu'il y aura à faire » ; et d'après l'article 14 « l'échange des ratifications se fera à Constantinople dans le terme de deux mois, et plus tôt si la chose est possible ». En dehors de la Russie, la Turquie conclut aussi l'alliance avec l'Angleterre, à Constantinople, le 5 janvier 1799 ¹, puis, avec le royaume des Deux-Siciles, également signé à Constantinople, le 21 janvier 1799 ². Dans le préambule de ce dernier traité on lit : « En considérant que la France par suite de sa mauvaise foi, et de ses projets hostiles contre tous les gouvernements, vient aujourd'hui d'envahir les possessions ottomanes, et qu'elle montre évidemment les intentions les plus perfides contre les Etats des Deux-Siciles, » etc. ; selon l'article 3 « les Hautes Parties contractantes promettent de concerter leurs opérations de manière que celles-ci aient entre elles une correspondance et un accord parfait. Elles se

¹ Martens, *Recueil*, etc., VI, 1829 ; 568-573 ; Noradounghian, *Recueil*, etc., II, 28-31.

² Martens, VI, 575-578 ; Noradounghian, II, 32-34.

fourniront réciproquement, par terre et par mer, tous les secours que le voisinage et leurs opérations respectives exigeront, et que leurs circonstances particulières leur permettront de se fournir.

S. M. Sicilienne se trouvant engagée à faire tête à l'ennemi commun en Italie avec toutes ses forces, si elle ne pouvait résister aux vives attaques des Français et qu'elle eût besoin de secours, Son H. le sultan, lorsqu'elle en sera requise, enverra au secours de S. M. Sicilienne une armée de 100.000 Albanais; elle entretiendra une escadre respectable dans l'Adriatique et la Méditerranée, suivant le besoin, aussi longtemps que le danger des Deux-Siciles et les opérations qu'on entreprendra de concert contre l'ennemi commun le demanderont », etc.

Souvenons-nous encore que le sultan concède aux Anglais la libre navigation dans la mer Noire, en date du 30 octobre 1799 ¹. Ainsi le sultan Selim III allait peut-être trop loin, en se laissant entraîner contre la France, mais, avec la fin du XVIII^e siècle, Napoléon avait compris l'importance des Affaires d'Orient, la nécessité de fortifier et de maintenir l'intégrité de la Turquie pour lui servir dans sa politique contre la Russie et l'Angleterre. Une fois de plus la Turquie fut soutenue et redevint amie de la France, quand celle-ci revenait à sa politique traditionnelle. Cependant, cette politique traditionnelle ne devait pas être toujours une bonne politique, et si la France n'a vraiment rien à regretter de sa politique amicale envers la Turquie, peut-être regrettera-t-elle un jour celle soutenue contre l'Autriche. En tout cas, cette amitié turco-française commença au XIX^e siècle, et, il faut le dire, elle entrava

¹ Noradounghian, *Recueil*, etc., t. II, p. 35-36.

beaucoup les chrétiens du Danube, et surtout les Serbes, qui, pour leur compte cette fois, se soulevaient en masse pour délivrer leur patrie.

Par notre récit, nous avons vu jusqu'ici se dresser contre la Turquie, surtout l'Autriche et la Russie. Cependant il y avait encore une nouvelle Puissance, l'Angleterre, qui y jouait aussi un grand rôle : n'a-t-elle pas déjà plusieurs fois empêché la Russie d'en finir avec la Turquie, du moins en Europe, surtout en 1791 et 1792? L'Autriche, plus d'une fois, a prouvé que seule elle ne pourrait pas longtemps soutenir la lutte contre la Turquie, et depuis la mort de l'empereur Joseph II elle évitait de plus en plus l'alliance russe contre la Turquie. Car l'Autriche finit enfin par voir que de cette alliance seule la Russie aurait pu profiter, ou le grand nombre des Slaves et de ses coreligionnaires, et surtout que la péninsule balkanique n'est pas dans une situation géographique à supporter deux grandes puissances voisines et indépendantes. Aussi, en général, pour éviter le voisinage dangereux de la Russie, l'Autriche alla chercher le camp opposé, et le trouva du côté de l'Angleterre. Celle-ci voulut à tout prix empêcher la Russie dans sa marche vers les mers et le Bosphore, et lord Chathan (1708-1778), déguisa bien sa politique en disant : « Je ne parle pas avec celui qui ne peut voir l'intérêt que l'Angleterre a de conserver l'intégrité de l'empire ottoman. » Ainsi l'Angleterre gagnait le prestige en Turquie, où, tout en voulant conquérir la place de la France, elle commença à soutenir un duel séculaire contre la Russie. Pour cette dernière, sa politique d'extension en Europe n'était pas l'essentielle, tandis que sa politique en Asie était, et elle

l'est encore, sa question vitale. Voilà pourquoi les Russes de bonne heure traversent l'Oural, pénètrent en Asie, et au ^{xvii}^e siècle s'assurent la possession de la Sibérie, en aboutissant à l'Océan Pacifique, de façon qu'en 1696 ils étaient dans la péninsule du Kamtchatka (ils la conquièrent en 1711), et les Chinois, inquiétés, signèrent le traité de Nertchinsk en 1689, qui fixa la limite des deux empires désormais voisins à l'Argoun, le bras méridional de l'Amour. De ce côté la frontière n'a pas changé depuis, mais au siècle suivant, et alors combattant contre les Turcs d'Europe et les Perses de l'Iran, les Russes pénétraient de plus en plus vers le sud (mers d'Aral, Caspienne et Noire), de façon que Pamir se désignait déjà comme le centre le plus naturel de tous les Européens en Asie. Car depuis la fin du ^{xvii}^e siècle les Français combattant les Mongols de l'Inde pénétraient par l'Océan Indien et posaient les premiers jalons de leurs conquêtes dans le Dekkan, de sorte qu'avec Dupleix, au milieu du ^{xviii}^e siècle, on eût cru que l'empire de l'Inde serait à la France. Cependant, la France à cette époque ne se rendait pas bien compte d'une telle politique, du moins pas autant que l'Angleterre, qui, maîtresse de ses destinées, par la victoire de son parlement sur l'absolutisme royal, comprit tous les intérêts qu'elle peut avoir sur les mers, et se consacra de toutes ses forces à la conquête de l'empire de l'Inde. Elle a complètement abouti à ce résultat dans la deuxième moitié du ^{xviii}^e siècle. Au dernier moment la France revint aussi à sa politique d'expansion. Ainsi, peu à peu dans cette énorme extension politique, le siècle suivant trouvera un caractère économique par excellence. Et alors allaient-ils, les Européens, attachés par l'Asie et l'Afrique, s'imposer aux Chinois ou conquérir l'Amérique et tout le globe ter-

restre ?... Ne le discutons pas, mais constatons que depuis le xviii^e siècle le monde islamique se trouve bien entouré par les chrétiens, et presque, dirait-on, à leur merci (souvent on l'affirme !). A première vue on voit sur la carte que la Russie est le plus vaste des Etats européens, et que l'empire russe est le plus étendu qui existe sur le globe : il tient presque la moitié du continent d'Europe-Asie, depuis le nord entre le Pacifique, l'Argoun, jusqu'à la Baltique, par la Sibérie, la Transcaucasie, le Turkestan et l'Asie centrale (il est sur le plateau de l'Hindou-Kouch)¹ ; l'Angleterre seulement par son empire des Indes suffit pour rivaliser quand même contre la Russie ; la France, plutôt par ses possessions sur la Méditerranée orientale que par celles de l'Asie, a aussi ses intérêts matériels et moraux très anciens et se greffe aussi contre le monde islamique. Ainsi la Puissance musulmane, donc les Turcs de l'Europe et de l'Asie, les Mongols de l'Inde et les Persans de l'Iran, se trouve en décadence surtout depuis le xviii^e siècle, depuis l'expansion de la Russie, de l'Angleterre et de la France. Ce sont ces trois Puissances principales qui agitent le monde musulman, mais à côté d'Elles il ne faut pas négliger les autres Etats, et c'est alors qu'on voit du coup que la Question d'Orient, grâce aux Turcs, devient la Question Européenne. Ainsi comprendre la situation des Turcs vis-à-vis de l'Europe, c'est donner la plus large expression à une politique très audacieuse que les fanatiques musulmans ont inaugurée et que les civilisés européens ont continuée. Et c'est bien triste

¹ S'il faut en croire une publication française parue à Constantinople en 1867 sous le titre de *Testament du tsar Pierre le Grand*, on verrait que l'auguste testateur a légué à ses successeurs les moyens de conquérir toute l'Europe (§ 15) en tendant surtout vers Constantinople et les Indes (§ 8).

que le plus souvent, à dessein ou non, on prend juste dans ce sens le plus large, la Question d'Orient, considérée comme indivisible, de façon que les malheureux chrétiens, et surtout les Serbes, sujets turcs, en souffrent le plus cruellement. Nous avons suffisamment démontré dans le passé que presque toujours dans l'Europe entière il n'y avait pas la moindre question diplomatique qui sourdait bien loin sans trouver ou son point de départ ou sa fin dans les Affaires d'Orient. Mais c'était toujours par l'abus de la force et jamais par la nécessité naturelle dictée par les intérêts des peuples, surtout par ceux de l'Orient. C'est cette politique malheureuse qui inaugura le xix^e siècle, mais si un temps arrive, où la vraie civilisation chassera la barbarie du passé, alors cette politique cessera. Car malgré l'enchevêtrement pendant des siècles de tant d'intérêts différents dans le monde islamique, les Affaires d'Orient se distinguent par leurs signes naturels. En les suivant, on reconnaît facilement que *la Question d'Orient se divise en deux camps: celui d'Europe et celui de l'Asie-Afrique. En Europe, les Turcs (ni aucune autre Puissance) n'ont pu arriver à assimiler les sujets chrétiens vaincus, toutes les nationalités sont demeurées intactes et supérieures à celle du vainqueur, d'où tout le malheur des vaincus intellectuels obligés de supporter le vainqueur qui s'impose uniquement par sa force brutale; on ne peut en dire autant pour l'autre camp des possessions musulmanes. C'est pourquoi on doit envisager à part les chrétiens sujets des Turcs en Europe, qui n'ont rien de commun avec les autres soumis et naturellement tendent à accélérer leur délivrance.*

Encore une observation.

Nous avons vu que pendant les trois derniers siècles (xvi^e, xvii^e et xviii^e), l'Autriche et la Russie agissaient

directement contre les Turcs d'Europe. Pendant ce temps, les chrétiens du Danube voyaient en elles les vrais délivreurs du joug ture, et ils les aidèrent plus d'une fois. Il est vrai que ni l'Autriche ni la Russie ne sont parvenues à chasser les Turcs, mais elles sont bien arrivées à s'entendre sur le partage des pays danubiens, et à en garder même une partie. Un tel exemple a déçu tous les chrétiens sujets des Turcs et au ^{xix}^e siècle ils se levèrent pour soutenir seuls leur cause, précédés par les Serbes. Cependant ni l'Autriche ni la Russie ne méritent un trop grave reproche; toutes deux étaient presque forcées de suivre une telle politique. En effet, pour qu'elle ne se retourne pas vers le Rhin et l'Elbe, l'Occident poussait l'Autriche vers le Danube et la Save, qu'à peine elle devait toucher, mais jamais traverser, au risque de compromettre son existence. La Russie, pour avoir une issue sur la mer, poussait ses conquêtes vers le sud, et pour s'assurer le passage des Dardanelles, elle tenait à avoir autant la mer Noire que la mer Egée, l'entrée et la sortie libres sur la Méditerranée, de plus le Bosphore, puis Constantinople, et enfin toute la moitié orientale de la péninsule balkanique; elle finit par se heurter contre l'Angleterre ainsi que contre toute l'Europe! Cette marche de l'Autriche et de la Russie en Orient fut beaucoup accentuée depuis l'ingénieuse idée de Frédéric II, quand au prix de la Pologne il se joua de l'Autriche et de la Russie : 1^o pour leur faire servir la cause du futur empire d'Allemagne et 2^o pour les compromettre toutes les deux (la Russie surtout devant les Slaves et l'Autriche devant les Slaves, les Hongrois et les Roumains), et, ce qui est autrement grave, en les poussant à s'embrouiller outre mesure en Orient, au risque pour l'Autriche de compromettre même

son existence comme Etat allemand à part. C'est pourquoi les peuples du Danube, ainsi que tous les Slaves, arrivent au xviii^e siècle à une situation des plus extraordinaires. Ainsi de ce côté du Danube, tandis que les *Russes* sont maîtres de leurs destinées, les *Croates* et les *Sloventsi* de l'Adriatique, depuis 1102 sont unis à la Hongrie, de même que les *Ruthènes* et les *Slovaques* des Karpathes (les *Serbes Lusaciens* à la Prusse et à la Saxe), et au milieu de ces deux groupes, une bonne fraction des *Serbes* en Slavonie, Srem, Banat et Batchka (aussi en Istrie, Dalmatie et Croatie). Quand Vladislav, roi de Pologne, fut élu en Bohême (1471), les *Polonais* et les *Tchèques* (avec les *Moraves*) se virent momentanément unis, puis quand le même roi fut aussi choisi par les Hongrois ou Magyars (de la race ouralo-altaïque, 1490 à 1516), la Bohême slave ne se sépara plus de la Hongrie, et en 1526 (après la victoire des Turcs à Mohacz, alors avec une partie de la Hongrie) se joignirent à l'Autriche ¹ quand l'empereur Ferdinand les hérita par sa femme. Aux partages de la Pologne (1772, 1793 et 1795), entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, celle-ci embrassa presque tout les Slaves occidentaux, et une fraction des Roumains, en leur enlevant la Bucovine en 1775 (et les Russes la Bessarabie en 1812). De l'autre côté du Danube, c'est-à-dire dans la péninsule balkanique, la situation de tous les peuples est la même, telle que les Turcs l'ont créée à la fin du xve siècle, donc les Serbes et les Bulgares, les Albanais et les Grecs sont sous la domination des Turcs, soumis à des cruautés incroyables. Enfin du côté des Grecs-

¹ Dans la guerre de Trente Ans, on sait que la défenestration de Pragues fut l'incident qui mit le feu aux poudres, et donna lieu à la bataille de la Montagne-Blanche, le 8 novembre 1620, quand Frédéric, roi de Bohême, fut dépouillé de ses Etats.

Albanais, les Sraves *Bouliotes* et les premiers patriotes *klephtes*, de même que du côté des Serbes, les *Monténégrins* et les *haïdouks*, protestent de plus en plus contre les oppresseurs turcs, et ouvrent le xix^e siècle.

CHAPITRE III

Les Serbes sous les Turcs vis-à-vis de l'Autriche et de la Russie.

Avec la fin du xve siècle, les Turcs ont réussi à achever la conquête pour ainsi dire officielle de l'empire des Serbes et de la péninsule balkanique. Ce qu'ils n'avaient pu faire sur les champs de bataille, ils l'essayaient depuis par la terreur et la promesse ; cependant ils ne sont restés que les maîtres imposés, presque tolérés, mais jamais acceptés ou longtemps supportés par la majorité des Serbes. Appuyés par le Koran, qui est tout chez les Turcs, ceux-ci, d'après leurs traditions, n'ont fait qu'une grande boucherie, sans cesse en activité, de toute la Serbie, et toujours « au nom du Dieu clément et miséricordieux ! » Hélas ! ce Dieu a réellement raison d'habiter très haut pour qu'il n'entende pas toujours les gens qui l'invoquent ou qui se disent ses représentants sur la terre ! Mahomet en livrant le Koran aux musulmans y a prêché d'un bout à l'autre *la guerre sainte*, et pour comble, il appelle fidèles, ceux qui croient à sa façon au Dieu clément et miséricordieux, pour les opposer aux infidèles ¹ chrétiens et autres non musulmans. Cela est clair et précis (voir chap. XLVII) : « si vous rencontrez les infidèles, combat-

¹ L'expression de *Kéafir*, par laquelle on les désigne encore, donna le terme vulgaire et malpropre, punissable, de *giaour*.

tez-les jusqu'à ce que vous en ayez fait un grand carnage ; chargez de chaînes les captifs (verset 4) ; soit que vous mettiez un prix à leur liberté, soit que vous les renvoyiez sans rançon, attendez que la guerre ait éteint son flambeau. Tel est l'ordre du ciel. Il peut les exterminer sans le secours de vos bras, mais il veut vous éprouver les uns par les autres. La récompense de ceux qui mourront en combattant pour la foi ne périra point (verset 5). » En effet, qu'on en juge : « Dieu recevra les fidèles vertueux dans les jardins qu'arrosent des fleuves d'eau incorruptible, de lait dont le goût ne s'altère jamais, de vin délicieux (verset 13 à 14) ; il y coule des ruisseaux de miel pur. Tous les fruits y croissent en abondance », etc. (verset 17). C'est bien tentant, pourtant beaucoup de Serbes préféraient tomber ou vivre longtemps misérablement que de trahir leur patrie et perdre leur nationalité en se rapportant à de futures délices à la turque. « Le Dieu du Koran est un dieu sévère, un dieu jaloux ; il préfère l'obéissance à l'amour et ne souffre pas de rival ; il se plaît dans les batailles et dans le massacre ¹. » La péninsule des Balkans le témoignera toujours ! Dans les premiers siècles, on croyait que les Serbes disparaîtraient complètement, tellement les Turcs massacraient les enfants, les garçons, les hommes, les femmes (en couches et malades), les filles et les vieillards — tous sans exception qui ne voudraient pas obéir aux Turcs ; les chefs ou ceux qui se distinguaient un peu, d'apparence du moins, depuis longtemps étaient coupés en pièces, et presque tous les foyers détruits. Le Koran le répète : « Ne montrez point de lâcheté. N'offrez point la

¹ Voir de Louis de la Vallée Poussin : *Le Mahométisme* (Revue française d'Edimbourg, p. 222, n° 4, 1898) ; et *Le Mahométisme, le génie sémitique et le génie arabe dans l'Islam*, Paris, 1898.

paix. Vous êtes supérieurs à vos ennemis, Dieu est avec vous » (chapitre XLVII, v. 37)¹. C'est épouvantable à lire, et davantage à supporter. Voilà pourquoi un grand nombre, des centaines de milliers de Serbes, quittaient la péninsule et leur patrie, pour se réfugier du côté adriatique de la Dalmatie sous Venise, ou, écoutant de belles promesses, traversaient la Save et le Danube pour s'installer dans les pays sous l'Autriche. Les Serbes qui restaient en Serbie quand même, ne

¹ Nous ne nous sommes rapportés au *Koran* que pour démontrer d'où venait le fanatisme des Turcs. De plus, pour éviter tout reproche de partialité qu'on pourrait nous faire à ce sujet, nous citerons un passage du bon livre d'Athmed Riza, *Tolérance musulmane* (Paris, 1897): « La guerre, pour Mahomet, était une nécessité passagère plutôt qu'un devoir religieux, un moyen pour combiner le dogme avec l'organisation sociale. Le rôle de la guerre dans les premiers siècles de l'islamisme fut un rôle essentiellement politique, ayant pour but le groupement des tribus isolées. Elle fut déclarée non seulement aux idolâtres et aux chrétiens, mais à tous les musulmans qui cherchaient à diviser les nations et à porter ainsi atteinte au grand problème de l'unité islamique. Cependant, tout en prêchant la guerre sainte, Mahomet rappelle qu'on ne doit pas oublier la justice et l'humanité, ni provoquer ceux qui ne vous attaquent point ! » (p. 12), et il invoque le chapitre II, v. 186-187, et le chapitre IV, v. 96, à quoi il nous semble pouvoir répondre : que toutes les guerres engagées par les Turcs étaient considérées comme saintes, et que ce n'est que depuis un ou deux siècles que la Porte se montre un peu tolérante auprès des infidèles, et encore ! Les préceptes de l'islamisme ne tendent à rien moins qu'à la domination universelle et par suite à un système de conquête non interrompu. Dans la religion chrétienne on ne trouve rien de pareil, mais les abus des serviteurs égalisent les meilleures choses avec les pires, et sur ce point nous sommes d'accord avec tous les sensés de ce monde, et même avec M. Riza, que nous approuvons quand il dit : « Le fanatisme et les superstitions sont certainement une aberration du sentiment religieux. Une religion qui est sensée être d'origine divine ne peut, sans mentir à son principe, régner par la violence, la haine et la torture » (p. 7).

devaient pas être seulement trop courageux, mais aussi compter sur une chance extraordinaire ; quelques-uns se pliaient aux circonstances, espérant en un prochain avenir meilleur. Parmi ceux-ci il faut signaler surtout les Serbes de l'Adriatique, et notamment ceux de Bosnie. Les Serbes de cette contrée, longtemps en lutte contre les Hongrois (depuis 1237 !), et, ce qui est plus terrible à dire, attaqués et massacrés tant de fois au nom de l'Eglise catholique (qui servait bien la cause des Hongrois, combattant soi-disant l'hérésie bogomile), se trouvaient maintenant en face des Turcs presque dans la même situation ! Comme aux yeux des Turcs, seulement les musulmans avaient le droit de posséder, beaucoup de ces Serbes devaient vite se résigner ; il y avait de grands seigneurs dont bon nombre se sont convertis à l'islamisme afin de conserver leurs fiefs et leurs privilèges. Tous ces grands seigneurs serbes sont devenus chez les Turcs *begs* et les petits *agas*, car le régime féodal fut toujours soutenu par les Turcs ; mais la grande majorité des paysans continua sa vie en communauté de famille ou *zadrugas*, dont nous examinerons la position un peu plus loin, en indiquant l'organisation de l'empire ottoman. Ces Serbes convertis ¹ croyaient, de cette façon, soulager la misère de leurs frères et servir la patrie pendant le peu de temps qu'elle devait souffrir ; mais, malheureusement, ils ont ainsi compromis l'avenir de cette partie de la Serbie. Même (suivant Bassano), les Turcs, depuis, ont décoré leur drapeau rouge : d'après la tradition serbe, chaque tribu avait son blason, et celui de Bosnie se distinguait surtout par un croissant et une étoile, qui passèrent aux Turcs. La

¹ Leur postérité, de nos jours, reste fidèle à l'islamisme, mais c'est à peine si 10/0 connaît le turc, et tous observent les mœurs serbes.

grande majorité des Serbes resta fidèle aux lois de ses ancêtres, et l'orthodoxie finit par gagner du terrain, même chez les Turcs qui se trouvaient devant le double problème : chasser tous les Serbes de la péninsule ou les massacrer tous, ou bien se résigner à les tolérer comme des sujets admirablement taillables et corvéables. Les Serbes ont supporté pendant des siècles la barbarie turque, ils ont prouvé cependant que : Serbes ils sont, Serbes ils resteront. La chose la plus menaçante pour les Serbes eût été de les fondre avec les Turcs. Mais il y avait impossibilité, comme on voit, surtout grâce à leur caractère bien trempé d'endurance, puis à cause de la race : les Turcs de la race finnoise ou mongole ne s'accommodaient pas avec la race aryenne des Serbes et des autres orthodoxes de la péninsule. C'est là surtout qu'il faut chercher le phénomène qui a pu conserver le peuple serbe en une nationalité pure et distincte, l'accentuer davantage et ainsi prédisposer les Serbes à se soulever les premiers contre les Turcs, tandis que les Bulgares, étant de la même race que les Turcs (quoique mélangés aux Slaves-Serbes), se trouveront tellement alourdis, qu'on ne les verra qu'à la fin du xix^e siècle s'agiter, et alors ils iront jusqu'à essayer de profiter de leur situation autant contre les Turcs que contre les autres sujets de l'empire ottoman. Car les Turcs, à l'instar des anciens Byzantins, finirent par voir dans tous les orthodoxes sans distinction une seule nationalité ! Romain : *Roum* ! Pour les Turcs c'était presque naturel, parce qu'ils voient en tous leurs vaincus un seul peuple qui n'est pas musulman. Et comme leur empire est basé sur la conquête, et qu'ils n'arrivent pas à assimiler les vaincus, il s'est produit un événement des plus naturels : dans cette juxtaposition des races, les conquérants sont restés comme campés parmi les vaincus.

Dans un pareil empire, il faut que la force subsiste et continue à être déployée pour maintenir le lien entre les diverses parties de l'empire.

Pour avoir une idée nette de la situation des Serbes sous les Turcs, il faut en quelques mots rappeler l'organisation de l'empire ottoman ¹.

Le point de départ de la conception sociale chez les Ottomans, quand ils apparurent pour la première fois dans les steppes et sur les plateaux de l'Asie, se trouve dans leurs *aadet* ou coutumes. Depuis leur conversion à l'islamisme trempé par la religion des chrétiens, ils sont régis par des lois religieuses, parmi lesquelles la première place appartient au *chériate*, dont les sources sont au nombre de trois : le *Koran*, la *Sunna* et les *Sentences*, des quatre grands imans (Malek, Hanéfa, Chaféi, Hanbal) qui ont formé quatre grands rites. Cependant, ni la coutume, ni les lois religieuses n'avaient pu embrasser toute la vie de ce peuple, qui commença démesurément à se propager par ses conquêtes, la vie militaire et politique. C'est pourquoi elles durent être interprétées et complétées par les lois des souverains : les *Kanoun*. A ce point de vue, il y eut dans l'histoire ottomane trois grandes périodes de législation : les lois et règlements de l'Ala-ed-Din, frère d'Ourkhan ; puis de Mohammed II, consignés dans son *Kanoun-Na-*

¹ Pour cette partie, en dehors des sources serbes, nous nous sommes appuyés surtout sur le livre de Léopold Ranke, *Serbien und die Türkei im XIX Jahrhundert*, Leipzig, 1879 ; sur l'*Histoire générale*, de Lavissee et Rambaud, t. IV, p. 747-775, et sur Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. III, p. 298-303.

*meh*¹, et enfin celle de Soliman le Magnifique, dans sa revision de Kanoun-Nameh et dans son Kanouni-raïa (code des sujets).

Selon le mot de Mahomet, les musulmans ont trois choses en commun : du feu, de l'eau et de la terre. La terre appartient à Dieu, qui la donne à qui bon lui semble. Mais comme son représentant ici-bas est le sultan, alors c'est celui-ci qui doit avoir la terre et en disposer. La base de l'empire est la conquête et la nécessité d'en faire toujours. Voilà pourquoi le besoin de conquérir tous les chrétiens ou les infidèles, qui ne doivent que servir les fidèles ou les musulmans. Et quand un jour le fanatique sultan Selim l'Inflexible se disposait à massacrer sans exception tous les Serbes et les orthodoxes de son empire, il n'arrêta son terrible projet que lorsqu'on lui fit comprendre « qu'on ne pouvait pas se passer de leur concours ! » Chez les musulmans c'est plus qu'une supposition juridique, c'est un dogme : que toute la terre appartient au sultan, lui seul est le propriétaire absolu et peut en disposer ; lui seul a *jus abutendi*, tandis qu'il peut déléguer à ses fidèles le *jus utendi* ou le *jus fruendi*. Autre-

¹ Ce livre se divise en trois Portes ou chapitres. Le I^{er} traite du rang des grands dignitaires de l'empire, le II^e des coutumes et des cérémonies et le III^e des amendes pour les délits et des revenus affectés aux emplois. Les lois les plus remarquables du II^e sont relatives aux fêtes de *Baïram*, les plus grandes solennités religieuses du calendrier ottoman (des deux, l'une correspond à la fête des Tabernacles des Juifs, et l'autre à Pâques des chrétiens : c'est Mohammed qui introduisit le baise-main lors de Baïram ; sur la place publique, assis sur le trône, les grands dignitaires doivent baiser la main du sultan, même « les Sandjakbegs et les mouteferikas, qu'ils soient soldés ou non ») ; à *la table impériale* (le sultan doit manger seul, « c'est ma volonté ») ; *au sceau du sultan* (le grand vizir en a la garde) et à l'ordre de *succession au trône* (le fratricide est autorisé).

ment dit, dans l'empire des Turcs il n'y a que les musulmans qui peuvent posséder; ce sont les vrais et seuls sujets. A considérer ces derniers au point de vue de notre droit moderne, on peut dire que *les habitants de la Turquie se divisent en trois groupes* : 1^o les *sujets* qui ont seuls la plénitude des droits, ce sont donc les musulmans; 2^o les autres, vaincus ou soumis, non musulmans, sont appelés avec mépris *raïas* (troupeaux), subdivisés en communautés religieuses ou en nations et ne sont que les sujets passifs. Dans le sens le plus large de ce mot, ces deux catégories forment ce qu'on appelle les sujets ottomans, car les lois de l'empire leur sont pleinement applicables; 3^o les *étrangers* ou non musulmans qui forment des nations distinctes et qui sont soustraits dans une assez large mesure à l'action de l'autorité locale, en vertu des traités dits *capitulations*. Cette condition spéciale des non musulmans est le résultat des premiers rapports amicaux existant entre la Turquie et les Etats chrétiens; aujourd'hui les Puissances les gardent jalousement comme le droit d'intervenir dans l'intérêt de leurs nationaux¹.

Le souverain chez les musulmans a porté successivement plusieurs titres, qu'aujourd'hui encore il continue à cumuler. D'abord, il portait le titre de *khan*, comme ancien chef d'une horde turque païenne; le titre arabe d'*émir* (ce qui signifie chef des croyants), il l'aurait pris quand il s'est converti avec son peuple à l'islamisme; émancipé de toute suzeraineté, il s'est arrogé au temps de Bayezid I, le titre également arabe

¹ Rattachons ici l'explication du mot *Echelle du Levant*, qui signifie l'ensemble des ports (escales) et des places de commerce où des Européens ont des comptoirs, et qui sont échelonnés sur les côtes des Etats orientaux, à l'intérieur de ces Etats. — Voir Léon Sentupery, *L'Europe politique*, t. III, p. 1260.

de *sultan* (soltan-roi, homme puissant); maître de Constantinople, « maître des deux continents et des deux mers », il n'a pas tardé à s'élever à celui de *padischah* (en persan : roi des rois, empereur) ; enfin, la conquête de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arabie l'a fait « serviteur des villes saintes », et *khalife*, qui signifie vicaire, impliquant l'idée de réunir le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Dans le langage diplomatique ou commercial, on le désigne par *Sa Hautesse*, *le Grand Seigneur*, même *Sa Majesté Impériale le Sultan*, mais pas autant *le Grand Turc*. En finissant avec les titres du souverains de la Turquie, rappelons que la dénomination de Turc est considérée comme injurieuse autant pour l'Européen que pour l'Ottoman. Si l'on va au fond des choses, on trouvera que les motifs sont les mêmes chez l'un comme chez l'autre. Aux yeux de l'Ottoman, le Turc n'est autre chose que le rude et grossier fils des steppes, demeuré étranger à toute culture et à toute civilisation; aux yeux de l'Européen, c'est le barbare asiatique, incapable de comprendre ou d'accepter les formes de son gouvernement et de sa religion. L'Ottoman traite donc le grossier turcoman de « Turc », et l'Européen qualifie ainsi l'Ottoman. Enfin, tous les deux ont raison, surtout quand on songe que c'est à cause de la Turquie d'Europe, fière de son immobilité, de ses institutions surannées, et aveugle de voir le progrès du temps pour éviter sa décadence complète, que le fleuve si fructueux de Renaissance, si bien lancé vers l'Orient, a dû s'arrêter là et se transformer en marais. Cette stagnation périlleuse est due surtout parce qu'en Turquie il y a beaucoup de Turcs. Encore Soliman par son Kanouni établissait que l'autorité de la loi garantit la prospérité de l'empire. Mais la science du gouvernement est définie par

le Turc, l'Arabe et le Persan sous le nom de *Riaset* : la conduite du navire. Ils représentent ainsi par une image le chef tenant d'une main ferme le gouvernail de l'Etat, dirigeant sa marche à travers les fluctuations des hommes et des temps. Mais le commandement confié à ce chef aurait été incomplet pour les Turcs s'il n'y avait joint l'emploi d'une sévérité ordinairement désignée sous le nom arabe de *Siaset*, qui donne l'idée du maniement d'un cheval. Les moyens et le but de cette double science, qui consiste à diriger sûrement le vaisseau de l'Etat et à tenir en bride la fougue populaire, ne sont autres que l'observation des lois. Mais tandis que dans tous les Etats bien ordonnés, le but le plus éminent est le triomphe du droit, ici c'est souvent bien le contraire, car l'idée de liberté manque : au seul conducteur ou à son entourage resté toujours turc, tout est permis. C'est pourquoi nous conservons le mot de turc dans notre étude, en nous appuyant d'ailleurs sur l'exemple de tant de nations modernes et plus civilisées qui ne songent pas à changer le nom de leurs ancêtres. Du reste, est-ce le nom ou de belles paroles qui font le caractère de l'homme ou des peuples ? Cependant, souvenons-nous que le sultan Osman ou Othman (1288-1326) convertit ses nomades, mêlés de Turcomans ou Mongols, à l'islamisme, et depuis à la place du mot turc, le nom de ce sultan passa au peuple, dit Osmanlis ou Ottomans. Mais, comme le nom d'Osman signifie *briseur de jambes*, nous croyons.....

D'après l'idée des musulmans, l'Etat était toujours présenté comme une tente ou comme une maison, surtout depuis la prise de Constantinople cette conception s'adapte bien à l'empire byzantin, car les Turcs ont emprunté beaucoup aux Byzantins. Les règles du céré-

monial sont déterminées dans le *Kanoun-Nameh* avec autant de précision qu'autrefois dans les *cérémonies* de C. Porphyrogénète. Le sultan s'arrogea « la Sacrée Majesté Impériale » des anciens empereurs; le palais sacré devint la Porte de Félicité plus intime, puis Porte Impériale, et enfin la Sublime Porte. Au sens figuré, l'Etat dans ses principales branches d'administration porte des noms analogues à la tente ou à la maison. *Sous le nom de Porte on entend le gouvernement lui-même*, parce que dès la plus haute antiquité les affaires des nations d'Orient se traitaient à la porte des palais des rois. Chez les premiers sultans, vivant renfermés dans leurs palais, la porte ou vestibule était le lieu où ils donnaient leurs audiences et traitaient les affaires avec leurs ministres. La porte étant gardée par des troupes chargées de sa défense, on se servit de cette figure pour désigner non seulement le gouvernement (Sublime Porte), mais encore l'armée dont les différents corps, au nombre de 14, avaient reçu chacun le nom de Porte. Enfin, le troisième sens figuré du mot a trait non à l'empire ou au gouvernement général, mais spécialement à la cour et au harem, qu'on appelle la maison ou la Porte de Félicité (*dari séadet*), tandis que la Porte du gouvernement est nommée la Sublime Porte du bonheur (*babi dewlet*). Devant la Sublime Porte sont campées les troupes qui la gardent et dont la responsabilité en incombe au vizir. La Porte de Félicité conduit au sanctuaire des félicités célestes, à la cour, à l'appartement des femmes. Les sultanes ¹ et

¹ La législation ottomane veut que la femme d'un sultan soit une esclave achetée ou enlevée dans son enfance à sa famille, sans protection et sans liens de parenté; elle n'acquiert une certaine considération qu'en devenant sultane *Khasseki* ou mère de l'héritier présomptif, et sultane *Validé* ou mère du sultan

les khatouns turques sont sévèrement recluses dans le *harem*, à l'instar des *augustæ* et des *patriciae* dans le gynécée byzantin; les eunuques du sultan et de ses femmes correspondent bien aux castrats de la cour byzantine,— et il ne manque pas de pachas eunuques, comme autrefois les généraux eunuques. Dans l'intérieur du palais est la *chambre* (chancellerie) où se trouve le trésor et où s'assemblent les administrateurs des finances. Dans la salle est le sofa-divan, place réservée aux premiers dignitaires de l'empire. Ordinairement le mot *divan* désigne *l'assemblée*, *le conseil privé* ou *la réunion* du Cheikh-ul-Islam et des ministres présidée autrefois par le sultan, aujourd'hui généralement par le grand vizir; dans des circonstances exceptionnelles, le plus grand nombre de personnages est appelé à délibérer. On oppose aussi la Porte au Palais: le dernier désigne l'influence de l'entourage immédiat du sultan. Ce qui est curieux à relever, c'est que le mot *div* (pl. *divan*) signifie démon, et on l'explique en disant que les ministres ou conseillers du sultan doivent être diaboliquement prudents!

Mohammed II ou plutôt son dernier grand vizir, Mohammed de Karamanie, s'inspirant des lois fondamentales du Kanoun-Nameh, a donné à l'empire une organisation systématique. Son ordre hiérarchique est fondé sur le nombre quatre, dérivé des quatre colonnes

régnant. Celle-ci a la haute main sur le harem. Au fond du *Sérail*, palais privé (le *mabein* fait aussi partie du palais, comme la maison du sultan, réservé au harem, aux femmes du sultan et à leurs serviteurs), entourées par les eunuques noires, se trouvent aussi les cadines, espèces d'épouses; la foule des guédikli, servantes du sultan, des khass-odalik, filles de chambre, des chaguirdes ou aspirantes à ces emplois, une foule de 5 à 600 femmes, esclaves ou affranchies originaires de tous pays.

qui supportent la tente, sacré déjà, dans le passé, par les quatre disciples de Mohammed et des quatre *khalifes*. D'après cette division, les quatre supports ou plutôt les quatre groupes de ministres ou conseillers de l'empire sont : les *vizirs*, les *cadi-el-asker*, les *defterdars* et les *nichandjis*. Au début, il n'y avait qu'un vizir (vézir), puis plusieurs, mais alors on finit par désigner l'un d'entre eux le *grand vizir*, le représentant du sultan, le chef suprême de toutes les branches d'administration ; le *cadi-el-asker* est le juge militaire, quand Soliman en créa deux, ils furent subordonnés au *grand-moufti* ou *chéikh-ul-Islam*, dont la sentence est sans appel, et de cette façon ils rentrent dans la hiérarchie religieuse ; le *defterdar* est le teneur du livre des impôts, d'abord un, puis quatre, le supérieur fut alors considéré comme le ministre des finances ; les *nichandjis* sont les secrétaires d'Etat, subordonnés d'abord au *réis-ul-Kouttab*, chef des écrivains, qui fut à son tour supplanté par le *réis-effendi* (mot à mot : chef-monseigneur ou monsieur), une espèce de ministre des affaires étrangères, assisté de ses *drogmans* ou interprètes, et toujours subordonné au grand vizir. Outre ces quatre supports de l'empire, il y a les *agas* (aka = anciens) *extérieurs* ou commandants des troupes et *intérieurs* ou employés supérieurs de la cour. Enfin les *oulémas* ou légistes des lois religieuses, dont les uns sont de véritables prêtres, comme les *imams* des mosquées ; les autres sont : les *mouezzins* ou crieurs de la prière du haut des minarets, les *khatebs* qui font celle du vendredi pour le souverain, les *kaim*s ou sacristains, le *khodja* ou précepteur du sultan, et comme chef de tous, le *Cheikh-ul-Islam*. Celui-ci n'a pas une situation semblable à celle du pape et de l'empereur. Il n'a pas autorité sur le sultan, seulement il passe pour un

homme connaissant bien les lois, et chargé de les interpréter, de constater si les actes du gouvernement sont ou non contraires au Koran. Il rend par le corps des oulémas des *fetvas*, qui correspondent à des *reponsa jurisprudentium*. Le sultan peut passer outre cet avis, mais il a toujours une grande action sur l'opinion des croyants, et les plus farouches sultans n'osaient s'en passer, ni braver les remontrances du Chéikh-ul-Islam. C'est ainsi que cette institution des oulémas tout à la fois enseignante et magistrale, qui établit dans l'Etat une sorte de corps législatif, forma un utile contre-poids au pouvoir militaire et imposa une certaine retenue au dérèglement du despotisme même. Ce n'est point une noblesse territoriale, mais une agrégation de mérite fondée sur la science de la loi, une aristocratie de théologiens et de jurisconsultes, de juges et de professeurs.

D'après les idées fondamentales de l'empire turc (nous le voyons presque jusqu'à la veille du xix^e siècle), on n'accordait que des trêves et des capitulations, car les traités de paix proprement dits n'existaient pas. Ce sont les historiens étrangers qui, en étudiant l'ancienne histoire des Ottomans, ont admis une certaine équivalence ou synonymie entre les capitulations, les lettres patentes et les traités. Ceux-ci, quand on commença à les conclure, furent rédigés en latin, en français, en italien et en turc pour la Turquie. De plus, à l'exemple des empereurs byzantins, le sultan délivre des lettres qui ont la force de traités ou de décrets. Ainsi ses *hatti* (écriture) solennels sont faits comme les *chrysobules* de ses prédécesseurs chrétiens : *hatti-chérif* et *hatti-houmaïoun*, portant en tête des mots écrits de la main du sultan, et en bas, le cachet revêtu d'or, de pourpre et d'azur. Sur ce dernier point le sultan mo-

derne n'imité pas beaucoup les anciens, et on est plus habitué à voir de simples *firman* : c'est une ordonnance ou décret émanant directement du sultan ou des ministres, mais portant toujours en tête la signature du sultan. Le mot *iradé* a une signification analogue : un sujet ottoman ne peut régulièrement se faire naturaliser à l'étranger sans un *iradé* du sultan. Dans cet ordre rentrent aussi *bérat*, *séné* et autres documents du sultan ou faits sur son ordre, surtout par le grand vizir pour les affaires du droit public intérieur ; ainsi le *bérat* finit par devenir investiture donnée aux chefs des peuples chrétiens et enfin aux métropolitites comme aux patriarches des communautés chrétiennes de l'empire, tandis que le *séné* devient un ordre formel du grand vizir à tous les fonctionnaires de l'empire, avec injonction de lui obéir, au besoin *manu militari*, de l'exécuter et d'aider le bénéficiaire de cet ordre (qui était donné surtout au commerçant étranger). Rappelons-nous que *tanzimat* ne signifie pas autant l'acte que l'ère des réformes, le nouvel ordre de choses, — qui généralement reste sur le papier ; la plus importante ne serait que celle de 1839.

Au point de vue administratif, les premiers sultans d'Europe divisaient leur empire à la militaire, en *sandjaks* ou *livas* (sign. drapeau), donc en grandes provinces (à l'exemple des empereurs byzantins : *themes*). A la tête il plaçait le *beg* (bey) qui administrait à forfait la province, commandant aux *spahis* ou possesseurs des *spahiliks* (subdivisés en *timars* et en *ziam*)¹, à la merci desquels se trouvaient les *raïas*, toujours traités en esclaves, de fait attachés à la glèbe. Ainsi le sultan, en

¹ Sous Ourkan, le sandjak-beg devait donner 1.000 cavaliers, le *ziam* 19 ou 20, et le *timar* 1 seul, avec 2 ou 3 servants, etc.

propriétaire légitime ¹, donne le sol turc en jouissance à ses favoris, libre de les en priver avant leur mort. Ces begs étaient tenus seulement à faire bonne justice, à garantir l'ordre, à verser le tribut, à fournir le contingent militaire. La Serbie, devenue conquête turque à son tour, était aussi divisée de cette façon. De ses conquêtes, le sultan ordinairement gardait une partie directement pour lui ou le trésor (*has*) et le reste était donné en possession aux plus méritants (*mouk*). Souvent au-dessus des *begs* il y avait les *beglerbegs*, comme celui d'Anatolie et de Roumélie, et dans un temps il y en eut un pour la Karamanie et un pour la Hongrie. Le *capitan-pacha* est le chef suprême de la flotte, gouverneur des îles, chargé des rapports

. ¹ D'après la nature du droit de propriété, suivant E. de Lavé-
leye (*La péninsule des Balkans*, t. I, p. 179), on distingue cinq
sortes de biens : Les biens *milik* qui correspondent à ceux tenus
en fee simple en Angleterre. C'est la forme qui se rapproche le
plus de la propriété privée du type quiritaire et de celle de
notre Code civil. Quelques grandes familles possèdent encore
des titres de propriété datant d'avant la conquête ottomane. Les
biens *miri* sont ceux dont l'Etat a concédé la jouissance héré-
ditaire, moyennant une redevance annuelle et des services per-
sonnels. La législation turque nouvelle avait accordé aux dé-
tenteurs le droit de vendre et d'hypothéquer ce droit de jous-
sance qui était transmissible héréditairement aux descendants,
aux ascendants, à l'épouse et même aux frères et sœurs. Les biens
ékroufé ou *vakouf* sont ceux qui appartiennent à des fondations
très semblables à celles qui existent partout en Europe, sous
l'ancien régime. On estime que le tiers du territoire est occupé
par des vakoufs. Les biens *metruké* sont ceux qui servent à un
usage public : les places dans les villages où se fait le battage,
où stationnent le bétail et les chevaux de bât ; les forêts et les
bois des communes. On appelle *mevat*, c'est-à-dire sans maître,
les biens situés loin des habitations, hors de portée de la voie ;
tels sont les forêts et les pâturages qui couvrent les montagnes.
Autrement dit, ces biens appartiennent au sultan, à l'Etat,
mais les villageois en ont des droits d'usage. »

avec les chrétiens, sujets ou étrangers, une sorte de beglerbeg de la mer, tandis que le nom de *serasker* se donne au généralissime d'une armée en campagne. Le titre de *pacha* est souvent donné aux beglerbegs, aux begs les plus importants, aux généraux d'armée, aux vizirs ou aux ministres en général. Cela s'explique par l'origine de ce mot, qui vient du persan *paï* et *chah*, signifiant pied de chah ; encore Cyrus (560-529 avant J.-C.), fondateur de l'empire perse, qui allégoriquement considérait les fonctionnaires d'Etat en partie identifiés avec sa personne, trouvait que les soldats étaient ses pieds, et le sultan, à son tour, pensait que grâce aux hauts dignitaires l'Etat peut marcher. D'où le nom *pachalik* se donnant à un grand sandjak ou à une réunion de plusieurs sandjaks sous un même chef. Une telle organisation a duré presque jusqu'à la fin du xix^e siècle ¹.

Toute l'organisation administrative reposait sur la base du régime féodal. C'est sous cet aspect qu'il faut

¹ Aujourd'hui l'empire est divisé en *vilaïets* ou gouvernements chacun administré par un *vali* ou gouverneur général, représentant le pouvoir central et ayant la haute main sur tous les services. Il est assisté par un *muavin*, adjoint, et a sous ses ordres un *defterdar*, directeur des finances, un *mektoubdji*, secrétaire, etc., secondé aussi par un « conseil permanent de vilaïet », composé de hauts fonctionnaires et de quatre membres élus par les habitants (la loi de vilaïet date de 1870, modifiée en 1876). Chaque vilaïet est divisé en *sandjaks* (livas) ou sous-gouvernement, chacun administré par un *mutessarif* (sous les ordres du vali) et assisté d'un conseil. Chaque *sandjak* a plusieurs *cazas*, chacun administré par un *caïmacam*, assisté d'un conseil ; chaque caza est formé de plusieurs *nahiés* ou communes, et une nahié doit avoir au moins 200 maisons. A la tête de la nahié se trouve un *mu-dir*, secondé par un *muavin* et par le *medjlis* ou conseil composé de 4 à 8 membres élus. Enfin à la tête de la petite agglomération (villages, hameaux, quartiers ou communautés) se trouve un *moukhtar* ou maire, qui avec son conseil répartit l'impôt. Il

envisager la propriété foncière. Chaque *sandjak* ou province se divisait en grandes parties dites *spahiliks* ou tchifliks, embrassant bien souvent bon nombre de villages. Ainsi, le *beg* garde son sandjak à titre de fief et comme rémunération du service militaire ; il concède son bien à de petits beys dits *agas*. Entre eux s'interposait le *spahi* qui, au nom du sultan-Etat, prélevait la dime¹. Mais ce sont des *agas* qui passaient pour les maîtres, étant donné que c'était eux qui se trouvaient en contact direct avec les *raïas* ou paysans imposables. Logiquement, pour la partie non concédée, faute d'*agas* et même de *spahis*, le *beg* communique directement (ou par des régisseurs : *bachas* et *soubachas*) avec les paysans. Aux yeux des paysans ou colons, c'est l'*aga* qui passe pour le titulaire du droit réel sur leur village, tandis que le *spahis* n'a que le droit fiscal et ne vient que pour prélever la dime au nom de l'autorité. C'est pourquoi tel *aga* s'appelait *tchiflik-sahibi*, c'est-à-dire le propriétaire du tchiflik. Et en Serbie sous les Turcs, on appelle les habitants d'un tchiflik : *tchiftiés* ou (surtout du côté de Bosnie) *kmétis*² d'où le village qui n'avait pas de tchiflik-sahibi, les paysans en passaient pour propriétaires, et ne payaient que la dime aux *spahis* ; dans le village qui avait son chiflik-sahibi, celui-ci voulait s'imposer comme titulaire légitime du droit de propriété même,

existe une organisation spéciale pour Constantinople, pour les monts Athos et du Liban, l'île de Samos et presque jusqu'à hier pour la Crète. Souvenons-nous que la première constitution de la Turquie du 23 décembre 1876 n'existe pas de fait.

¹ Jusqu'en 1856 la perception des impôts était donnée à ferme ; depuis on inaugura la perception directe par l'Etat, sauf pour les dîmes, le contrôle financier est exercé par la Cour des Comptes créée en 1862.

² Voir Vouk-Karadjitch, *Lexicon serbico germanico-latinum*, Belgrade, 1898, p. 854.

mais chaque bien-fonds (bachtina, en serbe) faisant partie du tchiflik continua à appartenir à son cultivateur, et ce n'est qu'à la mort de celui-ci et à l'extinction des siens que le tchiflik-sahibi en pouvait librement disposer. Du reste, toujours les gros propriétaires musulmans abandonnaient la culture du sol à leurs tenanciers, et même aujourd'hui les musulmans cultivent peu par eux-mêmes ou à l'aide de gens à gages, mais ils afferment à des paysans non musulmans; là se trouve l'explication de ce que les Turcs n'habitent que les villes. Mais comme dans ce régime à base féodale, seul le droit du plus fort régnait en maître absolu, on peut facilement se rendre compte de tous les abus et cruautés qu'ont dû subir les raïas en général, et le paysan serbe! La vie du sultan ne fut-elle pas tant de fois le jeu des brutes déchaînées? Le raïa n'avait qu'à se plaindre au *kadi*, or ce juge était turc, et selon le Coran ne condamnait jamais les siens! A Belgrade était un *moula*, dans les autres villes des *mouftis*; après ces juges supérieurs, dans les autres endroits on trouve des *cadis* secondés par des *naïbis*. Enfin le *mousselin*, nommé directement par le pacha, fut chargé d'exécuter le jugement et de représenter la police. Alors plus d'une fois les paysans d'un village ou de tout un tchiflik cherchaient la protection du plus fort aga ou beg, et en masse ils passaient sous son pouvoir. Enfin dans un tel chaos on arriva quand même au XVIII^e siècle à découvrir des Serbes à la tête d'un ou plusieurs villages, sans être toujours musulmans. Mais depuis la Porte a dû bien sévir contre les begs insubordonnés et agir dans le sens de la centralisation.

Le plus gros abus que le raïa subissait se voit également sur le terrain fiscal, ou, en général, par les redevances qu'il avait à acquitter. Car les musulmans

ou les croyants ne payaient au sultan que la dîme ou *achour* et pour leurs biens-fonds le *charatch*¹; les autres principaux revenus du sultan consistaient : dans le produit de ses domaines, dans sa part du butin à la guerre et dans le cinquième du prix des esclaves², dans la somme (*lezma*) payée par les vassaux ou les étrangers, dans les amendes et les confiscations, ainsi que dans les douanes (perçues à l'entrée et à la sortie). Tous ces revenus rendaient bien le sultan un des plus riches souverains. Par ses supérieurs, le raïa, en général, et les Serbes, en particulier, étaient forcés d'acquiescer de nombreuses impositions, qu'on pouvait ramener à trois groupes, suivant qu'elles étaient payées en *argent*, en *produits* ou en *sang*. En voici quelques-unes par exemple :

1. — *Djezieh* ou capitation : suivant le *Koran*, chacun doit payer pour sa tête ou pour sa sécurité, depuis 7 ans jusqu'à sa mort (de 2 à 4 francs) ;

2. — *Charatch* que payaient les mêmes personnes, pas tant pour occupation de leur sol (comme les mu-

¹ Ce n'est pas trop et ils le devaient d'après le *Koran*. Mahomet a dû singulièrement bien se rendre compte de ses croyants, quand il inscrivit (ch. XLVII, v. 38 et 39) : « Cette vie n'est qu'un jeu frivole, mais la foi et la crainte du Seigneur auront leur récompense. Dieu ne demande pas de vous le sacrifice entier de vos biens. S'il l'exigeait vous ne seriez pas assez généreux pour le faire, et la religion vous deviendrait odieuse. »

² C'est l'*ispandjé* (du mot persan, cinq), fixé sur le prix d'un esclave de 125 aspres. Comme on voit, l'esclave ou captif ne valait pas cher. Cette taxe était établie depuis Osman et Orkhan, mais fut sévèrement ordonnée par Mourad I^{er}, et à l'avenir exigée par le *Koran*. Plus tard, toutes les fois qu'une Puissance chrétienne réclama contre cet usage, on faisait une exception pour les prisonniers de sa nation, stipulée dans les capitulations souvent, ou dans les traités proprement dits.

sulmans seuls possédaient), mais pour la marche sur les pays du sultan (il variait entre 0 fr. 50 et 2 fr.);

3. — *Tchibouk* ou l'impôt sur le bétail (chaque pièce était taxée de 3 à 4 paré ou centimes);

4. — *Djerimeh*, la somme qu'on payait pour le meurtrier dont l'auteur ne peut se retrouver; si le cadavre est trouvé près du village, celui-ci paye; près du monastère ou de l'église, alors cette fondation paye;

5. — *Achour* ou la dîme : sur l'ensemble des produits, le spahis prélevait le dixième, de plus deux groches (0 fr. 40) pour lui et un ducat (12 fr.) pour le sultan sur chaque homme marié;

6. — *Koulouk* ou la corvée, qui était la plus difficile à acquitter : le raïa était forcé de travailler par an quelques jours sur le sol du sultan et cent sur les spahiliks; par abus, on les força à travailler quelques mois, toujours à leurs frais, et de Belgrade on les amenait à Constantinople ! De plus, les raïas devaient entretenir tous les représentants du sultan, ainsi que l'armée, lors de déplacement. Mais le plus terrible « impôt » était celui du sang, d'où sortirent les janissaires.

7. — *Yeni-tcheri* ou jeune soldat, est une sorte de dîme des enfants mâles : tous les cinq ans les agents du sultan passaient dans les villages, réunissaient les fils des paysans et en enlevaient le cinquième, en choisissant toujours les plus forts et les plus beaux. C'est d'après la loi dite devchurmé, qui s'appuyait sur le Koran : « Tous les enfants apportent en naissant des dispositions à l'Islam. » ¹ Ainsi cette terrible imposition

¹ Il n'y avait d'exemptés de cet impôt du sang qu'à Constantinople, à Athènes, à Rhodes, dans quelques îles (garantis par les capitulations) et les Maïnotes. Les Turcs avaient ainsi trouvé le moyen de pallier leur infériorité numérique en présence des vaincus : ils prenaient leurs jeunes gens pour en faire des Turcs.

affaiblissait le plus le corps du peuple serbe, car le meilleur de leur sang fortifiait leurs oppresseurs tures. Là se trouve aussi l'une des causes que les familles serbes, à qui les Turcs « gracieusement » avaient accordé la vie, ne pouvaient se relever et secouer le joug turc. A bout de patience et de souffrances, on a vu des exemples, que les parents serbes préféraient mutiler leurs enfants ou les marier de bonne heure, et ainsi les sauver, car on n'enlevait pas les blessés et les mariés ¹. Rappelons-nous que cette institution remonte au fils d'Osman, le sultan Ourkhan (1326-1360). Celui-ci organisa l'armée régulière divisée en deux corps : *janissaires* ou fantassins et *spahis* ² ou cavaliers, par opposition aux irréguliers : azabs-fantassins et akindji-cavaliers. Quand il institua le premier corps de janissaires, composé par de plus robustes combattants, alors le derviche vénéré hadji-Bektache plaça la main sur le premier, et enthousiasmé lança sa bénédiction : « Puisse leur figure être toujours brillante, leurs bras forts, le sabre tranchant, la lance perçante ! puissent-ils toujours retourner victorieux et bien portants ! Que leur nom effraie les quatre coins du monde ! » Et ce corps dura presque

Djevad-bey justifie cette mesure en la représentant comme un simple procédé de recrutement analogue à notre conscription, et qui prouvait du moins que le sultan considérait « les chrétiens et les musulmans comme des enfants de la même patrie » ; mais le devchurmé n'eut jamais le caractère d'une loi d'égalité et les chrétiens se refusaient à considérer l'empire ottoman comme une patrie. » V. Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 758-9.

¹ Il n'était pas rare, à cette époque, de voir des familles serbes, lors du baptême de leurs enfants, afin de les empêcher de se convertir plus tard à l'islamisme, leur faire, surtout au front, une croix qu'ils rendaient à jamais ineffaçable, au moyen du suc recueilli de certaines plantes.

² Du mot *sbah* aurore, ceux qui se lèvent de bonne heure.

jusqu'à nos jours ! ¹ Peu à peu, ce corps réellement terrible étendit démesurément les frontières turques sur les trois continents, en Europe, en Asie et en Afrique, puis comme tout se déchaîne, il devint menaçant aussi bien pour les fidèles que pour les infidèles, et les sultans eux-mêmes ! En effet, puisque ce corps était reconnu le plus puissant par tous, il finit par se rendre tellement redoutable qu'il devint l'unique souci des sultans : ceux-ci devaient toujours le contenter, car il montait et démontait les sultans à son gré ! Les premiers sultans ne s'attendaient pas à un pareil résultat, car, ces jeunes enfants achetés ou arrachés à leurs parents étaient envoyés en Asie où, jusqu'à leur majorité, ils ne faisaient que des exercices militaires et se vouaient à la propagation de l'islamisme par le fer et le sang. Arrivés à l'âge de combat, ils étaient réellement les plus grands fanatiques de foi et des êtres assoiffés de sang. C'est pourquoi bien des fois le sultan trouva parmi eux les plus dévoués et capables serviteurs, et leur offrit les premières places dans l'empire ! Mehmed Sokolovitch ² et six autres grands vizirs sont

¹ Voici comment en 1529 le grand-vizir Ibrahim expliquait les victoires des Turcs à Nikola Yourichitch, envoyé de Ferdinand : « Votre empereur quand il veut déclarer la guerre, il doit d'abord demander qu'on lui accorde l'impôt, puis le percevoir, et enfin recruter et combiner l'armée, tandis que le nôtre n'a qu'à lever la main, et l'armée se met en marche. » (V. Hammer, *l. c.*, II, 217). C'est beau et terrible en même temps. Cela ne nous suggère-t-il pas l'idée du devoir ? Ces fanatiques avaient la voie tracée et toujours le but précis ; le devoir y est clair et d'autant mieux déterminé que le raisonnement en est chassé. Pourquoi avaient-ils besoin de raisonner, sinon pour découvrir que leurs actions étaient loin d'être innocentes ou humaines ? Il faut être prêtre et soldat à la janissaire pour ne pas connaître les angoisses du doute.

² Du mot serbe *soko* qui signifie faucon, les Turcs tirèrent le nom M. Sokoli.

d'origine serbe ! Le fondateur avait bien l'idée d'attacher ces janissaires à la personne du sultan ; leur bonnet et les noms de leurs chefs le témoignent suffisamment. Ainsi les janissaires avaient pour coiffure le bonnet de feutre blanc orné d'une cuiller, car ils mangeaient la soupe du sultan ; le premier du régiment, le colonel, s'appelait *tchorbadji-bachi* = premier faiseur de soupe, après celui-ci venaient le *achtchi-bachi* = premier cuisinier, et le *sakka-bachi* = premier porteur d'eau. A la tête se trouvait l'*aga*, chef suprême et autonome, mais le point de ralliement des janissaires, c'était moins le drapeau et la caserne que les marmites à faire la *tchorba* (soupe) et le *pilav*¹. On les portait dans les défilés de parade ; la troupe qui, à la guerre, perdait ses marmites, était notée d'infamie. Les janissaires devaient rester à la caserne ou sous la tente : il leur était interdit de se marier ou d'exercer le commerce, car ils étaient considérés nobles et ils n'avaient qu'à lutter. Le sultan était inscrit dans le premier rang (*orta*). Aussi paraissait-il, à l'apogée de la puissance turque, au xvi^e siècle, que l'empire durerait toujours, soutenu par les enfants dégénérés des Serbes et autres chrétiens vaincus². Dans

¹ Les deux plats sont fort goûtés en Orient, mais surtout le pilav. Celui-ci est composé de riz cuit à l'eau avec de la graisse ou du beurre et des morceaux de mouton hachés. On sait que, pendant longtemps, le sultan faisait l'honneur d'en offrir, lors de réception, à d'heureux ambassadeurs étrangers ou à ses invités favoris.

² A propos des janissaires, rappelons-nous que les janissaires ne pouvaient être punis que par leurs propres officiers, fussent-ils arrêtés en cas de flagrant délit, même par le grand vizir. Les peines étaient la prison, la bastonnade et la mort, mais l'exécution ne pouvait avoir lieu en public. Plus tard, tout changea ! De même, pendant longtemps, le sultan tranchait la tête des vizirs ou des grands disgraciés, peu à peu il chargea des bour-

l'entourage du sultan et dans les premières places militaires, on ne voyait que très peu de Turcs, mais partout d'anciens vaincus ignorant leur origine. On les trouvait dans le palais du sultan et même parmi les grands vizirs, où, sur 48, il n'y eut que 12 fils de musulmans ! Les vainqueurs allaient être gouvernés par les vaincus ! Peu importe l'apparence ! La conviction des Turcs : que toujours les chrétiens devaient travailler pour eux, ne provoquait pas la contradiction ; les enfants nés des musulmans n'ont qu'à interpréter la loi du Koran et vivre, tandis que les enfants convertis à l'islamisme devaient, par les armes, combattre et étendre les frontières. Et l'empire prospéra pendant longtemps, car les jeunes convertis gouvernaient despotiquement. Mais tout d'un coup ce fort édifice commença à s'écrouler. Cette belle situation des janissaires provoqua des abus de toutes sortes, surtout en Albanie et en Grèce : il y avait bon nombre de familles qui se prêtaient aux enlèvements et il y eut des volontaires qui devancèrent l'appel, comme on trouva des aventuriers peu scrupuleux qui se jetèrent dans l'islam seulement pour arriver. Même un Manuel Paléologue, le dernier de l'impériale lignée, « se fit Turc ! » Par de bons bakchiche (pots de vin), on

reux de le faire pour ne plus se fatiguer sans doute ! Heureusement, on s'aperçut que cela était bien déshonorant pour les grands, et alors le sultan se décida à inviter ses victimes dans un repas où on leur servait un plat ou du café dignement empoisonnés. Puis ce procédé aussi tourna mal : l'invitation au palais, surtout pour y manger en face du sultan isolé, faisait trembler tout le monde, notamment les grands, qui, jamais, n'étaient sûrs de leur tête, de même que le sultan, du reste. La tradition en dure encore ! Depuis, le sultan, à ses anciens favoris, envoie tout simplement un cordon, et le bénéficiaire sait ce que ça veut dire ! Mais comme c'est un beau petit cordon de soie, il décore fort bien le grand pendu !

commença à recruter même des enfants non développés : un bel avenir les attirait ! Les belles femmes du harem y étaient aussi pour quelque chose et la décadence de l'empire commença. Les dégénérés janissaires étaient loin de présenter la noblesse et la force disciplinée : l'appât d'une solde plus élevée et l'espoir du butin les poussaient à chaque instant près du palais du sultan. Et quand, avec le ^{xv}^e siècle, finit la belle et glorieuse époque du carnage, ils demandèrent à boire en attendant de se battre. Alors, en 1564, on ouvrit le premier café à Constantinople, peut-être même en Europe ; et, depuis, il ne manque pas de cabarets ! Puis, depuis qu'ils avaient déposé Bayezid II (1512), ils demandèrent plus d'argent et, toujours menaçants, ils donnèrent beaucoup de soucis aux sultans. Ceux-ci comprirent le danger, mais pendant longtemps ils ne pouvaient s'empêcher de penser que, grâce aux janissaires, ils étaient arrivés et que, grâce aussi à eux, ils pourraient se maintenir sur le trône ! Et l'anarchie régnait de plus belle. Les sultans n'osaient pas attaquer directement les janissaires, mais ils étaient décidés à faire un grand coup : en 1656, on abolit la loi du recrutement des jeunes enfants chrétiens (devchurmé), et on n'en fit encore de nouveaux prélèvements qu'en 1674 et 1676. Mais c'était loin de couper le mal, tout au contraire. Cette situation bien terrible, autant pour le sultan que pour les non-janissaires, dura donc longtemps encore. Elle affaiblissait l'empire, qui ne respirait un peu que dans les guerres ! Et quand on rentra dans le ^{xix}^e siècle, il fallut en finir : le sultan Mahmoud II, au risque de compromettre sa position et de perdre son prestige devant l'Europe, ou plutôt devant la Russie, dissout l'institution et détruit tous les janissaires révoltés le 3 juin 1826, à Constantinople. Et voilà une fin qui — si elle

avait eu lieu depuis longtemps — eût beaucoup mieux valu pour les Serbes, et même — en nous exprimant en diplomate — pour « la conservation de l'intégrité de l'Empire ottoman ! »

Tant de vexations que les Serbes ont dû subir plus que les autres de la péninsule, s'explique par leur résistance et surtout par la position de la Serbie. Celle-ci est plutôt composée de plaines que de montagnes, et placée à l'extrémité de l'empire, touchant les pays d'où les Européens se lançaient contre les Turcs¹. Ceux-ci y envoyaient des représentants plus barbares qui épuisaient le peuple serbe au nom du sultan, et davantage en leur nom. Voilà pourquoi la Serbie transformée en un camp perpétuel était la plus surveillée, la plus poussée à l'obéissance et terrorisée. Comment les Serbes purent-ils quand même se maintenir et arriver au xix^e siècle ? Quatre facteurs ont contribué à leur salut, ce sont la *zadruga*, la *tsrkva*, la *pesma* et les *haïdouks*. Ces quatre facteurs qui ont conservé et raffermi la nationalité serbe méritent d'être examinés de très près.

1) *Zadruga* ou la vie en communauté de famille est une des plus anciennes institutions des Serbes, que nous ayons connues à leur arrivée dans la péninsule². Mais si jamais elle fut plus salubre, c'est juste à cette époque jusqu'à la veille du xix^e siècle. Tandis que chez les autres Slaves la *zadruga* disparaît de bonne heure, chez les Serbes elle s'est maintenue surtout à cause des

¹ Rien que d'après les noms de deux villes on s'en rendrait compte : *Bagdad* est la place frontière de l'empire ottoman, à l'est contre les Persans, et *Belgrade* à l'ouest contre les Européens ; la première ville fut nommée par les Turcs *Darous-selam* ou maison du salut, et la seconde *Daroul-djihad* ou maison de la sainte lutte. Et certes, on se battit autour de Belgrade.

² V. pp. 98-107.

guerres perpétuelles. Ces Serbes vaincus et laissés à eux-mêmes ne songeaient qu'à conserver religieusement toutes leurs institutions traditionnelles et leurs petites autonomies locales ¹.

C'était presque tout naturel : considérés comme frères, le joug turc les attacha davantage les uns aux autres pour s'entr'aider dans toutes les circonstances de la vie. Même les Turcs tenaient à la conservation de la zadrouga, car à la place de l'individu isolé et de la famille, les familles serbes agglomérées en corporations assuraient mieux l'impôt et le vivre, chose principale pour les musulmans. Heureusement qu'ainsi la zadrouga conservée soutenait les Serbes ; elle les fortifiait autant sur le terrain économique que politique, et son effet moral était inappréciable pour la patrie soumise. Les hommes, quand ils pouvaient, cultivaient leurs champs, vendaient leur bétail et surtout des porcs ; les femmes, à la maison ou aux champs, poursuivant leurs troupeaux, fixaient dans leur ceinture la tige de la quenouille, et elles filaient la laine de leurs moutons ou l'étope de lin et de chanvre, en faisant tourner entre les doigts le fil auquel était suspendu le fuseau. Elles en tissaient des étoffes ou du linge généralement blanc, pour en préparer des vêtements, qu'elles brodaient, surtout pour les femmes, ainsi que des tapis, aux couleurs les plus vives au moyen de dessins représen-

¹ Comme le dit fort bien Lavelaye (*De la propriété et de ses formes primitives*, p. 465) : « C'est ainsi que les communautés de familles sont arrivées jusqu'à nous, sans subir l'action ni des lois de Rome, ni de celles de la féodalité. Aujourd'hui, on les retrouve encore chez tous les Slaves méridionaux, etc. En Bosnie les begs mahométans eux-mêmes vivent souvent en communauté, même dans les villes comme à Saraïevo, etc., sauf dans les villes et dans cette partie très restreinte du littoral dalmate où l'influence vénitienne a fait pénétrer le droit romain. »

tant des fleurs, des plumages d'oiseaux, des ailes de papillons ¹. Dans cette vie, chaque famille produit tout pour ses besoins très bornés et très simples. L'effet moral n'en est que plus fortifiant. Les liens entre les membres de la zadrouga chassent toute idée de pauvreté ou de mendicité. Deux mots *bogat* (riche) et *oubog* (pauvre), renferment toute une philosophie. Ces deux mots ont la même racine, *bog* qui en serbe signifie Dieu, de sorte que les deux catégories de gens doivent se rappeler toujours : que le Dieu seul peut donner et prendre ! Dans cette zadrouga, autour du foyer commun, tous les membres de la famille (soit qu'ils proviennent d'une souche commune ou non, sont tous considérés comme parents) se réunissent et discutent de leurs affaires. Le jour de la fête, ou souvent le soir, ils sont tous ensemble, les vieux dissertent sur les choses sérieuses de la vie, les jeunes plaisantent, tout à coup le chef (domatchin) prend la gouslé et entonne une des plus belles chansons de l'épopée serbe. C'est un moment des plus solennels, au milieu d'un silence religieux ! Que peut dire, que peut chanter et surtout comment peut-il chanter ce Serbe, à la figure sérieuse et ridée par les souffrances et la patience, tenant sur le genou, d'une main son simple instrument à une corde, tandis que de l'autre il promène son archet ? Pour comprendre, il faut croire à la psychologie des peuples. Oui, ce n'est pas un seul Serbe qui chante, c'est tout le peuple personnifié dans le gouslar ! Et voilà pourquoi autour de lui un simple observateur étranger verrait se produire les deux impressions extrêmes : les auditeurs sérieux et immobiles s'attristent, soupirent et vont jus-

¹ A cause de leurs effets des plus pittoresques, les Serbes de nos jours en exportent beaucoup, surtout des tapis. On a pu s'en rendre compte à l'Exposition universelle de 1900.

qu'à pleurer, puis tout à coup ils changent complètement de visage, les voilà brillants, radieux, joyeux, contents de la vie, surtout de celle de demain ! Comment expliquer cela ? Bien simplement, le chanteur et son instrument sont simples, mais bien suffisants pour produire l'effet désiré. Pendant longtemps le gouslar produit les sons les plus graves, accompagnés du récit du glorieux passé ravi par l'ennemi, puis, les sons s'élèvent et le chanteur se met à raconter en strophes enflammées la vengeance prochaine, et à prédire le bel avenir, la délivrance de la patrie. . . . On écrirait des centaines de pages sur la zadrouga, sans la décrire suffisamment. Elle a beaucoup fait pour les Serbes de cette triste époque, mais ce qui nous frappe le plus c'est que, grâce à elle, les caractères se sont maintenus et le peuple serbe resta toujours intact et capable de s'opposer à toutes les calamités. Réellement, si l'idéal moral se résume dans un seul mot, le caractère, qui explique à la fois le courage, la persévérance, la fermeté, la loyauté, enfin le sérieux de la vie, on le trouve abondamment exprimé dans la zadrouga des Serbes. Et voilà pourquoi, ces simples paysans, les raïas jusqu'à hier, qu'on pouvait croire dénués de toute intelligence et de toute habileté, ont donné des exemples classiques dans le xix^e siècle, en combattant l'ennemi turc et en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas retomber sous le joug des... amis. Puissent les non-paysans serbes y voir clair et agir mieux ! ¹

¹ En décrivant les mœurs et les institutions des Serbes, tout au commencement de notre étude, nous avons donné une idée de l'ensemble de la zadrouga (pp. 98-107). *Kanits*, qui a traversé la Serbie au xix^e siècle et retrouvé la zadrouga, nous en dit (*Serbien*, Leipzig, 1868, p. 81) : « La maison commune devient

2^o *Tsrkva* ou l'Eglise orthodoxe des Serbes perd son indépendance avec la chute de la capitale de Smederevo en 1459¹.

pour tous un lieu attrayant où s'éveille et s'entretient l'affection de l'individu pour la famille et pour la patrie, et l'enthousiasme de tous pour la grandeur, la prospérité et la liberté de la nation serbe.... L'économiste qui compare le régime de la propriété commune tient-il compte de l'élément moral ? La statistique peut-elle estimer par des chiffres le bonheur dont jouit la famille quand les enfants reçoivent sur les genoux de la grand-mère les enseignements et les traditions de leurs ancêtres, et quand les vieillards voient revivre leur jeunesse dans le cercle animé de leurs enfants et de leurs petits-enfants ? » En effet. Mais la vie change, et, dit-on, tout dans la vie, quelques-uns y trouvent du charme, les autres tout le contraire ; la vie devenue la lutte, c'est aux plus sensés à ne pas déchaîner la guerre trop barbare. Ce qui est vrai pour la zadrouga serbe dans les parties délivrées au XIX^e siècle, c'est que peu à peu elle se perd, même parmi les paysans. La cause en est depuis longtemps trouvée par les économistes (car l'institution est essentiellement économique) : la vie trop individuelle des villes agrandies se propage de plus en plus partout. Avec la fin du XIX^e siècle, dans le royaume de Serbie, beaucoup de grandes et fortes zadrougas sont complètement disparues. Le partage à outrance a beaucoup ému les intellectuels, on a peur de voir le prolétariat parmi les paysans serbes, quoique abrités par la loi contre les créanciers de mauvaise foi. On trouve que sur cent chefs de famille ou domatchines, 72 n'ont pas plus de 5 hectares de terre (50.000 mètres carrés). Parmi ceux-ci, 33.000 possèdent tout au plus un hectare, et le cinquième de tous les chefs (56.500) n'ont pas plus d'un hectare et demi. On commence à réagir contre le partage à outrance des biens fonciers et à faciliter les éléments isolés en les groupant dans des sociétés coopératives rurales comme on en trouve en Occident. Ces sociétés, comme tant d'autres des Serbes, portent toujours le cher nom de zadrougas. En finissant ainsi notre court exposé sur la zadrouga, nous renvoyons notre patient lecteur, s'il désire en savoir davantage, à un de nos plus distingués et aimés compatriotes, à Dr. Valtasar, *Boguchitch* (en français nous n'avons qu'à

¹ Nous avons touché l'origine de cette question dans les pages 129-130.

Ainsi l'autonomie de l'église serbe, que Saint-Sava, en 1219, avait établie avec le siège à Gitcha, et dont le tsar Douchan, que l'archevêque avait proclamé patriarche en 1346, avait fixé le siège à Petch (Ipek en turc), se trouva supprimée sous la domination turque. Quelle situation désormais l'église serbe, ou plutôt le peuple serbe orthodoxe, occupa-t-il ? Le point de départ pour cette période (et depuis !) il faut l'aller chercher dans la chute de Constantinople du 29 mai 1453. Le conquérant de l'empire byzantin, Mohammed II, pour conquérir l'affection des chrétiens se déclara leur protecteur, et dès le 1^{er} juin, il procéda à l'investiture d'un nouveau patriarche (le dernier avait été tué) qui fut élu et sacré suivant les anciens usages ¹. Désormais, tous

indiquer deux de ses ouvrages qui sont à lire d'un bout à l'autre : *Le droit coutumier des Slaves méridionaux*, d'après les recherches de V. Bogisić, par Fedor Demelić, Paris, 1877 (ou dans la *Revue de législation ancienne et moderne*, etc., 1876), et *De la forme dite inokosna de la famille rurale chez les Serbes et les Croates*. Paris, 1884). Nous sommes heureux d'avoir pu le consulter plus d'une fois et de profiter de ses conseils. Maître incontesté dans la matière du droit coutumier chez les Serbes et en général chez les Slaves, il a fait pour les Serbes, sur le terrain juridique, ce que *Vouk Karadjitch* (1787-1864) a fait pour la langue de la littérature moderne, et *Sima Miloutinovitch* (1791-1847) avec sa riche poésie en enflammant, jusqu'aux plus hauts degrés d'enthousiasme, les premiers courageux révoltés du xix^e siècle. Surtout ces trois grands Serbes : Sima de Saraïevo, Vouk de Yadar et Boguchitch de Raguse, ont donné la plus forte impulsion dans le siècle qui vient de s'écouler et par leurs travaux, ont posé la plus solide base sur laquelle peut reposer la future Serbie.

¹ « Mohammed II voulut que le petit nombre d'archiprêtres et de laïques qui avaient concouru à l'élection de Georges Scholarius appelé aussi Genadius, observassent les rites sacrés comme avant la conquête. Il invita le patriarche à un repas somptueux; et lui fit une magnifique réception. Après un long et amical entretien, Genadius étant sur le point de se retirer, Mohammed II

ses sujets chrétiens devaient défendre Constantinople : le sultan ayant sous sa main le patriarche, chef de l'église orthodoxe, s'était vu sous certain aspect le chef suprême de tous les sujets sans exception. Pour la tranquillité de son empire il ne pouvait mieux faire. Cependant peu à peu le clergé et les habitants du quartier grec de Constantinople (Phanar) dits Phanariotes¹, avec l'entourage du sultan, commencèrent à tout gâter, les abus se déclarèrent de toutes parts, de toutes sortes, et surtout les simonies². Avec la véna-

lui fit présent d'un sceptre précieux et lui dit : « Soyez patriarche, et que Dieu vous protège ; usez de mon amitié et en toutes circonstances jouissez de tous les droits et de tous les privilèges dont ont joui vos prédécesseurs. » Le sultan lui fit délivrer peu après un diplôme qui déclarait sa personne inviolable et ainsi conçu : « Que personne n'impose le patriarche, qu'il ne soit inquiété par qui que ce soit, et que lui et les archiprêtres ses suffragants, soient pour toujours exempts de toute charge publique. » (Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. III, p. 3-4.)

¹ Parmi ces Phanariotes, surtout à cause de leur richesse, les Turcs recherchaient, pour les chrétiens soumis, les premiers dignitaires ecclésiastiques et civils. C'est pourquoi on les trouve autant parmi le haut clergé de Serbie, qu'à la tête des nations en Valachie, en Moldavie et dans quelques contrées du sud, dans la future Grèce, etc., et surtout comme drogmans près de la Sublime Porte. Mais comme ils ne présentaient aucun idéal national, ils n'étaient, généralement, que plus nuisibles pour toutes les nations de l'empire ottoman.

² Suivant Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 767-768 : « Sous Marc, le quatrième patriarche depuis la conquête, se dessinèrent dans le clergé phanariote deux factions : les clercs originaires de Trébizonde se liguèrent contre les vieux Byzantins. Ce parti asiatique fit appel au sultan, lui acheta la déposition de Marc, et l'intronisation de Siméon de Trébizonde ; celui-ci fut le premier patriarche simoniaque. Les Turcs prirent goût à ce jeu, car à chaque élection le présent d'avènement devenait plus gros (au début 1.000 ducats) jusqu'à épuiser les ressources de l'Eglise et écraser ses ouailles. Après Siméon, ce fut un Serbe, Raphaël, un ivrogne, au dire des Grecs, qui trébuchait à la li-

lité des places s'ouvre réellement une nouvelle époque. Dans ces conditions, l'indépendance *du patriarcat serbe de Petch fut abolie en 1459*, et l'église serbe, incorporée à l'archevêché d'Ochrida. Celui-ci datait de Justinien et bien avant les Turcs s'était vu complètement sous la dépendance directe du patriarcat orthodoxe de Constantinople. Alors le patriarcat de Constantinople commence à donner l'investiture des évêchés serbes à ses créatures moyennant un bon prix. Et voilà comment on procédait : le patriarcat de Constantinople passa pour une véritable banque, enrichie par les dons, mais surtout par les revenus des évêques. Ceux-ci, à leur nomination, sont obligés de reconnaître devoir à la « banque » une certaine somme qu'ils ne doivent jamais acquitter mais dont ils doivent toujours, à temps, payer bon intérêt (avlikiesomoloyes)! L'évêque accepte toujours gracieusement devoir une somme très élevée, car lui, était toujours sûr de s'enrichir en frappant ses fidèles sujets. C'est pourquoi l'écrit par lequel le nouvel évêque reconnaît sa dette est très apprécié ; c'est un des plus sûrs billets, qui passe pour la meilleure monnaie. *L'église serbe se trouve sous ce protectorat de 1459 à 1557*, pendant que le clergé grec, surtout avec ses impositions, ne manque pas d'abuser des Serbes orthodoxes, et ceux-ci supportent tout, restés sans leur chef ecclésiastique ¹.

turgie, sur les marches de l'autel et ne savait même pas le grec. » En voilà ! Que ce Serbe ivre ne sût pas le grec, c'est compréhensible, mais qu'il voulût dire la messe quand même, c'est bien louable. Les représentants grecs, régulièrement, ne savaient pas le serbe, et dans l'état d'ivresse ne connaissaient ni grec, ni église ! Que le Saint Synode choisisse un patriarche serbe de nos jours et on verra bien la différence.

¹ Rappelons-nous que pendant cette époque il n'y avait des métropolitains serbes qu'au Monténégro et à Belgrade, pendant que

Les abus allaient trop loin et les Serbes orthodoxes étaient soumis à toutes les épreuves. A ce moment critique apparaît l'évêque Macarié d'Herzégovine, frère du célèbre grand-vizir Mehmed Sokolovitch. Celui-ci enlevé par les Turcs, alors qu'il était simple diak (clerc) auprès du tombeau de Saint-Sava au monastère Milechevo, rentra dans le corps des janissaires, et peu à peu gagna la plus haute place auprès de Souleïman II. Cette fois, cédant aux vœux de son frère, qui resta toujours orthodoxe, il soulagea le fardeau de son peuple serbe. En effet : *en 1557, le grand vizir rétablit le patriarcat serbe de Petch*, et pour titulaire y plaça son frère Macarié. Depuis, sous ses patriarches serbes le peuple pouvait trouver plus de consolation. Les sultans n'y voyaient aucun inconvénient, car les droits canoniques, plus ou moins élevés des Serbes restés toujours dans les limites des frontières de l'empire, assuraient la paix et la soumission. Depuis, beaucoup d'églises et de monastères serbes en ruines furent rétablis et défense fut faite aux Turcs de les détruire, ou d'empêcher les nouvelles fondations de s'élever. *Ainsi cet état de choses dura deux siècles, de 1557 à 1766*. Pendant ce temps les intrigues des Phanariotes de Constantinople auprès des patriarches et du sultan dépassaient les limites, et dans les guerres avec l'Autriche et la Russie, où les Serbes furent compromis, elles provoquaient des vexations de toutes sortes et forçaient les émigrations des Serbes, conduites par les patriarches de Petch. Enfin sur les instances du patriarche de Constantinople, Samouil, *le sultan Moustapha III, par son bérat de 1766, supprima le patriarcat serbe de Petch*, « dans

cette ville était sous l'Autriche, 1427-1521, ne dépendant pas de Constantinople.

l'intérêt de l'église orthodoxe », et le rattacha à celui de Constantinople. Pour se rendre bien compte jusqu'où allait l'animosité des Phanariotes grecs, on n'aurait qu'à lire le passage dudit bérat, qui a trait à l'éventuel rétablissement du patriarcat serbe de Petch : « Dorénavant ce patriarcat ne sera plus donné à personne, sans égard aux demandes et aux intéressés qui les adresseront. Sera rayé le nom même de patriarcat supprimé de Petch, et si qui que ce soit voulait restaurer le patriarcat dans le but d'en faire un patriarcat indépendant — même en voulant le doter de biens et de revenus plus considérables que ceux dont il jouissait — ou dans n'importe quel but, afin de protéger et de défendre le raïa, on ne donnera aucune suite à ces demandes, qui ne seront pas transmises aux autorités compétentes, ni même inscrites sur des registres officiels. Si par hasard on découvre une demande relative à ce sujet qui contiendrait même des observations écrites par nous, on devra la retirer sans retard. Et pour avoir la certitude que les chancelleries tiendront compte de ces ordres, nous leur enjoignons de faire inscrire ces ordres sur leur registre et de les porter à la connaissance des peuples¹. » En même temps fut supprimé l'archevêché d'Ochrida datant du x^e siècle, et le patriarche de Constantinople devint maître spirituel des orthodoxes sous les Turcs². Depuis la perte de leur centre intellectuel, les Serbes furent privés de tout l'enseignement donné autrefois par leur clergé. Le patriarche de Constantinople, dès lors, inspiré de plus en plus par le chauvinisme grec, ne savait pas assez terro-

¹ J.-S. Yastreboff, *Données pour l'histoire de l'Eglise serbe*, 1879, p. 4-7.

² *De facto*, depuis les Serbes n'ont eu leur église indépendante de Constantinople qu'au Monténégro et en Autriche.

riser les sujets serbes sous l'empire ottoman, et les pousser à des désordres. Lors de la suppression du patriarcat serbe de Petch, — qui est depuis attaché à la métropole de Priserene — fait contre les canons de l'église orthodoxe, le patriarche ne se gêna pas du tout avec les premiers ecclésiastiques serbes. Parmi ceux-ci, neuf évêques, par l'intermédiaire du métropolite Sava Petrovitch de Monténégro, s'adressèrent à la tsarine Catherine II, expliquant l'acte non canonique et leur brutal remplacement par le clergé grec ; la Russie ne pouvait rien faire pour les satisfaire. De plus, ces évêques dépouillés qui avaient le courage de se plaindre, furent mis au cachot avec quelques autres ; le reste partit au mont Athos, et quelques-uns se retirèrent dans les monastères sans aucun pouvoir. Le patriarche s'engagea à payer à la Porte, pour la suppression du patriarcat de Petch, 63.000 groches ; mais en vendant les places des évêchés ils se rattrapèrent bien avantageusement. Alors, ces évêques grecs, en vertu du droit de vénalité, sans savoir un mot serbe, à leur tour, épuisaient le peuple serbe. Depuis, ce haut clergé grec n'avait pour tâche que de s'appuyer sur les Turcs et d'entretenir le peuple dans l'ignorance. Eux seuls voulaient toujours s'imposer comme intellectuels, et toute leur science consistait à savoir le grec et à bien tondre leur troupeau. Les pauvres Serbes ne pouvaient respirer que sous leur clergé inférieur (curés et moines), qui était généralement serbe, mais ils devaient toujours bien payer pour les investir. Les évêques grecs, contents d'avoir leurs revenus bien assurés, se décidèrent peu à peu à permettre qu'à l'église on chantât d'un côté en serbe, de l'autre en grec ! Appuyée sur cette comédie des langues et sans lanterne de Diogène, la propagande grecque de nos jours veut partout voir des Grecs ! Cette

ridicule situation dura longtemps et surtout en présence des évêques. Car les évêques grecs ne disaient la messe qu'aux jours de fête ; les autres jours ils s'armaient et montaient sur un cheval, puis se promenaient avec leur protosindjel et djakon pour percevoir leurs revenus : la dime et la sidoxie, des maisons, des monastères et du clergé serbes. Cette situation anormale de l'église serbe dure encore dans l'empire ottoman (c'est à peine si à la fin du xix^e siècle les Serbes obtiennent la permission d'ouvrir des écoles, et d'avoir leurs représentants ecclésiastiques dans les vilâiets de Kossovo, de Bitolié et de Salonique !), excepté pour la partie de Bosnie et d'Herzégovine depuis 1880, et en partie délivrée par le prince Miloche depuis 1832.

Dans une telle situation de l'église serbe, ce qui a maintenu la religion orthodoxe et la foi dans un meilleur avenir, ce fut le clergé inférieur, représenté par les *popes* ou curés de l'église, et les *kaloudjers* ou moines des monastères¹. Ceux-ci, d'origine serbe, simples, sincères et honnêtes, ont réussi à conserver pure la religion orthodoxe, qui existe encore chez les Serbes. Ils se trouvaient dans leur milieu comme les dignes serviteurs et les représentants de la religion².

¹ Pope, mot d'origine turque, les Serbes le remplacent aujourd'hui par celui de *svechtenik* ; kaloudjer est d'origine grecque.

² Dans la religion orthodoxe la distinction fondamentale des *moines* et des *prêtres* est la suivante : les premiers voués au célibat peuvent seuls aspirer aux dignités ecclésiastiques, tandis que les seconds ne peuvent s'élever au-dessus de la sphère restreinte de leur paroisse. Les moines, primitivement, étaient de simples laïques qui devaient se consacrer à la prière ; mais, plus tard, ils ont été forcés de recevoir la prêtrise. Ils vivent au monastère, sous le chef dit archimandrite ou igouman, relevant tous de l'évêque. Mais le clergé séculier ne relève pas seulement des évêques, il dépend, par tradition, de l'assemblée de la commune.

Pour faire voir jusqu'où les Turcs allaient dans leurs pour-

Combien de fois, ils ont souffert en vrais martyrs, mais ils savaient endurer sans se plaindre. Eux et tant d'autres Serbes, toujours sur les passages, on pouvait les voir pendus, empalés sur les poteaux, dépecés, crucifiés, déchirés sur les roues, et ils supportaient tout sans gémir, fiers de pouvoir par leur noble exemple préparer les autres à souffrir davantage pour la délivrance de la patrie. Avec de tels prêcheurs on croit à la religion et à la protection divine, on est prêt à tomber pour elle. Il y avait peu d'églises, mais le pope, quoique père de famille, parcourait les villages. Les kaloudjers se tenaient dans leurs monastères, qui à cause des poursuites étaient toujours sur les montagnes ou dans des endroits cachés ; c'étaient les seuls endroits où l'on pouvait apprendre à lire et à écrire. Là, sans cloche¹, se réunissaient les enfants de la patrie, de temps en temps. Les monastères sont toujours restés le centre de pèlerinages. Quelle joie les jours de fête ! Rien qu'avec ses deux fêtes de Noël et de Pâques, la religion était capable d'encourager tout ce peuple ; abandonné à lui seul, au milieu des fauves, comme dans les amphithéâtres de Néron. Oui, ce peuple pouvait comparer au Noël sa patrie naissante, qui, après avoir été brutalement enfermée, voit sa sortie vivifiante le jour de Pâques. La ferme foi en Dieu tout puissant et miséricordieux est le talisman qui soutenait et soutient encore le paysan serbe. Jamais une action sérieuse, il

suites contre le clergé serbe, on doit se rappeler que déjà au xvi^e siècle les curés ne se distinguaient que par leurs cheveux longs et, généralement, n'avaient pas de costume particulier, et, qu'étant pauvres, ils exerçaient des métiers comme les autres paysans.

¹ Les Turcs enlevaient les cloches pour les fondre et faire des boulets. Pour éviter cette perte, les Serbes, à leur tour, les cachaient dans la terre ainsi que les armes.

ne la ferait sans dire : « Si Dieu le veut » ; lors de rencontre on se salue toujours par : « Que Dieu nous aide ! » Dans la triste époque d'esclavage, il est vrai que l'orthodoxie, grâce au clergé serbe, a maintenu la nationalité et assuré l'avenir de la Serbie. Car, les Serbes soumis de cette époque couraient les plus grands dangers de tous les côtés : à l'intérieur, du côté des Turcs musulmans autant que du côté du clergé grec ; au dehors, par l'invasion des jésuites et du clergé catholique qui est devenu autrement dangereux depuis l'alliance de la Turquie avec la France, — qui depuis les capitulations de 1535 devint protectrice de l'église catholique en Orient, et depuis le xvii^e siècle quand l'Autriche commence à se mesurer avec la Turquie. Si le catholicisme ou l'Autriche avait réussi, les Serbes auraient été perdus. On sait que l'Autriche a échoué, peut-être — nous l'avons bien démontré — à cause de la Russie, et le catholicisme à cause du clergé serbe et de la fidélité des Serbes à l'église orthodoxe.

3/ *Pesma* ou la chanson nationale était un des plus innocents, mais aussi un des plus forts moyens par lequel le peuple outragé et blessé se soutenait et se comprenait. A une époque où la vie d'un Serbe ne comptait que par la peine que devait se donner son amateur-bourreau turc, pour sortir la kandjar ou yata-gan et le laisser tomber sur la tête du malheureux, le cœur serbe avait besoin d'être soutenu moralement. Un bon cadi de Bagdad ¹ avait composé un gros livre : *Des Devoirs des raïas* ; sans doute, faute de place, il n'y a pas introduit un seul des devoirs des musulmans ! D'après lui encore les raïas doivent se distinguer par leurs vêtements bien simples, leurs maisons

¹ Aboul-Ali-Ben-Mohamed-Bon, Haleb Maverdi (mort 1050), bei Hammer, *Verwaltung des Califates*, p. 112.

ne doivent pas dépasser celles des Turcs, leurs cloches ne doivent pas s'entendre, ils ne doivent pas monter à cheval ni être armés, etc. Le Serbe n'osait rentrer dans la ville qu'à pied, et si le Turc l'appelait, il devait courir pour le servir ; en chemin, si le Serbe se trouvait à cheval il devait descendre de suite en rencontrant un Turc, ou s'il était à pied, il devait s'arrêter, s'écarter, cacher ses armes, puis saluer le Turc. Tandis que le Serbe n'invoquait que le nom de Dieu, ce Turc, bien armé et avec son nargileh, aurait dû faire des efforts extraordinaires pour le laisser tranquille. Toutes ces niaiseries et ces petitesse, ainsi que tant d'autres vexations, décidaient les Serbes à abandonner complètement les villes. Aussi, arrivait-il souvent que quelques Turcs pénétrant dans le village, après avoir bien insulté et provoqué les Serbes, ne ressortaient plus jamais ! Mais par la grave pesma, à la fois héroïque et satirique, les Serbes se vengeaient et s'encourageaient. Cette pesma est la fleur qui ressent l'âme du peuple, dirait-on, comme la rose prospère sur la terre abondamment rougie de sang. Par cette pesma lancée par les uns, miraculeusement embellie et enrichie par les autres, les Serbes apaisent leurs souffrances, et elle devient vite le trésor de tout le peuple¹. Un poète provençal n'a-t-il pas dit : « Qui chante, son mal enchante ? » Le peuple serbe, dans sa poésie, se reflète comme dans un miroir, tel qu'il est ; là se retrouvent le plus fidèlement dessinés son esprit, son âme, son caractère, son génie. Là on retrouvera le fond du caractère serbe : la noble fierté, l'esprit d'indépendance et de dignité. Peut-être, « qui chante n'est

¹ On sait combien Goëthe, Grimm, Pouchkine, et même Lamartine, estimaient la poésie nationale des Serbes.

pas toujours heureux », mais la poésie nationale des Serbes est la flamme du feu sacré de son état intellectuel, moral, religieux, qui, de l'autel de sa belle patrie, s'élève vers le ciel bleu. Rien que par le cycle de pesmas sur Marko Kraliévitich, ce Cid et Roland serbe, on verra bien la patrie personnifiée : le héros invincible dort, mais il se réveillera un jour ! Tout dans les créations serbes, de même que dans la pesma, est généreux et pur ; cette simplicité montre le plus sincère amour. Or, ce peuple, si abominablement outragé par ses ennemis et tant de fois appelé dédaigneusement « le petit », savait toujours montrer sa force vitale et donner des preuves incontestées qu'il est grand et qu'il grandira ! Car ce peuple aime et aime toujours sa patrie ; or, aimer — au prix de souffrances, — c'est déjà vaincre ! C'est l'amour de la patrie qui crée les hommes, vaillants enfants, pour la soutenir et la conduire. Qu'importe si l'on ne fait que passer sur cette terre : qui veut vivre, vivra ! Tomber pour la patrie, c'est passer dans les âmes des nouvelles générations. Il n'y a que deux morts comme deux amours : celui qui consume brusquement et celui qui fait feu qui dure. Cet amour immortel, le meilleur et seul préféré par les patriotes, n'a jamais subi de crises chez les Serbes ! Ces gouslars serbes, ces chers chanteurs avec leur gousla¹, traversaient la Serbie d'un bout à l'autre, comme dans les pays heureux le faisaient les bardes et trouvères. Ces gouslars, dans les moments les plus critiques et au milieu du peuple déchiré, savaient jeter la foi et rattacher les parties d'un même corps : combien de fois ils furent recherchés et chéris par les

¹ La *gousla* est l'instrument de musique des Serbes et la *gaïdé*, ou cornemuse, est l'instrument adopté de nos jours par les Serbes sous l'Autriche-Hongrie.

Serbes convertis à l'islamisme ! C'est que le passé était commun, et pourquoi pas l'avenir, comme le présent ? Ces gouslars savaient toujours soutenir la vertu et inspirer les bonnes actions. En attendant de voir la délivrance de la patrie, ils glorifiaient les premiers protestataires armés qui se soulevaient contre l'oppresseur turc. C'étaient des flambeaux allumés éclairant les ténèbres ! C'est pourquoi ces gouslars et leurs gouslas ont créé des monuments dans tous les cœurs des Serbes reconnaissants.

4/ Les *Haïdouks* et *Ouskoks* sont les premiers patriotes courageux qui ne voulaient ni abandonner la Serbie, ni se soumettre à tant de vexations et de bassesses exigées par les oppresseurs turcs, mais qui armés soutenaient la lutte sanglante. Leur nom *haïdouk* vient du turc, qui signifie bandit ou assassin ; les Serbes ont conservé ce nom, fiers de savoir que les *haïdouks* serbes ne poursuivaient que les vrais bandits turcs. Le nom *ouskok* est d'origine serbe, et désigne surtout ceux qui ont passé dans les montagnes dalmatiques ¹, d'où ils se lançaient contre les Turcs. C'étaient les premiers vengeurs de Kossovo, et il est curieux de constater qu'en Dalmatie, entre Knine et Drniche, se retrouve aussi la plaine dite Kossovo ². Dans les premiers temps du xvi^e siècle, les Serbes pensaient que le carnage turc cesserait ou ne durerait pas longtemps, mais, après la bataille de Mohacs (1526) et la soumission des Hongrois, quand les Turcs eurent gagné Bude et s'étendirent jusqu'à Vienne, les Serbes perdirent l'espoir de se délivrer

¹ Etymologiquement : *ouskotchiti* = sauter.

² En 1889, pendant qu'à Krouchevats, dans la capitale du tsar Lazar, on posait le fond d'un monument (élevé en 1901), ici on bénissait la nouvelle église. C'est que les Serbes sont partout les Serbes, et le sang n'est pas de l'eau !

avec le secours des autres. De là, aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles au fur et à mesure que les Turcs se montraient de plus en plus cruels, les courageux Serbes gagnaient les forêts, d'où ils protestaient au nom de la patrie, de la justice et de l'humanité. Ils attendaient leurs ennemis au passage ou sur la principale route conduisant à Constantinople ¹ ; ils dépouillaient et massacraient les Turcs qui portaient des sommes énormes arrachées aux pauvres raïas. C'est pourquoi les Turcs ne voulaient plus voyager tout seuls, mais accompagnés par des centaines de raïas ; ils croyaient ainsi être sûrs. Mais les haïdouks savaient bien distinguer les Turcs sauvages des paisibles Serbes. Alors les Turcs s'efforçaient d'enlever chaque instrument meurtrier des maisons des raïas. Néanmoins les haïdouks avaient de plus riches costumes et des armes ! Leur nombre augmentait de plus en plus. Ils vivaient comme des frères et toujours divisés en corps (tcheta) de trente, qui se soutenaient. Le chef s'appelait *harambacha* (nom ture) et les autres *iatacks*. Avec le printemps ils gagnaient les forêts et y vivaient ; et l'hiver, ordinairement, ils rentraient dans leurs maisons ou quittaient le pays. Au ^{xviii}e siècle, ces haïdouks se perdaient dans les rangs des combattants venus de l'Autriche ou de la Russie. Ainsi, ces haïdouks défendant les faibles et soutenant le moral du peuple, passaient pour les plus vaillants représentants de l'idée de patrie. Enfin, désolés de se voir déçus du côté de l'Autriche et de la Russie, ils se décidèrent eux-mêmes à engager la lutte ouverte en faveur de la patrie. Aussi en combattant directement l'empire des Turcs, ils ouvrent le ^{xix}e siècle. Parmi ces premiers immortels Serbes glorifiés

¹ La vallée de la Morava était remplie d'haïdouks, surtout entre Belgrade (Avala) et Yagodina, de même que les routes aboutissant à l'Adriatique.

par la pesma, relevons quelques noms. Des haïdouks : Starina Novak, Debelitch Novak, Grouitsa et Tatomir, Miat Tomitch, Mali (petit) Marian, Kostreche harambacha, Mali Radoïtsa, Komnène bariactar (porte-drapeau), Mandouchitch Vouk, Pivlanine Baïa, Stari (vieux) Vouiadine et ses fils, Vide Danitchitch, cinq frères Martinovitch, etc. Des ouskoks : les frères Tomkovitch, Danitchitch, Mrkognitch et Koulichitch, Tadia et Ivan de Segne, Todor de Zadar, Iankovitch Stoïan, Smilianitch Ilia, Mitar d'Oudbar, Karapandja Marko, Chanditch Iovan, Charitch Tsvian, Iovan de Kotar, etc., etc.

Avant d'aborder le XIX^e siècle, jetons encore un coup d'œil pour voir dans l'ordre historique : comment les Serbes se trouvaient depuis la soumission avec ou sans leurs chefs, que les Turcs avaient toujours soin de décapiter d'abord. Pour avoir une idée nette sur cette époque, la plus triste de l'histoire de la Serbie ou des Serbes, il faut tenir compte du mouvement qui aggravait leur situation et poussa dans un lointain avenir leur délivrance, laquelle n'est pas encore complète ! Nous pensons à l'*émigration des Serbes*, provoquée d'un côté par les cruautés inqualifiables des Turcs ; de l'autre côté, par l'espoir que, loin des Turcs, on se trouverait mieux partout et qu'ainsi on réussirait plus vite à délivrer la patrie. Une illusion de plus ! Du reste, dès que les Turcs se sont aperçus que l'émigration prenait de grandes proportions (1459, 1481, 1497, 1502, 1522, 1525, 1691, 1753 ; seulement en 1690 plus de 37.000 familles, sous le patriarche Arsenié III, ont quitté la Serbie), ils guettaient les émigrants aux bords de la Save et du Danube ; ceux qu'ils ne pouvaient pas détourner, ils les massacraient purement et simplement (comme ils ont

fait en 1737). Mais les Turcs répartissaient aussi les Serbes. Lors de la prise de Belgrade, en 1521, ils retirèrent de la ville un bon nombre de Serbes qui forment encore un faubourg de Constantinople. Mais jusqu'au xix^e siècle, parmi les esclaves serbes, vendus ou poussés dans les harems, on ne trouvera jamais le compte exact, qui, en tous cas, dépasserait deux millions. Cependant, on ne pouvait rester non plus, car dans les premiers temps et cela dura plus d'un siècle : pas un Serbe n'était sûr, non seulement du lendemain, mais de la journée ! Il est vrai aussi qu'avec les xvii^e et xviii^e siècles, la Russie, mais surtout l'Autriche, promettait beaucoup aux Serbes émigrants, et alors par des centaines de milliers elle les installait tout le long de ses frontières vers la Turquie, d'où leur nom *granitchari* (du mot serbe *granitsa* = frontière)¹, ou *chaïkachi* (qui vient des chaloupes sur lesquelles ils se lançaient sur les fleuves) ou *voïevodjani* et le pays *voïevodina* (du mot serbe *voïevati* = guerroyer). De cette façon, ces Serbes étaient toujours les sentinelles, et à la première irruption des Turcs, ils devaient se battre et avec leurs corps ils formaient des embuscades aux seigneurs de l'Autriche. Enfin, ce qu'on peut affirmer, c'est que depuis l'invasion turque jusqu'au commencement du xix^e siècle, plus de 3 millions de Serbes ont traversé la Save et le

¹ Malheureusement, peu à peu, le gouvernement de l'Autriche commença aussi à poursuivre ces Serbes : on ne voulait pas les voir comme une nation à part ! Et alors, arriva un événement bien triste : en Autriche, on commença à nommer les Serbes, ainsi que leur langue, d'après les noms des places géographiques ! On alla si loin que même le nom des premiers *granitchari* fut remplacé par *Braten regiment*. Or, *brat* en serbe veut dire *frère*, et tous les Serbes entre eux se donnent ce nom. En effet, tout le monde pourrait appeler le Serbe, *brat* — et on serait dans le vrai.

Danube, et ils s'y sont installés tout le long des rives¹ où ils ont retrouvé quelques-uns de leurs frères, restes des ancêtres avant l'arrivée des Hongrois et dominés par ceux-ci depuis le x^e siècle (ancienne Pannonie). Ce qui est triste à constater, c'est que les Hongrois passaient toujours pour les ennemis des Serbes, et cette fois firent de même envers les émigrés. Ils étaient toujours fidèles à leur politique traditionnelle qui fut tant de fois nuisible à leurs intérêts. Ils resteront tels presque jusqu'à nos jours, soit qu'ils attaquent directement les Serbes, soit qu'ils provoquent la division parmi les Slaves en les excitant les uns contre les autres. De cette façon, les Serbes en se battant contre les Turcs servaient la cause générale ; mais ils devaient aussi se garder des Hongrois et combattre tous les ennemis de la couronne d'Autriche. Comme récompense, ils n'en avaient que des promesses et — des poursuites de tous côtés. Car ces Serbes émigrés ne demandaient pas mieux, armés, que de se rencontrer avec les Turcs ; mais ils croyaient que l'Autriche leur accorderait et assurerait l'autonomie locale. Or, au commencement tout alla bien, mais avec la seconde moitié du xvii^e siècle et même avant, l'Autriche ne cacha plus sa méfiance envers ses nombreux Serbes à cause de leur idée nationale. C'est pourquoi, tout en les poussant contre les Turcs, elle les soumettait à des chefs qui n'étaient pas Serbes, et elle finit par leur retirer toute autonomie et même le droit de se servir librement de leur langue serbe ! En vertu du décret, ils devaient de suite perdre leur nationalité et devenir les sujets de l'Autriche ! Et ces Serbes quand

¹ Surtout en *Banat*, *Batchka* et *Srem*, puis en *Slavonie* et *Croatie* (cf. n. p. 84-85) ou dans le littoral dalmatique alors sous Venise.

même restèrent fidèles à la couronne de l'Autriche, qui de plus en plus devenait polyethnique. Mais quand Marie-Thérèse força tous ses Serbes à se convertir au catholicisme, les Serbes, sous la conduite de Pierre Seguedinats, en vain protestèrent (1735) ; plus de 100.000 se décidèrent à quitter l'Autriche et à gagner la Russie orthodoxe, ne pouvant attendre que l'orage fût passé ! Dirigés d'abord vers Kiev (1751), ils furent installés de façon qu'on pût les opposer aux Tatars de la Crimée : entre le Dnieper et le Don, les Serbes formaient *la Nouvelle Serbie* et la *Sloveno-Serbie* où il y avait aussi des Bulgares. Ces deux colonies perdirent bien vite leur vie à part, et on les proclama la Nouvelle Gubernie russe ! Et les Serbes ? Ils se sont fondus complètement parmi les Russes ! ¹

En voilà des frères, des vrais jumeaux !... Hélas ! le jour où l'Europe civilisée connaîtra toute l'histoire du peuple serbe, elle l'appréciera beaucoup mieux, car ce peuple mérite le favorable accueil de l'Europe tout entière. C'est grâce à ce peuple serbe, à son endurance et à son courage, parce qu'il ne cessa jamais de travailler pour la patrie et de combattre partout les Turcs, que ceux-ci n'arrivèrent pas jusqu'à l'Elbe ou le Tibre. Dans la seconde moitié du xix^e siècle, un savant turc, Haffisse-bey, le reconnaissait bien, quand, parlant à un homme d'Etat serbe, à J. Ristitch ², il disait : « Le peuple serbe nous a donné le plus de travail en Europe.

¹ Tandis que nous voyons toujours les Serbes se conserver sous les Turcs et en Autriche sous les Hongrois. C'est que les frères Turcs et Hongrois n'ont pas les conditions nécessaires ou naturelles pour assimiler les Serbes, et les autres chrétiens qu'ils sont sous eux n'ont qu'à craindre leur terreur.

² Dans son discours de réception à l'Académie de Belgrade ; t. XXXI, p. 25-26.

C'est lui qui lutta contre nous jusqu'à la Save et le Danube, et quand nous avons passé ces fleuves nous avons encore éprouvé sa résistance jusqu'aux murs de Vienne. » Après le Turc c'est aux puissants chrétiens du ^{xx}^e siècle à le reconnaître et à faciliter aux Serbes la délivrance de leur patrie pour laquelle ils souffrent en héros et en chrétiens. La dignité bien comprise de l'Europe l'exige.

Cependant, pour nous retrouver dans l'imbroglio politique créé par l'invasion des Turcs, voyons rapidement d'abord la situation des *Serbes émigrés en Autriche*, puis *l'action des Serbes en Serbie*.

1^o *Les Serbes en Autriche* ¹. Au début de notre étude, nous avons démontré l'origine des Serbes, et le déplacement des Slaves qui s'opéra au commencement du moyen âge. Cette fois, rappelons-nous seulement que sous la poussée des Barbares, les Slaves d'au delà des Karpathes ou des Alpes de Transylvanie suivaient les vallées des fleuves, et tout en remontant vers les sources du Danube et de la Save, les ancêtres des Serbes finissent avec le ^{vii}^e siècle par passer dans la péninsule des Balkans, mais en laissant beaucoup de leurs tribus du côté gauche du Danube, et entre la Save et la Drave. Là, dans les vastes plaines de Pannonie, ces Serbes étant en minorité devaient toujours succomber sous les nouveaux Barbares que nous connaissons déjà, et qui envahissaient l'empire des Romains, seuls considérés alors comme les non-Barbares. Mais avec la fin du ^{ix}^e siècle arrivèrent de la race ouralo-altaïque les Hon-

¹ A ceux qui voudraient connaître en français davantage l'histoire de ces Serbes jusqu'à nos jours, on la trouvera assez exactement représentée dans l'ouvrage que nous leur recommandons, de E. Picot, *Les Serbes de Hongrie*, leur histoire, etc., en 2 parties, Prague-Paris (Maisonnette et Cie), 1873.

grois ou les Magyars ¹ qui parviennent à dominer toutes ces tribus serbes et slaves de la Pannonie. Les nouveaux maîtres, en grand nombre, s'y installèrent complètement et faillirent subir un échec des plus inattendus : en commençant à s'emparer des mots et des mœurs plus douces des Serbo-Slaves, ils auraient pu se perdre et se soumettre à ces vaincus. Heureusement pour eux, ils s'en aperçurent à temps et, grâce à leur forte organisation militaire, ils restèrent les maîtres absolus et provoquèrent bien des déplacements parmi les soumis. Cependant la grande majorité des Serbes y resta, continuant la vie de paisibles agriculteurs, toujours considérés par les Hongrois comme les colons, et ils nous ont conservé aussi bien les noms de leurs premières places occupées que ceux de leurs chefs tributaires. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail du passé, mais nous devons dire que, malheureusement pour les Serbes des deux côtés du Danube, les Hongrois, attachés à l'église catholique, restèrent en contact immédiat avec l'Europe occidentale, et depuis se considérèrent presque autorisés à combattre les Serbes et à les présenter sous le plus faux jour en Europe. Dès lors les Serbes sont désignés par différents noms tout à fait ignobles ², et souvent les Hongrois contestaient

¹ Voir n. p. 116.

² La fausse dénomination des Slaves et des Serbes date depuis les Byzantins (puis fut soutenue par les Hongrois et les croisés, et se perpétua jusqu'à nos jours !). Nous l'avons un peu démontré (p. 87-90) au début de cette étude, et il est temps de rejeter de la langue française le mot Slave (comme il n'existe plus Servi et Servie). Ce nom vient des anciens qui voulaient considérer les Sloveni, ainsi que les Serbes, comme des esclaves ou serfs, d'où, par étymologie, on tira : sclavi = slavi, et de là serf = servi. Sur certaines cartes, on trouve encore Esclavonie à la place de Slavonie (le pays entre la Save et la Drave) !

leur existence, même quand ils étaient battus par eux. Quand les Serbes de la péninsule se fortifiaient de plus en plus dans leur Etat, les Hongrois, au lieu de chercher à bien vivre avec eux, craignaient de les voir trop puissants, et cherchaient toujours l'occasion de les attaquer ou de provoquer la discorde parmi eux, sans oublier de s'en justifier devant l'Europe. C'est pourquoi les Hongrois passaient toujours pour les ennemis des Serbes, et c'était aussi nuisible aux uns qu'aux autres, car on doit se souvenir que dans la politique comme dans la vie, la fin paye le commencement.

En ce qui concerne les Serbes sous l'Autriche, ils s'y sont conservés jusqu'à nos jours : surtout dans le Banat, Batchka et Srem, Baragna et Slavonie, puis du côté de la Dalmatie. Les Serbes donc y furent avant l'arrivée des Hongrois. Ceux-ci leur accordaient une vie à part et leur reconnaissaient ainsi que leurs chefs quand ils ne pouvaient faire autrement, vu les services rendus par les Serbes. Ainsi nous allons en donner quelques exemples, qui pourront paraître décousus, car pour éviter tout reproche de partialité nous avons tenu à nous en rapporter aux historiens hongrois. Que ces Serbes se trouvassent toujours dans les rangs des combattants hongrois, il n'y a pas de doute¹; seule-

¹ Dans le passé on loue la cavalerie serbe dans la bataille de Győr (Raab) en 1044 (Mathias Béll et autres); en 1052, le roi André I, en guerre contre les Allemands, confia au Serbe Ourouche la défense de la capitale Pozsony (Turocz); dans les luttes contre les Tatars, surtout en 1242, sur le Grobnik (champ des tombeaux), les Serbes et les Croates ont sauvé le roi Bela IV et parmi les principaux chefs serbes se sont distingués Kretch, Koupiche et Rak, tous de Srem (Sirmie); à titre de reconnaissance dans ses luttes contre Ottokar de Bohême, Bela IV donna beaucoup de terre (spahiliks) à plusieurs chefs serbes de Hongrie, etc.

ment, les Hongrois refusent de voir les Serbes parvenir à occuper les premières places en Hongrie, ou, s'ils mentionnent ces hauts dignitaires, ils désirent à tout prix les faire passer comme soumis de la couronne de Hongrie. Cependant le quatrième palatin de Hongrie était le Serbe Rado (1056-1059), joupán de Srem ¹; le sixième était Ilia Vid (1072-1074), joupán de Batchka; le huitième qui, pendant la minorité du roi Etienne II, dirigeait les affaires de la Hongrie, était Jean I Oúroche (1112-1125)². Celui-ci donna sa fille Hélène au roi Bela II

¹ Il fonda le monastère (orthodoxe) Saint-Démètre à Mitrovitsa en 1075.

² Ici se greffe un point, à dessein ou non, ne le cherchons pas, souvent mal compris et abusivement présenté même de nos jours. Jean I Oúroche était grand joupán de Rachka, au moment où les Serbes étaient de plus en plus attaqués et en danger de perdre leur indépendance par les empereurs byzantins; alors Jean I avec quelques autres joupáns serbes, décidèrent de s'allier avec les Hongrois, qui, quoique divisés dans leurs luttes autour de la couronne, attaquaient souvent les Serbes. Mais comme ils étaient aussi en guerre contre les Byzantins, les principaux chefs serbes dirigeaient leurs efforts à s'allier avec les rois de Hongrie. C'était une politique des plus clairvoyantes, louable et utile, autant pour les Serbes que pour les Hongrois, qui, ayant la Save et le Danube pour frontière la plus naturelle, auraient pu toujours rester amis, grandir et résister aux ennemis communs. Malheureusement les Hongrois n'ont qu'abusé de cette politique, et on expie le passé mal compris. Espérons que l'avenir sera meilleur! En tout cas, le grand joupán de Rachka, Jean I (1113-1140), battu par les Byzantins, devint vassal de l'empereur Jean Comnène. Cherchant toujours à se débarrasser de cette dépendance, il passa en Hongrie, où il se distingua et gagna l'amitié de quelques grands seigneurs, et pour avoir une base solide à sa politique, il donna sa fille Hélène au roi Bela II (1129), et comme dot il lui reconnut la partie nord de Bosnie (Rama), que les Hongrois avaient déjà enlevée. Ainsi était créée la première alliance entre les Serbes et les Hongrois contre les Byzantins. Avec la mort de Jean I (1140) et de Bela II (1141), l'alliance fut vite déchirée par les Hongrois, qui alors, il est vrai, auraient pu commettre cette faute, étant en guerre civile

l'Aveugle (1129) et alors quelques Serbes de Serbie passèrent avec elle et devinrent grands dignitaires en Hongrie. A cause de la faiblesse du roi, et après sa mort, pendant la minorité du fils, Geiza II, la vaillante épouse dut diriger les affaires de Hongrie; elle fut bien secondée par ses frères. Déjà ces quelques exemples devaient contribuer à créer et à fixer l'amitié entre les Hongrois et les Serbes, afin de se fortifier contre le nouvel ennemi commun qui ne tarderait pas à apparaître. Mais il n'en fut rien. Cependant les premiers Serbes émigrés de la péninsule sont mentionnés sous la reine Hélène, qui les aurait installés dans l'île Tchepele, près de Bude, dans un village nommé par eux Kovine

autour du trône et en lutte avec les Mongols. En tous cas, même le joupán de Bosnie, Boris (1150-1163), soutenait la politique de son parent Jean quoique privé d'une partie de ses pays. Après la mort de Geiza II (1141-1161), Boris seconda Etienne IV, frère de Geiza, contre Etienne III son fils. C'est pourquoi quand celui-ci vainquit son oncle et devint roi (1161-1173), il attaqua le joupán Boris. Cependant la Bosnie resta sous l'empire byzantin jusqu'en 1180. Et alors, le joupán Kouline reconnut la suprématie à Nemagna le Grand, qui commençait à grouper en un Etat toutes les grandes joupas serbes. Sous sa dynastie, pendant longtemps, la Serbie, au nord, dépassait la Save ayant pour frontière le Danube depuis l'embouchure de la Drave. Cette contrée, entre la Save et le Danube, donc Srem (Sirmie), était toujours peuplée surtout par l'élément serbe et considérée appartenant à la Serbie. Dans ce but le roi Stephan Ouroche I, Nemagna V (1243-1276), qui, devenu veuf, épousa la princesse Hélène, parente des Anjou de Naples et de la maison de France, aida son beau-père Bela IV dans la guerre contre Ottokar, roi de Bohême; dans la paix conclue à Vienne 1260, il fut entendu qu'Ouroche marierait son fils Dragoutine avec Catherine, fille d'Etienne V, et par cet acte, les Hongrois ne lui contesteront plus ses pays du nord et Srem (y compris une partie de la Slavonie). Ainsi le roi Dragoutine, en cédant le trône à son frère Miloutine en 1281, ne garda sous son pouvoir que les provinces danubiennes, et après avoir eu Belgrade pour capitale il la changea pour Debrits (en Srem), où il mourut en 1316.

(par les Hongrois Racz-Keve)¹ auquel s'ajouta encore un autre sous le nom de Saint-André.

Avec la fin du xiv^e siècle on trouve que les Serbes de Serbie, attaqués de plus en plus par les Turcs, traversent la Save et le Danube. Alors les rois de Hongrie ouvrent une nouvelle politique, laquelle favorise l'émigration des Serbes. Mais comme ceux-ci devaient servir avant tout la cause des Hongrois, on les dispersait en Hongrie, et alors les despotes serbes s'efforçaient de plus en plus de traiter à l'amiable avec les Hongrois pour grouper leurs Serbes. C'est pourquoi le despote Lazarevitch, tout en conservant sa suprématie sur les Serbes en Hongrie et, pour eux, relevant de la couronne hongroise (il fut nommé baron ; une espèce d'union personnelle), chercha à les grouper et offrit même à la couronne de Hongrie quelques places sur la rive droite du Danube, en échange de ses biens lointains et dispersés en Hongrie (peuplés par les Serbes), contre ceux plus près en Banat, Batchka et Srem. Le despote offrit d'abord aux Hongrois, les places de la province de Branitchevo, car les Turcs l'attaquaient en traversant le Timok ; mais les Hongrois tout en voulant agir avec les Serbes contre les Turcs, ne tenaient pas beaucoup à se trouver en contact immédiat avec les musulmans. Le despote le comprit à temps, et en 1426, il promit à Sigismond que son successeur, le despote Georges Brankovitch, permettrait aux Hongrois d'occuper en amis la forteresse de Goloubats et la province dite Matchva, c'est-à-dire la partie droite de la Save, entre la Drina jusque et avec Belgrade ; en revanche les Hongrois devraient rester alliés du despote et avec

¹ Là elle aurait élevé un monastère (1150) qui devait être détruit par Joseph II, alors qu'il poursuivait les orthodoxes (1787).

les Serbes, combattre les Turcs ; de plus, le roi devrait encore accorder des terres aux émigrés en Hongrie et les grouper de plus en plus en les rapprochant du Danube et de la Save. Dans ces conditions, le despote G. Brankovitch groupa beaucoup de terrains concédés et ses propres biens dans les vastes déserts de la Hongrie, toujours pour ces Serbes d'au delà relevant de la couronne hongroise, et cela tout en conservant le titre de baron ¹. De cette façon, tous les Serbes restèrent moralement unis sous leur chef national. Ainsi ils se préparaient de mieux en mieux pour combattre les Turcs et délivrer leur Serbie. Les rois de Hongrie ne comprirent bien, pour eux, le danger des Turcs qu'à la fin du ^{xv}^e siècle, quand les vagues turques arrivèrent à les éclabousser. Mais loin d'agir franchement et amicalement avec les Serbes de Serbie, au contraire, ils tenaient à les soumettre, soit en favorisant leur émigration dans la Hongrie peu peuplée, soit en se disposant à les attaquer chez eux ; dans ces deux cas, ils affaiblissaient la Serbie. Alors commencèrent de nouvelles souffrances pour les Serbes, qui partout voulaient rester avant tout les Serbes et travailler à la délivrance de leur patrie. Les rois de Hongrie accordaient des privilèges aux immigrés, mais ceux-ci n'y voyaient généralement que des promesses et du papier. Comme base de tous ces privilèges (en comprenant celui de 1428) est : l'autonomie locale des Serbes, garantie de leurs mœurs et lois (surtout le droit d'avoir

¹ Pour éviter toute la longue énumération de ce groupement nous avons indiqué le résultat final, c'est-à-dire le territoire occupé par les Serbes en Autriche, v. n. p. 84-85. Rappelons que parmi les autres endroits, le despote G. Brankovitch a obtenu Zemlin et Mitrovitsa en face de Belgrade, qu'on voit bien de son haut plateau formant la promenade dite Kaliamegdan.

leurs juges), exemption de tout impôt et de toute imposition ; leur seul devoir est d'être toujours prêts à défendre le pays et à combattre pour la couronne. C'est pourquoi dans les premières années du ^{xv}^e siècle et après, sur l'assurance des rois de Hongrie de maintenir ces privilèges, les Serbes passèrent en masse en Autriche-Hongrie. Mais comme nous l'avons démontré, tous les Serbes tenaient à leur église orthodoxe, surtout à leur nationalité et, en Autriche, ils se heurtèrent au catholicisme et aux Hongrois, qui tenaient à anéantir l'existence nationale des Serbes. Voilà pourquoi la diète de 1439 (article XXV) limite le pouvoir du despote G. Brankovitch à ses biens et sujets serbes en Hongrie. Malheureusement, la tempête des Turcs chassait de plus en plus les Serbes de Serbie. Tout de même ces Serbes portant la Serbie dans leurs cœurs espéraient se concentrer au delà du Danube et par une nouvelle force refouler les Turcs. Dans ce seul but, le despote G. Brankovitch, comme dernier représentant de l'empire serbe déchiré par les Turcs, planait au-dessus de tous les Serbes et orientait vers sa politique les chefs serbes de l'Adriatique, de Bosnie, d'Herzégovine et de Monténégro, qui résistaient avec lui. Avec la mort du despote Georges, le lien moral qui attachait la Serbie à la Hongrie allait disparaître, car dans ce triste moment pour les Serbes (et bientôt pour les Hongrois), Mathias Corvin (1457-1490), roi de Hongrie, dévoila sa politique traditionnelle : il tenait à pousser les Serbes au désespoir, puis à incorporer partie par partie leur empire. Quelle grande politique d'Etat ! Mais les Turcs étaient là, et les Hongrois se mêlaient trop aux affaires intérieures de la Serbie. Les Serbes ne savaient pas bien distinguer les Turcs des Hongrois : vu leur origine, ils croyaient à leur ancienne fraternité. Cependant dans

ce moment critique pour les peuples des deux rives du Danube, le roi de Hongrie tenait à se préparer peu à peu le meilleur rôle : pour gagner (ou conserver?!) « la reconnaissance » de l'Europe catholique, sincèrement il ne voulait pas aider les Serbes, mais il tenait à leur imposer d'abord le catholicisme, puis venir à leur secours — pour les incorporer. Et alors quel spectacle! Dans une telle situation la grande majorité des Serbes était contre les Hongrois. D'autant plus qu'Etienne Tomache, prince de Bosnie, se disposait à embrasser le catholicisme; à la cour de Smederevo, la despotesse Hélène ne s'y opposait pas et préparait sa fille à épouser le fils d'Etienne, futur prince des Serbes, Etienne Tomachevitch ¹. C'est pourquoi les Serbes des environs de la capitale ne voulaient plus résister aux Turcs, et leur rendirent la capitale le 20 juin 1459 ². De là, le sultan

¹ Par la correspondance pontificale, on voit qu'Etienne était en union religieuse avec Rome et que le pape Félix V, le 29 mai 1445, avait reconnu Etienne, fils de Thomache, roi de Bosnie; mais déjà en 1448 le pape Nicolas V condamna l'hérésie du roi!

² Des deux fils vivants, mais aveuglés, du despote G. Brankovitch, *Grgoure* et *Etienne*, qu'est-il advenu? V. n. p. 171-173. Ni l'un ni l'autre ne sont allés en Hongrie. *Grgoure* s'était réfugié chez le sultan, qui lui donna en jouissance certaine contrée près du mont Athos; il est probable qu'il est mort religieux sous le nom de Germain, à Chilendar, au mont Athos, en 1495, laissant le fils *Vouk*, qui sera nommé le premier despote des Serbes en Hongrie. En ce qui concerne *Etienne*, celui-ci, par la décision de la diète de Hongrie du 24 décembre 1458, fut dépouillé de tout son patrimoine en Hongrie (celle-ci assurait le trône à Etienne Tomachevitch); bientôt il fut forcé d'abandonner le pouvoir (la régence, le 21 mars 1459) et, la même année, quitta le pays, le 8 avril 1459. Il partit dans la patrie du héros serbe, G. Castriote Scander-beg, en Albanie, dans la contrée d'Ochrida et de Kastorie, où le poussait le souvenir de son aïeul Branko qui y avait gouverné, et les anciens liens de famille avec Thopia et Spana. Il visita aussi Zeta. Dans ces douloureux moments de

Mohammed II se dirigea vers l'Adriatique, où la Bosnie et l'Herzégovine résistaient toujours, et Mathias Corvin ne bougeait pas encore. Herzog St. V. Kossatcha finit par repousser le sultan en consentant au tribut annuel de 40.000 ducats, en 1460; en 1461, mourut, en Bosnie, Etienne Tomache, laissant le pouvoir à son fils, Etienne Tomachevitch. Celui-ci, sachant bien que, d'un moment à l'autre, les Turcs l'attaqueraient, s'adressa de suite directement au pape Pie II, lui présenta le danger même pour l'Italie, et lui demanda la couronne royale pour relever le moral des Serbes! Le pape le couronna dans la capitale de Yaïtsé, puis il employa tous ses efforts à la conversion du peuple. Mais le roi Mathias Corvin n'en

son existence, il y trouva bon accueil. Même il s'y maria (vers 1461) : Scander-beg (lié déjà avec la famille de Tsrnoïevitch) lui donna sa belle-sœur Angelina, fille de Marie Musaki et de Georges Arianiti Thopia Golemi Comnène (mort en 1461), seigneur de Crmnitsa, Katafigo, Mokino et Stapenija (sur la Chcumba). L'année 1462, il passa en Italie (San Francisco) où il mourut en 1480. Il faillit presque jouer un rôle politique : Frédéric III, l'empereur d'Allemagne, adversaire de Mathias Corvin (qui avait donc confisqué toute la fortune d'Étienne en Hongrie), l'invita à Frioul où il le protégea et lui donna en jouissance la contrée dite Belgrade (selon quelque historien, il y est mort en 1477). Il laissa sa femme Angelina (morte en 1516) avec la fille Marie (née en 1466), morte en 1493, qui épousa à Iunsbrück, 17 octobre 1485, Boniface Paléologue V, marquis de Montferrat), et deux fils, futurs despotes, en Hongrie, *Georges* et *Jean*. Il est très touchant de lire la lettre adressée par l'infortuné despote Etienne aux sénateurs de Raguse, dans laquelle il décrit sa faiblesse physique, son état moral et matériel et toute sa tristesse de ne pouvoir laisser sa famille, sinon en la confiant à leur amitié et à Dieu. — Nous avons fait ce relevé d'après les plus récents travaux des historiens serbes, et l'on sait que dans les anciennes publications serbes (étrangères, davantage) il s'est glissé beaucoup de fautes en général sur l'histoire des Serbes, et surtout sur la généalogie de leurs princes.

était pas content, et il protestait : comment le pape pouvait couronner Etienne et le déclarer indépendant, même de la Hongrie ! Malgré cela, le pape, en 1462, arriva à réconcilier les voisins moyennant un cadeau en espèces qu'Etienne donna à Corvin, en concession de quelques places en Bosnie, par une alliance contre le sultan, en vertu de laquelle, et selon le désir de Corvin, Etienne devait refuser le tribut au sultan. Quelle fut la conduite du roi de Hongrie ? Devant le refus du tribut et l'alliance avec la Hongrie, le sultan se dirigea contre Etienne avec des forces imposantes. Celui-ci, abandonné par le roi de Hongrie, demanda la paix. A ses envoyés, le sultan promit la paix pour quinze ans, et, dès leur départ, le sultan, avec 150.000 combattants, presque tous cavaliers, se dirigea vers la Bosnie. Ayant pénétré dans le pays, il le trouva presque sans défense ; le peuple ne s'attendait pas à lui et avait perdu la volonté de se battre, à la suite de l'arrivée des missionnaires qui, en vrais sauvages, le forçaient à se convertir au catholicisme. C'est pourquoi les plus fortes places se rendirent sans résistance. Le roi voulut fuir, mais il fut arrêté, puis décapité par les Turcs, qui alors se rendirent maîtres de la Bosnie en 1463. Le sultan en fit emmener plus de 30.000 enfants pour les faire janissaires ; il est curieux de mentionner qu'un vieux janissaire d'origine serbe, Michel d'Ostrovitsa (qui laissa ses précieuses *Mémoires*), fut nommé pacha de la forteresse de Zvetchaï, tandis que Munet pacha fut nommé beglerbeg. Dès que le sultan quitta la Bosnie, la Hongrie s'allia avec Venise¹ pour partager la Bosnie. La triste répu-

¹ Par le traité de Peters-Varadin, conclu le 12 septembre 1463. Déjà, au commencement de l'année 1463, E. Tomachevitch, désespéré, avait envoyé sa femme Mara, avec quelques seigneurs,

blique vénitienne, quoique mourante, resta fidèle à son rôle peu scrupuleux à travers toute l'histoire des Serbes. Quoique cela, ces derniers considéraient les alliés comme amis et se battaient pour eux. Dans ces conditions, les Hongrois prirent une bonne partie de la Bosnie du nord, surtout la contrée de Yaïtsé¹ et de Srebrenik. Le roi Mathias rentre à Bude le 23 mars 1464 ; il nomme baron Vladislav, fils de Kossatcha, qui l'avait aidé dans ses guerres. Dans le courant de la même année, le sultan repassa en Bosnie et, avec 30.000 janissaires, attaqua Yaïtsé ; les Serbes ne furent secourus par Mathias qu'à la fin de l'année ; à peine apparu, il fut obligé de repasser la Save. Alors, le sultan traita avec les alliés, leur laissant les conquêtes faites. Dès qu'il conclut la paix en 1465, il se dirigea contre l'Herzégovine, — et, pour comble, M. Corvin attaqua aussi Herzog Kossatcha. Etonné et impuissant à se défendre dans ces conditions, Kossatcha conclut la paix en doublant le tribut annuel. Mort l'année suivante (1466), ses trois fils étaient toujours sur le qui-vive à cause des Turcs et des Hongrois. Enfin, les Turcs envahirent l'Herzégovine en 1479 et finirent de la conquérir en 1482. Ici s'arrête la triste politique de la Hongrie, car maintenant arrivait son tour. Les Turcs continuaient à suivre l'Adriatique serbe, où les invincibles Serbes de

chercher du secours en Hongrie et à Venise. Elle passa en Croatie ; le ban Paul Sperantchitch la dépouilla et, de plus, la fit jeter en prison ; elle n'en sortit qu'à la mort de celui-ci, tué par les Turcs. Elle partit à Spalato (12 août 1463). Venise lui promit son appui, ainsi que celui de la Hongrie, à condition que la Bosnie leur reconnaisse la suprématie ! Indignée, Mara se rendit de là chez sa mère, à Pozsony.

¹ Après trois mois de siège, les Turcs rendirent Yaïtsé à Noël 1463 ; Michel d'Ostrovitsa de suite passa du côté des Serbes, « remerciant Dieu d'avoir pu retourner parmi ses frères ».

Tsrnoïevitch ou de Monténégro se couvrirent de gloire. Si seulement, en ce moment, les Serbes avaient été assurés du côté de la Save et de l'Adriatique ! Mais la Hongrie, même expirante, tenait à exploiter les Serbes, et ceux-ci ne l'oublieront jamais ; il y a des blessures qu'on porte toujours. Malheureusement pour les Serbes et pour leurs voisins, la politique agressive envers la nationalité serbe se continua sur le terrain de l'Autriche-Hongrie, et cependant ces Serbes, dans les moments les plus critiques pour l'empire polyethnique, resteront fidèles à la couronne du pays. Ils espéraient toujours, et sont tels jusqu'à nos jours ! Voyons les Serbes de la fin du x^ve siècle en Autriche-Hongrie.

Avec la mort de Mohammed le Conquérant (1481), l'Occident menacé pouvait respirer et se préparer. En mourant, ce sultan n'oublia pas d'ordonner qu'on inscrivît sur sa tombe le vœu de toute sa vie : « J'avais l'intention de conquérir l'île de Rhodes et la belle Italie. » C'est avec lui que Mathias Corvin, roi de Hongrie, conclut la paix en 1465, alors qu'il ravageait les pays serbes avec Venise. Par ce traité, les Serbes crurent que désormais le roi Mathias agirait avec eux en ami, et des masses de Serbes passèrent dans ses rangs, pour venger la patrie envahie. De petites attaques turques en Hongrie avant 1469 avaient toujours été facilement repoussées par les Serbes, et Belgrade ne succombait pas ; des petites barques et des bateaux pleins de Serbes sillonnaient la Save et le Danube, afin d'empêcher la flotte turque de s'avancer (par exemple en 1460 contre Belgrade)¹. Le roi Mathias voyait bien tous les avantages

¹ Lors de l'invasion de Bosnie 1463, Ali pacha de Smederevo avait pour tâche de longer la Save, et même de la traverser, pour diviser les Serbes. Il passa en Srem de Hongrie, mit le feu à Mitrovitsa, Koupine, arriva jusqu'à Foutog, allait repasser la Save

qu'il tirait et qu'il pourrait tirer des Serbes; il se décida donc à les grouper sous un chef, qui passerait pour leur. De cette façon, les Serbes montreront plus de force; — et le résultat en sera avantageux pour la Hongrie; cela cadrerait bien avec ses idées sur la Pologne et la Bohême. Pour réaliser son idée, l'occasion lui en fut donnée lors de la conclusion de la paix de 1465. Dans l'ambassade que le sultan avait envoyée à la cour de Mathias se trouvait le petit-fils du despote G. Brankovitch, lequel ne retourna plus chez le sultan. C'était Vouk, fils de Grgoure, qui, probablement, occupait une place près d'Ali beg du sandjak de Smederevo, afin de maintenir plus facilement les Serbes dans la paix. Avec sa figure imposante et héroïque dans le sens le plus large de ce mot, le roi Mathias sut approcher Vouk de la couronne, lui donnant de suite le titre de magnat, et Slankamen pour résidence. Bientôt devenu voïevode des Serbes en Srem (Sirmie), ceux-ci s'enthousiasmèrent et plus que jamais jurèrent de combattre les Turcs partout et toujours. Les Serbes revoyaient la patrie glorieuse, et réunis autour de Vouk le surnommèrent Zmaï (le dragon). Avec Vouk, il y avait beaucoup de Serbes et quelques membres éloignés de sa famille, comme Paul Brankovitch (un des descendants de la ligne directe), Démètre Yakchitch (son gendre, qui aurait épousé (Yérine) une fille du despote Lazar), puis, Pierre Monasterlia, Paul Bakitch, et d'autres, grands héros ou descendants d'anciennes familles serbes. A peine, les Serbes en masse commençaient-ils à passer en Hongrie, se concentrant autour de Vouk, que le roi Mathias y trouva un danger pour lui ! La raison d'Etat lui commande en 1470 de

avec 70.000 esclaves. Alors, les deux frères serbes, Pierre et Michel, lui livrèrent une telle bataille, qu'Ali se sauva avec peine, laissant plus de 4.000 de ses combattants dans la Save.

diviser les Serbes de Hongrie ; il nomme Vouk voïevode du bas Srem, D. Yakchitch du haut Srem, P. Brankovitch en Banat et Yenopole (autour du fort Boros-Ieno ; en 1479, il devient ban de Tèmesvar). Quoique divisés, les Serbes ne manquèrent pas de montrer une bravoure comme on en trouve peu d'exemples dans l'histoire ; ces trois chefs serbes dévoués au roi Mathias passent pour les plus grands héros serbes du temps classique. Ils se battaient contre tous les ennemis du roi, et l'Europe dut entendre parler des *legio-nigra* ou feketo-sereg, composés de cavaliers serbes, que conduisait Paul Brankovitch ! Ce héros fut tellement chanté, même par les Roumains et les Hongrois, que ceux-ci le veulent à tout prix ; c'est ainsi que changeant son titre serbe de knez (prince) ils l'appellent Paul Kinysi ! Le peuple serbe, riche en héros, peut en prêter à ceux qui n'en ont pas ! Cependant, il est malheureux de voir le roi Mathias, poussé par le pape Paul II, forcer ses Serbes, vengeurs de leur patrie, à épuiser leurs forces à combattre leurs frères Tchèques (1468) au moment où le roi de France, Charles VIII, menaçait de faire une croisade, et où les Turcs massacraient les faibles de la Serbie, prêts à envahir la Hongrie, malgré la paix de 1465. Au printemps de 1469 les Turcs de Bosnie pénètrent en Dalmatie jusqu'à Zara, partout pillant et ravageant, ils en firent autant en Croatie qui ne se défendit presque pas ¹ ; dans le même but et la même année au mois de juin, ils passent en Slavonie, où ils furent repoussés par les Serbes, mais, ne pouvant plus repasser la Save remontée, ils se dirigèrent vers la Carniole, et ne retournèrent chez eux qu'après leur

¹ Suivant *Smiciklas Tade, Poviest hrvatska*, etc. Zagreb, 1882, t. I, p. 649.

passage à Cilli, emmenant avec eux plus de 30.000 esclaves ! Cette fois, le sultan, décidé à se lancer contre la Hongrie, devait s'assurer des frontières du côté serbe. Comme les Hongrois avec les Serbes défendaient Belgrade et Yaïtsé (sur le Vrbas), il lui fallait d'abord conquérir ces deux places fortes. En attendant, il érigea la forteresse de Chabats (1470) sur la droite de la Save, d'où les Turcs sortaient et faisaient des excursions dans le pays du roi Mathias, si bien qu'en 1471 ils arrivèrent jusqu'à Frioul. Le départ du sultan en Asie empêcha d'engager une guerre en Hongrie cette année. La Hongrie, à ce moment, subissait une crise : les guerres inutiles de Bohême avaient tellement épuisé les peuples, que les seigneurs hongrois se soulevèrent contre l'égoïsme du roi et offrirent la couronne à Casimir de Pologne (fils de Vladislav III, tué à Varna en 1444). Par un prompt retour de Bohême et en s'appuyant sur les Serbes, le roi Mathias sauva sa place. Dans la diète convoquée à Bude (sept. 1471), le roi voulut revenir à sa politique en même temps qu'il voulait s'assurer contre les seigneurs hongrois mécontents. Ce qui le fit proclamer *Vouk Brankovitch* pour *despote des Serbes en Hongrie* (1471-1485) favorisant en même temps et les autres dignitaires et Nicolas d'Ilok (un des seigneurs hongrois révoltés), comme prince futur de Bosnie (en attendant sa délivrance, il avait la partie nord possédée depuis la paix de 1465 ; et en vain, il essaya près de la veuve d'Et. Tomachevitch de se faire reconnaître des droits sur la Bosnie). A la suite de cette proclamation, le roi Mathias rétablit vite la paix en Hongrie, car les Serbes, enthousiasmés de leur despote et du bel avenir qu'ils prévoyaient, se lançaient contre tous les ennemis du roi, croyant celui-ci dévoué à leur cause. Le despote Vouk reçut le surnom de

Dragon, pour s'être brillamment distingué dans la bataille près de Bude, à la suite de laquelle Casimir retourna en Pologne. Cette fois les Serbes espéraient ne se diriger que contre les Turcs ; le roi Mathias, poussé par le pape Sixte IV, repassa encore en Bohême, passant pour combattre le roi Georges Podiébrad (1420-1471) et les hussites que la dynastie nationale. Pendant ces expéditions en Bohême les Turcs ne perdaient pas leur temps. En 1474, ils pénétrèrent en Hongrie jusqu'à Grand Varadin, du côté de la Dalmatie et en Transylvanie. Ce n'est qu'alors que le roi Mathias conclut la paix avec les Tchèques, 12 février 1475 (en gardant la Moravie et la Silésie), et la même année, en octobre, à la diète de Bude, on discuta sur une guerre avec les Turcs. De suite, en novembre, le roi attaqua Chabats (que Nicolas d'Ilok n'avait pu conquérir en 1472) et ne l'obtint qu'au commencement de 1476, quand il retourna à Bude pour célébrer son mariage. Par cette conquête, faite grâce à Vouk le Dragon et à ses Serbes, le roi Mathias électrisa le pape pour une croisade. Le despote Vouk, une fois la Save traversée, en fit autant pour la Drina, et arriva jusqu'à Saraïevo (1479) et Krouchevats (1480, puis retourna en Srem, avec 50.000 Serbes. De cette façon Malchva et une bonne partie de la Bosnie augmentèrent le terrain du despote où les Serbes purent se concentrer jusqu'en 1521 (chute de Belgrade). Dans cet intervalle, Vouk, avec une grande force, essaya de délivrer Smederevo, l'attaquant du côté du Danube et de Belgrade ; les Turcs de Kovine furent affreusement massacrés par les Serbes dont la plus grande partie était prise comme esclaves et déjà attachée de chaînes dans le camp turc ; quand ils parvinrent à s'en délier, alors les Turcs furent attaqués de tous côtés. Dès lors, le despote Vouk dirigea ses opérations

vers Smederevo. Il fit élever des palissades autour du fort, mais ni lui, sur terre, ni les petits bateaux serbes du Danube ne purent rien. Le roi Mathias qui célébrait ses noces déjà depuis plus d'un mois, ne lui envoya aucun renfort, et les grands bateaux commandés à Regensburg n'arrivaient pas. Dans cette situation, le despote lutta tout l'été, et en décembre, le sultan victorieux en Moldavie, se dirigea avec 40.000 combattants vers Smederevo qu'il délivra, et força le despote à se retirer (1476). L'année suivante, les Turcs crurent voir le roi Mathias. Du tout ! Celui-ci se dirigea contre Frédéric III d'Allemagne (1440-1493), emmenant avec lui Vouk, Yakchitch et beaucoup d'autres Serbes, ne laissant que Paul Brankovitch en Banat. Pendant que le roi Mathias et sa femme, en carrosse, s'acheminaient vers Vienne, et suivaient la bataille aux frais des Serbes, les Turcs, en 1477, ouvraient une campagne contre Venise, puis l'année suivante, traversaient la Dalmatie, la Croatie, l'Istrie, la Corniole jusqu'à la Carinthie (Frioul) et la Slavonie jusqu'à Ilok, emmenant 30.000 esclaves rien que de cette dernière ville, qui furent délivrés près de l'Una, grâce aux efforts de P. Zrini, ban de Croatie, et du despote Vouk, arrivé en toute hâte. Le 26 janvier 1479, Venise épuisée offrit la paix, Scutari et — l'alliance, dont se moquèrent les Turcs. Ce changement, surtout l'impossibilité de vaincre Frédéric III, poussa le roi Mathias à demander la paix, et enfin, à se diriger contre les Turcs. Mais ceux-ci, depuis le mois d'août 1479, l'attendaient partout, le long de la Save et du Danube. Au commencement d'octobre 1479, 40.000 Turcs de Smederevo traversèrent le Danube, et se lancèrent dans la basse Transylvanie, où ils pillèrent tout. Bathory, à la tête des Hongrois, des Serbes, des Saxons et des Valaques, les attendait à leur retour, près de Sas-Varoche. La bataille

s'engagea le 13 octobre, et fut des plus sanglantes ; Bathory, ayant six blessures, allait succomber, quand apparut Paul Brankovitch avec ses Serbes. Paul, comme partout, ne tarda pas à montrer sa bravoure et cette fois encore se faisait héros. Armé de deux épées, il se lança contre les Turcs, ouvrant de larges trouées et appelant Bathory : « Bathory, mon frère, dis-moi où tu es, me voici à ton secours ! » et l'autre agonisant répondit : « Me voilà, cher frère et camarade, me voilà, encore vivant ! O mon frère ! défends le royaume, défends la patrie, défends la religion !! ».....

Finalement, les Turcs furent vaincus ; Ali pacha, déguisé, se sauva avec quelques combattants ; les Serbes avaient remporté une victoire de plus, — oui, unis avec les Hongrois et les Valaques. Que n'avaient-ils su rester toujours unis ! De l'autre côté, le despote Vouk, en 1479, était arrivé jusqu'à Saraïevo en délivrant Yaïtsé et Srebrenik (le roi Mathias le nomma alors despote de Rachka), et, l'année suivante, avec Paul et Yakchitch avait abouti jusqu'à Krouchevats. En 1480, les Turcs ne purent pénétrer en Croatie et en Carniole que pour les piller, et, à la mort du sultan Mohammed (3 mai 1481), la Hongrie unie eût pu faire beaucoup contre les Turcs. En 1481, Skender pacha pénètre en Hongrie ; le roi charge Paul Brankovitch avec 32.000 combattants, Serbes en majorité (Yakchitch, deux frères Tekeli et d'autres), de le repousser, et le 2 novembre, Paul se dirige contre Smederevo. Arrivés à Orsova, les Serbes avec leurs chaïkas (chaloupes) débarquent bien vite toute leur armée près de Rame. Yakchitch se dirigea avec une partie contre les Turcs de Goloubats ; sur 1.000 cavaliers, la moitié furent tués, le pacha poursuivi fut décapité par Yakchitch, et le reste des Turcs, envoyés à P. Brankovitch, furent également achevés. A

ce moment, de Belgrade, arriva Vouk le Dragon avec Rosgogni, commandant de la forteresse, dont les forces furent réunies à celles de P. Brankovitch. Alors, par terre et par eau, on assiégea Smederevo. Cependant, on ne put rien faire contre la garnison du fort ; on excursionna tout autour, on se lança même par la Morava jusqu'à Krouchevats, mais ce fut tout ; surtout faute de flotte et de préparatifs nécessaires (ce dont le roi Mathias était responsable), Smederevo resta aux mains des Turcs. Les chefs serbes gagnèrent encore quelques batailles près de l'ancienne capitale, en 1482, puis se retirèrent, espérant y revenir bientôt. Pendant ce temps, le despote Vouk¹ insistait auprès du roi pour supprimer la dime que les émigrants serbes (orthodoxes) payaient aux prêtres catholiques ; ce que le roi accepta par la diète de 1481 (et renouvelé en 1495²). Le distingué historien hongrois *Szalay*, étudiant « la situation juridique des colons serbes » (Bude, 1861), trouve que toutes ces « concessions » n'étaient faites que dans le but d'attirer d'autres Serbes à immigrer ; dès qu'il y aura assez de colons, on n'en tiendra plus compte ! Quoique triste à constater, cela était vrai ! Cependant, que se passait-il du côté du sultan Bayezid II (1481-1512) ? Celui-ci ne pouvait faire grand'chose contre la Hongrie, tant que son frère Djem se tenait à la disposition des chrétiens ; enfin à Rhodes, en 1482, Djem offrit au roi Mathias tout l'empire des Serbes, moyennant se-

¹ Le roi Mathias, à titre de reconnaissance, donna, par une lettre datée du 12 avril 1482, beaucoup de terre au despote Vouk, lesquelles celui-ci énumère dans son testament du 3 mai 1485, et que le roi confirme le 12 août 1485 à l'adresse de la veuve.

² Heureusement qu'on étendit cette exception à tous les autres orthodoxes de Hongrie « *item quod Rasciani et caeteri hujus modi schismatici ad solutionem decimarum non astrigantur.* »

cours contre le sultan. C'est pourquoi Bayezid II, en 1483, s'adressa à Mathias, conclut une trêve de cinq ans, puis la prolongea de trois ans, et acheva complètement la conquête de l'Herzégovine¹. De suite le roi Mathias se dirigea contre Frédéric III et, grâce aux Serbes, le 1^{er} juin 1485, rentra dans la capitale de Vienne. Malheureusement pour les Serbes, qui se réunissaient de plus en plus autour de Vouk, leur espoir, celui-ci mourut dans sa capitale de Slankamen le 16 avril 1485, ne laissant que sa veuve Barbare (mariée 1481-1482; fille de Sigismond, comte de Frangipani). Il fut pleuré par tous les Serbes, et des poètes, le rangeant parmi les plus grands héros serbes sous le surnom de Dragon et de Dragon de feu, ont composé les plus belles pesmas qui ornent l'héroïque épopée des Serbes. Qui remplaça le despote Vouk, Nicolas d'Ilok, l'autre chef des Serbes, étant mort peu avant ?

Le roi Mathias, dans ses guerres contre l'empereur Frédéric III, aboutit à Frioul, où vivait la famille du despote Etienne Brankovitch. Les deux adversaires savaient bien toute la puissance qu'ils pourraient un jour tirer de la famille du despote, ce qui fit que l'empereur Frédéric III le protégea, et après la mort du despote Vouk, le roi Mathias ne tarda pas à engager des pourparlers avec la veuve Angelina et ses deux fils Georges et Jean, afin qu'ils passent en Hongrie. Les pourparlers durèrent assez longtemps, car la famille du despote ne voulait pas froisser Frédéric III, et ce n'est que d'accord avec lui qu'elle passa en Hongrie, à Pâ-

¹ Malgré cette paix, les Turcs n'ont cessé de pénétrer en Hongrie et de la piller; ainsi, en 1483, 1484, le despote Vouk avec les bans de Croatie délivra sur les bords de l'Una les captifs que les Turcs emmenaient avec eux.

ques 1486. Le roi Mathias tout en voulant remplacer le despote Vouk par un des membres de sa famille, craignait toujours de voir à la tête quelqu'un qui pourrait devenir puissant et, par conséquent, dangereux pour lui. Aussi, avant leur arrivée, il voulait faire passer la despotesse Angelina comme le chef le plus naturel et, à ses deux fils, tout en les gratifiant du titre de seigneur, il ne livra que sa lettre de gage, par laquelle il reconnaît avoir reçu d'eux 12.000 ducats et leur donne le bien de Berkzö, *vocatum in comitatu de Volko* (Vouk) *habitu*, et se dispose à reconnaître Georges comme le futur despote des Serbes en Hongrie. Ainsi, l'ancienne faute de Sigismond envers le despote Etienne allait être réparée par le roi Mathias. La mère, Angelina, s'installa à Srem, à la place de Vouk, vivant d'une vie retirée et soulageant les malheureux immigrants (d'où le surnom la « mère » et probablement mourut religieuse vers 1516); son fils le despote *Georges* (1486-1496), reprit le pouvoir avec son frère Jean, choisissant Koupine pour résidence. De cette façon, les Serbes pouvaient attendre plus sûrement le lendemain, d'autant plus que le sultan Bayezid II cessa ses attaques, ne demandant que la paix à cause de son frère Djem. L'ambassade, que le roi Mathias, en 1487, envoya au sultan, avait pour chef Demetre Yakchitch, qui devait consentir à la prolongation de la trêve, mais aussi s'assurer de l'état de la Turquie. Yakchitch s'acquitta bien de sa tâche, mais lors de son retour de Constantinople, presque arrivé à Smederevo, son compagnon Gazi-Moustapha pacha l'attaqua subitement et parvint à le tuer. La mort de l'héroïque voïevode Yakchitch fut une perte réelle pour les Serbes. De suite le sultan envoya une ambassade auprès de Mathias (1488); le roi se contenta de ses excuses! Peu après ce dernier mou-

rut (11 avril 1490) et les Serbes chaïkachis lui rendirent un dernier honneur en transportant son corps de la nouvelle capitale Vienne à Bude.

La mort de M. Corvin fut une douleur pour les Serbes ; ceux-ci, quoique déçus de n'avoir pas vu toutes les promesses du roi réalisées, sympathisaient bien avec lui, car ils avaient eu un chef sous lui, et en attendant de pouvoir délivrer la patrie, ils jouissaient de quelques privilèges en Hongrie. A partir de sa mort, les Serbes furent de plus en plus blessés par la cour, dans les guerres contre les Turcs, ils furent les premiers à verser du sang pour défendre la Hongrie, mais dans la paix, ils étaient les derniers qu'on cherchât à contenter, et les catholiques les poursuivaient de plus en plus. Même, les Hongrois ont encore ce dicton : « la justice est morte, depuis que le roi Mathias est mort. » Alors, commencèrent autour de la succession du trône une série de luttes, les rivalités oligarchiques éclatèrent et bientôt de plus affreuses haines sociales, couronnées par de terribles jacqueries. Tout cela ne servit qu'aux Turcs à devenir victorieux à Mohacs. Dans ce chaos, la situation des Serbes était la plus difficile, d'autant plus que les Turcs recommençaient leurs incursions en Hongrie, non préparée à les repousser énergiquement. Pour comble, les Serbes se divisèrent aussi : les despotes Georges et Jean prirent parti pour le fils de M. Corvin (Jean), tandis que le voïevode Paul Brankovitch soutenait la candidature de Vladislav Jaguillon ; celui-ci, victorieux, empêcha les Serbes des despotes Georges et Jean de passer du côté de Maximilien d'Allemagne, et en 1491, tous les Serbes se retrouvèrent sous le roi Vladislav (1490-1516). Il était temps ; le sultan se disposait à conquérir Belgrade et à passer en Hongrie. Au commencement de 1491 une armée

turque passe en Transylvanie, pour traverser la Theiss et attaquer Bude, tandis qu'une autre assiégeait Belgrade. Cette fois encore les Serbes sauvèrent la situation. P. Brankovitch après avoir battu les Turcs en Hongrie, repassa le Danube et les repoussa loin de Belgrade. Durant l'automne de la même année (1491), le sultan voulut profiter de la rancune du roi Vladislav contre le despote Georges (lors des luttes autour du trône), et de la discorde qui éclata en Srem entre le despote Georges et Laurentie soutenu par les Hongrois, croyant que les Serbes divisés et blessés ne le combattraient plus. De sorte que la Hongrie fut attaquée de trois côtés : une armée passa en Banat, une autre en Croatie, et la troisième assiégea Chabats. Devant un tel danger, le roi Vladislav mit tout son espoir dans les Serbes et l'écrivit à l'archiépiscophe Pierre : *Georgium quoque Rasciae despotem ad propulsandum communi studio discrimen adhortatus est*, etc. Cependant, l'hiver venu, les Turcs, suivant leur habitude, remirent leur projet au printemps prochain, avec plus de force. Ce qui arriva. Les Turcs attaquent Belgrade, mais ne pouvant pas la conquérir, de même que Chabats, passent en Srem et en Slavonie. Là devant Ilok au mois de juillet 1592, le voïevode P. Brankovitch les attendait. Avec ses Serbes, il leur livra une telle bataille que le carnage qui s'ensuivit fut épouvantable ; plus de 15.000 chrétiens enchaînés qui se trouvaient dans le camp des Turcs, devant le désastre de ceux-ci, réussirent à se déchaîner, et alors les Turcs, du coup, se trouvèrent entourés et massacrés sans pitié ; plus de 10.000 Turcs couvrirent le champ de bataille, et 7.000 furent captivés. Tandis qu'ici le pacha Michaïl-Oglou était battu et tué, en Transylvanie, les Hongrois en faisaient autant de Kadim-Souléiman pacha. En 1493,

les Turcs de Smederevo repassent en Transylvanie, mais ils n'essuient encore qu'un échec, de même que ceux de la Drave. Au commencement de l'année suivante, P. Brankovitch traverse le Danube gelé, décidé à délivrer Smederevo. Il détacha 3.000 de ses cavaliers pour attaquer les Turcs des environs, tandis que lui dirigeait tous ses efforts contre le fort. Malgré sa bravoure, ayant cinq blessures, il ne parvint qu'à démolir deux redoutes défendant le fort, sans pouvoir rien faire de plus. A l'automne, il fait passer en Hongrie beaucoup de butin et un grand nombre de Serbes émigrants, tandis que lui, à la fin de l'été, se dirige vers Belgrade, après avoir, en route, dispersé Kadin pacha et ses 8.000 cavaliers. Rentré à Belgrade, Paul découvre une conjuration de la garnison hongroise qui allait livrer le fort aux Turcs ; il ne tarde pas à châtier terriblement les principaux conjurés et ainsi rétablit l'ordre (1494). En signe de reconnaissance de tant d'exploits héroïques accomplis par P. Brankovitch, le roi Vladislav, *consideratis etiam meritis et fidelibus*, le gratifia de la *judex curiae*. Les Serbes espéraient autre chose, mais le roi Vladislav ne savait ni les comprendre ni se rendre compte des circonstances, et les Turcs n'en profiteront que davantage. Car, P. Brankovitch à peine rentré à Tèmesvar apprend que les Turcs assiègent Belgrade. De suite, avec 10.000 cavaliers, il se rend sur la place et éloigne l'ennemi, mais, une partie des repoussés trompe Paul, et par Mitrovitsa pénètre en Srem, suivant la Drave jusqu'à Petave, emmenant plus de 7.000 captifs. Le despote Jean délivre Mitrovitsa et la détruit ainsi que Raoltzé (les deux en Srem). Alors le roi Vladislav se précipita vers Temesvar, et le prince P. Brankovitch vint au-devant de lui. Malheureusement, le héros serbe eut une attaque d'apoplexie qui lui paralysa

la langue. Ne pouvant parler, ce Serbe tomba à genoux, et par des efforts inouïs, il parvint à montrer de la main droite l'endroit où se trouvaient les Turcs, puis faisant voir son cou, il semblait lui dire qu'il donnait sa vie pour repousser les Turcs. Le roi, les larmes aux yeux, l'embrassa chaudement et le releva, puis lui montra l'armée venue avec lui. Emu, le prince Paul jeta quelques cris, sortit son épée et la brandissant il signifiait qu'il sabrerait les Turcs. Le roi n'en demanda pas davantage. Il chargea son commandant Barthélémie avec 14.000 cavaliers de se mettre à la disposition de P. Brankovitch pour débarquer près de Smederevo. Les alliés campèrent près de l'ancienne capitale serbe et firent tout leur possible pour conquérir le fort ; ne pouvant y parvenir ils se mirent à piller et aboutirent aux montagnes de Tsrni Vrh ; par Belgrade, au mois de novembre 1494, ils rentrèrent en Hongrie. Peu de temps après les Serbes éprouvèrent une nouvelle douleur : P. Brankovitch mourut sans laisser d'enfants. Tant de coups que les Serbes subirent dans un si court délai leur semblaient de très mauvais augure. Le despote Georges, il est vrai, vivait encore, mais ne jouait pas le rôle de son cousin et prédécesseur Vouk. D'un tempérament nullement belliqueux le despote Georges se laissa effacer par les autres héros serbes depuis l'avènement du roi Vladislav et surtout depuis qu'il n'arriva pas à se rapprocher du roi par son projet d'épouser Isabelle d'Aragon, duchesse de Bari, nièce de Béatrix, reine de Hongrie, qui tenait à avoir un mari catholique. Le despote Georges, quoique agissant toujours d'accord avec sa mère et son frère cadet, ne trouva rien de mieux, pour sortir d'une situation si délicate, que de rentrer dans la vie religieuse. Déjà, depuis son arrivée en Srem, il avait fondé le monastère de Krou-

chedol (1486); penchant vers l'Eglise, il tenait à combattre le catholicisme de plus en plus dangereux pour les Serbes, en soutenant l'orthodoxie. Guidé par cette idée il se fit religieux, peut-être en 1497, et rentra tout à fait dans sa pieuse fondation en 1499, sous le nom de Maxime; en 1503, il partit en Valachie, où devenu métropolite en 1513, il rétablit le monastère Ardjis, puis retourna en Srem, où il mourut le 16 janvier 1516. Son frère *Jean* devenu despote, par sa bravoure, arrive à gagner complètement la confiance du roi et de tous les Serbes. Bien résolu d'agir pour la délivrance de la patrie, il ne se ménagea pas pour accomplir sa tâche difficile. Ayant autour de lui des masses de Serbes, la diète hongroise de 1498 le rétablit en sa dignité de despote en lui demandant le contingent de 1.000 cavaliers. Le roi par son envoyé Pierre Morovitch (Serbe) conclut une trêve de trois ans, et le sultan, depuis 1495, dirigea sa grande armée contre Venise. En 1500, celle-ci à bout de résistance, parvint avec le pape Alexandre VI à monter une petite coalition des chrétiens (Ferdinand II d'Espagne et Louis XII de France) contre Bayezid II. Mais le représentant de Venise auprès du roi Vladislav (Sébastien Justinien) dut beaucoup insister pour le ranger aussi du côté des alliés (l'alliance fut signée à Bude à la Pentecôte 1500). Les alliés devaient se diriger contre la Bosnie, où les Turcs, comme on a déjà pu en juger, avaient établi leur principal campement. Pour donner une preuve de plus de la façon dont les Serbes de cette époque respiraient, nous invoquerons la correspondance du représentant de Venise (S. Justinien) à la cour de Hongrie. L'ambassadeur avait peint le despote Jean, comme une figure des plus nobles; il le loue et dit que, par la conversation tenue avec lui, il a appris qu'il peut toujours

sortir 2.000 cavaliers et aussi qu'il désire être despote de la Serbie délivrée. De plus, le 11 mai 1500, il communique les paroles de l'ambassadeur P. Morovitch, que, lors de sa mission chez le sultan, les Serbes de tous côtés venaient le trouver lui disant : « Pourquoi perdez-vous le temps, et ne vous levez pas de suite contre ce sultan, afin de délivrer les chrétiens des souffrances et de l'esclavage ? Nous préférons tous mourir plutôt que de vivre davantage dans cette honteuse situation ! On nous prend tout : notre nourriture, nos biens, nos fils ; on nous enlève nos femmes et nos filles et on les souille devant nos yeux. Par l'amour de Dieu venez, les uns, par terre (de la Hongrie), les autres, par mer (de Venise) ; il vaut mieux, même pour vous, succomber sur le champ de bataille que d'attendre que les Turcs en fassent autant de vous et des vôtres »... Et les Serbes forcés d'entrer dans les rangs des combattants pour le sultan, lui disaient : « Levez-vous enfin ; dès que les armées seront rangées l'une contre l'autre, nous abandonnerons les Turcs ! etc. ». Le même représentant de Venise écrivait aussi le 19 mai, qu'il avait causé avec « Duca Piero di St-Saba » c'est-à-dire avec un des petits-fils de St. Kossatcha que le peuple de Bosnie avait choisi comme chef, pour les mener contre les Turcs ; « que les Serbes à l'apparition des chrétiens se lèveraient tous, et que plus de 40.000 Serbes, âgés de 15 à 60 ans, ne demandaient qu'à mourir en combattant », etc. Mais, on ne savait pas profiter de tous ces généreux élans des Serbes. Les alliés étaient-ils en réalité chrétiens, ou par tradition devaient-ils toujours se laisser envahir par négligence et indifférence proverbiale ? Le despote Jean, de son côté, offrit à Venise de lever 1.000 cavaliers et 1.000 fantassins tous Serbes, et, disait-il, s'il avait de l'argent, de prendre des armes pour en fournir à

tous les Serbes contre les Turcs. Mais Venise préférait agir longtemps par la voie diplomatique, tandis que le despote n'y tenait pas beaucoup. Il traversa le Danube, et le 29 juillet 1501 apparut devant Belgrade, s'allia avec son commandant Georges et se dirigea vers Smederevo, à la tête de 14.000 combattants. Ceux-ci, après avoir terriblement battu et massacré les Turcs près de Smederevo, ne pouvant prendre cette ville, se lancèrent le long de la Morava et se mirent à piller. De retour Kerin pacha attaqua le despote ; les Turcs furent battus et le pacha capturé. De nouveau, le despote attaque Smederevo et, encore une fois, faute d'engins, doit renoncer à la délivrer ; il retourne en Srem avec beaucoup de butin et 2.000 captifs, tandis que Pierre de Transylvanie attaque Vidin et Kladovo. Cette petite attaque du despote Jean provoque beaucoup de soucis chez les Turcs ; ceux-ci la considéraient comme l'avant-scène de la levée des chrétiens coalisés. A la fin de 1501, le despote Jean fut considéré comme le chef général de l'armée serbe-hongroise qui attaquerait la Turquie. Aussi, les Turcs cherchaient-ils à gagner le despote et à faire échouer le projet d'une croisade. Mais le despote, avec 2.600 cavaliers serbes, la même année, vers Noël, traverse la Save et, suivant Koloubara, aboutit au Monténégro, puis s'en retourna. Les Turcs continuaient encore les pourparlers de paix en janvier 1502. Au mois de mai, le despote avait sur le Danube 10.000 cavaliers. Devant un tel homme, le sultan, entre le 4 et le 12 juin, offrit au despote une partie de la Serbie, comprise entre la Morava et la Bosnie, afin qu'il contribuât à la conclusion de la paix. Le despote ne se laissa pas égarer ; le 29 juin 1502, il engageait des luttes avec les Turcs de Bosnie et les battait près de

Zvornik. Il devait retourner une fois de plus, le roi Vladislav ne voulant pas se battre en personne, ni lui assurer des renforts par derrière. Le roi préférait chasser les oiseaux des environs de sa capitale que d'aller à une chasse contre les Turcs ; il n'aimait pas ce gibier et ne répondait pas du tout à la place qu'il occupait. Le despote Jean ne pouvant gagner le roi Vladislav à profiter de l'occasion de finir avec les Turcs, à son tour, envoya son frère Maxime auprès de Venise. Mais celle-ci n'osait plus se mesurer avec les Turcs, ni mettre une flotte à la disposition du despote ; elle conclut la paix la même année 1502, et la Hongrie en fit autant l'année suivante. C'était un coup mortel pour le despote : il voyait tout perdu. Il tomba malade à Koupinik, premier siège du despote, puis passa à Berkasovo, le siège actuel, où il mourut le 10 décembre 1502, ne laissant que sa femme Hélène (fille du voïevode Démètre Yakchitch, mort en 1552) et sa fille Marie (épouse de Ferdinand, comte de Frangipani, ban de Croatie). La mort du despote Jean fut une perte inappréciable pour tous les Serbes, surtout pour ceux de la Hongrie, envahie par les jésuites.

Pour tous les efforts montrés par le despote Jean, l'église l'honore de même que son frère, évêque, et leur mère Angeline (tous enterrés au monastère de Krouchedol) ; grâce à eux beaucoup de monastères et d'églises furent dotés et rétablis, quelques-uns fondés (Opovo en Srem, etc.). Ainsi, avec le despote Jean, finit le dernier vestige de la dynastie serbe, datant de Némagna le Grand. Le roi Vladislav comprit toute la difficulté de laisser les Serbes sans chef, c'est pourquoi, à la mort de Jean, la despotesse Hélène fut tacitement reconnue comme leur représentant. Les Serbes se groupèrent autour d'elle, mais leur situation était telle

qu'il leur fallait, avant tout, un chef pour les conduire contre les Turcs, qui à chaque instant passaient la Save et pénétraient en Srem. A cette époque, la Hongrie subissait aussi une des plus grandes crises de son existence : les haines sociales épuisaient et énervaient tous ceux qui portaient un nom et qui se sentaient quelqu'un dans le pays. Pour nous, il suffit de le rappeler, en y ajoutant que le roi était impuissant à remédier à la situation, et, par sa conduite, il anéantissait tout élan et l'énergie de quelques patriotes. Dans de telles conditions que pouvaient faire les Serbes, ou plutôt, le roi pour eux ? La despotesse Hélène continuait à passer comme le plus naturel successeur à la place de son mari, et elle resta telle jusqu'à sa mort (1521). Mais, là où le peuple hongrois bouillonnait, divisé et livré au parti oligarchique, ce dont le sultan seul profitera, le peuple serbe en Hongrie était aussi atteint¹, et la couronne ne savait trop comment agir : fallait-il placer un Serbe à la tête de ce peuple, lequel servirait bien l'intérêt du pays en repoussant les Turcs ; mais, comme il se refuserait aux chauvins hongrois et aux jésuites, peut-être la haine le tournerait-elle contre le pays, déjà entamé et si affaibli par ses enfants ? Nous savons que le roi de Hongrie ne tenait pas du tout à travailler à la délivrance, ni au développement de la nationalité serbe ; mais, cette fois, depuis la mort du despote Jean et avec le commencement du xvi^e siècle, les Serbes en Hongrie sont de plus en plus maltraités, et n'auront plus que rarement un chef de

¹ C'est à ce moment, donc peu après la mort de l'évêque Maxime, que celui-ci avec sa mère dut prendre les corps de son père et de son frère, et partit en Valachie, chez Radoul, pour en revenir peu de temps après.

leur sang; s'ils en ont un, ils ne l'auront que de nom avec le titre vague de leur supérieur, menacés ainsi d'être complètement refoulés, englobés et refondus par les Hongrois. Le roi Vladislav aurait donc encore laissé les Serbes sous la despotesse Hélène, si les grandes et fréquentes incursions des Turcs n'avaient fini par lui faire comprendre tout le danger qu'il y a à laisser davantage les Serbes sous une femme chef; par la crainte injustifiée (la raison d'Etat) de leur nommer un despote, il arriva à autoriser la despotesse à se faire seconder par un ou deux membres, plus ou moins alliés de sa famille.

Le roi évitait adroitement de nommer pour despote un des héros serbes, qui aurait été chaleureusement entouré par les Serbes. Et c'est alors, dans cette politique confuse envers les Serbes, qu'à côté de la despotesse Hélène on voit ses deux aides Stephan-Etienne Stilanovitch (de Pachtrovitch) et Jean Berislavitch, sans pouvoir trop distinguer lequel était le premier, ou si tous les deux la secondaient en même temps. D'après tout il semble que Jean Berislavitch était le mieux vu du roi et des Hongrois, car il était allié avec la despotesse ¹, surtout catholique, et d'origine croate. Justement parce qu'il n'était pas orthodoxe, et qu'il passait pour un des nobles les plus riches, en s'approchant trop de la couronne et en s'éloignant de la plèbe, les Serbes ne sympathisaient pas avec lui, et se groupaient autour d'autres héros, pour se

¹ D'après les recherches du distingué professeur Moussitch (Rad, VIII, 63-78) la veuve du Zmaï despote Vouk, Barbare, aurait épousé Fragne Berislavitch (vers 1494-1495, et parent de Jean B.), et Jean Berislavitch la veuve Hélène, donc la despotesse, en héritait le titre.

retrouver sous Stephan Stilanovitch. C'est pourquoi on ne cite pas ce J. Berislavitch à la tête des Serbes contre les Turcs, quoiqu'il fût obligé de fournir un contingent de 1.000 cavaliers ; on trouve son nom (parmi les magnats) plutôt dans quelques actes rédigés à propos de cérémonies de la cour, et même là, on ne le retrouve plus après 1510, à l'époque où il portait ses efforts à arracher la Dalmatie des Vénitiens pour l'attacher à la Hongrie. Ce ne fut pas de même pour St. Stilanovitch. Mais d'abord, rappelons-nous que le roi Vladislav avait à Bude, le 20 août 1503, à l'exemple de Venise, conclu une trêve de sept ans avec Bayezid II. De ce traité il ressortait surtout ceci : les deux partis s'engagent à cesser désormais leurs incursions et leurs pillages ; la Hongrie conserve (dans la Bosnie) Yaïtsé et Srebrenik, ainsi que Chabats et Belgrade. En réalité, les Serbes de Hongrie ne se groupaient qu'autour de St. Stilanovitch, venu d'Herzégovine, et installé d'abord à Morovitch en Srem, où il se distingua par ses luttes contre les Turcs. Soutenu par la couronne, en 1507, il fut obligé de lui fournir 1.000 cavaliers, mais repoussé de Srem par les Turcs, il choisit pour siège Siclos de Baragna (1508). Tandis qu'en Hongrie, la plus terrible jacquerie qu'on eût vue en Europe centrale, se déchaînait, les Turcs continuaient leurs incursions. Contre la noblesse ayant tous les droits se dressait la plèbe ayant tous les devoirs ; le sentiment national allait se perdre devant les Turcs envahisseurs, lorsque la croisade du pays fut confiée à Georges Dozsa et celui-ci trouva « que le peuple a dans le pays de pires ennemis que les Turcs », et 40.000 combattants attaquèrent la haute noblesse et le clergé du pays. Le sultan Bayezid II était déjà remplacé par Selim I^{er} (1512-1520) qui conduira les Turcs à l'apogée de leur puis-

sance, quand les Serbes, vu la désorganisation de la Hongrie, eux aussi se décidèrent à réclamer leurs privilèges et garantie de leur autonomie locale. Même, un certain nombre d'entre eux se mit sous St. Stilanovitch et protesta contre toutes les vexations et injustices faites aux Serbes. Les seigneurs hongrois en tenaient compte, et s'en vengèrent aussi bien sur tous les Serbes sans exception que sur St. Stilanovitch, dès que les rebelles furent écrasés (par les Bathory, les Zapolya, les Pérényi réconciliés); et, par le fameux « *decretum tripartitum juris* » de 1514, établissent, entre autres, que la propriété n'appartient qu'au seigneur terrien, et que le paysan n'a que le droit d'exiger le salaire de son travail, sans pouvoir citer un noble devant la justice, etc.

Ainsi, dans cette servitude pure, simple et perpétuelle, les Serbes devaient rentrer aussi ! Ce fut presque grâce à la raison d'État, que la victoire resta aux mains des Turcs, à Mohacs. Tout de même, avec l'étouffement de la jacquerie, les Serbes se concentraient pour soutenir la lutte contre les Turcs. Le sultan Sélim I^{er} occupé en Asie, Jean Zapolya, voïevode d'Ardel (basse Transylvanie), se mit à la tête de quelques milliers de Serbes et de Hongrois enthousiasmés, et traversa le Danube. De Belgrade, il se dirigea contre la forteresse d'Avala (Gernovagne), d'où les Turcs guettaient le moment de s'emparer de Belgrade. Malheureusement, les Turcs gagnèrent la bataille décisive le 9 juillet 1515, et la même année (4 octobre), St. Stilanovitch mourut, de la main hongroise, paraît-il, en tous cas, pas de mort naturelle. Les Serbes de Hongrie en furent très attristés, et à titre de reconnaissance placèrent son corps au monastère de Chichatovats (en Srem) et l'église le proclama saint. Avec lui, s'en alla le der-

nier vestige des chefs serbes en Hongrie. Car, le roi Vladislav, mort le 13 mars 1516, son fils mineur Louis II devint vite la proie des grands seigneurs qui soutenaient la corruption, et poussaient le pays vers l'abîme ; ceux-ci firent refuser au sultan, d'accord avec le pape Léon X, la paix demandée, et ainsi, prépara aux Turcs une de leurs plus belles victoires en 1526. Cependant, le sultan Selim I^{er} victorieux, dès qu'il revint d'Égypte (1517), sans vouloir se lancer contre la Hongrie, ordonna à son beglerbeg de Bosnie, de piller et de faire des incursions dans les environs. Alors, le 28 mars 1519, la Hongrie consentit à une trêve de trois ans, — ce qui n'empêcha pas les Turcs de piller tant qu'ils purent. Ce n'est qu'à la mort de Selim I^{er} (21 septembre 1520) que le pape et les seigneurs hongrois se tranquillisent, croyant que son jeune fils Soliman (1520-1566) ne sera pas un guerrier comme son père. Cependant le grand siècle des Turcs était largement ouvert : Selim I^{er} avait peu régné (huit ans), mais le poète Kémal-pacha-Zadé disait de lui « qu'il avait fait en peu de temps de grandes choses, et que ses lauriers avaient couvert la terre de leur ombre » ; Soliman le Grand écrivait à François I^{er}, « nuit et jour mon cheval est sellé et mon sabre est ceint » ¹. En effet, Selim I^{er} mourut au moment où il préparait une expédition contre l'île de Rhodes ; Soliman avait, avant tout, deux points à conquérir : Belgrade et Rhodes.

De suite, il dépêcha le tchaouche Behramt au roi Louis II, pour réclamer le tribut, ou sur son refus, de lui déclarer la guerre ; l'orgueilleux entourage du roi, excité par le pape, fit massacrer le tchaoutche avec toute sa suite, puis jeter dans un étang. Furieux, Soli-

¹ A. Vandal, *Une ambassade française*, etc., p. 5.

man quitta Constantinople et se dirigea droit contre Belgrade, avec une force telle, qu'on peut facilement en juger, si on ajoute que 3.000 chameaux portaient les canons et les munitions, et 30.000 autres, seulement la nourriture pour l'armée ! Malgré l'hiver, le 19 février 1521, Soliman arriva à Sofia, où il divisa l'armée en trois corps : lui avec son beglerbeg de Roumélie, Ahmed, se dirigèrent contre Chabats ; le grand vizir Piri devait faciliter la conquête de Belgrade en attendant le retour du sultan, et Mohammed Michaïl-Oglou avait pour mission d'aller en Ardel (basse Transylvanie). Devant une telle situation, que se passa-t-il en Hongrie ? Loin d'elle, le pape était bien occupé par les réformistes, et par les révolutions, surtout celles d'Allemagne ; la défense du pays était nulle, les seigneurs trop orgueilleux épuisaient le peuple, sans pouvoir solder les fonctionnaires ; les commandants de Belgrade, Frantz Hedervari, et celui de Chabats, Valentin Terek, étaient fâchés avec le roi, et lui réclamaient le remboursement d'une dette pour lui rendre les forteresses ; les Serbes chaïkachis auraient dû être soldés depuis longtemps mais ils ne pouvaient rien toucher, et à peine pouvaient-ils se nourrir, ni pouvoir acheter des munitions. Pour compléter la description de cet état de choses, il faut rappeler, que même le principal cuisinier du roi devait mendier auprès des seigneurs, pour pouvoir lui préparer ses repas ! Au dernier moment, au mois de juin, le roi et les seigneurs pensèrent à la défense ! Ils firent ordonner dans tout le royaume de promener une épée ensanglantée — comme les Turcs, en grand danger, faisaient avec le drapeau de Mahomet — pour enrôler le plus de soldats possible. Mais, le peuple ne savait pour qui il devait se battre, et on ne recueillit qu'à peine 60.000 hommes, qui furent concentrés à Batchka.

Dans ce même moment, Ahmed pacha, au bout de sept jours, malgré la bravoure de Simon Lolodia, emportait Chabats, le 8 juillet 1521. Pour faciliter la chute de Belgrade, Piri pacha envoyait Hozref pacha conquérir Zemlin (en serbe Zemoun). Ce fort fut défendu par 500 Serbes chaïkachis, sous le commandement de trois héros : les frères Michel et Marko Skoblitch et Pierre Ovtcharevitch. Ils succombèrent au bout de quelques jours, devant les canons qui ne cessaient de cracher des boulets, le 27 juillet. Tous les Serbes furent massacrés ; au principal assaut, Marko fut trouvé blessé et évanoui, les Turcs lui demandèrent de se convertir, sur son refus il fut jeté à des éléphants pour être écrasé et broyé. Cette fois, les Turcs se lancèrent en Srem, se dirigeant vers Koupine. La despotesse Hélène y fut surprise, mais devant le danger, elle fit dire au sultan resté à Chabats, qu'elle voulait bien se rendre avec ses Serbes, à condition d'avoir la vie sauve. Le sultan accepta et lui envoya un ambassadeur. A son arrivée, celui-ci fut saisi et attaché, puis la despotesse le fit conduire au roi, tandis qu'elle se sauvait chez ses frères Yakchitch, à Vilagosvar. Alors, le sultan ordonna qu'on parcoure le pays de Srem sans pitié, ce qui fut fait, malgré quelques résistances héroïques des Serbes, forcés de reculer faute de munitions et devant le nombre. Pendant ce temps, le sultan se dirigeait vers Belgrade assiégé depuis trente jours. Soliman y perdit encore un mois devant la résistance de 700 combattants, en majorité Serbes, sous le commandement de Blageo Olah, Jean Botié et Jean Morgaï. Soliman, désespéré, allait livrer le vingtième assaut, sans beaucoup d'espérance. En ce moment, sur l'indication, paraît-il, d'un traître More, le sultan apprit le côté le plus faible de la défense ; de suite, il fit

miner, de ce côté, le fort, et commença à massacrer tous les habitants serbes de la ville. Ceux ci se précipitèrent vers le fort pour s'y sauver, mais, chose incroyable : la discorde éclata entre les Hongrois et les Serbes, provoquée par l'intolérance religieuse ! Ajoutons à cela que les Serbes mirent le feu à la ville, et que les endroits minés éclatèrent tout à coup, démolissant une partie du fort. Alors la garnison de Belgrade capitula, le 29 août 1521. Le sultan y entra, massacrant tous les défenseurs, malgré sa promesse de leur accorder la vie. Le fort fut vite rétabli, muni de 200 canons et de 300 janissaires, puis ajouté au sandjak de Smederevo, formant désormais le pachalik de Belgrade sous le commandement de Bali beg. Avec la conquête de Belgrade, la frontière ottomane était rejetée de la Save au Danube et à la Drave. Durant toutes ces catastrophes, Louis II ne bougeait pas ; il restait immobile sur le champ de Mohacs en Baragna (entre la Drave et le Danube). Il donnait, il est vrai, des ordres, mais les seigneurs hongrois, considérant toujours le roi comme leur jouet, ne les exécutaient pas : Bathory devait défendre Srem et la Slavonie, il s'arrêta à Titel ; Jean Zapolya d'Ardel ne voulait même pas se rendre auprès du roi, sous prétexte d'être forcé de se défendre contre Michaïl-Oglou, tandis que celui-ci, en Transylvanie, n'avait pour tâche que d'arrêter le passage des Hongrois, et par conséquent de faciliter la chute de Belgrade. Dans ces tristes conditions, dès que le roi apprit que Soliman ne repasserait pas la Save, il congédia son armée de 10.000 hommes. Il se dirigea vers Bude, décidé à accuser beaucoup de ses seigneurs hongrois, parmi lesquels on trouve comme traîtres les commandants Fr. Heder-
varia, V. Terek, Blageo Olah. Enfin, une fois de plus les Serbes seuls, courageusement se battirent sur leur

sol, et s'ils avaient été autrement armés et préparés, qui sait s'ils auraient succombé en défendant Zemlin, Chabats, et surtout Belgrade, qui ouvrit la porte jusqu'à Bude? Les Serbes firent ce qu'ils purent, on n'en peut dire autant des Hongrois. Du reste, ceux-ci ne se rendaient pas suffisamment compte de la perte faite dans ces trois forts, tandis que les Serbes, tant qu'ils avaient pu en disposer, avaient regardé leur délivrance comme prochaine. Aussi, la chute de Belgrade fut-elle, pour les Serbes, un des plus tristes événements, ils ne voyaient plus nul endroit possible pour se concentrer et se préparer à la lutte. Après la chute de ces trois places fortes, beaucoup de familles serbes émigrèrent en Hongrie; en repassant la Drave, elles retrouvèrent Radiche Bogitch, P. Monastirlic, les six frères Bakitch et d'autres vaillants Serbes (1522) qui rallieront le courage de tous à combattre pour la patrie. Cette fois, le roi Louis II ne tarda pas à récompenser les Serbes, et pour les attacher davantage à la couronne, il leur reconnut pour chef Radiche Bogitch, un des plus grands héros serbes de son temps. Les Serbes ne pouvaient recevoir cet acte qu'avec joie, et se groupaient de plus en plus, décidés de combattre partout les Turcs et d'aider tous ceux qui voudraient les conduire contre leur ennemi séculaire. Ainsi, en attendant de voir le sultan, le roi Louis II vient de faire acte d'un homme mûr vis-à-vis des Serbes; de plus, pour être tranquille du côté de l'Allemagne et y trouver un allié, il se maria, le 13 janvier 1522, avec Marie, petite-fille de Maximilien I, dont le petit-fils, Ferdinand d'Autriche, épouse Anne, sœur de Louis II, et justifia complètement ce dicton : *Bella gerant alii, tu felix Austria nube.*

Le 21 décembre 1522, Soliman conquiert Rhodes, et le roi Louis II se dépêcha de préparer la défense;

en attendant le sultan, l'année suivante, Ferdinand d'Autriche organisait la défense du côté de l'Adriatique. Les Hongrois n'étaient pas encore prêts, et pour s'en assurer, le sultan, le 20 février 1524, de Belgrade, adresse au roi une lettre pleine de menaces ; Louis II lui répondit aussi fièrement que possible, le 6 mars. Alors Ferhat pacha de Saraeïevo reçut l'ordre de se lancer en Srem pour y piller, et cet été, avec 15.000 Turcs, arriva jusqu'à Peters-Varadin. Il allait retourner avec un riche butin, lorsque les Hongrois et les Serbes coalisés, sous Radiche Bogitch et Thomas Bochgnak, le surprennent près de la forêt Poliaka, et les battent complètement ; Ferhat pacha, converti de Sibenico, y trouva la mort. Cette éclatante victoire n'eut pour résultat que la délivrance de quelques places en Srem, les seigneurs hongrois ne comprirent pas encore ce que pouvait faire l'union avec les Serbes, et ce que vaut le dévouement à la patrie. Les Serbes, au contraire, pleins de foi, se groupèrent autour de R. Bogitch et se fixèrent à Peters-Varadin. Le sultan en était furieux, et partit à Constantinople en envoyant la flotte à Bali beg de Belgrade, avec mission de conquérir les forts du Danube, tels que Titel, Peters-Varadin et Mitrovitsa, pour avoir le passage libre vers Bude, tandis que Hozref, pacha de Saraeïevo, devait conquérir complètement la Bosnie. Pendant tout ce temps le grand nombre des seigneurs hongrois se querellaient entre eux et avec le roi, parlementant de toute leur force ! Seul, l'archevêque Tomory de Srem se rendait compte de la situation et de tous les avantages qu'on peut tirer des Serbes ; ce fut lui qui insista auprès du roi pour inviter le knez Paul Bakitch et ses cinq frères à immigrer, et depuis, il ne cessa de communiquer avec les Serbes, sous les Turcs,

de façon, qu'à la fin de 1525, le nonce Borgie dans sa correspondance au pape Clément VII écrivait : « Tous les Serbes sous le sultan sont prêts à passer en Hongrie, et, sous la conduite du roi à combattre pour leur religion et leur liberté. En regardant ce peupls courageux à côté de ses voisins affaiblis, que ne pourrait-on faire, si réellement les chrétiens se levaient contre les Turcs ! » Mais, Tomory seul, ne pouvait faire beaucoup, ni armer tous les Serbes qui repassaient toujours en Hongrie. Et, quoique cela, la patrie des Hongrois aurait dû rester reconnaissante aux Serbes. Cependant, il est à remarquer que Paul Bakitch était l'homme de confiance des Turcs mêmes, il était chargé par Ferhat pacha de Saraïevo, de percevoir la dîme auprès de ses compatriotes qui le surnommaient knez ; après la mort de Ferhat pacha, au plus tard à la fin de 1526, il repassa en Hongrie avec 50 cavaliers, sa fortune et son épouse Théodora, sa fille Marie, et ses cinq frères Manoilo, Pierre, Komnène, Démètre et Michel. En date du 18 juillet 1526, le roi dota assez richement le knez P. Bakitch, qui bientôt entretint à ses frais mille cavaliers serbes et beaucoup d'autres Serbes qui l'adoraient, comme autrefois le despote Vouk. Le roi fit encore un pas vers les Serbes. Sans doute à l'instigation de Tomory, la même année, il rétablit le despotat serbe en la personne d'Etienne, fils de feu Jean Berislavitch. Ainsi, pour gagner les Serbes à la couronne, le roi Louis II fit, cette fois, la même chose que M. Corvin avait faite autrefois dans une situation alarmante pour le pays. Mais les Serbes ne tenaient pas plus au fils qu'au père, et le nouveau despote resta isolé, il se perdit vite, sans bruit, car tous les Serbes de Hongrie se groupaient autour de leurs chers héros R. Bogitch et P. Bakitch. Enfin, ce qu'on peut dire, c'est que le roi

n'avait que quelques milliers de Serbes organisés, prêts à combattre sous ses ordres ; à peine en avait-il autant du côté des Hongrois, quand au printemps 1526, le sultan avec 100.000 combattants se dirigea vers la Hongrie. Désespéré, le jeune roi écrivit partout, même en Perse, et le pape Clément VII, avec bien des difficultés, lui procura 50.000 ducats.

Dans la pénurie où il était — il représentait le pays — le roi commença par s'acheter une paire de bottes ! L'avant-garde du sultan, sous le grand vizir Ibrahim, avait pour tâche de conquérir Peters-Varadin. Là, se trouvaient les Serbes concentrés, environ 3.000, sous les ordres de R. Bogitch et de P. Bakitch, tandis que l'archevêque Tomory gardait le rempart près du fort (à la place de Novi-Sad ou d'Ui-Videk d'aujourd'hui). Ibrahim-pacha y apparut le 15 juillet, et commença à bombarder la ville et le fort, ce qui se prolongea quelques jours sans résultat. C'est à ce moment, sans doute grâce à Tomory, que le roi, le 18 juillet, par un diplôme, confirme les concessions faites à P. Bakitch, et le 25 juillet en fait autant à l'adresse de tous les Serbes, leur disant « que les chaïkachis, en frères unis, forment le corps indissoluble, et comme tels, seront exempts de toutes impositions et de service aux spahis ; dans les procès ils ont les mêmes droits que les nobles. » Et cela se passait sur un champ de bataille ! Mais les Serbes ne demandaient pas mieux, armés, de se battre contre les Turcs, et, dans la paix, de se préparer à les combattre à nouveau, jusqu'au jour où leur patrie serait délivrée. Cette fois, en secourant P. Varadin, ils ne succombent que devant le nombre et les canons, le 28 juillet. Quelques autres places furent vite conquises et détruites ; le 20 août, le sultan avec 100.000 combattants, campait devant Mohacs, attendant de se rencon-

trer avec le roi. Le palatin Bathory avait reçu l'ordre d'aller sur la Drave, pour empêcher le sultan de la traverser ; les seigneurs ne voulurent pas le suivre, disant qu'ils ne devaient combattre qu'avec le roi ! Le roi devait les contenter : « Puisque vous en trouvez toujours le prétexte, cette fois, je serai avec vous », et il se dirigea avec 30 canons et 26.000 combattants, parmi lesquels se trouvaient Tomory, et des Serbes sous P. Bakitch, R. Bogitch, Georges Orlovitch, Thomas Bochgnak, etc. Les chrétiens, en infime minorité (G. Frangipani de Croatie et J. Zapolya d'Ardele n'y étaient pas), décidés à se battre, P. Pérenyi tenait l'aile droite et Tomory la gauche, derrière eux, au second rang, se trouvait le roi avec tous les cavaliers et fantassins serbes. Le 29 août, anniversaire de la conquête de Belgrade, le sultan résolut d'engager la lutte. Toute la matinée, les ennemis se regardèrent, attendant le commencement de l'attaque. Vers midi, le sultan en donna le signal, et alors, se livra un combat si sanglant, qu'il dura deux heures à peine ; il eut pour résultat : la fin de l'indépendance de la Hongrie. Le roi Louis II y trouva la mort, ainsi que quelques centaines des plus ardents chevaliers et seigneurs hongrois, entourés de défenseurs serbes. Par miracle, Bakitch et Bogitch échappés se dirigèrent vers Bude pour résister encore. Ils suivirent le Danube avec la flottille serbe, qui, avec 76 chaïkas (chaloupes) transportèrent la reine de Bude à Pozsony, car le sultan, partout pillant et ravageant, rentra à Bude le 10 septembre. Après avoir mis le feu à la ville, il se décida à retourner à Constantinople, sans avoir pu échapper à quelques embuscades, en Srem, organisées par les Serbes et les Hongrois désespérés : Vichegrad ne succomba pas sous Michel Nadj ; à Titel, le Serbe Radovitch avec ses frères, massacra

100 Turcs, et en captiva autant ; autour de P. Varadin, il tomba plus de Turcs qu'à Mohacs ; enfin, au mois d'octobre 1526, Soliman quitta la Hongrie. Ainsi, vaincu et soumis finit le royaume des Hongrois, et les poètes chantent Mohacs comme le tombeau de la nation. Il est triste, mais vrai, de constater que la nation hongroise avait fini bien avant cette bataille, laquelle n'était qu'un châtement suprême donné au peuple, depuis longtemps privé de ses bons sentiments envers la patrie, ainsi que de tous ses généreux élans, surtout envers les Serbes qui, eux, se perdaient en leur rendant des services inappréciables. Malgré tout, pendant que les Hongrois succombent, les Serbes pensent encore à lutter et à vaincre ! Les héros serbes, tels que Bakitch et Bogitch, sauront encore agir pour leur patrie, et cette idée dirigeante, passée dans leur tradition, seule, dictera tous les mobiles de la conduite des Serbes, qui, en apparence, se trouveront divisés, mais qui joueront le principal rôle dans le chaos qui va survenir en Autriche et en Hongrie.

En quittant la Hongrie vaincue, le sultan Soliman ne voulait pas l'annexer purement et simplement, de crainte que la concorde, survenant entre les seigneurs et le peuple, ils ne se dressassent contre lui, car il savait bien que le peu de combattants de Mohacs ne représentait pas toute la population. Il préféra, pour le moment, laisser le pays, et peut-être, sans le pousser au désespoir, il espérait que la discorde du royaume le faciliterait pour compléter sa conquête. Il ne se trompait pas, ou du moins, pas trop, car les grands seigneurs provoquèrent une division nuisible autour de l'héritage au trône de Louis II. Au terme du traité passé entre l'empereur Maximilien I^{er} d'Allemagne et le roi Vladislav de Hongrie en 1515, la Hongrie devait

appartenir aux Habsbourg, si le roi ne laissait pas d'héritier mâle ; d'où Ferdinand d'Autriche (frère de Charles V), petit-fils de Maximilien I^{er}, exigeait la couronne de Hongrie de son beau-frère Louis II, d'autant plus que, le 24 octobre 1526, presque à la surprise générale, il fut proclamé à l'unanimité roi élu de Bohême. Contre Ferdinand se dressa surtout le grand légiste Etienne Verboeczy, qui trouva un vieux texte et ressortit une décision de la diète de 1525, excluant tout candidat non magyar ; lui et beaucoup d'autres patriotes soutenaient le grand seigneur Jean Zapolya, celui qui, avec ses 40.000 combattants, avait été en vain attendu à Mohacs. Le camp se divisa : Ferdinand fut soutenu par sa sœur, reine-veuve, et par Bathory ; J. Zapolya par Verboeczy, le parti national et la haine contre les Habsbourg. La Hongrie, purement magyare des bords de la Theiss, soutenait J. Zapolya, et la diète de Tokay, le 5 novembre, couronna Jean I^{er} ; la Hongrie, voisine de l'Autriche, répondit par la diète de Presbourg, en proclamant Ferdinand I^{er}, dès le mois de décembre (le 17 ; 1526). Les deux rois de Hongrie furent nettement dressés l'un contre l'autre ; pour que ce duel ait un résultat, il faut que toutes les nations de la Hongrie soient aussi nettement divisées. Et on divisa tout dans ce royaume, à la joie de Soliman, qui se préparait toujours. Les deux rois s'aperçurent bien vite que la partie qui l'emporterait était celle où se trouvaient les Croates et les Serbes. Du côté des Croates, une partie seulement, entre la Kulpa et l'Adriatique, se déclara pour Ferdinand, l'autre partie se déclara d'abord indépendante, puis s'approcha de J. Zapolya. Que faisaient les Serbes de Hongrie ? Ceux-ci, après Mohacs, se concentraient dans les plaines entre la

Theiss et le Maros, sous leurs héros Bakitch, Bogitch, Petrovitch, Yakchitch.

L'expérience du passé, en Hongrie, allait servir de leçon aux Serbes : ils tenaient à se grouper le plus possible, et directement à s'opposer au sultan ; sans se rapporter ni à Ferdinand, ni à Zapolya, ils voulaient se fixer sur un point, et, de là, agir contre les oppresseurs turcs, et seulement dans un tel combat soutenir tous les chrétiens. Cette idée fut complètement personnifiée en *Jean*, qui se disait être membre de la famille des Tsrnoïevitch, allié par la femme du despote Et Brankovitch. L'était-il ou non, on ne le sait pas exactement, mais, en tout cas, ce Serbe ne peut passer pour un simple aventurier, car, courageux et génial comme il l'était, et par son nom chéri de l'ancienne dynastie, il électrisa tous les Serbes qui se groupèrent autour de lui, le proclamant leur despote. Celui-ci choisit Soubotitsa pour siège, et, là se fixa en vrai maître, ayant sous son pouvoir 12.000 combattants serbes bien organisés. Alors, il commença à réaliser son programme par occuper et cultiver de vastes terrains abandonnés par les anciens spahis hongrois. Mais, ceux-ci de retour protestèrent auprès du despote Jean, et de là s'engagea une série de luttes contre lui et ses Serbes. Et Zapolya ? Celui-ci, au contraire, ne se dressa pas contre les Serbes, mais communiquait au despote Jean toutes les accusations et indispositions des seigneurs contre lui. D'où venait cette amitié entre Jean et J. Zapolya ? On prétend que déjà longtemps avant, le despote Jean était sous les ordres de Zapolya, et que tous deux sont d'origine serbe ! C'est peut-être exagéré, mais il l'est moins de constater ceci : Zapolya représentait l'élément national en Hongrie, et connaissant la force des Serbes, il tenait à les avoir avec lui, car de cette façon, il pour-

rait toujours résister aussi bien aux Habsbourg qu'aux sultans. C'est pourquoi Zapolya soutenait le despote Jean, et celui-ci, avec tous les Serbes, en faisait autant pour le parti de Zapolya; les deux chefs se complétaient, se promettant de s'entr'aider dans leurs prochaines luttes contre les Turcs. Lors du couronnement de Zapolya, les Serbes l'assistèrent; au palais de Zapolya il y avait des Serbes, aussi Zapolya approuvait-il le despote Jean quand celui-ci battait à outrance les seigneurs assaillants sur les terrains occupés et cultivés par les Serbes. Mais cette amitié ne dura pas longtemps : après son couronnement Zapolya changea. D'abord, il approuva le vote de la diète que « les biens occupés pendant l'anarchie soient confisqués au profit de l'Etat ». Ce fut très douloureux pour les Serbes, qui avaient envahi et mis en culture presque toute la Batchka. De plus, malgré 6.000 Serbes dans son armée, il ne distingua pas les chefs serbes, lors des distributions des grandes dignités, et devenu roi, Zapolya ne s'enflamma plus autant contre les Turcs. Alors, entre lui et le despote Jean, s'accrut l'éloignement. Le moment était critique ; l'autre roi, Ferdinand, le comprit à temps. Il engagea des pourparlers avec les chefs serbes, et, au mois de février 1527, le despote Jean fut complètement gagné par Ferdinand, moyennant la confirmation de tous les privilèges accordés aux Serbes, des promesses de combattre les Turcs, et par-dessus tout, de beaux cadeaux. Le despote Jean consentit à ce changement, surtout à cause du puissant Charles V qui devait aider son frère contre les Turcs et ainsi faciliter la délivrance des Serbes. Cependant, une fraction des Serbes (Bakitch, Bogitch, Yakchitch), restèrent fidèles à Zapolya, — peut-être, les Serbes, ainsi, risqueront-ils moins si un seul roi manque à sa promesse; on ne

pouvait croire que tous les deux pussent y manquer ! En vain Zapolya essaya de détourner Jean de Ferdinand, qui paraissait emporter la victoire ; Jean lui répondit par une missive trop claire : il lui reprochait quatre mois, passés avec lui, comme perdus ; à l'excuse de Zapolya de n'avoir pas encore secondé les Serbes par manque d'argent, cette fois Jean lui envoyait en cadeau, mille ducats ! Furieux, Zapolya voyait sa situation perdue s'il ne s'adressait — au sultan. Pour comble, il dirigea une ambassade vers Soliman, mais Jean qui suivait tous les mouvements de Zapolya parvint à arrêter les ambassadeurs ; il les fit ligoter et les envoya à Ferdinand. Cette fois, à Zapolya, il ne restait autre chose que d'attaquer le despote Jean. Vers la fin du mois de mai 1527, P. Perenyi campa près de Szegedin, mais il fut tellement battu, qu'à peine il put traverser le Maros et se sauver à Nadje, dans la maison du Serbe, M. Yakchitch. Ce désastre impressionna tellement l'entourage de Zapolya, que beaucoup d'entre eux lui conseillèrent de fuir de Bude. Malgré cela, Zapolya essaya une fois encore de se mesurer avec Jean. Ce fut l'évêque de Varadin E. Tsibak qui fut chargé d'attaquer subitement Jean ; il le blessa, puis se retira. Le despote aussitôt rétabli de ses blessures se dirigea contre Szegedin. Là, il fut gravement blessé, par la perfidie d'un Hongrois. Les Serbes le transportèrent dans une maison, laquelle fut subitement attaquée par V. Terek, qui réussit à décapiter le despote Jean, le 25 juillet 1527 ; sa tête fut envoyée à Zapolya, à Bude.

Avec le despote Jean, les Serbes avaient perdu le meilleur représentant de leur idée nationale. Aussi, la fraction serbe de Jean jugea-t-elle Zapolya comme leur pire ennemi, et se confia-t-elle à Ferdinand. Les combattants embarqués sur leurs chaïkas, courageusement,

longeaient le Danube sous une pluie de cartouches lancées par les soldats de Zapolya; arrivés à Komorin (Komarom) ils se joignirent aux forces du roi Ferdinand, qui les félicita de leur dévouement, les récompensa richement, leur nomma pour chef Fragna Revai, et, en 1528 leur donna le terrain Selichté de Vague. Pendant ce temps, Zapolya pour réparer sa faute envers les Serbes, et mieux s'attacher ceux qui lui sont restés fidèles, à la Pentecôte 1527, proclame, par diplôme, Radiche Bogitch despote des Serbes. Mais le roi Ferdinand, toujours soucieux d'avoir plus de Serbes de son grâce à cette nomination, gagna plus facilement akitch puis, même R. Bogitch; il espérait enlever encore des héros serbes à Zapolya, avant de se mesurer avec lui. A la fin de septembre, se livra la bataille décisive entre les deux rois; la force de Zapolya fut anéantie le 27 septembre, près de Tokay; les partisans couronnèrent le roi victorieux, qui bientôt à Bude déclara J. Zapolya et Et. Verboeczy ennemis de la patrie. Désespéré Zapolya n'abandonna pas sa couronne et ses droits sur la Hongrie; il s'adressa, en Pologne, à son beau-père Sigismond I^{er}, puis à Soliman, comme à un protecteur, l'invitant à soutenir son royaume! L'envoyé de Lasky sut si bien flatter et enchanter le grand vizir Ibrahim, que Soliman n'hésita pas à venir au secours de son fidèle Zapolya. « J'accepte la soumission de ton roi, je lui cède mon royaume et je le défendrai de Ferdinand d'Autriche, de façon qu'il pourra dormir tranquillement. » Entre eux, fut signé le traité d'alliance ou de vassalité, le 29 février 1528; d'autre part, Zapolya par le traité de Paris (28 octobre 1528) et de Bude (1^{er} septembre 1529) contracta alliance avec François I^{er}. A son tour, Ferdinand envoya son ambassadeur J. Hobordanski; celui-ci ne demanda que le retour de quelques

forts, et la conclusion d'une paix ou d'une trêve. Le grand vizir en fut indigné : « Il est étonnant que ton maître ne réclame pas Constantinople ! » et il dirigea l'envoyé sur la fameuse Tour, où il fut enfermé neuf mois ! Puis, le 20 mars 1529, jour où Soliman fut décidé à se diriger contre Ferdinand, l'ambassadeur de celui-ci, avec sa suite, fut relâché, chaque membre récompensé de 200 ducats, mais non sans avoir entendu ceci : « Votre maître n'a pas encore connu notre amitié et notre voisinage, cette fois il le sentira, vous pouvez lui dire qu'avec toute ma force, je viendrai, en personne, lui apporter ce qu'il me réclame. Dites-lui qu'il se prépare à me bien recevoir » ! Pendant ce temps Zapolya se préparait tranquillement, sûr de vaincre Ferdinand.

Celui-ci, croyant avoir attaché les Serbes à sa maison, ne leur donnait plus de solde, mais beaucoup de belles promesses ; le 18 juin 1529, une fraction des chaïkachis se joignit à Zapolya. Lorsque Soliman, avec 250.000 combattants et 800 navires, quitta Belgrade, le 17 juin 1529, Ferdinand sans défense, et ne pouvant solder ses hommes, songea à offrir un tribut au sultan. Celui-ci ne voulut rien entendre ; à Mohacs, il se rencontra avec Zapolya (venu avec 6.000 cavaliers) qui s'agenouilla et baisa la main à son auguste suzerain ! De bon cœur, Soliman offrit de riches cadeaux à son vassal Zapolya, le proclamant roi de Hongrie. La langue employée entre les deux souverains fut, paraît-il, la langue serbe, déjà employée à la Sublime-Porte. Dirigés vers Bude, ils y arrivèrent le 3 septembre ; au bout de neuf jours, la garnison rendit la ville, et Zapolya, solennellement, rentra dans sa capitale. Soliman y laissa 3.000 janissaires, puis se dirigea contre Vienne. Il y campa le 27 septembre, l'assiégea de suite, donnant ses ordres du mont Semering. Le comte Salm ne

disposait que de 20.000 fantassins, 2.000 cavaliers et 1.000 citoyens volontaires, avec 70 canons. Les Serbes étaient en bon nombre, Paul Bakitch avec 200 cavaliers fut chargé de défendre le pont près de Kalenberg, donc, d'empêcher les Turcs de s'approcher du fort. Plusieurs fois les Turcs attaquèrent P. Bakitch, celui-ci les repoussa toujours. De plus, il obtint bientôt la permission de changer sa position, et à la nuit tombante il se cacha avec tous ses cavaliers, n'en détachant que quelques dizaines, qui, pénétrés dans le camp d'Ibrahim, mirent en rage les Turcs désireux de les attraper vivants. Ces chevaliers serbes, prudemment, reculèrent et amenèrent les Turcs à tomber dans les embuscades où les attendait P. Bakitch. Celui-ci, alors sortit, et il commença un tel carnage parmi les Turcs stupéfaits qu'ils s'enfuirent vers leur camp. Le but de Bakitch était atteint : par quelques captifs il apprend le plan des Turcs ; ceux-ci, le lendemain, doivent livrer le principal assaut et ils lui disent de quel côté. De suite P. Bakitch le révèle au commandant Salm. Celui-ci y dirigea toute sa défense et le sultan ne peut rien faire ; après avoir laissé tomber 40.000 combattants il leva le siège et partit, ravageant et pillant partout. Ainsi Vienne fut sauvée, grâce au dévouement des Serbes, et surtout de leur chef P. Bakitch, l'enfant de Ventchats, de Choumadia de Serbie. Les historiens allemands et hongrois, qui passent pour savants et scrupuleux, mentionnent cet événement et reconnaissent que les Serbes principalement ont contribué à sauver Vienne. La puissance de Soliman ne dépassa donc pas Bude, où il rentra honteux, mais, pour paraître toujours victorieux, il fit célébrer un majestueux couronnement à Zapolya, et à Constantinople, il fit annoncer que pour le moment il ne voulait pas

« purifier » le fort de Vienne, qui, du reste, est assez loin des frontières.

Cette fois, les Serbes comprirent bien que Zapolya ne pensait pas se battre contre les Turcs et, de suite, ils repassèrent du côté de Ferdinand, sans cesser désormais de soutenir l'Autriche contre tous ses ennemis, et surtout contre les Turcs. Cependant, Ferdinand, sachant bien que Soliman ne tarderait pas à revenir pour venger la honte subie devant Vienne, lui envoya une ambassade. Celle-ci, en la personne de J. Lemberg et de N. Yourichitch, le 17 octobre 1530, demanda la paix, offrant au sultan 100.000 ducats et au grand-vizir 10.000. Suivant *Hammer*, on parla serbe, et le sultan dépêcha à Ferdinand : « La Hongrie est à moi, car, par l'épée, je l'ai conquise, et ce qui est à moi, je peux le donner à qui bon me semble. C'est Zapolya qui est venu me saluer, se courber et m'a prié de lui accorder la Hongrie ; je la lui ai donnée. Tes envoyés sont venus demander la paix, et tu signes ta lettre en roi de Hongrie, que j'ai conquise ! Cela ne conduit pas du tout à l'amitié. » Pendant ce temps, Ferdinand regagnait quelques petites places en Hongrie, attaquait Bude ; dans toute la Hongrie se déclaraient des guerres civiles. Zapolya, avec les Turcs, défendait Bude, lorsque Hobordanski, déguisé, allait le tuer traîtreusement, mais reconnu, il fut mis dans un sac et jeté dans le Danube. Alors, le sultan décida une autre expédition contre Vienne, d'autant plus que Charles V venait au secours de son frère, et, en ce moment, gênait beaucoup l'allié François I^{er}. Le 25 avril 1532, le sultan quitta Constantinople ; il n'avait que 140.000 hommes ; traversant la Serbie, il arriva à Ossek (sur la Drave), avec 250.000. Il se dirigea vers Vienne ; en route, il fut arrêté par le Serbe N. Yourichitch qui, avec 700 aigles

serbes, défendait Kisseg. Le 10 août, le sultan ordonna de prendre ce fort. On l'attaqua, et le sultan fut repoussé. Etonné, il ordonna lui-même une nouvelle attaque. Ce fut en vain ! Et ainsi, douze assauts des Turcs furent repoussés. Le sultan offrit à Yourichitch une grosse somme pour lui livrer le fort, mais ce Serbe refusa. On l'attaqua de nouveau ; toute la force allait s'engager ; en treize endroits, le fort fut miné, des brèches de 15 mètres de large faites et, suivant *Hammer*, Yourichitch ne se rendait pas. Le sultan, fâché d'avoir rencontré cet arrêt sur sa route et tenant à se mesurer avec Charles V le plus tôt possible, livra encore une dernière attaque et fut obligé d'abandonner ce fort et ses vaillants défenseurs. Sur 700, il en restait 60 vivants et couverts de gloire. A peine eut-il abandonné Kisseg (Koeszeg) et se fut-il dirigé vers Vienne, où l'attendait Charles V avec 76.000 soldats, que le sultan résolut de retourner chez lui en passant par la Styrie, la Carinthie et la Carniole, ne pouvant faire autre chose que de lancer plusieurs détachements pour ravager et piller. Partout sur leur passage, ils durent subir des attaques organisées par les Serbes, les Hongrois et les Allemands. Ainsi : à Neustadt, le héros de Vienne, G. Bakitch, massacra un détachement des Turcs, et de sa main tua Osman pacha ; près de Gratz, Katsianère en fit autant, etc. Enfin, à la fin de 1532, le sultan entra à Constantinople avec 20.000 esclaves. Pourtant, Ferdinand savait bien que ce n'était pas la fin, et tout en travaillant auprès du sultan pour avoir la paix, il se préparait contre Zapolya. Cet état de choses, en Hongrie, ne pouvait durer longtemps et on finit par voir que le pays se perdait de plus en plus. La diète patriotique de Veszprim (1532) ne put réconcilier les deux anti-rois, la lutte recom-

mença l'année suivante, malgré la paix conclue entre Ferdinand et Soliman (22 juin 1533) ; ainsi, la guerre civile à l'intérieur, et Soliman, à l'extérieur, pénétrant en Croatie et en Dalmatie, épuisaient la Hongrie ainsi que l'Autriche, et surtout les Serbes. Car, ceux-ci, notamment ceux de la Bosnie, exposés de plus en plus à supporter la sauvagerie des Turcs, abandonnaient leurs foyers, et se dirigeaient vers la Dalmatie, pour soutenir la lutte. Voyons-les un peu de ce côté durant ces dernières années.

Avec la chute de la Bosnie, depuis 1463, beaucoup d'émigrants serbes s'étaient dirigés en Dalmatie et en Croatie, où on leur accorda le vaste terrain inoccupé entre la Luka et la Krbava, autour de Modriche et Oguline. Le roi Mathias, en 1463, leur confirma des privilèges : liberté du culte, exemption de dîme, à la condition de défendre le pays contre les Turcs. Depuis, ceux-ci n'ont pas laissé une année sans les attaquer, et sans ravager le pays aux environs. En juin 1493, les Croates, divisés entre eux, subirent un épouvantable désastre ; le ban transporta le siège à Oguline, et à Modriche planta les Serbes en sentinelles ; ils y restèrent pendant 150 ans. Malheureusement, les Serbes n'avaient pas toujours de munitions pour résister et soutenir des luttes organisées. Pendant le chaos qui se passait en Hongrie, ce fut le ban de Croatie, Pierre Bérislavitch, qui comprit le mieux son devoir. Sachant bien que les Turcs ne finiraient jamais leurs incursions, si on ne les attaquait chez eux, il dirigea en Bosnie une série de luttes de 1513 à 1520, où il trouva la mort. Les Turcs se lancèrent en Dalmatie, où ils trouvèrent une résistance héroïque des ouskoks de Klisse, Knin, Scradin, Segne. Ces ouskoks serbes, à leur tour, ravageaient aussi bien chez les Turcs, par terre que par mer. Pendant longtemps, le sultan

dut diriger ses efforts pour conquérir surtout Yaïtsé de Bosnie, et Klisse de Dalmatie, où les Serbes se rendaient glorieux, sans recevoir les secours tant de fois demandés au roi de Hongrie, à Venise et au pape. Ces forts furent assiégés un grand nombre de fois, mais les Serbes parvenaient toujours à repousser les Turcs, préférant mourir de faim que de se rendre ; aussi les noms des Serbes comme Pierre Monokovitch, Grgoure Orlovitch, Pierre Krougitch, resteront-ils à jamais l'exemple des patriotes. Après la bataille de Mohacs (1526), le sultan devait encore essayer de conquérir Yaïtsé avec une partie de la Bosnie, Klisse en Dalmatie, et surtout la contrée comprise entre la Luka et la Krbava. Mais quelle leçon ! Pour mieux faire, sans doute, Louis II confia la défense de Yaïtsé à son beau-frère Ferdinand d'Autriche ; celui-ci la confia à de tels héros, qu'au bout de dix jours de résistance, ils rendirent le fort, et ouvrirent largement les portes aux Turcs avides de conquérir toute la Bosnie, en 1528. La même année les Turcs attaquèrent Klisse, mais Krougitch avec 600 ouskoks les repoussa bien loin. Pour les ouskoks s'ouvrait alors leur plus belle époque. Devenu roi — nous savons comment — Ferdinand, qui avait l'occasion de voir ces ouskoks pouvoir rester en sentinelles nuit et jour, toujours prêts à se battre, provoqua de plus en plus leur émigration en leur confiant presque tous les points forts de son côté, en Bosnie, en Dalmatie, et en Croatie, puis en Slavonie. Peu à peu ces points se groupaient sur toute la ligne-frontière envers les Turcs, donc, entre l'Adriatique, la Drave et le Danube. Comme ces vaillants vengeurs furent spécialement engagés au service de la défense du royaume dans ses extrêmes positions, on finit par former (en haute

Slavonie, 1538) une organisation à part, sous le nom de *Confins militaires* (en serbe : Voïna Kraïna), dont le souvenir n'est pas encore effacé en Autriche-Hongrie. En 1530, Ferdinand nomma J. Katsianère chef commandant de toute l'armée de la Croatie et des Confins militaires. Depuis les Turcs cessèrent leurs incursions aventureuses, mais, en revanche, ils se préparèrent en grande force, pour envahir tout le royaume. De Klisse, ils furent repoussés encore en 1532, ainsi que de Bihatch (sur la gauche de l'Una). Malgré la paix conclue en 1533, les Turcs continuèrent leurs attaques, surtout contre Klisse, sans cesse, jusqu'en 1536. A ce moment, P. Krougitch soutenait héroïquement la défense, malgré le manque de secours du roi ; pour comble, il devait se défendre autant contre les Vénitiens que contre les Turcs, et il ne fut secondé que par le pape, qui craignait toujours de voir chez lui l'arrivée du sultan. Ce ne fut qu'après des luttes incroyables, et après la mort héroïque de Krougitch, que Klisse succomba le 18 mars 1537 ; les Turcs la donnèrent à Venise en 1699.

Tandis que les Turcs continuaient leurs attaques du côté adriatique, et se perdaient autour de Segne défendu par les ouskoks réfugiés, le roi Ferdinand approuva le plan de Katsianère, de se diriger avec 24.000 combattants (où se trouvait en majorité l'élément slave, donc les Croates, Sloventsi, Tchèques et Serbes) entre la Save et la Dravé, vers Ossek, pour refouler les Turcs. Le Serbe P. Bakitch fut chargé avec 1.000 cavaliers de délivrer Sople ; ce qu'il fit. Malheureusement, parmi les chefs chrétiens éclata la discorde, augmentée du manque de nourriture, et de la nouvelle que les Turcs en très grand nombre s'approchaient ; alors, honteusement, quelques-uns prirent la fuite. En traversant le fleuve Vouk, le pont se rompit, et qua-

rante-huit canons y furent perdus. Pendant ce temps l'héroïque P. Bakitch campait devant Djakovar, où il fut tué le 1^{er} décembre 1537. Ainsi tomba ce héros, inoublié chez les Serbes, et qui a su gagner la reconnaissance de toute l'Autriche-Hongrie. Avec lui, tombèrent courageusement beaucoup d'autres Serbes, mais sa tête fut le plus beau cadeau envoyé au sultan. Le reste de l'expédition de Katsianère fut encore poursuivi; les captifs attelés durent conduire les canons et les trophées. Pour cet honteux échec Katsianère fut jugé traître, ce qui n'empêcha pas les Turcs de rester maîtres entre la Save et la Drave.

Enfin, le roi Ferdinand comprit que tant de calamités ne venaient qu'à cause de lui, ou plutôt à cause des haines de partis et des guerres civiles du pays, provoquées par les deux anti-rois. Il se décida à se réconcilier avec Zapolya, et à former une alliance entre souverains chrétiens contre les Turcs. Grâce au pape Paul III, on arriva à réconcilier les deux rois : d'après le traité de Varad (février 1538) Zapolya de son vivant gardera le trône de Hongrie qui passera après à Ferdinand, sous la condition, pour Zapolya, de renoncer aux Turcs. Le sultan était au courant de cette réconciliation basée sur du sable. Car, la même année, Soliman laissa ses pachas ravager la Slavonie et la Croatie, et engagea la guerre contre Venise secondée par l'Espagne, tout le long de l'Adriatique; ce même été, il soumit lui-même la Valachie, sans oser se diriger vers Bude, car Ferdinand et Zapolya l'attendaient avec 100.000 hommes. Nous ne pouvons, ici, rentrer dans des détails qui ne montreraient que l'héroïsme serbe du Monténégro et des ouskoks, qui secoudaient Venise et l'Espagne sur mer, contre les plus habiles amiraux turcs. Rappelons-nous seulement ce vaillant Serbe Lazar

qui, avec des alliés, défendit Castel-Novi, dans le golfe de Cattaro. Depuis les premiers jours de 1539, les Turcs faisaient des efforts inouïs pour conquérir Novi. Morat beg (converti de Sibeniko) ne pouvait rien faire; au commencement de juillet le sultan lui envoie en aide Hozref, beglerbeg de Roumélie, avec 6.000 combattants, pour diriger des attaques sur terre, tandis que le célèbre et terrible corsaire Haïredin d'Algérie devait agir avec 200 vaisseaux sur mer. Dans Novi assiégé et bombardé, il n'y avait que 4.000 Espagnols et Serbes, sous la conduite de Sarmientas et du Serbe Lazar. Les Turcs, avec 80 canons, jetèrent plus de 10.000 boulets; de temps en temps, les assiégés sortaient pour se battre, mais sans songer à se rendre. Dans la nuit du 8 août il plut à torrent, et 30.000 Turcs parvinrent à s'introduire dans le fort; les alliés ne pouvant profiter de leurs canons et fusils, engagèrent la lutte avec des couteaux et des épées. Cette nuit, par trop sanglante, 8.000 Turcs et 3.000 chrétiens trouvèrent la mort, mais Novi fut sauvée. A l'aurore, deux Espagnols font savoir à Haïredin, qu'à Novi il n'y a plus de munitions et 600 défenseurs à peine. De suite, les Turcs de tous les côtés s'acharnèrent contre le fort, y pénétrant et massacrant tout sans pitié. Devant un tel désastre Sarmientas décida de se rendre, ce qu'il fit avec ses 3.000 combattants. Quand tout fut perdu, alors le brave voïevode Lazar tua sa femme et ses deux filles, toute sa famille. Les Turcs mêmes en furent étonnés, mais Lazar s'expliqua à son entourage ahuri : « Les femmes sont faibles, j'avais peur que ne pouvant supporter toutes les cruautés turques, elles ne se convertissent. Il vaut mieux qu'elles tombent de ma main ! » Les pachas entourèrent Lazar, s'efforçant de le convertir; devant son refus obstiné, ils le dirigèrent sur Constantinople.

Là, de nouveau on lui fit des promesses pour le cas où il voudrait se convertir, mais, toujours il refusait. Alors, lentement, on commença à le dépecer, puis, enfin, on l'empala sur un poteau; où, héroïquement, en vrai Serbe orthodoxe, il rendit l'âme. La même année, 1539, Zapolya eut assez de sa nouvelle politique : il retourna au sultan, à son suzerain ! Pour comble, Ferdinand s'y adressait aussi, et avec le plus beau langage du monde, c'est-à-dire par de riches cadeaux, il réussit à toucher le sultan et à conclure la paix. Venise en fit autant l'année suivante, et, le 22 juillet 1540 mourait Zapolya — alors, croirait-on, tout allait demeurer en paix ? Du tout ! La jeune veuve Isabelle de Pologne restait avec son enfant Jean Sigismond, âgé de quelques mois, pour lequel son père avait désigné comme co-régents Georges Outiechenovitch (Croate), devenu plus tard le cardinal Martinuzzi et Pierre Petrovitch (Serbe, allié de la famille), avec V. Toeroek (chef de l'armée) et le vieux Verboeczy, qui rendirent le schisme définitif. Le roi Ferdinand, s'appuyant sur le traité de Varad, demanda la couronne de Hongrie, on la lui refusa, et il engagea la lutte. Soliman vint défendre son protégé, et le 26 août 1541, près de Bude, battit Ferdinand. Celui-ci retiré, le sultan prit l'enfant sous sa protection et lui fit de riches cadeaux. Profitant de belles fêtes, il installa un bon nombre de janissaires dans le fort, puis, en bon père, soucieux de l'avenir de la Hongrie, il déclara que la partie située entre le Danube et la Theiss restera aux mains des Turcs, jusqu'à la majorité du roi.

A vrai dire, la Hongrie exposée à toutes sortes de luttes, se trouva ainsi un siècle et demi environ toujours divisée en trois parties : la partie occidentale resta à l'Autriche (capitale Presbourg), la partie centrale surtout aux Turcs (capitale Bude), et la partie orien-

tales formant la principauté de Transylvanie (capitale Gyulafenervar) resta aux Magyars. Cette situation était aussi malheureuse pour les Hongrois que pour l'élément slave, et surtout pour les Serbes, qui, vu quelques luttes acharnées de ces derniers temps, passaient en masse en Autriche-Hongrie, croyant se concentrer là, et, secondés plus efficacement, attaquer les Turcs. Aussi, depuis, les Serbes ne pouvaient-ils plus s'entendre entre eux, suivant des ordres de tous les côtés dans la nouvelle Autriche-Hongrie, et ne voyant devant eux qu'un but immédiat : se battre contre les Turcs. Les Serbes, comme toujours, montrèrent des bravoures sans nombre, malheureusement, ils se perdaient de plus en plus ; les chrétiens victorieux en tenaient rarement compte, et même souvent dans la paix, loin des dangers turcs, ils allaient jusqu'à étouffer l'idée nationale des Serbes, qui jamais ne cessaient de lutter pour rétablir leur patrie. Le plus grand oubli, sinon le mépris, l'Autriche, toujours secondée par les Serbes, l'a bien démontré en 1699, lorsqu'une partie de la Serbie fut délivrée. Voyons en quelques mots ce qui se passait en Hongrie, quand Soliman, à la fin de 1541, rentra à Constantinople, quittant Bude, qui, pendant cent quarante-sept ans, restera le « boulevard de la guerre sainte » et le « bouclier de l'Islam ».

En septembre 1542, Ferdinand envoya 100.000 chrétiens sous le commandement de Ioakim pour prendre Bude. La ville allait succomber, grâce à l'intervention de Nicolas Zrini, ban de Croatie, lorsque des renforts turcs la maintinrent dans les mains du sultan. Celui-ci, au printemps de 1543, se dirigea en personne pour reprendre la Hongrie, sous Ferdinand, et avec sa flotte et sa cavalerie aboutit jusqu'à Ostrogon, le 27 juillet. Malgré le dévouement des Serbes, qui parvinrent à

détruire 13 vaisseaux turcs, le fort succomba lors de l'Assomption. Ferdinand ne garda que la partie nord-ouest de Bude; le sultan n'avait qu'à conquérir une partie de la Slavonie et de la Croatie, qui attendaient son arrivée. Dans cette partie non soumise encore, s'était formé un cordon infranchissable d'ouskoks (composés alors des éléments slave et allemand), tout le long de la Save et de la Drave, aboutissant à Agram et par l'Una à Segne de l'Adriatique. Malgré la résistance, les Turcs avançaient lentement depuis 1544, quand ils prirent Vichegrad ou Haut fort (Blindenbourg) où se conservait la couronne royale de Hongrie, et Ferdinand n'aboutit qu'à conclure une paix éphémère et plutôt de simple forme, le 19 juin 1547, désormais forcé de payer à la Sublime Porte un tribut de 30.000 ducats. Les pachas de Bosnie et d'Herzégovine ne connaissaient jamais ni paix, ni trêve; aux *haïdouks* et *ouskoks* serbes, ainsi qu'aux *morlaks* (nom également donné aux Serbes venus de l'intérieur du pays pour s'aventurer le long de la mer), les Turcs répondaient par des bandes pillardes souvent désignées sous le nom de *martoloses*. De plus, Ferdinand lui-même essaya de comploter en Transylvanie : moyennant indemnité au jeune roi, et surtout pour le chapeau de cardinal, l'évêque co-régent Outiechenovitch lui procura Ardel en 1551. Le sultan provoqué, donna l'ordre aux pachas de Moldavie et aux Tatars de Dobroudja, d'envahir la Hongrie, où Mohammed Sokolovitch avec 80.000 combattants pénétra le 7 septembre 1551. Il arriva jusqu'à Tèmesvar et Lippa, qui après une résistance héroïque furent perdues, puis reprises par les Hongrois et les Serbes. En ce moment, les Autrichiens n'ayant plus à attendre aucun service du cardinal Outiechenovitch, se défiant de son humeur intrigante, le firent assassiner. L'année

suiyante (1552), Soliman donna l'ordre à ses pachas frontières de reconquérir à tout prix les pays de Transylvanie insurgés. On y livra des luttes acharnées ; telle celle de Szegedin, qui conquise d'abord par les chrétiens (allemands, hongrois, italiens, espagnols, slaves), résista toujours, mais finit en février par succomber. P. Bakitch dans l'assaut décisif, avec ses 500 haïdouks, y trouva la mort. L'eunuque vizir Ali pacha put envoyer à Constantinople 40 bannières et 5.000 nez coupés !¹ Tèmesyar tombe le 26 juillet, Banat fut reconquis, et la Croatie ravagée ainsi que la Slavonie. De nouveau, Ferdinand essaya de conclure la paix ; il n'obtient qu'une suspension d'armes (sous la condition de renoncer à Ardel et de payer tribut annuellement) ; Charles-Quint et ses alliés n'y étaient point compris, car Henri II et Soliman, en ce moment, se soutenaient bien, surtout devant le projet de mariage entre le prince royal d'Espagne et Marie d'Angleterre. A cette époque le sultan s'engageait en Perse, Ferdinand convoitait la Transylvanie et Henri II (1555) représentait à Soliman que, « continuant la guerre forte et royde », on réduirait l'ennemi à toute extrémité, le suppliant de ne point « prester l'oreille ni s'accomoder aux offres fictives et simulées » des ambassadeurs de Ferdinand (3 juillet). De cette façon le sultan tenait en échec son ennemi de Hongrie. Pour comble, Charles-Quint se trouvant dans une situation insoutenable renonce à sa colossale entreprise d'empire européen, et il signe la trêve de Vaucelles (5 février 1555), prélude de son abdication, recommandant à Ferdinand de faire, à tout prix, la paix avec les Turcs. Pendant ce temps, Ali-pacha de Bude,

¹ Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. IV, p. 740-742.

sur l'ordre du sultan, se dirigea vers Sziget pour dominer la Croatie ; le siège commença le 21 mai (1556) et dura plusieurs mois ; la Croatie fut ravagée de tous les côtés pendant quelques années. Ce n'est qu'après la paix de Cateau-Cambrésis, signée le 3 avril 1559, entre l'Espagne et la France, que Soliman, enfin, consentit à accorder la paix à Ferdinand en 1562 (ces articles furent ratifiés à Prague, le 1^{er} juin) et à mettre en liberté Busbecq, le savant ambassadeur du roi, qui passa presque dix ans à la colonne Brûlée, où il eut le temps de poursuivre ses études d'histoire naturelle et de philologie. Rappelons-nous qu'aux termes du traité de paix, Ferdinand, de nouveau, consentait au tribut de 30.000 ducats, renonçait à toutes les places de Transylvanie et promettait de s'entendre avec la reine Isabelle pour les places hongroises.

De plus, vu l'âge avancé de Soliman, Busbecq pouvait répéter les paroles d'Ali pacha : « Je sais bien que mon vieux maître a besoin de repos, mais le vôtre davantage. Faites attention : ne rappelez pas au combat le lion endormi ! » En effet, Ferdinand ne tenait pas du tout à avoir affaire au sultan (il mourut le 25 juillet 1564) ; son fils Maximilien II (1564-1576) lui succéda. Celui-ci, malgré quelques avis contraires, envoya au sultan une ambassade pour renouveler la paix. Pendant ce temps, quelques-uns de ses généraux forcèrent Jean-Sigismond de Zapolya à leur concéder quelques places, et à reconnaître Maximilien roi de Hongrie (traité de Satmar, 1565). Cette même année, la puissance du sultan périçlita devant les Hospitaliers de Malte, et le frère du grand vizir Moustapha, le pacha de Bosnie (Sokolovitch, Serbe converti) reçut l'ordre de pénétrer en Slavonie et en Croatie. Il se heurta aux défenseurs serbes de Krupa sur l'Una. Après des efforts incroyables, Mathias

Bakitch, avec ses frères serbes, succomba le 23 juin 1565. L'année suivante, le 1^{er} mai, Soliman quitta Constantinople, et se dirigea en Hongrie pour continuer ses attaques en Croatie. Les haïdouks serbes incommodaient beaucoup ses combattants qui traversaient la Serbie, surtout les retardataires dont le plus grand nombre n'approcha plus le sultan. J. Zapolya fut reçu à Zemlin ; trois fois il fléchit le genou devant le padischah, et trois fois celui-ci le releva, lui donnant sa main à baiser, l'appelant son fils bien-aimé, et lui assurant la Hongrie. Là, le sultan apprend le désastre des Turcs devant Siclos, puis prend la résolution de se diriger droit contre le ban Zrini, fixé à Sziget (sur l'Almache). Il y arriva le 5 août, mais donna d'abord l'ordre d'étrangler Arslan pacha de Bude, à cause de la perte de Vesprim (Weissemburg), ce qui força Perter pacha à presser la conquête de Djoule, défendu par une centaine de Serbes sous leur frère Demètre Ovtcharevitch, contre 27.000 Turcs ! Alors, naturellement, quand presque tous les Serbes furent tués, les chefs allemands rendirent le fort le 1^{er} septembre. Mais, durant tout le mois d'août, 20.000 Turcs attaquèrent Sziget, défendu par le vaillant Zrini, d'origine croate, avec quelques milliers de Croates et de Serbes, jurant tous de tomber glorieusement. Sziget était un des principaux forts de Croatie, et le sultan, malgré 100 canons, ne parvenait pas à le détruire. Toute la ville fut brûlée ; Zrini s'enferma dans le fort, ripostant toujours. A la fin d'août, Soliman tomba gravement malade ; furieux de voir encore le fort debout, il offrit à Zrini toute la Croatie s'il le lui rendait. Sur son refus, il fit miner le fort, et le 5 septembre, il fit éclater une tour pleine de munitions ; la détonation fut épouvantable, et les Turcs se précipi-

tèrent dans le fort. Les défenseurs les attendaient et commencèrent un tel carnage que 7.000 Turcs y trouvèrent la mort, mais le fort ne fut pas conquis, quoique Ali pacha eût eu soin de l'entourer des cadavres et de forcer ses soldats à pénétrer de tous les côtés. Le sultan Soliman le Magnifique était à bout de patience, mais aussi, bien près de s'éteindre. « Cette cheminée fume encore, le tambour de la conquête ne s'entend pas ! Que font mes janissaires ? » furent ses dernières paroles, et il mourut. Le grand vizir, M. Sokolovitch, cacha sa mort et continua à lutter. Adroitement, il plaça le sultan mort à la fenêtre, faisant semblant de regarder ses fanatiques conquérants. Le 8 septembre, il livra le dernier assaut au fort, soutenu à peine par quelques murs. Le moment suprême des deux côtés s'approchait. Zrini n'avait plus que 217 combattants. Tous jurèrent de tomber avec lui, en attaquant les Turcs. Alors, ils ouvrirent subitement la porte du fort, précédés par Zrini, royalement vêtu, et se précipitèrent sur les Turcs. On s'égorgea et on se massacra, toute la défense succomba, et les Turcs en foule se ruèrent dans le fort. Au milieu de cris, dans un affolement général, tout à coup une détonation formidable se fit entendre, c'était la mèche allumée par Zrini, dans le grand magasin à poudre, qui avait mis le feu, faisant sauter la tour et ensevelissant 3.000 Turcs. Ainsi finit la victoire, de qui ? Le grand-vizir M. Sokolovitch, épouvanté, tout en félicitant les janissaires de leur bravoure — le sultan, malade, l'en avait chargé — ordonna bien vite la retraite. A Belgrade, le nouveau sultan Sélim II (1566-1574) attendait le corps de son père, avec lequel l'apogée de la puissance des Turcs était atteinte. Depuis, la plupart des sultans, nous le savons, ne valurent pas grand'chose, et, sans doute,

l'ivrogne Sélim II, qui glorifia son règne par la conquête de Chypre (1751), la fit plutôt à cause du bon vin que par raison politique ! Ce qui est le plus malheureux à constater, c'est que pendant le règne des sultans incapables, qui auraient complètement ruiné l'empire des Turcs, il se dresse quelques grands vizirs, chrétiens convertis, parmi lesquels nous trouvons des Serbes¹, qui souvent ignorant leur origine soutenaient l'empire, alors que leurs frères, de tous côtés et sans cesse, travaillaient à la délivrance de la Serbie. Les divisions de toutes façons provoquées parmi les Serbes, les empêchaient depuis longtemps de délivrer leur patrie, malgré leur courage classique et incroyable. Le grand vizir serbe, M. Sokolovitch, put, pendant treize ans, soutenir l'apogée de la Turquie, qui, après lui, périclita peu à peu arrêtée de temps en temps dans sa chute.

Ce n'est que le 17 février 1568 (ou plutôt le 1^{er} mai 1569), que Maximilien II renouvela le traité de paix sur la base *uti possidetis*. Il est à remarquer que d'après ces traités, on visait surtout les haïdouks, ouskoks et émigrants serbes ; il était stipulé que les deux partis doivent punir les « bandits » pour meurtre et pillage, que le vol doit être rendu, et les émigrants retourner sur leur sol abandonné. Mais cette paix, comme tant d'autres, n'engageait pas du tout les Turcs, et les Serbes des Confins militaires étaient tout le temps en lutte avec les Turcs, se lançant de la Bosnie et de l'Herzégovine pour suivre l'Una et la Kulpa. Aussi les Serbes de Serbie quittaient-ils leur patrie de plus en plus, pour s'installer en Autriche-Hongrie ; les plus vigou-

¹ On sait que Sélim II parlait couramment la langue serbe. A la Sublime Porte, à cette époque, on rédigea même des actes en serbe.

reux s'enrôlaient comme ouskoks, et bientôt sous les habiles généraux de l'Autriche ils formeront la garde nationale, invincible aux Turcs. Il faut aussi se rappeler que les Serbes en majorité, passaient dans la Hongrie autrichienne, il y en avait très peu dans celle des Turcs, mais davantage dans la Transylvanie, où les Karpathes abritaient différentes nationalités, souvent aux prises l'une avec l'autre, surtout depuis que la Valachie succombait définitivement sous la domination des Turcs en 1462, et la Moldavie en 1546, et que les Roumains ne cessaient d'être de plus en plus la proie des Polonais et des Russes, des Hongrois et des Turcs. Cependant, le fils de Zapolya, Jean, protégé du sultan, finit par renoncer à la couronne même de Hongrie, et la Transylvanie, à titre de principauté indépendante, lui fut reconnue par l'empereur-roi Maximilien II. Mais dans cette principauté, où seules la noblesse hongroise et la bourgeoisie allemande avaient des droits, les sacrifiés, divisés déjà en sept ou huit religions, et avec plusieurs langues, faisaient entendre un sourd mécontentement et exposaient le pays aux plus pénibles tiraillements intérieurs, correspondant bien à ceux du dehors. Aussi, les successeurs de l'unitaire J. Zapolya (mort en 1571), les catholiques Bathory Etienne (1571-1576) et Sigismond (1581-1604), les réformés Etienne Bocsakay (1604-1606), Gabriel Bethlen (1613-1629), Georges Rakoczy (1629-1648) avec les leurs, employaient-ils tous leurs efforts pour maintenir le trône, en s'appuyant sur l'instable équilibre de l'Autriche et de la Turquie, — et pour finir par faire passer le pays sous la puissance des Habsbourg.

Lors de l'avènement au trône de Mourad III (1574), Maximilien II demanda le renouvellement de la « paix », mais les pachas des frontières ne cessèrent pas de diri-

ger leurs troupes contre les pays de l'Autriche. Ainsi, les Serbes ripostaient à ces attaques du dehors, tout en souffrant à l'intérieur : dans les deux Hongries chrétiennes les jésuites servaient l'absolutisme autrichien, en face de la majorité des Hongrois attachés au calvinisme, et de Bathory catholique. Celui-ci, toujours concurrent de Maximilien II, quand il fut élu roi de Pologne (1574-1586), par la réunion des deux pays se serait montré davantage hostile à l'Autriche, s'il n'avait eu à soutenir des luttes contre les Turcs et les Russes. Le successeur de Maximilien II fut son fils Rodolphe II (1576-1612) qui, par son incapacité, prépara le terrain pour la guerre de Trente ans ; se confiant trop aux infatigables jésuites, au lieu de se préparer à se mesurer avec les Turcs, il institua la « cloche des Turcs », sonnerie, qui, trois fois par jour, appelait les fidèles à la prière ! Il obtint « la paix », — mais, seulement entre 1576 et 1577 il y eut plus de 50 attaques des Turcs sur les Confins militaires ! Ce n'est qu'en janvier 1577, que Rodolphe II convoqua l'assemblée de tous les chefs des frontières, pour s'entendre sur le plan d'opération contre les Turcs. L'assemblée finit par constater que l'empire ne pouvait solder 1.807 haïdouks serbes de Slavonie, et se dispersa. L'empereur en convoqua une seconde, le 1^{er} janvier 1578, qui vota la décision, connue sous le nom de Brücker libell : l'archiduc Charles devait diriger les confins entre la Drave et l'Adriatique ; au besoin l'empereur viendra à son secours. Cette fois on ne solda que 1.315 haïdouks serbes, sur 10.000, et depuis l'automne on ne cessa de soutenir la lutte contre les pachas de Bosnie. En ce moment l'archiduc Charles faisait construire le plus de forts possible ; sur la rive gauche de l'Una, autour de la Kulpa et de la Drave, il y en eut toute une série. Souvenons-nous de celui qui fut fondé en 1579 (13 juillet) en Srem, qui

porte son nom, et jouera un rôle dans l'histoire : c'est *Karlovtzi* (pr. en serbe), construit sur 900 têtes turques. Afin de le peupler vite, il accorda des privilèges, surtout aux combattants.

Ces places fortifiées provoquèrent de nouvelles émigrations serbes, et les privilèges de 1564, 1578, 1582 dispensaient les Serbes (*desertum*) de tout impôt, leur attribuant une solde impériale en retour du service militaire auquel ils étaient assujettis continuellement. Il est à remarquer aussi que beaucoup de seigneurs prenaient à leur service les émigrants serbes, et en formaient ainsi des colons sur leur sol ; aussi les Turcs, partout en Hongrie, où ils gagnaient du terrain, amenaient-ils des raïas serbes pour cultiver la terre, — les Turcs étant partout les maîtres. C'est pourquoi en s'approchant de la fin du xvi^e siècle et depuis, les émigrants serbes ne cessent de traverser le Danube, la Save et de longer l'Adriatique ; on connaît tant de familles, avec les dates et les places de ces émigrations, qu'il est inutile de rentrer ici dans ces détails. Souvenons-nous seulement que parmi les ouskoks serbes de l'Adriatique il y avait aussi des éléments étrangers (Allemands, Italiens), qui n'étaient que de vrais aventuriers sans aucun sentiment de l'idée nationale. Les Serbes ne perdaient pas de vue leur but principal : n'attaquer que les Turcs en poursuivant toujours la délivrance de la Serbie. Le fort Segne, sous Djouro Danitchitch, resta légendaire dès cette époque : combien de fois les Turcs en furent-ils repoussés par les ouskoks serbes, et empêchés de passer en Italie ? Combien de fois aussi, ces ouskoks « violèrent-ils » la paix conclue entre la Turquie et Venise, si bien que celle-ci devait s'en excuser auprès du sultan et se plaindre aussi bien à l'Autriche qu'au pape, et enfin, par peur, attaquer aussi les ous-

koks qui luttèrent toujours pour délivrer la patrie ? Malgré les mouvements, plus ou moins hostiles, qui éclataient de temps en temps dans les trois Hongries contre leurs princes chrétiens, les Serbes ne perdaient pas de vue leur but, et cherchaient toujours à se grouper. On a plusieurs exemples de faux prétendants, qui se disant descendre de la famille Brankovitch, arrivaient ainsi très vite à s'entourer de Serbes, mais nous ne rentrerons pas dans ces détails qui ne prouveraient qu'un génie des plus audacieux, et la tradition, chez eux, toujours vivante. Passons à ce grand vizir, Sinan pacha, qui secrètement fomentait la lutte contre l'Autriche-Hongrie, tandis que le sultan en 1590 avait signé la paix pour huit ans. C'est pourquoi Hassan pacha de Bosnie sans cesse provoquait des luttes, et il fut presque toujours battu et repoussé au loin par les ouskoks ; Bihatch (sur l'Una) ne succomba que le 19 mai 1592, et les Turcs se rendirent maîtres entre l'Una et la Kulpa, aboutissant alors jusqu'à Sissak. C'est à cette époque que Rodolphe II institua sa « cloche des Turcs » ; de tous côtés, les prêtres préparaient le peuple à une grande guerre pour l'année prochaine. Au mois de juin 1593, Hassan pacha avec 30.000 Turcs repassait le pont de la Kulpa et allait assiéger Sissak ; les impériaux n'étaient que 8.000, y compris 800 ouskoks serbes. Ceux-ci, au moment décisif, coupèrent le pont, passé par les Turcs, et les entourèrent de telle façon que les chrétiens les forcèrent à se jeter dans la Kulpa ; beaucoup de Turcs y perdirent la vie, de même que Hassan pacha. Ce jour, 22 juin, et depuis, chaque année on chanta le *Te Deum* dans toute l'Autriche. Ce désastre fut un grand échec pour les Turcs ; Sinan pacha réussit à ce que le sultan déclarât la guerre à Rodolphe (14 août 1593), juste au moment où celui-ci

lui envoyait le tribut, feignant, à l'exemple des Turcs, de croire la paix non troublée. A l'automne, Sinan pacha, à la tête de 30.000 combattants, arriva à Yagodina ; comme de ce côté il y avait toujours des Turcs, il institua non loin de la ville une petite palanka qui existe encore ; c'est Batotchina. Quand Sinan pacha repassa en Hongrie, ce fut d'abord Sissak qui succomba (24 août), et le grand vizir enleva Vesprim (13 octobre), puis, huit jours après, Palote, mais les Turcs furent battus le 3 novembre sur la place de Stuhlveisenberg, ainsi qu'autour de Néograd. Alors Sinan pacha se retira à Belgrade. Rodolphe II savait bien que les Turcs recommenceraient, et malgré le désir du pape Clément VIII, de l'aider en formant une vaste alliance entre les Etats chrétiens, il n'y pouvait rien. Cependant, le pape essaya de former une alliance entre l'empereur, les princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie et d'insurger les Serbes de Banat. Les pourparlers, dans ce but, allaient réussir complètement, et l'année 1594 sera pour les Serbes une des plus importantes. Au commencement de l'année les impériaux, les premiers, engageaient la lutte : le 10 mars ils enlèvent Néograd, mais échouent devant Gran, Tata et Raab ; l'archiduc Maximilien, en Croatie, avait plus de chance. Pendant ce temps, Sigismond Bathory (rapproché de Rodolphe II) s'allia avec Aron de Moldavie et Michel de Valachie. Ces trois derniers faisant défection au sultan risquaient le plus. Bathory connaissait bien la situation, et voulait à tout prix soulever les Serbes, d'autant plus que les légats du pape, qui avaient parcouru la Serbie, lui assuraient que tous les Serbes sous les Turcs ne demandaient que des armes, et se lèveraient dès que l'empereur avec les chrétiens se dirigerait contre le sultan. Bathory commença donc des pourparlers directs

avec les chefs des Serbes de Banat et de la Hongrie sous les Turcs. Ces Serbes ne demandaient pas mieux que de se soulever et de secouer le joug turc. Parmi leurs chefs citons surtout l'évêque Théodore Tivodorovitch, le joupán Sava et le voïevode Velimironitch; ceux-ci acceptèrent même Bathory comme supérieur pourvu qu'il leur fournit des munitions. En un clin d'œil les Serbes se retrouvèrent sous leur chef au nombre de 15.000, et depuis le mois de juin (1594) commencèrent des attaques contre les Turcs de Banat, suivant la Tamiche, la Maroche, la Theiss, partout remportant des victoires. Le nombre des Serbes augmentait de plus en plus, mais faute de munitions, ils devaient insister à chaque instant auprès de Rodolphe II et de Bathory. Sinan pacha ne s'attendait pas à un tel éclat des Serbes, bientôt il fut forcé de se diriger contre eux, avec plus de 100.000 combattants, tandis que les autres pachas luttaient presque partout dans les pays sous l'Autriche et en Hongrie. Les Serbes de Banat abandonnés, presque sans armes, se tenaient courageusement mais ils furent battus entre Betchëi (Beche) et Betchkerck, le 10 juillet et peu après, près de Têmesvar. Avec cet échec l'insurrection des Serbes de Banat fut étouffée, faute de munitions, donc à cause de l'imprévoyance surtout de Rodolphe II, qui ailleurs, avec les oustkoks serbes, remportaient des victoires (Petrinié, 10 août, Komorin, 28 octobre, etc.). Mais, l'année suivante, l'insurrection des Serbes prit de plus grandes proportions. Au commencement de 1595 les Serbes de Hongrie repassèrent le Danube, délivrant Goloubats et sept forteresses du Danube, tandis que les Roumains, Hongrois, Bulgares et Cosaques du Don aboutissaient jusqu'à Sofia.

En ce moment, les Serbes se groupaient autour de

Georges Brankovitch, qui se disait être membre de l'ancienne famille régnante, et un autre Serbe, l'haïdouk Novak Debelak, se disant descendant des Chicheman, groupait tous les Bulgares. Les insurgés de l'est s'approchaient de la mer Noire; les Serbes se soulevaient presque partout, grâce au patriarche Jean II (1592-1614), qui, de Petch (Ipek) et de Priserène, enflamma tous les Serbes de l'Adriatique, portant sur leur drapeau l'image de Saint-Sava, dont le nom fut donné à cette éclatante insurrection. Sinan pacha se trouvait à Belgrade avec une nombreuse armée, ne sachant trop où se diriger d'abord. C'est alors que l'idée lui vint de détruire, croyait-il, le mobile de la conduite des Serbes. Il ordonna à Ahmet beg de Bosnie de prendre le corps de Saint-Sava, qui reposait au monastère Milechevo depuis le 6 mai 1237, et de le brûler dans la plaine de Vratchar (devant Belgrade), le 28 avril 1595. Ce fait ne fit qu'exaspérer tous les Serbes, et s'ils avaient été bien armés, à coup sûr ils auraient rapproché l'heure de la délivrance. La promesse du pape et de l'empereur¹ de les armer ne fut pas exécutée; Venise, malgré le pape, jouait un triste rôle envers les Serbes de l'Adriatique, surtout depuis la paix de 1573, quand la république renonça à l'île de Chypre. Sous le nouveau sultan Mōhammed III, le drapeau du prophète électrisa tous les Turcs qui, en vrais sauvages, tombèrent sur les Serbes, et, à la fin de l'année, étouffèrent toute insurrection dans la péninsule. Ainsi finit la *première et la plus grande insurrection des Serbes ayant un caractère purement national et orthodoxe*. Ce fut justement là la cause de son

¹ Rodolphe II, le 14 avril 1595, avait adressé la proclamation à tous les Serbes en Turquie de se soulever, leur disant qu'il les prenait sous sa protection.

insuccès : ni le pape, ni Rodolphe II ne tenaient à aider les Serbes soulevés à délivrer leur patrie et à la déclarer indépendante. Cependant, les Serbes, divisés en Autriche et en Hongrie, soutenaient quand même les impériaux, et quand Rodolphe II aboutira à une première paix honnête (1606), les Serbes, sous lui, paraîtront plutôt tolérés, que des amis ou des dignes sujets de la couronne méritant toute la bienveillante attention de son roi reconnaissant.

Le 28 septembre 1596, Mohammed III emporte Erlan en Hongrie, où les guerres ne cessèrent plus. Là, les Serbes de Banat et Batchka groupés autour de Georges, puis de son fils, Avram Brankovitch, reconnu despote, soutenaient toujours des luttes ; à la fin de 1599, sous l'harambacha Stari Novak, 6.000 se battirent en basse Transylvanie et en Valachie contre les Turcs. La même année, Rodolphe II reçut un coup inattendu : le mécontentement de l'élément hongrois contre lui se faisait sentir de plus en plus, et Michel de Valachie (le 28 octobre) s'attribua la Transylvanie, puis, l'année suivante la Moldavie, — et, enfin alla demander la protection du sultan ! Ce ne fut qu'en 1600 que la Transylvanie se débarrassa de Michel, quand Et Bocskay, soutenu par les Turcs, se souleva contre l'empereur (1604-1606). Heureusement, qu'entre eux survint la concorde de Vienne, 26 juin 1606, qui resta la base du droit public dans le royaume : Et Bocskay était reconnu prince de Transylvanie et de la Haute-Hongrie, qui doivent revenir à l'empereur-roi, si Etienne meurt sans héritier. Ce n'est qu'après cet accord que la paix fut conclue entre Rodolphe II et Ahmet I. Le 20 octobre, les plénipotentiaires se rencontrèrent sur les bords de l'Alma-che (affluent du Danube), entre la rivière Sitva et le village Torog ; d'où le nom de traité Sitvatorog, signé

le 11 novembre 1606. Aux termes de ce traité, la paix devait durer 20 ans et reposer sur la base du *statu quo*, donc, si ce traité ne marquait pas un recul de l'empire des Turcs, on constatait, du moins, qu'il ne pouvait plus s'étendre vers le nord. Il est vrai que le sultan reçut 200.000 écus, mais il renonça au tribut annuel de 30.000 ducats, et désormais, les rapports entre l'empereur et le padischah seront établis sur le pied de parfaite égalité. Ce fut là l'importance capitale de ce traité, le premier fait dans ces conditions. Ce traité était de bon augure pour les chrétiens du nouveau siècle, ou plutôt pour l'empire d'Autriche. Car, en ce qui concerne les Serbes, grâce auxquels l'empereur avait réussi, il ne fut rien stipulé si ce n'est que désormais des deux côtés on supprimera les volontaires et les haïdouks ! Du reste, tant qu'en Autriche (y compris la Hongrie), on supporta l'orthodoxie, les Serbes y passaient, de plus en plus, en masse, s'y groupant autour de leur métropolite. Les Serbes, comme toujours, se rapportaient aux promesses des commandants autrichiens, qui leur promettaient de les soutenir et les aider à réaliser leur idée nationale, mais en attendant (on attend encore !), ils formaient les premiers rangs des combattants contre les Turcs. C'était la seule satisfaction que l'Autriche leur accordait, et cependant les Serbes ne perdaient pas et ne perdent pas leur espoir de délivrer la Serbie et de rester maîtres chez eux !

La paix de 1606 devait encore être compromise par des incidents de frontière. Le principal fut celui qui survint entre Venise et les oustkoks serbes de Dalmatie : Klisse succomba devant les Turcs en 1596, surtout grâce à Venise. Les Serbes de Segne en voulaient aux Vénitiens et soutinrent une véritable guerre de 1612 à 1617, qui ne cessa que lorsque l'empereur consentit à transporter

ses héros serbes à Ototchats et à Jumberak. Mais les incidents de frontière décidèrent enfin l'empereur Mathias (1612-1619) et le sultan Ahmed I^{er} de refixer, à Vienne, la paix de 1606, les frontières et l'amitié. Depuis, pendant un demi-siècle, il n'y eut pas de guerre entre l'empereur et le sultan, car le premier eut à soutenir des luttes entre les chrétiens chez lui (la guerre de Trente-Ans, 1618-1648) et le second avec la Perse. Pendant ces luttes en Autriche-Hongrie, l'élément hongrois regagne du terrain, mais le culte orthodoxe des Serbes (et des Roumains) se trouve dans une situation des plus précaires. L'empereur, catholique, ne pouvait trop mécontenter les Serbes, ayant besoin d'eux dans ses luttes; il les soutenait contre ceux qui voulaient les chasser de leurs biens fonciers, mais sur le terrain religieux il ne savait comment les contenter. Alors on trouva une issue en forçant les Serbes à reconnaître le pape pour chef de l'Eglise et à maintenir le rite orthodoxe (union). Quelques évêques serbes se laissèrent gagner; citons seulement Siméon du monastère Martché, qui fut nommé par le patriarche de Petch, le 28 juillet 1609, pour l'épiscopat des Serbes de l'ouest; le pape Paul V le confirma en 1611 pour *Episcopus Rascianorum catholicorum ritus graeci*, et l'empereur en fit autant en 1612. Mais les Serbes n'en restèrent pas moins orthodoxes en grande majorité, et quand les Croates les persécutaient pour se convertir, surtout après les succès de Gustave Adolphe contre l'empereur Ferdinand II (1619-1637), alors les Serbes des Confins militaires ne voulurent ni se convertir, ni défendre le ban de Croatie; rassemblés à Rovichte, 1632, ils jurèrent de quitter l'Autriche, si l'empereur ne les satisfaisait pas, et lui envoyèrent une députation. Ferdinand II à Regensburg (Ratisbonne) reçut les Serbes, conduits par l'évêque Maxime Predoïevitch. Celui-ci

expliqua le désir des Serbes : de ne pas être forcés de se soumettre au ban de Croatie, de ne pas voir toucher à la terre occupée et cultivée par eux ; ils défendront la frontière contre les Turcs, pourvu qu'on leur institue une bonne administration. L'empereur contenta les Serbes, et de suite promulgua le *Statuta Valachorum*.

Ce fut le premier acte, qui donna la base à la Kraïna (Confins militaires) pour le moment limitée à la Slavonie ; elle fut instituée à part, organisée militairement sous la dépendance directe de la couronne ; elle garantissait aux Serbes toutes leurs libertés de culte et communales (le général impérial de Varazdin était le chef suprême dans le pays divisé en trois capitaines ou départements de Krigevats, Koprivnits et Ivanitch ; chaque capitaine était superposé à plusieurs knez (maires) librement élus par le peuple). Les Serbes en Autriche (et en Hongrie), à l'époque des luttes sanglantes entre les catholiques et les protestants, ne pouvaient espérer avoir leur orthodoxie assurée, d'autant plus que les Hongrois, toujours mécontents, se soulevaient aussi contre l'empereur, et Rakoczy fut reconnu prince de Transylvanie aussi bien par Ferdinand III (1637-1658) que par Ibrahim I. Cet état de choses facilita aux Turcs de recommencer leurs guerres contre les chrétiens : d'abord avec Venise (1642-1647), pour l'île de Candie qui ne succomba qu'en 1669 ; mais pendant ce temps, les frontières d'Autriche ne manquaient pas d'incidents et avec la mort de Rakoczy (1648) les Habsbourg allaient s'attribuer une bonne fois la Transylvanie en attendant la Hongrie ; la paix de Westphalie avait produit une nouvelle Autriche vigoureusement poussée vers l'Orient (Drang nach Osten). Sentit-il toute l'importance de sa nouvelle situation ou non, en tous cas, sur le trône de Constantinople monta un puissant

sultan, comme il n'y en avait pas eu depuis longtemps; c'était Mohammed IV (1648-1689) qui tenait à en finir avec l'Autriche. Celle-ci provoquée de plus en plus essaya de conclure la paix; mais depuis 1662 le sultan l'avait accordée à des conditions bien difficiles, il réclamait surtout « les haïdouks serbes des environs de Varazdin! » L'empereur Léopold I (1658-1705) n'avait qu'à se résigner et à attendre les Turcs. Ceux-ci pénétrés en Hongrie, en mars 1663, dirigèrent tous leurs efforts en Slavonie et en Croatie, mais, après quelques succès balancés, ils se retirèrent à la fin de l'année. Cet hiver l'empereur, par l'intermédiaire du pape Alexandre VII, demande du secours partout; Louis XIV lui envoie 6.000 hommes sous Coligny. L'armée impériale sous Montecuculli laissa pénétrer les Turcs, qui, suivant la Drave, trouvèrent partout des résistances de la part des Serbes. La bataille décisive fut livrée le 1^{er} août 1646, devant Saint-Gothard; elle eut pour résultat la défaite des Turcs, et le traité de Vasvar (Eisenburg) du 10 août. Ce traité fut plutôt avantageux à la Porte (par exemple : la Transylvanie paiera le tribut au sultan; des sept palatinats hongrois situés entre la Theiss et la Transylvanie, quatre revenaient au sultan, etc.). Personne en Autriche ne fut content d'une telle paix, surtout 16.000 Serbes des Confins, prêts à traverser la Save. En jugeant les deux derniers traités, on peut dire : celui de Sitvatorok désigne le premier coup des chrétiens donné à la Turquie, tandis que celui de Vasvar ne fut qu'un premier essai pour détruire l'empire des Turcs.

La paix ne dura pas longtemps et l'empereur Léopold I, malgré lui, devait jouer un grand rôle dans l'histoire des Hongrois et des Serbes. Sans entrer dans aucun détail, souvenons-nous seulement que lors de

l'insurrection hongroise sous E. Toekoeli, 1682, le sultan jugeant le moment favorable pour recommencer ses luttes en Autriche, aida Toekoeli de Transylvanie. En 1683, le 14 juillet, le grand vizir Kara-Moustapha avec 200.000 hommes assiégea Vienne défendue par 10.000 soldats; le siège dura deux mois et ne fut levé que grâce à l'intervention du Polonais Jean Sobieski. Cette fois, les Turcs furent terriblement battus partout en Hongrie; et Kara-Moustapha dès sa rentrée à Belgrade, 25 décembre, fut exécuté (son corps repose aujourd'hui dans le fort). Après trois ans, de toute la Hongrie, les Turcs furent chassés, et grâce à la Sainte Ligue (1684, Autriche, Pologne, Venise, Malte), les Serbes se soulevèrent en masse : en 1688, on délivra Belgrade, Smederevo et plusieurs forts serbes du Danube. Pour avoir le plus de Serbes possible partout en Serbie, l'empereur s'adressa au patriarche de Petch, Arsenié III Tsrnoïevitch (qui alors dans son diocèse, embrassait presque toute la péninsule orthodoxe) et à Georges Brankovitch, dont l'origine remonterait à l'ancienne famille régnante¹ Le patriarche fomenta l'insurrection de Katchanik, et G. Brankovitch électrisa tous les Serbes qui se soulevaient comme jamais. Léopold I^{er}, par le diplôme du 3 juin 1683, nomma Georges baron, et par un autre, du 20 septembre 1688,

¹ Georges III Brankovitch VII passe pour le descendant direct de Grgoure l'Aveugle, fils de G. Brankovitch (1427-1456). Grgoure aurait eu en dehors du Zmaï despote Vouk, encore deux fils, Grgoure et Lazare; ce dernier serait l'aïeul du despote Georges (bien connu en 1594), celui-ci père de Jean qui avait quatre fils dont l'aîné est Sava, métropolite des Serbes de Hongrie (1656-1680) et le cadet Georges (III), qui grâce à son frère et à son talent personnel s'est fait remarquer même à la cour de Russie et passa pour un des plus fervents défenseurs de l'idée nationale des Serbes. Comme tel, il fut sacré secrètement despote par le patriarche Maxime I^{er}, à Andrinople en 1663.

le nomma comte de l'empire et despote des Serbes. A la tête des Serbes G. Brankovitch, en Serbie, ne faisait que des conquêtes, car, partout passant en despote, il soulevait de plus en plus les Serbes, et aboutit de Niche à Scoplé. C'est à ce moment que Léopold I^{er} trouva que la Serbie indépendante pouvait être un danger pour lui, il donna certaines instructions au commandant de ses troupes, à Louis de Bude. Celui-ci invita le despote à Kladovo (octobre 1689) et sous escorte, le dirigea à Vienne; de là, il fut envoyé au cachot à Yeger, en Bohême, où il mourut après 22 ans, le 27 septembre 1711 ¹.

Dès que le despote Georges disparut, les Serbes comprirent qu'ils avaient été trompés et ils cessèrent de se soulever et de lutter. Alors les Turcs ne furent pas longs à chasser les Autrichiens de la péninsule, et se mirent à les poursuivre même en Hongrie. Le patriarche Arsenié III fut bien étonné de la conduite impériale, mais il ne pouvait se l'expliquer et le croyait encore l'ami des Serbes et des chrétiens sous les Turcs. Il était à Belgrade avec les nombreux Serbes soucieux de leur triste situation. Au commencement de 1690, Léopold I^{er} essaie de réparer sa faute, et s'adresse au patriarche, l'invitant avec les Serbes à repasser en Autriche. En réalité, l'empereur jugeait qu'un patriarche serait moins dangereux qu'un despote, et il tenait toujours à avoir les Serbes, c'est-à-dire, des combattants infatigables contre les Turcs. Déjà quelques Serbes passaient de son côté; le patriarche chercha à légaliser leur future situation. Sur le désir des Serbes, exprimé par une députation du 18 juin, Léopold I^{er} les contenta par son privilège du

¹ Son corps depuis le 3 septembre 1743 repose au monastère de Krouchedol.

21 août 1690 : Léopold est reconnu comme souverain par les Serbes immigrés, lesquels sont exempts de tout impôt, conservent l'ancien style, la liberté du culte et leur autonomie locale, sous la forme ecclésiastique. Alors, l'automne de la même année, après la rechute de Belgrade, le patriarche avec le corps du tsar Lazar, et plus de 500.000 âmes, repasse en Hongrie. Une fois la Save et le Danube franchis, un comité les attendait qui leur désignait les places à occuper; on les classa un peu partout dans la Hongrie méridionale, ne voulant pas leur permettre d'occuper en masse un seul endroit, comme il avait été promis par l'empereur. C'est ainsi, que malgré le dévouement incroyable des Serbes envers la couronne, s'en allaient, peu à peu, toutes les promesses impériales. Pour ne pas trop les mécontenter de suite, l'empereur permit aux immigrants d'élire un despote. Les Serbes demandaient G. Brankovitch. Ce fut en vain ! A chaque fois qu'il fut demandé, même par la Russie ¹, le « gouvernement » répondait : « Il est coupable, on instruit toujours son cas. » Or, c'était purement et simplement la fameuse raison d'Etat qui exigeait qu'il mourût en prison. Alors, les Serbes choisirent pour despote *Jean Monasterli*, dont la famille s'était déjà distinguée avec les Serbes de Hongrie. Mais l'empereur ne le confirma que vice-voïevode (1690) ! Ce fut le dernier chef serbe, ainsi que le patriarche Arsenié III, car le patriarcat serbe en Autriche-Hongrie ne fut rétabli qu'en 1848 ! Ainsi, les Serbes étaient-ils cruellement trompés, mais ils luttèrent quand même, restant fidèles à l'Autriche, espérant que la couronne les récompenserait un jour. En attendant, la politique

¹ L'Autriche répondit textuellement : « Nihil male fecit, sed ratio status sic requirit ».

impériale seule en profitait et bien avantageusement : les Serbes ne sont que sa victime. Car en 1690, la Transylvanie fut annexée réellement, par le procédé bien simple : les troupes impériales occupent le pays à cause de la guerre contre les Turcs et ne le quittent plus ; l'empereur par son diplôme stipula le maintien des libertés de « trois nations » (les Magyars, les Szeklers ou Magyars montagnards et les Saxons) et de quatre Eglises (le catholicisme romain, le luthérianisme, le calvinisme (en majorité des Magyars) et le socinianisme). De l'autre côté, en fixant les Serbes dans les régions désertes et toujours sanglantes de la Hongrie méridionale, la couronne s'assura de nouveaux sujets et guerriers obéissants et dévoués, grâce auxquels les Turcs ne franchiront plus ni la Save, ni le Danube. Et c'est justement dans ces deux actes qu'on voit le double avantage de l'Autriche au détriment des Serbes : ceux-ci seront toujours à sang et à feu, car, soit que la couronne ait besoin de lutter contre les Hongrois insurgés (pacifiés par la paix de Szathmar, 1711), soit avec les Turcs ou contre qui que ce fût, — les Serbes seront toujours visés, et aussi, malheureusement, se créeront des ennemis même là où ils ne devraient avoir que des amis. Parcourons un peu vite les luttes depuis 1690. Elles sont nombreuses, mais les deux qui ferment le siècle sont des plus sanglantes et décisives : la bataille de Slankamen (19 août 1691) où tomba le grand vizir Koeprili III, fut décidée grâce aux Serbes (6.400 fantassins et 3.400 cavaliers) sous Jean Monasterli ¹, et celle de Zenta (le 11 septembre 1697), à la suite de laquelle les Turcs sont refoulés dans la péninsule balkanique, où ils ne manqueront pas de se venger sur le raïa serbe. Alors, les

¹ Le 6 août 1892, on y éleva un monument.

Turcs, forcés, demandèrent la paix, qui fut signée à Karlovtsi le 26 janvier 1699, à 11 heures 3/4 avant midi « au moment (selon *Hammer*) où les corps célestes par leur position assuraient leur faveur aux Turcs ! » Cette fois le sultan au profit de l'Autriche renonça à la Hongrie, moins le Banat de Tèmesvar et une partie de Srem avec la Slavonie.

Nous voilà à la fin du xvii^e siècle, et nous avons assisté à deux siècles de luttes que les Serbes émigrants ont faites sur le terrain de l'Autriche ou de la Hongrie. On a dû constater que les Serbes n'ont jamais abandonné leur idée fixe de délivrer leur patrie, mais, malheureusement, leur émigration n'était que funeste à leurs sentiments nationaux. On les a tellement exploités ! Quand l'Autriche avait besoin de combattre ses ennemis ou qu'elle se voyait en danger, elle provoquait des émigrations serbes et leur faisait des promesses ; le danger conjuré, elle leur tournait le dos ou les regardait dédaigneusement, et les exposait aux attaques des autres sujets. Que c'est triste à songer ! Pendant deux siècles, les Serbes ne parvinrent pas à bien saisir le dessous politique de l'Autriche (-Hongrie), et c'est ainsi que le peuple serbe abondamment a dépensé sa force au profit des autres. Malgré tant de détours, il paraît que les Serbes se réservaient toujours la fin du siècle pour se risquer et agir directement dans la délivrance de leur patrie. Nous en avons vu un exemple à la fin du xvi^e siècle, l'insurrection dite de Saint-Sava en 1595 ; mais les Serbes d'alors ne cédèrent que faute de munitions ; ni le pape, ni l'empereur, ne voulaient les aider, car ils ne tenaient pas à voir la Serbie (orthodoxe !) délivrée et indépendante. Cet événement a fixé les deux facteurs mentionnés, et vers la fin du xvii^e siècle, l'empereur osait convoiter presque toute la

péninsule, mais il devait agir très prudemment pour ne pas provoquer le soupçon chez quelque autre Puissance et chez les Serbes, car il avait besoin surtout de ceux-ci, toujours prêts à se lancer contre les Turcs. Et voilà pourquoi l'empereur adressa des proclamations à tous les chrétiens de la péninsule pour se soulever et se « placer sous sa protection ! » Et alors s'ouvre une série de luttes des plus glorieuses ; les Serbes de l'Autriche enflamment tous leurs frères de la péninsule, et la Serbie se soulève enfin ! Celui qui, en ce moment, personnifiait l'idée nationale était juste le despote Georges Brankovitch ; son nom seul suffirait à faire revivre tous les Serbes et à leur faire accomplir des prodiges. Et en effet, en 1689, trois siècles après la bataille de Kossovo, les Serbes allaient être libres dans leur chère patrie, dans la Serbie indépendante. Mais c'était justement là leur faute la plus grave : le despote Georges fut habilement mis en prison et y mourut après 22 ans. C'est la raison d'Etat de l'Autriche qui dicta sa mort, et, pour comble, on trouve quelques historiens qui veulent à tout prix y voir des raisons ! Que les ennemis des Serbes combattent la nationalité serbe, nous le comprenons, et même nous les approuvons ; la nationalité serbe n'en sortira que plus affermie. Mais qu'ils n'invoquent pas des « droits » contre les Serbes, car alors ils deviennent ridicules. Comment ces historiens politiques n'ont rien à dire, quand Léopold I lance des proclamations aux chrétiens de la péninsule et qu'il invoque pour l'Autriche l'empire romain d'Orient ? Pourquoi pas tout l'empire ? Et ils trouvent à redire contre le despote Georges qui, connaissant la convoitise de l'empereur, la combat en invoquant la *Serbie aux Serbes* ! On a bien raison d'essayer de justifier l'empereur, mais il

est inutile de le faire pour le despote, celui-ci agissait en vertu du droit, se basant sur l'histoire et l'ethnographie, d'après le principe reconnu par toutes les honnêtes gens : qu'un peuple ne doit pas être esclave d'un autre, mais que chacun doit rester libre et maître chez soi.

Avant de voir le ^{xviii}e siècle chez les Serbes, voyons rapidement suivant notre division adoptée ¹ ce qui se passa en Serbie pendant ces deux siècles écoulés.

2. *L'action des Serbes en Serbie* pendant les ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles n'avait été provoquée que par les haïdouks et les ouskoks, qui surtout comme émigrants bien armés sur toute la ligne frontière de l'Adriatique et du nord faisaient des exploits héroïques, dont l'écho retentissait dans toute la Serbie. Ainsi vivait le peuple ; son corps souffrait, mais le cœur battait et l'âme immortalisait la nationalité serbe. Cependant, en Serbie se trouvait toujours un ou deux points, où quelques Serbes pouvaient se considérer chez eux, et ainsi concentrés, mieux résister. Nous voulons parler de la petite république de Raguse, mais surtout du Monténégro. Voyons en peu de mots, ces deux petits endroits, à l'époque où l'épouvantable terreur des Turcs et la dispersion des Serbes retardaient la délivrance de la Serbie.

a) La petite république de *Raguse*, ² du moment où elle offrit de payer le tribut au sultan Mourad en 1365, se conserva à travers tous les conflits jusqu'à la fin du ^{xviii}e siècle. Avec sa politique toujours basée sur la neutralité bien observée elle sut gagner l'amitié des rois serbes, qui l'ont protégée jusqu'à l'arrivée des Turcs, et lui ont permis de jouer le principal rôle commerçant en Serbie. La Raguse, nulle part dans la pé-

¹ V. n. p. 344.

² V. n. p. 70-71.

ninsule ou dans le Levant, en général, ne réussit à gagner autant de confiance que chez les Serbes. Rappelons-nous que tous les rois, seigneurs et riches de Serbie considéraient avant tout la Raguse comme une banque de dépôt, et y déposaient leurs richesses. Ainsi, beaucoup de Serbes, depuis le xv^e siècle s'installaient dans la république de telle façon que déjà aux xvi^e et xvii^e siècles dans Raguse, l'élément serbe était prépondérant; on y parlait plutôt serbe que la langue italienne ou latine. C'est juste à cette époque, la plus triste pour la Serbie, qu'elle trouva l'écho de son cœur dans Raguse, voisine de l'Italie de la Renaissance, la patrie du Dante et de Pétrarque. Au moment où l'invasion turque avait arrêté le plein épanouissement de la vigueur du peuple serbe, en le forçant pendant des siècles à ne manier que le fusil et l'épée, une fraction des Serbes, installés en Raguse et sur quelques îles voisines, s'adonnèrent à la littérature et lui communiquèrent un grand éclat. Surtout pendant les trois siècles précédents, les livres saints et les biographies nous donnent une idée de l'époque ecclésiastique de la littérature serbe; les Ragusiens ouvrent une ère nouvelle qui dure depuis le xv^e siècle, ne se perdant que dans le xviii^e. Ces *deux époques de la littérature écrite* chez les Serbes ont pris leur modèle sur l'étranger : la première dans l'ancienne Byzantie, l'autre en Italie. Déjà, ce point de départ sépare nettement ces deux époques, et l'invasion turque davantage : la littérature ecclésiastique quoique moins cultivée qu'avant le xv^e siècle se maintiendra par respect et piété envers la tradition glorieuse, et se retrouvera telle jusqu'à la fin du xviii^e siècle¹. Ces quelques mots nous suffisent ici pour donner

¹ Depuis, commence la *troisième époque* littéraire, qui dure

une idée nette sur tous les genres littéraires que les anciens auteurs serbes produisaient. Contentons-nous de citer quelques noms. Dans la *première époque* nous avons : Saint-Sava (1169-1236), Et. Tihomil, roi I^{er}, Nemagna II (1196-1227) ¹, et le haut clergé comme Domen-tien et Théodosie (tous deux du xiii^e siècle), Danilo II, Grigorie Tsamblak qui écrit aussi en bulgare et en russe (les deux du xiv^e siècle), Constantin Philosophe (xv^e siècle), le patriarche Païssié (1614-1646), etc. La *deuxième époque* nous donne les poètes Chichko, Mentchetitch et Djoré Drjitch (les deux du xv^e et xvi^e siècles), du xvi^e siècle. A. Tchoubranovitch, Nicolas Nalechkovitch, Marin Drjitch, Nicolas Dimitrovitch, Dinko Ragnina, Dominko Zlataritch et surtout Djivo Jean Goundoulitch ² (1588-1638 ; avec son célèbre *Osman*, où il chante la victoire des Slaves méridionaux contre les Turcs), D. J. Palmotich (1606-1657), etc., avec quelques étoiles filantes (Ignat Djordjitch, André Katchitch-Miochitch) du xviii^e siècle, quand la prospérité de Raguse se perd, provoquée par les calamités naturelles

encore chez les Serbes ; elle trouva sa base dans les concep-tions spontanées du peuple lui-même (voir ce que nous avons dit sur la *pesma*, 335-338) ; *Vouk Karadjitch* (1787-1864) s'inspira à ces sources inépuisables, puis retoucha l'alphabet serbe, devenu ainsi le plus simple et le plus perfectionné de toutes les langues, fondé sur son principe phonétique : « écris comme tu parles. »

¹ Son manuscrit : *La biographie de mon père*, Saint-Siméon, se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris.

² Un des siens, Troïan Goundoulitch, ouvrit une imprimerie à Belgrade en 1552 (à Moscou, on n'en fonda qu'en 1553, et en 1564 elle publia les *Actes des Apôtres*, etc). On sait qu'au xvi^e siècle, il y avait encore des imprimeries serbes à Tsetigné, à Scutari et dans les monastères de Gratchanitsa (Kossovo), Milechevo, Gorajede, Rouïno, qui finalement disparurent peu à peu au xvii^e siècle, ainsi que celles de Venise et de Valachie (aux monastères Debs et Govors (Trgovichte) et à Campo-Loungo).

et politiques de cette époque. Souvenons-nous cependant de quelques savants (dont les écrits sont en italien (ou en latin), qui se sont bien fait connaître à l'étranger et en France : le mathématicien Marin Guetalditch (m. 1627), le médecin Gjouradje Balivi (1667-1705), et surtout le célèbre astronome et naturaliste, Roudjer Iossiphe Bochkovitch (1711-1787). ¹ Du côté de l'Adriatique on trouve encore quelques auteurs serbes qui profitaient du peu de temps que la paix leur laissait pour exposer leurs idées. Parmi eux citons : Mathias Divkovitch (1560-1631) et Paul Possilovitch (xv^e siècle), les deux de la Bosnie ; du xviii^e siècle et de la Slavonie Antoun Kanijelitch, Vid Dochen, Mathias A. Relkovitch et son fils Stephan, Mathias Pierre Katantchitch, etc. Ainsi, quelques Serbes, même dans la plus sanglante époque, trouvaient le moyen de soutenir la littérature serbe, et par là, soutenir aussi la patrie opprimée. Ce qui est triste à constater, c'est que la Raguse, ce phare serbe qui pendant de longues nuits fut toléré par les Turcs, commença à s'éteindre dans le xviii^e siècle, grâce aux chrétiens, et elle succomba juste au début du xix^e siècle, alors qu'une partie de la Serbie réussissait à se soulever et à se déclarer libre.

b/ Nous avons laissé les Serbes du *Monténégro* à la fin du xv^e siècle, toujours résistants aux Turcs (p. 177). On sait que pendant longtemps les rois de la dynastie de Némagna donnaient Zeta en jouissance à leurs héritiers présomptifs. Elle se divisait toujours en deux parties, la haute et la basse Zeta ; la première, tournée vers le continent et pleine de montagnes, est nommée Monténégro ²,

¹ Pendant un temps, il fut le représentant de la république de Raguse auprès du gouvernement à Versailles.

² Ce nom vient des Vénitiens, puis fut retenu par les Turcs (Kara Dag) et enfin par les Serbes (Tsrna Gora ; le premier mot

tandis que l'autre touchée par l'Adriatique se nommait maritime, et s'étendait du golfe Cattaro à l'embouchure du Drin (où se trouvent Podgoritsa et Jablak, C. Novi, Rissagne, Cattaro, Antivari, Dulcigno et Allessio).

A la fin du x^ve siècle les Turcs ont envahi la partie basse de Zeta, mais ils ne pouvaient rien contre la partie montagneuse et rocheuse du Monténégro. C'est là que les Serbes affluaient et entouraient leur chef ecclésiastique, pour résister aux Turcs. Car les derniers membres de Tsrnoïévitch finirent par abandonner le peuple à lui-même, en le léguant aux évêques du pays. C'est ainsi que depuis 1515, l'évêque (Vladika) Vavilo de Tsetigné se trouva à la tête des Serbes du Monténégro. Pendant trois siècles et demi (1516-1851) le Monténégro eut une sorte de théocratie, et grâce à ce pouvoir bien opportun, le Monténégro ne succomba pas, et les Serbes ne se perdirent ni parmi les musulmans, ni parmi les catholiques. En ce qui concerne le gouvernement du Monténégro, rappelons-le en quelques mots : le peuple (avec le clergé) élisait pour chef un (évêque) métropolitite, qui accumulait les pouvoirs politiques et religieux ; il avait un aide, gouvernadour, qui dirigeait les affaires civiles, surtout en cas de guerre, car le peuple divisé en tribus vivait patriarcalement sous leurs knez, et le métropolitite n'avait qu'à s'entendre avec les knez ou agir à sa guise suivant les mœurs. Pendant tout ce

signifie *noir*, l'autre *montagne*). Quelques-uns veulent expliquer ce nom par les innombrables attaques des ennemis serbes, qui dans cette contrée ne trouvaient que leur fin. Mais, comme en Serbie il y a plusieurs endroits portant ce nom il est plus vraisemblable de croire l'explication suivante : la partie entre le golfe de Cattaro et le fleuve de Zeta (Katouni) se nommait Tsrna Gora, et celle d'au delà, à l'est, n'est que la série de montagnes, dites en Serbe, Brda ; et en effet, de nos jours, le souverain de Monténégro signe : *knez Tsrne Gore et Brda*.

passé héroïque, les Serbes du Monténégro avaient toujours eu la chance de faire un excellent choix de leurs métropolitains. Leur personne fut sacrée pour tous, qui dispersés sur les rochers, guettaient les Turcs, de plus en plus furieux d'avoir fait tant de conquêtes sans pouvoir arriver à détruire ce petit nid. Tout le Monténégro était entouré et assiégé pour empêcher les Serbes d'y remonter, et ceux du dedans de se ravitailler. Mais ces Serbes luttèrent courageusement, et c'était cette sainte lutte pour la foi et la patrie qui les soutenait à ne pas succomber. Tous étaient destinés à la lutte : les vieillards, les enfants et les femmes jetaient des quartiers de rochers sur les assaillants ou bien chargeaient les fusils et les pistolets dont chaque coup devait bien porter. Leur devise est toujours la même : « Pour la sainte croix et la liberté adorée ! »

On peut dire que, jusqu'à nos jours, les Serbes du Monténégro n'ont cessé de lutter contre les Turcs ; tout le passé n'est qu'une longue lutte sans cesse ; aussi, malgré l'héroïsme des Serbes, nous ne pouvons rentrer dans ces détails. Rappelons-nous seulement que, du côté de la mer, les Monténégrins se résignaient à rester en amitié avec Venise, et c'est pourquoi la république n'a pas eu une seule guerre qui ne se déroulât autour du Monténégro maritime (1537-1540), sans pour cela rester l'amie des Serbes. Car, pendant la guerre entre l'Autriche et la Turquie, quand éclata l'insurrection serbe de Banat en 1594, les Monténégrins allaient soulever toute la péninsule ; mais le knez Grdan de Nikchitch et l'évêque Vissarion furent trahis par les Vénitiens (en désaccord alors avec Rodolphe II), et le projet échoua par la victoire des Turcs dans le Gatsko, le 10/20 janvier 1597. Au siècle suivant, souvent les Monténégrins descendirent de leur rocher pour poursuivre

ou piller les Turcs, et surtout exciter les Serbes, convertis ou non, à résister toujours. C'est alors qu'à la Sublime Porte on s'occupa beaucoup du Monténégro. Les Turcs offraient aux chefs serbes toutes les dignités, pourvu qu'ils se rendissent et se convertissent. En vain, 3.000 Turcs pénétrèrent-ils jusqu'à la Moratcha en 1604, ils furent battus et repoussés; en 1612, le sultan envoie 25.000 Turcs, qui furent également battus; alors, en 1613, il en envoie 60.000, qui furent encore battus! Le 8 septembre 1614, le patriarche de Petch, Jean (qui s'est déjà distingué dans l'insurrection de 1594), présidait à Koutchi, chez le métropolite du Monténégro, Rouvim I^{er}, la grande assemblée du haut clergé et des knez serbes, qui discutait le projet de Charles de Gonzague, duc de Nevers, inspiré par le cardinal Richelieu. Malheureusement, il ne fut rien de ce projet, et le sultan Mourad IV décida de terminer définitivement avec le Monténégro. En 1623, plus de 60.000 Turcs, sous Soliman, pacha de Scutari, pénétrèrent jusqu'à Tsetigné, qui fut saccagée et ravagée; mais comme les Turcs, faute de nourriture, ne pouvaient rester dans le Monténégro, ils se retirèrent, croyant qu'ils l'avaient détruit.

Depuis, pendant 60 ans, les Turcs n'attaquèrent pas le Monténégro. Après la victoire de Vienne, 1683, quand la Sainte-Ligue (Autriche, Venise, Pologne) se forma, Venise invita aussi les Monténégrins à la lutte, leur offrant des munitions et leur proposant, lors de la paix, de les soutenir. Le métropolite Vissarion accepta la proposition et la lutte s'engagea; elle enflamma presque tous les Serbes de la péninsule (entre l'Adriatique, la Morava et le Vardar), mais quand le despote Georges Brankovitch fut arrêté en 1689, alors l'élan serbe cessa, et l'insurrection ne donna aucun des résultats espérés

par les Serbes ; Venise se dépêcha de conclure la paix, sans rien stipuler pour les Serbes, ni pour ceux du Monténégro ¹. Pour comble Venise cessa d'envoyer des munitions, et les Turcs attaquaient de toute leur force les

¹ Car ce qui est stipulé dans le traité de Karlovtsi entre la Sublime Porte ottomane et la république de Venise, en 1699, ne se rapporte qu'aux quelques places maritimes que Venise a su s'approprier de la Serbie maritime. Ainsi on lit :

Article 8. — Les forteresses de Chnin, de Sing, de Ciclut et de Gabella, situées dans la Dalmatie, étant présentement possédées par la république de Venise, elles demeureront à l'avenir sous la domination de la même république pour en jouir paisiblement ; mais comme on doit fixer les limites de cette province si exactement et si clairement qu'on ne puisse plus en douter à l'avenir pour la conservation du repos et de la tranquillité des sujets des deux parties et pour prévenir tous les différends imaginables qui pourraient troubler de quelque manière que ce pût être le repos des frontières, on est convenu que depuis la forteresse de Chnin jusqu'à celle de Verlica, de celle-ci à la forteresse de Sing, de cette dernière à celle de Duare, autrement dite Zaduararia, de celle-ci à celle de Vergoratz, et semblablement de Vergoratz à la forteresse de Ciclut et de Gabella on tirera des lignes droites pour faire la séparation des confins de manière qu'entre les dites lignes en tirant vers les terres de la domination des Vénitiens et du côté de la mer, toutes les terres et les cantons avec les châteaux forts, tours et lieux fermés seront seulement possédés par la République ci-dessus nommée ; et à l'égard des terres et cantons qui seront hors de la dite ligne ils demeureront en la possession et sous la domination du Haut-Empire, avec tous les châteaux, forts, tours et lieux fermés qui y sont compris ; et il ne sera permis en aucune manière d'étendre ni de diminuer les frontières de part ni d'autre. Les dites lignes seront marquées clairement et distinctement selon la disposition des lieux par le moyen des collines et des bois où celui des rivières et eaux courantes ; et lorsque le lieu ne fera pas connaître évidemment les dites limites, elles seront marquées par des fossés, des pieux et des colonnes, ainsi que les commissaires nommés par les parties pour régler de concert les dites frontières le jugeront à propos, et afin que les dites forteresses qui demeureront en la possession de la république aient devant elles un espace de territoire convenable, les commissaires marqueront autour des for-

Monténégrins. Le métropolite Vissarion reprocha cette conduite à Venise, celle-ci parvint à l'empoisonner ! Malgré la résistance, les Turcs en septembre 1696 remontent dans le Monténégro, et devant Tsetigné (Cettigne) s'engage un combat de huit jours ; c'est là, à Vrtieltsi que Baïa Pivlanin tomba glorieusement avec ses 60 cama-

teresses de Chnin, de Verlika, de Sing, de Duare, de Vosgoratz et de Ciclut une banlieue ou espace de pays d'une heure de chemin en ligne droite ou en demi-cercle, selon que la disposition du terrain le permettra ou le demandera.

La forteresse de Chnin présentera son flanc du côté de la Croatie jusqu'aux confins des terres de l'Empereur... Pour ce qui regarde la forteresse de Ciclut, on lui assignera semblablement de front une banlieue de l'espace d'une heure, et du côté de flanc un espace de deux heures de chemin hors de la ligne en tirant une ligne droite jusqu'à la mer.

Article 9. — Le territoire et les dépendances de la seigneurie de Raguse seront joints aux territoires et cantons du Haut-Empire et on lèvera tous les obstacles qui empêchent la jonction et la communication des terres de la dite seigneurie avec les terres du même empire.

Article 10. — Castel-Novo et Rissagne qui sont dans le voisinage de Cattaro, étant actuellement en la possession et sous la seigneurie de la république de Venise, elle demeurera dans la jouissance paisible des dites places et de leurs territoires. Ce qui doit s'entendre pareillement de quelque autre forteresse que ce puisse être, située dans ce canton, et dont la même république est actuellement en possession ; et les commissaires qui seront députés de part et d'autre doivent être choisis entre des personnes d'une probité reconnue, afin que n'étant prévenus d'aucune passion ni d'aucun intérêt particulier, ils puissent décider cette importante affaire avec toute l'équité possible en faisant connaître la séparation des territoires de ce pays et en faisant connaître leurs limites par des marques évidentes, de manière qu'on puisse retrancher toute sorte d'occasions de troubles et de démêlés entre les deux parties ; mais que l'on donne encore avis de ce côté-là que la proximité des terres de Raguse avec celles de l'Empire ottoman ne doit point être interrompue. » V.-B. Brunswik, *Recueil de documents diplomatiques relatifs au Monténégro* ; Constantinople, 1876.

rades ; Soliman pacha brûla et ravagea Tsetigné, mais se retira blessé. Peu après, tandis que sur le Danube se préparait la paix de Karlovtsi, dans le Monténégro s'accomplissait un acte, qui ouvrit une nouvelle époque dans l'histoire des Serbes. C'est l'élection du métropolite *Danilo Petrovitch*, de la tribu *Negoche*¹,

¹ Le jeune élu avait à peine 20 ans. Il était né dans le village de Négouche, sous Loytchen, près de Cattaro. Sa famille conserva le nom de Negoche pour marquer l'origine : dans la seconde moitié du x^ve siècle, deux frères, Ierak et Raïtch quittèrent leur berceau montagneux dit Négouche (sous Treptcha) d'Herzégovine, et vinrent s'installer près de Tsetigné. Depuis, jusqu'à nos jours on connaît tous les membres de cette maison, qui n'a eu que des héros et des patriotes dans le plein sens du mot. C'est justement grâce à ce caractère, que le jeune Danilo s'était fait remarquer; il était enfant quand il rentra au monastère de Tsetigné, où il abandonna son nom de Nicolas pour celui de Danilo; puis, il se distingua par son talent clairvoyant; malgré lui il fut élu à l'unanimité pour le chef-métropolite.

Ici, à propos du mot *Negoche*, que nous écrivons d'après la prononciation serbe, l'idée nous vient de l'approcher du mot, sinon du titre, de Négus. Une telle escapade de notre part peut paraître des plus bizarres et des plus fantaisistes; cependant, souvenons-nous que nous sommes sur le terrain historique, et dans le temps des Turcs. Pour ne rien affirmer, cependant, nous laissons cette énigme à résoudre surtout aux savants explorateurs. Nous leur donnerons seulement quelques indications, qui leur seront peut-être des plus utiles. On sait, que dans les guerres des sultans en Egypte ou en Afrique, près de la mer Rouge, Selim I^{er} avait encore des chrétiens parmi ses combattants; parmi ceux-ci il pouvait y avoir quelques Serbes, justement de la tribu *Négus*. Parmi les victorieux, il pouvait y avoir des Serbes (convertis) qui, installés là, par leur héroïsme, ont pu dominer quelques indigènes et se mettre à leur tête, ou même inspirer les indigènes à prendre pour titre de leur chef le nom Négus. En effet, dans la contrée du Tigre, se trouve le fort *Arigrad* (grad en serbe signifie *fort*); à une dizaine de kilomètres au sud et à l'ouest se trouve une place dite *Serbi*, puis *Négache*; enfin, quelques mœurs de là rappellent étrangement celles des Serbes, notamment le *kolo*, qu'on danse comme à Tsetigné!

faite par le peuple, à Tsetigné, 1696. Depuis date la fondation de la nouvelle dynastie, qui, sans interruption et sans reproche, règne encore au Monténégro. Mais, comme avec l'élection de Danilo, nous rentrons dans le XVIII^e siècle, nous suivrons maintenant rapidement l'action des Serbes des deux côtés du Danube et de la Save, durant cette époque ¹.

Le XVIII^e siècle est encore un siècle plein de luttes et d'épreuves des plus cruelles pour les Serbes. On affirmerait presque que jamais les Serbes ne furent plus agités que dans ce XVIII^e siècle, justement à cause des conflits provoqués par l'Europe, si l'on peut la considérer comme une unité. C'est surtout à cause de l'action de l'Autriche et de la Russie contre la Turquie, poursuivant des buts sans l'avouer et prenant pour échiquier la péninsule balkanique, provoquant un tel mouvement parmi les Serbes, que les événements forcés se prêtent à toute la confusion imaginable et inimaginable dont l'Europe se servira plus d'une fois même dans le siècle suivant. Puisse, notre cher lecteur, restant patient comme le Serbe, s'y retrouver quand même ! Nous avons examiné la politique vraiment étrangère des puissants de cette époque, voyons-en maintenant le dessous du côté des Serbes. Ce n'est qu'en nous plaçant en Serbie que nous connaissons tous les mouvements des Serbes, mais comme ils sont dispersés ils servent plutôt les intérêts des Etats voisins que les leurs. C'est pourquoi il est difficile de les suivre, mais aisé de les expliquer : les Serbes sont guidés toujours par l'idée de la délivrance de la Serbie, mais quand ils veulent se déclarer libres et indépendants dans leur patrie, alors ils ne trouvent que des ennemis. Ainsi, quand les uns, poussés par pure ambition dans la politique, ont besoin

¹ V. n. p. 344.

des Serbes, ceux-ci sont des amis pour eux, mais en revanche, quand les Serbes ont vraiment besoin de secours, ils trouvent leurs amis bien changés ! Vraiment, l'idéal ce serait de n'avoir pas trop d'amis, un seul suffirait, — à condition que celui-là ne fût pas faux ! Heureusement, le XVIII^e siècle finit par donner une leçon de plus, aussi bien aux Serbes qu'aux autres. D'un côté, les Serbes acquérèrent plus d'expérience, et, l'apprenant à leurs dépens, elle ne devait être que plus durable ; de l'autre côté, la France osa se dresser et faire comprendre au monde, que les peuples ne sont pas sur la terre pour se faire partager et se laisser massacrer, que les puissants doivent tenir compte du principe de nationalité, et s'ils veulent passer pour civilisés ils ne doivent pas agir en sauvage et en peuplophage !

La veille du XVIII^e siècle chez les Serbes est marquée surtout par deux grands événements : par une forte émigration en Autriche (1690) et par l'élection dans le Monténégro du métropolite Danilo Pétrovitch (1696-1735).

Pour apaiser et soumettre les Serbes, entre autres moyens, les Turcs se servaient surtout de l'islamisme. Ils convertissaient par force et par promesse, croyant ainsi pouvoir dominer tous les Serbes. Ceux-ci résistaient toujours, pourtant quelques-uns succombaient. Parmi ceux-ci il y en avait qui étaient pires pour leurs frères que les Turcs, donc ces derniers allaient réaliser leur idée : diviser les Serbes, puis les excitant les uns contre les autres, les vaincre complètement. Ce danger ne s'est vu nulle part aussi menaçant que du côté adriatique et surtout au Monténégro : la basse Zeta était entourée de Turcs, et les Serbes convertis, qui servaient de pont, menaçaient de vaincre les Serbes des hautes montagnes. Lors de l'avènement du

prince-métropolite Danilo, cette situation entre les frères ennemis était intolérable, et on devait la liquider le plus tôt possible. Le métropolite essaya, par persuasion, de reconvertir les Serbes et d'empêcher la propagation de l'islamisme ; c'est pourquoi il était adoré des orthodoxes et haï des convertis. Après avoir un peu rétabli le pays ravagé, Danilo partit chez le patriarche Arsenié III, qui, en 1700, dans sa résidence de Setchoui (en Hongrie), avec de grandes cérémonies, le sacra métropolite (évêque). A son retour, son principal soin fut d'en finir avec les frères convertis. A cause de son dévouement à l'église orthodoxe (à Tsetigné, en 1701, il bâtit l'église de l'Assomption, et en 1704, il rétablit celle de Notre-Dame), les Turcs guettaient le moment de s'emparer de sa personne.

L'occasion s'en présenta au printemps 1702, quand le métropolite se dirigea près de Podgoritsa (au village Srpska), pour bénir une nouvelle église ; il fut saisi, torturé, et jeté dans un cachot. Les Turcs voulaient l'empaler, mais, à la fin, moyennant 3.000 ducats, ils le laissèrent en liberté. Dès qu'il fut rentré à Tsetigné, Danilo invita les knez, et près de Lovtchen ils décidèrent d'agir envers les Serbes convertis ; c'était une blessure qu'il fallait guérir ou laisser envahir tout le corps national. Deux fois, les principaux chefs des convertis furent invités à reprendre leur religion ; sur leur refus, la même année, la veille de Noël, les orthodoxes se lancèrent subitement contre les Turcs et les renégats serbes, massacrant tous ceux qui ne voulaient pas se reconvertir. Ce fut une vraie Saint-Barthélemy, laquelle dura huit jours ; dans le Monténégro ne restèrent que des orthodoxes et des victorieux (parmi ceux-ci se sont distingués Vouk Mitchounovitch, Vouk Mandouchitch, les cinq frères Martinitch, etc.) Alors le

Monténégro (qui alors formait la Kalounska, la Retchka et la Lechtanska nahié), se fortifia de plus en plus ; les Turcs l'attaquèrent, mais ils furent toujours repoussés ¹, le premier grand engagement entre les Serbes du Monténégro et les Turcs n'aura lieu qu'à la suite de la guerre entre Pierre le Grand et la Turquie. —

Pendant ce temps, les Serbes qui avaient passé en Autriche étaient de plus en plus utiles à l'empereur Léopold I^{er}. Celui-ci venait à peine de trouver la paix du côté des Turcs, quand s'engagea la guerre de la succession d'Espagne. A ce moment, l'empereur courut un grand danger de par les Serbes : malgré sa promesse, il n'avait rien stipulé en leur faveur lors de la paix de Karlovtsi, et ne voulait pas non plus donner toute la garantie nécessaire à l'indépendance de leur culte ; même en face du patriarche Arsenié III, il donnait des investitures à d'autres évêques qui avaient pour mission de faire passer le pape pour chef de l'église orthodoxe. Ainsi les Serbes, malgré leur sang versé, et leur dévouement entier pour la couronne, malgré les promesses et les traités, se trouvaient dans une situation qui empirait de jour en jour. Au commencement, les émigrants ne pouvaient connaître toute la perfidie de cette politique, ni croire qu'elle durerait, malgré les agissements hostiles autant du côté des Allemands que du côté des Hongrois. Mais les moyens de ces deux ennemis les différaient, et cette différence poussa les Serbes à choisir et à pencher toujours vers la couronne : les Allemands agissaient surtout en secret, par la voie administrative et derrière les jésuites,

¹ Il est intéressant de signaler l'attaque des Turcs qui, en 1706, se lancèrent plus de 20.000 contre les Monténégrins. Ceux-ci furent victorieux, et comme rançon des captifs ils ne demandèrent qu'un porc par Turc !

tandis que les Hongrois ne se gênaient pas pour les insulter et les poursuivre, leur contestant ouvertement tous leurs droits et privilèges de cité.

C'est pourquoi, alors que Louis XIV croyant affaiblir Léopold II, réussit à soulever les Hongrois vexés et mécontents sous François II Rakoczy; ils ne purent rien faire à cause des Serbes. Il est intéressant de lire la proclamation hongroise par laquelle ils invitaient les Croates et les Serbes à se soulever, leur promettant de n'avoir plus d'impôt à payer; leur seul devoir sera de soutenir la patrie « et si vous ne vous soulevez pas pour notre chère patrie la Hongrie, ainsi que pour votre liberté, ou si vous tournez vos armes contre nous, alors nous vous battons et massacrerons sans pitié, vous et vos enfants, jusqu'à l'extermination définitive de notre patrie, la Hongrie! » Ce beau langage ne convainquit ni les Croates ni les Serbes, qui se dressèrent contre les Hongrois, et cependant ceux-ci penchaient vers les Turcs et appelaient les Serbes des sauvages! En vain Rakoczy lui-même essaya-t-il de convaincre le patriarche par des promesses, puis par des menaces (6 septembre 1704), les Serbes restèrent fidèles à la couronne qui, malgré l'insistance du patriarche (18 décembre 1703), réclama de l'empereur que, du moins, on ne traitât plus les Serbes orthodoxes en schismatiques et qu'on leur donnât un territoire où ils seront tous groupés. A l'avènement au trône de Joseph I, le patriarche, par le memorandum du 16 juillet 1706, réclama la confirmation de tous les privilèges promis aux Serbes émigrés. Le moment était bien choisi, mais Joseph I employa toute sa diplomatie pour conserver les Serbes à la couronne et les contenter sans leur rien donner! Par son diplôme du 7 août 1706, adressé à J. Monasterli et à Arsenié III, il

reconnaît tous les services que les Serbes ont rendus à la couronne, et il s'engage, dès que la présente guerre sera terminée, à rédiger sous forme légale tous les anciens privilèges mérités et gagnés. Autrement dit : il faut que les Serbes soutiennent d'abord la guerre contre les Hongrois, après quoi on agira, mais comment ? Cela s'était vu de suite : le patriarche Arsenié III tenait à tout prix à conserver les places de ses évêques déjà reconnus ; pour sa conduite dévouée à la cause des Serbes, il fut disgracié, presque forcé à vivre dans un endroit désigné pour être surveillé comme suspect (surtout parce qu'il demandait la mise en liberté du despote Georges III Brankovitch, pour lequel Pierre le Grand avait également agi), et il mourut (empoisonné, dit-on) à Vienne le 24 octobre 1706. On permit aux Serbes de se réunir en congrès à Krouchedol, où, le 24 mai 1707, ils élirent pour patriarche Isaï Djakovitch ; mais l'empereur ne le confirma que métropolitaine. Aussi, quand la même année (1707), malheureusement mourut le sous-voïevode Jean Monasterli, l'empereur lui désigna pour successeur Moïse Rachkovitch, lieutenant, sans lui donner aucun titre ! Quoique cela les Serbes restèrent fidèles à la couronne, et ils combattirent si bien les Hongrois, qu'ils assurèrent la victoire et maintinrent Joseph I^{er} sur le trône. Il mourut l'année où la paix de Szathmar assurait la Hongrie à l'Autriche (1711) laissant les Serbes espérer.

Pierre le Grand, à peine vainqueur de Charles XII, se décida à réaliser son grand projet de conquérir la Turquie. Il paraissait bien favorisé des circonstances, car le roi de Suède, réfugié à Bender, parvint, avec tant d'autres, à préparer Ahmet III à déclarer la guerre à la Russie, ce qui arriva à la fin de 1710, dès que le tsar eut envoyé son ultimatum à la Porte. Pierre le

Grand se rapportait surtout aux chrétiens soumis, qui le regardaient comme le délivreur du joug ture, l'invitaient et lui promettaient de se soulever dès qu'il commencerait la guerre. Déjà en 1704¹ quelques Grecs et Albanais avaient invoqué son secours; quelques évêques serbes, surtout ceux du Monténégro, étaient connus en Russie; le Serbe Vouitch lui avait remis une adresse au nom des Serbes de Turquie et de ceux d'Autriche; après Poltava, en mai 1710, à Moscou était venu le Serbe Bogdan Popovitch, annonçant que 19.000 Serbes étaient prêts à faire jonction avec les Russes; enfin, le gospodar Brancovane de Valachie s'était hâté de faire passer sa fortune dans des banques étrangères et avait signé un accord avec la Russie, promettant de nourrir son armée, de lui fournir 30.000 Roumains et d'insurger les Bulgares, stipulant, en récompense, l'indépendance de la Valachie sous le protectorat du tsar, et Démétrius Kantémir de Moldavie par le traité de Iaroslav (13 avril 1711) se reconnaît même son futur vassal, tandis qu'Auguste de Pologne lui promet de l'aider de toutes ses forces. Alors, le tsar lança des proclamations à l'adresse de tous les chrétiens en Turquie. Sans entrer dans trop de détails rappelons-nous que sur le conseil du Serbe Sava Loukitch Vladislavlievitch d'Herzégovine², le tsar adressa une proclamation au métropolite Danilo (signée à Moscou, 3 mars 1711³) qui fut portée (avec deux lettres

¹ Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. VI, p. 808-810.

² Qui, de Raguse, passa au service de Pierre le Grand, et il est plutôt connu sous le nom de *comte de Raguse*.

³ « Pierre, par la grâce de Dieu, Czar de toutes les Russies, etc., Salut et joie aux nobles, excellents et honorables métropolites, knez, voïevodes, serdars, haram-bachas, capitaines et guerriers, et à toutes les personnes ecclésiastiques et séculières qui professent la foi orthodoxe, etc.

L'histoire nous a appris que vos anciens rois, vos despotes et vos

à part, une pour le métropolite, l'autre pour son frère le knez Louka) par deux Serbes au service de la Russie, par le colonel Michel Miloradovitch, originaire d'Herzégovine, et le capitaine Ivan Loukatchevitch, arrivés à Tsetigné au mois de juin. De suite, le métropolite tout joyeux convoqua le zbor, et après avoir lu la proclamation leur tint ce langage : « Mes frères, nous avons bien des fois entendu parler qu'à l'est existe un empereur orthodoxe, et toujours nous voulions savoir des détails sur lui et son empire, mais, comme nous sommes ici, enfermés dans nos montagnes, nous n'en avons pu rien apprendre. Jusqu'à ce moment il aurait pu nous sembler que lui-même ne pouvait rien savoir de nous, d'une poignée d'hommes enfermés parmi des serpents et des scorpions, et que ses envoyés ne parviendraient jamais jusqu'à nous, mais voilà que, Dieu en soit loué ! ses envoyés sont ici, sa lettre en nos mains, ici, ce sont nos frères Serbes qui nous disent que Pierre Le Grand est l'empereur et l'autocrate de toute la Russie, et que son empire, béni par Dieu, est le plus fort et le plus étendu du monde. Il est en lutte contre les Turcs et ne demande

princes étaient hautement révéérés comme appartenant au noble sang slave, et que les triomphes de leurs armes les ont rendus célèbres par toute l'Europe, jusqu'au jour fatal de leur injuste défaite. Vous devez vous rendre dignes de cette gloire et imiter dans les circonstances présentes vos illustres ancêtres ; vous devez vous unir à nos soldats, vous armer contre l'ennemi commun des chrétiens et combattre pour la foi et la patrie, pour la gloire et l'honneur, pour votre liberté, votre indépendance et celle de vos enfants. Du reste, ceux de vous qui entrent dans cette juste guerre, seront avantageusement récompensés par Dieu, et de notre part auront la grâce et la récompense selon leur mérite et le désir, car nous ne voulons d'autre gloire que celle de sauver les chrétiens du terrible joug, et de pouvoir, de nouveau parer les églises et élever la sainte croix orthodoxe. »

d'autre gloire que d'affranchir les églises et les monastères chrétiens, et d'y élever la sainte croix, ainsi que délivrer les chrétiens du terrible joug turc. Nous devons prier Dieu de lui venir en aide, et nous, armés, les rejoindre et marcher contre l'ennemi commun. Nous sommes de même origine et de même religion que les Russes, peut-être même deviendrons-nous aussi leurs voisins ! Armez-vous donc, mes frères, moi-même j'en ferai autant sans ménager ma fortune et ma vie, je suis prêt à marcher avec vous et à me mettre au service du tsar pour sauver notre patrie. Je prie Dieu qu'il nous vienne en aide et reste notre guide ! » Tous les Serbes avec enthousiasme reçurent les paroles du métropolite, et tous, en signe de joie, chantaient et tiraient des coups de fusils et de pistolets. De suite, Miloradovitch, d'accord avec le métropolite, invita les Serbes des environs ; quand il rendit compte au tsar de sa venue, entre autres il lui communiqua ce passage caractéristique : « Tous sont unanimes à combattre pour la foi et la patrie ; ceux qui avaient reçu des secours des Vénitiens et des Turcs, cette fois les ont renvoyés et se sont joints à leurs frères, ils recommencent à lutter comme au temps de leurs rois et empereurs. Tous ces hommes sont vigoureux, mais pauvres, et ils n'ont pas de munitions. Les Latins sont de pires ennemis pour eux que les Turcs », etc. En effet, les Serbes du Monténégro et des environs, en Albanie, en Bosnie et en Herzégovine, se soulevaient depuis le commencement de juillet, ils luttaient avec succès ; il pouvait y en avoir plus de 10.000 bien armés ¹ ; tandis

¹ D'après l'instruction donnée au consul de Russie, de Venise, du 11 août 1711. V. *Les documents pour l'Histoire du Monténégro*, de M. Dragovitch, édition de l'Académie royale de Belgrade, XXV, 1.

que 19.000 Serbes s'acheminaient vers le Danube pour se joindre aux troupes du tsar.

Malheureusement, celui-ci ayant à repousser d'abord le khan de Crimée, retarda son arrivée en Moldavie ; il aboutit au Dniester quand les Turcs franchissaient le Danube, et Brancovane de Valachie était déjà attaqué et compromis, ce qui bientôt allait arriver aussi à Kantémir de Moldavie. Malgré son conseil de guerre, le tsar, voulant à tout prix joindre les chrétiens « sans défense », pénétra en Bessarabie, le 7 juillet, franchit le Pruth et le lendemain entra dans Yassy (Iassy). Là, il apprit que Kantémir sur 10.000 soldats promis pouvait à peine disposer de quelques bandes ; que les Grecs et les Albanais ne se soulevaient pas, et que les Serbes empêchés ne pouvaient franchir le Danube ; le tsar n'avait que 38.000 hommes contre presque 200.000 Turcs. Ceux-ci s'avançaient partout victorieux, et le 20 juillet se livra une bataille près de Stanélichtche, où le tsar se sentit battu. Dans la nuit il résolut de s'ouvrir le lendemain, un passage à la baïonnette ou de se perdre, mais les janissaires de leur côté se révoltèrent contre leurs pachas, et l'intervention de la tsarine Catherine y trouva une plus heureuse issue. Le traité de paix (dit du Pruth ou de Falksen) fut signé le 23 juillet 1711, il n'y fut question ni des Serbes, ni de la péninsule balkanique. En ce moment les Serbes au Monténégro, en Bosnie et en Herzégovine luttaient contre les Turcs, et les empêchaient de se rendre contre le tsar. Mais, quand celui-ci avertit les Serbes de la paix de Pruth, il les engagea à cesser de lutter. Les Turcs après avoir assuré leur influence en Valachie et en Moldavie, en plaçant pour chefs les fameux Phanariotes (qui jusqu'en 1821 y forment l'ère dite grecque) se tournèrent contre les Serbes révoltés et attristés.

Cette fois, aucun endroit en Serbie n'était autant visé que le foyer de la liberté, le Monténégro. A cause de l'hiver, Ahmet pacha ne pouvait marcher tout droit, mais avec 60.000 Turcs il engagea des luttes l'été de 1712. Le métropolite demanda du secours au tsar, mais celui-ci ne put lui envoyer que de l'espoir pour une autre fois ¹. Les Turcs avançaient toujours et par Podgoritsa arrivèrent jusqu'à Riéka, alors, dans la nuit du 29 juillet 1712 se livra la bataille décisive (sur le lieu dit Tsarève Lase). Grâce à l'habileté du métropolite, de Yanko Djourachkovitch et de Vouk Mitchounovitch, plus de 20.000 Turcs furent tués, et les autres mis en fuite, tandis que parmi les Serbes il n'y eut que 300 tués et autant de blessés, parmi ces derniers était le métropolite ; Djourachkovitch y trouva la mort. Le sultan furieux voulut de suite venger son désastre. Il ordonna l'attaque en 1712, puis en 1713, mais finalement les Turcs furent toujours battus et repoussés. Le sultan exaspéré, en 1714, envoya sous le commandement du grand vizir Koeprili-Nouman, une armée de 120.000 combattants devant le Monténégro, mais celui-ci n'osa pas l'attaquer de suite ! Il commença par inviter les principaux chefs serbes à venir dans son camp s'entendre pour conclure une paix honnête. 37 chefs serbes sur sa parole ferme et assurée, y vinrent, mais ils furent vite saisis et décapités (mai). Nouman pacha allait essayer de faire le même coup avec le métropolite, mais celui-ci, qui avait en vain demandé du secours au tsar, lui répondit qu'il ne pouvait traiter sans l'avis du tsar. Alors les Turcs se lancèrent de tous côtés. Les Serbes étaient au nombre de 12.000 à peine, et faute de munitions ils du-

¹ Mildoradovitch et Loukatchevitch étaient de retour en Russie, en avril 1712.

rent succomber ; ils se battirent comme des lions, quelques-uns finirent par se retrancher dans les rochers et les cavernes des monts de Cattaro, les autres, avec le métropolite, se réfugièrent sur le territoire dalmate de Venise. Nouman pacha, en octobre, remonta à Tsetigné, le saccagea complètement, et ne laissa dans le pays, pas un seul autel ; partout brûlant et ravageant, il redescendit avec 2.000 captifs (en majorité femmes et enfants), et après avoir pendu tous les guerriers saisis, il partit en Albanie pour y passer l'hiver. Le sultan avait déjà réclamé le métropolite de Venise, mais, celle-ci ne voulut pas le lui rendre de suite ; alors, parmi tant d'autres « raisons » (surtout pour avoir la Morée) qu'il avait contre la république, il lui déclara la guerre (9 décembre) qui se compliqua, et finit par le traité de Pojarevats en 1718, que nous verrons un peu plus loin. Dès que Nouman pacha eut abandonné les ruines et les rochers du Monténégro, le métropolite et les réfugiés y montèrent, et recommencèrent à y mettre un peu d'ordre. L'année 1715 le métropolite Danilo se rendit près du tsar. Celui-ci fut gagné à la cause serbe ; pour le moment, en dehors des belles promesses qu'il réaliserait après la guerre avec la Suède, il donna au métropolite 10.000 roubles pour les monastères, ainsi qu'une pension annuelle de 500 roubles au monastère de Tsetigné, beaucoup d'ornements d'églises et 160 décorations pour les plus braves Serbes.

De plus, à la date du 9 juillet (1715) Pierre le Grand adressa une lettre à tous les Serbes du Monténégro, et par une autre à l'adresse du clergé il lui promettait la protection de l'église de Russie, visant par là surtout Venise et le pape. L'année suivante, le métropolite fut de retour ¹ et rendit compte de son voyage ; tout le

¹ Depuis son arrivée de Russie, le métropolite Danilo, avec le

peuple fut content et de nouveau jura de lutter courageusement, ce qu'il prouva la même année (1716) en repoussant les Turcs, et en soutenant Venise jusqu'en 1718. Cependant, il est à mentionner que Venise joua le même rôle envers les Serbes de l'Adriatique, spécialement du Monténégro, que l'Autriche. Quand les intérêts de la république dictaient d'avoir les Serbes pour soi, elle leur envoyait des munitions, plus encore des promesses, et cela suffisait à les soulever contre les Turcs; mais, quand elle était en paix avec la Turquie, elle abandonnait les Serbes ¹ et même les dénonçait à

consentement du peuple, introduit le *gouvernadour*, comme chef du pouvoir civil, qui avait sous lui des *serdars* (un par tribu ou par canton) et des *knez* (un par commune). On élut le *gouvernadour* pendant un siècle, le premier fut élu en 1718, et eut son siège à Cattaro). Tous ces chefs représentant le pouvoir militaire et civil, sont contrôlés par les assemblées des tribus. De telle sorte que le gouvernement du Monténégro est théocratique mais imprégné d'aristocratie militaire et de démocratie rurale.

Souvenons-nous aussi que le plus grand nombre des livres ecclésiastiques de Russie furent envoyés au Monténégro de 1720 à 1724.

¹ Nous en avons l'exemple dans le traité de Pojarevats conclu entre la Sublime-Porte ottomane et la république de Venise, en 1718, quand le Monténégro perdit le contact direct avec l'Adriatique; et se rapportant aux pays des Serbes, on ne trouve que ceci :

« Article 2. — Conformément au Traité de paix de Karlovtsi, le territoire et le district des Seigneurs de Raguse sont reliés et font suite au territoire et aux districts du Haut-Empire; conséquemment le lieu dit Popovo et ses dépendances Zariné, Ottovo et Subzi, occupés par la république de Venise, avec tout ce qui s'y trouve et tout ce qui entraverait les communications du territoire sus-nommé, sont restitués au Haut-Empire dans l'état où ils se trouvent. De même, du côté de Castel-Novo et de Rissagne, afin qu'il n'y ait discontinuité des terres de la seigneurie de Raguse avec le Haut-Empire.

« Article 5. — Pour déterminer les frontières réciproques en Dalmatie, Herzégovine, Albanie et Archipel, il sera nommé des commissaires, etc. »

la Porte. De plus, Venise savait depuis longtemps obtenir par ruse des concessions du côté maritime, et tout en passant pour l'amie des Serbes, elle allait jusqu'à leur donner le titre de « ses soumis » et alors maltraiter aussi bien la religion des Serbes que leur dignité nationale. C'est pourquoi le règne théocratique du Monténégro, et, en général, le clergé serbe, gênait beaucoup les ennemis serbes, qui, s'ils réussissaient à retarder la délivrance de la Serbie, ne pouvaient tuer la foi et la religion professée par les Serbes. Le métropolite Danilo au Monténégro, quoique attaqué de temps en temps par les Turcs (surtout en 1722, 1724, 1727), conserva toujours cette étincelle du feu serbe, et pour rattacher mieux les Serbes entre eux, prêcha contra la vendetta, en établissant le tribunal de principaux knez pour juger les coupables. Ce prince-évêque sut gagner l'amour de tous les Serbes, agissant toujours en patriote et en pasteur; par son exemple, il servit la cause des Serbes. C'est lui qui, peu à peu, a su sauver ses quelques rochers arides, mais précieux, de l'influence étrangère et, gagnant l'amitié de la Russie, fonder une politique qui dura jusqu'à nos jours. Voilà pourquoi il passe pour le père du Monténégro moderne, et son nom resta sacré aussi bien de son vivant que depuis sa mort, survenue le 11 janvier 1735. De son vivant, il avait désigné pour héritier un de ses neveux, l'évêque¹ Sava Petrovitch-Negoche (1735-1750). —

Nous avons laissé les Serbes en Autriche lors de l'avènement au trône de Charles VI (1711-1740). La couronne d'Espagne échappa à celui-ci, mais, en

¹ Lors de la visite à Tsetigné (1719) du patriarche serbe de Petch, Moïse, le métropolite Danilo fit sacrer évêque son neveu Sava.

revanche, il se fixa dans l'Autriche agrandie. En 1712, il se fit couronner solennellement à Presbourg ; ainsi, apaisant les Hongrois, et le prince Eugène en réformant les Confins militaires des Serbes, il n'avait plus à songer qu'à des luttes et à des conquêtes en Turquie. Seulement, à l'intérieur de l'Autriche, il y avait beaucoup à faire pour le consolider, car les nations juxtaposées présentaient une bizarre mosaïque, qui pourrait facilement s'écrouler. Comptant toujours sur les conquêtes, il devait avant tout régler la situation des Serbes émigrés, les gagner et même les attacher de façon que si un jour on refoulait les Turcs de la Serbie, celle-ci puisse ne pas trop différer des pays qui étaient déjà sous l'Autriche et où les Serbes étaient installés ! C'est cette politique, par trop claire et jamais avouée, faisant suite aux anciennes que nous avons vues déjà, qui réapparaît dans le xviii^e siècle. Ainsi, Charles VI, par deux diplômes, reconnut et rétablit les privilèges obtenus et cherchés par les Serbes émigrants en Autriche (2 août 1713 et 10 avril 1715), et, en même temps (1715), confirma la décision de la diète (art. XXX et CXXV), d'après laquelle seuls les catholiques en Croatie et en Slavonie peuvent posséder des terres !

Les Serbes, en ce moment, n'y prêtaient pas grande attention, car l'empereur leur promettait davantage, et les Turcs étaient en guerre contre Venise, donc tous les ouskoks et les Serbes de l'Adriatique combattaient déjà les Turcs. L'empereur ne tarda pas non plus, car il s'allia avec Venise (13 avril 1716), et après avoir, pour la forme, demandé la Morée perdue par la république, il déclara la guerre au sultan. On sait que l'empereur confia une armée au prince Eugène. Celui-ci n'avait que 64.000 combattants, parmi lesquels en majorité des Serbes, et il attendait le grand vizir Ali-pacha

venant avec 150.000 hommes. Sur le terrain de l'Autriche (Hongrie) les Turcs furent bien vite battus et refoulés après quelques batailles décisives comme celles de Peters-Varadin, 5 août 1716¹, de Tèmesvar, 25 novembre, etc., tandis que 10.000 Serbes pénétrèrent à Bucarest et enlèvent le gospodar N. Mavrocordato. Les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine luttaient aussi, et ceux du Monténégro avec les Vénitiens allaient jusqu'à l'île de Corfou grecque². Avant la fin de 1716 le sultan demanda la paix, mais Charles VI préparait l'expédition contre Belgrade, et réclamait toute la Serbie. Or, sous cette condition la paix ne pouvait avoir lieu. Au commencement de 1717, déjà, il y avait eu quelques petites luttes entre les Serbes et les Turcs, surtout aux bords de la Sava (Chabats). Le 14 juin le prince Eugène apparut près de Pantchevo, le lendemain il débarqua au village Vichnitsa, et assiégea Belgrade avec 140.000 combattants. Le grand vizir Koeprili-Nouman, avec 150.000 combattants, n'arriva que le 1^{er} août. Alors, commença la terrible canonnade qui dura deux semaines. Le prince se croyait perdu, mais dans la nuit du 15 au 16 août, il résolut de surprendre les Turcs, et les mit en déroute. Le lendemain, le fort capitula; il y avait 10.000 Turcs tués et 5.000 capturés; du côté des chrétiens il y eut 2.000 tués et 3.000 blessés; 10.000 Serbes

¹ En retournant, les Turcs brûlèrent le monastère de Krouchedol, et, en cruels qu'ils étaient, ils sortirent les corps des grands dignitaires serbes y enterrés, pour les émietter. Aussi, le métropolite serbe Vitchentié Popovitch transféra-t-il son siège à Karlovtsi, où il est encore.

² Sans doute, depuis, les Grecs de l'île ont-ils conservé un bon souvenir des Serbes du Monténégro, pour lesquelles S^t Kosma prophétisa qu'ils sauveraient Corfou « la profezia du S. Cosma che promete dal Montenegro, ventura la salvezza de Greci », v. Tomazeo, *Il secondo Esilio*, I, 244.

poursuivirent les Turcs jusqu'à Niche où ils tuèrent plus de 5.000 Turcs. Pendant ce temps, les Croates et les Serbes luttèrent sur l'Adriatique; les Vénitiens et les Serbes du Monténégro attendaient la capitulation de Dulcigno, quand on leur annonça la paix de Pojarevats, le 21 juillet 1718. Elle était basée sur l'*uti possidetis*, donc Venise perdit la Morée, mais elle garda les conquêtes faites en Dalmatie, Herzégovine, bas Monténégro et Albanie; l'Autriche gagna davantage en gardant la Serbie septentrionale avec Belgrade et Semendria (de l'embouchure du Timok à Trnavats, puis entre Paratchine et Rajagne, de Stalatch par la Morava de l'ouest jusqu'à Tchatchak, et par Soko jusqu'à Lechnitsa de la Drina, depuis la Save des deux côtés jusqu'à l'Una, et de celle-ci au Vieux-Noir; v. art. 2, 3, 4), le Banat avec Tèmesvar et la Petite Valachie (entre le Danube et l'Aluta).

Voilà donc une partie de la Serbie délivrée des Turcs. Allait-elle être donnée aux Serbes en récompense de tant de sang versé pour la cause de l'Autriche ? D'autant plus, que dans la dernière guerre, un grand nombre de Serbes s'y battaient; quant à leur chiffre exact on ne le saura jamais, car la politique autrichienne exigeait que les Serbes fussent partout mêlés avec les étrangers, dans les troupes du prince Eugène. On peut dire, sans exagérer, que principalement les Serbes ont contribué à la délivrance d'une partie de leur patrie, pourquoi n'y seraient-ils pas libres et gouvernés par eux-mêmes ? Malheureusement, les Serbes n'étaient que trompés. Ce Charles VI, le dernier des Habsbourg qui emporta dans la tombe ce qui restait encore du Saint-Empire, eut la chance de retrouver, en Autriche, le prince Eugène, qui, quoique étranger, contribua à fortifier l'empire plein d'étrangers. Car, bien qu'il fût

ami de la paix, l'empereur ouvre une série de guerres (qui dureront longtemps et passeront même dans le siècle suivant), ne cherchant qu'à obtenir encore des éléments étrangers ! Déjà à dix millions et demi de sujets allemands il oppose quatorze millions de Hongrois, de Slaves, de Belges, d'Italiens ! Et dire, que toutes ces nations ne désiraient que vivre de leur vie à part, car l'empereur n'était pas homme d'Etat à les rapprocher ; en les opposant les uns aux autres, il chercha l'instable pondération de leurs forces ; sa dignité impériale ne fut qu'un instrument pour satisfaire ses visées dynastiques. C'est ainsi qu'il suivit l'esprit étroitement aristocratique et réactionnaire de la noblesse, dont quelques membres de temps en temps, en vain, cherchèrent à réconcilier les intérêts de la couronne et du peuple, en basant un Etat sur l'égalité des nationalités qui le composent. Cependant, parmi tous ces éléments nationaux aucun ne se trouvait dans une situation aussi délicate que les Serbes, car, plus ceux-ci avançaient l'heure de leur délivrance du joug turc, plus l'Autriche cherchait à anéantir leur élan national et à les absorber. Les vingt ans que l'Autriche resta maîtresse d'une contrée de la Serbie le prouvent bien.

Sur l'initiative du prince Eugène, les pays serbes, au sud du Danube et de la Save, obtenus par le traité de Pojarevats, furent divisés en deux parties : celle entre le Timok et la Drina portait le nom de *Serbie*, l'autre entre la Drina et l'Una fut jointe aux *Confins militaires*. A la tête de la Serbie ou des Serbes, l'empereur se garda bien de mettre un Serbe militaire, mais il confirma (10 septembre 1718) pour métropolite Moïse Petrovitch et les privilèges déjà accordés aux Serbes.

De cette façon, les Serbes avaient deux métropolites : celui-ci, de Belgrade, qui y était encore nommé par

les Turcs et qui comprenait dans son diocèse des Serbes de Banat de Tèmesvar ; et l'autre, Vichentié Popovitch, qui de Karlovtsi, avait tous les Serbes orthodoxes de l'ouest. Rappelons-nous que ces deux métropolités serbes de la couronne d'Autriche n'étaient institués que dans le but de diviser les Serbes ; et ils étaient indépendants du patriarcat serbe de Petch (Ipek). C'est pourquoi le métropolite Moïse¹ s'efforçait de rapprocher les deux sièges ; la maladie, puis la mort du m. Vichentié (1725) favorisa son dessein ; presque aussitôt après, le 16 février 1726, il fut installé comme seul métropolite des Serbes sous l'Autriche (il siègea à Belgrade). En ce moment, le mécontentement entre les diverses nations de l'Autriche était à son plus haut point. Tant que le prince Eugène fut bien portant, et put servir de conseiller à l'empereur, la situation fut supportable, mais sa longue maladie favorisa les divisions, et après sa mort (1667-1736) des guerres civiles menacèrent le trône lui-même. Il disait franchement, bon observateur, dans ses derniers jours : « La Hongrie deviendra la base de la monarchie. » La pensée essentielle de l'empereur fut de consacrer l'indivisibilité de la monarchie autrichienne et d'en assurer la possession à sa descendance. C'est pourquoi, lorsqu'il assura le trône à sa fille Marie-Thérèse, âgée de cinq ans (1722) par l'adhésion de la Hongrie à la Pragmatique-Sanction, la Hongrie, en récompense, fut dotée d'un régime de large autonomie. Depuis ce moment, les Hongrois devinrent insupportables, provoquant par-

¹ A l'exemple du métropolite Danilo de Monténégro, il inaugura la même politique envers la Russie, et en 1721, visita Pierre le Grand, qui alors dota 20 églises serbes des livres nécessaires, et de plus, envoya 400 alphabets, 100 grammaires et deux instituteurs.

tout les Croates et les Serbes, pour se venger de leur ancien dévouement à la couronne. Cette situation pour les Serbes qui voulaient rester orthodoxes, était très difficile ; les Hongrois leur contestaient tout droit de cité et de privilèges en Hongrie, et allaient si loin dans leur oubli, qu'ils leur reprochaient même leur établissement dans la partie de la Serbie délivrée ! Donc, les provocations, avec leurs conséquences logiques, ne manquaient pas. Ainsi, à cause de certain désordre survenu à Petchouï, les Hongrois réussirent à ce que la diète de 1721 supprimât aux Serbes, dans cette contrée, tous leurs droits civils avec défense d'y exercer la religion orthodoxe ! La diète de 1723 (art. 51, 59, 85) étendit la décision précédente à tous les Serbes de Hongrie ; de plus, elle les força à payer désormais la dime au clergé catholique ; pour éviter l'émigration des Serbes, on décida : qu'ils ne peuvent se déplacer du sol, ni posséder de biens fonciers (comme tous les non-catholiques), de sorte qu'ils deviennent simples colons-esclaves des possesseurs hongrois ! Pour comble, l'empereur confirma toutes ces décisions ! Heureusement pour les Serbes, quelques-uns trouvèrent moyen de repasser en Serbie ou dans les Confins militaires de la Save, qui furent réformés en 1724, en garantissant aux Serbes toutes leurs libertés, pourvu qu'ils restassent toujours en sentinelles infatigables, et sous les ordres des officiers allemands. La situation des Serbes sous les Hongrois était épouvantable, pire que sous les Turcs, au dire de tous les témoins de cette époque.

Plusieurs fois, les Serbes adressèrent leurs plaintes à l'empereur, ce fut en vain ; c'est à peine, si le 12 avril 1727, Charles VI, par *mandatum protectorium*, confirma et expliqua aux Serbes tous leurs privilèges d'autrefois, mais très restreints. C'était une nouvelle vexation pour

les Serbes. Alors, ceux-ci, des deux côtés de la Save et du Danube, s'assemblèrent, et envoyèrent leurs représentants à l'empereur pour se plaindre, la même année, le 7 juin, demandant l'égalité de condition pour tous les Serbes sans distinction. Peut-être l'empereur aurait-il contenté les Serbes, mais les Hongrois l'en empêchaient toujours. Les Serbes ne pouvaient plus supporter tant de vexations. Lors de la guerre de la succession de Pologne (1733-1739) tandis qu'on envoyait les Serbes y lutter contre leurs frères les Polonais, comme du reste, partout où l'Autriche était en guerre, les Serbes de Banat et de Batchka se révoltèrent, sous Pierre de Seguedin en 1735. Avec eux se soulevèrent aussi les protestants, également maltraités par les jésuites. Malheureusement la révolte mal préparée fut vite étouffée, et les chefs serbes terriblement châtiés, les églises et les monastères serbes saccagés et détruits. Tous les Serbes étaient exaspérés d'un tel état de choses, et leur prière de cette époque est encore restée dans la mémoire de tous les Serbes : « Dieu, change notre situation ! » Elle allait être vite changée. Déjà en ce moment, la Russie allait se lancer contre la Turquie, et elle s'allia avec l'Autriche en 1737. Comme Charles VI avait besoin des Serbes, que fit-il ? Déjà avant l'alliance formelle, il savait qu'il aurait la guerre avec les Turcs, puis, profitant de la mort du métropolite serbe de Belgrade, Vitchentie Yovanovitch (1737), il n'en voulut pas nommer un autre à sa place, mais il s'adressa au patriarche serbe de Petch, Arsenié IV Yovanovitch-Chakabenta, et lui offrit le siège métropolitain à condition qu'il soulevât les Serbes contre les Turcs ; de cette façon les Serbes n'auront qu'un seul chef ecclésiastique et celui-ci dépendra de l'Autriche !! Voilà, le dessous politique ! Malheureusement Arsenié IV tomba

dans le même piège qu'Arsenié III en 1690. Le patriarche Arsenié IV quitta sa résidence et le 17 septembre 1737, avec le haut clergé et environ 100.000 Serbes, arriva à Belgrade. Il ne fut pas long à enflammer tous les Serbes : ils devaient marcher contre les Turcs, cela leur suffisait ! La guerre s'engagea et les Serbes fournirent le principal contingent, mais leur ancien élan était à désirer. De 1737 à 1739, quand l'Autriche fut chassée de la Serbie, les Serbes se battirent sur toute la ligne guerrière, entre le Timok et l'Adriatique (y compris les Serbes du Monténégro). Plus de 50.000 Serbes avançaient vers le sud de la Serbie, et arrivèrent à Tsaribrod, Prokouplé, N. Bazar, Bagnalouka, etc., avant la fin d'août 1737; alors, apparut Ahmet pacha avec 100.000 combattants, refoulant les chrétiens jusqu'à Yagodina et Orsova, puis arrêtant la lutte à cause de l'hiver. Ce fut la campagne de 1737; on sait qu'en Valachie les impériaux furent battus, tandis que les Russes furent victorieux autour d'Otchakov. Vers la fin de cette année, le patriarche Arsenié IV, suivi par les familles serbes, se voyant en danger même devant Belgrade, accepta la proposition de l'empereur de passer en Autriche, accompagnée de belles promesses. Et les Serbes de repasser en Autriche ! Les Turcs, dès qu'ils apprirent le départ des nouveaux émigrants, parvinrent près de la Koloubara et de la Save à en massacrer environ 20.000. Ainsi, grâce à la crédulité du patriarche, fut faite encore une faute très grave. Heureusement que très peu de Serbes se réfugièrent en Autriche, la majorité se dispersa dans les forêts et se joignit aux haïdouks. L'année 1738, les hostilités furent reprises. Les impériaux étaient presque 100.000 y compris la moitié de Serbes, sans compter les haïdouks et ceux qui guer-

royaient à part. Les principales batailles se livrèrent en Banat, autour de Méhadie, d'Orsova, et finirent par la prise de Smederevo. Le bilan de cette deuxième époque fut favorable aux Turcs, presque partout. L'année suivante, en juin, les impériaux au nombre de 60.000 près de Vichnitsa allaient empêcher 130.000 Turcs d'envahir Belgrade. La bataille décisive fut livrée à Grotska, le 23 juin, et les impériaux furent battus. Le chef commandant les impériaux (Valis) se retira en Hongrie, tandis que le grand vizir, le 26 juillet, assiégeait Belgrade. Malgré le succès des Russes de l'autre côté et les résistances des Serbes de l'Adriatique, les Turcs en Hongrie gagnaient du terrain, et l'Autriche épouvantée finit par précipiter la paix ; les Turcs craignant le passage des Russes, acceptèrent les propositions, et la paix fut signée, le 18 septembre 1739, à Belgrade. Cette fois, l'Autriche perdit Belgrade, et toute la partie de la Serbie conquise de façon que ses frontières au sud étaient le bas Danube, la Save et l'Una, et restèrent telles jusqu'en 1878 ; donc, du côté de la Serbie, l'Autriche ne changea pas ses frontières, seulement, par la convention du 2 mars 1741, elle partagea avec la Turquie des îles du Danube et de la Save, et le traité de Sistova, le 4 août 1791, refixa la ligne frontière du côté de l'Una. —

En ce qui concerne le Monténégro, il n'en fut pas question, dans le traité de Belgrade, et les Turcs (15.000) l'attaquèrent la même année (1739) ; ils furent repoussés comme en 1719. En paix depuis, le métropolite Sava II, en mai 1744, se rendit en Russie, où la tsarine Elisabeth le reçut bien, et dota richement, par lui, les églises du Monténégro, et décora quelques chefs. A son retour, le métropolite passa par Berlin, où Frédéric II lui décerna la croix d'or. Peu après, le métropolite souffrant se retira au monastère Stagnevitch, cédant le

pouvoir à son neveu le métropolite Vassilié Petrovitch (1750-1766). Celui-ci comprit vite qu'on ne pouvait résister aux Turcs, n'ayant pas le moyen de se procurer de munitions (Venise ne permettait pas d'en prendre chez elle), ni l'appui moral d'un puissant souverain de cette époque ; trois fois il se rendit en Russie, et trois fois il fut assuré de l'amitié de la tsarine. Ainsi, en 1750, il passa par Karlovtsi, Vienne, puis de là se rendit en Russie où il prépara le terrain pour les Serbes qui désiraient y émigrer ; la même année, il repoussa les Turcs, et le 22 août 1750, le patriarche serbe de Belgrade, Atanasie II Gavrilovitch, voyant le danger que court l'indépendance de l'église serbe en Turquie et en Autriche, proclame celle du Monténégro autocéphale. Il repart en Russie en 1752 et y publie son *Histoire du Monténégro*, puis rentré, il repousse les Turcs en 1756¹ ; en 1758, quand il visita la tsarine, celle-ci lui proposa d'envoyer des jeunes gens en Russie afin d'apprendre le métier militaire². Lors de l'avènement au

¹ Voir le Firman adressé par le sultan Osman III à Abdalah pacha, gouverneur d'Islon, ordonnant des tentatives de paix avec les Monténégrins, 1755; Brunswik, *Recueil*, p. 5-8.

² A son retour, le métropolite rapporta une lettre adressée par l'impératrice Elisabeth aux Monténégrins, le 13 juin 1758, ainsi conçue : « Nous, par la grâce de Dieu, Elisabeth I, impératrice et autocrate de toutes les Russies, aux nobles et honorés seigneurs des pays Serbes dans la Macédoine, l'Albanie, le Monténégro, et les côtes de la mer, aux gouverneurs du peuple monténégrin, aux voïevodes, aux princes et aux capitaines, ainsi qu'aux autres chefs spirituels et temporels du peuple monténégrin, Notre Salut impérial.

Nous, la Souveraine, Notre Majesté impériale, Nous avons reçu ici, venant du Monténégro, le métropolite Vassilié et le gouverneur ici décédé, Stanislas Radonitch, et Nous avons voulu donner la preuve de la satisfaction que nous a causée l'affection de l'assemblée du peuple monténégrin, par le serdar Voukovitch, le voïevode Plameniavitch, les fils du voïevode

trône de Catherine II, le métropolite lui rendit visite, il fut bien reçu et engagé pour la future guerre contre les Turcs. Mais il mourut à Pétersbourg, le 10 mars 1766. Le pouvoir fut repris par le m. Sava avec le gouvernadour Radogna, dont la famille exerça cette fonction près d'un siècle. Pendant ce temps, s'appuyant surtout de la conduite de l'Autriche instigatrice, les Phanariotes de Constantinople réussirent à décider le sultan à supprimer le patriarcat serbe de Petch (Ipek), ce qui fut fait en 1767, et le patriarche Vassilié Brkitch se réfugia à Tsetigné. Mais comme le métropolite Sava, toujours malade, était incapable de guerroyer, apparut alors le tsar Pierre III! On sait que la tsarine Catherine II avait déjà eu à s'occuper de faux prétendants ou ressuscités, mais ici, au Monténégro, le nouveau venu fut très bien reçu et accepté par le peuple. Le métropolite ne demandait pas mieux que de lui céder le pouvoir, aussi il se retira au monastère, tandis que le Serbe de l'Adriatique, adroit et héroïque, inspirait la foi à tous les Serbes, les réunissait et organisait une vraie armée régulière. Il ne disait pas qu'il n'était pas le tsar Pierre III, mais non plus ne démentait pas le bruit qui le faisait passer pour tel; pourtant, il se décida à demander qu'on lui donnât le nom de Chtchepan Mali (Etienne Petit)! A cause de

Djourachkovitch, ainsi que par Notre colonel Poutchkoff et Notre premier major Stephan Petrovitch.

Pour montrer Notre très gracieuse bienveillance, et pour assurer que Notre grâce demeurera invariablement sur eux. Nous avons envoyé, par le métropolite sus-nommé et les autres chefs, au peuple réuni, mille ducats et Notre portrait.

Pour le reste, la réponse toute gracieuse à la prière du peuple monténégrin a été donnée au métropolite sus-nommé et aux autres chefs, et ils sont partis d'ici avec une récompense.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 13 juin 1758. V. B. Brunswik, *Recueil*, etc., p. 8-9.

la présence de ce tsar et du patriarche, la Turquie, alliée avec Venise, de quatre côtés attaquent le Monténégro en 1768 ; les alliés, environ 80.000, furent repoussés après six mois de lutttes. A la fin de cette année, Catherine II invita tous les chrétiens à se soulever et à la seconder contre les Turcs. Le prince Dolgorouki devait approvisionner le Monténégro et faire savoir au peuple que Chtchepan n'est pas Pierre III ; mais arrivé, il s'assura de l'ordre qui régnait et Chtchepan lui plut tellement, qu'il lui donna le grade de lieutenant dans l'armée russe et conseilla au peuple de le garder. En retournant en Russie, il emmena avec lui le patriarche V. Brkitch. Chtchepan mérita la bienveillance, il répandit le bruit que les Russes engageront la lutte autour du Monténégro, et embrouilla ainsi le plan d'opérations des Turcs. On sait que par le traité de K. Kaïnardji, 1774, la Russie obtint la protection morale sur les églises orthodoxes de la Turquie. Malheureusement, la même année 1774, Chtchepan fut tué par son domestique payé, et le m. Sava, pour la troisième fois, reprit le pouvoir. Il mourut en 1782 (âgé de 105 ans !) en désignant pour héritier son neveu Pierre I Petrovitch (1782-1830). —

Peu après la paix de Belgrade, l'empereur Charles VI, mort, eut pour successeur sa fille Marie-Thérèse (1740-1780) qui, pendant huit ans, dut lutter pour se fixer sur le trône. Au commencement, elle ne se sentait pas sûre et voyait l'État prêt à se disloquer. La jeune impératrice trouva le *modus vivendi* en s'adressant à la diète et en faisant appel à la Hongrie ; ses belles paroles enflammèrent les Hongrois, loin des sentiments de Toekoecli et de Rackoczy, qui se levèrent et jurèrent : « *Moriamur pro nostro rege Maria Theresia !* » On forma des milices de Hongrois et de Roumains, de Croates

et de Serbes, et Marie-Thérèse assura le trône à sa dynastie. Mais elle s'aveugla trop ; croyant qu'elle ne devait qu'aux Hongrois, elle sacrifia toutes les autres nations, et surtout les Serbes en Autriche, qui avait alors 113.544 soldats réguliers, et parmi eux 65.615 Serbes, — sans compter les volontaires dispersés. Malgré cela, Marie-Thérèse mécontentait les Serbes ! Elle confirma la diète de 1741 qui supprimait les Confin militaires et tous les privilèges des Serbes-granitchari ; le terrain fut proclamé partie intégrante de la Hongrie, et 100.000 Serbes soldats furent incorporés à l'armée régulière de l'Autriche ; par la même décision, il fut défendu aux non-catholiques d'être nommés fonctionnaires ; de plus, le haut clergé orthodoxe ne pouvait plus exercer aucun pouvoir sur leurs coreligionnaires ! C'était le comble de l'injustice, car il y avait des Serbes en Hongrie avant les Hongrois, leur nombre fut augmenté par les émigrants, et ces Serbes, qui par une mer de sang versé avaient gagné du terrain sur les Turcs, ne dépendaient que directement de la couronne, — or, voilà que maintenant les Hongrois, profitant de l'embarras de la jeune impératrice, lui arrachaient ses droits les plus sacrés, de même qu'aux Serbes. Ceux-ci donc, restés en Hongrie, auraient dû être traités comme des sujets de plein droit, car ils ont trop témoigné leur dévouement à la couronne, et par là compromis et retardé la délivrance de leur patrie, la Serbie.

Marie-Thérèse avait toujours besoin des combattants serbes, et les mécontentements, pendant les luttes autour de son trône, pouvaient lui être trop nuisibles. En 1743, elle confirma aux Serbes tous leurs anciens privilèges ! Mais les Hongrois n'en tinrent pas compte : ils provoquaient et attaquaient les Serbes, cherchant à faire appliquer la décision de 1741. L'hostilité allait

prendre de grandes proportions, et cependant, tout en se révoltant, les Serbes assuraient de leur dévouement l'impératrice. Celle-ci, alors, comprit sa faiblesse et en 1746 elle institua l'*Illyrische Hofdeputation*, c'est-à-dire, désignant les Serbes de l'ancien nom d'Illyrie, elle institua à Vienne un comité de la cour, qui aurait pour tâche d'examiner toutes les plaintes des Serbes contre les Hongrois, et de diriger les affaires des Serbes en Autriche. Ce fut en vain ! Les Hongrois ne cessaient pas d'agir contre les Serbes ; ils attaquaient et ravageaient les églises, se moquant de l'orthodoxie et calomniant tous les Serbes ; à tout prix ils voulaient l'application du décret de 1741, mais, comme les Serbes des Confins ne voulaient ni désarmer, ni se soumettre, quelques petites révoltes se déclarèrent ¹, et finalement, les Serbes allaient évacuer l'Autriche. C'est ainsi qu'en 1750, 1752 et 1753, en masse, ils passèrent (sous Toekoeli, Hrvat, Chevitch, Preradovitch, etc.) en Russie, où sur le Dniéper ils s'installèrent, donnant le nom de *Nouvelle Serbie* ² à leur demeure.

¹ Les Serbes de Luka et Krbava en Dalmatie s'étaient déjà soulevés aussi plusieurs fois, notamment en 1751 ; cette fois contre les oppresseurs autrichiens, non, comme en 1689 contre les Turcs, sous les célèbres ouskoks Stoïan Yankovitch, Elie Smilianitch, etc.

² Nous ne pouvons ici nous lancer dans les détails des émigrations serbes, en Russie. Rappelons seulement que les Serbes par leur bravoure et leur organisation militaire, furent de bonne heure connus en Russie, et que l'installation des Serbes le long de la frontière autrichienne envers la Turquie, inspira encore Pierre le Grand de favoriser les Serbes mécontents en Autriche, pour les installer, dans le même but, sur la frontière près de la mer Noire, et les y opposer aux Tatars et aux Turcs. Déjà, depuis le 28 octobre 1723, le tsar par sa lettre au major Ivan d'Ukraine favorisa le passage des Serbes en leur assurant tout le nécessaire, et des grades dans l'armée. Ainsi, en 1727, sortit le premier régiment hussard des Serbes.

Cette nouvelle émigration prenait de grandes proportions et l'impératrice l'arrêta à temps, car elle avait besoin des Serbes. On confia la mission à une commission composée de Hongrois, d'ouvrir une enquête (on en avait besoin !) pour savoir la cause de l'émigration, et elle fut trouvée : la faute incombait aux évêques serbes ! Les Serbes, de nouveau, insistèrent auprès de l'impératrice, mais celle-ci, à la diète de 1764, déclara que les Serbes ne sont qu'une nation tolérée, et qu'ils

Les familles serbes furent installées sur les confins de la mer Noire, au sud de Kiev, suivant le Dniester, le Dniéper, et le désert jusqu'à l'Azov (oukase de la tsarine Anne du 27 décembre 1751). Cette contrée fut par le diplôme solennel du 22 janvier 1752, à l'adresse d'Ivan Hrvat (devenu colonel comme en Autriche) nommée *Nouvelle Serbie*. Depuis, les Serbes au fur et à mesure des vexations en Autriche (Hongrie), passaient en Russie (plus de 100.000), et les privilèges s'étendaient.

Mentionnons de cette époque, la médaille frappée portant l'inscription *Nova Serbi constituta MDCCLIV*. La Russie comprit tous les avantages des émigrants serbes, s'installant dans le désert et servant la cause de la couronne ; les agents russes de temps en temps passaient en Autriche, et même en Serbie, pour pousser les Serbes à s'installer en Russie. Dans ce chaos politique des Serbes, même le métropotite de Monténégro, Vassilié Petrovitch, fut gagné par cette maladie et poussait les Serbes à aller en Russie chercher la Nouvelle Serbie ! Mais, dès qu'il eut été blâmé par les héros du Monténégro, il se garda bien de proposer l'abandon de la patrie (m. 1766). En ce moment la couronne d'Autriche s'efforçait de plus en plus d'empêcher les Serbes de passer en Russie ; à ce sujet, entre les deux Puissances s'ouvrit un petit incident qui menaça de les brouiller complètement. Le nombre des Serbes en Russie augmentait toujours et comme avec eux il y avait aussi des Bulgares et des Valaques, on nomma la partie entre le Dniéper et le Don *Sloveno-Serbie*, car là, il n'y avait pas seulement des Serbes. Cette colonie n'était qu'un camp toujours plein de cavaliers prêts à livrer des combattants. A la tête de la Nouvelle Serbie était Hrvat (dont le siège était à Mirgorod) et à la tête de la Sloveno-Serbie était Preradovitch (qui siégea d'abord à Bahmont, puis à Belavskaïa), deux Serbes reconnus colonels en Russie, et ainsi relevant directement de

n'auront jamais voix à la diète ; puis, par le *regulamentum* de 1769, elle établit que désormais tout le (haut) clergé serbe, donc les métropolites, pour toutes les affaires, sans exception, doivent s'adresser directement à la Hofdeputation ! Ainsi, les Serbes restèrent sans aucun pouvoir, ni droit. Pour la dernière fois, ils demandèrent l'autorisation de se réunir et d'exprimer, directement à l'impératrice mal renseignée, leur situation. Les Serbes de Varajedin, au nombre de 17.000 environ, se révoltent, malgré eux, en 1775, mais ils ne purent rien faire pour obtenir la reconnaissance de leurs privilèges. Les seigneurs hongrois réussirent mieux : insistant auprès de la couronne, qu'il est inutile d'avoir une chancellerie à part pour ces sauvages « rats » ¹, Marie-Thérèse, en 1776 et 1777, sup-

Moscou (du Sénat). Dans les guerres de cette époque, les Serbes rendirent de grands services aux Russes, qui n'étaient pas si bien exercés, ni si disciplinés que les Serbes. Voilà pourquoi par l'oukase du 10 mai 1763, on répartit ainsi les huit grands escadrons serbes : un à Kiev, deux en Grande Russie, un à Nézine et le reste sur la frontière de Pologne ! Ce fut la perte de la nationalité serbe, car, les femmes, les enfants, les vieillards restés dans la première contrée de la mer Noire, peu à peu disparaissent complètement dans la mer russe, et aujourd'hui on y trouve la *Petite ou la Nouvelle Russie*. On a conservé quelques noms des Serbes de cette époque qui ont réformé et organisé les Kosaks et la flotte, sont arrivés aux grandes dignités, mais c'est tout, et le souvenir seul en reste.

¹ Nous avons indiqué au commencement et au cours de notre étude plusieurs noms dont les Hongrois se servaient pour désigner les Serbes, en prenant toutes leurs précautions pour ne se jamais servir du nom *Serbe*, croyant ainsi prouver : que les Serbes n'existent nulle part. Voilà pourquoi, malheureusement, beaucoup d'auteurs étrangers (hongrois et allemands surtout) ont souvent à dessein, bien mal décrit les Serbes, et par là donné toute la fausse valeur à leurs écrits. Un des noms dont les Hongrois se servaient pour désigner les Serbes était *Rasciens*, de la capitale de Némagna, Race. Au courant des luttes,

prime à Vienne le secrétaire et la Hofdeputation pour les affaires serbes, et les transfère à la chancellerie de Hongrie ! Les Hongrois, de cette façon, voulaient, par force et décret, fondre en Hongrois toutes les nations, principalement les Serbes ! Cependant, l'empereur allait bientôt protéger les Serbes, ayant besoin d'eux ! A la veille de la guerre de 1788-1791 contre les Turcs, l'empereur Joseph II fit des promesses aux Serbes¹, mais ceux-ci en connaissaient la valeur à l'avance. Ils luttèrent contre les Turcs, sous

les Hongrois arrivèrent à prononcer étrangement ce nom, et plus tard, ils comprirent que d'après leur prononciation, le mot « rats » (pluriel de rak), en serbe signifie écrevisse ; ce fut alors une joie frénétique chez les Hongrois d'avoir ainsi nommé les Serbes ! Il arrivait que par là, les Hongrois spirituels prouvaient qu'ils avaient eux-mêmes bien peu avancé de leur état sauvage, et de leur origine fraternelle avec les Turcs !

¹ Le vizir de Scutari, Kara-Mahmoud, déjà en 1785 avait ravagé le Monténégro, celui-ci tenait à s'en venger et à l'appel de la Russie et de l'Autriche rentra dans la lutte contre les Turcs. De plus, avec l'Autriche il conclut le formel traité d'alliance. Voici comment on y arriva : « En 1788, le baron Pinter, ministre impérial pendant le règne de Marie-Thérèse, envoya Nicolas Markovitch auprès de Radonitch qui était alors gouvernador du Monténégro, pour lui apprendre que la Cour impériale veut entrer en liaison avec le Monténégro. Radonitch prit avec lui le serdar Jean Petrovitch comme représentant du métropolite du Monténégro et l'archimandrite Pierre Petrovitch, il se rendit à Vienne avec eux, et ils furent accueillis dudit ministre avec une grande joie. A l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, le ministre apprit aux plénipotentiaires du Monténégro, qu'ils doivent présenter les vœux des Monténégrins par écrit et fixer les conditions sous lesquelles les Monténégrins désirent se lier avec l'Autriche.

Radonitch présenta au cabinet d'Autriche le memorandum suivant :

1^o Quiconque est ennemi de la Cour impériale, sera considéré comme ennemi du Monténégro.

2^o Le peuple du Monténégro restera dans son indépendance, il établira ses tribunaux, et nommera ses employés lui-même.

leur frère, l'ancien granitchar Michailovitch, mais cette fois, ce fut plutôt autour du capitaine Kotcha de Yagodina que les Serbes se groupèrent et se proposèrent de combattre les Turcs, sans le secours de l'Autriche. C'est pourquoi cette campagne menée en Serbie à la

3^o Les Monténégrins ne paieront jamais des impôts à la Cour impériale.

4^o Si le territoire serbe venait à être délivré des Turcs, la Zeta supérieure et inférieure et les trois forteresses de Podgoritza, de Spuz et de Jablak, ainsi que tout le territoire jusqu'à l'embouchure de la Boïana, resteront aux Monténégrins : le Piperi, la Brda et l'Herzégovine seront aussi réunies au Monténégro.

5^o Les Monténégrins jouiront comme indépendants dans leur république de toute la liberté, et pourront accueillir librement leurs frères serbes dans leurs pays.

6^o Les Monténégrins battront leurs propres monnaies au nom de leur république, et ils le feront à l'aide de l'Autriche.

7^o Le Gouverneur, le Métropolit, les Serdars, les Voïevodes et les Knez auront continuellement des appointements fixes de la Cour d'Autriche.

8^o Les Monténégrins maintiendront aux frais de la Cour impériale une garnison stable de 300 hommes qui empêchera le peuple d'attaquer les Turcs durant la paix faite avec eux.

9^o Aussitôt que le cabinet d'Autriche sera en guerre avec la Porte Ottomane, Sa Majesté impériale enverra aux Monténégrins de la poudre, du plomb et des armes, afin qu'ils puissent seconder l'Autriche.

10^o Si l'Autriche fait la paix avec la Porte, elle fera aussi participer les Monténégrins au traité de paix.

11^o Si l'Autriche fait la guerre à d'autres Etats, elle enverra au Monténégro un commissaire qui prendra tant de troupes que le pays peut lui donner. Tous les officiers de ces troupes depuis le premier jusqu'au dernier seront Monténégrins ; ils auront leurs gages de l'Empereur. Ces troupes ne seront pas confondues avec les troupes impériales, mais elles attaqueront l'ennemi selon leur habitude.

Tous ces articles furent ratifiés de l'Impératrice, et les Monténégrins reçurent à cette occasion beaucoup de cadeaux superbes. »

V. *Recueil*, etc., de B. Brunswik, p. 9-11.

fin du XVIII^e siècle est considérée par les Serbes comme leur, et ils l'appellent *Kotchina Kraïna*, c'est-à-dire la guerre de Kotcha. Celui-ci, à cette époque, était commerçant, mais quand il eut appris que l'Autriche et la Russie allaient attaquer les Turcs, il abandonna sa profession, et quoique à peine âgé de 30 ans, il organisa, avec sa fortune, une forte troupe dans le département (nahié) de Yagodina, et en 1788 engagea la lutte.

L'Autriche, suivant sa politique que nous connaissons déjà, lança des agents parmi les Serbes en Serbie qui en enrôlèrent un grand nombre. Michailovitch avait sous ses ordres plus de 20.000 volontaires, où comme on les appelait, frei-corps. Tous les Serbes qui voulurent suivre l'appel de l'empereur, furent inscrits, armés, soldés, un peu exercés, puis lancés comme frei-corps. Les agents de l'empereur réussirent à enrôler un bon nombre de Serbes, car ils expliquaient que l'empereur luttait d'accord avec la tsarine, pour la cause des chrétiens opprimés. Au commencement de 1788, l'empereur comptait 245.062 fantassins et 36.725 cavaliers, parmi eux, il faut déduire 100.000 Serbes des Confins ou granitchari, et 934 sur 32 chaloupes ou chaïkachis. En novembre 1787, les Serbes essayent de s'emparer du fort de Belgrade ; le Serbe Tchardakli, dans la nuit du 21 au 22 novembre, par ruse, réussit à se faire ouvrir la porte du fort, mais ce fut tout ; le 6 janvier 1788, ils essaient de nouveau, mais sans succès. Les Turcs s'étant aperçus de ces essais, commençaient à se venger terriblement sur les Serbes ; ce fut la cause pour laquelle Tchardakli, Kara-Georges et d'autres, tous frei-corps, franchirent la Save en attendant que la guerre fût déclarée. A la fin de mars 1788, les troupes passèrent la Save, près de Chabats (conquis le 24 avril), et elles allaient s'avancer en Serbie, lorsque les Turcs les

détournèrent en Banat, de telle façon qu'en Serbie il n'y avait que des Serbes qui guerroyaient contre les Turcs. Le capitaine Kotcha, ancien frei-corps, à la fin de mars 1788, de Yagodina se dirigea vers Belgrade, avec 400 fantassins et 800 cavaliers, battant partout les Turcs, près de Yagodina, Tchoupria, et enfin s'établit près du Poretch, sur la rive droite du Danube. On sait que là il lutta courageusement, mais les Turcs parvinrent à s'emparer de lui et de ses soldats restés vivants au nombre de 60 ; tous furent empalés à Tekia ! Pendant ce temps, du côté de la Save, Michaïlovitch et Alexis Nenadovitch luttaient autour de Valievo ; Kara-Georges de Chabats alla jusqu'à Vichegrad et Novi-Bazar ; les autres Serbes, de ci et de là, engageaient aussi des luttes contre les Turcs. La troupe impériale ne manœuvrait qu'en Bosnie, et sous Laudon, en août, elle arriva jusqu'à Novi. Au Monténégro, le colonel Ph. Voukasovitch envoyé par l'empereur dirigeait ses efforts contre Scutari, mais sans succès, et au mois d'août il rentra en Autriche ; l'envoyé de la tsarine, Marko Ivelitch, devait avoir plus de succès l'année suivante, et même en 1790, toujours luttant contre Kara-Mahmoud, pacha de Scutari, si bien que le sultan fut forcé de considérer le Monténégro indépendant. Cependant, Joseph II, à la fin de 1788, était revenu malade en Autriche, et la peste déclarée força beaucoup de Serbes à franchir la Save. L'année 1789 commença avec plus de succès pour les chrétiens ; on sait, qu'entre autres conquêtes, grâce aux Serbes, Laudon put délivrer Belgrade, le 7 octobre, qui, pour la dernière fois, retomba aux mains de l'Autriche. Après la conquête de Belgrade, les Serbes obtinrent Smederevo, Pojarevats, Kladovo, Vidin, Valievo, Loznitsa, jusqu'à la Drina ; Paratchin, Rajagne, Alexinats, Kralievo, Krouchevats, donc tout le pachalik de Bel-

grade était conquis par les Serbes et maintenu en 1790. Pendant ce temps, l'empereur Joseph II ne voyait partout dans son Etat que des mécontents et des révoltés; seules, les bonnes nouvelles de la campagne de Serbie le consolaient, mais il mourut avant de la voir achevée. Son successeur Léopold II (1790-1792) s'empessa d'apaiser les esprits mécontents du pays et conclut la paix de Sistova, le 4 août 1791, sur la base du *statu quo ante*, donc, l'Autriche de nouveau reconnaît pour sa frontière du sud le Danube, la Save, l'Una, en obtenant Orsova et une petite rectification du côté gauche de l'Una. Ainsi donc, les Serbes encore une fois, en vain, avaient versé du sang, ils perdent la partie délivrée et l'Autriche les abandonne presque dédaigneusement à la Turquie. L'empereur ne voulut même pas contenter les Serbes qui le priaient : de leur procurer une autonomie administrative dans la partie de la Serbie délivrée, sous la condition d'un tribut annuel. Il en était de même pour le Monténégro, et les Turcs l'attaquèrent sans cesse jusqu'en 1795 ! Le seul réconfort que les Serbes pouvaient avoir, c'était de voir, pour la première fois, dans un traité conclu entre la Turquie et avec une puissance chrétienne, mentionné les noms qui rappelaient la Serbie, tels que « Monténégro, Bosnie, Servie » ; les Serbes étaient encore considérés en bloc « parmi les habitants de toute condition » à qui on accordait l'amnistie, surtout « pleine et générale » ce qui, sur le papier, fit quelque chose, mais, en réalité les Turcs ne pardonnaient jamais ! Du reste, voici ce qu'on stipulait au sujet des Serbes (dans l'article 1^{er}) :

Il y aura désormais une paix perpétuelle et universelle, par terre, par mer, et sur les rivières, entre les deux Empires, leurs sujets et vassaux, une amitié vraie et sincère, une union parfaite et étroite, une abolition et amnistie

pleine et générale de toutes les hostilités, violences et injures, commises dans le cours de cette guerre, par les deux Puissances, ou par les sujets et vassaux de l'une qui ont suivi le parti de l'autre, et spécialement les habitants de toute condition du Monténégro, de la Bosnie, la Serbie, la Valachie et la Moldavie, qui en vertu de cette amnistie, pourront tous rentrer dans leurs anciennes demeures, possessions et droits quelconques, et en jouir paisiblement, sans être jamais inquiétés, molestés, ni punis, pour s'être déclarés contre leur propre souverain ou pour avoir prêté hommage à la cour impériale et royale.

Après la mort de Potemkine (1791) la tsarine Catherine conclut aussi la paix, à Yassy, le 3 janvier 1792.

Que se passait-il avec les Serbes en Autriche ? La France influença beaucoup Léopold II ; celui-ci trouva juste et profitable de contenter toute une nation de son Etat, surtout au moment de la guerre, afin de pouvoir l'opposer aux enragés Hongrois, qui se disposaient à se séparer de la couronne. Sur les plaintes et prières des Serbes, l'empereur leur permit de se réunir en congrès pour lui exposer leur situation et leurs désirs. Enfin, en 1791, l'empereur assura aux Serbes : le plein accomplissement de la religion orthodoxe, le droit d'avoir leurs représentants à la diète et tenir des congrès nationaux ; à Vienne, il institua sous le nom d'*Illyrische Hofkanzlei* une chancellerie qui s'occupera des affaires des Serbes, et enfin, il leur accorda le droit de s'installer dans Banat, Batchka, Srem, Slavonie, où ils sont encore (donc, avec l'article 27, ils obtiennent tous les droits des sujets émancipés)¹. En 1792, pour la première fois, les évêques serbes siégèrent à la diète.

¹ Au commencement de ce récit nous avons désigné la ligne frontière du nord jusqu'où les Serbes en Autriche se sont étendus. Ce qui est à remarquer comme bizarre, et dont on doit tenir compte pour bien connaître la situation de la nationalité serbe

Depuis, aux Serbes sous l'Autriche, on avait plus ou moins contesté leurs droits trop cher payés, mais nous ne pouvons ici rentrer dans ces détails, il suffit de rappeler seulement les trois noms de leurs chefs ecclésiastiques : Etienne *Stralimirovitch*, métropolit de 1790 à 1835, Etienne *Stankovitch*, métropolit de 1837 à 1841 et Joseph *Raïatchitch*, métropolit jusqu'à 1848, où il fut proclamé patriarche, et resta comme tel jusqu'à sa mort, 1861.

L'amère et douloureuse expérience que l'Autriche, avec d'autres, donna aux Serbes, est bien exprimée par un patriote de cette époque, le grand Serbe *Alexis Nenadovitch*, qui s'était déjà distingué près de Valievo, où il devint knez de Tamnava, et, comme frei-corps, il reçut le titre de lieutenant de l'Autriche. Son fils, l'archiprêtre *Mathias* nous en parle dans ses *Mémoires* (p. 34). Quand son père se séparant du colonel frei-corps Michäïlovitch, celui-ci lui proposait de rester en Autriche

en Autriche-Hongrie de nos jours, c'est ceci : les Serbes qui ont accepté la religion catholique, en Banat, s'appellent *Krachovani* (grâce à leur conversion, ils ont pu conserver la nationalité serbe sans se perdre parmi les Roumains; ils sont plus de 20.000); les *Choktsi* de Batchka et Baragna (dépassent 52.000); les Serbes de Batchka s'appellent aussi *Bougnevtsi* (avec ceux de Luka et Krbava ils se montent à 102.000) etc. Parmi ceux-ci, l'Autriche moderne a trouvé ses plus grands généraux et défenseurs; souvenons-nous seulement du général Philippe ou Polipats-Voukassovitch né à Roudopolić, qui fut tué en 1809 à Wagram, mais, lors de la campagne d'Italie, à Dogue, avec ses granitchari, il aurait dispersé complètement, sans le secours de Napoléon, Masséna, l'enfant chéri de la Victoire; le général Gri-vitchitch avec ses Bougnevtsi emporta la victoire sur les Prussiens à Trautenau en 1866; le baron Youtsa Roukavina défendait Tèmesvar contre les Hongrois de 1848-1849; un autre Roukavina et Knegevitch prirent le pouvoir des Vénitiens en Dalmatie, et le baron Etienne Yovanovitch joua un des principaux rôles lors de l'occupation d'Herzégovine, en 1878.

(après la paix de 1791), Alexis lui répondit : « Non, j'irai là où je suis né. » Michaïlovitch insistait : « Il est vrai que j'ai juré à l'empereur de lui rester fidèle et pour la liberté de ma patrie, de combattre les Turcs, et vous savez que je ne fais pas de parjure, je ne fais pas d'infidélité à l'empereur, je ne l'abandonne pas, c'est lui qui m'a abandonné avec tout le peuple serbe, comme ses prédécesseurs faisaient avec nos aïeux dans les moments les plus difficiles. C'est pourquoi je franchirai la Save, et retournerai en Serbie ; je n'ai ni secrétaire, ni savants autour de moi, mais j'irai de monastère en monastère, et je dirai à tous les moines et curés qu'ils inscrivent bien ceci : *jamais un Serbe ne doit croire un Autrichien* (Allemand). » Se trompait-il ? « Mon Dieu ! —disait Voltaire quelque part — préservez-moi de mes amis ! Quant aux autres, je m'en charge. » Et ce grand génie se trompait-il aussi ? Nous ne sommes pas pessimiste, mais nous ne pouvons pas non plus être optimiste. Du reste, nous n'en avons pas besoin. Nous sommes sur le terrain purement historique créé autant par les politiciens que par la fatalité qui, malheureusement, arrive toujours quand des incapables dirigent les peuples. Nous n'avons même pas besoin de donner notre jugement sur ce XVIII^e siècle ; le long récit du triste sort du peuple serbe a dû largement édifier déjà notre patient lecteur. Cette Kotchina Kraïna, de la fin de ce siècle, prouve une fois de plus que jamais le *peuple serbe* n'était résigné ou vaincu ; *il était frappé* en pleine santé, *il y a quatre siècles* déjà, *et il n'a jamais succombé, il s'est battu toujours pour la délivrance de sa patrie*, toujours contre les Turcs, pendant que les puissants chrétiens ne pensaient qu'à le partager et à le soumettre sous leur joug. Le joug reste toujours le joug, jamais il n'est doux ; le peuple serbe veut vivre

libre, et le mérite, sinon plus, du moins autant que n'importe quel peuple de ce monde !

Heureusement que ce chaos et cette ténébreuse politique où l'Europe, pendant des siècles, tâtonna, fut vigoureusement secouée et éclairée par les grandes idées que la France, à ses risques et périls, lança courageusement à la fin du siècle. Elles sont grandes, car elles gagnèrent du terrain, elles gagneront davantage et lentement, mais, sûrement gagneront tout le monde ; elles sont soutenues par la vraie noblesse de ses enfants immortels qui ne parlent qu'aux gens de cœur. Le voile du long et pénible passé tombe de plus en plus quoiqu'on prétende que la politique n'a pas de cœur — elle n'en aura jamais tant qu'elle sera menée par des gens sans cœur, et pourtant, il est évident que l'égoïste finit à ses dépens. La Grande Révolution n'a pas provoqué directement le mouvement des Serbes, car, jamais ceux-ci n'ont cessé de lutter pour la Serbie et sa nationalité serbe ; mais la France, par ses idées, empêchant les ennemis du peuple serbe d'achever leur dessein, l'a largement aidée. On eût dit que *Bossuet* (1627-1704), visait la Révolution quand, exprimant une de ses plus belles idées, il parla des « grands coups, dont le contre-coup porte si loin ¹ ».

Pour finir notre récit sur le xviii^e siècle, nous ne le caractériserons pas mieux qu'en invoquant les grands facteurs qui l'ont soutenu ; et surtout, par rapport aux Serbes, nous ne prendrons que ceux qui l'entouraient de près à cette époque. Ainsi : « Les grandes Puissances, écrivait, en 1791, un diplomate autrichien, ne doivent se conduire que conformément à la raison d'Etat. L'in-

¹ Il commence si bien en disant : « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes », *Discours sur l'Histoire Universelle*, I, VIII.

térêt doit l'emporter sur toute espèce de ressentiment, quelque juste qu'il puisse être ¹. » « Le droit des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais si bien que dans le silence », écrivait Retz ². « Celui qui ne gagne rien, perd », écrivait Catherine II à Grimm (février 1794) ³; « L'intérêt de l'Etat doit servir de règle aux souverains », écrivait Frédéric ⁴, mais comme dans son temps on saisisait cet intérêt ou la fameuse raison d'Etat, lui-même nous dit, écrivant à Voltaire (6 décembre 1771) : « *Le monde se gouverne par compère et comère, et voilà comme il marche* ⁵ ». En effet; c'est pourquoi les Serbes et la Serbie étaient si mal traités et que dans la péninsule balkanique se conserve l'empire des Turcs, qui n'est qu'un empire d'esclaves; tout ne repose-t-il pas sur des esclaves? le sultan lui-même n'est-il pas le fils d'une esclave? Que nous sommes loin encore de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité!

¹ *Mémoires* du comte Louis de Cobenzl, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg en 1791.

² *Mémoires*, 2^e partie, ch. III.

³ Publication de la Société d'histoire de Russie, Pétersbourg. 1878.

⁴ Dans l'avant-propos de l'*Histoire de mon temps*.

⁵ Ces quatre dernières citations sont extraites du livre d'A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. I, p. 19.

CHAPITRE IV

L'insurrection des Serbes de 1804, le traité de Bucarest de 1812 et la défaite des Serbes de 1813.

1.

Après tant de malheurs les âmes serbes étaient bien trempées ; les Serbes en pouvaient tirer un enseignement et une espérance. Désormais, ils ne devaient plus s'en rapporter à personne, ils agiront seuls, selon leurs forces, et le peu qu'ils gagneront sera du moins incontesté, pour le moment ils s'en contenteront ; l'espoir en la justice et l'humanité de ce monde les soutiendra toujours dans leur action pour sortir de l'esclavage, et un jour, serait-ce même dans le siècle suivant, pour achever la délivrance de la Serbie et de tous les Serbes ! Ce grand Turc qui les battait depuis des siècles, n'a-t-il pas toujours trouvé de courageuses ripostes, et n'a-t-il pas été, sans cesse, contesté à chaque pas sur le sol serbe ? Cela prouve bien qu'il n'était pas inattaquable, ni surtout invincible : à force de batailles séculaires, il finit par apprendre aux Serbes à le battre et peut-être à le vaincre complètement ! Encore, depuis Pompée (78) on sait que « le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant » !

La révolution serbe de 1804 est dite la première, car elle ouvre le siècle chez les Serbes en Turquie. Depuis ce moment les paysans serbes, ou cette raïa, jusqu'ici

méprisés et dédaignés par ceux qui mériteraient d'être à leur place, se lèvent héroïquement et, pleins de confiance, défendent leur cause devant la Turquie et devant l'Europe. C'était une bataille classique car les Turcs ne manquaient ni d'armes, ni de munitions, ni d'hommes, ni — de désastres. Les Serbes décidés à *vaincre ou mourir*, ne cherchaient que des Turcs, chantant partout : *c'est le cœur des héros qui fait des victoires !*

Le petit théâtre d'opérations était alors le *pachalik de Belgrade*, qui se trouvait entre le Danube et la Save, le Timok et la Drina, et au sud, à peine confiné par les deux Moravas, celle de l'ouest et celle de l'est. Ainsi, la délivrance de la Serbie commença par le nord ! Sur cette étendue, il faut surtout distinguer les cinq noms des cinq contrées que nous rencontrerons plus ou moins souvent dans notre étude, et qui se conservèrent dans la division administrative de la principauté de Serbie. Ce sont :

a) La *Choumadia*, ainsi nommée parce qu'elle est pleine de bois (chouma), se trouve entre le Danube, la Save, la Koloubara, le Ligue et la grande Morava (y compris les cinq départements de Smederevo, de Belgrade, de Milanovats (haut) ou de Roudnik, de Yagodina et de Kragouïevats) ;

b) La *Matchva*, entre la Drina, la Save, la Koloubara, le Ligue (y compris les trois départements de Chabats, de Valievo et de Loznitsa ou Podrine) ;

c) Le *Rouïno*, le *Stari Vla* et la *Rachka* ; c'est la partie du sud, entre la Drina et les deux Moravas, entre Malen et Yastrebat (y compris trois départements d'Oujitsé, de Tchatchak et de Krouchevats) ;

d) La *Timotchka* (Kraïna) entre Ozren, le Timok et le Danube (y compris quatre départements d'Alexinats, de Knejevats, de Zaïetchar et de Négotine) ; et

e) Le *Branitchewo* entre le Danube, la grande Morava jusqu'à Stalatch, le Pek et Goloubigné (y compris deux départements de Tchoupria et de Pojarevats) ¹.

2.

Le sultan Selim III (1789-1807) comprit enfin, que seulement son empire réformé pourrait se conserver. Si parfois, « vouloir, c'est pouvoir » se justifie, il n'en est pas de même en Turquie, du moins quand il s'agit de la réorganiser et de l'acheminer vers le progrès. La principale difficulté provient des Européens avancés, car ceux-ci n'ont aucune institution trouvant son fondement dans le Koran ! Or, le corps des oulemas, grâce au Koran, trouve toujours des raisons pour s'opposer aux innovations, et les puissants de toute espèce, en attendant le paradis promis après la mort, tiennent à conserver celui qu'ils ont de leur vivant sur terre. D'après eux, introduire des réformes en Turquie, signifie soulager la pénible situation du raïa et diminuer le degré de jouissance des agas ou des pachas ; faire de pareilles choses serait renverser un empire datant de Mahomet ! Il est vrai qu'à cause de cette stagnation, les Européens appellent la Turquie « l'homme malade », mais quoi cela peut-il faire aux Turcs, s'ils se trouvent en bonne santé, et si, à leur grand étonnement et joie, ils finissent par entrevoir que ce seraient justement quelques puissants Européens, qui, en s'armant de plus en plus et pour le « progrès », emprunteraient

¹ Pour la partie du XIX^e siècle, en dehors des sources serbes, les ouvrages qui nous ont servi de fonds sont surtout les suivants :

Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. IX-XII ; Nil Popov, *La Serbie et la Russie* ; Léopold Ranke, *La Serbie et la Turquie dans le XIX^e siècle*.

leurs mœurs sauvages et sanglantes, et ainsi soutiendraient toujours le drapeau rouge? ! En tout cas, le sultan Selim III, jeune et libéral comme il l'était, souhaita sincèrement de réformer son empire, et le moment lui était propice : la France s'attirait les souverains contre elle, le sultan n'avait pas eu de guerre depuis la paix de Sistova (1791) et celle de Yassy (1792) et, surtout, il n'avait jamais été aussi bien secondé par les Français comme depuis ce temps, sauf un intervalle de 1798 à 1802, lorsque le sultan trouva de bonne politique de combattre Napoléon, autant pour son expédition en Egypte¹, que pour profiter des chrétiens coalisés, les aider à s'entretuer davantage et mériter une place parmi eux. Ce qui fut encore avantageux pour le sultan, c'est que la conduite de Napoléon ne fut qu'un petit incident, très passager : depuis la paix d'Amiens (27 mars 1802)², le premier consul, fidèle à son grand plan de vaincre l'Angleterre, ainsi que la Russie, trouva utile de soutenir le sultan dans sa tâche de renforcer l'empire des Turcs³. Peut-être, était-ce la dernière fois

¹ Pendant ce temps, l'Angleterre se fixait dans l'Inde, où Napoléon allié au tsar Paul I^{er} allait la chercher, lorsque l'assassinat du tsar arrêta ce projet (1800-1801).

² Quatre articles préliminaires de la paix entre la République Française et la Porte ottomane, furent signés à Paris, le 9 octobre 1801 (Martens, VII, 1831, p. 391-392) ; au traité de paix conclu à Amiens entre la France et l'Angleterre (27 mars 1802 ; Noradounghian, II, p. 49), la Porte ottomane accéda le 13 mai 1802 (Martens, VII, 1831 ; p. 414-416). Par le traité d'Amiens, la France renonçait aux Iles Ioniennes qui devaient former la République des Sept-Iles, selon la Convention conclue entre la Turquie et la Russie, le 21 mars 1800, à Constantinople (Noradounghian, t. II, p. 36-41).

³ Le 25 juin 1802, à Paris, fut conclu le traité de paix définitif (en 10 art.) entre la République française et la Sublime Porte ottomane. L'article 1 stipule « paix et amitié » et que « les hos-

que la France, suivant sa politique habituelle, se tournait vers la Turquie ; si jamais la Question d'Orient fut plus ou moins le centre de la gravitation politique européenne, ce fut, à coup sûr, depuis qu'on projeta encore une fois d'avoir Constantinople comme centre du monde ! On s'expliquerait presque tous les incidents diplomatiques du xix^e siècle rien qu'en suivant la devise : « Cherchez la Question d'Orient ! »

Cependant, on sait que le sultan Sélim III, parmi tant de réformes qu'il se proposait de faire, commença par la plus urgente : il toucha à l'armée et à la marine, pour la troisième fois sous l'influence de l'esprit occidental¹.

tilités cesseront désormais et pour toujours entre les deux Etats » ; l'article 2 assure le renouvellement des anciennes capitulations, mais l'article 5, en affirmant que « la République française et la Sublime Porte se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions », fit naître un article additionnel et secret, ainsi conçu : « Il est convenu entre le gouvernement de la République française et la Sublime Porte ottomane que l'article 5 du traité patent conclu entre les deux Puissances sous la date de ce jour, par les mêmes Ministres plénipotentiaires soussignés, et exprimant la garantie mutuelle qu'elles se donnent de l'intégrité de leurs possessions, ne pourra engager la Sublime Porte que de son plein gré dans les guerres que la France pourra avoir à soutenir contre les autres Puissances » (Martens, VII, 1831, p. 416-418). De cette façon, la Turquie se garantit contre les guerres de Napoléon, et celui-ci, gardant la Turquie pour la fin, ne l'exposa pas à s'écrouler plus vite et au profit de ses ennemis. Dès le 20 septembre 1803, la Sublime Porte remit une déclaration de neutralité aux ambassadeurs d'Angleterre et de la République française (Noradounghian, II, p. 69-70).

¹ V. Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, t. IX, p. 669-675. D'abord le comte de Bonneval (1732-1734), qui, après avoir servi la France, puis l'Autriche, finit par devenir beglerbeg de Roumélie, pacha à deux queues, par ses talents militaires, servit bien les Turcs, et commença à Constantinople par devenir chef des « bombardiers » dont il fit un corps d'artillerie modèle, etc. « Bonneval fut l'un de ces aventuriers de haut parage, grands remueurs d'idées et faiseurs de projets, au cerveau toujours en

En ce qui concerne la marine, il pouvait faire quelque chose ; grâce aux ingénieurs français et suédois, il construisit des vaisseaux ; à la fonderie de Top-Kané, il fit fondre des pièces de 12, de 8 et de 4, suivant le système Gribeauval, et des obusiers d'après le système russe de Chouvalof ; il disciplina les levends (soldats de marine), les galiouji (matelots), les aïkladji (gabiers), etc. Quand il toucha aux janissaires, il risqua tout, sa place

ébullition, à l'imagination volcanique, dont l'influence en Europe, pendant la première moitié du XVIII^e siècle est l'un des traits caractéristiques de cette période : Alberoni, Ripperda, Goertz, Bonneval, et jusqu'à ce baron de Neuhoﬀ qui se tailla en Corse un royaume éphémère, tous ont un air de famille. » (V. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 125-6). Le baron de Tott se place à l'époque du sultan Mustapha III (1757-1774) et de son grand vizir Raghib, qui avait signé le premier traité que la Turquie avait conclu avec la Prusse (1761). Il espérait que la Porte trouverait un appui dans cette Puissance contre ses ennemis naturels, l'Autriche et la Russie. Il prit en main la réforme de l'armée, obligeant à des exercices réguliers les mineurs, les janissaires, les spahis, même la cavalerie feudataire d'Asie ; créant une fonderie de canons, maintenant les arsenaux en bon état, construisant de nouveaux navires, instituant des écoles de mathématiques de marine, de génie et d'artillerie, dotant la Turquie d'un corps de pontonniers. Mais on devait toujours lutter contre la routine ; Tott raconte les difficultés que lui-même rencontra à faire adopter l'écouvillon par les artilleux, parce que l'écouvillon est garni de soies de porc. Raghib mort (1764) la routine resta maîtresse. Le sultan chargea Resmi Ahmet de demander à Frédéric II trois astrologues et de savoir de lui son secret « pour saisir les moments favorables aux entreprises et choisir les meilleurs généraux ». Frédéric II ne se moqua pas de l'envoyé, mais lui révéla généreusement les trois secrets de sa chance en politique : étudier l'histoire et profiter de l'expérience ; avoir une bonne armée, et l'exercer aussi bien en temps de paix qu'au moment de faire la guerre ; garder son trésor garni. « Tels sont, ajouta le roi, mes trois astrologues ; je n'en ai pas d'autres ; je vous prie de le faire savoir à notre bon ami le sultan ». (V. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. VII, p. 486-487).

et sa vie. Il profita d'un moment où il croyait pouvoir vaincre les janissaires qui depuis longtemps n'étaient que des bandes armées, vivant à leur guise, et devenus une menace, aussi bien pour les paisibles sujets que pour le sultan et l'empire. Il élaborait le firman qui établissait, sous le nom de *nizam-djedittes* ou « nouvelle ordonnance », tout un corps d'armée régulière, avec les divisions, sections et grades à l'européenne, avec des ressources budgétaires nettement définies. Le hattichérif de mars 1805 ordonna dans toute la Turquie d'Europe, parmi les janissaires et les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, de lever les hommes les plus valides pour les incorporer dans le *nizam-djedittes*. Mais alors se manifesta un tel mouvement hostile, qu'on n'osa pas publier ce hattichérif dans Constantinople ; à Andrinople, le héraut chargé de l'annoncer fut à moitié assommé ; à Rodosto, on massacra le cadî chargé de l'exécuter ! Les janissaires et *krdjali* (brigands de toutes les nationalités, surtout les Turcs et les Albanais, armés de longs couteaux et de fusils, d'où leur nom) ravageaient et tuaient tant qu'ils voulaient ; plusieurs fois, ils se rencontrèrent avec les *nizams*, et, après plusieurs émeutes, réussirent à forcer le sultan, en 1807, à retirer son hattichérif de 1805, à le détrôner et à l'étrangler. « A-t-on besoin de ces nouvelles troupes ? criaient les révoltés, et ce cri gagnait la masse. Quand les Turcs conquéraient le monde avec le sabre, semblables troupes n'existaient pas ! »

Ainsi donc, le sultan Selim III n'allait pas encore, non plus, réformer son empire. Cependant, depuis son avènement au trône, les désordres prenaient des proportions de plus en plus grandes et plus menaçantes. Le trésor était complètement épuisé ; le raïa ne pouvait plus rien donner. Les montagnes étaient pleines d'haï-

douks serbes et bulgares, de clephtes grecs et albanais ; on guettait les aratchliés (percepteurs), qui avaient à peine pu recueillir une partie de leurs contributions ; les janissaires, qui, jadis se passaient de femmes, cette fois, choisissaient de beaux endroits et montaient des harems, torturant le peuple chez lequel ils s'installaient ; les krdjali, ces bandes de toute espèce, étaient le vrai fléau, quand, richement habillés et armés, ils se lançaient par centaines contre les villes et les villages, enlevant tout ce qui leur plaisait. Un de ces terribles krdjali, connu chez les Serbes, fut Gouchanats-Ali. L'anarchie allait être complète, quand quelques pachas se détachèrent du sultan, parmi lesquels nous citerons surtout trois renégats albanais : Méhénet-Ali s'empara de l'Egypte et força le sultan à le reconnaître comme pacha héréditaire (1806-1849), Ali-pacha de Janina fit de même en Albanie (1802-1822) et Pazvan-Oglou de Vidin (1797-1807), entre la Poretchka et Rouchtchouk, se lançant bien des fois jusqu'à Belgrade et les Balkans du sud. Dans ce chaos, où le droit du plus fort régnait, le sultan perdait de plus en plus son autorité, et le moment était des plus opportuns pour les chrétiens de se soulever. Malheureusement, l'idée nationale n'existait que chez les Serbes de la péninsule, et c'est pourquoi ceux-ci agirent avec plus de succès que les autres, qui ne se réveilleront que plus tard, en recevant un grand appui de l'étranger, car quelques exemples révolutionnaires patriotiques agissant pour soulever toute la péninsule chrétienne à la fois, vers la fin du XVIII^e siècle, ne pouvaient avoir de succès, faute de terrain. En vain *Kara-Georges* fut-il désigné pour donner le signal et diriger la révolution générale ; tout paraissait étouffé, quand le généreux *Rhigas* de Vélestino (Thessalie, 1753-1798), un des promoteurs, à son retour de France où il avait

eu une entrevue avec Napoléon ¹, fut par l'Autriche, lui et ses amis, arrêté et livré au pacha de Belgrade. Celui-ci, après les avoir torturés, jeta ces cinq braves hétaires dans le Danube et fusilla Rhigas, ce clairon de la future indépendance grecque. La noble idée, qui déjà à cette époque animait quelques enfants patriotes et éclairés de la péninsule : *rétablir la liberté et former la confédération des pays balkaniques*, n'est encore qu'une idée à l'heure actuelle, sinon l'idéal en Orient.

3.

Pour mieux saisir l'action des Serbes dans l'anarchie de la fin du XVIII^e siècle en Turquie, suivons d'abord ceux du Monténégro, puis ensuite ceux du pachalik de Belgrade.

Le métropolite Pierre I^{er} (1782-1830), de Monténégro, était resté sans cesse exposé, tant aux attaques de la Sublime Porte que des pachas du voisinage, qui avaient recueilli les renégats serbes. Kara-Mahmoud, pacha de Scutari, essaya, en 1796, de venger ses désastres et de détruire le Monténégro. Le 11/22 juillet, avec 23.000 combattants, il parut près de Spoujé contre à peine 8.000 Monténégrins. Ceux-ci gagnèrent la bataille et le pacha fut blessé. Dès qu'il fut rétabli, il se remit en route avec 34.000 soldats; le métropolite avec 4.000 Serbes l'attendait près de Boussovnik; dans la bataille décisive du (22 septembre) 3 octobre, les Turcs furent complètement battus et le pacha décapité. Cette célèbre victoire fit, au loin, connaître le Monténégro. Le sultan voyait sa situation nette vis-à-vis de ce pays; ne pou-

¹ En ce moment, d'après le traité de Campo-Formio 1797, Napoléon gardant les îles Ioniennes (jusqu'en 1799 et de 1807 à 1813) s'approcha de la Grèce et cultiva son projet contre la Turquie.

vant le soumettre, il le laissa en paix, et, en 1799, Selim III le reconnut indépendant en avouant « à tous les vizirs, cadis et agas de Bosnie, d'Herzégovine, d'Albanie et de Macédoine, ainsi qu'aux voisins, que les Serbes du Monténégro jamais n'ont été les sujets de notre Sublime Porte ! » L'héroïque conduite du Monténégro gagna davantage l'amitié du tsar Paul I, qui décora le métropolite de la médaille d'Alexandre Nevski. De plus, par sa lettre du 11/22 janvier 1799, il assura au Monténégro 1.000 ducats par an, et sa bienveillance impériale ¹. Ainsi, désormais le Monténégro agira en Etat indépendant, et cela lui sera d'autant plus facile qu'il était secondé par la Russie, et ainsi traité par la France, l'Angleterre et l'Autriche ; dans le langage diplomatique, le métropolite commença à être titré de prince métropolite (ou évêque). Malheureusement, les

¹ Voici sa lettre (Brunswik, *Recueil*, etc., p. 12 à 13) : « Nous, par la grâce de Dieu, Paul premier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.

A sa Révérence, Monsieur le Métropolite, etc., ainsi qu'à tout le peuple du Monténégro et de la Brda au district slavo-serbe, notre grâce et notre bienveillance impériale.

En condescendant à votre pétition du 19 mai a. p., je confirme bénévolement la bienveillance qui était accordée au peuple monténégrin par nos ancêtres de glorieuse mémoire, et que nous avons exprimée nous-même dans les actes relatifs. Je suppose, que de la part de la Porte Ottomane vos droits n'éprouveront aucun préjudice ; mais ayant soin de votre prospérité, nous ordonnâmes à nos ambassadeurs résidant à Vienne et à Constantinople, de faire à cet effet des réponses aux Etats mentionnés.

Pour prouver doublement au peuple monténégrin notre bienveillance impériale, nous avons daigné ordonner qu'on lui paie de notre caisse, à commencer du 1^{er} janvier 1799, chaque année mille ducats pour des buts d'une utilité commune, et principalement pour des établissements qui promeuvent les vertus chrétiennes, l'éclaircissement du peuple et la prospérité du pays. »

Serbes du Monténégro, à cause du manque de munitions, des attirails de guerre nécessaires, et aussi de nouvelles complications sur l'Adriatique, ne pouvaient étendre l'action de délivrance à tous leurs frères ; ils devaient rester confinés en sentinelles vigilantes sur les rochers, et de là, tout au plus essayer d'agir directement pour réunir les parties maritimes, et ainsi rétablir la Zeta libre. En attendant, le métropolite, dès qu'il se vit en paix vis-à-vis des Turcs, essaya de raffermir les liens entre ses sujets, facilement emportés par la vendetta, et en 1799, installa 50 juges. L'année 1803, le 17/29 août, il fit voter par le zbor les 17 articles qui, ajoutés à ceux de 1796 et 1798, formèrent désormais le « Code des biens et d'Etat », en 33 articles.

Pendant ce temps, Napoléon poursuivant l'Autriche en Italie, s'approcha de l'Adriatique. D'après le traité de Campo-Formio, 17 octobre 1797, Venise avait vécu ; l'Autriche, bien endommagée, reçut les territoires de terre ferme de la république de Venise jusqu'à l'Adige, l'Istrie, la Dalmatie, Raguse et les bouches de Cattaro ¹.

¹ La France eut les îles Ioniennes et les établissements vénitiens d'Albanie ; Butrinto, Parga, Arta, Revesa. En ce moment Napoléon était tout à fait à son grand plan : « Il faut abattre l'Angleterre, pour cela conquérir la Méditerranée, prendre Gibraltar et Malte, occuper l'Egypte, accomplir le rêve qui depuis les croisades hante les imaginations françaises » (Sorel, *Bonaparte et Hoche en 1797*, p. 93). « C'est en vain, écrit-il alors au Directoire, que nous voudrions soutenir l'empire de Turquie ; nous verrons sa chute de nos jours. » Aussi attribue-t-il une importance spéciale à la possession d'Ancône et des îles Ioniennes, « stations naturelles sur la route du Levant ». Il va jusqu'à dire, dépassant peut-être sa pensée : « Les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie sont plus intéressantes pour nous que toute l'Italie ensemble. » Et en chargeant le général Gentili d'occuper les îles Ioniennes, il lui recommandait : « Vous ne manquerez pas, dans vos diverses proclamations, de parler de la Grèce, d'Athènes et de Sparte. » V. E. Driault, *La question d'Orient*, p. 72-73.

A cause de Cattaro, l'Autriche, nouvelle voisine serbe, quoique d'ancienne date, tant qu'elle garda ces possessions adriatiques (1797 à 1805, où elle les céda à la France), eut des démêlés avec le Monténégro. En réalité, Cattaro, qui faisait partie de la Zeta maritime, fut cédée, en 1420, à Venise, à condition que la république ne puisse la concéder à un tiers. C'est pourquoi les habitants ne voulaient pas reconnaître l'Autriche, et s'y opposaient; grâce à l'intervention amicale du métropolitain, devenu protecteur de Cattaro, l'Autriche put occuper le pays serbe ¹. Malgré ce service rendu à l'Autriche (1797) ainsi que celui de 1788, lors de la diversion contre les Turcs, la nouvelle voisine ne sympathisait pas avec le Monténégro, car jamais, elle ne pouvait voir un Etat serbe se dresser. En 1803, le métropolitain envoya ses gens au consul de Russie à Raguse; l'Autriche de Cattaro les renvoya, sous prétexte qu'elle ne connaissait pas le gouvernement du Monténégro! Cependant celui-ci sut se tenir ferme, même devant la Russie, avec laquelle on voulait le brouiller ²; la meilleure preuve est l'acte du gouverneur Vouk Radonitch daté de Tsetigné le 3 juillet 1804, approuvé par le zbor, et adressé à Marko Constantinovitch-Ivelitch, représentant russe, où on lit entre autres: « Le peuple du Monténégro et de la Brda ne fut jamais sujet de la Russie. On ne devrait pas nous faire de telles demandes. Nous ne reconnaissons la protection de la Russie qu'autant qu'elle résulte de l'égalité de la religion. Nous n'avons

¹ Voir, en français, un document se rapportant à ce sujet publié par B. Brunswig dans son *Recueil*, etc., p. 13-15, sous le titre: Intervention conciliatrice du Monténégro auprès des habitants du Cattaro (juillet 1802).

² Voir protestation d'indépendance adressée au gouvernement russe par le gouvernement de Monténégro (deux actes du 3 juillet 1804) dans le *Recueil*, etc., de B. Brunswig, p. 15-30.

jamais subi une sujétion, ni par traité, ni en échange de privilèges, et il n'y a point d'Etat qui soit notre protecteur. Cependant nous vous assurons sincèrement que notre attachement et notre inclination pour la Cour de Russie sont considérables; et, s'il arrivait que ses voisins ou les nôtres fissent la guerre à la Russie (ce que Dieu ne veuille), nous ferions sans doute en même temps une diversion, et nous combattrions jusqu'à la dernière goutte de sang contre les ennemis de la Russie, ainsi que nos ancêtres l'ont fait, sans nous soumettre d'ailleurs à d'autres obligations. »

Nous avons déjà vu que les Serbes en général qui ne voulaient pas embrasser l'islamisme, sont restés raïas n'ayant aucun droit. Il en était de même pour ceux du pachalik de Belgrade. Le *pacha*, relevant du sultan, passait pour maître absolu de son pachalik, subdivisé en nahiés (cantons); il était secondé par les *cadis* ou juges et les *mousselins* ou exécuteurs, jugeant selon le Koran, et vivant aux dépens des raïas. Entre eux s'interposaient deux classes militaires : les *spahis* qui tenaient des villages entiers comme fiefs concédés par le sultan; et les *janissaires* qui tenaient garnison dans les villes, obéissant moins au pacha de la Porte qu'à leurs *agas*. A côté de cette organisation turque, les Serbes, toujours à la merci des Turcs, finirent par conserver leur autonomie locale : le village ou la commune ayant à la tête son *knez* (ou kmet), et le nahié son *ober-knez*, muni d'un bérat. Ainsi, entre eux, les Serbes, suivant les traditions patriarcales, élisaient librement leur chef, dont l'autorité devait l'emporter dans toutes les affaires, si les Serbes ne désiraient pas être jugés par le Koran et les Turcs. Ceux-ci toléraient cette autonomie des

Serbes, car, ainsi, ils étaient assurés des revenus et avaient des chefs responsables.

Au courant de notre étude nous avons touché aux nombreuses vexations que les Turcs faisaient subir aux Serbes, dont l'honneur, la fortune et la vie dépendaient du bon plaisir des oppresseurs. Nombre de fois les Serbes songèrent à se soulever, mais ils étaient tellement surveillés, qu'ils ne pouvaient ni s'armer, ni s'entendre, et au moindre doute, on les décapitait. Les haïdouks et ouskoks étaient les seuls échos de leurs profonds sentiments nationaux. En se préparant pour de meilleurs jours, les Serbes n'avaient qu'à labourer la terre, exploiter les bois, élever le bétail et surtout les porcs dans les forêts de chênes. Quelques désastres que la Turquie subit dans ses dernières guerres avec l'étranger, et où les Serbes prirent une grande part, finissent par décider ces derniers à hâter l'heure de la délivrance. Le relâchement du pouvoir central aida davantage leur juste projet. Les sauvages janissaires firent déborder en eux toute mesure de patience.

Le sultan Selim III tenait à apaiser les Serbes; d'après la paix de Sistova, il leur accorda l'amnistie et recommanda à ses pachas d'être plus indulgents envers les raïas. Par le hattî-chérif de 1793, il fixa les contributions que les raïas doivent payer seulement aux vizirs, pachas, spahis et cadis, les garantissant contre de nouveaux imposteurs. Mais les janissaires, mécontents du sultan, ne pensaient qu'à établir la véritable statocratie tyrannique, nommant leurs chefs *dahiés*, à l'exemple des deys des contrées barbaresques. Le pachalik de Belgrade ressentit toute la cruauté de ces nouveaux bouchers, qui tirant tout à eux, ne pouvaient ménager les Turcs non plus. Le nouveau pacha Békîr résolut d'agir contre eux. Il convoqua à Niche les spahis et les knez

pour s'entendre avec eux contre les janissaires. Leur chef Deli-Ahmed fut sommé de comparaître, et par ruse, fut tué, puis le pacha lut un firman qui accordait aux janissaires l'amnistie de leur passé, et les expulsait du pachalik de Belgrade. Mais les janissaires ne se laissaient pas vaincre; par mille ruses, ils arrivèrent à remplacer Békir pacha par Chichan et à faciliter leur introduction dans le pachalik. On prévint le désordre, en nommant au commencement de 1794 le pacha Hadji-Moustapha, qui, heureusement pour les Serbes, était vraiment bon; il cherchait l'entente dans tout, et les Serbes le nommèrent leur « mère ». On commença un peu à respirer; seulement l'exportation des porcs rapportait aux Serbes plus de deux millions de francs par an. Les janissaires ne perdaient pas de temps; la défense de rentrer à Belgrade eut pour conséquence de les voir passer au service de Pazvan-Oglou de Vidin. Celui-ci, par ses attaques, incommodait bien Hadji-Moustapha. Ce dernier ne fut pas long à inviter les Serbes pour l'aider à refouler Pazvan-Oglou de Kladovo. C'est pourquoi il ordonna aux Serbes de s'armer et de se protéger contre les janissaires de Vidin. Les Serbes sous l'haïdouk Stanko, et Hadji-Moustapha avec ses Turcs furent victorieux; ils repoussèrent P. Oglou de Belgrade et de Tchoupria, en 1795. Ainsi, le pacha lui-même réveilla la dignité nationale; l'haïdouk Stanko ne voulut pas céder d'un pas aux commandants turcs : un de ceux-ci lui ayant tué un domestique, il en fit autant à l'égard du Turc. Seulement, cette victoire allait tourner bien mal : la Porte ne voulait pas augmenter le nombre des janissaires de Pazvan-Oglou) avec qui elle se réconcilia en 1797), et le corps des oulémas trouva qu'il était honteux de déplacer les musulmans au profit des chrétiens soumis, il fit ordonner à Hadji-

Moustapha de laisser les janissaires rentrer dans son pachalik. Ceux-ci, au début, ne voulaient pas se montrer trop hostiles et provoquants, et le pacha réussit à les tenir loin de Belgrade. Mais, peu à peu, ils recommencèrent à vexer les Serbes. Un janissaire de Chabats, Bego Novlanin, exigeait du knez Ranko de Svi-leoussi, une somme de 200 groches par an. Le Serbe refusa et fut tué. Le pacha ne voulut pas laisser ce crime impuni et envoya 600 soldats contre Bego, qui s'enfuit en Bosnie. Alors, tous les janissaires furent mécontents de cette poursuite et attendirent le moment d'attaquer le pacha. Peut-être, fut-ce grâce à eux, si Pazvan-Oglou recommença ses attaques en 1801. Hadji-Moustapha arma les Serbes et les Turcs, et sous le commandement de son fils Derviche beg, il les envoya vers Vidin. A peine étaient-ils partis, qu'une nuit, quelques janissaires cachés dans les voitures de foin pénétraient dans Belgrade. Le pacha s'enferma dans le Haut fort, mais les janissaires s'y introduisirent, et le forcèrent d'écrire à son fils de relâcher les Serbes et de diriger des Turcs vers Niche, puis ils l'étranglèrent (27 décembre 1801). A la Porte, ils déclarèrent que H. Moustapha ne valait rien, que ce n'était pas un vrai Turc, qu'il était du côté des raïas, et que c'est pour cela qu'il a trouvé une telle fin bien méritée.

C'est alors que les quatre agas janissaires Photchitch-Mehmed, Aganlia, Koutchouk-Ali et Moula-Youssofse nommèrent dahiés ¹ et, entre eux, divisèrent le pachalik en quatre parties, gardant Belgrade pour siège commun. La Porte ne pouvant rien y faire, feignit d'approuver leur conduite. Elle envoya un nouveau pacha,

¹ Le peintre serbe Rista Voukanovitch les a représentés dans un tableau figurant à l'Exposition de 1900 à Paris.

Hassan, mais celui-ci ne fut que l'ombre du pouvoir : les dahiés gardèrent tout le pouvoir, transformant les bandits et sans-culottes, qui rentraient à leur service, en riches et puissants du pays, qui épuisaient le peuple de toutes les façons. Leurs kabadahiés (percepteurs) et sous-bachis (exécuteurs) parcouraient le pays, et en vrais sauvages dépouillaient et forçaient le peuple à l'obéissance. Le pacha, les spahis évincés et les knez se plaignirent à la Porte de cette nouvelle terreur, ce fut en vain ; le sultan ne pouvait, d'un seul coup, réformer l'empire, et n'osait pas attaquer les janissaires. Les plaintes affluèrent de nouveau et le nombre d'haïdouks augmentait. « Si tu es encore notre tsar, écrivaient les Serbes au sultan, viens nous défendre ; si tu ne le veux pas, du moins, dis-nous-le, afin que nous sachions comment agir ! » Le sultan fait savoir aux dahiés de Belgrade que s'ils ne changent pas de conduite, il enverra contre eux « une armée, non de musulmans, mais d'une autre nation et religion, qui les traiteront comme jamais ils ne l'ont été ». Les dahiés discutèrent le sens de cette communication et finirent par trouver que le sultan pensait aux Serbes ! De suite, ils résolurent de se diriger chacun dans sa province ; et là, de décapiter tous les knez et Serbes capables de soulever le peuple. La décision était terrible ; dès le commencement de janvier 1804, ils ouvrirent un véritable massacre¹. Quand le bruit s'en fut répandu, le peuple épouvanté se sauva dans les

¹ Parmi les nombreuses victimes, nous citerons seulement le nom d'A. Nenadovitch, déjà mentionné, et qui était ober-knez de Valievo. On avait saisi une de ses lettres par laquelle il demandait des munitions, pour chasser les dahiés. Cette lettre fut lue au peuple ; après que Photchitch eut dit : « Cette lettre coupe la tête au knez Alexis ! » il le fit décapiter, le 23 janvier 1804.

bois ; dans les villes et les villages, il ne resta que des enfants et des vieillards. Les haïdouks, en clairons de l'insurrection générale, dirigèrent les premières attaques.

Dans la Choumadia se retrouvèrent *Georges Petrovitch* (surnommé par les Turcs, le Noir, donc Kara-Georges) *Yanko Katitch* et *Vassa Tcharapitch*. Kara-Georges passait dans le pays pour un des plus robustes, des plus intelligents et des plus riches, il avait servi dans les frei-corps, et il était haïdouk ; il faillit être arrêté au moment où, avec ses domestiques, il dirigeait des porcs sur la frontière de l'Autriche. Katitch, également intelligent, s'était déjà distingué dans les guerres contre Pazvan-Oglou. V. Tcharapitch avait eu son frère, Marko, décapité par les dahiés. Ces trois grands Serbes décidèrent d'organiser la défense, et d'attaquer les dahiés. Partout, ils envoyaient des courriers annoncer aux Serbes : « Quiconque peut porter un fusil doit aller aux bois, brûlez les maisons des Turcs, cachez les femmes et les enfants ! » A ce moment, parmi les plus grands haïdouks était *Glavache* et avec lui se trouvait le célèbre *Veliko*¹. A peine celui-ci fut-il marié et installé dans le village, que tout d'un coup il s'habilla avec son costume guerrier et déclara à sa femme qu'il voulait aller aux bois, et de nouveau se battre. « Mon Dieu ! s'écria sa femme, est-il donc vrai que j'ai épousé un bandit ! » Et lui, pour la consoler, répondit : « Tais-toi, maintenant nous sommes tous bandits ! »

De suite, quelques centaines de Serbes de la Choumadia s'assemblèrent sur la montagne près du village d'*Orachats*. Là, après un court débat, le 20 janvier

¹ Son portrait, peint par le Serbe Pierre Ranossovitch, était exposé en 1900.

1804, on élut le chef des révolutionnaires serbes ¹. Cette élection fut caractéristique. On proposa Glavache ; celui-ci dit : « Je ne suis qu'un haïdouk, et la nation n'accepterait jamais le gouvernement d'un homme qui n'a rien à perdre et rien à sauver. » On désigna le knez Théodose ; celui-ci s'exclama : « Que Dieu vous en garde ! Les haïdouks pourront toujours se tirer d'embarras, mais si les knez sont compromis, qui vous protégera près des Turcs, s'ils reviennent ? » On s'arrêta à Kara-Georges. Celui-ci résista : « Je ne saurais pas gouverner. » « Nous te conseillerons ! » lui répondirent-ils. « Non, mes frères, je ne puis accepter, car je suis très emporté et je ferais bien des choses qui ne vous conviendraient pas. » — « Quoi donc ? » — « Quiconque se rendrait coupable de la moindre trahison, je le tuerais, je le pendrais, je lui ferais subir des souffrances atroces. » — « C'est justement ce que nous voulons. » — « Vous le voulez ? » — « Oui, nous le voulons ! » s'écrièrent-ils à trois reprises ². — « Levez

¹ A vrai dire, l'idée de l'insurrection générale n'a jamais autant mûri comme depuis 1800. A l'occasion d'un mariage à Orachats, le 8 novembre 1803, l'archiprêtre Athanasie de Boukovik (entouré de Kara-Georges, d'Et. Philipovitch, du knez Djouka, de Vitchentié, de M. Katich, de Glavache et d'autres), aurait tenu ce langage : « Au nom de Dieu, créateur et sauveur, levons-nous ! Dieu nous aidera et le sultan nous approuvera, car ces brigands sont aussi contre lui ! » Tous jurèrent de se soulever en mars suivant (*Glasnik*, II, p. 25-57). Le 10 janvier 1804, le métropolite P. Petrovitch de Tsetigné, écrivait à l'igouman de Detchani (d'Ipek) que « cette année les Serbes se soulèveront ». Et au commencement de février 1804, l'archiprêtre Michel Peitch de Zemlin décrit au métropolite Stratimirovitch (la lettre lui parvint le 23 février 1804) les premiers succès des insurgés serbes (*N. Iskra*, 1899, p. 360.)

² Kara-Georges était né en 1752 dans le village Vichevtsi, sur la rive droite de la rivière Ratcha, de parents, Pierre et Marie, très

la main ! »¹. Tous la levèrent et jurèrent par trois fois obéissance à Kara-Georges ; l'archiprêtre Athanasie sortit la croix et, invoquant le secours de Dieu, bénit l'œuvre qui venait d'être accomplie². Ainsi Kara-Georges devint « commandant de Serbie », titre qui peu après fut remplacé par celui de « chef-suprême ».

L'insurrection se propagea très vite dans le pays.

Kara Georges dirigea les attaques de Belgrade ; autour de la Koloubara, Yakov Nenadovitch³ assiégea Va-

pauvres. Il épousa Hélène, qui à Topola, le 29 septembre 1806, lui donna un fils *Alexandre*. Bien avant la révolution, Kara-Georges était au service de Fhazlibachi, de Palanka, qui apprit vite à Kara Georges à massacrer les riches Turcs. Il lui arriva une fois de tuer un Turc, et malgré le secret qu'il gardait, Kara-Georges se vit en danger, il résolut de fuir avec sa famille en Autriche. Près de la Save, son père changea d'opinion, il voulut rester dans le pays. Tous en furent étonnés : s'il retourne, les Turcs connaissant son meurtre, le massacreront ; on insista auprès de lui ; et enfin sa femme s'écria : « Tuez-le, je prends ce meurtre sur mon âme ! » Georges fit signe à son pobra-time Elie, qui tua le père ! Peu après Georges retourna en Serbie, et commençait le métier d'haïdouk quand il fut nommé Kara-Georges. Dans la dernière guerre entre l'Autriche et la Turquie, il servit d'abord comme haïdouk, puis comme frei-corps sous le capitaine Raditch. Après la guerre il s'installa à Topola. Il se distingua aussi dans les guerres contre Pazvan-Oglou, et à ce moment cherchait à s'entendre avec ses frères sur la possibilité de se délivrer des Turcs. Du 20 janvier 1804 au 21 septembre 1813, sa vie est entièrement consacrée au peuple.

¹ En réalité, Kara-Georges leur a dit : « Levez trois doigts ! » car chez les Serbes, ainsi que chez les orthodoxes, on fait le signe de croix en réunissant les trois premiers doigts de la main droite.

² D'après le contemporain et héros Yokitch (*Spomenik*, XIV, p. 18 ; Belgrade, 1891.)

³ C'était le frère d'Alexis le décapité ; celui-ci avait pour fils l'archiprêtre Mathias, qui passa pour un des lettrés de son temps et des plus méritants pour l'indépendance de la Serbie (1777-1854). C'est lui qui, déjà au commencement d'avril 1804, composa quelques articles du Code pénal que les juges (deux par nahié)

lievo, puis, avec le pope Louka Lazarevitch, se dirigea à Chabats et vers la Drina ; autour de Roudnik commandait Milan Obrenovitch ; entre la Morava et le Timok, les opérations furent dirigées par Milenko Stoïkovitch et Pierre Dobrignats, etc¹.

Les janissaires, tenant les forteresses, reçurent le secours des krdjali de Yagodina (Gouchanats-Ali) et de quelques milliers de la Bosnie. Les Serbes, quand même, s'emparèrent vite de Chabats et de Pojarevats, assiégèrent Smederevo et cernèrent les dahiés à Belgrade, au mois d'avril 1804. A ce moment, non loin de Belgrade, à Ostroujnitsa, le 21 avril, Kara-Georges réunit quelques chefs serbes, qui ainsi formèrent la première *skoupchtina* ou assemblée nationale. Le sultan connaissait l'insurrection et il en était content ; par une mission spéciale, les Serbes l'assurèrent que c'était la guerre des « loyalistes » contre les rebelles janissaires. C'est pourquoi il leur envoya en aide 3.000 Turcs sous le commandement de Békir pacha ! Devant une telle force, les dahiés essayèrent de se réconcilier avec les Serbes ; ceux-ci refusèrent ; alors, les fameux bouchers, dans la nuit du 3 août, quittèrent le fort, et par le Danube s'enfuirent à Ada-Kalé (Orchova), Békir pacha rentra dans le Haut fort (le Bas fut gardé par les krdjali de Gouchanats-Ali) et sur la demande des Serbes, ordonna au commandant d'Ada-Kalé, Redjep pacha, de livrer les dahiés aux Serbes. Ceux-ci envoyèrent Milenko Stoïkovitch, qui avec quelques braves, parvint à emporter, à Belgrade, quatre têtes de ces terribles brigands.

devaient appliquer ; il en fut inspiré, nous dit-il dans ses *Mémoires* (p. 106-107), « par les livres de Justinien et de Moïse ». C'est lui qui contribua à la création d'un Sovet ou Sénat et il en devint le premier président.

¹ Rappelons ici que le plus fidèle porte-drapeau de Kara-Georges était une femme du nom de Mara de Brousnitsa.

Cela devait-il être la fin ?

En ce moment, il y avait environ 10,000 Serbes bien armés et bien organisés. Békir pacha était étonné de voir tant de Serbes si bien disciplinés et si richement habillés se tenir fièrement, montés sur des chevaux arabes, et manier de belles armes ; pour comble, quelques-uns portaient de fins turbans et le pantalon large et long derrière¹ ; il n'en revenait pas et ne voulait pas croire que c'était là les raïas soumis. De plus, le nombre des Serbes augmentait de jour en jour !

Malgré la fin des dahiés, Békir pacha s'aperçut que les Serbes de Belgrade ne se dispersaient pas. Etaient-ils trop loyalistes ? Il finit par leur dire : « Maintenant justice est faite. Vous pouvez retourner en paix dans vos maisons. Vos troupeaux et vos charrues vous attendent. » Mais les Serbes n'entendaient rien et ne voulaient pas s'en aller ; ils tenaient avant tout à se procurer plus de garantie pour l'avenir. Ils parlèrent de convention², mais Békir pacha n'en voulait pas. A ce moment la Porte dirigea Souleïman pacha sur Belgrade

¹ C'était un signe de dignité : le turban est aux puissants Turcs ; plus le derrière du pantalon tend à toucher terre, plus celui qui le porte est riche !

² Les Serbes demandaient un firman basé sur ces neuf points : 1) la suppression des dahiés et de tchitlouk-sahibis ; 2) le pacha de Belgrade sera gardé par 1.500 Serbes ; 3) l'amnistie générale ; 4) il n'y aura plus de nouvelles contributions, rien que celles énumérées dans le hatti-chérif de 1793 ; 5) dans chaque nahié, le cadi jugera selon la loi ; 6) liberté de réparer et d'établir les églises, sonner les cloches, arborer la croix et librement exercer le culte et leurs mœurs serbes ; 7) liberté pour le Serbe de commercer et de vendre au plus offrant ; 8) le raïa élirait ses knez, ceux-ci un chef qui doit être reconnu par le vizir et par lui gouverner les Serbes ; et 9) si le sultan consent, il doit par firman légaliser la nouvelle situation, et le raïa restera obéissant.

pour hâter la fin de la guerre. Avant son arrivée, Békir, pour apaiser les Serbes, consentit à ces conditions.

a/ Kara-Georges gouvernera le pays moyennant un tribut de 500.000 groches à la Porte; b/ les Serbes ne seront jugés que par les Serbes, et les Turcs ne peuvent pas s'installer dans les villages; c/ la suppression des percepteurs turcs, mais le pacha de Belgrade aura ses appointements assurés; d/ les Turcs ne pourront rien acheter à crédit; et e/ l'armée est composée de Serbes et de Turcs; Kara-Georges aura sa suite de 500 soldats.

Cette convention attendait la ratification de la Porte. Au mois d'octobre, arriva le firman ordonnant aux Serbes de se disperser et de rentrer chez eux, s'ils voulaient voir leurs vœux réalisés! Kara-Georges était mécontent et Békir tout autant, à cause de la présence des krdjali dans le fort; Békir ne pouvait plus rester à cause de l'hiver et Kara-Georges assiégea Belgrade.

A ce moment une députation serbe (l'archiprêtre Mathias Nenadovitch, Pierre Novakovitch-Tchardakli et Jean Protitch)¹, se dirigea en Russie. Elle fut reçue à Saint-Pétersbourg par le prince Adam Chartoriski, qui leur dit : *que la Russie, de même que l'Autriche*², *doit*

¹ De Serbie les envoyés s'adjoignirent encore Gaïa-Nicolaïevitch. A Harkov, se joignirent à eux deux professeurs serbes de la Faculté : Dr. Théodore Philipovitch, Athanasie Stoïkovitch; Philipovitch, professeur de droit, repassa après en Serbie. A Pétersbourg, le professeur d'Encyclopédie, le Serbe Gligorie Terlaïtch, aida aussi de ses conseils les envoyés serbes.

² Encore au mois de janvier 1804, l'archiprêtre Nenadovitch, qui à chaque instant passait en Autriche pour se procurer des balles, trouva à Bolevats l'ober-lieutenant des frontières qui l'engagea à écrire au métropolitte Stratimirovitch et à l'archiduc Charles Nenadovitch, fut long à décider le ton de la lettre : « J'ai voulu, écrit-il, dans ses *Mémoires*, composer une lettre « politique », mais le lieutenant m'a interrompu : « Passe-toi des titres et de la politique, car alors il te répondra de même, et tu

observer la paix conclue avec la Turquie ; il conseilla aux envoyés de s'adresser de nouveau à la Porte, et d'y soumettre la demande des Serbes, promettant que la Russie les soutiendrait. Quand ils furent de retour, le 17 avril 1805, la skoupchtina de Petchina décida que la meilleure garantie pour éloigner les krdjali de Belgrade et se préserver des abus des janissaires, serait de prier la Porte de légaliser la situation des Serbes suivant ces neuf points :

1/ A la place du vizir, nommer à Belgrade un honnête et zélé mouhazil (commissaire) ; 2/ que dans le pachalik, les Serbes puissent nommer 12 ober-knez, ceux-ci un grand knez qui aurait son siège à Belgrade, et de là, diriger les affaires du peuple, comme l'intermédiaire entre la Porte et le peuple ; 3/ l'élection de ces chefs se ferait librement par le peuple ; 4/ à la place de toutes les contributions, on fixera un seul impôt ; 5/ la somme produite sera recueillie par le grand knez qui l'enverra directement à la Porte ; 6/ le grand knez sera responsable de la tranquillité du pays, et pour cela, aura droit à avoir un certain nombre de soldats à sa disposition ; 7/ la liberté de rétablir les églises et d'exercer le culte ; 8/ la liberté pour chacun de labourer et commercer ; 9/ pour accélérer le départ des krdjali de Belgrade, la Porte doit demander à l'Autriche de défendre le transport des vivres dans le fort.

La même skoupchtina, le 1^{er} mai, choisit ses représentants qui porteraient cette requête à la Porte ;

ne comprendras rien, écris-leur comme tu m'as causé, et je leur enverrai la lettre. » C'est alors qu'il exposa : que les Serbes se sont soulevés contre les cruautés turques, priant qu'on leur envoie des munitions et du secours, qu'on se souvienne des volontaires serbes de 1787, etc. Au mois de mars il reçut la réponse : pour le moment, le gouvernement autrichien est en amitié avec la Porte, mais il tâchera de réconcilier les Serbes avec les dahiés ! En réalité l'Autriche, comme la Russie, ne pouvait rien faire, car Napoléon les paralysait.

c'étaient l'archiprêtre Alexis Lazarevitch, Etienne Jivkovitch¹, et Jean Protitch; celui-ci resta à Bucarest, remplacé par Pierre Novakovitch. Le 28 mai 1805, les représentants serbes arrivèrent à Constantinople; par le patriarche, ils parvinrent à remettre à la Porte, la réclamation des Serbes, le 1^{er} juin; l'ambassadeur russe avait, paraît-il, appuyé les représentants auprès de la Porte. Les envoyés avaient cru qu'une fois près de la Porte, l'arrangement ne tarderait pas à se faire. Mais on leur appliqua la proverbiale diplomatie orientale trop basée sur « patience et longueur de temps »; le temps étant le meilleur conseiller, plus on attend, plus on apprend! En ce moment, le sultan Selim III était préoccupé par ses réformes, le mécontentement se faisait sentir, l'influence de la France aggrava la situation des Serbes soutenus par la Russie, et le sultan finit par se décider à soumettre purement et simplement les Serbes. Il posa l'« ultimatum » à la turque: il fit arrêter les « plénipotentiaires » serbes²! Cependant, quel

¹ L'archimandrite M. Nenadovitch, nous raconte (*Mémoires*, p. 235), les circonstances dans lesquelles il connut Et. Jivkovitch, et l'engagea à passer en Serbie. C'était lorsqu'il fut envoyé par Kara-Georges, en mission à Vienne, qu'il l'y rencontra et l'invita. « Il me faut encore six mois pour terminer mes études et obtenir mon diplôme; après ce temps je viendrai! » Nenadovitch lui répondit: « Qu'as-tu besoin de diplôme, mon frère? Pourquoi avancer encore tes études; nous avons grand besoin de gens instruits; ce que tu as appris nous servirait beaucoup pour le moment et ton diplôme, comme vont les événements chez nous, tu ne tarderais pas à l'acquérir le sabre à la main! »

Jivkovitch fut le deuxième Serbe, très instruit, qui, après le professeur Philipovitch, entra en Serbie.

² Par la force des choses, voici le sort qu'eurent les trois diplomates serbes: Jivkovitch se sauva le premier, car il réussit à persuader la Porte qu'allant prévenir les Serbes qu'Hafis, pacha de Niche, vient comme ami et envoyé du sultan, ils ne doivent point se battre contre son armée qui ne se dirige

honneur pour les Serbes : c'était le commencement de leurs relations diplomatiques avec la Sublime Porte Ottomane !

4.

Depuis commença la lutte directe contre la Turquie. Nous ne rentrerons pas dans les détails qui ne nous montreraient que de classiques exemples déjà largement donnés par les Serbes au courant de leur histoire. Le commencement de la lutte du ^{xix}^e siècle fut le plus difficile pour les Serbes, car, ils étaient entourés et divisés par les Turcs, ne possédaient pas de forts, et n'avaient pas de munitions en abondance ¹. C'est pourquoi ils devaient agir très prudemment.

Les Serbes assiégeaient trois forts ; Oujitsé, Smederevo et Belgrade, quand Hafis pacha reçut l'ordre du

que contre les janissaires et les malfaiteurs. En effet, un suffisait pour « renseigner » les Serbes, donc les deux autres pouvaient rester en otage ! Finalement, ceux-ci, le 27 août, s'embarquèrent pour Odessa ; le 13 octobre, ils arrivèrent à Saint-Petersbourg, et de là, l'année suivante, en Serbie !

¹ Donnons à ce sujet quelques détails d'après le général J. Myouchkovitch (Glas, XLVII ; Belgrade, 1895) : Au commencement, les Serbes n'avaient pas de canons en fer, ils en faisaient avec des troncs de chênes. et un certain Jean Petrovitch les cercloit. L'évêque serbe de Neusatz (en Autriche), Yovanovitch, fit cadeau à ses frères du premier canon en fer, qui servit à Nenadovitch lors de l'attaque de Chabats (20 avril 1804). Presque à la même date, les Serbes réunis de l'Autriche envoyaient un deuxième canon en fer (qui fut dirigé contre Belgrade, avril 1804, et Mata-Nemats, chargé de le faire fonctionner. Plus tard, les Russes introduisirent beaucoup de canons en Serbie.

Au début de la lutte, les Serbes avaient peu de fusils, et se servaient pour combattre de haches et de faux.

En ce qui concerne les munitions, ce n'est qu'après 1809 que meister Jean fabriqua de la poudre à Stragari (avant, on l'achetait en Autriche), et qu'on fit des cartouches à Topola avec le plomb tiré des mines du pays.

sultan de soumettre les Serbes et de prendre le pachalik de Belgrade. C'est à ce moment que commença le rôle « diplomatique » de Jivkovitch. Celui-ci, en entrant en Serbie, ne dit la vérité qu'aux chefs serbes ; à tous les autres, Turcs et Serbes, il disait : « Le sultan a nommé Hafis pacha de Belgrade, à condition qu'il rentre avec 300 soldats, mais s'il en amène davantage, alors, il sera considéré comme rebelle, et on ne doit pas le recevoir ! » A Gouchanats-Ali, qui avec les krdjali, tenait le fort de Belgrade, il dit : « C'est toi que le sultan a nommé pacha, et c'est toi qu'il veut, mais Hafis l'a trompé et tu dois le battre ! » Il arriva alors qu'Hafis pacha avec 30.000 combattants quitta Niche et se dirigea vers Belgrade, emportant des milliers de bonnets et de petits couteaux pour en décorer les Serbes, avec un grand nombre de cordes pour conduire les prisonniers. Mais il comptait sans eux. Le 6 août 1805, il attaqua 2.500 Serbes d'Ivankovats, sous le commandement de Milenko et de Pierre Dobrignats, à qui le lendemain, se joignit Kara-Georges avec 5.000 hommes. La lutte s'engagea, les Turcs furent battus et poursuivis jusqu'à Niche, où Hafis pacha, blessé, mourut de rage à la fin de l'année.

A la suite de cette première grande victoire, ainsi que de deux autres gagnées en juin, et qui délivrèrent Kralievo et Outjitsé, Kara-Georges, au mois d'août 1805, invita les principaux voievodes à une réunion dans le village de Borko (dép. de Belgrade).

C'est ici qu'on jeta la base de la *nouvelle vie constitutionnelle*, car la démocratie serbe, même au milieu de l'insurrection, cherchait à s'organiser. Le peuple tenait à affirmer directement sa souveraineté, et nous voyons la *skoupchtina* se réunir dès que les circonstances le permettaient. Kara-Georges avait déjà lancé l'ordre que

tous les gens (*momtsi*), capables de manier le fusil devaient se lever et venir dans le camp ; or, par là étaient aussi désignés les électeurs les plus autorisés du pays. Mais c'était le *chef suprême* (*vrhovni-vojd*), Kara-Georges, qui exerçait le pouvoir, tout à fait militairement. Au sommet de la hiérarchie, Kara-Georges, le « commandant des Serbes » ; au second degré des *gospodars* (maîtres) ¹ grands chefs militaires (Yakov Nenadovitch à l'ouest, Milenko sur le Danube (*Poretch*), Dobrignats à l'est, Milan Obrenovitch à Roudnik) ; en troisième degré des voïevodes ou commandants de troupes. Ces derniers avaient complètement absorbé le pouvoir des knez ou des maires, ce qui était assez compréhensible dans les premiers moments révolutionnaires. Mais, depuis l'arrivée de l'ancien professeur de Droit, le docteur Th. Philipovitch (qui sous le nom de Boja Grouitch avait quitté la Russie), un nouveau vent commençait à souffler sur les visages rayonnants des vengeurs de la patrie. Il n'y en avait pas un seul qui eût pu contester son érudition, mais ils furent très étonnés quand il leur dit : « Je ne vois chez vous que des pouvoirs militaires ; il vous faut un pouvoir civil supérieur à toutes les factions ! » Il n'osa pas développer la théorie sur la confusion des pouvoirs, mais aidé par M. Nenadovitch, il arriva à son but, en expliquant qu'en Russie il y a des institutions qui peuvent servir de modèle, et que, du reste, les envoyés serbes avaient déjà reçu le conseil de former un *Sovet* ou Sénat. « Nous garderons ce nom provisoirement ², disait M. Nenadovitch, dès que la paix fut établie, alors c'est vous les (grands) chefs qui y siégerez. « Cela pouvait

¹ V. notre p. 100.

² On alla même jusqu'à prendre le mot *Synode* pour désigner

aller. De cette façon le Sovet, avec ses réunions permanentes, s'opposa à la skoupchtina qui se réunissait de temps en temps. On laissa M. Nenadovitch, nommé président du Sovet, proposer les six autres membres (Jean Protitch, Voukoman, Avram Loukitch, Mladen Milovanovitch, Ianko Gueorguievitch, Miloë Zdravkovitch) ; mais, le secrétaire et l'âme du Sovet fut le docteur Philipovitch¹. Celui-ci avait esquissé l'organisation du Sovet qui devait se composer de 12 membres, dont six seraient simples conseillers, tandis que les autres se partageraient le gouvernement en six branches « ministères » telles que : affaires militaires, finances, justice, instruction et culte, étrangères et intérieures. Son plan était assez large et devait attendre encore son exécution. Kara-Georges dit simplement à M. Nenadovitch : « Prends ces gens (membres du Sovet!), allez aux monastère Voliavtcha ; faites pour le mieux au profit du peuple, pourvu que j'aie moins de soucis, et je viendrai vous voir ! » Peu de temps après, le Sovet choisit pour siège le monastère Bogovadja,

le Sovet. Voici dans quelles circonstances M. Nenadovitch fut inspiré de la nécessité de créer un Sovet :

Dans ses *Mémoires*, p. 212, il nous raconte, que « étant venu à Pétersbourg, avec les autres délégués serbes, le prince Chartoriski leur dit : « Votre Kara-Georges tue et fait des injustices. » Nous lui expliquâmes que c'était inexact : Kara-Georges prend dans chaque nahié délivré l'homme qui lui paraît le plus sage, et celui-ci juge les coupables de son propre nahié ; le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation de Kara-Georges. Chartoriski répondit : « Si c'est ainsi, cela est bien ; si ce n'est pas ainsi que ce soit bien tout de même. Vous devez avoir un synode, car ni la Russie, ni aucun Etat ne voudraient correspondre avec un homme, mais le feront avec le peuple et le synode. »

¹ Après sa mort survenue le 25 mars 1807, il fut remplacé au Sovet par son frère cadet Michel Grouitch.

puis Smederevo (pris le 4 novembre 1805), et, en 1807, s'installa à Belgrade, augmenté de 12 membres. Au commencement le Sovet n'était qu'une espèce de tribunal *ad hoc* : chaque nahié y était représenté par un membre (=12), et conservait sa magistrature composée de 2 à 3 membres, tandis que les voïevodes restèrent des chefs militaires. Mais peu à peu, le pouvoir du Sovet s'étendit : les membres devinrent de véritables maîtres. Ce changement s'accrut du jour où quelques grands chefs s'y introduisirent, et dès que le succès de la guerre s'annonçait de plus en plus. On ne tarda pas à y voir des factions, de chaudes discussions entre les membres.

5.

Ainsi finit l'année 1805 chez les Serbes insurgés qui, combattant directement l'armée envoyée par le sultan, se déclarèrent nettement contre l'empire. Avant d'aborder l'année suivante, voyons ce qui se passait en dehors de la Turquie.

Le centre politique à ce moment était Napoléon. Celui-ci, cherchant toujours le moyen de combattre plus efficacement l'Angleterre, se rapprochait de la Turquie et poursuivait l'Autriche et la Russie. Celle-ci ne perdait pas de vue les agissements de Napoléon ; elle conclut le traité d'alliance défensive (en 15 articles) avec la Porte, le 24 septembre 1805¹, qui devait durer 9 ans, et était renouvelable après. Selon l'article 3, « pour donner plus de force à leur alliance, les deux États contractants se garantissent mutuellement l'intégrité de tous les territoires se trouvant actuellement en leur possession. » Il est intéressant de constater que le même

¹ Noradounghian, t. II, p. 70-74, 75, 77-78.

jour, les deux contractants ajoutèrent encore 10 clauses secrètes à leur alliance, dont l'article 1^{er} indique toute l'importance : « Prenant en sérieuse considération d'Etat, les choses qui se passent en Europe, l'attitude et les agissements de la France, tendant à agrandir injustement ses possessions, à bouleverser la situation de l'Europe et à soustraire des territoires à leurs Etats respectifs, ainsi que surtout les vues qu'elle poursuit contre l'empire ottoman, Sa Majesté Impériale le Sultan et Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, guidés par les liens et les rapports de la constante et sincère amitié qui existe si heureusement entre eux et qui a été consolidée par le Traité d'alliance défensive, récemment renouvelé, sont convenus d'entamer des négociations exemptes de toutes réserves au sujet des questions importantes qui précèdent. En prévision d'une alliance défensive de quelques-unes des grandes Puissances de l'Europe destinée à s'opposer aux desseins de la France — alliance dans laquelle entrerait l'empire de Russie — il est décidé que Sa Majesté Impériale le Sultan y coopérera, aussi, d'accord avec son auguste allié ; tout au moins, le gouvernement ottoman mettra à la disposition de son allié, les forces de secours mentionnées à l'article 2 du traité d'alliance défensive, et facilitera, pendant la durée de la guerre, le passage par les détroits de Constantinople aux bâtiments de guerre et de transport que la Russie sera obligée d'expédier dans les mers intérieures. »

La même année, Napoléon réussit à battre les Autrichiens et les Russes à Austerlitz, et aux premiers imposa le traité de Presbourg, le 26 décembre 1805. Entre autres clauses, l'Autriche céda la Vénétie au royaume (napoléonien) d'Italie, l'Istrie moins Trieste et la Dalmatie (tout ce qu'elle avait eu au traité de Campo-

Formio) à la France. L'Autriche dut être mécontente d'une telle paix : chassée de l'Italie, bientôt de l'Allemagne, et le Saint Empire romain germanique disparu l'année suivante. Talleyrand, en vain, prêchait la modération à l'empereur, et lui conseillait de donner à l'Autriche la Moldavie et la Valachie jusqu'au Danube; elle aurait ainsi barré aux Russes, la route de Constantinople; elle les aurait rejetés à l'est en Asie, où ils se seraient heurtés bientôt aux Anglais, — et l'Autriche, détachée de l'Angleterre, servirait l'intérêt de la France en Occident. Mais la Russie ne fut pas contente non plus du traité de Presbourg; elle suivait bien les agissements français contre elle auprès de la Porte. En attendant l'explosion dans la Valachie et la Moldavie, voyons ce qui se passa autour du Monténégro. L'ancienne contestation autour des bouches de Cattaro allait reparaitre à l'arrivée des Français. Les Serbes de Cattaro demandaient au métropolite P. Petrovitch de les joindre aux siens. Le prince-métropolite, aidé par les navires du tsar Alexandre, occupa les bouches (8 forts) le 5 mars 1806. Napoléon, pour saisir un gage, mit la main sur Raguse. Lauriston entra dans la ville, le 27 mai il lança une proclamation garantissant l'indépendance de la république : elle devait être rendue à elle-même dès que les Russes auraient restitué à la France les bouches de Cattaro. Du 2 au 17 juin s'engagea une lutte entre les Français et les Russes-Serbes, entre Tsavtate et Raguse; les Français restèrent les maîtres de la république, grâce à l'arrivée de Molitor, qui fut bientôt remplacé par Marmont, devenu duc de Raguse. Les hostilités continuèrent et ne finirent qu'avec la paix de Tilsitt (1807) lorsque les bouches de Cattaro furent rendues à la France.

6.

Au printemps de 1806, le sultan Sélim III dirigea contre les Serbes insurgés Békir pacha de Bosnie, avec 30.000 Bosniaques et Herzégoviniens, et Ibrahim pacha de Scutari, avec 40.000 Albanais et Rouméliotes. En les attendant, les Serbes avaient déjà remporté quelques victoires, enlevant Négotine (23 février), Chabats (13 mai), et dans l'intervalle Paratchine, Rajagne, Krouchevats, Alexinats et se fixant à Déligrade en attendant les Turcs de Niche.

Le 12 janvier 1806, de nouveau, les Serbes exposèrent leurs réclamations au sultan, et par une délégation (l'archipêtre Nenadovitch, Dr. Philipovitch et Ourochevitch) envoyée à Vienne, ils espéraient obtenir à la fois l'appui de l'Autriche et celui de la Russie. La première répondit ne pouvoir rien faire à cause de Napoléon (réponse du 7 mai de l'archiduc Charles à Kara-Georges) et la Russie promit de soutenir les Serbes, aussi bien sur l'Adriatique qu'à Constantinople. En ce moment la Russie projeta de renouveler l'alliance avec la Prusse contre l'empereur, et le prince Chartoriski écrivait le 3/15 février à Italinski, ambassadeur près de la Porte, de soutenir la cause des Serbes « car s'ils sont forcés de choisir entre le désastre et la France, il est facile de prévoir où ils s'adresseront ». La Russie exposa cette crainte à l'Autriche encore au commencement de l'insurrection serbe de 1804; celle-ci ne voulut rien essayer en faveur des Serbes, tandis que la Russie tentait d'égaliser la situation du pachalik de Belgrade avec celle de la Valachie et de la Moldavie. Mais la Russie ne pouvait pas trop s'engager pour les Serbes, car elle tenait à passer pour l'amie de la Tur-

quie, voulant ainsi arriver à éloigner Napoléon de la Porte et à le combattre plus efficacement. Cette lutte secrète entre deux Puissances contre la Turquie et, par là aussi contre ses soumis chrétiens, dura quelques mois et se continua sur le champ de bataille où les belligérants se retrouvèrent préparés à l'avance : la Turquie par Napoléon contre la Russie, et celle-ci alliée avec l'Autriche, n'attendant que la déclaration d'hostilité. C'était déjà un avantage pour les Serbes.

De même au commencement de 1806, Kara-Georges et le métropolite P. Petrovitch se préparaient à diriger simultanément leurs actions contre les Turcs. Par la lettre du 15 février (envoyée par Djoura Miloutinovitch), Nègoche demanda à Kara-Georges des détails sur sa situation ; celui-ci (d'accord avec le Sovet) lui répondit le 4 avril et le 29 mai, lui exprimant le désir de chasser Gouchanats-Ali de Belgrade, qui excitait les musulmans de Bosnie, et pour cela, il serait utile de faire une diversion contre la Bosnie, afin d'empêcher les Turcs d'en sortir. On sait que le prince-métropolite ne pouvait pas efficacement l'aider en attaquant la Bosnie, à cause des luttes sur l'Adriatique à propos de Cattaro. Malgré cela, le peu d'action qu'il put prêter, fut des plus utiles, car les Serbes unis sous deux chefs se sentaient plus forts pour se défendre et soutenir la délivrance de leurs frères.

Les Turcs des deux côtés se dirigeaient contre les insurgés serbes : Békir pacha traversant la Drina, et Ibrahim partant de Niche, tous deux marchant vers Belgrade. Le moment était des plus critiques, mais les héros serbes s'y attendaient. Les commandants et les voïevodes étaient à leurs places et les luttes s'engageaient. Du côté de la Drina, la bataille décisive eut lieu à Michar, près de Chabats, le 1^{er} août. Contre 30.000 Turcs, Kara-

Georges plaça habilement 7.000 Serbes, dont 2.000 cavaliers, qui sous le commandement du prêtre Louka Lazarevitch devaient sortir à l'heure convenue. Quand les Turcs se furent bien approchés des Serbes « Kara-Georges saisit ce moment, — nous dit *Saint-René Taillandier*, qui a si bien décrit l'héroïque lutte de *la Serbie au XIX^e siècle* (p. 92) — il sort des retranchements avec ses meilleures troupes et se précipite au milieu des bataillons turcs, déjà rompus et disloqués. Son impétuosité, tous les témoins l'attestent, était irrésistible; sa figure sombre s'illuminait dans la bataille, et sa voix terrible y retentissait comme l'ouragan. Avec sa haute taille voûtée, qui toujours se redressait au feu, il était vraiment l'image de la Serbie; on eût dit qu'il en représentait les humiliations séculaires et les formidables vengeances. Partout où apparaît le terrible géant, la victoire semblait certaine, tant il communiquait à tous son ardeur et sa force. « Ibrahim pacha, avec ses 40.000 Turcs, ne réussit pas mieux. Pendant six semaines il fut repoussé par P. Dobrznats, Stanoïe Glavache et d'autres, et après la victoire de Michar, Kara-Georges s'y dirigea aussi, dans les retranchements de Deligrade (sur la rive gauche de la Morava) de l'est. Ibrahim fut poursuivi jusqu'à Niche, et le 23 septembre il offrit un armistice de 42 jours, proposant de conclure la paix avec la Porte. Déjà à cette époque les Serbes tenaient presque toute l'étendue entre le Timok et la Drina jusqu'à Yastrebats, et Chabats et Belgrade étaient assiégées.

Avant la fin de septembre, Kara-Georges réunit les principaux chefs à Smederevo, qui, avec le Sovet, devaient discuter les conditions de la paix à conclure. La majorité voulait d'abord avoir Chabats et Belgrade; Kara-Georges fut du même avis et plaça devant Chabats

7.000 Serbes, tandis que 18.000 étaient placés devant Belgrade, proposant (29 septembre) à Gouchanats-Ali de se rendre. Celui-ci répondit : « Je suis enthousiasmé de tes victoires, mais jusqu'au dernier combattant je défendrai Belgrade comme mon bien. Je veux y régner ou tomber. » Ce même jour, le Sovet avait fixé les conditions de la paix :

1/ Les Serbes choisiront leur knez comme président du Sovet ; 2/ la Porte aura le tribut annuel de 900.000 groches ; 3/ tous les Turcs doivent quitter le pachalik ; 4/ Belgrade et Chabats doivent se rendre ; 5/ la Porte doit payer les frais de la guerre, et, 6/ les Serbes devront entretenir une milice.

L'ambassadeur de la Porte se trouvait déjà chez Kara-Georges, disposé à conclure la paix, et envoya les conditions susdites à la Porte. Les Serbes y avaient aussi envoyé une mission composée de deux knez et de Pierre *Itchko*, d'origine bulgare, ancien drogman de la Turquie, près de la cour de Berlin. La Porte paraissait disposée à faire quelques concessions aux Serbes. P. *Itchko*, qui connaissait plusieurs langues et aussi les affaires de l'Europe, remplit bien son rôle : « Prenez garde, disait-il à la Porte, les Russes ont déjà pris en main les intérêts de la Moldavie et de la Valachie. Si la guerre éclate entre la Russie et la Turquie, et cette guerre est imminente, prenez garde que votre ennemi ne trouve des auxiliaires tout prêts dans les insurgés de la Serbie. Donnez-leur les garanties qu'ils ont le droit de réclamer, et vous désarmerez sur ce point la politique russe. » C'étaient vraiment de bons conseils, qu'on aurait pu, même depuis, suivre à la Porte. A la fin d'octobre, P. *Itchko*, avec un mousselim, rentra à Smederevo et rendit compte de sa mission : la Porte laissait les Serbes du pachalik se gouverner, occuper les mêmes for-

teresses, mais ils feront toujours partie de l'empire, et à ce titre doivent reconnaître la suzeraineté de la Porte, payer le tribut de 900.000 groches et laisser un muhazil demeurer à Belgrade avec 150 Turcs. Les Serbes ne pouvaient qu'être contents. Ils allaient enfin recueillir le fruit de leurs luttes. De suite, P. Itckko repartit pour Constantinople afin d'obtenir le hattî-chérif du sultan.

Pendant ce temps, la Porte changea d'avis. Tout à l'heure, elle voulait faire des concessions aux Serbes pour les empêcher de s'allier avec les Russes menaçants. Mais, depuis que Napoléon, l'allié de la Turquie, avait écrasé les Prussiens à Iéna et à Auerstaedt (14 octobre), elle n'avait plus besoin de craindre les Russes, donc, plus à ménager les Serbes. Cependant la « paix de Pierre Itchko » resta dans le souvenir des Serbes, qui après tant de péripéties ne la réaliseront que sous le prince Michel Obrenovitch.

Dès que Kara-Georges comprit qu'il n'y aurait pas de paix conclue, il pressa les attaques sur plusieurs points du pachalik. Belgrade fut cerné, et le 18 décembre Gouchanats-Ali quitta le fort, se rendant à Vidin, mais Souléïman pacha ne l'abandonna complètement que le 23 février 1807 (il partit le 7 mars) ; Chabats fut délivré le 24 janvier (1807) ; Zlatibor et Oujitsé le 29 juin, et depuis le 9 mars, l'haïdouk Veliko se fixa à Négotine, défendant la contrée du Timok.

Depuis la fin de 1806, la Turquie annonçait la guerre à la Russie ainsi qu'à l'Angleterre et presque à l'Autriche ! Napoléon « réveilla » le sultan : celui-ci révoqua Ypsilanti et Morousi, deux dévoués gospodars de la Russie, introduits en Valachie et en Moldavie ; Italinski, ambassadeur, faute d'explications, prend ses passe-ports, quitte Constantinople et retourne à Pétersbourg ; l'ambassadeur d'Angleterre exige le renvoi de

Sébastiani, qui tient bon, tandis qu'en octobre, 100.000 Russes sous Michelson envahissent la Moldavie ! Le 24 décembre 1806, la Porte déclare la guerre à la Russie et à l'Angleterre. Mais la Russie fit quelque chose de plus ; voyons d'abord ce qu'elle fit avec l'empereur François I^{er} d'Autriche, puis comment elle agit avec Kara-Georges.

Au moment où Talleyrand soumettait à Napoléon le plan qui consistait à indemniser l'Autriche avec les pays des Roumains, afin de faire d'elle l'ennemie irrécconciliable de la Russie, la Russie et l'Autriche disposaient dans leur idée de ces mêmes pays. Le 24 août 1806, Merveldt, l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg y recevait l'assurance que les Russes ne voulaient pas la destruction de l'empire ottoman, mais désiraient s'approprier les provinces roumaines, et qu'ils verraient avec plaisir les Autrichiens mettre la main sur la Serbie et la Bosnie, ainsi que sur la Croatie turque. Merveldt répondit que l'Autriche ne se tiendrait pas pour contente, si elle n'obtenait, en outre, la Petite Valachie et la partie occidentale de la Roumélie et de la Bulgarie. Ainsi les Russes se tenaient partout en éveil : sur l'Adriatique voulant repousser les Français, ils s'assuraient par le nord ; l'Autriche fut gagnée, et au mois de mars 1807 l'archiduc Charles, attendant le moment d'intervenir dans les pays des Roumains, disait : « Si les Russes parvenaient à prendre pied sur le Danube, ce serait un danger plus grand pour l'Autriche que les Français. »

De son côté Michelson, en novembre avait formé une troupe de volontaires serbes, sous le capitaine Ougrichitch Trebinski (nommé par les Russes Bey Novokrechtcheni) qui était déjà dans les rangs sous Kara-Georges. Celui-ci, par lui, avait écrit à Michelson : que

les Serbes, partout, sont prêts, mais qu'ils manquent de munitions et de moyens de s'en procurer ; il le prie de lui renvoyer Trebinski « pour exercer nos soldats ». Michelson avait déjà des instructions de Saint-Pétersbourg, et envoya à Kara-Georges, 12.000 ducats. Le 12 janvier 1807, Michelson écrit à Kara-Georges : qu'il est tout prêt à l'aider contre les Turcs, mais, lui demande des détails sur sa situation. Pour faciliter l'entente, Michelson désigna Trebinski comme son représentant auprès de Kara-Georges. En ce moment, la Porte exigeait la réponse définitive de Kara-Georges ; ira-t-il du côté de la Russie ou de la Turquie ? Au Sovet, il y avait des partisans pour les deux Puissances. Kara-Georges demanda des conseils à Michelson ; celui-ci parvint à décider le gouvernement à envoyer le premier représentant en Serbie ; ce fut Rodofinikin, annoncé depuis le mois de mars. Le 17 mars, la Porte dépêcha à ses envoyés près de Kara-Georges de rentrer au plus tôt. Ceux-ci, pour la dernière fois, demandèrent la réponse. Le 19 mars, le Sovet se réunit et l'accès en fut permis aux envoyés du sultan. Les Turcs prêchaient la réconciliation et l'oubli du passé, proposant, moyennant un tribut, d'avoir la paix avec eux. Le président, le knez Sima, exagérait probablement, quand il répondit : « Nous voulons garder le pays indépendant, sans être forcés de payer le tribut, ni d'attaquer nos alliés ! » « Bien, répliquèrent les Turcs, mais faites attention à ce que vous faites ! » et ils partirent. Le Sovet dirigea une mission (Pierre Novakovitch-Tchardakli, Abraham Loukitch et Eremié Gaguitch) à Bucarest, qui demandait des secours, des ingénieurs et même un général russe pour les diriger. Michelson écrivait au tsar : « Il serait très utile pour nous d'avoir un des nôtres parmi les Serbes, qui tournerait leurs esprits, selon notre

vent. Les Serbes nous seront indispensables dans notre guerre contre la Turquie. » Peu après, Michelson, au nom du tsar, envoya deux sabres portant l'inscription au « défenseur de la religion et de la patrie », pour Kara-Georges, et l'autre « pour l'héroïsme » destiné à Milenko, qui, voïevode de Pojarevats, devait rejoindre les Russes sur le Danube. C'est ainsi que commença l'influence de la Russie. Depuis, la cause des Serbes étant soutenue par la Russie, Kara-Georges devait agir plutôt selon ses instructions, et diriger les opérations selon le besoin des Russes, de telle façon, que les Serbes allaient passer au second rang. Ce fut la cause pour laquelle Kara-Georges souffrit beaucoup personnellement et souvent se brouilla avec ses frères d'armes ; ainsi, malheureusement peu à peu, presque sans s'en apercevoir, entre Kara-Georges et ses anciens les plus dévoués, se creusa un abîme, qui allait devenir funeste aux Serbes, conduits au traité de Bucarest et à l'année 1813. —

L'année 1807 est une des plus importantes pour les Serbes depuis l'insurrection de Kara-Georges. Nous avons vu déjà la position de l'Autriche et de la Russie envers les Serbes, voyons, maintenant, la conduite de Napoléon et de Sélim III envers eux.

La Russie ne perdait jamais de vue qu'elle devrait dominer la Turquie, ou posséder une grande partie de la péninsule balkanique orientale pour avoir la mer Egée, et ainsi, assurer ses possessions en Asie. Sebastiani remplissait son rôle en parfait diplomate et servait mieux le plan de l'empereur, que Talleyrand n'allait le servir avec son projet, exposé après la défaite d'Austerlitz. Napoléon avait agi de telle sorte avec l'Autriche que celle-ci ne pouvait revenir et servir les intérêts de la France. Quant à l'animosité désirée entre la Russie et l'Autriche, Sebastiani allait l'obtenir facilement sans

avoir besoin d'offrir quelques provinces à l'Autriche. Pour empêcher les Russes d'aider efficacement la Prusse, d'éveiller l'Autriche contre la Russie, et même de la faire s'abstenir d'une alliance avec la Russie et la Prusse, Sebastiani n'avait qu'à soulever la question des Roumains. Dès que le sultan révoqua Ypsilanti et Morousi, la Russie, qui avait réussi à établir sa protection sur les Roumains ou à s'assurer le droit de « parler en leur faveur » (traité de K. Kainardji, 1774), rentra pour la cinquième fois en Moldavie et en Valachie (1711, 1739, 1769, 1789-1792), pour y rester de 1806 à 1812. Le coup était fait, le tout était d'en connaître le résultat final ; en l'attendant, on proposa, mais en vain, à l'Autriche de rentrer dans l'alliance de la France et de la Turquie. Napoléon, impuissant à vaincre toute l'Europe, avait commencé, avec succès, à battre les alliés l'un après l'autre ; il était à prévoir que cette fois ce serait le tour de la Russie.

A cause de ce duel entre Napoléon I^{er} et Alexandre I^{er}, la nationalité serbe allait être sacrifiée une fois de plus. Victorieux des Prussiens, Napoléon, le 11 novembre 1806 de Berlin, écrivit à Sélim III : « Les destins ont promis la durée de votre empire, j'ai mission de le sauver et je mets en commun avec vous mes victoires. » Cela cadrerait bien avec les idées qu'il avait déjà communiquées au Sénat : « Qui pourrait calculer la durée des guerres, le nombre des campagnes qu'il faudrait faire un jour pour réparer les malheurs qui résulteraient de la perte de l'Empire de Constantinople, si l'amour d'un lâche repos et les délices de la grande ville l'emportaient sur les conseils d'une sage prévoyance ? Nous laisserions à nos neveux un long héritage de guerres et de malheurs ; la tiare grecque (orthodoxe) relevée et triomphante, de la Baltique à la Méditerranée, on verrait, de

nos jours, nos provinces attaquées par une nuée de fanatiques et de barbares ; et si, dans cette lutte trop tardive, l'Europe civilisée venait à périr, notre conduite indifférente exciterait justement les plaintes de la postérité et serait un titre d'opprobre dans l'histoire. »

Nous n'avons pas besoin de savoir si l'empereur exagérerait ou non, et si réellement il tenait plus aux Turcs qu'aux Russes ; en tous cas, on doit trouver regrettable qu'il ait méconnu la nationalité serbe. Si, avec celle-ci, il n'avait pas réalisé tous ses projets, il n'en aurait pas été loin, et, en aidant à la délivrance de la Serbie, il y aurait découvert un peuple qui, depuis des siècles, religieusement garde le souvenir de son glorieux passé, et, héroïquement, combat pour l'avenir ; son caractère enthousiaste est presque identique à celui des Français ; dans ce peuple, ces derniers auraient toujours trouvé l'écho de leurs sentiments patriotiques et généreux. Napoléon écrivait à Talleyrand qu'il voulait à tout prix consolider la Turquie, pour pouvoir s'en servir contre la Russie, donc qu'il n'appuierait jamais les désirs des Serbes, « et que si la Russie est vraiment l'amie de la Porte, qu'elle n'excite pas les Serbes et qu'elle envoie contre eux 3 ou 4.000 soldats ! » Sébastiani était spécialement chargé d'insister auprès de la Porte pour étouffer l'insurrection des Serbes et en chasser l'influence de la Russie. Le 1^{er} décembre 1806, de Posen, Napoléon écrit de nouveau au sultan : « N'accorde pas aux Serbiens ces concessions qu'ils te demandent les armes à la main » ; en même temps, il envoyait ses instructions à Sébastiani : « Vous êtes autorisé à signer un traité secret offensif et défensif par lequel je garantirai à la Porte l'intégrité de ces provinces de Moldavie, de Valachie et de Servie. » Ainsi, Napoléon, de l'Adriatique, pouvait connaître tout ce qui se passait dans les Bal-

kans, et, au besoin, se diriger aussi bien contre les Russes que contre les Turcs.

En ce moment, les Russes étaient en Valachie et en Moldavie ; Napoléon, après la défaite des Prussiens, se lança en Pologne pour continuer la campagne contre les Russes, et le 8 février 1807, il engagea la grande bataille d'Eylau ; en même temps, une escadre anglaise entraînait dans les Dardanelles, mais, les Anglais de Constantinople comme ceux de l'Égypte (au mois de mars), furent repoussés par le secours de Napoléon. Celui-ci, de Finkenstein, le 3 avril 1807, écrivait au sultan : « Mon ambassadeur m'apprend la bonne conduite et la bravoure des musulmans de Constantinople, contre nos ennemis communs. Tu t'es montré le digne descendant de Selim et de Soliman. Tu m'as demandé quelques officiers, je te les envoie. J'ai regretté que tu ne m'eusses pas demandé quelques milliers d'hommes ; tu ne m'en as demandé que 500 : j'ai ordonné qu'ils partissent..... Je donne ordre au commandant de mes troupes en Dalmatie de t'envoyer des armes, des munitions, et tout ce que tu demanderas. Je donne le même ordre à Naples. » De cette façon, Napoléon comptait attaquer les Russes de deux côtés et affaiblir leur résistance. L'empereur avait déjà offert 25.000 soldats qui, sous Marmont, devaient pénétrer en Serbie et opérer contre les Serbes et les Russes ; mais le chiffre était élevé et la Porte dut refuser une pareille aide. En outre, l'empereur informa le sultan qu'il ne conclurait point la paix avant que « tous les traités qui avaient été arrachés à la Porte, pendant le sommeil de la France, fussent révoqués ! »

Le sultan en profita. Le 29 avril 1807, les ambassadeurs du sultan envoyés à Kara-Georges, rendirent compte de leur mission. La Porte, de suite, ordonna à

tous les pachas voisins du pachalik de Belgrade d'attaquer les Serbes insurgés, de les massacrer sans pitié, et à temps de couper toute communication des Serbes avec les Russes. En ce moment, le Sovet comptait sur 50.000 fantassins, 12.000 cavaliers et 2.000 artilleurs. Les Turcs de Bosnie engagèrent la lutte; les Serbes traversent la Drina, en les poursuivant jusqu'à Saraïevo. Le pacha de Bosnie invita Marmont. Du côté du Sovet, on s'adressa aussi au général : « Les Serbes sont enthousiasmés de l'empereur Napoléon, et ils espèrent que la France ne combattra pas un peuple qui se soulève pour sa liberté ! » Il n'en fut rien : 3.500 Français rejoignirent les troupes turques de Saraïevo; Hassan pacha disposait avec 20.000 combattants, de 72 officiers français et de leurs 12 canons. Du 24 mai au 2 juin dura la bataille, mais les Serbes ne reculaient pas; après, ils passèrent sur la rive droite de la Drina, arrêtant, le 4 juin, les Turcs et les Français devant Lechnitsa; après la bataille d'Oujitsé (14 juin), plus de 5.000 Turcs furent tués, et le reste refoulé en Bosnie.

Bientôt, à Constantinople, s'accomplissait un événement qui encouragea encore les Serbes. Les janissaires avaient renversé leurs marmites et les tchorbadji-bachi ne voulaient plus préparer la nourriture du sultan. Son palais assailli depuis trois jours ne voyait que des massacres, et les frénétiques exploits de la coalition formée par la soldatesque, la populace et le clergé, hostile à toute innovation d'origine européenne. Le sort du sultan était décidé presque à l'avance : « Un padischah qui, par sa conduite et ses règlements, attaque les principes religieux consacrés par le Koran, mérite-t-il de rester sur le trône ? » Le grand-moufli rendit la fetva négative. Moustafa, fils du sultan Abdul-Hamid, fut proclamé par les soldats, le 14 juin; restait à commu-

niquer cette nouvelle à Selim III. Dès qu'il en eut connaissance, il comprit et s'en alla vers la cage dorée, au fond du sérail où languissait son cousin Moustafa, et il lui dit : « Frère, j'ai voulu faire le bonheur de mes sujets, cependant le peuple est irrité contre moi. Je quitte le trône sans chagrin, et c'est avec sincérité que je te félicite de ton élévation. » Ainsi, sans regret, ils échangèrent leurs places. Le sultan Moustafa IV ne régna pas longtemps (1807-1808). Le 28 juillet 1808 éclata une contre-révolution. Moustafa le Bariactar (porte-étendard) resté dévoué à Sélim III somma le hostandji-bachi d'ouvrir le palais où se trouvait l'ancien sultan. Moustafa IV s'empressa de le faire étrangler. Devant le cadavre, Moustafa le Bariactar versa des larmes : « Malheureux prince ! qu'ai-je fait ? C'est donc le plus fidèle de tes serviteurs qui a causé ta mort ! Était-ce le sort réservé à ses vertus ? » Le capitaine pacha Séïd-Ali lui dit : « Convient-il au pacha de Rouchtchouk de pleurer comme une femme ? C'est la vengeance qu'il faut ! » Ainsi, fut proclamé le sultan Mahmoud II (1808-1839), qui, pendant longtemps, supportera les désordres des janissaires déchaînés, mais enfin, en terminera avec eux.

Pendant que Hassan pacha était refoulé de la Bosnie, de Vidin s'annonçait Molla aga (qui remplaça P. Oglou mort) avec 5.000 janissaires. L'haïdouk Veliko et le voïevode Milenko l'attendaient près de Négotine. Dans la bataille décisive, Milenko, assiégé dans Malaïnitsa allait succomber, mais Kara-Georges arriva à temps, et les Russes, qui depuis la fin de mai se préparaient à traverser le Danube, le passèrent près de la Grande-Ile, sous le commandement du général Issaïev avec 1.000 hommes (17 juin); combinant ses forces avec celles des Serbes, il dispersa les Turcs (3.000 furent tués) et força

Molla, ainsi que son allié Gouchanats, à se retirer (19 juin). Ce fut la fin de la guerre pour cette année. Les Serbes étaient victorieux sur tous les points, et avaient réussi à chasser les Turcs du pachalik de Belgrade. La guerre fut interrompue, car Napoléon était entré à Kœnigsberg, après avoir défait l'armée russe à la bataille de Friedland, le 14 juin, suivie d'une entrevue entre Napoléon I^{er} et Alexandre I^{er}, et de la paix de Tilsitt (sur le Niemen). Avant de voir ce qui se passa entre les deux souverains à Tilsitt, et les conséquences qui en découlèrent pour les Serbes, voyons les suites de l'influence russe dans l'entourage de Kara-Georges.

Au mois d'avril, le tsar Alexandre I^{er}, à Bartenstein avait jeté la base d'une nouvelle coalition (Prusse, Autriche, Angleterre, Suède) contre la France. Cette fois, les coalisés devaient agir en Dalmatie. Dans ce but, le tsar chargea le marquis de Paulucci (qui, avant, était en Dalmatie, au service de la France), de visiter la péninsule balkanique et de s'assurer du concours des Serbes. Au mois de mai, Paulucci alla trouver Kara-Georges à Négotine. Le résultat de leur entrevue se manifesta le 28 juin. En diplomate qu'il était, il poussa Kara-Georges, Milenko Stoikovitch et Eremie Gagutch (membres du Sovet) à signer un acte qui contiendrait les désirs du peuple serbe. Une fois fait et signé « au nom des Serbes », Paulucci ne tarda pas à l'appeler convention (en 4 articles), par laquelle le peuple demande la protection d'Alexandre I^{er}, et prie le tsar de lui permettre de former un gouvernement suivant ses mœurs (pas de noblesse); le tsar nommerait ses fonctionnaires, pourvu qu'ils ne fussent pas Grecs; les troupes russes s'établiraient dans le pays et occuperaient toutes les forteresses; la Russie procurerait des munitions aux Serbes, qui seraient toujours prêts à se

diriger contre les Français ou les Turcs. — Réellement, le fin diplomate remporta un plein succès du côté des trois Serbes, qui savaient à peine signer et qui signaient, sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient.

Voyons maintenant ce qui se passa à Tilsitt.

Nous avons eu l'occasion de voir que la Russie était toujours tenace dans sa politique en Orient, pourtant, Dieu sait, si elle la changera un jour ! Nous l'avons vue agir avec l'Autriche, la voilà maintenant avec la France, en attendant de se mettre d'accord avec l'Angleterre, et ainsi de suite. Pour le moment, le parti le plus pratique commandait aussi bien à la Russie qu'à la France, aux deux souverains, de se mettre d'accord. L'entente n'était pas difficile à établir : le tsar, ni dans la troisième (1805), ni dans la quatrième coalition (1806-1807), n'avait subi de véritables désastres, mais en combattant en Occident, il sortait de son propre terrain, et permettait à la France de s'établir en Orient ; l'empereur, tout en restant fidèle à son plan, tenait à faire, le plus tôt possible, la paix avec la Russie, pour mettre fin aux coalitions et la faire entrer dans le « système continental » afin de pouvoir poursuivre sa plus redoutable ennemie, l'Angleterre ¹, Or, celle-ci, justement, allait être le lien entre les deux souverains : dans

¹ « Pendant toute la durée de son règne, Napoléon poursuivait au dehors un but invariable : assurer par une paix sérieuse avec l'Angleterre, la fixité de son œuvre, la grandeur française et le repos du monde. Pour atteindre ce but, le principal moyen de politique qu'il employa, à l'époque décisive de sa carrière, fut une alliance avec Alexandre I^{er}, empereur de Russie. Si l'accord essayé à Tilsitt se fût consolidé et perpétué, il est probable que l'Angleterre eût succombé, que la France et l'Europe se fussent assises dans une forme nouvelle ; la rupture avec la Russie ranima la coalition expirante, entraîna Napoléon à de nouvelles entreprises et le perdit. » V. Albert Vandal, *Napoléon I^{er} et Alexandre I^{er}*, t. I, p. 1, Paris, 1896.

la dernière guerre, l'Angleterre avec sa flotte, devant Constantinople (d'abord!) puis en Egypte, s'était montrée trop égoïste auprès du tsar qui croyait la revoir dans le Danube. « Je hais les Anglais autant que vous », dit le tsar à l'empereur. Napoléon tourna le dos à la Perse (malgré le traité de Finkenstein, du 4 mai 1807) et aussi brusquement à la Turquie; la déposition du sultan Sélim III le servit bien, et fut pour lui un prétexte : « On ne peut rien faire avec ces barbares. La Providence me dégage avec eux. Arrangeons-nous à leurs dépens. » Et pendant quinze jours les deux puissants souverains agitèrent bien des questions délicates, le sort du monde y fut débattu, et notamment la Question d'Orient. Napoléon qui avait surexcité toutes les forces musulmanes contre la Russie, allait maintenant, avec elle, créer une alliance contre les Turcs! Cependant, il agit en prudent diplomate. La Prusse vaincue et à la merci de l'empereur, conserva quand même l'esprit de Frédéric le Grand; le roi Frédéric-Guillaume III pensait se tirer d'affaire en détournant le danger sur la tête du sultan. Mr de Hardenberg proposa à l'empereur et au tsar le plan suivant : la Russie prendrait la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Roumélie avec Constantinople et les Détroits; la France prendrait la Grèce et les îles de l'Archipel; l'Autriche aurait la Bosnie et le pachalik de Belgrade; la Pologne refaite et donnée au roi de Saxe, et la Saxe deviendrait prussienne. L'empereur ne voulait pas tenir compte de ce projet; il préférerait « casser les deux ailes de l'aigle noir de Prusse » (Westphalie et Varsovie)¹. La paix de Tilsitt², du 7

¹ « Ah! je conçois que de toutes les nations qui sont venues mordre le colosse, la Prusse a été la plus acharnée, celle qui a cherché à rendre sa morsure la plus douloureuse et la plus profonde. »

² Les actes signés à Tilsitt, etc., se trouvent dans le livre de Vandal, *Napoléon et Alexandre I^{er}*, t. I, p. 493-514.

juillet, devait se fixer sur une autre base : Napoléon fit entrevoir au tsar des agrandissements, aux dépens de la Suède, en Finlande, et aux dépens de la Turquie, en Valachie et en Moldavie ; en retour, Alexandre reconnut tous les agrandissements de l'empire français, et tous les royaumes créés par Napoléon ; de plus, il s'engagea à observer le blocus, fermant rigoureusement ses ports aux Anglais. Les deux souverains passaient maîtres sur le terrain diplomatique : l'article 13 du traité de paix, stipulait la médiation du tsar entre la France et l'Angleterre pour la conclusion d'une paix définitive ; de même, les articles 22 à 24 comportaient la cessation des hostilités entre la Russie et la Turquie, après un armistice qui serait conclu entre la Russie et la Turquie, en présence d'un négociateur français, et dans les trente-cinq jours qui suivraient, la Valachie et la Moldavie seraient évacuées par les Russes, sans que les Turcs pussent les occuper avant la conclusion définitive de la paix, qui n'aurait lieu que sous la médiation de la France. Selon le traité d'alliance, si l'Angleterre refuse la médiation de la Russie ou la paix, la Russie lui déclarera la guerre (article 4), et de même, « si par suite de changements arrivés à Constantinople, la Porte ottomane n'acceptait pas la médiation de la France, ou si après l'avoir acceptée, il arrivait que dans le délai de trois mois après les négociations, elles n'eussent pas conduit à un résultat satisfaisant... les deux hautes parties contractantes s'entendront pour soustraire toutes les provinces de l'empire ottoman en Europe, la ville de Constantinople et la province de Roumélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs » (article 8).

En ce qui concerne les Serbes, pour le moment leur sort était dédaigneusement jeté dans le partage prévu

et à faire, mais en l'attendant, le tsar attribua à la France les bouches de Cattaro (et les Sept-Iles, art. 1, 2, 3 des articles séparés et secrets), stipulant l'amnistie pour les Serbes compromis dans la guerre contre les Français ¹.

Dès que les Turcs eurent appris le revirement politique opéré à Tilsitt, ils envoyèrent Rechid pacha de Niche, pour attaquer Kara-Georges, avec 60.000 combattants. Celui-ci, avant la fin de juillet, réussit à les

¹ Le 12 août 1807, les bouches de Cattaro étaient aux mains des Français, et les Serbes de même que le prince métropolit P. Petrovitch de Monténégro, n'avaient pas à se plaindre de la domination française dans l'Adriatique serbe, vu que le décret du 4 avril 1807 défend au clergé catholique de troubler les orthodoxes. Cependant, le général Marmont avait reçu l'ordre (encore en 1806) de s'approcher du prince métropolit, de faire tout son possible pour détacher les Monténégrins des Russes, et soumettre le Monténégro. La première entrevue entre le général Marmont et le prince métropolit est intéressante à signaler. Dans les *Mémoires du maréchal Marmont*, duc de Raguse, de 1792 à 1841, Paris, 1857 (9 vol.), on ne trouve pas beaucoup de détails sur son entrevue avec le métropolit de Monténégro (II, 375 à 385; III, 1 à 70). Il le reconnaît « homme d'un esprit supérieur et d'un fort grand caractère... il me demanda une entrevue. Je la lui accordai et nous nous rencontrâmes à peu de distance de Cattaro. Nous parlâmes du passé, et je lui demandai pourquoi il nous avait fait la guerre. Il me répondit que placé sous la protection de la Russie, comblé de bienfaits par elle, il avait cru devoir lui obéir, mais aujourd'hui le nouvel état de choses changeait sa condition et lui imposait d'autres devoirs. Il m'assura que le peuple du Monténégro vivrait en bon voisin, ne donnerait lieu à aucune plainte, et qu'il ambitionnerait de posséder les bonnes grâces de mon souverain. » Marmont y découvrit : la disposition du métropolit à demander la protection de la France ! Comment y arriva-t-il ? Nous ne le savons pas, d'autant moins que d'après les sources serbes (*Médakovitch*, 169-172), il est impossible de faire une pareille supposition. Peut-être Zanovitch ne fut-il pas un fidèle interprète ? Car, Marmont, au commencement, s'était montré trop hautain et presque avec dédain avait reçu le métropolit, qui était venu sur son

repousser et à arrêter le combat devant Alexinats. Pendant ce temps, le général Guillemot, chargé de l'empereur (le 9 juillet), discutait les clauses de l'armistice avec le prince Lachkaref et Galib-effendi, près de Giurgiévo, à Slobodzié. Le débat se prolongeait de jour en jour ; les affaires serbes occupaient aussi les diplomates. Les Turcs refusaient chaque amnistie et l'intervention des Russes, ils ne voulaient pas laisser les Serbes en paix, mais ils se disposaient à les attaquer avec toutes leurs forces dès que les hostilités auraient cessé entre la Tur-

invitation avec une suite bien armée. Marmont n'offrit pas au métropolite de s'asseoir, et celui-ci dut s'asseoir tout seul. Entre eux, alors, eut lieu la conversation suivante : « Pourquoi avez-vous besoin de tant de Monténégrins ? Vous n'avez rien à craindre ici ? — Je n'ai pas peur, même si j'étais ailleurs, mais ce sont eux qui ne me laissent pas, et je ne vais nulle part sans eux ; avec eux partout et toujours. — Vous êtes prêtre, occupez-vous donc des affaires ecclésiastiques et non des civiles. — Mon peuple m'a donné ces deux pouvoirs ; je ne sais comment les choses se passent parmi les Français, mais mon peuple fait la loi, et tant qu'il le voudra, je garderai et défendrai ma double charge. » Marmont tourna la conversation sur les Russes : « Les Russes sont des barbares, qui ne cherchent qu'à vous soumettre, alors pourquoi vous tenez-vous avec eux ? — Je vous en prie, mon général, ne touchez pas à cette relique pour moi. Les Russes ne sont pas nos ennemis, mais des frères de la même race, de la même religion, et avec lesquels nous sympathisons. Vous haïssez les Russes, et flattez leurs frères slaves pour servir le dessein de votre empereur. Cependant, nous autres Slaves, nous n'avons d'espoir qu'en les Russes ; si ceux-ci sont perdus, tous les Slaves sont perdus ; celui qui est contre les Russes est contre tous les Slaves ! — Mais ce sont les Monténégrins qui sont des sauvages et des barbares, ils décapitent leurs prisonniers de guerre » ! C'était le comble, et le métropolite rouge d'indignation répondit : « Monsieur, le peuple du Monténégro est héroïque et noble, comme tel il combat pour sa chère liberté ; il est vrai qu'il aime décapiter, mais à cela, il n'y a rien d'étonnant. Ce qui étonne, c'est de voir le peuple français, en pleine rue, décapiter son roi légitime. Ce barbarisme de décapitation les Monténégrins l'ont reçu des Français, mais ils l'appliquent autrement :

la Russie. Lachkaref connaissait ces intentions et pour conserver l'influence des Russes sur les Serbes, il insistait pour que ces derniers fussent aussi compris dans l'armistice. Enfin, sur la proposition de Guillemillot, on adopta un article séparé, en vertu duquel les Turcs s'engageaient à ne commettre aucun acte hostile aux environs de Vidin et de Phétislam, où les Russes s'étaient joints aux Serbes (le 11 août).

Cette clause trop exclusive ne garantissait rien aux Serbes. Le Sovet s'inquiéta d'autant plus que les Turcs s'amassaient autour du pachalik de Belgrade. La Russie allait-elle si facilement perdre comme elle l'avait gagné, son prestige sur les Serbes? Nous le verrons bientôt. Le traité d'armistice entre la Russie et la Porte ottomane fut signé à Slobodzié le 24 août 1807 (en 7 articles¹), il laissait la Russie en possession de la Valachie et de la Moldavie, maintenant le Danube comme ligne de séparation entre les belligérants. On était encore loin de la paix. Le prince Prozorovski qui avait remplacé Michelson (mort en octobre), protesta auprès du grand vizir pour l'article séparé concernant les Serbes : « L'humanité de mon impérial souverain et l'intérêt qu'il a

ils décapitent leurs bourreaux, mais jamais leur souverain ou leur frère. » Marmont le menaça : « Sachez, monseigneur, que jusqu'à présent vos montagnes s'appelaient noires (Monténégro), désormais, elles seront sanglantes ; les Français envahiront votre pays, et vous apprendront que leur héroïsme dépasse le vôtre. — Je voudrais voir de mon vivant, qu'ils nous attaquent, eux qui font trembler l'Europe, excepté la Russie sainte. C'est alors que le monde connaîtrait la poignée d'hommes que nous sommes, comment nous luttons depuis des siècles ; il saurait notre énergie et notre gloire ». On sait que tant que les Français occupèrent l'Adriatique, ils eurent à lutter contre les Serbes du Monténégro (1814), et ceux-ci, en même temps, contre les Turcs.

¹ Martens, VIII, 1835, p. 689-692.

pour ce peuple de même religion que nous, exigent que nous ne l'exposions pas à de nouvelles calamités. » Sébastiani, intervenant au profit de la Porte, assura à Prozorovski que le Sultan ne permettrait aucun acte hostile envers les Serbes, que, de même, le sultan assurerait Tolstoï (accrédité à Paris), mais que sa dignité ne lui permettait pas de faire un nouveau traité en faveur de sujets insurgés. Pour le moment, la Russie se contenta de ces déclarations. Ainsi, on peut dire que l'armistice de Slobodzié fut la première étape des rapports de plus en plus étroits entre les Russes et les Serbes, lesquels se manifesteront mieux lors du traité de 1812.

Le premier représentant de la Russie, Konstantin Konstantinovitch-Rhodophinikine, ne rentra que le 2 août 1807 à Belgrade. Les insurgés serbes furent enthousiasmés de son arrivée : tout allait marcher à la russe ! Rodophinikine apportait deux lettres, l'une pour le Sovet et l'autre pour Kara-Georges ; toutes les deux déclarent que le ministre a pour mission de connaître la situation des Serbes, afin que la Russie puisse plus efficacement leur venir en aide. Malheureusement Rhodophinikine était d'origine grecque (de Rhodes), il se lia avec le métropolite Léontie (qui habitait avec les Turcs dans le fort de Belgrade !), un des Phanariotes les plus terribles. A cause de ceux-ci, les Serbes ne pouvaient supporter les Grecs, et alors, au commencement, ils regardaient avec méfiance l'envoyé du tsar qui ne connaissait pas la vraie situation. Kara-Georges se dépêcha de rassurer les Serbes sur les bons sentiments de Rhodophinikine ; l'occasion s'en était présentée en octobre (1807), lors des pourparlers de paix entre Pétersbourg et Constantinople qui ne se terminaient pas. « Le sultan m'avait offert 200.000 groches pour aban-

donner les Serbes et passer en Autriche. Je ne voulais pas les accepter, car je ne voulais pas abandonner mes frères. Peu après, le sultan nous offrait l'amnistie et l'autonomie, pourvu qu'il restât notre suzerain. Vous m'avez dit de n'y pas consentir, je vous ai écouté. Maintenant, tout notre sort dépend de votre tsar, Alexandre I^{er}, nous ferons selon son ordre. Mais je vous jure que les Turcs ne reviendront pas sur le sol délivré, tant que vivra Kara-Georges. » A peine avait-il achevé ces paroles au ministre qu'il déclara au Sovet qu'il pendrait tous ceux qui n'obéiraient pas aux conseils de Rhodophinikine !

Dans l'impossibilité de conclure la paix avec la Russie, quelques-uns de la Porte essayèrent de détourner les Serbes des Russes. Dans ce but, le 13 novembre, arrivent à Belgrade le métropolite Axentie et Popovitch de Vidin, portant des lettres pour Kara-Georges et le métropolite Léontie. Kara-Georges convoqua la skoupchtina à Belgrade. Les envoyés promettaient que, cette fois, les Serbes obtiendraient l'autonomie administrative, pourvu qu'ils envoient une mission à Constantinople. Rhodophinikine, de suite, s'assura que les Serbes ne demandaient rien en dehors de lui ; invité à la skoupchtina et inspiré par les rapports entre la France et la Russie, il influença l'assemblée par ses conseils, si bien que le 21 novembre, la skoupchtina répondit : « Les Serbes acceptent, avec reconnaissance, l'offre du sultan, et sont prêts à profiter de sa grâce, mais ils désirent, pour plus de stabilité dans ses promesses, d'avoir pour garants le tsar des Russes, qui confessent la même religion qu'eux, et l'empereur des Français, comme conciliateur entre la Russie et la Turquie. » En dehors de cette déclaration faite dans l'esprit de la Russie, la skoupchtina envoya une mission (métropolite

Axentie) auprès de Prozorovski, de Sebastiani et du patriarche de Constantinople. La même skoupchtina, sous la direction de Rhodophinikine, continua ses séances, et, le 8 décembre, finit ses travaux en votant ce qui suit : 1/ le pachalik de Belgrade se divise en 12 départements ; 2/ le pouvoir suprême ou le Sovet, désormais nommé Sénat, siégera à Belgrade ; 3/ Belgrade et les grandes villes auront des commandants, et les villages des knez ; 4/ ces fonctions ne pourront être remplies que par les lettrés, ayant déjà servi dans l'armée ; 5/ la plus grande attention doit être apportée à l'instruction du peuple ¹ ; 6/ la conscription sera introduite ; 7/ chaque conscrit devra se procurer des armes ; 8/ les étrangers ne peuvent posséder d'immeubles ; 9/ le pachalik de Belgrade sera organisé à la manière de la Valachie et de la Moldavie, et restera sous le protectorat de la Russie,

Ainsi finit l'année 1807, une des plus mouvementées depuis l'insurrection, et Rhodophinikine réussit à fixer l'influence de la Russie chez les Serbes.

7.

Les insurgés serbes de 1804 avaient élu Kara-Georges pour leur *chef-commandant*, mais dès que les premiers succès annonçaient une nouvelle organisation politique, la question de chef revenait à l'ordre du jour. Il est vrai que Kara-Georges, dans ses longues luttes, s'était désigné comme méritant le plus d'occuper la première place,

¹ On institua des « petites écoles » et, grâce à l'initiative d'Ivan Yougovitch (professeur de Karlovtsi, qui passa à Belgrade avec quelques Serbes lettrés de l'Autriche), une « Grande Ecole » à Belgrade ; dans les premières on apprit à lire et à écrire et dans la seconde (il y avait trois professeurs) on enseigna l'histoire, les mathématiques et un peu de droit.

aussi, tacitement, il devait l'atteindre et la garder. Cependant, en 1808, parmi les voïevodes, deux fractions se manifestaient nettement (il en était de même dans le Sovet et la skoupchtina); l'une qui avait pleine confiance en Kara-Georges, et l'autre qui voulait limiter son pouvoir. Cette division des deux partis s'accroissait davantage, à cause de la paix qu'on n'arrivait pas à conclure avec la Turquie. L'un des deux poussait Kara-Georges à recommencer la guerre, en s'adressant aussi bien à l'Autriche qu'à la Russie, pourvu qu'elle obtint des munitions, seule chose, affirmait-on, indispensable pour gagner l'indépendance. A ce moment, Rhodophnikine, dans un long rapport au prince Prozorovski sur la situation du pachalik de Belgrade (2 novembre 1808)¹, explique qu'« il ne faut pas permettre aux agents étrangers de venir ici, car ils agiraient contre nous; surtout l'Autriche chercherait à diminuer notre influence, sachant bien que nous, en nous établissant ici, pourrions toujours lui nuire, soulevant ses propres sujets contre elle. » Dans la même source, on apprend, concernant Kara-Georges, que les Russes ne s'opposaient pas à le nommer prince des Serbes, sous la suzeraineté de la Russie.

Les Serbes qui étaient sous l'Autriche, aidaient leurs frères insurgés, mais leur aide ne pouvait être grande, car l'Autriche ne sortait pas de sa neutralité et empêchait le déplacement de ses Serbes. Personne ne sentait autant cette difficulté que Kara-Georges; si l'Autriche refusait les vivres et les munitions aux Serbes, toute action contre la Porte serait arrêtée. D'où ses nombreuses lettres à l'archiduc Charles ou l'empereur François I^{er}, pour s'assurer de leur concours bienveil-

¹ *La Patrie* de Belgrade, 1887, t. 68, p. 628-634.

lant. En agissant ainsi, il agissait en patriote; ardent et intrépide comme il l'était, il visait le but immédiat des Serbes, et jamais il ne se serait douté, qu'un jour, on interpréterait autrement ses écrits adressés avec trop de confiance à la Russie, à l'Autriche ou à la France.

D'après l'entente de Tilsitt (7 juillet 1807), Napoléon aurait dû faire la paix avec l'Angleterre au plus tard le 1^{er} novembre, et Alexandre, avec la Turquie, à peu près à la même époque. Les alliés n'aboutirent pas à la paix, au courant de l'année 1807. En janvier 1808, à l'ouverture du Parlement britannique, le discours du trône fut particulièrement belliqueux. Napoléon ne tarda pas à y voir un défi, et adressa au tsar une lettre éloquente le 2 février 1808; « il faut être plus grands malgré nous... Une armée de 50.000 hommes russe, française, peut-être même un peu autrichienne, qui se dirigerait par Constantinople sur l'Asie, ne serait pas arrivée sur l'Euphrate, qu'elle ferait trembler l'Angleterre et la mettrait aux genoux du continent », etc. Le tsar fut enthousiasmé de ces dispositions nouvelles. Des conférences furent aussitôt ouvertes entre Caulaincourt et Roumiantzof. Avant d'aboutir à l'Iran et à l'Inde, le tsar tenait à en finir, d'abord avec le Danube. La Russie prendrait la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie; la France aurait la Bosnie, l'Albanie et la Grèce; l'Autriche devait s'étendre entre les deux par la Serbie et la Roumélie jusqu'à Salonique. Mais le tsar voulait Constantinople et les détroits; Caulaincourt céda sur Constantinople à condition que la France aurait les Dardanelles, et il offrit à la Russie le Bosphore; Roumiantzof donnait, en échange des Dardanelles à la France, l'Egypte, la Syrie, les Echelles du Levant, mais l'empereur ne pouvait se résoudre à ouvrir la

Méditerranée à la Russie. C'était l'empêchement principal de l'entente. La Question d'Orient menaçait de refroidir la cordialité entre les deux puissants souverains. En ce qui concerne les Serbes plus spécialement, le tsar proposa encore un plan : si on laisse les Turcs dans Constantinople et la Roumélie, alors la Serbie formera un royaume indépendant sous un archiduc d'Autriche ; si l'on refoule les Turcs en Asie, la Serbie sera incorporée à l'Autriche, en y ajoutant la Macédoine, à l'exception de la partie que la France en pourrait prendre pour fortifier ses frontières d'Albanie et aboutir à Salonique ¹.

Voilà comment la Russie voyait la délivrance des Serbes ! Mais les souverains ne pouvant s'entendre sur le partage de l'Orient, une nouvelle entrevue fut convenue entre eux. Celle-ci fut retardée par les affaires d'Espagne, et Napoléon, tout en dressant son gigantesque plan contre l'Angleterre, espérait, du moins, que la Russie retiendrait la Prusse et l'Autriche.

Ce ballottage infini du sort des Serbes, dans les mains des puissants souverains, ne pouvait passer sans avoir de contre-coup sur Kara-Georges et son entourage. Les chefs serbes ne pouvaient pas respirer longtemps dans une atmosphère où ils étouffaient ; ils finirent par souhaiter la guerre autant que les Turcs, qui ne voulaient rien signer concernant les Serbes sous le protectorat d'une Puissance étrangère. Si, à Constantinople, cette année n'avait vu des émeutes de janissaires, qui coûtèrent la vie d'un sultan, il eût été

¹ La ligne de la frontière autrichienne pourrait se tirer de Scopia sur Orphano, et ferait aboutir la puissance de la maison d'Autriche jusqu'à la mer. La Croatie pourrait appartenir à la France ou à l'Autriche, au gré de l'empereur Napoléon. » A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1849, t. VIII, p. 449.

bien facile de voir encore une fois les Turcs se diriger contre les Serbes. Enfin, on arriva à signer à Brakni, le 17 août 1808, un armistice¹ ainsi conçu :

« Son Excellence Soliman-Pacha, commandant en chef de l'armée du Grand-Seigneur, et Georges Petrovitch, général en chef de l'armée serbe, attendu que tout est en fermentation à Constantinople, sont fermement résolus de conclure un armistice durable. Pour y parvenir, ils ont nommé pour leurs plénipotentiaires : d'un côté l'ayan de Niche, Emir-Agar, de l'autre le commandant Etienne Yakovlievitch, qui ont convenu ce qui suit :

« 1/ Afin d'éviter l'effusion du sang, il y aura, à compter de ce jour, entre les deux armées, un armistice pour un temps indéterminé, suivant les circonstances.

« 2/ Du 19 au 24, toutes les batteries et redoutes des deux armées seront démolies.

« 3/ Les armées turques et serbes évacueront, dans le terme de 15 et au plus tard de 18 jours, la haute Bulgarie ; ce mouvement rétrograde commencera le 20. Les troupes d'Asie se retireront à Andrinople, celles de Bulgarie retourneront dans leurs foyers. L'armée serbe, y compris le corps d'observation qui est à Salesniza, près de New-Orsowa, repassera entièrement la Morava.

« 4/ Aussitôt après que les deux armées se seront retirées, la communication sera rétablie entre les sujets des deux rives.

« 5/ Son Excellence Soliman-Pacha, d'après la demande de la nation serbe et attendu que ses chefs se chargent du soin de veiller à la sûreté des passages, et

¹ Martens, *N. R.*, 1817, t. I, p. 88.

veulent faire reconstruire les magasins et les caravan-sérails qui ont été détruits pendant les troubles, s'engage à faire tous ses efforts auprès du divan, aussitôt après son arrivée à Sophia, afin que les douanes, que le sénat serbe (Sovet) veut établir pour faire face à ses dépenses multipliées, n'éprouvent aucune opposition et que les passages avantageux pour le commerce soient enfin ouverts à travers la Serbie. »

8.

L'entrevue d'Erfurt aboutit à la convention d'alliance entre la France et la Russie, le 8 octobre 1808¹. Les empereurs ne s'entendirent pas sur le partage du monde, et celui de la Turquie fut ajourné à une date indéfinie. Pourtant, Napoléon consentit à ce que la Russie possédât en toute souveraineté la Valachie et la Moldavie, en prenant le Danube pour frontière; et si l'Autriche se mettait en guerre contre l'un ou l'autre des empires alliés, ceux-ci feraient cause commune et ne fourniraient aucun concours armé.

Mais l'année 1808 finit sans que la Turquie conclût la paix avec la Russie. Celle-ci, entre autres prétentions, réclamait la cession des provinces roumaines et l'indépendance de la Serbie sous le double protectorat de la Russie et de la Turquie. Or, celle-ci ne voulait pas laisser les Serbes impunis et fit durer les pourparlers de paix, jusqu'au moment où elle signa le traité secret d'alliance défensive avec l'Angleterre, le 5 janvier 1809². A cause de cette alliance, les Turcs se montrèrent trop arrogants au Congrès de Iassy en février 1809; on ne pouvait aboutir à la paix, et les Russes

¹ Noradounghian, II, p. 80-81.

² Et le traité de paix, le 6 janvier 1809; Noradounghian, II, p. 81 à 85.

leur déclarèrent la guerre. Cette guerre languit pendant trois ans ; ni les Turcs, ni les Russes ne pouvaient se livrer de batailles décisives à cause de Napoléon. Dès le 5 avril, les Russes se dirigèrent vers Fokchany, Braïla, Slobodzié, et avec des succès balancés, la guerre dura toute l'année. Pendant ce temps, Napoléon luttait en Espagne, puis contre l'Autriche et l'Angleterre (cinquième coalition), sans le secours du tsar ; Napoléon, après la victoire de Wagram, le 9 juillet 1809, imposa à l'Autriche le traité de Vienne. Cette fois, l'Autriche fut chassée de l'Adriatique ; Napoléon, en enlevant le comté de Goritz, le gouvernement de Trieste, la Carniole, le cercle de Villach en Carinthie, la majeure partie de la Croatie, les ajouta à l'Istrie et à la Dalmatie (y compris Raguse depuis 1808), et, de toute cette contre-Adriatique fonda un « margraviat », sous le nom de *Provinces illyriennes*, qu'il confia à Marmont (1809 ; puis à Bertrand, Junot et Fouché), lui désignant pour siège Leybach. Cette nouvelle possession française fut organisée par le décret du 15 avril 1811, et resta ainsi jusqu'à la fin de 1813, quand elle passa à l'Autriche. Mais le souvenir de la France y est des plus vivaces ; personne n'eut à se plaindre, et la nationalité slave fraternisait avec elle ; même de nos jours, on y invoque le nom de la France avec sympathie.

Que se passait-il sous Kara-Georges depuis 1809 ? Sans attendre les Turcs, Kara-Georges, au printemps, dirigea ses forces dans trois directions : à l'est, à l'ouest et au sud du pachalik de Belgrade, espérant se joindre aux Serbes d'au delà et empêcher l'arrivée des Turcs. Ce fut une des entreprises les plus glorieuses de sa vie. Pendant que Milenko, avec les Russes, assiégeait Kladovo, l'haïdouk Veliko, victorieux sur le Timok, se

dirigeait vers Niche, le knez Sima traversait la Drina et aboutissait à Srebrenitsa, et Kara-Georges se dirigeait vers le sud. Après plusieurs victoires (Sienitsa, Souvodol, Novi-Bazar, etc.), il aboutit au bord du Lim et s'unit aux Monténégrins. On ne voyait alors que des insurgés serbes accourant de tous côtés, Kara-Georges descendit jusqu'à Kossovo. Les Turcs croyaient à la fin de leur domination, quand tout à coup, Kara-Georges dut abandonner ses positions. De mauvaises nouvelles de la Morava l'obligeaient à retourner. Le Danube avait débordé et les Russes ne pouvaient pas le traverser, tandis que 80.000 Turcs se dirigeaient contre les Serbes de Niche. Là se trouvait le voïevode Sindjelitch avec 3.000 Serbes, qui luttèrent comme des lions ; au moment le plus critique, quand le héros vit les Turcs sauter sur les remparts et s'égorger avec les Serbes, il tira dans la poudrière un coup de pistolet ; tous y périrent (le 19 mai 1809). Les Turcs victorieux ramassèrent des têtes serbes (952) pour en former une tour, près de Niche, tour qu'on y peut voir encore (tchele-koula). Kara-Georges arriva, et de suite, concentra tous les voïevodes qui avaient quitté le pachalik. Il dut soutenir des luttes terribles, car plus de 100.000 Turcs se dirigèrent contre les Serbes, attendant de repasser le Danube et de marcher sur les Russes. Les Serbes du pachalik furent battus plusieurs fois ; Rhodophinikine dut se sauver en Autriche. Heureusement, au mois d'août, un contingent russe repassa le Danube, et les Serbes, avant la fin de 1809, refoulèrent les Turcs au delà des frontières du pachalik de Belgrade.

A Noël 1809, Kara-Georges convoqua la skoupchtina à Belgrade. Les intrigues avaient pris de grandes proportions : Rhodophinikine s'était trop confié au Phana-

riote métropolitaine Léontie, qui passait pour être contre l'insurrection des Serbes ; Kara-Georges fut accusé d'être la cause pour laquelle les Russes n'avaient pas envoyé de munitions, ni d'aide à temps, ce qui avait amené des échecs ; Yakov Nenadovitch portait diverses accusations contre Mladène Milovanovitch, président du Sovet, etc... Kara-Georges arriva à prévenir toutes ces discordes par ces paroles : « Si Mladène n'a pas bien agi, toi, Yakov, prends sa place et agis mieux. Si vous voulez parler encore au tsar, va, toi Milenko (Stoïkovitch), avec Milan (Obrenovitch) et monseigneur Mélen-thie à Yasse, afin d'exposer notre cas. » Yakov devint président du Sovet, et la députation partit sans faire grand'chose. La discorde cessa en apparence, la guerre de l'année 1810 allait remettre d'accord les chefs serbes.

9.

Un autre mal s'introduisait parmi les Serbes : l'Autriche, fidèle à sa politique envers les Serbes, ne pouvait les regarder élever leur Etat indépendant, en face d'elle. Depuis le commencement de 1804 elle jouait un double rôle : elle n'osait empêcher les insurgés d'acheter chez elle des munitions, et cependant, elle ne voulait ni leur permettre d'en emporter en grande quantité, ni le leur défendre, car elle craignait de les mécontenter, de voir ses sujets serbes partir et compromettre ses ambitions dans les Balkans. Il y avait une autre cause, qui la forçait à agir ainsi. La politique d'Alexandre I^{er} et de Napoléon I^{er} engageait l'Autriche à se tenir sur la réserve vis-à-vis de la Turquie. Une telle conduite la ferait passer pour amie de la Porte, et elle en pourrait profiter. Mais dès que l'empereur se fut bien établi sur l'Adriatique, et tandis que le tsar songeait à en faire autant des deux côtés du Danube, l'Autriche se décida à recom-

mencer son ancien jeu : agir secrètement. Le 18 février 1808, l'archiduc Charles, dans une longue lettre au feld-maréchal Simchene de Slavonie, lui donna des instructions : user de ruse et faire tout son possible pour décider les chefs serbes à offrir Belgrade à l'Autriche, pour que celle-ci le protège ! Il s'en suivit une correspondance inutile, mais intéressante : ni Kara-Georges, ni aucun chef n'avaient pu commettre une pareille trahison envers le peuple ; pour se jouer mieux de l'Autriche ils chargèrent Rhodophinikine de correspondre au nom des Serbes avec le feld-maréchal ! L'archiduc poussa la chose si loin que le prince Prozorovski dut protester auprès du comte Stadion. Celui-ci, lorsqu'il vit la correspondance saisie, ne trouva à dire que ceci : « le cabinet n'en savait rien ! » Cependant, l'Autriche ne s'avouait pas vaincue. Le prince Metternich savait bien représenter à la Porte que la France et la Russie ne tarderaient pas à partager la Turquie, et que celle-ci n'avait comme amie que l'Autriche ; dans l'exposé de 1809, à l'empereur François I^{er}, il soutenait que « pour l'Autriche il est indispensable d'avoir la Serbie, mais, que le moment n'étant pas propice, il valait mieux étouffer l'insurrection, aider la Porte, car, chaque nouvel Etat serbe servirait les intérêts de la France ou de la Russie. » Et l'Autriche ne suivit pas d'autre politique vis-à-vis des Serbes insurgés, tout en tenant à se montrer favorable, en parole, à leur cause. Mais quand l'Autriche, depuis le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de François I^{er} (1810), s'assura l'amitié de la France, elle chercha, avec l'approbation de la Porte, à pacifier les Serbes, et à occuper Belgrade. Metternich, alors ambassadeur à Paris, le 8 juillet 1810, communiqua à François I^{er} que l'empereur lui avait dit qu'il ne permettrait

jamais à la Russie d'occuper la moindre place sur la rive droite du Danube. En vain, Kara-Georges envoya-t-il Rade Voutchinitch, près de l'empereur Napoléon, pour le gagner à la cause des Serbes. Cette fois l'empereur ne voulut pas non plus soutenir Kara-Georges, car à partir de 1810, il en revint à des ménagements envers la Porte. Le 26 mars 1811, il fit écrire à M. Otto : « Une souveraineté établie en Serbie exalterait les prétentions et les espérances de 20 millions d'orthodoxes, depuis l'Albanie jusqu'à Constantinople, qui, à cause de leur religion, ne peuvent se rallier qu'à la Russie. L'empire turc serait blessé au cœur. »

Et les Serbes espéraient quand même !

10.

La campagne de 1810 commença par encourager les émigrés serbes. Le généralissime de l'armée russe, le comte Kamenski, le 22 mai, se dirigea sur Choumla, et le 30 mai lança une chaleureuse proclamation aux Serbes, nommant Kara-Georges leur premier chef. Pendant que les Russes allaient être maîtres du Danube, Kara-Georges repoussait 30.000 Turcs, venant de Niche et 40.000 venant de Bosnie (où se distingua le voïevode Miloche Obrenovitch). Au mois de décembre 1810, un armistice arrêta la guerre. Cette année, les Serbes gagnèrent plus de terrain, car ils délivrèrent du pachalik de Vidin : Kraïna, Klioutch, Tsrna Reka ; de celui de Niche : Alexinats et Bain ; de Leskovats : Paratchin et Krouchevats ; de Novi-Bazar : la contrée de Stoudenitsa ; de Zvornik (Bosnie) : Yadar et Radjevina.

Au commencement de 1811, les Russes recommencèrent la lutte, tandis que la Porte, à la fin de l'année, ordonnait à Kourchid, pacha de Niche, d'engager les pourparlers de la paix avec les Serbes. Kourchid pacha

proposa : l'autonomie des Serbes du pachalik, de faire reconnaître, par le sultan, Kara-Georges pour knez, sous la condition d'un tribut et de la possibilité, pour l'armée turque, de traverser le pays. Par cette dernière condition, la Porte visait les Russes : elle se proposait de les attaquer par l'armée de Bosnie. Kara-Georges refusa tout pourparler, répondant qu'il accepterait la paix telle que les souverains de Pétersbourg et de Constantinople la lui proposeraient. Cette fois, il se trompait terriblement, car le sultan Mahmoud II était très énergique et commença, en maître, à diriger les affaires de l'empire.

Une telle décision, assez brusque, de Kara-Georges, peut s'expliquer par la colère qui l'avait envahi vis-à-vis de certains voïevodes. Quelques gospodars, excités par les agents de l'Autriche et par la jalousie de voir Kara-Georges prendre tout pouvoir, commençaient à manifester leur mécontentement. Kara-Georges ne pouvait plus tolérer une pareille situation. La skoupchtina du 1^{er} janvier 1811 adopta : que désormais le Sovet sera divisé en Grand tribunal et en Gouvernement. Le Grand tribunal formait une sorte de Cour de cassation (6 membres), tandis que le Gouvernement reçut un semblant de ministère, composé de six « popetchitelies » (le ministre des affaires étrangères fut Milko Radonitch, professeur ; les autres étaient Elie Markovitch, Mladène Milovanovitch, Yakov Nenadovitch, le knez Sima, et, le plus grand savant de cette époque, Dossitie Obradovitch, ancien précepteur du fils de Kara-Georges). La même skoupchtina diminua la puissance des gospodars en divisant le pays en nahiés et en les confiant aux voïevodes, égaux entre eux sous l'autorité suprême de Kara-Georges. De plus, elle décida que ceux qui sont contre cette organisation seront proscrits. Ainsi, deux

braves, mais hostiles, Milenko et Dobrignats durent quitter le pays, tandis que le voïevode Miloche Obrenovitch fut arrêté (« Vous ne me condamnerez pas, disait-il aux juges, car le peuple m'aime »), puis relâché, après avoir promis d'obéir à Kara-Georges. Ainsi Kara-Georges devint tout-puissant dans le pays, et commença à voir plus clair dans cette confusion politique. Pour remplacer Rhodophinikine vint son ancien secrétaire Nédoba, qui s'installa à Belgrade, tandis que le métropolite Léontie était obligé d'aller à Kragouïevats. En ce qui concerne l'Autriche, elle avait nommé (28 septembre 1810) consul à Belgrade le colonel Paulich, qui avait reçu une longue instruction¹ où on lit : « Qu'il doit assurer Belgrade à l'Autriche. Il doit passer auprès de la Porte pour vouloir apaiser les Serbes, et auprès de ceux-ci pour leur ami, de façon que la Serbie soit assurée à l'Autriche, sinon, il vaut mieux qu'elle reste province de la Turquie. »

Cependant, Kara-Georges, d'accord avec le Sovet, refusa d'accepter le consul de l'Autriche ! Celle-ci trouva moyen de l'introduire parmi les Serbes, comme simple marchand ! Mais la Russie, la même année (une fois de plus !), vu la prochaine attaque de Napoléon, soutenait l'Autriche dans ses vues sur la Serbie ! Le comte Choulavof, à Vienne, avait déclaré : « La Russie serait heureuse de voir la Serbie sous l'Autriche. » Et, par sa lettre du 11 février 1811, à l'empereur François I^{er}, le tsar proposait à l'Autriche : la Moldavie, la Valachie jusqu'au Sereth, et la Serbie². Ce fut le lendemain que le comte Bala était si cordialement reçu par les Serbes de Belgrade !

¹ Fedor von Demelitsch, *Metternich und seine auswärtige Politik*, Stuttgart, 1898, I, 280-284.

² A. Beer, *Die orientalische Politik Oesterreich's*, p. 242, etc.

Nous avons dit qu'au commencement de 1811, les Russes reprirent la campagne contre les Turcs. Kamenski avait eu déjà quelques succès sur le Danube. Mais en avril, le tsar, inquiet des armements de Napoléon, ordonna à Kamenski de diriger cinq de ses divisions sur le Dniester ; avec les quatre autres il devait se maintenir sur le Danube et se borner à de simples démonstrations en Bulgarie. Peu après, Kamenski, malade, fut remplacé par Koutouzof, qui avait la mission de combattre et surtout de négocier au plus vite avec les Turcs, fût-ce au prix du pays des Roumains. Les Russes remportèrent des victoires jusqu'à Rouchtchouk (12 juillet) et à Slobodzié, où ils cernèrent le grand vizir avec 70.000 Turcs (14 octobre). Alors, celui-ci proposa la paix que Koutouzof accepta avec joie ; mais les négociations qui s'ouvrirent furent très longues.

En même temps, un détachement de Russes, sous le colonel Bala, avait opéré d'accord avec Kara-Georges ; les luttes cessèrent devant Niche (10 octobre), quand Kourchid pacha offrit la paix à Kara-Georges. Celui-ci en informa Koutouzof, qui lui conseilla de refuser et de s'en rapporter à la Russie. C'est pourquoi Kara-Georges refusa tout pour parler de paix, quoique la Porte l'assurât que la paix serait conclue sous la garantie de l'empereur Napoléon. Kara-Georges, trop confiant dans le tsar, allait risquer tout le fruit de son audacieuse et héroïque entreprise. Abandonné et exploité par l'Autriche, repoussé par la France, Kara-Georges ne voyait d'amis voisins que la Russie. Avait-il besoin d'expérimenter encore avec la Russie ? ne pouvait-il pas profiter d'un revirement politique et s'arranger avec la Porte, seule, alors, capable et compétente pour traiter avec ses sujets et provinces ? Malheureusement, il était surtout guerrier, dans toute l'accep-

tion du mot, et ne put montrer les qualités d'un homme d'Etat. De ce défaut, lui seul était puni, mais il a servi la cause des Serbes. La Serbie depuis sa chute, après tant de luttes séculaires, dut perdre encore un de ses héroïques enfants. Elle finit par sacrifier Kara-Georges, qui dut avoir beaucoup de force pour pouvoir se heurter à tant de convoitises étrangères. Il a été presque indispensable à son temps : il a été la synthèse des longues luttes, justes mais sanglantes, et, en se sacrifiant il a donné la leçon la plus utile et la plus durable à sa génération.

11.

Voyons les négociations de la paix qui, commencées depuis la fin de 1811, allaient aboutir l'année suivante.

Depuis le mois de juin 1811, Alexandre I^{er}, de plus en plus inquiet de l'imminente invasion française, pressa Koutouzof de conclure la paix avec la Porte. A ce moment, le tsar demandait la Moldavie jusqu'au Sereth ; après le succès de Slobodzié, il exigea la Bessarabie et toute la Moldavie, tandis que la Valachie devait recevoir une autre organisation, le pachalik de Belgrade se déclarer Serbie indépendante, et, en Asie, les belligérants devaient garder le territoire occupé. Après l'invasion du grand vizir de Slobodzié, Koutouzof demanda les territoires du nord jusqu'au Danube, tandis que le grand vizir n'offrait que jusqu'au Sereth, puis, sur l'avis du sultan, ne voulut pas dépasser le Pruth.

Les négociations recommencèrent à Giurgiévo, et, en attendant la réponse du tsar, Koutouzof fit savoir au grand vizir qu'il n'oserait communiquer à son souverain les propositions des Turcs que si l'armée de

Slobodzié lui était livrée, pour être rendue, au moment de la conclusion de la paix ; si le grand vizir s'y refusait, il allait donner l'ordre d'exterminer cette armée jusqu'au dernier homme ! Le grand vizir, le 7 décembre, consentit à cette humiliante condition, et les Turcs de Slobodzié, réduits de 36.000 à 12.000, des ombres plutôt que des hommes, remirent les canons et les armes. Après, avec le quartier général de Koutouzof le congrès se transporta à Bucarest. Comme les Turcs résistaient aux exigences du tsar (la frontière du Sereth), Koutouzof leur annonça, le 12 janvier 1812, que l'armistice était dénoncé.

Mais c'était donc agir contre la volonté du tsar !

L'ambassadeur de France à Constantinople, Latour-Maubourg, redoublait d'efforts auprès de la Porte, pour l'empêcher de conclure la paix avec la Russie. Il expliquait que la Porte n'avait pas besoin de se presser, ni de conclure la paix, ni de faire de sacrifice pour la Russie, du moment que l'empereur allait l'attaquer d'un moment à l'autre. Mais la Porte ne voulait pas le comprendre ; elle se rappelait Tilsitt. Le tsar, pour la dernière fois, « au nom de la patrie », adjurait Koutouzof de hâter la conclusion de la paix. A ce moment, la France signa le traité d'alliance avec l'Autriche, à Paris, le 14 mars 1812 ¹. Le traité contient 79 articles ; l'article 6 stipule : « Les deux hautes parties contractantes garantiront l'intégrité du territoire de la Porte ottomane en Europe » ; d'après le traité, en 11 articles, précisant l'alliance contre la Russie, l'article 9 fait prévoir que « la Porte sera invitée à accéder au traité d'alliance de ce jour ». La Russie ne s'assura que de ses voisins ; le 5 avril 1812, elle signa le traité de coalition avec la

¹ Noradounghian, II, p. 85.

Suède ; le 3 mai, l'Angleterre y accéda (en concluant, le 18 juillet, un traité d'alliance et de subsides), et, enfin, par le traité de Bucarest, la Russie devait disposer de son armée du Danube. C'est pourquoi le tsar finit par perdre patience avec Koutouzof, ce négociateur si habile et si ferme, et le remplaça par l'amiral Tchitchagof, qui, alors, devint commandant en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire. Quand Tchitchagof arriva, le 17 mai, il trouva les préliminaires de la paix déjà signés par Koutouzof. De suite, il les transforma en un traité définitif, qui fut signé à Bucarest le 28 mai 1812¹. Il était temps ; ce même jour, Napoléon quittait Dresde pour prendre le commandement de son armée en marche sur le Niémen².

Le sultan avait ratifié la paix, encore plus à contre-cœur que le tsar. Le sultan commença par faire décapiter le drogman de la Porte, Mourousi, et tenait à se venger cruellement sur les sujets révoltés qui avaient soutenu les Russes. Le tsar savait bien qu'une tentative contre Constantinople, eût-elle été couronnée de succès, n'eût servi qu'à lui aliéner ses nouveaux alliés, les Anglais. Il devait se résigner et ne soutenir que la lutte contre Napoléon, qui se dirigeait en Russie avec 678.000 hommes.

¹ Martens, *N. R. de Traités*, 1818, III, p. 397-405. Sur 16 articles, le 8^e concerne les Serbes.

² Les principales causes de la rupture entre Alexandre et Napoléon, d'après Rambaud (*Histoire générale*, IX, 760-777), sont les suivantes : 1^o l'inaction de la Russie vis-à-vis de l'Autriche dans la guerre de 1809 ; 2^o le mariage russe manqué et la conclusion du mariage autrichien ; 3^o les conséquences pour la Russie du blocus continental ; 4^o les inquiétudes inspirées à Alexandre par l'extension indéfinie de l'empire napoléonien ; 5^o les réunions de 1810 et l'affaire d'Oldenbourg ; 6^o la question polonaise agitée par l'empereur.

Par le traité de Bucarest de 1812, le tsar rendit au sultan la Moldavie et la Valachie ; il se contenta de l'annexion de la Bessarabie, donc du pays compris entre le Dniester et le Pruth. C'était un faible dédommagement pour tant de campagnes, mais la Russie tenait à avoir la paix avec la Porte et à s'assurer de sa neutralité pendant la lutte avec Napoléon ; c'est pourquoi le tsar refusa même le plan d'attaque contre les Français sur l'Adriatique, car, tous les chrétiens de la péninsule se seraient soulevés. Peut-être dans ce refus se trouve-t-il une faute vraiment impériale !

Mais, ce sont surtout les Serbes qui sont touchés par la paix de Bucarest. Nous avons, dans tant de luttes des Serbes, vu toute la confiance qu'ils avaient dans le tsar, — qui finit par les livrer à une nouvelle boucherie. Car, l'article 8 leur garantit l'amnistie et l'administration, à condition que les Turcs démolissent les forts et s'introduisent dans le pays. Ce triste monument diplomatique était ainsi conçu :

Article 8. — Conformément à l'article 4 des préliminaires, bien qu'on ne puisse douter que la Sublime Porte, conformément à ses principes, ne se montre clément et généreuse envers les Serbes comme envers un peuple depuis longtemps soumis ou tributaire, il a paru convenable, à cause de la part prise par les Serbes à cette guerre, de s'entendre formellement au sujet de leur sûreté. En conséquence, la Porte accorde aux Serbes amnistie pleine et entière, en sorte que leur repos ne pourra en aucune façon être troublé pour ce qui s'est passé. Les forteresses que, par la suite de la guerre, les Serbes ont bâties dans leur pays, et qui n'existaient pas auparavant, seront démantelées, en tant qu'elles ne seront pas nécessaires pour l'avenir, et la Sublime Porte reprendra, comme par le passé, l'autorité dans les forteresses existantes, dans les forts et autres endroits fortifiés, les pourvoira d'artillerie et de munitions de guerre et y mettra les garnisons qu'elle voudra. Mais pour que ces garnisons n'exercent sur les Serbes aucune exaction injuste, la Sublime

Porte, dans sa compassion pour les Serbes, se montrera modérée dans l'établissement de ces garnisons autant que l'exigera la sécurité du peuple. En outre, la Sublime Porte accordera aux Serbes, sur leur prière, les mêmes avantages dont jouissent ses autres sujets dans les îles de l'Archipel et dans d'autres contrées. Enfin la Sublime Porte prouvera sa magnanimité aux Serbes en leur laissant à eux-mêmes l'administration de leurs affaires intérieures et ne leur demandant que des impôts modérés qu'elle percevra immédiatement de leurs mains et en prenant, d'accord avec la nation serbe, les arrangements nécessaires à cet effet.

Cet article est le meilleur miroir dans lequel se reflète la politique de la Russie : le peuple serbe tant de fois exploité et convoité par les souverains voisins finit par mettre son espoir dans les mains des Russes et ceux-ci, suivant leur propre politique, l'offrent à l'Autriche, puis l'abandonnent à la Turquie, lui assurant sans cesse qu'ils le délivreront un jour. Une telle politique d'une Puissance chrétienne suffit pour provoquer une complète méfiance, et au lieu de récolter la reconnaissance, s'expose à n'avoir que des malédictions et le mépris de tous les Serbes. Nous verrons tout à l'heure comment le peuple serbe dut terriblement expier sa confiance, et si on n'en rend que la Russie responsable, celle-ci mériterait d'être condamnée.

Cependant, cet article 8 a une autre signification, autrement importante. En l'envisageant dans la longue série des événements politiques en Orient, on voit tout de suite, qu'il ouvre une nouvelle époque pour les Serbes et les autres chrétiens soumis à la Turquie. Il est vrai que cet article n'eut pas de suites immédiates, mais, incontestablement, il sert de point de départ pour une nouvelle politique appelée à soulever les Affaires d'Orient. Jusque-là, il y avait de puissants Etats

européens qui, au fur et à mesure, tentaient de déchirer et d'anéantir l'empire des Turcs, mais pas du tout en faveur des opprimés. C'est la Russie, pour la première fois, qui rompt avec la tradition et commence à soutenir les opprimés, espérant de cette façon servir sa propre cause (aboutir à la mer) et celle de l'humanité (délivrer les opprimés du joug turc). Cette nouvelle orientation politique est d'autant plus heureuse, qu'elle n'est appelée qu'à profiter à tous les Etats européens : pour la Russie, comprise à sa façon, et comme nous l'avons expliquée, sa politique est invariable et traditionnelle, car elle est indispensable et vitale ; pourquoi les autres Etats civilisés ou soi-disant tels, auraient-ils besoin de prouver leur élévation morale rien qu'en provoquant des troubles dans la péninsule balkanique, dont les peuples cherchent à se grouper librement suivant le principe de nationalité, du droit et de la justice ?

Par l'article 8 du traité de Bucarest, la Russie, pour la première fois, dans un traité avec la Turquie, jette la base d'une autonomie administrative des Serbes, désirant les placer non seulement sur un pied d'égalité avec les Turcs, mais aussi, assurant tacitement son concours aux Serbes. La Russie, peut-être, y aurait pu introduire le mot « garantie », mais en l'évitant et en laissant les Serbes s'entendre sur les détails avec la Porte, elle a prouvé son désintéressement dans le démembrement de l'empire des Turcs, et si par là, elle ne mérite pas la sympathie de l'Europe, elle peut être sûre de désarmer ses ennemis et ceux de la péninsule, en pouvant toujours les combattre avec le concours des enfants délivrés et enthousiasmés.

C'est, selon nous, le sens du traité de Bucarest envisagé dans l'ensemble de la Question d'Orient. Voyons

maintenant sa suite immédiate, qui est plus triste, car la Porte ne resta pas fidèle à son engagement, et la Russie ne pouvait pas, de suite, demander l'application du traité. —

Il y a un point incontesté de la part de Kara-Georges : celui-ci sentait que la Russie allait à tout prix conclure la paix, mais il ne pouvait s'imaginer que la Russie serait forcée de laisser les Serbes s'arranger avec les Turcs, avec qui ils n'ont jamais pu s'entendre. Ce fut une déception pour lui, qui l'assombrit, l'anéantit ; lui qui vivait pour le peuple et personnifiait les Serbes, ne pouvait plus vivre. Dès que la Russie retira ses troupes du pachalik de Belgrade, la Porte revint à son ancienne politique hostile vis-à-vis de Kara-Georges. Les envoyés serbes de Constantinople durent retourner à la fin de 1812, sans avoir rien terminé. En ce moment, les nouvelles de la Russie annonçaient plutôt le désastre du tsar que la retraite forcée de l'empereur. Alors la Porte se décida à ne plus ménager les Serbes. La Russie, pour rester tranquille du côté de la Turquie, envoya le comte Ivelitch, vers la fin du mois de juillet, à Kara-Georges. Le comte devait engager les Serbes à accepter la paix suivant le traité de Bucarest, à insister auprès des chefs et de Kara-Georges, pour qu'ils restent fidèles et ne perdent pas confiance envers la Russie. Le comte croyant que les Serbes, par leurs exigences, opposeraient des difficultés à la paix, exigea de Kara Georges qu'il se montrât plus souple envers les Turcs, s'il le faut, leur obéît et même s'y soumit. Le 15 août, Ivelitch assista à la séance de la skoupchtina (convoquée depuis le 1^{er} août à Vratchevchnitsa) et là, recueillit le serment de Kara-Georges et de tous les chefs d'obéir au traité de Bucarest. Pour plus de sûreté, le comte demanda à Kara-Georges de lui procurer un blanc-seing

de tous les voïevodes de la skoupchtina. C'était terrible pour Kara-Georges, mais il le fit : c'était pour contenter le tsar. « Je n'ose pas en parler au peuple, disait Kara-Georges, il nous lapiderait tous. » Ivelitch répondit : « Arrange-toi comme tu le pourras. La Russie a besoin pour le moment, d'agir de cette façon. Trompe le peuple s'il le faut; Dieu te pardonnera, la Russie en tiendra compte et te restera reconnaissante. Au pis aller, tu n'as qu'à repasser en Autriche ou en Russie ¹. » De ce moment Kara-Georges changea : il avait perdu sa propre estime; le remords le poussait à se cacher du peuple pour ne pas se perdre complètement. Au mois de mai 1813, les Serbes s'attendaient à être attaqués par les Turcs. Kara-Georges lança la proclamation et encouragea le peuple à combattre. Kourchid pacha dirigeait les Turcs, en tout 240.000, de Vidin, Niche et de Bosnie; Kara-Georges y opposa l'haïdouk Veliko vers Vidin avec 7.000 hommes, Mladène Milovanovitch vers Niche avec 18.000, le knez Sima à Drina avec 16.000, et Kara-Georges, de Yagodina, devait opérer avec 12.000 soldats. Des luttes s'engagèrent partout depuis le mois de juin. L'haïdouk Veliko était connu des Turcs comme étant le plus terrible; on en dirigea 18.000 contre lui. Ce héros, de Négotine, se couvrit de

¹ Nous avons relevé ce document d'après le contemporain S. Miloutinovitch, dans son *Histoire de 1813-1815*, p. 17-18. Rappelons qu'un autre contemporain L. Arsenievitch-Batalaka, dans son *Histoire de l'insurrection serbe* (en deux volumes, Belgrade 1898-1899), a décrit les événements jusqu'en 1812; il n'a pas manqué d'affirmer (IV) aussi que Kara-Georges a agi sur l'insurrection d'Ivelitch.

L'Académie de Belgrade dans son édition, *Spomenik*, XXXVII, 1900, p. 141-145, a publié les instructions données par P. Tchitchagof, chef amiral de l'escadre russe du Danube (de Bucarest, 16 juillet 1812), au comte Ivelitch, pour sa mission auprès de Kara-Georges, que nous avons relatée.

gloire et par des exploits incroyables abattit un grand nombre de Turcs. S'apercevant du manque de munitions ¹, il en demanda à Mladène ; celui-ci, laconiquement, répondit : « Quand les Tsiganes jouent, il ne me cherche pas ; qu'il se tienne maintenant comme il pourra » (mais Véliko se tenait beaucoup mieux que Mladène ; toujours, avant de commencer la lutte, les Tsiganes l'accompagnaient jusqu'au champ de bataille, en jouant, puis après il se lançait). Veliko ne croyait pas que Napoléon pût marcher contre les Russes, tellement il les croyait invincibles, et quand ceux-ci lui disaient : « Pourquoi garder le nom d'haïdouk, qui signifie brigand ? », il répondait : « Je serais fâché de voir un brigand plus grand que moi. » Sa devise était : « Je donne la tête, mais pas la Kraïna (Timok). » Malheureusement, le 20 juillet, un boulet le coupa en deux ; en tombant, il ne put prononcer que ces mots : « Tenez-vous bien ! »

Mais, on ne le put longtemps ; sa perte enleva presque tout courage, prédisant des tristes suites. Les Turcs pénétrèrent de plus en plus, massacrant sans pitié ². Le peuple perdit toute sa foi, et des groupes commençaient à repasser en Autriche, précédés même par quelques chefs. Dans ce moment critique, le représentant de la Russie, Nédoba, conseilla à Kara-Georges de fuir aussi ; tous les deux, et tant d'autres, passèrent en Autriche, le 21 septembre 1813. Nédoba fit croire à Kara-Georges que la Russie l'aiderait à rétablir la situation ; lui se laissa tromper, sans se rappeler l'exemple

¹ Les Russes, en se retirant, avaient tout emporté, armes et munitions.

² A ce moment, Mahmoud pacha arrivé à Niche envoya de là à ses amis de Constantinople, et comme cadeaux, 300 enfants chargés sur 150 mulets (V. *Spomenik*, XXX, p. 23, Belgrade, 1896).

de l'haïdouk Veliko et même le sien, tant de fois démontré. Kara-Georges et tous les autres fugitifs, en Autriche, furent dépouillés et conduits en prison ¹. Quelle amitié et quel voisinage!

L'abandon du pays fut une faute mortelle chez Kara-Georges ². Lui qui, pendant neuf ans, soutint les raïas contre l'empire, finit par se perdre d'une façon tout à fait misérable. C'était un aigle serbe qui, cette fois, étendit différemment ses ailes. Ne pourrait-on pas l'excuser en invoquant l'idée du savant E. Lavisse ³ : « Supposer que les personnages historiques comprennent toujours exactement ce qu'ils font, c'est n'avoir pas le sentiment du réel. »

Heureusement que le moral n'était pas atteint. Il se trouva, dans ce moment des plus tristes, un Serbe qui parla en Serbe, en patriote, en roi. Ce fut le voïevode Miloche Obrenovitch. Il resta en disant aux amis fuyant et qui l'y invitaient : « Je retourne chez moi et dans le peuple; ce qui arrive aux autres peut aussi m'arriver. »

C'est ainsi que finit la première insurrection des Serbes du xix^e siècle. Est-ce une triste augure pour le siècle de nationalité? Cependant, l'Orient se dévoila. Soulevant la Serbie, l'aube se dressa, qui rougissait regardant les Serbes ensanglantés.

¹ Dès qu'ils furent en Autriche, le général Tservenko les dépouilla, même la femme de Kara-Georges, à qui il prit son argent, ses bijoux, ses costumes et ses papiers, en disant : « Voilà jusqu'où la Russie vous a conduits ! » Kara-Georges fut dirigé vers la prison de Phenik, près de Zemlin, et son fils Alexandre à Gratz.

² Depuis 1814, Kara-Georges vécut en Bessarabie, en 1817, il rentra en Serbie, mais peu après il y fut tué entre le 12 et le 13 juillet. Sa tête fut envoyée à Constantinople et son corps repose à Topola.

³ *La fondation du Saint-Empire, Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1888.

DEUXIÈME PARTIE

LA DEUXIÈME GUERRE DE L'INDÉPENDANCE SOUS MILOCHE LE GRAND EN 1815.

Déjà, depuis quatre siècles, les Serbes luttèrent contre les Turcs. Quatre siècles ! Et ce n'était pas la fin. Ce qui fut le plus terrible dans cette longue lutte, c'est de voir la nation serbe prouver qu'elle était capable de délivrer sa patrie, et ne pouvoir jamais arriver à ce but à cause des Etats chrétiens, qui, en apparence, combattaient les musulmans, mais, en réalité, cherchaient à s'imposer en maîtres à tous les sujets de l'empire du sultan. C'est pourquoi, dans ce long passé, il ne put y avoir de victoires durables. Les événements politiques sont si complexes et prêtent à tant de confusions, qu'il est extrêmement difficile de s'y retrouver et de s'y orienter. Nous avons vu tous les Etats européens, successivement dans leur puissance, chercher à se partager la Turquie ; quelques exemples même dans le *xix^e* siècle se rencontrent encore ; espérons que ce sera la fin ! Heureusement — il faut le dire malgré nous — la discorde entre les puissants chrétiens a maintenu la Turquie jusqu'à nos jours ; mais il est à regretter qu'un grand nombre de sujets chrétiens, et en particulier, de sujets serbes soient restés sous le joug des Turcs. De cette façon, la Question d'Orient, qui aurait pu se simplifier, est devenue

terriblement compliquée. Il est triste de constater que quelques diplomates, restés en arrière, osent, au mépris du Droit international, baser leur savoir sur les ruses et les intrigues d'autrefois, afin de compliquer davantage les Affaires d'Orient, sous prétexte de les résoudre. Ce dessous politique se manifestera même au Congrès de Berlin, et les enfants de la péninsule, particulièrement les Serbes, en expient toujours les conséquences après tant de luttes, — est-ce croyable ? pour n'avoir que des ennemis !

La Question d'Orient restreinte à la péninsule balkanique, telle qu'elle s'est présentée au début du ^{xix}^e siècle, est une honte pour la civilisation. Tout en ne voulant pas passer pour naïf, nous voulons bien justifier cet état de choses par les événements qui ont précédé en Europe. Mais, après le Congrès de Vienne, alors qu'on commence à sentir que l'Europe humanisée par la France agit d'accord et manifeste sa vie, on passerait pour coupable envers le Droit international si on laissait sans protester, cette Europe agir au détriment des peuples de la péninsule balkanique, et surtout des Serbes. Une fraction de ceux-ci, après des efforts sans nombre, réussit à se soulever, en 1815, à délivrer une portion de la Serbie, à lui donner son autonomie en 1817, et enfin à la faire reconnaître solennellement en 1830. L'Europe ou le Concert des Puissances européennes, jalouse de voir la Russie faire seule des progrès en Orient, reprend sous sa protection l'empire de la Turquie avec tous ses sujets, au Congrès de Paris, 1856. A partir de ce moment, le sort des Serbes dépend de l'Europe. Celle-ci voudra-t-elle toujours agir de façon à resserrer les liens amicaux entre les peuples européens et baser sa force uniquement sur le Droit international ? C'est à souhaiter. Il dépend d'elle de se montrer le champion

du progrès, de la civilisation, de l'humanité. Il est temps de finir avec la politique des cabinets et du dessous diplomatique dont chacun est fatigué. Un demi-siècle de l'histoire des Serbes que nous allons voir maintenant nous montrera une fois de plus que leur idée traditionnelle, la délivrance de la Serbie, est toujours vivante et courageusement soutenue. Le prince Miloche s'acquitta de sa tâche en délivrant un petit morceau de la Serbie ; son fils, le prince Michel, consolida son œuvre et, prudemment, se prépara à compléter la délivrance de tous les Serbes vers l'année 1867. Juste à ce moment, il fut enlevé par les ennemis de la nation serbe. Sa tâche excessivement difficile, et par cela même digne d'un vrai roi, resta à être exécutée non par son héritier mais par ses héritiers. Ce que le prince Milan en aura pu faire, nous le verrons dans la troisième partie de notre étude ; malheureusement, disons-le de suite, nous n'y pourrons enregistrer la délivrance complète des Serbes. Souhaitons d'y arriver bientôt !

Avant d'aborder notre récit, qu'on nous permette une observation.

Les Serbes du *xix^e* siècle, en agissant directement pour la délivrance de leur patrie, n'en sont pas moins restés en rapport avec les Puissances, formant le Concert européen. De ces rapports est née une double politique : l'une provenant des Serbes et l'autre des Etats européens. La première est bien simple, car elle est basée sur le concours futur que les Serbes promettent en échange de l'autre, immédiat et efficace, que les Etats étrangers doivent leur prêter. Autrement compliquée est la politique menée par les Puissances, par les diplomates de vieille date ! C'est là qu'il est difficile de se retrouver, car il est bien rare de voir les diplomates régler une affaire à l'ouest, au nord ou au midi sans

revenir en Orient. Le sultan n'a pas besoin (nous allions dire : il n'ose pas !) de bouger de Constantinople : tout le monde vient à lui ! Cependant, nous n'entrons pas dans le détail des événements bien connus et qui sont plus ou moins liés à la Question d'Orient, mais pour avoir une idée nette sur la politique générale du xix^e siècle, souvenons-nous que c'est toujours la Russie qui persévère dans sa politique. Cette Puissance ne voulant pas trop céder, la Sainte-Alliance (Russie, Autriche, Prusse, Angleterre et enfin la France), à l'exemple de Napoléon à Erfurt, se dissout faute d'entente (surtout entre la Russie et l'Autriche)*, sur les affaires d'Orient.

A plusieurs reprises la France et l'Angleterre se sont constituées gardiennes de l'intégrité de l'empire ottoman, tantôt contre la Russie et l'Autriche, tantôt par méfiance l'une de l'autre ; l'Allemagne et l'Italie réalisent leur rêve national en proposant des combinaisons en Orient. En 1859 et 1866, la Russie punit l'Autriche, et en 1866 et 1871 la Russie récompense la Prusse de sa conduite lors de la guerre de Crimée et du Congrès de Paris, 1856, tandis que la France en 1870-1871 expie sa politique de Crimée et son intervention au profit des Polonais en 1863, — mais, en 1878, la Russie récolte ce qu'elle a semé. Le Congrès de Berlin n'a-t-il pas contribué à consolider la base sur laquelle repose la division des Puissances de nos jours ? Enfin, pour éviter tout duel entre les Puissances, ne doit-on pas, dans ce passé si plein de leçons, trouver la meilleure preuve qu'il faut sincèrement soutenir la nationalité serbe pour qu'elle se délivre et s'organise librement dans sa Serbie ? Les Serbes ne demandent qu'à rester maîtres chez eux ; la Serbie libre et forte serait la meilleure garantie de la paix en Orient, et, sans doute en Europe.

CHAPITRE PREMIER

Les Serbes jusqu'au bérat d'investiture du prince Miloche Obrenovitch, 1830.

1.

Depuis l'insurrection de 1804, le moment le plus critique pour les Serbes, fut celui où Napoléon marcha contre la Russie¹. Ne pouvant aboutir à rédiger les clauses de la paix avec la Porte, Kara-Georges, en vain, s'adressait à la Russie et à la France ; l'Autriche jouait son rôle machiavélique, contente d'avoir pu « prouver » à Kara-Georges qu'il ne devait et ne doit placer son espoir que dans Vienne. Kara-Georges était désespéré d'être obligé de s'adresser à l'Autriche ; les agents de celle-ci agissaient si prudemment parmi les chefs serbes, que l'abîme se creusait de plus en plus entre eux et

¹ « Pour traiter avec la Révolution française, la vieille Europe abdique son principe ; pour traiter avec la vieille Europe, la Révolution française fausse le sien. La France avait solennellement renoncé aux conquêtes. Elle apportait la paix au monde ; elle conviait les nations à la concorde : la tyrannie, disait-on, les avait séparées, la liberté devait les réunir. Qu'auraient-elles à s'envier l'une à l'autre, lorsque toutes seraient également heureuses ? La guerre éclata, il parut, à quelques-uns qu'elle accomplirait le règne de cette merveilleuse utopie. Il arriva ce qui malheureusement, était beaucoup plus conforme à la nature des choses et aux passions humaines : la victoire rendit la Révolution belliqueuse. La guerre, commencée pour la défense du territoire français, se continua par l'invasion des territoires voisins. Après avoir conquis pour affranchir, la France partagea pour conserver. » V. A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, I, 3.

Kara-Georges, qui finit par perdre toute autorité, et ne sut plus comment s'orienter. En même temps, l'Autriche s'armait, sans vouloir dire contre qui. Cependant, la retraite de Napoléon en Russie à la fin de 1812 jeta un rayon de soleil chez les Serbes; Metternich (1773-1859) dut s'attrister en lisant le compte rendu du généralissime des troupes danubiennes¹ : « le commandant de Chabats encourageait les Serbes, leur criant : Si la Providence donne la victoire aux Russes, nous aurons même le Srem ! » Ce fut un moment difficile pour le chancelier de l'Autriche, car, si les Turcs cédaient aux Serbes, ceux-ci pouvaient étendre, au nord, la frontière du pachalik de Belgrade ! Ce revirement ne cadrerait pas du tout avec son idée d'incorporer la Serbie à l'Autriche, et « l'esquisse de l'organisation de la Serbie » faite encore en 1810, a dû être déposée dans l'archive impériale. Cependant, avec son odieuse duplicité, bien connue, Metternich agissait auprès des Serbes et de tous les souverains, de la façon dont il espérait tirer le parti le plus avantageux pour l'Autriche.

La retraite de Napoléon, désastre irréparable pour lui, ne mit pas fin à l'angoisse de Kara-Georges. Le tsar était trop préoccupé : l'empereur voulait rester toujours victorieux, et la Russie, avec la grande coalition, dut continuer la lutte jusqu'à la victoire de Leipzig (18 octobre 1813). En ce moment le pachalik de Belgrade était complètement retombé aux mains des Turcs, et les Serbes du Monténégro, soutenant la lutte depuis 1813 pour reprendre les bouches de Cattaro², durent

¹ Demelitsch, *loc. cit.*, s. 665.

² Voir trois lettres des commandants de la flotte anglaise dans l'Adriatique au prince de Monténégro, 1813, livre de Brunswik, p. 31-33.

les concéder à l'Autriche (qui les obtint sans coup férir), selon le désir exprimé par le tsar dans sa lettre de Paris datée du 20 mai 1814. Est-ce donc une fatalité, de voir, une fois encore, l'Autriche se montrer contre les Serbes, en même temps que les Turcs ? Pendant que les alliés aboutissent à la Restauration, à Waterloo et aux Congrès de Vienne (1814-1815), voyons ce qui se passa avec les Serbes abandonnés par Kara-Georges et un grand nombre de leurs chefs.

La nouvelle invasion des Turcs ne se manifesta que par des massacres et des scènes réellement sauvages ; le peuple serbe, étonné de la conduite de ses principaux chefs, se réfugiait dans les forêts et les hautes montagnes, s'y préparant à organiser la nouvelle résistance. Le vainqueur, Kourchid pacha se disposait à pénétrer à Belgrade ; Michel Obrenovitch, le seul voïevode défendant alors la frontière de la Drina, fut chargé par ses confrères de Chabats d'aller avec 2.000 cavaliers au-devant de Kourchid pacha. De suite, il se mit en route, mais Kourchid pacha arriva avant lui et s'empara de Belgrade, le dernier fort. Le voïevode Miloche essaya de se défendre près d'Oujitsé, mais il dut y renoncer et se retirer près de sa famille au village de Brousnitsa. A ce moment tout paraissait perdu. Kara-Georges, comme tant d'autres, savait mieux acquérir que conserver. La lettre du généralissime de l'armée russe devant Leipzig, datée du 16 septembre, par laquelle il encourageait Kara-Georges à résister encore un peu, arriva trop tard ; il la lut loin de la Serbie et de la liberté, dans la prison de Phenik (près de Zemlin), où l'Autriche l'avait enfermé. Pendant ce temps, le général Miloradovitch, d'origine serbe, glorifiait l'armée de la Russie !... Pauvre Kara-Georges, tu avais déjà vécu ! La seule satisfaction, bien amère du reste, que tu as

pu avoir avant la fin de tes jours, c'est d'avoir pu bien comprendre toutes les perfidies des faux amis et des abominables intrigues qui voulaient faire de toi une victime ¹. Ne regrette rien, tu valais quelque chose, puisque tu avais des ennemis. Par toi et par tant d'autres tombés depuis des siècles, les Serbes sanctifiaient l'autel élevé à la gloire du Dieu de la liberté et de la patrie. Ce Dieu ne serait pas Dieu, s'il ne récom-

¹ Le plus puissant document qui parle en faveur de notre thèse, est la lettre de Kara-Georges (signée aussi par Mladen Milovanovitch, Yakov Nenadovitch et Sima Markovitch), écrite à Peters-Varadin (où l'Autriche l'avait placé et surveillé), le 30 novembre 1813. La lettre est adressée au comte Ivelitch et commence en prenant Dieu à témoin que « l'héroïque peuple serbe » et Kara-Georges pensaient toujours rester fidèles au tsar et à l'empire de Russie. « Malheureusement la malhonnêteté a trompé la destinée. Notre chère patrie succombe plutôt à la suite de perfides intrigants que devant les forces de ses ennemis, pour la honte des Slaves ; ce coup a assombri la gloire de la Serbie et des Serbes. Puissiez-vous vous imaginer ma douleur ! Lors de votre présence en Serbie, je vous disais bien, que le plan de l'évêque Léontie se servant de Nedoba, était de me perdre complètement. Cet abominable conseiller nous a fait quitter notre patrie, et nous sommes passés en Autriche décidés de venir en Russie. Mais on nous priva de la liberté à cause de notre attachement au tsar. Et quand nous avons insisté pour vouloir passer en Russie demander du secours et combattre pour la liberté, on nous a mis en prison, privé de tous nos biens, et fait tant de misères dont nous nous demandons la raison que nous ne pouvons en prévoir la fin. On ne nous permet pas de défendre nos droits devant les tribunaux et nous n'avons d'autre espoir d'être sauvés que par votre Gracieux Monarque », etc. Dans cette même lettre Kara-Georges mentionne que l'archimandrite Philipovitch se rendra en personne auprès du tsar pour exposer son cas et celui de tous les Serbes, et demander l'appui de sa puissance pour se soulever contre les Turcs. Kara-Georges ne perdait jamais l'espoir de repasser en Serbie, y combattre pour la liberté ; nous le verrons un peu plus loin, agir encore une fois auprès du tsar Alexandre I^{er}. La lettre est publiée dans l'édition XXXVII (p. 144-145), de l'*Académie royale de Belgrade*, 1900.

pensait un jour le dévouement à une cause juste et idéale !

Ce fut à cette triste époque de 1813, que Miloche refusa de traverser la Save, et resta dans le pays, afin de partager avec ses frères les malheurs comme le bonheur, si parfois celui-ci arrivait. Ce fut un moment décisif dans la vie de Miloche et du peuple serbe, et il suffit pour montrer toute son élévation morale.

A l'arrivée des premières nouvelles de la bataille de Leipzig, le grand vizir Kourchid pacha fut avisé qu'il devrait cesser ses sauvageries dans le pachalik de Belgrade. Il chargea Ali-aga Sertchesma (Serbe renégat) de parcourir le pays et d'inviter le peuple à retourner sans crainte dans ses foyers ; pour apaiser les esprits, il avait besoin d'un chef serbe. Alors l'idée lui vint de s'adresser à Miloche. Ali-aga lui promit de le faire reconnaître ober-knez de Roudnick, dignité qu'il avait occupée déjà, pourvu qu'il se rendit et se chargeât d'apaiser les Serbes. Miloche comprit de suite la situation, et se rendit à Takovo. Ali-aga lui prit seulement le sabre (signe de soumission) et lui laissa le long fusil, le yatagan et des pistolets ; pour plus de foi, ils s'embrassèrent et devinrent pobratims. A Belgrade, Kourchid pacha confirma l'acte, et depuis, Miloche devint le représentant le plus autorisé des Serbes, commençant à remplir sa tâche excessivement délicate. Il réussit bien vite à faire rentrer beaucoup de Serbes, même quelques anciens chefs, qui, plus ou moins, furent confirmés dans leurs dignités, mais subordonnés à Miloche et aux Turcs.

Disons ici quelque mots de la *biographie de Miloche et de sa famille*.

Miloche (Théodorovitch) Obrenovitch est né dans le

nahié d'Oujitsé, au village de Sredgna Dobrigna, le 7 mars 1780. Sa mère Vichgna s'était mariée à Brousnitsa, avec Obren Martinovitch. De cette union sont nés deux fils, *Yakov* (mort à Brousnitsa en 1811) et *Milan*, et une fille Stana (mariée à Dobrigné). Après la mort d'Obren, Vichgna, à Sredgna Dobrigna, épouse *Théodore Michailovitch*¹ ; de ce lit sont nés *Miloche* en 1780, *Yovan* (ou Jean) en 1786, et Yévreme en 1790.

En ce qui concerne les frères de Miloche, rappelons-nous que *Milan*, lors de l'insurrection de 1804, était déjà connu comme très intelligent, et riche exportateur de porcs. Voïevode sous Kara-Georges, il se distingua par son héroïsme ; parti en mission à Bucarest, il tomba malade et y expira la même année, le 16 décembre 1810 (c'est alors que Miloche fut nommé voïevode à la place de son frère Milan). Le 8 juin 1816 Miloche fit inhumer son corps à Herechté (alors sa propriété en Roumanie). Sa femme Stoïa mourut en 1813, à Brousnitsa ; peu de temps après elle, mourut son unique fils, Rista.

Yovan, lors de la première révolution, servit sous son frère Milan, puis sous Miloche ; dans la deuxième, il a joué un des plus grands rôles, restant toujours fidèle à son frère devenu le prince Miloche. Celui-ci le nomma chef du nahié de Roudnik (il siégea à Brousnitsa) auquel plus tard il ajouta celui d'Oujitsé et de Pojéga (il siégea alors à Tchatchak, jusqu'en 1842). Il fut bien connu sous le nom de « gospodar Yovan ».

¹ Celui-ci, alors veuf, avait de sa première femme Gordana, trois fils : Radossave, Radogna et Rada. Théodore était bien pauvre, et ses enfants étaient forcés d'aller servir chez les autres ; il mourut le 15 nov. 1802. Son fils Miloche parti chez son frère (utérin) Milan, finit par adopter le nom de famille *Obrenovitch*.

Il se maria deux fois (sa première femme était fille du knez Tanasko de Berchitch ; la seconde, Anna de Yoksitch de Verbava), il mourut à Novi-Sad (Neusatz, Autriche), le 22 janvier 1850, et y fut inhumé.

Yévrème, enfant, apprit à lire et à écrire au village de Lougnevitsa, chez son maître Nikola Militchevitch, si important dans la famille des Obrenovitch, et pour la cause des Serbes. Lors de la première insurrection il servit sous ses frères, et dès la deuxième, joua un des principaux rôles. Au commencement de 1815, il fut chargé par son frère Miloche de vendre du bétail pour pouvoir acheter des munitions, mais les Turcs découvrirent le complot ; Yévrème fut jeté dans la tour Neboïcha (encore conservée dans le fort de Belgrade, du côté du Danube), de laquelle après six mois de captivité il s'échappa, ayant sa santé fort compromise. Avec le titre de « gospodar Yévrème » il eut sous lui Chabats, ainsi que les nahiés de Belgrade, de Valievo et de Soko. Il épousa la fille du voïevode Anté Bogutchevitch, Tomanie (née à Yarebitsé, 1796, morte à Belgrade, 1^{er} juin 1881) ; il eut cinq filles et un fils nommé Miloche (né à Chabats, 13 novembre 1829, mort à Belgrade, 3 novembre 1861) qui épousa Marie (fille de Katardji, boïard de Moldavie), de ce mariage est né le *roi Milan*. On sait que le gospodar Yévrème depuis 1842 passa en Valachie, dans ses terres, où il mourut le 8 septembre 1856 ; plus tard, son corps, ainsi que ceux de sa femme et de ses enfants furent transférés au monastère de Rakovitsa, près de Belgrade.

Le nom de Miloche Obrenovitch est étroitement lié à celui de *Nikola Militchevitch*, du village de Lougnevitsa, un des plus riches du pays, car, affirmait-il, rien qu'en livrant du bétail à l'Autriche, lors de la guerre contre Napoléon, il avait gagné plus d'un demi-

million de francs. En 1839, il fut nommé major et président du tribunal de Roudnik. Il passa toujours pour un des plus intelligents patriotes ; il vécut à Lougnevitsa (de Roudnik), où il était né en 1767, et mourut le 11 mai 1842 (il fut enterré au monastère Vouino). En esquissant la biographie de Miloche, on y trouvera décrit le rôle joué par Nikola.

Après avoir changé plusieurs fois de maîtres, *Miloche* entra au service de son frère Milan qui, alors, était associé avec Tchör-Zoug, Turc, lequel passait pour un des plus riches commerçants de Brousnitsa. Chez son nouveau maître, Miloche ne tarda pas « à apercevoir » (comme on dit dans le pays) une jeune fille Lioubitsa, du village de Srezoïevats, où elle naquit en 1788. Depuis, il trouvait toujours des raisons pour passer du côté où elle était ! Tchör-Zouk et N. Militchevitch, qui aimaient Miloche, se décidèrent à en parler à son frère Milan, lui, n'osant rien dire. « Allons donc ! répondit Milan à ses amis, comment voulez-vous le laisser marier, du moment qu'il n'a ni chapeau, ni maison, ni terre ? » Ses amis insistèrent et Militchevitch répartit : « Cela ne fait rien, il est jeune et laborieux, il fera sa fortune, laisse-le épouser cette fille ! » Milan consentit. Militchevitch insista auprès de Kara-Georges et de Moutapa pour qu'ils fussent les deux témoins ; lui, quoique marié et père de deux enfants, fut garçon d'honneur ! Lioubitsa devint l'épouse de Miloche, et se montra digne de son mari dans toutes les circonstances de sa vie. En 1813, Miloche lui proposa de l'envoyer en Autriche, tandis que lui se proposait de devenir haïdouk, elle lui répondit : « Vivante je ne quitterai pas la patrie ; une fois morte, mon corps m'importe peu. » A la veille de la deuxième révolution, Miloche cacha sa famille au monastère de Nikolié,

la confiant à son serviteur Marko, lequel devait, d'après le désir de Lioubitsa, les tuer tous (elle, sa belle-mère, et deux fils *Milan* et *Michel*), si les Turcs y arrivaient ! Lioubitsa mourut le 14 mai 1843 à Novi-Sad, et fut enterrée à Krouchedol.

Encore un mot à propos de Miloche et de Militchevitch. Celui-ci, lors de la deuxième révolution, mit toute sa fortune à la disposition de Miloche. A l'aurore du ^{xx}e siècle, les deux familles s'unirent davantage : la petite-fille de Militchevitch, *Draga*, devint l'épouse du roi *Alexandre*. Donc, du sein du peuple sont sortis le roi et la reine. Peut-on souhaiter une dynastie plus nationale ? Une telle dynastie est de haute importance pour les Serbes, surtout vu leur situation politique ; tous leurs amis s'en rendent compte, mais plus encore les ennemis, qui ne se fatiguent pas d'agir en conséquence.

2.

Dans leur lutte de neuf ans, les Serbes ont tellement manifesté leur orgueil national qu'une nouvelle soumission était impossible ; ils n'attendaient que l'homme qui les comprendrait et les conduirait vers la victoire finale. On n'attendit pas longtemps cet élu. Les Serbes l'avaient parmi eux, c'était Miloche. S'il est vrai qu'à de certaines heures tout un peuple s'incarne dans l'un de ses enfants, on peut, à coup sûr, l'affirmer pour Miloche. Le peuple avait souffert, n'ayant pas su combattre les ruses et les perfidies, n'ayant pu connaître le temps ni le milieu. Cette fois, Miloche sut se retrouver et servir la cause des Serbes, aussi bien sur un champ de bataille que sur le terrain diplomatique, sans jamais manquer de montrer les qualités d'un homme d'Etat. Le peuple avait besoin de Miloche ; celui-ci

comprit que sans le peuple il ne vaudrait rien ; ils se complétaient donc, se sentant indispensables l'un à l'autre. Le point de départ ou la base était bonne, et Miloche dut toujours en tenir compte, sachant bien que nulle part les hommes ne s'usent si vite que sur le terrain politique ; sentant toujours le poids du peuple, il ne se laissa jamais emporter, ni oublier. Il choisit toujours, dans toutes les circonstances politiques, ses moyens ; une fois mis à l'œuvre, se conformant aux désirs de son temps, il put marcher avec la plus grande énergie, jusqu'à leur accomplissement. Mais, pour arriver toujours à de bons résultats, a-t-il d'abord réfléchi et profondément combiné ? ou s'est-il rapporté à ses heureux et sincères sentiments ? Peu importe, du moment que la politique ne demande que des succès. La politique de Miloche fut forte parce qu'elle fut mesurée, et elle fut mesurée parce qu'il a connu tous les éléments d'un bon gouvernement.

Mais nous n'avons pas besoin de vouloir paraître louer celui qui, par ses propres œuvres, est suffisamment loué.

Dès que le grand vizir Kourchid pacha se fut assuré du concours de Miloche, il quitta le pachalik de Belgrade, en y nommant Souléïman pacha (d'Herzégovine), qui, déjà, avait eu l'occasion de se battre contre les Serbes. Souléïman (par bourountie, par écrit), confirma Miloche ober-knez de Roudnik, de Pojega et de Kragouïevats. Quand il présenta Miloche à son entourage, il ne manqua pas de dire : « Voici Miloche, mon cher bachi-knez et fils ; comme il paraît maintenant doux et tranquille, lui qui, tant de fois, a si bien su me faire courir ! » Montrant sa main blessée et se tournant

vers Miloche : « Regarde, c'est toi qui me l'as mordue. — Je la dorerais ! » répliqua vite Miloche, se souvenant de ce qu'il avait fait à Ravgni.

Mais, si quelques milliers de Serbes étaient rentrés dans les villes et villages, quelques dizaines de chefs confirmés knez, ce ne fut pas tout. Le pire fut de voir les Turcs rentrer dans le pachalik ; les anciens spahis s'adressaient aux mousselimins et réintégraient leurs propriétés ; Souléïman ne pensait pas du tout à organiser une administration, quelle qu'elle fût, en faveur des Serbes. Ceux-ci, de nouveau, recommencèrent à être exploités, forcés de payer d'innombrables impôts et de faire des corvées ; il fut défendu de sonner de cloches ou de se servir de crécelles. La Porte ne cherchait pas du tout à satisfaire la clause 8 du traité de Bucarest. De plus, Souléïman pacha, pour être assuré contre un nouveau soulèvement, ordonna que le peuple déposât toutes les armes. On commença à en faire une réquisition, mais les Serbes comprirent si bien tout le danger d'une telle mesure qu'ils les cachaient et attendaient le moindre signe pour se soulever. Miloche en fut averti et réussit à les faire patienter. Cependant, en l'automne 1814, jaillit une étincelle qui menaçait de mettre le feu aux poudres. Lafit-aga, en allant prendre les armes, entra au monastère Trnavaz (près de Tchatchak) chez son ami l'igouman Hadji-Prodan. Un jour, étant sortis tous deux dans les environs, les Turcs restés dans le monastère engagèrent une dispute avec les Serbes ; ceux-ci parvinrent à les tuer tous, le 21 septembre. Lafit-aga se sauva, et H. Prodan invita alors le peuple à se soulever, conjurant Miloche de se mettre à la tête de l'insurrection. Déjà les départements de Yagodina, Pojega et Kragouïevats étaient debout, Miloche recommanda à ses frères d'attendre encore, la fin de l'année

n'étant pas propice pour un soulèvement. En même temps, Miloche, pour satisfaire l'autre parti, rendit compte de l'insurrection à Souléïman pacha, le priant de le laisser apaiser les Serbes. Souléïman le chargea de suite de cette mission, lui promettant qu'en dehors de H. Prodan personne ne souffrirait ; pour plus de succès, il dirigea Ibchir, tchaïa pacha à Tchatchak. Mais Miloche, avec 2.000 Serbes et 100 Turcs, se dirigea contre des insurgés, et réussit à les disperser beaucoup plus par des paroles que par des cartouches (H. Prodan se sauva en Russie). Cet acte de Miloche lui gagna l'estime de tous les Serbes, car il arriva à leur faire comprendre qu'ils s'exposaient à un désastre complet s'ils insistaient ; Souléïman pacha fut aussi content de Miloche, le voyant lui rester fidèle et réussir à rétablir la paix. Ibchir pacha arrivé à Tchatchak, malgré Miloche, commença à massacrer des Serbes, et 150, enchaînés, furent dirigés sur Belgrade.

Là, le 23 novembre 1814, Souléïman en fit décapiter 115 et empaler 36, près du fort, en face de l'Autriche, inais comme les Serbes de ce pays protestaient et menaçaient de se soulever, Souléïman fit tourner les victimes de l'autre côté. Tous ces martyrs ont héroïquement enduré leurs souffrances jusqu'à la fin, et les exemples classiques ne manquent pas (ces malheureux n'étaient pas encore morts que déjà leurs corps étaient abandonnés à la voracité des chiens, à la grande joie de leurs bourreaux turcs). Souléïman trompait Miloche car il continuait ses cruautés et ne demandait qu'à faire disparaître tous les Serbes douteux et influents. Parmi ceux-ci se trouvait le héros bien connu, l'haïdouk Stanoïe Glavache, qui fut nommé kr-serdar pour poursuivre les bandits. Souléïman, furieux qu'il n'eût pu arrêter H. Prodan, ordonna qu'on le lui amenât vivant ou

mort. Un détachement de Turcs arriva à Palanka, le mousselim invita Stanoïe à déposer ses pistolets. « Je ne les donnerai pas, j'en ai besoin pour moi ! » lui répondit-il, et il partit. Les Turcs se mirent à sa poursuite. Il se réfugia dans une petite forêt où il tua bon nombre de Turcs. Plusieurs fois, il fut entouré, et enfin, blessé et manquant de munitions, il allait succomber. Il laissa un Turc l'approcher et le tua de sa dernière balle : « Tiens ! tu tombes d'un coup, moi qui ai tant de trous sur le corps, je tiens debout ! » dit Glavache tout tranquillement. Mais il dut tomber aussi ; sa tête fut envoyée à Souléiman. Celui-ci, de suite, la fit placer devant le palais sur une haute perche. A cette époque, Miloche était en otage chez le pacha, comme garantie que les Serbes ne se révolteraient plus. Un gavase¹, montrant la tête de Glavache à Miloche, lui dit : « Mon knez, vois-tu cette tête ? C'est maintenant le tour de la tienne ! » « Depuis longtemps, j'ai jeté la mienne dans le sac ! répartit Miloche, celle que je porte n'est pas à moi ! » Cette fois, Miloche avait mûri son projet, et la révolte de H. Prodan lui montra bien trois choses : les Serbes avaient des armes et ne demandaient qu'à se soulever ; Souléiman pacha ne tenait pas sa parole et les Turcs redevenaient cruels ; et enfin, lui, Miloche, passait pour le représentant du peuple, les Serbes aussi bien que les Turcs comptaient sur lui. —

Avant d'abandonner l'année 1814, souvenons-nous du *Congrès de Vienne*, dont les séances furent ouvertes le 18 novembre 1814 et durèrent jusqu'au 9 juin 1815. Dans ce Congrès, accompagné de festins royaux, l'arbitraire et la faveur partagèrent les territoires, on ne

¹ C'était le domestique du pacha ou de son palais ; aujourd'hui c'est ainsi que s'appellent les domestiques dans les consulats en Turquie.

s'occupa pas des justes aspirations des peuples. La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, qui avaient formé la coalition contre la France, s'étaient déjà engagées par le traité de Chaumont (1^{er} mars 1814) à agir de concert, pendant une période de vingt ans pour « maintenir l'équilibre européen, assurer le repos et l'indépendance des Etats et empêcher les violations arbitraires des droits et des territoires étrangers, violations qui avaient désolé le monde pendant de si longues années ». Mais ces quatre souverains contractants n'avaient que le temps de nourrir leurs projets hostiles à la France ; les Affaires d'Orient ne devaient pas être discutées ni résolues au profit des peuples opprimés. Avant de voir ce qu'ils décideront à ce sujet, rappelons que, secrètement, Miloche réunit quelques Serbes, et à Toptchider (bois de Boulogne de Belgrade), le 8 août 1814, il composa une longue lamentation à l'archiprêtre Mathias Nenadovitch, alors en Autriche. Par cette lettre signée de Miloche, de dix voïevodes et de dix-sept fondés de pouvoir, on pria l'archiprêtre d'aller au Congrès exposer la terrible situation des Serbes dans laquelle le tsar les avait poussés « afin, surtout, de voir si réellement il pense à nous et s'il tiendra sa parole de nous délivrer. » L'archiprêtre ne put quitter Karlovtsi qu'en décembre ; le 15 décembre, il arriva à Vienne, et là, il perdit cinq mois et demi à visiter les ministres des quatre Puissances ! L'archiprêtre décrivit jour par jour ce qu'il avait fait ou plutôt ce qu'il n'avait pu faire depuis le 16 décembre ! Il est triste de lire la façon dont on le fit promener d'une chancellerie à l'autre. Le 20 décembre il déposa un memorandum pour le tsar, mais il ne put obtenir audience. Miloche pressa Nenadovitch et lui envoya une délégation ; mais les diplomates n'étaient pas du tout disposés pour la

cause des Serbes. A la fin de l'année (1814), l'archiprêtre insista auprès de la cour d'Autriche ; le chancelier le reçut et lui dit une foule de griefs contre la conduite « orgueilleuse » des chefs serbes, qui toujours poussaient les Serbes (il pensait à ceux d'Autriche) à se soulever ; enfin, il lui promit que l'empereur lui accorderait une audience. Ce fut le 5 janvier que François I^{er} reçut la délégation serbe ; après lui avoir longuement exposé sa « bienveillante attention » pour les Serbes dans le passé, il la leur promit pour l'avenir : de suite il « chargerait » l'ambassadeur à Constantinople d'intervenir auprès du sultan, pour faire cesser les cruautés dans le pachalik de Belgrade. De plus, il les engagea à rester à Vienne pour y attendre la réponse définitive ! L'archiprêtre insista de nouveau auprès du chancelier russe. Nesselrode, dès qu'il apprit l'audience, ci-dessus mentionnée, finit par dire à Nenadovitch que le tsar, déjà plusieurs fois a écrit au sultan, et que les Serbes n'avaient qu'à patienter ! C'était aux Turcs de le dire ! Miloche envoyait presque tous les jours des nouvelles plus tristes : au commencement de janvier on avait tué à Belgrade plus de cent Serbes, et plusieurs centaines dans d'autres villes, etc. Nenadovitch s'adressa à la chancellerie d'Autriche, on lui répondit que le sultan est favorable aux Serbes, mais que c'est Souléiman pacha qui fait des sauvageries ; il s'adressa aux Russes, ceux-ci lui répondirent que les Serbes devraient prier le patriarche de Constantinople d'intervenir auprès du sultan ! Au mois de février, nouvelles démarches inutiles auprès des représentants de l'Autriche et de la Russie ; les Anglais et les Prussiens, depuis longtemps, lui ont déclaré que leurs « souverains sont amis du sultan », était-ce donc une raison pour ne rien pouvoir faire en faveur des Serbes ? Au mois de mars, on sentit

que la fin approchait : Miloche lui fait savoir que Souléiman pacha poussait les Serbes à fortifier les forts, s'attendant à la guerre avec « la Moscova », qu'il gardait auprès de lui tous les knez avec Miloche, et qu'il demandait 3.000 Serbes choisis pour être décapités à la place des knez ! Quand Nenadovitch communiqua cette nouvelle inimaginable et réalisable seulement pour des Turcs, les fins diplomates, Boulgakov et Nedoba répondirent mot pour mot : « c'est tellement incroyable, que nous n'osons pas en parler au tsar ! » C'était le comble !

Le 18 mars, Miloche le pressa pour la dernière fois de lui donner une réponse définitive. Nenadovitch insista encore auprès des ministres autrichiens et russes, mais tous se contentèrent de lui répondre : « Viens demain ! » Alors Nenadovitch écrivit à ses amis de Belgrade : « Il n'y a rien à espérer ici. » Le 29 mars, il apprit que Metternich avait ordonné à tous les Serbes en Autriche de jurer de rester fidèles, et, s'ils ne voulaient pas jurer qu'ils fussent, de suite, mis à la frontière de la Turquie ou de la Russie. Enfin, le 23 avril, il apprit la révolte de Miloche, et le 27 il déposait une pétition au tsar, pour aider les insurgés serbes. On la laissa sans réponse ; l'empereur François I^{er} l'invita. A l'audience du 8 mai, Nenadovitch relata toutes les cruautés des Turcs et la nécessité de les combattre ; l'empereur l'écouta, lui parla, et lui dit surtout ceci : « Vous vous êtes de nouveau lancés dans l'eau, je doute que vous en sortiez ; je vous plains et vous souhaite d'aborder, car je sais ce que vous avez souffert. » Mais, quand on le pria d'aider les Serbes ou du moins de leur faire rendre les armes qu'on leur avait saisies en Autriche, l'empereur répondit : « Ah ! mais non ! vous voulez que je vous donne des fusils pour

tirer sur les Turcs ! » — « Non, pour nous défendre en attendant que Votre Majesté et vos alliés veniez à notre secours ». L'empereur ne sut que répondre, il ajouta : « Avez-vous vu le tsar Alexandre ? » — « Non, malheureusement nous n'avons jamais pu obtenir l'audience tant de fois souhaitée ! » Alors l'empereur laissa échapper quelques mots dans ce sens : « Quel diable est donc la politique ! Il croit que personne ne sait ce qu'il fait avec les Serbes ! Pourquoi ne pouvait-il pas vous recevoir ? Parce qu'il est chez moi ! » Nenadovitch profita de ce moment pour prier l'empereur de laisser les Serbes de l'Autriche sortir librement et aller en Serbie s'y battre : « Pourquoi pas ? Tu peux partir aussi, mais attends encore quelques jours, tu auras une réponse définitive. » Et de nouveau, il allait au ministère tous les jours ; on finit par refuser de le recevoir ; le conseiller Prénère lui dit : « Nous (Autriche) n'avons pas les armes des Serbes et ne pouvons rien vous donner ! » Le 28 mai, pour la dernière fois, il vit le prince Boulgakof : « La Russie ne peut rien faire pour vous, de crainte de vous compromettre ! » — « Mais nous craignons de mécontenter les Russes si nous agissons sans eux ! » s'empessa d'ajouter Nenadovitch. — « Ne craignez rien, la Russie connaît votre dévouement, mais pour le moment vous devez agir tout seuls. » C'est ce que les Serbes finirent par comprendre ! Miloche agissait et obtenait des succès ¹.

¹ A la suite de ces premières démarches auprès des souverains et des diplomates de 1815, ajoutons encore quelques mots. Kara-Georges de Khotin (Bessarabie, Russie ; v. n. p. 555), dans une lettre du 22 juin 1815 s'adressa au tsar Alexandre (et, par une autre au ministre Nesselrode), le priant d'intervenir en faveur des Serbes. Par cette lettre Kara-Georges exprime encore qu'il ne voulait rien entreprendre dans l'insurrection de Miloche « quoique invité à repasser dans la patrie, je n'irai pas

En ce moment, les souverains ne pouvaient songer à soutenir les « révolutionnaires » serbes ; ils avaient assez des Français et de Napoléon. Quand la Sainte-Alliance, composée de trois monarques, réussit à constituer ce qu'on appelait la *pentarchie* (Aix-la-Chapelle, 15 novembre 1818) ou l'union de cinq grandes Puissances (Russie, Autriche, Prusse, avec l'Angleterre et la France) ; elle établit comme règle de s'ingérer dans les affaires intérieures des Etats indépendants, lorsque, selon l'avis des Puissances, la situation serait un danger pour la paix de l'Europe. Et le prince de Metternich, en introduisant son « système » (si bien appliqué surtout de 1815 à 1822) avait pris comme devise de sa politique réactionnaire : « L'Europe fait aujourd'hui pitié à l'homme d'esprit et horreur à l'homme vertueux ! ¹ » Pourvu qu'à la fin du siècle,

sans votre permission ». Le porteur de cette lettre était Mladen Milovanovitch, il se joignit à Michel Tchardakli, tous les deux désignés pour les confidents de Kara-Georges (la lettre est publiée dans l'édition royale de l'Académie de Belgrade, XXXVII, p. 146-147). Mladen traversa Vienne le 24 juin et se dirigea sur Paris. Cela nous confirme la lettre de Gavril Nikolaïevitch, écrite à Zemlin (24 juin 1815) et adressée à Miloche (il faut rappeler que le même G. Nikolaïevitch, avec quelques Serbes de Zemlin, soutenait la cause nationale auprès des souverains à Vienne, à la fin de 1814 ; sept de ces documents sont publiés dans l'*Histoire de 1813-1815*, faite par le contemporain S. Miloutinovitch, Belgrade 1888, p. 462-486). Par sa lettre Gavril engage Miloche à écrire de suite à tous les souverains (coalisés) et par une mission leur expliquer de vive voix la terrible situation des Serbes. Le même nous apprend que P. Dobrignats et V. Voulitchevitch de Russie partirent à Vienne. Par une lettre du 25 juillet, Miloche et tous les knez demandent l'appui de l'empereur François I^{er}, et par une autre du 27, adressée à Dobrignats, l'autorisèrent à représenter les Serbes, avec M. Nenadovitch et St. Jivkovitch (Frères Petrovitch, *Matières pour l'histoire du royaume de Serbie*, t. II, p. 1-182).

¹ F. de Martens, *Traité de Droit international*, Paris, 1883, I, 176.

l'Europe devienne meilleure ! Cependant, on sait les dispositions hostiles où se trouvait alors la société occidentale par rapport à la réaction et en présence du désir des peuples d'obtenir la liberté politique, les occasions d'intervenir ne manquaient pas ; c'est surtout en Orient que la pentarchie se préparait à appliquer complètement sa politique d'intervention. Il est vrai qu'au Congrès de Vienne, il ne fut pas question du traité de Bucarest, mais on regardait jalousement la situation de la Russie en Orient. Le gouvernement russe connaissait le terrain et se contenta d'une simple note au mois de janvier 1815 pour rappeler l'attention des Puissances sur les excès commis par les Turcs contre les chrétiens, surtout contre les Serbes, et sur la nécessité de protéger les chrétiens en Turquie. « La cause des nègres a été portée au tribunal des souverains ; c'est en invoquant les mêmes principes que les chefs de la famille européenne ont le droit d'exiger de la Porte la cessation de tant d'atrocités. » Dans cette simple note, on découvrit que le tsar invoquait la qualité de protecteur naturel des orthodoxes, comme la France pourrait invoquer la sienne sur les catholiques ; alors, que resterait-il à l'Autriche, puis à la Prusse et à l'Angleterre ? Si l'on rentrait dans la discussion, le Congrès se dissoudrait, et les belles fêtes cesseraient pour toujours ! Alexandre, se basant sur le traité de K. Kaïnardji, proposa de déclarer, comme un droit de l'Europe, l'intervention permanente de la Russie en faveur des chrétiens en Orient ; Talleyrand avait pour instructions de placer l'empire ottoman sous la garantie de l'Europe ; Metternich considérait « cette garantie » comme un point essentiel pour les intérêts de l'Autriche ; toutes les Puissances étaient prêtes à s'opposer à la Russie en soulevant le principe

de l'intégrité de l'empire ottoman, justement à cause de l'équilibre européen ! — triste équilibre, qui donna à l'Autriche toute la contrée adriatique (des Croates et) des Serbes qui était à Napoléon, et qui soutenait l'esclavage des blancs, ainsi que la plus abominable boucherie en Europe ! Cependant, la Question d'Orient se préparait à entrer dans une nouvelle phase ! Les dissidences des Puissances (c'est toujours le commencement) ne devaient pas trop éclater ; on tomba d'accord pour ne pas délibérer ; tout se passa en conversations, et la Question ne donna même pas lieu à un protocole ! Peut-être, délibérera-t-on mieux devant la Crimée et à Paris ! En attendant de meilleurs jours, les immortelles idées de la France dissipaient les ténèbres en Occident, et les paysans serbes s'ennobli-saient par leur dévouement à la patrie, combattant les oppresseurs séculaires en Orient ! Puissent ces Serbes, qui ont la généreuse France si près du cœur, arriver aussi un jour à la victoire et rétablir leur belle Serbie, si longtemps déchirée et ensanglantée !

3.

Au commencement de janvier 1815, Souléïman pacha invita tous les knez à Belgrade, leur ordonna de lui rapporter toutes les armes cachées chez les Serbes et une forte somme. Parmi les knez se trouvait Miloche ; Souléïman pacha le garda en otage. Les knez partirent, mais les Serbes ne pouvaient rester impassibles et se laisser massacrer tous les jours. Aussi quelques knez et Serbes réunis à Roudovtsi ¹, décidèrent-ils *de se soulever*

¹ Parmi ceux-ci, citons : A. Loma, M. Drintchitch, L. Moutapa, M. Garachanine, Dobratcha, N. Lougnevitsa, l'archimandrite G. Pavlovitch, Voutchitch-Perichitch, etc. On prétend que

contre les Turcs, et d'offrir à Miloche de se mettre à la tête de l'insurrection. Miloche était encore enfermé à Belgrade, mais sachant bien que le pacha ne le laisserait pas longtemps en vie, il usa d'un stratagème pour se sauver et soulever le peuple. Il proposa au tchaïa¹, pacha Ibchir de racheter les Serbes esclaves, au nombre de soixante, contre cent bourses d'argent. Souléïman approuva mais se décidait difficilement à laisser partir Miloche chercher de l'argent. Pour plus de sûreté il lui donna son secrétaire (pissar) Demètre pour l'accompagner. De suite, Miloche mit en liberté 60 esclaves, et par des détours se dirigea dans sa famille cachée à Tsr-noutché. Dès qu'il y arriva, il réunit les Serbes et leur proposa de se soulever. Tous acceptèrent et prudemment se mirent à vendre tout leur bétail et à avertir tous les Serbes du pachalik et ceux de l'Autriche. Tous lui jurèrent de vaincre ou mourir ; pour combattre avec plus d'ardeur, quelques-uns proposaient de tuer leurs femmes et leurs enfants, afin qu'ils ne faiblissent jamais devant les Turcs. Heureusement, on n'alla pas si loin, car les femmes elles-mêmes donnaient d'héroïques exemples.

Déjà il y avait eu quelques escarmouches autour de Roudnik (par exemple, celle de Loma), mais le début officiel devait partir de Takovo.

C'est là que quelques centaines de Serbes vinrent écouter la messe le 11 avril 1815, le dimanche, jour des Rameaux. Tous jurèrent à Miloche de lui rester fidèles et de combattre les Turcs. C'est alors que Miloche,

ceux-ci, après avoir choisi Miloche, en qui ils avaient pleine confiance pour la réussite de leur projet, déclarèrent que s'il se refusait de se mettre à leur tête, ils le tueraient.

¹ Tchaïa = conseiller ; donc Ibchir était conseiller de Souléïman pacha.

après la messe, armé, et en riche costume de voïevode se plaça sous un chêne devenu historique, et tendant le drapeau déployé à Sima Pachtrmats, il prononça ces paroles inoubliables et qui électrisèrent tous les Serbes : « *Me voici, et avec moi la guerre contre les Turcs!* » ¹

En peu de jours, tous les Serbes du pachalik de Belgrade furent debout, et ils commencèrent des luttes héroïques, comme on en trouve peu dans l'histoire de tous les peuples. Vu notre but spécial, nous les esquisserons en quelques lignes.

Dès que Souléiman pacha eut appris l'insurrection des Serbes, il dirigea quelques centaines de Turcs et de Serbes sous la conduite du knez Axentie de Belgrade, croyant que celui-ci parviendrait à détourner Miloche de son entreprise. A Roudovtsi (frontière des départements de Belgrade et de Kragouïevats) la bataille fut livrée et les Turcs battus. Souléiman pacha dirigea alors 12.000 Turcs sous Ibchir pacha ; celui-ci s'achemina vers Roudnik, mettant tout à feu et à sang, et aboutit à Tchatchak, croyant dominer les Serbes. Mais Miloche, après avoir établi ses forces dans le Lioubitch, à gauche de la Morava occidentale, en confia la défense à son frère Jean ; lui partit à Paleje (Obrenovats) sur la Koloubara ; tandis que Militch délivrait Valievo, Miloche victorieux, prit le premier canon, qui fit la joie des Serbes. Il l'amena à Lioubitch, où les Serbes se battaient comme des lions. Raïtch

¹ A l'Exposition de 1900, le peintre serbe Paul Yovanartch, bien connu dans le monde artistique, a exposé un tableau représentant cette scène du soulèvement de Takovo. En même temps, le sculpteur serbe Georges Yovanovitch a exposé le monument de Miloche, que des Serbes ont élevé à Pojarevats. Miloche a aussi un monument élevé à Négotine.

préféra tomber à côté de son canon, plutôt que de s'en éloigner, et fit des prodiges de courage (29 mai 1815). Finalement, Ibchir pacha fut tué avec beaucoup de Turcs, le reste s'enfuit vers l'Albanie et la Bosnie. Les Serbes voulaient les poursuivre. « Laissez-les fuir ! si tous (les Turcs) voulaient en faire autant, je ne demanderais pas mieux ! » De même, il se montra clément envers les femmes et les blessés, assurant leur fuite sans danger ; ce fut une bonne inspiration de Miloche, car ceux-ci rentrés, chez eux, louaient sa générosité, et lui donnaient raison de combattre d'abominables oppresseurs ! Miloche gagna quelques canons et beaucoup de munitions ; les Turcs avaient tellement peur de son nom même, que sachant à chaque instant qu'il se déplaçait, ils abandonnèrent Kragouïevats, et bientôt tous les alentours de Roudnik. Miloche alors se dirigea sur Pojarevats, où les Turcs s'étaient fixés et l'attendaient. Il les dispersa et délivra la place ; ceux qui se rendirent furent accompagnés jusqu'à la frontière. Il fit de même en délivrant Kralievo, il fit accompagner les familles turques qui voulaient se rendre à Novi-Bazar, il profita de l'occasion pour envoyer de riches cadeaux à Adam pacha de ce vilâïet. Miloche lui expliqua que les Serbes étaient forcés de se battre contre leurs bourreaux, et le pria de le laisser faire ; le pacha fut enthousiasmé de la conduite de Miloche louée des Turcs qui quittaient le pachalik de Belgrade, et il encouragea Miloche à soutenir la lutte ! A ce moment, le vizir de Bosnie, Kourchid pacha, se dirigea contre Miloche, et son avant-garde sous Ali pacha (de Nikchitch) traversa la Drina, se fixant à Doublié. Miloche s'y dirigea, l'attaqua et gagna la victoire, le 14 juillet 1815. Ali pacha fut capturé avec beaucoup de Turcs, Miloche les laissa tous en liberté ; de plus, il introduisit sous sa tente,

Ali pacha, lui donna les plus riches costumes, puis après l'avoir bien fêté, il lui remit quelques cadeaux et le laissa partir. Ali pacha fut étonné d'une telle conduite de la part de Miloche, mais celui-ci ne perdait aucune occasion de gagner l'amitié des Turcs. Miloche pria Ali d'intervenir auprès de Kourchid pour l'empêcher de traverser la Drina, il lui expliqua que les Serbes n'ont rien contre le sultan, ni contre les Turcs, mais qu'ils sont contre Souleïman et ses janissaires. Ali pacha promit à Miloche d'agir auprès de Kourchid pacha et lui dit : « Si le sultan connaissait ton armée, il aurait donné à ton peuple toute la justice réclamée, seulement, fais attention, ne te fie pas à des rois étrangers si tu veux rester le maître de ta destinée, et tu devrais t'incliner auprès du sultan qui te ferait sûrement son vizir ! » Le 17 juillet, le grand vizir Marachli-Ali pacha de Roumélie quittait Niche, remontant la grande Morava ; le 27, il quittait Paratchine, se hâtant pour arriver à Yagodina le 29 juillet. Les Serbes l'attendaient sur la Belitsa (rivière de Yagodina) sous l'archiprêtre M. Nenadovitch, Voulitchevitch et d'autres. Miloche allait les retrouver, mais avant d'arriver, Nenadovitch lui fit savoir que Marachli pacha voulait conclure la paix ; Kourchid pacha de Bosnie invitait Miloche à venir, et à engager aussi des pourparlers de paix. Deux pachas à la fois voulaient donc conclure la paix avec Miloche ! Celui-ci se décida à aller voir Kourchid pacha ; pendant ce temps, il chargea son frère Jean d'entretenir les pourparlers avec Marachli ; il désigna rapporteurs : le knez M. Theodorovitch et le moine Néophite. Quand Miloche arriva à Lechnitsa, près de la Drina, prêt de la traverser, tous les commandants serbes furent étonnés de son audace. Sima Pachtrmats lui dit : « Maître, si tu veux mourir,

choisis, par ici, un arbre, montes-y, puis saute, mais ne porte pas ta tête au vizir ! Tu serais fou de partir chez lui ! » — « Bien, répondit Miloche, très calme, si je pars et finis bien ma besogne, puis reviens ici bien portant, qui sera fou, toi ou moi ? » — « Ni toi, ni moi, mais le vizir ! » A la même époque Ali aga Sertchesma, celui à qui Miloche s'était rendu en 1813 et avec qui il était pobratim, lui écrivait de venir sans crainte. « Je te protégerai ; si tu ne te mets pas d'accord avec le pacha, je te reconduirai sain et sauf hors du camp ¹. Miloche partit, accompagné de trois knez, A. Loukitch, P. Otachevitch et N. Siméounovitch. Arrivé à Zvornik, très fatigué, Kourchid pacha le reçut dédaigneusement : « Est-ce toi Miloche ? » — « Oui, c'est moi ! » — « Ce n'est pas possible ! On dit : Miloche à Tchatchak, Miloche à Pojarevats, Miloche à Doublé... Miloche partout ! Je te croyais un géant et tu pèses à peine 60 kilos ! » Il demanda à Miloche la cause du soulèvement ; celui-ci raconta les cruautés de Souléïman pacha. Kourchid promit d'en faire nommer un autre, d'obtenir l'amnistie pour tous les Serbes, pourvu que ceux-ci déposassent absolument toutes les armes. La dernière condition ne convenait pas à Miloche, il la refusa. Kourchid, furieux, se mit à crier ; Miloche et ses trois knez se voyaient déjà en danger. Mais Miloche savait garder son sang-froid : « Je t'offre mes armes de suite, mais pour celles du peuple, il faut que je retourne et que je m'entende avec lui. » Kourchid répondit : « Voila les knez, qu'ils aillent régler cette affaire avec ton peuple, tu dois rester chez moi ! » — « Je ne demande pas mieux, mais le

¹ On peut le lire en français dans le livre du Dr Cunibert, ancien médecin du prince Miloche, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, Leipzig, 1835, I, 121.

peuple ne croira jamais les autres comme moi ! » Les trois knez l'affirmèrent et alors le pobratim Ali aga intervint en faveur de Miloche ; pourtant Kourchid ne cédait pas. Alors Miloche parla franchement : « Nous sommes venus ici de confiance ; vous pouvez nous tuer tous, comme il y en aura toujours pour nous remplacer, le pire serait pour vous » ! Ali aga insista de nouveau auprès de Kourchid, et alla jusqu'à se fâcher ; enfin, Miloche fut reconduit à la Drina et son pobratim lui recommanda : « Désormais ne crois à personne, même à moi si je t'invite ! Notre amitié a vécu ! »

Maintenant, il ne restait que le grand vizir Marachli pacha, arrivé à Tchoupria. Aboutirait-on mieux avec lui ? Peut-être le sultan lui donna-t-il quelques instructions, car le ministre de Russie aurait dit à l'ambassadeur ottoman : « Qu'est-ce donc que cette guerre que vous faites aux Serbes ? Est-ce que la paix n'a pas été signée à Bucarest ? » Nous ne voulons pas réfuter la possibilité d'une telle question, mais il faut se rappeler que les Cent-Jours de Napoléon (20 mars 1815-22 juin 1815) n'étaient pas encore écoulés, et, en tout cas, que Miloche ne pouvait savoir si la Russie avait fait ou non quelque chose en faveur des Serbes. Ceux-ci se sont soulevés tout seuls, il sera juste de reconnaître toute la valeur de leur entreprise s'ils arrivent à réussir.

Le grand vizir Marachli ¹ invita Miloche à venir sans crainte, et pour plus de foi, il lui envoyait le chapelet avec lequel il priait toujours. Miloche partit et raconta ses griefs contre Souléïman pacha, sans oublier de dire que les Serbes obéiraient au sultan, si celui-ci voulait leur satisfaire quelques désirs, et « surtout leur laisser

¹ Avant l'arrivée de Miloche, Marachli avait déjà fait un compte rendu au sultan de ses pourparlers favorables avec les représentants serbes (*Spoménik*, XVII ; 132-136).

leurs armes ». Marachli l'écouta attentivement, et de suite parut bien disposé pour la cause serbe : « les Serbes veulent garder leurs armes ? qu'importe, du moment qu'ils seront les sujets loyaux du sultan. Gardez vos pistolets ; portez même, si vous le pouvez, des canons à la ceinture. Qu'à cela ne tienne ! si cela dépendait de moi, je vous mettrais tous en selle sur des chevaux arabes et je vous donnerais à tous pour vêtements des fourrures de zibeline ». Avec un pareil pacha les Serbes pensaient pouvoir s'arranger, vu qu'il leur accordait des armes, des chevaux et de riches habits, trois choses défendues aux raïas. Cependant, Miloche tenait à agir prudemment ; Marachli l'assura que le sultan satisferait à tous les désirs des Serbes, pourvu que ceux-ci prouvent leur obéissance au sultan. Après un assez longue délibération, Marachli et Miloche stipulèrent une paix verbale sous ces conditions :

1) Les Serbes laisseront arriver à Belgrade Tchourtchi pacha avec 7 ou 8.000 Turcs, et leur donneront la nourriture nécessaire ;

2) Les représentants serbes, avec les recommandations de Marachli, se rendront à Constantinople pour obtenir le firman ; Marachli attendra leur retour à Tchoupria ;

3) Les armées gardent leurs positions en attendant le firman, et

4) Marachli de suite engage Kourchid pacha à ne pas traverser la Drina.

Comme ces clauses de la paix provenaient d'une entente entre Marachli et Miloche, celui-ci se dépêcha d'envoyer une députation à Constantinople. Cette *première députation* depuis l'insurrection de Takovo, composée du knez, M. Theodorovitch et du moine Néophite, avait pour mission d'*obtenir le firman qui approuverait les clauses de la paix stipulée entre Marachli et Miloche.*

Kourchid pacha furieux attaqua les Serbes, ceux-ci le battirent et le forcèrent à repasser la Drina. De suite Kourchid écrivit à la Porte accusant les Serbes et louant Souléiman pacha ; Marachli fit de même, mais dans le sens contraire. Heureusement, la députation réussit auprès de la Porte et au bout d'un mois elle était de retour. Marachli fut autorisé à destituer Souléiman pacha et rentra à Belgrade¹ ; l'amnistie fut accordée aux Serbes insurgés.

Content d'une si prompte issue favorable, Miloche licencia ses troupes et décida avec ses amis d'envoyer une autre députation à Constantinople. Cette *deuxième députation* avait pour mission : *d'avertir la Porte que tout était fait selon le firman confirmant l'entente verbale, le peuple heureux en remercie la Porte*. Cette députation partie de suite fut composée du knez Axentie Markovitch et de l'archimandrite Méléntie Nikchitch. Marachli avait conseillé à Miloche d'envoyer la députation, il la fit même accompagner par ses hommes. Miloche comprenant tous les avantages qu'il pourrait tirer d'entretenir des rapports permanents avec la Porte, décida que le knez Axentie resterait à Constantinople. Ce fut le premier agent serbe accrédité auprès de la Porte ; Sava Liotitch et Jean Protitch lui succédèrent.

A Belgrade, Marachli pacha reçut Miloche et les knez serbes, leur posant la question : « Etes-vous les sujets soumis de l'invincible, très puissant et très clément padischah ? » — « Nous les sommes ! » répondirent les Serbes par trois fois à la question trois fois posée. C'est alors que Marachli offrit, à Miloche et aux knez

¹ C'est à ce moment que Yevrème, frère de Miloche (n. p. 566) fut mis en liberté après avoir subi d'atroces souffrances dans sa prison où il était enchaîné et privé de nourriture.

accroupis, d'allumer leurs tchibouks (longue pipe), — signe d'honneur, et les négociations furent entamées.

Souléiman pacha fut renvoyé de Belgrade et Marachli pacha lui succéda. Celui-ci fut dès lors le représentant du sultan et Miloche celui des Serbes. Quelle allait être la situation entre les Serbes et les Turcs? Elle peut se ramener à ces trois points :

1) Dans chaque fort et chef-lieu du département, il y aura un mousselim et un knez, pour juger en commun les contestations entre les Turcs et les Serbes ;

2) Le pacha et le knez détermineront la somme d'impôts à payer ; les Serbes seuls seront chargés de la répartition et de la perception (la skoupchtina divise la quotité en 12 départements, subdivisés en 110 arrondissements ; dans chaque village le maire avec les domatchins se mettent d'accord sur l'impôt à payer) ;

3) A Belgrade sera instituée une *Chancellerie du peuple serbe*, composée de 12 knez, un par département ¹. C'était une espèce de pouvoir administratif, représentant les Serbes du pachalik de Belgrade. Elle avait pour principale fonction de percevoir l'impôt des nahiés et de le remettre au vizir ; en outre, elle était la Cour suprême qui pouvait prononcer la peine de mort contre les Serbes criminels, mais, pour l'exécution, il était nécessaire d'avoir l'approbation préalable du pacha (= vizir) de Belgrade.

Les Serbes du pachalik de Belgrade se trouvaient dans cette situation à la fin de 1815 ; désormais, jusqu'en 1830, Miloche agira par la voie diplomatique pour consolider, élargir et légaliser les droits des Serbes du pachalik. La période des grandes guerres est close pour longtemps.

Avant d'aborder ces nouvelles époques, souvenons-

¹ Il y avait 12 départements dont voici les noms : Belgrade, Smederevo, Pojarevats, Yagodina, Tchoupria, Kragouïevats, Roudnik, Pojegasé, Oujitsé, Soko, Chabats, Valievo.

nous que Poretch fut jointe au pachalik de Belgrade à la suite de l'insurrection de Miloche, donc avant la fin de 1815 ; cette ile fut détachée en 1804 du pachalik de Belgrade et attachée à Ada-kalé (du pachalik de Vidin).

4.

La situation dans laquelle se trouvaient les Serbes du pachalik de Belgrade était des plus précaires et d'un caractère essentiellement personnel. Pour le moment, Miloche la jugea préférable à l'ancienne insécurité ; il l'accepta sans perdre de vue qu'il était très nécessaire de s'assurer un point, d'où il pourrait agir avec plus de sûreté pour l'avenir d'un peuple. Les Serbes restèrent sous la dépendance du sultan, mais leur position était tolérable ; les garnisons turques occupaient surtout tous les forts, mais les spahis ne devaient plus baser, brutalement, leurs droits sur le Koran et la force personnelle. Les Serbes du pachalik, fiers de pouvoir respirer un peu et espérer davantage pour la nationalité, commencèrent à employer de nouveau le mot *Serbie* à la place de *pachalik de Belgrade*. Miloche était le plus légitime représentant des Serbes demi-libres, c'est à sa personne que de 1815 à 1830 est liée la situation légale intérieure et extérieure du pays. C'est dans cet intervalle que se montre le double mérite de Miloche. Tandis que la Porte cherche l'occasion de ramener tout à l'ancien état, Miloche, même sans le secours du dehors, prend peu à peu tous les droits demandés à la Porte, avant que celle-ci se décide à les lui reconnaître. Il avait, en même temps, à lutter dans le pays contre les éléments intrigués suscités si facilement au commencement de sa carrière ; il apaisa tout, et vainquit surtout ceux qui demandaient des spahiliks et des classes. Déjà, dans

ces quelques lignes, on peut voir toutes les difficultés qu'avait Miloche, et si quelquefois dans sa politique intérieure, il a pris de faux chemins il est excusable : le patriotisme devait toujours lui souhaiter la victoire à l'intérieur et à l'extérieur. A l'intérieur, il passait pour le centre des Serbes unis, à l'extérieur pour le sauveur de la Serbie. Il devait compter avec tous les éléments et ne se baser que sur le peuple. Sa tâche fut lourde et pénible ; il l'a remplie, et sut gagner la reconnaissance des Serbes. Simple percepteur d'haratch (impôt) d'une petite province turque, Miloche créa un Etat autonome, le dota d'une dynastie et des principaux pouvoirs, lui permit de vivre, de prospérer et d'aboutir sûrement à l'indépendance, même à l'élargissement des anciennes frontières du pachalik de Belgrade. Miloche était à peine lettré, mais il avait le génie d'un homme d'Etat ; c'était un paysan, mais il mérita la couronne de prince.

Miloche s'assura bien vite que Marachli pacha, installé dans le fort de Belgrade, n'agirait plus en faveur des Serbes. Entre Miloche et lui existait un *modus vivendi* ; mais, que de choses survenaient tous les jours entre les Serbes et les Turcs qu'on ne pouvait toujours laisser se régler arbitrairement et en faveur des Turcs ! De plus, Marachli se montra bientôt disposé à soumettre complètement les Serbes et à se détacher de la Porte ; les janissaires déchaînés de Constantinople l'appuyaient, et les Turcs, encouragés par le pacha, recommencèrent leur ancien jeu de poursuivre et d'exploiter les Serbes. Aussi, Miloche fut-il forcé de demander le firman qui légaliserait la situation des Serbes.

Au printemps 1816, Miloche envoya une *troisième députation* à Constantinople. Sa mission était d'expli-

quer les désordres que les Turcs suscitent de nouveau dans le pachalik, et de demander *la confirmation, par firman, des droits des Serbes basés sur le projet de la paix d'itchko, 1806, ou sur la clause 8 du traité de Bucarest*. La mission de cette députation était donc très importante, aussi fut-elle composée du frère de Miloche, Jean, et du knez V. Voulitchevitch. D'après la requête de Miloche à la Porte, datée du 29 juin 1816¹, ses demandes peuvent se réduire à ces cinq points :

1/ La Porte déterminera le somme totale que le peuple devra donner au sultan et au vizir (pacha de Belgrade) ;

2/ De même, elle déterminera une somme annuelle que le peuple devra payer pour les biens concédés à vie (*malitchane*)² ;

3/ Moyennant une somme à déterminer, elle concédera aux Serbes les ponts du Danube et de la Save ;

4/ On déterminera une somme d'impôts sur les troupeaux (*tchibouk*) ;

5/ Les nahiés d'Oujitsé, Pojéga, Soko et Chabats, joints à ceux du pachalik de Belgrade, paieront en commun l'haratch (impôt personnel) et le mirie (espèce d'impôt foncier).

A Constantinople, le grand vizir reçut avec amabilité la députation ; il délivra 70 Serbes esclaves, mais

¹ Frères Petrovitch, *l. c.*, II, 43-44.

² Nous avons donné une vue d'ensemble sur la situation agraire et financière de l'empire ottoman (p. 311). A l'époque où nous sommes, les biens *moukadès* (considérés la propriété du sultan, qui peut les concéder en jouissance temporaire), et *malitchane* (biens du sultan, mais qu'il concède à vie) n'ont plus leur sens primitif : les anciens bénéficiaires n'existent plus et les revenus de ces biens sont envoyés au sultan, mais, tandis que les moukadès sont donnés à ferme (le fermier en maître absolu exploite le sol et ses habitants), les malitchanes ne sont pas affermés et le knez prélève une contribution qu'il envoie au vizir.

pour le firman la remit « à demain ». Les envoyés ne se fatiguaient pas d'aller chaque jour auprès du vizir, et de là, auprès de l'ambassadeur de Russie; cela menaçait de durer longtemps. Le vizir, n'osant pas les renvoyer, trouva un stratagème des plus simples. Il leur dit un jour : « Voici tous vos désirs réalisés par ces dépêches que j'envoie de suite à Marachli. » Enfin ! Les envoyés le remercièrent et se mirent en route avec le tatar (courrier) de la Porte. Arrivés à Belgrade, Marachli leur dit qu'il n'y avait rien, dans ces dépêches concernant les Serbes ! Quelle déception ! Les knez pas plus que le peuple ne pouvaient croire qu'ils avaient été trompés ; quelques-uns commencèrent à faire des reproches à Miloche, et lui demandèrent de se soulever de nouveau. Miloche qui connaissait bien la situation, et surtout la possibilité de voir tel membre de la Sainte-Alliance venir les « apaiser » et les faire rentrer dans « l'ordre légitime », les en dissuada. Ceux-ci ne tardèrent pas à l'accuser d'être d'accord avec Marachli pacha. Il y a des moments où l'on doit tout entendre et toujours savoir attendre. Quelques Serbes se révoltèrent ; Marachli découvrit le complot et fit décapiter trois knez. De plus, il réclama de Miloche qu'il fit déposer toutes les armes ; la conduite de la Porte envers les Serbes lui fit comprendre sa faiblesse en même temps que la possibilité de se proclamer le maître du pachalik. Alors il ne tarda pas à provoquer les Serbes : les Turcs les empêchaient d'aller aux églises, les poussaient à des corvées, donnaient des noms serbes à leurs chiens, etc., quelques meurtres même ne tardèrent pas à être signalés. Marachli suscita encore quelques jalousies du côté des knez contre Miloche, il intrigua si bien, qu'il mérita réellement son surnom de « tendeur de pièges ». A la skoupchtina d'avril (1816)

à Belgrade, Miloche accusa Molère, président de la Chancellerie, d'avoir dit au pacha que « les Serbes déposeraient leurs armes si Miloche le voulait ». Les Serbes en furent indignés; Miloche ajouta : « J'étais votre chef, maintenant reconnaissez Molère pour tel ! » et il quitta l'assemblée. Tous se mirent contre Molère, qui fut condamné à mort, et — le pacha le fit exécuter. Il arriva la même chose au mois de juin (1816) avec l'archevêque Méléntie de Chabats. L'année suivante, 1817, fut plus pénible pour Miloche. En dehors des intrigues de l'Autriche, qui excitaient quelques émigrants serbes contre Miloche¹, la même année au mois de juin, Kara-Georges rentra en Serbie, et se cacha chez son parent, le knez V. Voulitchevitch à Smederevo. Kara-Georges, lié avec les hétéristes grecs, se disposait à soulever tous les Serbes avec toute la péninsule chrétienne; Miloche ne partageait pas ses idées, il préférait, pour le moment, rester tranquille et ne pas risquer le peu qu'on avait gagné. La Porte apprit les relations de Kara-Georges; aussitôt Marachli, avec des menaces, exigea que Miloche lui apportât la tête de Kara-Georges. Miloche en fit avertir Kara-Georges, lui conseillant de traverser le Danube. Mais Marachli ne tarda pas à se diriger sur Smederevo avec 1.000 Turcs, profitant de cette occasion pour tout saccager et approcher la réalisation de son projet. Comme Miloche se

¹ Miloche apprit à temps les intrigues, notamment celles de l'Autriche. Le représentant de Miloche à Bucarest, Michel Guerman, par sa lettre du 9 janvier 1817, en avertit le général lieutenant Bahmetov, consul de Russie, lui désignant comme complices de l'Autriche contre l'Etat actuel en Serbie : M. Milovanovitch, Y. Nenadovitch, Kara-Markovitch, Plakitch et quelques autres; par sa lettre du 22 janvier 1817, Guerman en avertit aussi l'ambassadeur russe à Constantinople, le prince Stroganof (*Spomenik*, XXXVII, p. 150-152).

disposait à insister auprès de Marachli pour qu'il n'y allât pas, le momak (domestique) de Voulitchevitch lui apporta la tête de Kara-Georges. Il avait été tué, pendant son sommeil, dans la nuit du 12 au 13 juillet. Miloche et Lioubitsa en furent très émus et tout attristés, mais ils ne pouvaient rien contre la triste réalité. La tête de Kara-Georges fut envoyée à Constantinople et exposée devant le sérail avec cette inscription : « Tête du célèbre chef des haïdouks serbes, le nommé Kara-Georges. » Miloche fit enterrer son corps à Topola ¹.

5.

L'année 1817 devait marquer une nouvelle époque dans la vie de Miloche.

La skoupchtina de Belgrade composée de 29 membres, parmi lesquels deux métropolités (Agathanguel de Belgrade et Guerassime d'Oujitsé), par son adresse du 6 novembre, à titre de reconnaissance, *offrit la dignité de gospodar et de knez* ² à Miloche, le priant « de le conserver à vie et dans sa famille, de telle sorte que celui qui lui succédera sera désigné par son testament. » Les

¹ La triste fin de Kara-Georges a donné lieu à différentes interprétations ; on est allé jusqu'à en rendre Miloche responsable. Nous n'entrerons pas dans ces détails que, du reste, on peut trouver en français dans le beau livre de Saint-René Taillandier, *La Serbie au XIX^e siècle*, Paris, 1872, p. 211-218. Cependant, nous tenons à mentionner, à notre propre surprise, que l'Académie de Belgrade a publié dans son *Spomenik*, XXI, en 1893, *La biographie du prince Miloche, racontée par lui-même* ; là, à la p. 15, on trouve que Miloche a avoué son crime le justifiant par les circonstances.

² La signification de ces mots est expliquée à la p. 100. Comme, à cette époque, il y avait encore des maires qui portaient le nom de knez, remplacé partout aujourd'hui par celui de kmet, Miloche portait le titre de *knez suprême*.

membres de l'assemblée le firent « au nom de tous leurs frères », — la dynastie était fondée. La skoupchtina de Kragouïevats revint sur la décision de celle de Belgrade par l'adresse du 17 janvier 1827. Elle était composée cette fois des deux frères de Miloche, Yovan et Yévrème, et de 495 membres ; tous signèrent l'adresse « au nom de nous tous, de tout le peuple absent et de tous les frères qui se réuniront ¹. »

Par l'acte de la skoupchtina du 6 novembre 1817, Miloche fut désigné prince et sa dynastie était fondée. Mais Miloche sentait bien que pour que cet acte eût toute sa valeur politique, il devait être reconnu, avant tout, par le sultan. Or, les Serbes de même que Miloche, tenaient cet acte secret. Miloche devait agir prudemment. Il n'osait pas en demander la confirmation directement au sultan ; Marachli cherchant de plus en plus à diminuer le prestige de Miloche excitait les Serbes (knez) contre lui ; il invitait les knez à Belgrade et leur disait : « Qu'avez-vous besoin que Miloche gouverne sur tous, du moment qu'à chacun de vous je procure un titre et que vous régnerez en maître chacun dans votre nahie ? » Miloche, pour se maintenir, décida la même année : que les chefs des départements seront désormais payés par le trésor. De cette façon, il subordonna tous les chefs et délivra le peuple des corvées et des vexations des préfets. Ainsi, en vertu de la décision du 6 novembre, Miloche agissait en maître et tenait à l'organisation étatique. De suite, il nomma des fonctionnaires dans les départements, arrondissements et villages ; il s'entoura d'un conseil de notables ; il créa les premiers tribunaux dans les chefs-lieux de

¹ Ces deux adresses se trouvent réimprimées dans le XXXI *Spomenik* de l'Académie royale de Belgrade, 1898, p. 153-163.

départements (chaque tribunal fut composé d'un président, de deux juges et d'un greffier ; ces tribunaux jugeaient en deuxième instance, car ceux des villages jugeaient en première instance) ; la Chancellerie (du peuple serbe) resta sous le nom de Grand Tribunal (Cour de cassation) ; il créa des écoles, rétablit les églises et ordonna de laisser se servir des cloches librement. Miloche garda le pouvoir suprême. C'est ainsi que l'illettré Miloche esquissa la première organisation de son Etat, créa une autonomie de fait, qui n'eut à subir aucune atteinte de la Porte.

Jusqu'en 1818 Miloche vécut à Tsrnouché ; à partir de cette année, par décision de la skoupchtina tenue au monastère de Vratchevnitsa, il choisit Kragouïevats pour siège, et plus tard pour sa capitale ; il avait aussi des palais (dvor) à Pojarevats, Belgrade et Topchidère, où il séjournait de temps en temps. Il ne venait à Belgrade que lorsqu'il avait besoin de voir Marachli pacha. Celui-ci siégea toujours dans la citadelle qui fut formidablement fortifiée surtout en 1820 (en réalité il rattacha les deux citadelles qu'on distingue aujourd'hui en haute et basse).

Avant d'aborder le chapitre qui nous montrera l'action diplomatique de Miloche pour aboutir au firman de 1830, voyons ce qui se passa dans le Monténégro depuis 1814, moment où nous l'avons laissé. On sait que cette année, par la volonté du tsar Alexandre, les Monténégrins durent renoncer à réaliser leur jonction avec leurs frères des bouches de Cattaro, votée par leurs représentants à Dobroti, le 29 octobre (10 novembre) 1813. Ce fut une vraie douleur pour tous les Serbes, une déception à laquelle ils ne s'attendaient

pas venant du tsar. On sait que l'Autriche ne voulait pas voir la délivrance des Serbes, ni leur Etat libre, et c'est pourquoi, ne pouvant rien contre le Monténégro, elle insistait pour lui barrer la sortie sur la mer ¹. On verra cette politique de l'Autriche soutenue même de nos jours. Malheureusement, tant de luttes empêchèrent le peuple de cultiver ses rochers déjà si peu fertiles, et, en 1816, se déclara une telle disette que le prince-métropolitte Pierre I^{er} Petrovitch se trouva dans une pèni-

¹ Le traité de délimitation entre l'Autriche et le Monténégro fut signé à Lositsa, le 23 novembre 1820, et (d'après Brunswik, *l. c.*, p. 36-38) le voici :

« Intervenues de la part de Son Excellence, le métropolitte Pierre Petrovitch, Prince et Primat du Monténégro, etc. Conformément au solennel acte de cession stipulée à Tsetigné le 7/19 juin 1820 entre ledit Monseigneur, le Métropolitte du Monténégro, d'un côté, et entre Monsieur le Cap. Chevalier de Caboge, envoyé de l'Im. R. Gouvernement général de toute la Dalmatie, de l'autre côté, on l'effectua à la souscrite commission composée de Messieurs le commissaire de cercle Liepostilli, le Receveur Dimariolo, l'Ingénieur Vittoleschi et le Député confinier Raffaëlli. Cette commission fut envoyée de Monsieur le Conseiller du Gouvernement et Capitaine de cercle de Paitoni qui agit au nom et de la part dudit Gouvernement général. Les chefs du Monténégro nommés ci-dessus, firent passer ladite commission par tout le territoire de Lositsa et lui ont déclaré, qu'ils ont eu et qu'ils ont encore l'intention de le lui consigner formellement, comme ils le consignent par cet acte ; et la commission déclara qu'elle le reçoit comme elle l'a en effet reçu en toute forme valable et légale en passant par tous les points et en les visitant. Les partis étant parfaitement convenus de cela, on passa d'un accord réciproque à établir les termes stables aux points et aux endroits déclarés par l'acte de la solennelle cession mentionnée, et l'on grava alors les signes de la croix en roches aux points suivants : N^o 1. Dans une roche qui touche presque le chemin de la *Trinité* au delà de la rivière de Grahovo, c'est-à-dire, avec le milieu de la rivière, pendant que cette roche se trouve du côté de Scagliari. N^o 2. Dans une roche qui en ligne droite avec la première se trouve en haut sous la montagne inculte laquelle

ble situation : il se vit forcé de se séparer d'un certain nombre de ses sujets, faute d'argent pour leur procurer de la nourriture. Il s'adressa à Miloche et le pria de recevoir quelques familles ; Miloche, très chaleureusement lui répondit : « J'ouvre mon cœur à tous mes frères et je les accepterai toujours » (26 septembre).

Pour la même raison, Pierre I^{er} s'adressa plusieurs fois au tsar, enfin, par une lettre du 8/20 mai 1817, il lui envoyait 800 hommes qui furent installés à Odessa ; « de cette manière, écrivait-il tristement, l'étranger ne profitera pas de leurs bras ». ¹ Le prince Pierre I^{er} demanda à plusieurs reprises au tsar de lui servir la

roche est nommée *Buratow Marmor*. N° 3. Dans une roche au-dessus de l'eau dite *Vise Jezera* qui pour cela reste comprise dans les confins de Lositsa. N° 4. Dans une roche nommée *Mircevina* sous le pied de la montagne inculte. N° 5. Dans une roche dite *Na Gunno* de Lositsa qui va en ligne droite des autres sous la montagne. N° 6. Dans une roche sur le *Veglie Groblie* nommée aussi *Pod Groblie*. N° 7. Dans une roche nommée *Xavorow Kom* qui va en ligne droite vers le sommet de la montagne *Gorasda* qui partage les confins entre les Scagliari et les Zapponi, et reste par conséquent entre les confins de Lositsa.

Après cela le Secrétaire national et les chefs du Monténégro garantirent et garantissent que la première marque ait été appliquée à la rivière de Grahovo, et que toutes les autres soient correspondantes aux indications des confins dudit acte de cession, auquel ils veulent qu'on se rapporte tout à fait, ainsi qu'au dessin fait du chevalier de Caboga, en s'obligeant à rectifier les termes qu'on vient d'indiquer selon lesdits instruments, s'ils ne sont pas en tout et partout analogues. La commission intervenue de la part du Gouvernement impérial royal, ou de Monsieur le capitaine de cercle accepte une telle condition et non pas une autre, c'est-à-dire, que lesdits chefs doivent garantir, comme ils garantissent que les termes mis aujourd'hui seront respectés et observés de la part des Monténégrins, sans pouvoir jamais contrevenir. »

¹ Cette lettre est reproduite en français, par B. Brunswik, dans son *Recueil*, etc., p. 33-36.

pension annuelle de 1.000 ducats, ordonnée par le tsar Paul I^{er}, mais Alexandre ne voulut pas en convenir, et, dès 1804, l'année où le gouvernement du Monténégro avait déclaré ne dépendre de personne, ni de la Russie, il cessa de la lui envoyer. Ce n'est que le tsar Nicolas I^{er} qui enverra les subsides retenus depuis dix-sept ans, et soulagera la misère des sentinelles, éternels combattants. Ceux-ci eurent à lutter encore contre les Turcs de leur voisinage en 1819-1820 et en 1828-1829, repoussant toujours leurs ennemis. Peu après le prince métropolite tomba malade, et s'éteignit le 18 octobre 1830 dans sa 81^e année. Il est resté en grande estime chez les Monténégrins, et ils jurent sur le nom de ce prince ; l'église serbe l'honore, comme saint, le 18 octobre de chaque année. Son neveu, l'évêque *Pierre II Petrovitch* (1830-1851) lui succéda (désigné par le zbor de 1823) ; c'est un des plus grands poètes serbes. Rappelons que ce fut lui le dernier prince-métropolite. C'est un fait caractéristique de voir l'Autriche, fidèle à son rôle envers les Serbes, intriguer au Monténégro. Elle s'efforça d'abord, par tous les moyens, de gagner le feu prince Pierre I^{er}, mais celui-ci, Serbe dans toutes ses actions, ne s'oublia jamais. Lors de la délimitation de 1820, les plénipotentiaires autrichiens, moyennant une forte somme, demandaient la concession de certain territoire, le prince leur répondit : « Ces rochers nus et froids que vous voyez, je ne les céderai pour aucune fortune de ce monde, car, ils sont imprégnés de sang héroïque et le ciel même en pleurerait, si je les cédaï. » Après sa mort, l'Autriche pensait avoir plus de chance de réussite. Elle suscita le gouvernador Radonitch contre Pierre II ; mais ne pouvant rien trouver contre celui-ci, il choisit cette « raison » : « La maison de Petrovitch a régné assez

longtemps, maintenant il faut une autre maison ». Mais les Monténégrins de cette époque, comme de nos jours, fiers de la dynastie Petrovitch, répondirent : « Nous ne voulons pas qu'une autre maison nous gouverne ; quand il n'y aura pas de fils chez les Petrovitch, eh bien, leurs filles nous gouverneront. »

6.

La période de 1817 à 1830 est celle pendant laquelle Miloche employa tout son esprit pour réaliser par la voie diplomatique, une principauté qui n'existait « que dans le cœur des Serbes » comme le dit fort bien S.-R. Taillandier (*l. c. p. 221*). Pour arriver à son but, il ne perdait rien de vue, mais les circonstances étaient bien difficiles pour lui. Cependant, il dirigea son action vers trois points : vers Marachli pacha, le représentant du sultan à Belgrade, vers A. Stroganof, ministre de Russie à Constantinople, et par ses envoyés vers la Porte. Les pourparlers n'avançaient pas vite car Miloche ne savait ni lire, ni écrire, les voies de communications étaient très primitives, dans le pachalik de Belgrade il n'y avait pas de représentant étranger ; seul Marachli y était, et lui ne cherchait qu'à restreindre l'autorité chaque jour grandissante de Miloche.

Dans ces conditions, l'intervention de Stroganof était des plus utiles à Miloche. Le ministre russe ne tarda pas et à plusieurs reprises de rappeler à la Porte qu'elle n'a pas encore rempli l'engagement pris lors du traité de Bucarest. De plus, Stroganof ouvrit une véritable correspondance avec Miloche par la voie du représentant de celui-ci, Michel Guerman, à Bucarest. Le point de départ fut la plainte de Miloche (donc, écrite par M. Guerman) contre Marachli, l'accusant d'avoir fait disparaître le firman confirmant les droits

des Serbes, qui avait été apporté de Constantinople par la troisième députation. Stroganof, par sa lettre du 15 février 1817 (à M. Guerman), conseille la patience à Miloche et lui promet de connaître la vérité. Nous savons déjà que le vizir n'avait donné aucun firman en faveur des Serbes. Stroganof, par sa lettre du 15 mars, conseilla de nouveau la patience à Miloche, qui « obtiendrait sûrement le firman désiré ». Ces deux lettres ne parvinrent à Miloche, alors à Kragouïevats, que le 4 juin. Dans cet intervalle, il avait fait une faute diplomatique : à l'instigation de Marachli, il avait signé un acte de reconnaissance au sultan, le remerciant de sa bienveillante attention envers les Serbes ! Par cet acte, Miloche avait espéré être plus en faveur auprès de la Porte et agir plus efficacement en faveur de son peuple. Ce fut tout le contraire ! De suite, Stroganof écrivit à Guerman : « Comment voulez-vous que j'agisse en faveur des Serbes, alors qu'on vient de me montrer l'acte par lequel Miloche déclare que le peuple est content de la paix dont leurs ancêtres n'ont jamais profité », etc. Aussi, Stroganof déclara-t-il ne plus vouloir agir tant qu'on ne lui enverra pas tous les actes échangés avec la Porte, depuis Kara-Georges ; il ajoutait que Miloche devait avant tout suivre ses conseils. Mais Marachli, de son côté, au printemps de 1818, poussait Miloche à aller en personne à Constantinople remercier le sultan ! Miloche, de nouveau, pria Stroganof d'appuyer les réclamations serbes auprès de la Porte. Celui-ci, dans sa réponse du 15 juin 1818, demanda de nouveau copie des actes. Miloche la lui envoya et le pria d'insister auprès de la Porte pour faire reconnaître la dignité de prince dans sa famille. Stroganof, le 2 janvier 1819, lui répondit franchement : « Il faut d'abord chercher les droits du peuple ! » En

ce moment, Marachli pacha répandit la nouvelle que les souverains (de la pentarchie) ont décidé de laisser les Turcs « réintégrer les Serbes dans l'ordre légitime ! » Stroganof, le 1^{er} février 1819, tranquillisa Miloche, lui déclarant que la nouvelle est fausse. Mais quand quelques Turcs commencèrent à piller aux environs de Kragouïevats, on les représenta comme l'avant-garde d'une grande force turque qui arrivait. De nouveau, le 2 août 1819, Stroganof dissipa ces nouvelles insidieuses, conseillant Miloche : « Si réellement quelque troupe entre en Serbie, protestez auprès de Marachli, envoyez une députation à la Porte, et m'en avertissez en même temps ; puis alors, vous verrez si la Russie permettra qu'on maltraite les Serbes. » Au reçu de cette lettre, Miloche, le 20 août, répondit, priant Stroganof de correspondre directement ; il se plaignit qu'on fortifiait la citadelle de Belgrade et qu'on complotait contre sa vie en Autriche et à Constantinople, Stroganof lui expliqua, dans sa lettre du 16 septembre 1819, que la forteresse subit des réparations, car elle tombe en ruines ; quant au complot, « ce sont ceux qui, sans doute, désirant obtenir ou votre confiance, ou de l'argent, répandent ces nouvelles. » Pendant ce temps, Miloche aboutissait auprès de Marachli : celui-ci s'engageait à obtenir pour Miloche le firman lui confirmant le titre de prince, à condition qu'il renonçât à demander des droits pour le peuple ! Miloche croyait qu'en obtenant d'abord son titre de prince, il pourrait ensuite agir plus facilement pour les droits, car alors, il s'interposerait directement entre le peuple et la Porte. Stroganof était furieux, et le 1^{er} décembre 1819, il écrivit à Guerman et à Miloche, insistant de nouveau pour ne pas agir dans ce sens : « Je vous en prie, ne faites pas une faute comme celle de 1817, où une simple dé-

claration de loyauté m'a empêché de faire quoi que ce fût pour la Serbie. Aujourd'hui, la Porte tend à vous accorder le bérat de prince, pour manquer ensuite à tous ses engagements et, de plus, éloigner la Russie de vos affaires. Quelles sont les intentions de notre tsar, quand il protège la Serbie ? La réponse est claire et simple : par l'exécution de l'article 8 du traité de Bucarest, assurer la paix et la prospérité aux Serbes », etc.

Miloche enfin se décida à renoncer à la reconnaissance de son élection ; vu le temps employé pour correspondre et l'impossibilité de s'en rapporter aux envoyés que le vizir avait si bien trompés lors de la troisième députation, il résolut d'agir autrement. Il trouva que le mieux serait de prier la Porte d'envoyer un commissaire en Serbie, qui examinerait la situation et recevrait les désirs du peuple serbe. De cette façon, Miloche comptait déjouer aussi bien Marachli que la Porte ; il ne voulait plus croire en personne, et il était sûr de combattre et de vaincre par ses ruses celles de la Porte, sans oublier de se servir du « passe-partout d'or » (selon l'expression même de Miloche) pour ouvrir le cœur des Turcs. Il en fit avertir Marachli (par Tchéléche) ; celui-ci lui répondit, le 8 mars 1820, déclarant que la lenteur de la Porte provient de lui (Miloche) qui déjà aurait dû se rendre en personne auprès du sultan ou lui envoyer quelqu'un de sa famille. Miloche fit savoir à Marachli qu'il avait déjà envoyé son frère Jean (à la troisième députation) et lui dit, cette fois, catégoriquement : « Venez chez moi, ou j'irai chez vous pour nous entendre et prier la Porte, au nom du peuple, d'envoyer quelqu'un examiner la situation du peuple et présenter ses requêtes à la Porte. » Le 12 mars 1820,

Miloche écrivit à Tchehaïa beg : « Voici déjà quatre ou cinq ans que je vous prie de régler la situation du peuple.... Les knez et le peuple me demandent de leur rendre compte de ma mission, je ne sais plus que leur dire. Je vous en prie, terminez enfin cette affaire vous-même, et avertissez-moi aussitôt, afin que je puisse le dire à tous. Si vous ne voulez pas terminer, invitez vous-même le peuple et dites-lui ce qui vous plaira ! » Mais ni Marachli, ni Tchehaïa ne lui répondirent. A leur silence, Miloche comprit qu'à la Porte, ils n'avaient jamais rien fait en faveur des Serbes, et que ses lettres avaient été déchirées au furet à mesure de leur arrivée ou peut-être entassées l'une sur l'autre. Il se décida à agir sans Marachli, mais, le 15 mars 1820, il lui écrivit pour la dernière fois : « Voulez-vous appuyer ma demande d'un commissaire, ou, avec moi, venir écouter les désirs du peuple ? » Cette fois, Marachli répondit qu'il soutiendrait Miloche afin qu'il obtint un commissaire. Et le 2 avril, Miloche pouvait montrer une lettre de recommandation de Marachli pour la Porte.

Stroganof, par sa lettre du 20 avril 1820, conseilla à Miloche de lui exprimer tous les désirs du peuple, mais de ne pas cesser de payer le tribut ; il ne doit pas invoquer l'appui de la Russie, auprès de la Porte « afin de faire croire à la Porte qu'elle peut seule arranger vos affaires ». Le 15 avril, Stroganof conseilla encore à Miloche de ne pas envoyer son frère dans la députation ; Miloche, le 3 mai, lui répondit que trois envoyés étaient partis pour Constantinople, ce sont les nommés : Paul Stretenovitch, Georges Popovitch et Sava Liotitch ¹

¹ Ce dernier selon le *I. c.* des frères Petrovitch (I, 51) ; selon Nil Popov, c'était Léontievitch (I, 140). Celui-ci était aussi parti à Constantinople, mais pour éviter tout soupçon il ne se présenta pas comme envoyé de Miloche, aussi servit-il de lien entre

Miloche terminait sa lettre en disant : « Je confie mon sort et celui de mon peuple las de souffrir à notre auguste protecteur, pour lequel le peuple verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang ; quant à la direction de la mission, je m'en rapporte à votre sagesse. » *La quatrième députation* avait pour mission *de demander un commissaire, qui serait autorisé à venir entendre les désirs et les requêtes du peuple, et les exposerait dans un écrit qui serait porté au sultan.*

Les envoyés arrivés à Constantinople déposèrent leur acte à la Porte, le 7 mai, sans avoir vu Stroganof. Celui-ci étonné écrivit à Miloche : « De cette façon, la Porte pourra par le firman satisfaire seulement deux ou trois points de votre requête, après quoi elle vous forcera au serment de fidélité, puis dira à la Russie que les Serbes l'ont voulu ainsi et sont contents ! » Stroganof crut que les envoyés serbes allaient lui apporter tous les documents nécessaires pour qu'il en fit un memorandum. Il n'en fut rien. Le 12 mai seulement, un des envoyés, Léontiévitch le visita, mais il ne put lui fournir aucun des renseignements nécessaires. Quelques jours se passèrent ainsi. Guerman avertit Miloche que Stroganof était mécontent de lui et de ses envoyés. Le 15 mai, Miloche envoie une longue lettre à Stroganof directement, le priant de soutenir la cause des Serbes ; « par la copie de notre acte déposé à la Porte, vous verrez les désirs des Serbes, qui embrassent les droits, les privilèges et ce qui est nécessaire à l'organisation gouvernementale basée sur les mœurs et l'utilité de

Stroganof et les envoyés serbes. Pour la même raison, afin d'éviter le soupçon des Turcs, Miloche « ordonna » que le knez de Yagodina, Demètre Georgevitch, tombât malade et allât à Mehadie se soigner ; il y partit avec son secrétaire Anta, et ils nouèrent des relations avec le consul russe de Bucarest, Kirikov.

toutes les classes sociales du pays » ; de plus, il l'ins-
truit « qu'en dehors des garnisons turques dans les
palanki ¹, il y a des familles de Turcs autour de Soko ;
ils sont au nombre de 6 à 7.000 libres de toutes les impo-
sitions, y occupant douze des plus riches villages ». En
ce qui concerne les frontières, il écrivait mot pour mot :
« J'ai l'honneur de vous renseigner sur les frontières
des pays serbes délivrés, telles qu'elles se trouvaient
lors du traité de Bucarest 1812. Les principaux lieux et
les remparts fixes les désignent ainsi : le Danube, la
Save et la Drina ; au sud par des remparts (16), à Rat-
cha de la Drina, à Ivitsi, Chargan, Zlatibor, Yavor,
Golia, Yovik, Kopaonik, Bogovtsi, Yanková, Yastre-
bats, Chiliegovats, Deligrade, Bagna, Knegevat, de là
par le Timok jusqu'au Danube. Ainsi limitée la nou-
velle Serbie aurait pu payer annuellement à la Porte un
ou deux millions de groches, somme qui remplacerait
pour toujours toutes les impositions de la part du sul-
tan ou des Turcs (porez (impôt), charatch (capitation),
madem, moukadé, djoumrouk (douane), skélé (péage),
tchibouk, droits de spahis) ». Par la même lettre Miloche
priaît Stroganof d'intervenir auprès de la Russie, afin de
lui désigner son représentant en Serbie.

On a déjà pu remarquer que Miloche avait fait dépo-
ser sa réclamation qui était des plus mal rédigées. En
somme, elle peut se ramener à ces 6 points :

- 1) L'autonomie de la Serbie ;
- 2) Le territoire de la Serbie autonome est ramené à ses
frontières de 1812 ;

¹ Par palanki, on désignait une ville sans fort, ou un intermé-
diaire entre la ville et le village. Miloche lui-même avoua plus
tard (*Spomenik* XXI, 16) qu'il n'y avait pas de Turcs dans les
palankas « mais je pensais qu'ils auraient pu s'y installer. » On
voit jusqu'où il poussait sa diplomatie.

3) La Serbie paye un tribut variant d'un million et demi à deux millions de groches, et reste libre de toutes autres impositions;

4) A Belgrade, à la place du pacha à trois queues, vient un fonctionnaire turc inférieur;

5) Les Turcs n'habitent que les forts et les grands palan-kas ;

6) Le sultan reconnaît Miloche prince héréditaire de Serbie.

Cette déclaration ayant été mal rédigée, Miloche s'empressa de faire rectifier sa faute, et au commencement de juin, Guerman arriva à Constantinople. Il était porteur de deux nouvelles instructions pour les représentants serbes. Ceux-ci devaient demander à la Porte d'envoyer un commissaire extraordinaire, et déposer une nouvelle réclamation au sultan. Le 24 juin, Miloche écrivit à Stroganof : « La faute commise par mes envoyés est grande; j'en suis très mécontent. La confusion de la réclamation vient de la situation dans laquelle se trouvent les Serbes à côté des Turcs, il faut louvoyer, et cela durera tant que la Russie ou la Porte n'apporteront pas leur initiative. » Miloche priait aussi Stroganof de composer le memorandum, de le déposer à la Porte, puis revenant à son idée il ajoutait : « Je ne cesserai jamais de réclamer un commissaire ! » Stroganof, d'après toutes les circonstances (surtout l'incapacité des envoyés serbes) conseilla seulement aux envoyés de s'en tenir à ses premières instructions et de ne demander à la Porte qu'un commissaire qui traiterait directement avec Miloche, à Belgrade. A celui-ci, Stroganof écrivit dans le même sens, le 29 juin ¹, l'assurant que le commissaire lui sera envoyé. Peu avant, Miloche fut aussi averti par Tcheleche, que la Porte

¹ *Spoménik*, XXXVII, 152-156.

était disposée à lui envoyer un commissaire. Cette fois, la fin approchait. La Porte, vu les troubles provoqués par des janissaires, des complots hétéristes et surtout par crainte de voir la Russie intervenir à un moment où le tsar suivait une politique des plus mystiques, rêvant de délivrer tous les chrétiens du joug des Turcs, ne voulut pas entrer dans tous les détails relatifs aux demandes des Serbes, y coupa court et se hâta de terminer avec eux. La Porte donc, surtout pour éviter l'intervention énergique de la Russie en faveur des Serbes, délivra un firman, croyant que si elle satisfaisait personnellement Miloche, tout serait apaisé ! A propos de ce firman, Stroganof, le 15 (27) juillet, écrit à Miloche de le refuser sous prétexte « que les envoyés n'avaient pas le droit de le demander. N'oubliez pas que de votre énergie et de votre intelligence dépend que la Porte approuve les désirs du peuple. De plus, j'ai le devoir de vous dire, que chaque acte, qui me serait présenté par la Porte, contenant les droits du peuple, muni de votre signature et de celles des chefs, je serais obligé de le reconnaître authentique et comme émanant du peuple. Après un tel acte, toute l'action de la Russie, basée sur l'article 8 du traité de Bucarest, serait inutile. » Le moment décisif approchait : le commissaire pouvait arriver d'un moment à l'autre ; de nouveau, Miloche écrivit à Stroganof le priant de rédiger l'acte par lequel les Serbes allaient désormais porter leurs vœux au commissaire. Pour avoir cet acte le plus tôt possible, Miloche écrivit aussi au consul de Russie à Bucarest, Kirikov, le priant de presser Stroganof. Celui-ci répondit à Miloche que « la pétition qui désignerait aussi la situation devra être donnée au commissaire par les chefs, et vous n'aurez qu'à vous joindre à eux ». Cependant, l'acte ne fut pas rédigé

comme Miloche l'en avait prié, et au commencement d'août Stroganof lui envoie deux lettres où il parle des frontières. On sait, qu'après 1813, les six départements du côté du Timok (Kladovo, Negotine, Knejevats, Alexinats, Tchoupria et Trnoretski) restèrent aux mains des Turcs; Miloche avait des vues très justes sur l'avenir, quand il les réclamait, et s'empressait d'assurer la délivrance de la Serbie, en commençant par le nord, ou par les pays situés du côté du Danube et de la Save. A propos des frontières nord-est, Stroganof lui conseillait : « Si les habitants y sont Serbes en majorité, il serait injuste de les séparer des autres frères, et vous avez le droit de les réclamer, vous appuyant sur le désir de ces Serbes et sur le fait que ces six départements faisaient partie du pachalik de Belgrade, lors du traité de Bucarest. »

Enfin, le jour tant désiré par Miloche, jour où il commencerait à traiter directement avec un envoyé extraordinaire de la Porte, arriva. Le 10 août 1820, les deux envoyés serbes (P. Sretenovitch et G. Tcheleche; Liotitch resta à Constantinople), arrivèrent à Niche, accompagnant un hodja-tchan ¹, Mehmed Essed beg.

Miloche espérait beaucoup de l'envoyé du sultan. Aussi avertit-il tous ses knez, surtout ceux chez lesquels Essed beg devait passer, d'aller au-devant de lui pour le saluer, de se mettre à sa disposition, et de le faire acclamer partout sur son passage par le peuple en grande toilette; à Belgrade, Miloche fit envoyer du bétail et toute la nourriture; enfin entre Batotchina (près de Yagodina) et Belgrade, à de petites distances, on plaça des chevaux pour les atteler à la voiture du beg. Miloche pensait même lui procurer une des plus belles maisons

¹ Ainsi se nommaient les grands dignitaires personnels du sultan; il n'y en a plus de nos jours.

de Belgrade (il voulait demeurer en ville), mais, Marachli s'arrangea de telle sorte que Miloche dut se résigner à ne lui offrir que la maison de Hassan beg.

Pendant tous ces préparatifs, Marachli et les spahis avaient comploté contre Miloche, car ils craignaient qu'Essed beg arrangeât la situation et contentât les Serbes, ce qui amènerait la mise en accusation et la chute des oppresseurs du pachalik de Belgrade. Marachli et les spahis furieux contre Miloche et les Serbes décidèrent de les menacer et firent savoir à Miloche qu'ils l'accuseront auprès d'Essed beg de vouloir se détacher du sultan, et chasser les Turcs du pays. Miloche ne craignait pas ; convaincu de la justice de sa cause il répondit mot pour mot à Alaï beg : « Je ne demande pas mieux que d'être accusé par les spahis ; je leur donne quinze jours, après quoi je prierai Essed beg de m'entendre et il verra que je ne suis pas coupable. En tous cas, même si les spahis renoncent à parler, moi, je dirai tout à l'envoyé du sultan. » Nous avons déjà vu que Marachli, son entourage et tous les spahis étaient contre Miloche, et agissaient en conséquence auprès d'Essed beg. L'animosité entre les Turcs et les Serbes était grande ; Miloche pourtant ne se découragea pas, au contraire !

Miloche tout d'abord ne se proposait pas d'aller à la rencontre d'Essed beg, il pensait, sur une invitation, se rendre à Belgrade. Les circonstances en décidèrent autrement. Essed beg arriva à Niche, le 10 août, là, il apprit l'animosité entre Miloche et Marachli, entre les Serbes et les Turcs. Alors, par G. Tchelèche, il fit savoir à Miloche qu'il voulait le voir, avant d'entrer dans Belgrade. Miloche et ses chanceliers (conseillers) décidèrent donc de recevoir Essed beg à Batotchina, sans l'accompagner jusqu'à Belgrade ; sous le prétexte

de n'avoir pas vu sa famille depuis longtemps. Miloche laissera partir Essed beg accompagné de quelques knez et du gospodar Yovan, lui se rendra à Brousnitsa. Aussi, tout fut-il rédigé par le « protocole ». Le 11 août, Essed beg entra à Tchoupria, reçut par le gospodar Jean (frère de Miloche) et D. Georgevitch, knez de Yagodina, accompagnés de leurs momtsi (hommes). A Batotchina il était attendu par Miloche avec les gospodars V. Voulitchevitch, M. Th. Aboudala, Et. Théodorovitch, Dobrignats, V. Popovitch, Samailats et encore quelques autres; le peuple était très nombreux. Le 12 août, Essed beg fut reçu solennellement à Batotchina. Le lendemain il se mit en route (Miloche l'accompagna jusqu'à Hassan-palanka), par Grotska (où il fut acclamé par le peuple avec ses knez Vitcha et Jivko), il arriva à Belgrade le 15 août, tandis que Miloche, comme il était convenu, allait à Kragouïevats, puis à Brousnitsa. Il est à remarquer que nulle part les Turcs ne sortirent acclamer Essed beg.

Nous avons vu que Marachli et les spahis étaient furieux contre Miloche, un complot se formait contre lui, et dès son arrivée à Belgrade on devait le tuer. Mais Miloche les déjoua. De Kragouïevats il ordonna à tous les knez de s'entourer de leurs sujets les plus intelligents et avec des gens bien armés, en riches costumes, de se préparer à aller à Belgrade entendre le firman. Miloche insistait pour que les sujets fussent intelligents « car si nous refusons le firman, nous devons savoir que demander ». Marachli ne s'attendait pas à ce que Miloche agit ainsi, et il lui était très difficile de savoir que d'un moment à l'autre Essed beg verrait un grand nombre de fiers guerriers serbes, consciencieux de leurs droits, à la place de pauvres et ignorants raïas, comme lui les représentait à la Porte.

Il fit donc savoir à Miloche qu'il ne doit pas venir avec 2.000 combattants, mais avec 12 knez, sans armes, comme il convient à de dociles raïas. « Qui donc, à Belgrade, pourrait nourrir tous ces hommes ? » Miloche savait bien que demander sans être prêt à soutenir par tous les moyens sa juste cause, ne vaudrait rien auprès des Turcs ; de plus, il connaissait le complot contre lui ; il répondit à Marachli : « Ne t'occupe pas de la nourriture, du moment que ces gens peuvent nourrir, toi, moi et les leurs, sans aucun doute ils trouveront quelque chose pour eux à Belgrade. Du reste, mes Serbes ne veulent pas me laisser partir sans eux, moi non plus, je ne le veux pas. » Marachli avait peur de laisser Miloche rentrer à Belgrade ; de nouveau ce dernier fut averti que sa vie est en danger. A cette nouvelle, Miloche répondit en ordonnant à tous ses knez de s'armer de leur mieux. Miloche tenait à se montrer le docile sujet du sultan, et en même temps le gospodar d'un peuple qui ne veut point se laisser maltraiter. Aussi s'approchait-il de Belgrade avec plus de 2.000 hommes bien armés et richement vêtus. Le 19 août, Miloche chargea quelques knez d'avertir Marachli et Essed beg, qu'« il a dû prendre au moins un homme dans chaque village afin que le peuple puisse connaître plus vite le firman ; mais que s'ils trouvent qu'ils sont beaucoup et paraissent menaçants, ils ne viendront pas à Belgrade écouter le firman, et iront dans tout autre endroit qu'ils désigneront. » Miloche avec sa suite, arriva à Ostroujnitsa (à 3 heures de Belgrade) le 22 août et jusqu'au 24 on discuta sur la conduite à tenir à propos du firman. Cependant Marachli et les autres Turcs de Belgrade avaient tellement chargé Miloche auprès d'Essed beg que celui-ci n'osait s'avancer jusqu'à Ostroujnitsa. Marachli insistait auprès d'Essed

beg pour inviter Miloche avec quelques autres à Belgrade, mais ce dernier ne voulait pas se séparer de sa suite. Le projet de Marachli était de faire rentrer à Belgrade seulement Miloche avec une minorité de Serbes pour lesquels on avait préparé des tchibouks empoisonnés; un tel projet ne pouvait se réaliser devant 2.000 Serbes bien armés. Il fallait cependant trouver une issue. Essed beg, par le gospodar Yovan, invita Miloche à venir plus près de Belgrade. Il vint à Topchidère le 25 août, et le même jour envoya à Belgrade son frère Yovan avec 200 Serbes. C'est à ceux-ci qu'Essed beg lut de suite le firman. Après la lecture, tous les Serbes s'inclinèrent et ne dirent que ceci : « *Nous acceptons la grâce du sultan !* » Essed beg ne s'attendait pas à si peu d'enthousiasme et devint furieux. Il fut forcé de s'adresser à Miloche. Il vint donc à Topchidère ¹ le 26 août, et lut le firman à tous les Serbes entourant Miloche. Après cette lecture, le même fait se renouvela. C'était le comble; Essed beg entra dans une telle colère qu'il donna raison à Marachli et aux spahis contre les Serbes. Il n'était pas venu pour savoir si les Serbes acceptent ou non la grâce du sultan, mais pour s'assurer que les Serbes ne demanderont plus rien au sultan et lui resteront obéissants. Voyons ce que le firman contenait :

1/ Les Serbes du pachalik de Belgrade devront payer la somme fixée au sultan ² ;

2) Dans l'intérieur du pachalik, il n'y aura plus de mous-

¹ La réunion eut lieu près du confluent de la rivière de Topchidère et de la Save.

² Le firman ne disait rien sur les frontières du pachalik, ni sur le tribut annuel. Lors des pourparlers, la Porte réclama 941.500 groches, mais les Serbes offrirent davantage à condition d'obtenir plus de droits ; cette fois le firman demandait le tribut qui serait fixé par le commissaire et les knez.

selim ¹ que dans les villes fortes de la frontière autrichienne ;

3) Miloche portera le titre de bachi-knez et sera le premier parmi le peuple ;

4) Les Serbes seront obligés de procurer la nourriture aux armées (turques) qui sont dans le pachalik ainsi qu'à celles qui le traverseront ou s'y trouveront provisoirement ;

5) Pour tout le reste, les Serbes comme leurs ancêtres restent les raïas du sultan, et ce firman ne leur sera remis que sous la condition pour eux de déclarer par écrit qu'ils sont satisfaits et renoncent à toute autre prétention pour l'avenir.

Miloche était bien décidé à n'entendre la lecture du firman que pour la forme. Il ne trouva rien à dire pour les quatre premiers points, mais le cinquième ne lui convenait pas du tout, pas plus qu'à son entourage. En vertu du dernier point les Serbes retournaient à leur ancien esclavage, et pour comble devaient s'engager à n'en sortir jamais. Essed beg était tout étonné du peu d'empressement des Serbes et se voyait bien près d'échouer dans sa mission : il était chargé de livrer le firman après que Miloche et tous les notables serbes auraient signé un acte dressé d'avance par la Porte par lequel ils auraient déclaré accepter le firman et renoncer à toute demande future. Par cet acte, la Porte aurait empêché la Russie d'intervenir en faveur des Serbes, — mais ceux-ci ne se laissèrent pas tromper.

Essed beg offrit à Miloche, après la lecture du firman, de signer l'acte préparé, mais celui-ci l'en remercia, lui disant que seul le peuple est maître de le faire. Essed beg comprit alors que le firman n'aurait aucune exécution, mais afin de connaître parfaitement les dispositions des Serbes, il demanda à Miloche la cause de son refus. Celui-ci alors fut enchanté, car il crut pouvoir

¹ Donc, plus de juridiction turque dans les nahiés.

engager des pourparlers directement avec le représentant du sultan : « Je remercie le sultan de sa grâce adressée au peuple, mais quant à déclarer que nous sommes satisfaits et que nous ne demanderons plus rien, je ne le puis. Un peuple a toujours le droit de faire connaître ses vœux à Dieu et à son souverain. » Un peu confus Essed beg lui posa cette question : « Que voudrais-tu donc de plus ? » Miloche commença à lui en faire une énumération, mais Essed beg l'arrêta : « Tu demandes à traiter avec le sultan, comme si tu avais 100.000 soldats à lever contre lui ! — Je n'en ai pas le dixième, et je ne pense pas à la force ; je demande ce qui est juste et serait utile aussi bien pour le sultan que pour le peuple. » Essed beg ne sachant que répondre fit signe qu'il ne trouvait pas là de raisons suffisantes. Alors Miloche dit, et les Serbes le répétèrent : « Nous voulons les droits que nous a assurés le traité de Bucarest ! » Essed s'écria pour toute réponse : « De suite mon cheval ! » il s'élança dessus et sans prendre congé de Miloche, ni des autres il s'enfuit vers Belgrade. Quelques jours plus tard il prit le chemin de Constantinople, mais n'osant traverser la Serbie, il passa en Autriche et par la Valachie se dirigea vers le sultan. Arrivé auprès du padischah il lui représenta les Serbes du pachalik comme des bandits, et Miloche comme un harambacha !

Voyons ce qui passa après le 26 août.

Miloche réunit la skoupchtina à Ostroujnitsa, mais ce fut en vain que le lendemain, par une lettre, il assura Essed beg de la fidélité des Serbes au sultan, et lui représenta qu'il ne pouvait accepter le firman, car ils étaient trompés par les knez Paul et Tchelèche qui, non autorisés, à Constantinople avaient consenti au firman. Le 27 août, de nouveau la skoupchtina con-

firme sa décision de la veille. Miloche la communique à la Chancellerie, lui demandant de « donner une décision définitive dans le sens du refus des Serbes au firman, et de proposer l'envoi d'une nouvelle députation à Constantinople. » Le 28 août, Miloche en averti Essed beg et Marachli, puis dissout la skoupehtina et rentre à Kragouïevats, le 5 septembre 1820.

L'événement du 26 août était très important pour Miloche et sa mission, car Marachli pacha et les spahis excitaient tous les Turcs, sous prétexte que Miloche voulait les dépouiller de leurs biens et les chasser du pachalik ; des désordres étaient sur le point d'éclater. Le 28 août, Miloche fit savoir à tous ceux du pachalik : « de s'occuper chacun tranquillement de ses affaires, de ne pas se laisser tromper par les intrigants, car je ne travaille contre personne, mais en faveur de tous. » Cependant, il fallait surtout penser à Essed beg qui avait dû présenter Miloche à la Porte sous un jour défavorable. Aussi celui-ci choisit-il Rista Doukitch pour aller à Constantinople rendre compte du zbor et de la mission d'Essed beg. Rista partit le 6 septembre et réussit à adoucir le compte rendu d'Essed beg. Du reste, en ce moment la Porte avait des conflits avec les pachas d'Egypte et de Janina (avril 1820) et se disposait à y diriger Kourchid pacha de Bosnie (janvier 1821) ; à la veille d'un orage prêt à éclater, annoncé par les janissaires rebelles et les hétéairistes répandus dans tout l'empire ottoman et dans les Etats voisins, elle se décida à agir prudemment avec Miloche. La chose principale pour la Porte était d'éviter l'intervention de la Russie ; or, était-ce possible si Miloche invoquait le traité de Bucarest ? Heureusement qu'il l'assurait de sa fidélité au sultan et se montrait traitable. L'idée d'une commission qui examinerait l'état

des traités conclus entre la Russie et la Turquie se discutait dans la presse ; la Porte en était épouvantée et sachant bien qu'alors le traité de Bucarest serait le point de départ des conflits, se disposait à satisfaire les réclamations de Miloche. Le 19 septembre, Stroganof conseilla à Miloche d'envoyer de suite une nouvelle députation à la Porte et le 2 octobre il lui écrivit : « L'importance des événements actuels demande toute votre attention ; ils peuvent avoir une influence considérable sur l'avenir de votre peuple. Le succès de votre entreprise dépendra de la conduite de vos représentants, des instructions que vous leur donnerez, de la mesure de vos prétentions et surtout de la paix que vous devrez observer pendant les pourparlers. Demander beaucoup peut amener la perte du peu qu'on possède ; accompagner ses réclamations de signes d'impatience, de mécontentement, ou aller jusqu'à la révolte, ce serait tacher ses purs droits et donner à la Porte des armes contre vous. »

Le 12 octobre 1820, deux envoyés de Miloche, les knez S. Liotitch et R. Doukitch revinrent ; ils apprirent à Miloche (à Kragouïevats) que « la Porte désire recevoir une grande députation serbe avec laquelle elle pourrait régler tous les points, attendu qu'Essed beg n'a pu rien faire. » Marachli fit comprendre à Miloche que la Porte ne désire que deux évêques, et il prévint le métropolite Agathanguel de Belgrade de se tenir prêt à partir. Miloche, par sa lettre du 13 octobre ¹ protesta auprès de Marachli : « Nos évêques sont des étrangers qui n'ont aucune notion des souffrances du peuple ni de ce dont il a besoin ; mais d'accord avec mes knez, je trouve que le mieux serait d'envoyer des nôtres, c'est-

¹ Frères Petrovitch, *l. c.* I, 76-78.

à-dire ceux qui vivent avec le peuple et le connaissent à fond. »

Le 23 octobre, *la cinquième députation* fut composée de sept membres : le gospodar V. Voulitchevitch (knez de Smederevo), le gospodar D. Georgevitch (knez de Yagodina), Elie Markovitch (knez de Chabats), S. Yakovlievitch (archimandrite de Kalenitch), M. Voukachinovitch (archiprêtre de Yagodina), A. Pétroniévitch-Stekitch (secrétaire de Miloche), Rista Doukitch, et enfin S. Lotitch qui devait rester à Constantinople. Ayant plein pouvoir, les députés avaient pour mission de demander :

1/ Que la principauté de Serbie dépasse le pachalik de Belgrade de telle sorte que toutes les villes et villages qui ont pris part à l'insurrection depuis 1804 soient compris dans les frontières de la principauté;

2/ Qu'on détermine le tribut annuel qui remplacerait toutes les autres impositions ;

3/ Que le sultan confirme Miloche dans sa dignité de knez, avec le droit d'hérédité dans sa famille et l'autorisation de nommer les fonctionnaires ;

4/ Que le sultan confirme les libertés du culte orthodoxe, ainsi que celle de fonder des églises et des monastères, des écoles et des imprimeries ;

5/ De faire défense aux Turcs de vivre en dehors des forteresses.

Cette députation quitta Kragouïevats le 29 octobre 1820¹ accompagnée par Izet beg. On peut juger combien Miloche attachait d'importance à cette députation par sa lettre du 10 décembre, adressée à M. Guerman, dans laquelle il lui recommande d'insister auprès de la Porte pour lui faire reconnaître le titre de prince héré-

¹ Par l'acte du 29 et 30 octobre aux évêques de Belgrade et de Chabats, Miloche les avertissait du départ de la députation et recommandait qu'on fit des prières dans les églises pour sa réussite.

ditaire dans sa famille : « Ce n'est pas pour mon intérêt propre que je le demande, car le peuple connaît mon mérite, et cette fois peut-être la Porte me supporterait-elle ; mais dans l'intérêt général, je demande la confirmation de ce titre : si le gardien des droits n'existe pas, les meilleurs droits doivent se perdre. Si la Russie ne fait pas au moins cela pour notre peuple, celui-ci n'aura jamais d'existence politique. »

Ce ne fut que le 7 décembre que Miloche reçut les premières nouvelles de Constantinople. La Porte avait bien reçu les envoyés serbes, mais elle était loin de la requête déposée quand elle leur demanda : « Voulez-vous une situation équivalente à celle de la Valachie ou à celle des îles de l'Archipel ? » Les envoyés ne s'attendaient pas à semblable question et répondirent qu'ils n'avaient pas d'instructions pour traiter ce sujet ! Ils s'adressèrent à Miloche. Celui-ci invita quelques notables et, dans les premiers jours de 1821, arriva sa réponse aux envoyés : ils doivent, pour connaître la situation de la Valachie, s'adresser à Stroganof, et pour celle de l'Archipel, à quelques habitants de ces îles !

Tandis que la Porte retardait de plus en plus le règlement des affaires des Serbes du pachalik de Belgrade, Marachli et les spahis, furieux depuis le refus du firman, excitaient les Turcs à exercer leurs cruautés. Ils ne pouvaient en faire autant qu'autrefois, car Miloche aurait su se faire respecter¹ ; aussi, se limitèrent-ils surtout à Belgrade. Là on tira sur la maison de Miloche !

¹ Miloche lui-même raconte (*Spomenik*, XXI, 16) un incident survenu avant l'arrivée d'Essed beg et qui justifie notre affirmation : « Un spahi venait de tuer un Serbe. Je me mis en colère et je voulus prouver aux Turcs qu'ils n'ont aucun droit pour nous tuer. Je me fis amener ce spahi et le tuai sur la tombe de sa victime. »

Quelques désordres éclatèrent à Chabats, et les Turcs menaçaient d'en faire autant du côté du Timok ; grâce à l'énergie de Miloche, ils ne pouvaient devenir graves. Pendant ce temps, que faisait la députation à Constantinople ?

Dès la fin de 1820, les lettres entre Constantinople et Kragouïevats devinrent de plus en plus rares. La Porte ne se pressait pas, ne voulant prendre aucune décision définitive, et les pourparlers duraient infiniment. A bout de patience, le 2 février 1821, Miloche conseilla au peuple de se tenir tranquille et de ne pas perdre espoir. Le long silence de ses envoyés était une épouvante pour lui comme pour tous. Le 15 mars, par hasard, il apprend de deux Turcs, revenant de la Mecque, que les députés serbes sont vivants, et que leur tatar (courrier) est en route, mais malade. Enfin, le 19 mars, Miloche reçut des nouvelles envoyées le 25 février. Il apprit que, le 17 février, les plénipotentiaires serbes et turcs (K. Kalimach, ancien prince de Valachie, et Essad-Amik beg) avaient eu leur première conférence. Trois mois après l'arrivée de la députation serbe, la Porte se décida seulement à désigner ses représentants. Elle suivait en tous points le mot d'un sage turc : « Si vous faites tout aujourd'hui, que ferez-vous demain ? »

Voici le résultat de la première conférence : Les Serbes, verbalement, exposèrent leurs requêtes ; les Turcs les écoutèrent et les prirent *ad referendum*. Avant de se séparer, les plénipotentiaires turcs déclarèrent que la Porte a décidé de tenir trois conférences dans lesquelles on discutera les propositions serbes ; dans une quatrième, on conclura. Les conférences devaient se tenir tous les quinze jours.

Miloche, très content, en avertit les notables du pachalik (21 mars). Tout en patientant, les Serbes ne

manquèrent pas de calculer que, devant obtenir un résultat après trois (quatre) conférences, distantes de 15 jours, c'est dans 50 jours environ que les députés seront de retour et les affaires terminées. Mais jamais ils ne se trompèrent si bien dans un compte! Les envoyés ne revinrent qu'après 4 ans et demi, et les affaires ne furent « terminées » qu'après 9 ans !!!

Le 24 mars 1821, Miloche répondit à ses représentants, et Stoïan Simitch¹ partit avec le courrier pour Constantinople. Par cette lettre, Miloche ordonnait à ses représentants d'assurer la Porte de la fidélité des Serbes et de la sienne, que le peuple serbe se tiendra tranquille pourvu qu'il obtienne la confirmation de ses droits. A la fin de mars, Miloche reçut une troisième lettre de ses représentants; le 3 avril, il avertit ses amis qu'il venait de recevoir de bonnes nouvelles et que la Porte était décidée de régler la situation du pachalik avant la fin d'avril. Mais que d'événements, en ce moment et depuis, s'enchevêtrèrent à Constantinople et dans la péninsule !

D'abord, Ypsilanti, dès le commencement de mars 1821, essaya de soulever les Roumains et, de là, propager l'insurrection dans la péninsule; à l'exemple du despote Georges Brankovitch (1689), il aboutit à un emprisonnement en Autriche (juin), d'où il ne sortit qu'en 1827, très malade et près de mourir. Les Grecs, avec leurs amis, après quelques tâtonnements, limitèrent leur insurrection au terrain qui correspondait à

¹ C'est de ce moment que commence la carrière de Simitch. Déjà, à la veille de l'arrivée d'Essed beg, il avait été surnommé « l'ange sauveur », quand, au prix de sa vie, il apporta de Bucarest la lettre de Guerman à Miloche qui, pour la première fois, l'avertissait de refuser le firman. Grâce à son talent, Simitch parvint à occuper les plus hautes fonctions dans la principauté.

leur patrie et allait former la Grèce de nos jours. Mais les massacres des Phanariotes à Constantinople et le soulèvement des Grecs devaient avoir une grande influence sur les affaires des Serbes¹. La Porte craignait de voir tous les chrétiens de la péninsule se soulever, et alors la Russie ne pas tarder à se mettre à la tête des insurgés. Le moment était délicat ; il fallait enflammer les musulmans en exaltant leur fanatisme. Les chrétiens de Constantinople voyaient tous leur vie en danger. Les représentants serbes qui demeuraient dans le quartier de Phanar, un des plus saccagés, durent le quitter, et, protégés par une escorte de janissaires (envoyée par la Porte), passèrent dans la maison du patriarche, puis de là, furent abrités dans le sérail même. En réalité, la Porte les y enferma si bien que les Serbes s'aperçurent vite qu'ils étaient prisonniers. La Porte pensait que pour protéger la vie de quelqu'un, le meilleur moyen est de le mettre en prison ! Les diplomates serbes se résignaient difficilement à une telle protection, mais volontiers la Porte l'eût toujours appliquée à tous les diplomates !

La dernière nouvelle que Miloche avait reçue de ses envoyés était celle de la fin de mai quand ceux-ci s'étaient réfugiés chez le patriarche. Miloche comprenait le danger et savait bien que le moindre mouvement dans le pachalik pouvait leur coûter la vie. Marachli pacha et les principaux spahis avaient enfin réussi à soulever quelques Serbes contre Miloche. Deux knez, M. Abdoula et Et. Dobrgnats, conseillés à la fois par quelques hétaires et quelques spahis, allaient soulever

¹ Il était à prévoir que Miloche, considérant les Grecs (Phanariotes) comme les ennemis de son peuple, ne les soutiendrait pas dans leur soulèvement ; aussi, prit-il des mesures en conséquence dès le commencement de février 1821.

le nahié de Pojarevats, mais l'insurrection fut vite étouffée par Miloche (mars-avril). Les ennemis de Miloche croyaient de ce fait diminuer son autorité ; ce fut le contraire qui se produisit : Miloche affermit son pouvoir ; pour mieux l'imposer, il commença par remplacer tous les titres de knez par ceux de serdar et de capitaine.

Le souci principal de Miloche était toujours le sort de ses envoyés. Le 4 mai, il leur écrit les engageant à assurer la Porte de la fidélité du peuple, à insister auprès d'elle pour retirer les armées de la frontière ainsi que de déplacer Ali-alaï beg qui ne cessait de souffler la révolte contre le peuple auprès des spahis. A la fin de sa lettre il ajoutait : « Le peuple supplie notre sultan de laisser un de vous, venir nous dire si vous êtes vivants. » La Porte ne voulut pas écouter une telle prière et garda les envoyés serbes comme otages de la paix.

Dans ce triste et sombre moment, Miloche eut un rayon de joie quand le 11 mai il vit arriver Stoïan Simitch. Très spirituel celui-ci avait trouvé le moyen d'obtenir sa liberté : il fit ressortir à la Porte qu'il n'était pas membre de la députation, mais un simple courrier ; il simula ensuite la folie et la Porte finit par le laisser sortir de prison ! C'est ainsi qu'après trois mois de silence, Miloche eut enfin des nouvelles. Le lendemain de l'arrivée de Simitch, le 12 mai, Miloche fit savoir dans le pays : que tous les envoyés sont vivants, mais que pour la sûreté de leur vie, ils sont gardés au sérail ; que dès que la paix sera rétablie le sultan satisfera à la demande du peuple. Il ne reçut plus de nouvelles jusqu'au 23 juillet, au retour du commerçant Davitcho.

Marachli convaincu que Miloche ne se révolterait pas contre le sultan, continuait à entretenir un mécon-

tentement contre les Serbes. C'était en vain que Miloche écrivait au pacha de Belgrade, l'assurant de sa fidélité et le priant d'apaiser les spahis et les Turcs. Housseïn pacha de Salonique se dirigeait sur Niche avec 5.000 Turcs. Miloche comprenant que Marachli s'obstinait à ne pas montrer à la Porte le peuple Serbe comme étant un peuple tranquille contre lequel elle n'a pas besoin d'envoyer d'armée, résolut de s'adresser seul et directement à Housseïn pacha. Il lui écrit le 22 avril 1821, l'assurant de sa fidélité envers le sultan et le priant de ne point entrer dans le pachalik où il troublerait la paix. Housseïn l'écouta, il accepta de riches cadeaux et resta à Niche. Miloche de nouveau s'inquiéta à l'approche des pachas de Vidin et de Bosnie. Au mois d'avril, le pachalik de Miloche se trouvait entouré par les armées du sultan ; à l'intérieur, les spahis et les garnisons turques étaient tout prêts à aider une attaque contre les Serbes. Miloche avait pris ses mesures avec les knez qui, partout sur la frontière, contrôlaient les mouvements des Turcs. Cette fois, Marachli se décida à écrire à la Porte l'assurant que Miloche ne se révoltera pas. Le courrier, le 27 avril, passa à Kragouïevats, Miloche profita de cette occasion pour informer ses représentants auprès de la Porte qu'ils peuvent l'assurer que les Serbes ne se révolteront pas, que cependant les spahis ne cessent pas d'exciter le peuple, et que lui proteste contre l'apparition d'une armée turque sur la frontière. En même temps Miloche envoyait M. Kouïoundjitch à Niche, Anta à Vidin, et Protitch en Bosnie ; ceux-ci devaient assurer les pachas de l'importunité de leur apparition. Quoique le moment fût très critique, Miloche sut empêcher tout malheur, et c'est grâce à sa conduite que trois pachas ne pénétrèrent pas dans le pachalik de Belgrade, quoi-

que ceux-ci eussent laissé leurs fanatiques faire des massacres à Niche, Zvornik et Vidin. Cependant Miloche ne s'arrêta pas à ces premiers succès, gagnés plutôt par ses cadeaux que par l'amitié sincère des pachas ; tout en assurant partout et toujours les Turcs de sa fidélité au sultan, il concentra tous ses efforts vers la préparation d'une sérieuse défense, et il se procura pour plus de 500.000 francs de munitions. De plus, Miloche devait songer avant le danger à s'assurer quelques alliés, mais il fallait agir prudemment. Toujours poussé vers la Russie, il chercha à correspondre avec les représentants russes et dans ce but il paya plus de 1.000 francs un courrier juré. Il n'osait plus se fier à Stroganof (à Constantinople) ; par Roumba il s'adressa à Vouk Karadjitch, alors à Zemlin, le chargeant de porter la lettre au ministre russe Golovkine à Vienne ; il fit de même pour le consul Moustakof en Valachie. L'Autriche découvrit le petit complot de Miloche, et l'inspecteur de Mitrovitsa lui fit savoir qu'« il ne devait pas beaucoup se fier à la Russie ! » Miloche comprit le danger, et par son frère Yévrème répondit qu'il restera neutre, n'attendant rien de personne, sinon de la Porte et du sultan.

Cependant il n'en essaya pas moins le 23 avril, par l'intermédiaire de Yévrème, de se lier secrètement et verbalement avec Hadji beg, l'un des plus puissants Turcs du pachalik. Sa plus belle alliance fut sa chaleureuse amitié avec le prince de Monténégro, Pierre II, qui, au mois d'août, lui envoya un courrier. Miloche était prêt ; après avoir assuré tous les Serbes du pachalik qu'ils ne doivent rien craindre, mais qu'ils ne se laissent pas provoquer, — il envoya quatre lettres à Belgrade (au vizir, au kadi et aux spahis) datées du 6 août, par lesquelles il leur fait comprendre qu'il res-

tera fidèle à la Porte : « mais je n'ai pas peur de vos accusations, car il y aura toujours plus à dire contre vous que contre moi ! » Au moment où dans le pachalik eût pu éclater une guerre qui aurait compliqué encore la situation, Marachli-Ali pacha mourut le 21 août 1821.

La mort de Marachli pacha était un événement des plus importants pour Miloche. Nous avons vu que Marachli avait changé bien des fois de conduite vis-à-vis de lui : en 1815, lors de son entrée à Belgrade, il disait aux Serbes « de porter des canons même à leur ceinture, s'ils le pouvaient », depuis, il alla si loin qu'il voulait leur retirer toutes leurs armes ; Miloche, cependant, sut l'adoucir bien des fois, mais quand Essed eut reproché à Marachli sa faiblesse et lui eut montré la puissance de Miloche devenant le maître du pachalik, Marachli, de ce moment, rompit complètement avec lui et soutint les spahis contre les Serbes. La révolte d'Abdoula et de Dobrignats en fut le résultat. De plus, Marachli accusait Miloche à la Porte, celui-ci, de son côté, en faisait autant contre lui. Si, à ce moment, la Porte eût écouté Marachli et si la révolte des Grecs n'eût éclaté, sans aucun doute, les Serbes auraient eu encore à soutenir une lutte sanglante. Dans la lettre du 30 juillet 1821 à Marachli, Miloche écrivait : « Comment sais-tu toujours demander de l'argent (impôt) et ne sais-tu pas protéger ce pauvre peuple?... Si tu ne crains pas Dieu, je suis étonné que tu ne craignes pas le sultan, quand tu oses, malgré mes observations, opprimer ce tranquille et fidèle peuple. Si tu as l'ordre du sultan d'exterminer ce peuple, montre-moi ce firman, et alors tu n'auras pas besoin de choisir parmi nous, un par un, pour nous faire disparaître, nous viendrons tous et vous offrirons nos têtes ; sache-le donc bien,

sans ce firman, nous ne tolérerons ni brutalité, ni boucherie.... Nous te prions en même temps d'assurer la Porte de notre fidélité et de lui demander le renvoi de nos représentants, pendant qu'elle est occupée ailleurs. Mais, si elle insiste pour les garder, sans nous donner de leurs nouvelles, tandis qu'ici tu nous maltraites, sois du moins assez clément pour nous informer si nous avons commis quelque faute, afin que nous puissions la réparer ; ou si c'est que tu ne peux rien contre la brutalité des Turcs déchaînés, alors nous saurons toujours nous défendre. » Cette lettre (n° 1001) bien catégorique, fut la dernière de Miloche à Marachli, et la mort de celui-ci donna une issue des plus inattendues aux rapports tendus du pachalik.

Miloche comprit toute l'importance de cette mort et ne tarda pas à agir énergiquement. Déjà, du vivant de Marachli, les Turcs, aussi bien que les Serbes du pachalik, reconnaissaient Miloche pour le premier personnage après le vizir de Belgrade. Cette fois, Miloche allait devenir seul maître. Le 21 août 1821 (nos 1123, 1125), il écrit au knez de Belgrade et à tous les autres, que jusqu'à la nomination d'un nouveau pacha, chacun doit rester à sa place et ne pas permettre aux Turcs de se déplacer, il maintiendra la paix dans le pachalik quoique les spahis aient exprimé leur intention de se tenir tranquilles avec les leurs. Ceux-ci étant en minorité avaient compris le danger pour eux de se révolter, aussi le lendemain de la mort de Marachli, avaient-ils, par écrit, assuré Miloche de leur tranquillité. Le 23 avril (n° 1125) Miloche, à l'adresse des principaux titulaires turcs de Belgrade, répondit, louant leur conduite et prenant avec eux l'engagement d'assurer la paix : « J'ai juré une fois au sultan, et je lui resterai fidèle jusqu'à la mort, en attendant le nouveau vizir, nous assurerons

la paix et même aussi longtemps que vous le voudrez. Mais je vous recommande surtout de faire défense à vos spahis de provoquer le peuple, comme ils l'ont déjà fait, ce qui est la seule cause de nos discordes. »

Miloche était ainsi le premier dans le pachalik, mais la paix, si bien assurée sur le papier, ne put l'être autant parmi les habitants dont les rapports étaient si tendus. D'abord, les Serbes de Smederevo et de Chabats, à l'exemple de ceux de Belgrade, commencèrent à quitter la ville et à s'installer dans les montagnes des environs, refusant de vendre des vivres aux Turcs. Ceux-ci, restant sans vizir, craignaient une attaque des Serbes, et de suite protestèrent (Omer Alaï beg), auprès de Miloche. De suite, le prince ordonna aux knez de ses nahies d'empêcher les Serbes de se déplacer, et, par un autre acte, adressé à tous les knez, les invitait à ne permettre aucun changement dans le pays, et conseillait au peuple de n'avoir aucune crainte, « seulement, ajoutait-il, il faut vivre politiquement avec les Turcs ». L'élément perturbateur prévalut chez les Turcs de Belgrade ; Smaïl, tchaïa beg du feu Marchli, gagné par les spahis, ordonna « que les Serbes qui ont quitté Belgrade n'aient plus le droit d'y rentrer. » Leur but était de faire reprendre les biens des Serbes par les Turcs. Mais Miloche déjoua leur projet en leur apprenant par la Chancellerie, le 2 septembre, que « si les Serbes ne peuvent plus rentrer à Belgrade, l'impôt n'y serait, de ce fait, plus porté ! » De tout point, le conflit apparaissait ; depuis longtemps Miloche le prévoyait. Il fut décidé que les Serbes peuvent rentrer à Belgrade, mais les Turcs ne tardèrent pas à commettre des meurtres. De nouveau, Miloche ordonna aux knez de permettre au peuple de rester dans les villes ou de les quitter à volonté. L'hostilité ouverte était sur

le point d'éclater, mais Miloche était tout prêt à la soutenir. Les plus riches Turcs quittèrent le pachalik avec leurs familles, se dirigeant vers Vidin et la Bosnie; les autres se concentrèrent à Belgrade, ayant à leur tête Hadji-Ridjale, un ancien ennemi des Serbes.

Miloche savait bien que les Turcs ne tarderaient pas à le charger auprès de la Porte. N'ayant pas encore de vizir à Belgrade, Miloche se décida à s'adresser au plus prochain, et à lui expliquer la situation du pachalik. Le 4 septembre 1821, il écrivit à Housseïn pacha de Niche, détaillant tous les agissements des Turcs de Belgrade, et l'assurant de sa fidélité au sultan. De cette façon, Miloche évita un conflit entre la Porte et lui. Mais la situation du pachalik ne s'améliorait pas, ce fut plutôt le contraire dès que Miloche eut défendu aux Serbes de vendre quoi que ce fût aux Turcs de Belgrade (4 septembre), et que, observant rigoureusement la frontière, il eut empêché 107 Turcs-Arnautes de pénétrer dans Belgrade.

Cet état de choses décida la Porte à nommer un nouveau vizir. Ce fut Abdourahman pacha d'Ada-Kale et de Vidin. Le 7 septembre, Miloche apprit cette nomination; quoique sachant bien que le nouveau venu s'était déjà montré hostile aux Serbes, et passait pour très sévère, ne se laissant pas adoucir, comme autrefois Marachli, par des cadeaux, convaincu qu'il fallait agir « politiquement » avec les Turcs, Miloche le félicita le 11 septembre (n° 1247). Le nouveau titulaire était alors à Ada-Kale, Miloche lui écrivit : « Je suis heureux d'apprendre votre nomination, car déjà, j'ai eu l'occasion de connaître votre bonté, votre sagesse et votre bienveillance envers le peuple serbe; je suis sûr que dans l'avenir, nous resterons toujours d'accord en servant fidèlement notre clément sultan », etc.

Miloche lui fit porter cette lettre par Tchelèche et chargea Voulé (de Poretch) et M. Kouïoundjitch (knez de Yagodina) de le féliciter de sa nomination. Ces premières politesses finies, Miloche, par une lettre du 17 septembre (n^o 1295) au nouveau vizir, se plaignit des Turcs de Belgrade, à la fin il ajoutait : « Je mets à votre disposition 25.000 groches, afin que votre suite ne manque de rien en route. » Miloche prépara une arrivée solennelle à Abdourahman ; partout sur son passage, ainsi que dans Belgrade, il lui assura le nécessaire, et quand Smaïl tchaïa beg écrivit à Miloche : « Envoie-moi de l'argent pour le tapis du vizir », Miloche ne tarda pas à lui rappeler « que plusieurs fois nous avons donné pour le « tapis », que cette fois nous ferons de même, mais nous ne permettrons à personne des nôtres de rentrer à Belgrade avant l'arrivée du nouveau vizir. » Les Turcs de Belgrade, sachant bien que Miloche irait au-devant du vizir et les accuserait, firent prévenir Abdourahman que Miloche l'arrêterait à Pojarevats et l'y garderait tant que les représentants serbes resteraient à Constantinople. Miloche ne croyait pas que le nouveau vizir pourrait prêter attention à ce complot, et le 20 septembre il quitta Kragouïevats avec quelques knez ; arrivé à Svilaïnats, le 21 septembre, Tchelèche l'avertit de nouveau du complot, Miloche, à son grand regret, décida de retourner chez lui (acte n^o 1329) et ne laissa que Nénadovitch, Nikolaïevitch, Ressavats et Tchelèche aller à Pojarevats saluer le vizir, lui faire part (acte du 23 septembre, n^o 1333) de toutes les oppressions et du complot des Turcs de Belgrade ; Miloche, de son côté, l'en avertissait par une lettre (23 septembre, n^o 1332). Les Turcs de Belgrade réussissaient déjà à brouiller Miloche et le nouveau vizir, qui, par-

tout fut salué par les Serbes ; le 25 septembre, il entra à Belgrade, également salué par le gospodar Yevrème et les knez des nahies de Belgrade, Chabats et Valievo.

Les premiers temps après l'arrivée du vizir, Miloche projeta d'aller à Belgrade avec une partie de son peuple, se plaindre des Turcs oppresseurs. Il dut vite abandonner ce projet, car Abdourahman, dès qu'il l'eût appris et se fût assuré que Miloche était bien armé, se montra tout à fait hostile : il accusa les Serbes auprès de la Porte, invita 1.000 soldats (seïmens) à fortifier les garnisons des forteresses, et permit à tous les Turcs arnautes de rentrer dans le pachalik. Ce fut en vain que Miloche protesta ; il chargea Yevrème (1^{er} octobre, n^o 1380) de déclarer « qu'il était forcé de s'armer contre les Turcs qui avaient ouvert les hostilités », Nikolaïevitch et Kouïoundjitch (4 octobre, n^o 1548) devaient protester contre le renfort « qui est tout à fait inutile, sinon pour émouvoir le peuple et provoquer des suites fâcheuses, dont on ne pourra me rendre responsable ». Mais le nouveau vizir ne changea pas de conduite envers Miloche. Celui-ci, alors décida de ne plus envoyer à Belgrade une aussi forte somme d'impôts qu'il le faisait précédemment, justifiant auprès du tchaïa beg (6 novembre, n^o 1563) que le peuple était pauvre et forcé de recevoir des soldats turcs dans ses maisons. Les relations entre Miloche et le vizir étaient toujours hostiles, aussi, s'attendant à tout événement, Miloche résolut d'agir plus énergiquement que jamais,

Le 16 septembre, par son courrier, Jean, Miloche reçut des nouvelles de ses représentants de Constantinople, toujours enfermés et toujours espérant (acte du 20 septembre, n^o 1320). Pour empêcher toute correspondance avec les envoyés serbes Abdourahman ne

donna plus son tatar à Miloche, ce fut ainsi que depuis son arrivée à Belgrade jusqu'au 7 mars 1822 (pendant six mois) les envoyés et Miloche ne purent échanger aucune nouvelle. Le seul moyen qui restait encore à Miloche, c'était de communiquer avec la Russie par Golovkin de Vienne. Il avait déjà prié le tsar Alexandre I^{er} de le soutenir, Stroganof, de Pétersbourg, le 11 octobre, l'assura de la bienveillance de la Russie, et tout en lui conseillant de se tenir tranquille, lui apprit que l'ambassade de Russie avait quitté Constantinople, et que leurs relations avec la Porte étaient très tendues. Miloche, le 17 novembre, lui répondit, le remerciant des bonnes intentions du tsar « qui m'a donné une nouvelle force et je suivrai vos conseils ». Stroganof apprenait au même moment qu'il y avait une discorde entre Miloche et quelques chefs serbes ; aussi, le 23 janvier 1822, lui conseilla-t-il d'éloigner tous les intrigants et de s'entourer de gens qui auraient les mêmes vues que lui. Le 26 février, Miloche l'informa que c'étaient les ennemis des Serbes qui répandaient ces fâcheuses nouvelles, « tous mes Serbes sont d'accord avec moi, et sont prêts à marcher sur mon moindre signe », ajoutant qu'une attaque des Turcs ne pourrait que lui profiter. Miloche dans une lettre précédente avait demandé un représentant à la Russie, Stroganof lui répondit à ce sujet le 17 mars, que pour le moment on craignait, à Pétersbourg, de lui envoyer un ministre ; mais il l'assurait de l'amitié du tsar et de sa bienveillante attention envers lui et le peuple. Le même jour, par une longue lettre de laquelle nous citerons quelques passages, Miloche lui répondit. Après l'avoir remercié de la haute protection du tsar et de toute la bienveillante attention du gouvernement russe envers les Serbes, il redemanda un consul et

l'avertit que M. Guerman resterait à Pétersbourg, puis toucha à la principale question. Il assura que dès que le tsar l'exigerait, le peuple se lèverait contre les Turcs, mais que pour les combattre plus efficacement il lui faudrait plus de munitions et tout ce qui était nécessaire pour la guerre. Ensuite il écrivait : « J'ai chargé mon représentant Guerman d'avertir mon Auguste Protecteur et son gouvernement des bruits répandus à Belgrade et dans la Hongrie voisine, lesquels m'inquiètent beaucoup, car, prétend-on, la Russie donnerait la Serbie à l'Autriche. Mon Excellence ! si nous jetions un coup d'œil sur l'histoire de notre pays, du moins de 1689 à nos jours, nous ne verrions qu'une série de calamités répandues sur nous par l'Autriche : notre despote G. Brankovitch a rendu de grands services à l'Autriche, celle-ci l'a jeté en prison pour l'y faire mourir ; dans toutes ses guerres contre l'Autriche, notre peuple a secondé l'Autriche, et servait toujours d'avant-garde contre les musulmans, mais, lors de la paix, jamais elle n'a daigné gratifier le peuple serbe d'aucune faveur ; au contraire, elle le laissait à la merci des Turcs ; enfin, l'année 1813, quand notre peuple succomba sous la grande force turque, lui, se rapportant à l'aimable invitation de la cour de Vienne, et comptant sur tant de services rendus à cette cour, repassa en Autriche, mais celle-ci, aussitôt, dépouilla les fugitifs et leurs chefs, les força à passer un certain temps dans un lieu marécageux où beaucoup trouvèrent la mort, et pour comble, ne leur permit pas d'enterrer leurs morts sans avoir payé, au préalable, le droit de sépulture. Plus tard, ils forcèrent les émigrants à errer sous la pluie, en plein hiver, et nos chefs furent mis en prison ; tous, hélas ! y auraient trouvé la plus affreuse mort, si notre Puissant Protecteur ne les avait sauvés en les invitant à venir

dans son pays ; je vous assure que ceux qui se trouvaient en Serbie, trouvaient plus de clémence auprès des Turcs qu'auprès de l'Autriche ! Voilà comment notre peuple fut récompensé par elle pour tant de services que nous lui avons rendus. Rappelez-vous encore les Serbes qui se sont depuis longtemps installés dans les pays sous l'Autriche, ils y sont privés de tous leurs droits et privilèges rachetés au prix de leur précieux sang, et en ce moment même, on les poursuit à cause de leur religion ! Il y aurait beaucoup de choses encore à ajouter, par lesquelles le malfaisant gouvernement autrichien fait souffrir notre peuple. Si vous résumez tout, je crois que vous serez d'accord avec moi qu'il vaut mieux que les Serbes supportent la tyrannie des Turcs que de succomber sous le joug préparé par l'Autriche. J'ai tout espoir que notre Très clément Protecteur, de qui vous m'assurez la bienveillance, ne permettra pas que les affaires des Serbes soient résolues autrement que selon leurs intérêts. Je me rapporte à sa promesse et prends la liberté de vous déclarer que : *si le gouvernement autrichien, sous n'importe quel prétexte, fait avancer son armée sur notre territoire, nous nous alliions avec les Turcs, et alors, en commun, nous repousserons le terrible ennemi de notre race.* » Cette lettre impressionna Stroganof, qui la communiqua au tsar et répondit à Miloche le 10 juillet (la lettre ne lui parvint que le 7 septembre 1822), lui annonçant son départ pour Karlsbad, où il allait se soigner ; il lui recommandait de correspondre directement avec Nesselrode, il l'avertissait aussi de la nomination de D. V. Dachkof à Constantinople.

Suivons maintenant Miloche dans ses relations avec Belgrade et Constantinople.

Ce ne fut qu'au commencement de mars 1822 qu'Ab-

dourahman consentit à envoyer une lettre de Miloche pour ses représentants à Constantinople. Depuis six mois pas un mot n'avait été échangé entre eux. Miloche qui, cette fois, pouvait leur écrire, pour leur donner tout au plus des nouvelles de leurs familles, qui avec le peuple suppliaient la Porte de les mettre en liberté, tout au moins l'un d'entre eux (acte du 7 mars, n° 405), ne reçut de réponse qu'après deux mois, c'est-à-dire en mai. Les envoyés demandaient seulement des nouvelles de leurs familles et quelques subsides. Le 10 juin, Miloche chargea son courrier Jean de leur porter 10.000 groches. A quelques jours de là, Miloche, secrètement, reçut la réponse tant désirée de ses envoyés. Ceux-ci avaient trouvé le moyen d'écrire leur lettre avec du citron ! Miloche (9 août, n° 1.511) en avertit M. Georgevitch : « Nous avons reçu secrètement une lettre écrite avec du citron ; nos frères nous apprennent que le réis-effendi leur a assuré que des pourparlers recommenceront bientôt, et leur a conseillé de se procurer de nouvelles instructions ; mais nous ne leur en enverrons pas avant de les avoir fait approuver par la Russie. Aussi, avons-nous écrit à nos knez qu'ils ne commencent absolument rien, sous le prétexte qu'ils ne sont plus des mandataires depuis qu'ils sont en prison. » Miloche se préparait à recommencer son action auprès de la Porte. Tenant compte de la déclaration du réis-effendi et n'osant pas l'avouer (puisqu'elle lui était parvenue secrètement), il prépara une lettre pour lui, priant Abdourahman de l'appuyer auprès de la Porte. Tchelèche exécuta la mission à Belgrade, et déposa 300 groches pour le tatar qui porterait la lettre à la Porte. Mais Abdourahman n'en fit rien, et chargea terriblement Miloche ; celui-ci, le 14 août (n° 1.576), communiqua à Tchelèche que le vizir *avait*

mis Sali tatar à la torture, le soupçonnant d'avoir apporté secrètement quelque lettre de Constantinople à Miloche. Aussi, Miloche se risquait-il beaucoup, quand, par sa lettre du 17 septembre, il pria Housseïn pacha de Niche de lui envoyer un tatar, lequel irait demander à la Porte de remplacer Abdourahman vizir ! La Porte maintint le vizir qui essayait de diminuer l'autorité de Miloche, tandis que celui-ci s'efforçait de le déjouer et de se maintenir.

Au commencement de 1823, les relations parurent s'améliorer. Le 7 janvier, Miloche communiqua à Abdourahman : « Les tatars Jean et Simitch sont arrivés de Constantinople, nous rapportant des nouvelles rassurantes de nos knez ; la Porte a assuré de leur rendre la liberté ces jours-ci, car le Gracieux sultan a déclaré ne plus douter de notre fidélité et de notre attachement. » On doit se rappeler qu'à cette époque, une révolte en Valachie fut étouffée et que les Roumains, de même que Miloche¹, ne tenant pas à soutenir les Phanariotes, gagnèrent l'amitié de la Porte et, s'assurant d'avoir à leur tête des princes roumains,

¹ Nous avons expliqué ailleurs (pages 326-333) la misérable exploitation que les Phanariotes faisaient partout subir aux chrétiens soumis des Turcs. C'est à cause d'eux surtout que Miloche *ne sympathisait pas* à l'insurrection de 1821, et on doit lui en rendre justice. Voici ce qu'en juge S. R. Taillandier (*La Serbie*, etc., p. 231-235) : « Qu'étaient-ce que les Grecs aux yeux de Miloche ? Les ennemis des Serbes. Si la révolution grecque réalisait ses espérances, on verrait naître un empire d'Orient, un empire qui regarderait la Serbie comme une de ses provinces, et deviendrait pour elle plus redoutable que la Turquie elle-même. Les Grecs n'étaient-ils pas, il y a cinq cents ans, les adversaires opiniâtres, les surveillants jaloux de la famille serbe ?.... Pourquoi donc Miloche, en 1821, eût-il embrassé la cause de l'hellénisme ? A chacun suffit sa tâche, comme à chaque jour suffit sa peine. L'Europe orientale est un vaste échiquier où sont engagées des parties très diverses ; il faut jouer serré, si l'on ne

ont fait le plus grand pas vers le réveil de leur nationalité. En ce qui concerne le sud de la Péninsule, souvenons-nous que les Grecs s'y sont concentrés et là, soutenaient héroïquement leur cause nationale, en espérant toujours que les Puissances chrétiennes leur viendraient en aide. Cependant l'action de l'Europe fut retardée, car l'Autriche et l'Angleterre, par méfiance, trouvèrent le moyen d'empêcher le tsar d'agir au profit des chrétiens opprimés en Turquie. Ce fut en vain qu'Alexandre, le 28 juin 1821, s'adressa franchement aux Puissances, en leur demandant quelle attitude elles prendraient au cas d'un conflit entre la Russie et la Turquie, et quel système elles proposeraient pour remplacer la domination turque si elle venait à être renversée (4 juillet)¹ ? Ce ne fut que sous le tsar Nicolas I^{er} que la Russie recommença son énergique action en Orient.

Miloche avait encore à faire avec Abdourahman ! Celui-ci haïssait davantage Miloche, depuis qu'il avait compris que ce dernier trouverait de la faveur auprès de la Porte et lui de la disgrâce. Aussi refusa-t-il de lui prêter le tatar. Alors franchement, Miloche rompit tout lien avec le vizir de Belgrade, et, le 10 février 1823, il

veut pas être dupe. L'attitude que la Serbie a gardée dans cette crise mémorable me paraît faire honneur à la politique étrangère de celui que le vœu national appelait déjà Miloche Obrenovitch, prince des Serbes. »

¹ Le 8 août 1821, le tsar rappela son ambassadeur de Constantinople et, le 19 juillet il disait à Ferronnays : « Ouvrez le compas depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à celui des Dardanelles ; voyez ce qui est à votre convenance, et comptez non seulement sur le consentement, mais sur l'assistance sincère et efficace de la Russie.... Il faut que les Turcs soient repoussés bien loin et que tout le monde puisse s'arranger ! » L'année suivante il lui disait : « La France et la Russie réunies feront la loi à l'Europe. »

chargea Jean de porter ses instructions aux knez à Constantinople. Par « politique », il avertit en même temps Abdourahman de ce qu'il venait de faire. Celui-ci, voyant que Miloche pourrait à l'avenir correspondre directement avec les représentants, céda et à la fin de mars il mit un tatar à son service. Aussitôt Miloche le chargea de lettres pour les knez (31 mars). De ce moment à la fin de 1823, Miloche échangea plusieurs lettres avec ses knez, mais la Porte ne se pressa pas pour régler les affaires avec Miloche.

Ainsi, presque deux ans se passèrent encore sans que Miloche eût pu aboutir auprès de la Porte. Mais, durant ces deux années, son autorité s'était complètement établie dans le pays ; la Porte ne tarda pas à faire comprendre à Abdourahman qu'il pouvait mener un complot contre Miloche ; à l'empressement du pacha d'obéir à la Porte ne tarda pas à s'ajouter celui de quelques hétéristes, qui n'avaient pu pardonner la non-intervention de Miloche dans l'insurrection des Grecs, et enfin de quelques Serbes mécontents de certains fonctionnaires serbes. Quelques petits soulèvements, 1824-1826, furent le résultat de cette intrigue, mais Miloche sut sévèrement et à temps les réprimer (Miloé, Tcharpitch, Mirko). Miloche sortit de ce complot encore plus affermi, et pour éviter tout reproche de vouloir agir arbitrairement, il décréta à Kragouïevats, le 19 mai 1826, l'acte par lequel il disait : « Maintenant que notre situation est améliorée, pour que nous puissions espérer un meilleur avenir et prendre place parmi les pays civilisés de l'Europe, j'ai introduit une institution dite *Srpski Sovet*¹ qui occupera le premier rang après le souverain. Le Sovet aurait à s'occuper des affaires

¹ Ce qui signifie : Sovet serbe.

intérieures et extérieures. A l'intérieur, il fera la police et tiendra compte du progrès du pays ; d'accord avec moi, il décidera les lois et les mœurs et il statuera sur toutes les contestations que les juges n'auront pu résoudre ; il percevra l'impôt et s'occupera de l'assiette, ainsi que des revenus et des dépenses. En ce qui concerne les affaires étrangères, toujours d'accord avec moi, le Sovet entretiendra de bons rapports avec la Porte et le pacha de Belgrade, ainsi que la protection de la Russie sur la Serbie, et des relations avec les Etats voisins ; il devra aussi discuter avec moi sur le ton des actes que j'envoie à l'étranger. La situation du Sovet envers moi sera la suivante : il me reconnaît pour son président et le gospodar du peuple ; aucune décision ne peut être promulguée sans mon approbation et ma signature. Tous les actes du Sovet porteront l'en-tête *Miloche Obrenovitch, knez de Serbie et Srpski Sovet.* Je nomme membres du Sovet : V. Popovitch, J. Bobovâts, P. Radonirovitch, M. Nenadovitch, L. Théodorovitch, lesquels choisiront un secrétaire », etc., etc.

7.

Il y a des moments où les affaires diplomatiques marchent vite, même en Orient. Cette fois, c'était la conséquence de la politique réactionnaire de la Sainte Alliance, qui manqua toujours de saints, et qui, après avoir bien énervé les peuples, finit par en faire autant pour les souverains alliés.

On sait ce qui se passait en Grèce : au moment le plus critique pour les Grecs, l'Autriche conseilla le sultan Mahmoud II d'inviter Méhémet Ali d'Egypte ; celui-ci lui envoya Ibrahim qui, en 1826, maître de Missolonghi allait, avec Rachid pacha, étouffer complètement les insurgés. En vain, ceux-ci imploraient le secours de

l'Europe, Metternich allait triompher de la non-intervention de la Russie et de l'Europe. Cependant, le tsar Alexandre I^{er} se disposait à attaquer la Turquie et à décider du sort des chrétiens soumis, quand il mourut le 1^{er} décembre 1825. L'Angleterre, prenant parti pour la Grèce, occupa le premier rang, jadis tenu par la Russie; les deux Puissances résolurent d'agir en faveur des Grecs auprès de la Porte (avril 1826), la France se joignit à elles (juillet 1827). Le succès de la cause des Grecs était déjà assuré : le 20 octobre 1827, les flottes française, russe et anglaise détruisirent la flotte turco-égyptienne à Navarin; le protocole de Londres du 22 mars 1829 érigea la Grèce en monarchie héréditaire, tributaire de la Turquie; par le traité d'Andrinople du 14 septembre 1829, la Turquie s'engagea à adhérer au protocole de Londres, lequel fut remplacé par un nouveau le 3 février 1830, déclarant la Grèce indépendante (pour empêcher la Russie d'y intervenir) et enfin, par le traité du 7 mai 1832, conclu entre la Grèce, la Bavière et les trois Puissances protectrices, on désigna le prince Othon, qui, en 1863, fut remplacé par Georges I^{er}.

Voyons pendant ce temps comment les affaires serbes allaient s'arranger à la Porte.

Le tsar Nicolas I^{er} (1825-1855), dès le commencement de son règne, se montra énergique. Au commencement de l'année 1826, il envoya Paskievitch contre les Perses, et, au mois de mars, il adressa un ultimatum à la Porte, la menaçant de l'attaquer de suite si elle n'exécutait pas ces trois points :

1) Que l'armée turque quittât la Moldavie et la Valachie, en rétablissant la situation d'avant 1812 ;

2) Qu'une commission composée de Turcs et de Russes revisât et déterminât tous les points du traité de Bucarest ;

3) Qu'elle laissât en liberté de suite tous les députés serbes enfermés à Constantinople.

La Russie demandait enfin le compte du traité de Bucarest. De suite, le sultan ordonna que l'armée quittât les pays des Roumains, qu'une commission se dirige sur Ackerman; les députés serbes sortirent du sérail et se réinstallèrent dans leur ancienne maison.

A cette époque le sultan ne tenait pas à avoir aucun conflit, et surtout avec la Russie, car il se préparait à réaliser son ancien projet de réformer l'empire en supprimant le plus grand mal qui le rongait depuis des années : le 3-15 juin, tous les janissaires, 4 à 10.000, furent à jamais exterminés, et, sur le papier, remplacés par une armée régulière et disciplinée. L'Angleterre ne tenait pas non plus à laisser le tsar attaquer le sultan, et lui fit comprendre qu'elle ne le laisserait pas profiter seul de la faiblesse de la Porte; sous peine de la voir se déclarer contre lui, le tsar consentit au protocole du 4 avril, par lequel il promettait d'appuyer la médiation anglaise entre les Turcs et les Grecs. En même temps, l'Autriche s'imposa aussi entre le tsar et le sultan, et, avec l'Angleterre, elles essayèrent d'empêcher le conflit. Le sultan ne pouvait rien espérer du côté des Perses, où le tsar remportait des victoires; croyant ainsi éviter de nouvelles demandes, le sultan s'efforçait de contenter le tsar.

Au mois de juin, les plénipotentiaires de la Porte se rencontrèrent avec ceux de la Russie, à Ackerman. Cette fois, le tsar demanda pour Miloche les six départements appartenant au pachalik avant 1812; la Porte les céda (ce sont : Kraïna, Timok, Paratchin, Krouchevats, Stari Vla, Drina; v. n. p. 479-480). Le 7 octobre (25 septembre 1826) fut signée la « Convention entre la Russie et la

Porte ¹, destinée à fixer le mode d'accomplissement de tous les articles du traité de Bucarest qui n'avaient pas été exécutés par la Porte depuis l'année 1812 ». L'article 5 stipule pour les Serbes :

La Sublime Porte ottomane, désirant donner à la Cour impériale de Russie un témoignage éclatant de ses dispositions amicales et de sa scrupuleuse attention à remplir en entier les conditions du traité de Bucarest, mettra immédiatement en exécution toutes les clauses de l'article 8 de ce traité, relatives à la nation serbe, laquelle étant *ab antiquo* sujette et tributaire de la Sublime Porte, devra éprouver en toute occasion les effets de sa clémence et de sa générosité. En conséquence, la Sublime Porte règlera avec les députés de la nation serbe les mesures qui seront jugées les plus convenables pour lui assurer les avantages stipulés en sa faveur, avantages dont la jouissance sera tout à la fois la juste récompense et le meilleur gage de la fidélité dont cette nation a donné les preuves à l'empire ottoman. Comme un terme de dix-huit mois est jugé nécessaire pour procéder aux vérifications qu'exige cet objet, conformément à l'acte séparé ci-joint, convenu entre les plénipotentiaires respectifs, les dites mesures seront réglées et arrêtées de concert avec la députation serbe à Constantinople et consignées en détail dans un firman suprême, revêtu du hatti-chérif, lequel sera mis en vigueur dans le plus court délai possible, et, au plus tard, dans le susdit terme de dix-huit mois, et sera en outre communiqué à la Cour impériale de Russie, et considéré dès lors comme faisant partie intégrante de la présente convention.

Voici ensuite l'acte séparé ou *sened* relatif à la Serbie :

¹ La convention explicative du traité de Bucarest (8 articles) avec deux actes séparés relatifs aux principautés de Moldavie et de Valachie, ainsi qu'à la Serbie, se trouvent dans Martens, *N. R. de Tr.*, t. VI, 1828, p. 1053-1065 (Noradounghian, *l. c.*, II, XXVI, 125).

La Sublime Porte, dans l'unique intention de remplir fidèlement les stipulations de l'article 8 du traité de Bucarest, ayant précédemment permis aux députés serbes à Constantinople de lui présenter les demandes de leur nation sur les objets les plus convenables pour consolider la sûreté et le bien-être du pays, ces députés avaient précédemment exposé dans leur requête le vœu de la nation, relativement à quelques-uns de ces objets, tels que la liberté du culte, le choix de ses chefs, l'indépendance de son administration intérieure, la réunion des districts détachés de la Serbie, la réunion des différents impôts en un seul, l'abandon aux Serbes de la régie des biens appartenant à des musulmans, à charge d'en payer le revenu ensemble avec le tribut, la liberté du commerce, la permission aux négociants serbes de voyager dans les Etats ottomans avec leurs propres passeports, l'établissement d'hôpitaux, écoles et imprimeries, et enfin la défense aux musulmans, autres que ceux appartenant aux garnisons, de s'établir en Serbie. Tandis que l'on s'occupait à vérifier et à régler les articles ci-dessus spécifiés, certains empêchements survenus en motivèrent l'ajournement. Mais la Sublime Porte, persistant encore aujourd'hui dans la ferme résolution d'accorder à la nation serbe les avantages stipulés dans l'article 8 du traité de Bucarest, elle règlera, de concert avec les députés serbes à Constantinople, les demandes ci-dessus mentionnées de cette nation fidèle et soumise, comme aussi toutes les autres qui lui seraient présentées par la députation serbe, et qui ne seraient point contraires à la qualité de sujets de l'empire ottoman.

La Sublime Porte informera la Cour impériale de Russie de l'exécution qu'aura reçue l'article 8 du traité de Bucarest, et lui communiquera le firman revêtu du hattî-chérif par lequel les susdits avantages seront accordés.

C'est pourquoi, nous soussignés, plénipotentiaires de S. M. l'empereur et padischah de toutes les Russies, munis des pleins pouvoirs souverains, de concert avec les plénipotentiaires de la Sublime Porte ottomane, avons arrêté et réglé à l'égard des Serbes les points ci-dessus, lesquels sont la conséquence de l'article 5 de la Convention explicative et

confirmative du traité de Bucarest, conclue en huit articles, dans les conférences d'Ackerman, entre nous et les plénipotentiaires ottomans.

En conséquence, le présent acte séparé a été rédigé, muni de nos cachets et de nos signatures, et délivré entre les mains des plénipotentiaires de la Sublime Porte.

Le 14 (26 octobre) 1826, le tsar Nicolas I^{er} rectifia la Convention et les actes séparés.

Donc, dans le délai de 18 mois, la Porte devait délivrer le firman aux Serbes et la cour de Russie en être informée.

A la fin de 1826, M. Guerman, alors consul de Russie, apporta la convention à Miloche. Il fut reçu en Serbie avec de telles acclamations qu'Abdourahman protesta, mais cette fois il perdit son autorité et fut remplacé par Housseïn pacha de Niche. Au commencement de 1827, tout le peuple fêta Miloche et le remercia de ses « paternels soucis » ; c'est alors que le 17 janvier la skoupchtina confirma sa décision du 6 novembre 1817, par laquelle il obtenait la dignité de prince à vie et héréditaire pour sa famille. La skoupchtina élut, en même temps, les mandataires (sixième députation) qui régleront les demandes du peuple à la Porte ¹. Ces députés étaient : L. Theodorovitch, A. Michailovitch, E. Markovitch (et Stoïan Simitch), le secrétaire M. Georgevitch et l'économe J. Antitch.

¹ Libre choix des chefs, indépendance de l'administration, liberté du culte, fusion des diverses taxes en un seul impôt, réunion des districts détachés du pachalik de Belgrade, régie des biens appartenant à des musulmans (à charge d'en payer le revenu en même temps que le tribut à la Porte), liberté du commerce, permission aux négociants serbes de voyager dans les Etats ottomans avec leurs propres passeports, établissement d'hôpitaux, d'écoles, d'imprimeries, par les Turcs en dehors des forts.

Rappelons-nous qu'à la suite des pièces portant la convention

Le 8 mars, la députation partit pour Constantinople. Cette fois, la Porte allait-elle agir plus vite ? Du tout ! Le sultan se déclara délié de toute obligation envers la Russie, qui ne resta pas fidèle à la Convention d'Ackerman, en se limitant aux affaires des Roumains et des Serbes, car elle avait aussi conclu avec l'Angleterre et la France une convention en vertu de laquelle les trois alliées devaient lui offrir la médiation pour apaiser les Grecs ; de plus, le sultan se considérait complètement dispensé de se voir l'obligé de la Russie, après le combat de Navarin. Les Serbes n'avaient qu'à attendre encore et leurs plénipotentiaires à rester en prison. En décembre 1827, les ministres anglais, russes et français, quittèrent Constantinople, et on promulgua un hatti-chérif par lequel on excitait le fanatisme musulman contre les chrétiens et surtout contre la Russie « seule coupable qui, sans relâche, fomentait des révoltes dans l'empire » ; le sultan donnait d'ailleurs à entendre que s'il avait subi les conditions du tsar à Ackerman, ce n'était que pour gagner du temps et mieux préparer sa vengeance (18 décembre 1827).

En effet, ce qui enhardissait la Porte, c'étaient la destruction des éléments perturbateurs ou janissaires et la confiance dans une nouvelle armée, puis surtout les instigations de l'Autriche, derrière laquelle marchait la Prusse. Quel ne fut pas son étonnement quand elle s'aperçut de l'ébranlement de l'alliance entre les

d'Ackerman, on trouve une note officielle de la Porte du 1/13 mai 1826 contenant ceci : « régler avec eux les demandes qui ne seraient pas contraires à la condition des raïas. » Dans un autre acte particulier on peut lire : « elle réglera de concert avec les députés serbes les demandes sus-mentionnées (1820) de ce peuple, comme aussi de toute autre qui pourrait lui être faite par la députation serbe, et qui ne serait pas contraire aux devoirs des sujets de l'empire ottoman. »

trois Puissances ; le gouvernement anglais, loin d'applaudir à la victoire de Navarin, l'avait pour ainsi dire désavouée, le cabinet caractérisait l'affaire de Navarin « d'accident fatal », et sa Majesté dans le discours du trône du 29 janvier 1828, se déclara « profondément affligée de cet événement sinistre » ; en réalité, l'Angleterre était très préoccupée de ne pas faire le jeu de la Russie en Orient. Dans les premiers jours de 1828, le nouveau cabinet anglais chercha même à détacher la France de l'alliance russe. Mais l'union des deux cabinets de Paris et de Saint-Petersbourg paraissait indissoluble, et le 6 janvier 1828, le tsar proposait entre autres : d'occuper la Moldavie et Valachie, d'employer les flottes alliées à bloquer Constantinople et Alexandrie ; par là, il aurait soulagé la situation des Grecs et des Serbes. A ce moment le tsar ne connaissait pas encore le manifeste turc du 18 décembre, et n'était pas complètement débarrassé de sa guerre avec la Perse ; ce dernier souci lui fut enlevé par la paix avantageuse de Tourkmanchaï (22 février) ; alors, instruit du manifeste qui l'exaspéra, il résolut de suite de marcher contre les Turcs. En vain l'Autriche essaya-t-elle encore de l'arrêter par ses remontrances. Le 14 avril 1828, le tsar lança sa proclamation, déclarant avoir été provoqué et amené à la guerre par la Turquie ; tout en prêchant la juste cause de combattre en faveur des chrétiens opprimés, il conseillait à ceux-ci de ne point se soulever : la Russie seule suffisait ! Le 7 mai, 100.000 Russes franchissent le Pruth, le célèbre général J. Dibitch allait commander en chef (après le général Wittgenstein), l'amiral de Heyden entre avec sa flotte dans le détroit des Dardanelles.

Au début de la guerre, la Porte n'hésita pas à demander à Miloche l'affirmation de sa fidélité et la non-inter-

vention des Serbes dans la guerre. Sur le conseil de la Russie, Miloche envoya son frère Yevrème et quelques députés à Belgrade pour assurer le pacha de la neutralité des Serbes. Housseïn accueillit les envoyés, que le peuple serbe partout acclamait, mais le pacha ne tarda pas à transmettre l'ordre du sultan par lequel les Turcs de Bosnie devaient rentrer à Belgrade et fortifier les garnisons. Pour mettre la fidélité des Serbes à l'épreuve, le pacha fit exprimer aux envoyés l'espoir que Miloche ne désapprouverait rien et se chargerait d'approvisionner l'armée. Yevrème déclina le pouvoir de prendre quelque engagement que ce fût sans Miloche. Celui-ci comprit le danger. Il convoqua la skoupchtina le 14 mai, y expliqua la situation difficile où les Serbes allaient se trouver pendant que la Russie avec ses alliés serait loin des Serbes et ceux-ci entourés par une forte armée turque. Miloche proposa de demander à la Porte de retenir les Turcs en Bosnie, et en même temps d'exiger l'avis de la Russie. Ce qui fut fait. Mais la Porte, d'après la réclamation de Miloche, soupçonna sa fidélité et ordonna que 10.000 Turcs rentrassent de Bosnie à Belgrade. Miloche déclara aussitôt décliner toute responsabilité si ces Turcs n'entraient en bon ordre et par fractions. Le pacha consentit ; un détachement de Serbes campa devant Belgrade pour contrôler le nombre des arrivants turcs. On n'en compta que 800, le reste (jusqu'à 10.000) s'était enfui. Miloche n'avait donc pas beaucoup à craindre de leur arrivée, quoiqu'ils fussent provoquants et indisciplinés et eussent à leur tête le cruel beg Vidaïtch. Autrement dangereux étaient les 25.000 Turcs de la Bosnie, qui sous Abdoul-Reïm, s'approchèrent de la Drina. C'est surtout contre le passage des Turcs que se signala l'action de Miloche pendant la guerre russo-turque. Il noua à la

même époque de bonnes relations avec Moustafa, qui rêvait de détacher les Albanais de la Porte.

Pendant ce temps, l'empire du sultan menaçait de tomber d'un coup. Les Puissances se rangèrent de manière à empêcher la Russie d'achever sa ruine. Même la France alliée, s'intéressa à contenir l'inquiétante ambition de la Russie, et elle s'efforça de limiter la guerre à la délivrance de la Grèce. Par le protocole du 19 juillet 1828, la France se chargea d'expulser les Turcs-égyptiens de la Morée, par méfiance envers l'Angleterre qui gardait les îles Ioniennes. Le 9 septembre, Ibrahim se retira devant le général Maison, la mission de la France s'arrêta là. Que se passait-il avec l'armée russe ?

L'armée turque désorganisée par le massacre des janissaires, dérouterée par l'organisation européenne qu'on avait imposée aux nouvelles levées, découragée par les prédictions des oulémas hostiles au sultan Mahmoud II, ne pouvait opposer une longue résistance. La Russie avait cerné la Turquie d'Europe, aussi bien celle du nord que celle du sud, et prenait des dispositions pour en faire autant par la mer Egée et par la mer Noire. Le général Paskievitch, après avoir victorieusement quitté la Perse, remontait l'Asie Mineure (Kars, Poti, Ardahan, Erzeroum, etc.) et allait finir la première année de la campagne par l'occupation de Trébizonde ; pendant ce temps, le tsar et Wittgenstein occupèrent la Dobroudja, difficilement prirent Varna, et à la fin de 1828 s'arrêtèrent devant Choumla. La campagne de 1829 fut confiée au général Dibitch. Celui-ci ne tarda pas à imiter le fameux général carthaginois Annibal, il traversa les Balkans réputés infranchissables. Par deux routes, celle de Prevadia à Aïdos, et celle de Varna à Bourgas, il amena son armée à Roumélikoï où il la

concentra le 24 juillet, et se mit en marche sur Andrinople, où il entra le 14 août ; son avant-garde se dirigeait sur Constantinople (elle arriva jusqu'à Tchiorlou et Rodosto). Le tsar lui donna le titre de Zabalkanski. Miloche lui envoya, prétend-on, le sabre du prince Eugène de Savoie, avec deux envoyés, G. Protitch et A. Petroniévitich, qui devaient rester comme représentants des Serbes lors de la conclusion de la paix ; Ts. Raïovitch se trouvait auprès du général Heisner en Valachie. Après un tel succès de l'armée russe, Dibitch et Paskievitch n'auraient pas dû tarder à se serrer la main à Constantinople. Mais on veillait sur la Russie !

Dès le commencement de la campagne, l'Autriche chercha à former une coalition contre la Russie pour lui imposer la paix ; la France et la Prusse ne voulant pas prêter leur concours, son projet échoua. Il ne resta que l'Angleterre, qui, de concert avec la France, rendirent la Porte traitable et ouvrirent des pourparlers pour la Grèce ; dès le début (16 novembre), la France avait déclaré qu'elle n'agirait pas sans le consentement du tsar. Celui-ci exigea que préalablement à la nouvelle négociation de Constantinople, la conférence de Londres arrêtât définitivement le programme de la pacification. Ainsi fut fait, et le protocole du 22 mars 1829, en grande partie conforme aux propositions russes, dut servir d'instructions aux négociateurs qui allaient se rendre en Orient. D'après cet arrangement, la Grèce devait comprendre les Cyclades, la Morée et la région continentale jusqu'aux golfes d'Arta et de Velo ; elle serait gouvernée par un prince chrétien choisi par les Puissances alliées et paierait un tribut annuel au sultan. Mais la Porte ne tenait pas à accepter ces conditions ; ce n'est qu'après l'entrée des troupes russes à Andrinople, quand elle crut voir approcher la

fin de la guerre, qu'elle consentit à tout, même à la paix d'Andrinople qui fut signée le 14 septembre 1829 ¹.

Par ce traité de paix, le tsar rendait au sultan ses conquêtes européennes, sauf des îles de l'embouchure du Danube, mais en Asie, il gardait toutes les places conquises ; les droits de la Moldavie, de la Valachie, et de la Serbie étaient confirmés et garantis ; les navires russes ainsi que ceux de toutes autres Puissances avec lesquelles la Porte était en paix avaient le libre passage des Dardanelles et du Bosphore ; les sujets russes

¹ Lavissee et Rambaud (*Histoire générale*, t. X, p. 201) disent : « S'il n'eût tenu qu'au tsar, l'empire turc n'eût pas tardé à disparaître. Quant au gouvernement français, son allié du moment, il était alors si peu disposé à le soutenir qu'il proposait secrètement à Nicolas de le renverser et d'en faire le partage : les Turcs seraient expulsés de la péninsule des Balkans, la Russie s'approprierait la Moldavie et la Valachie ; l'Autriche aurait la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie turque ; tout le reste de la péninsule formerait avec la Grèce un Etat nouveau où serait appelé le souverain des Pays-Bas, dont le royaume serait également démembré : les provinces néerlandaises seraient données à la Prusse (qui obtiendrait aussi la Saxe), la Belgique à la France ; la Prusse rhénane serait adjugée au roi de Saxe. On offrirait à l'Angleterre les colonies hollandaises ; enfin, les Etats barbaresques deviendraient indépendants. » D'après ce projet utopique du prince Polignac (1830), les « Etats barbaresques deviendraient indépendants », et les Serbes qui depuis cinq siècles luttèrent, allaient voir leur pays démembré pour être donné en cadeau ! Nous rapprochons cette idée de celle, exprimée par Nesselrode, qu'on prit pour un aveu et la critique de la politique de la Russie en Orient, la voici : « La Russie pouvait peut-être donner le dernier coup à la monarchie ottomane ; mais cette monarchie, réduite à n'exister plus que sous la protection de la Russie, convenait mieux à ses intérêts politiques et commerciaux que toutes les combinaisons qui l'auraient forcée soit à trop s'étendre par des conquêtes, soit à substituer à l'empire ottoman des Etats qui n'auraient pas tardé à rivaliser avec la Russie, de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesse. »

avaient la pleine liberté de commercer dans tout l'empire ottoman et de naviguer sur la mer Noire ; à titre d'indemnité, le sultan payait au tsar 137 millions de francs, somme en garantie de laquelle la Bulgarie, la Valachie et la Moldavie resteraient provisoirement occupées ; la Porte adhérait purement et simplement, en ce qui concernait la Grèce, au traité du 6 juillet et au protocole du 22 mars ; à l'instrument principal de la paix étaient joints une convention réglant le paiement des indemnités et un traité relatif à la Moldavie et à la Valachie¹.

Sans doute cette paix est le triomphe de la politique de la Russie en Orient. Elle y établit son influence, il est vrai, mais elle ne démembra pas, et ne chercha pas à étouffer les nationalités chrétiennes ; en tout cas, si les Puissances ne voulaient pas l'en remercier elles ne devraient pas non plus lui faire des reproches, qui pourraient, au contraire, s'adresser à elles-mêmes. Grâce surtout à la Russie, la Grèce, la Valachie, la Moldavie et la Serbie s'acheminèrent vers l'indépendance absolue, et les chrétiens soumis commencèrent enfin à respirer un peu. Cependant, il est juste de remarquer que la Russie a pu opérer ce bienfait grâce à sa fidèle alliée et amie, la France. Tandis que celle-ci laisse la Russie victorieuse dicter la paix de 1829, nous verrons plus tard que l'Allemagne alliée ne fera pas de même envers le tsar victorieux, à celle de 1878 !

¹ Le traité de paix d'Andrinople (en 16 articles), Martens, *N. R. de Traités*, t. VIII, p. 143-151, 1831 ; Traité séparé relatif aux principautés de Moldavie et de Valachie, Martens, t. VIII, p. 152-155 ; Acte séparé relatif aux indemnités, etc., Martens, t. XV, p. 479-482, 1857.

8.

La base de la principauté de Serbie, artificiellement limitée au pachalik de Belgrade, repose sur le *Traité d'Andrinople du 2/14 septembre 1829*, auquel se rattachent un hatti-chérif et un bérat en 1830. Voyons ces pièces.

Au traité d'Andrinople, seul l'article 6 concerne les Serbes ; il est ainsi conçu :

Les circonstances survenues depuis la conclusion de la Convention d'Ackermann n'ayant pas permis à la Sublime Porte de s'occuper immédiatement de la mise à exécution des clauses de l'acte séparé relatif à la Serbie et annexé à l'article 5 de ladite convention, elle *s'engage de la manière la plus solennelle à les remplir sans le moindre délai et avec la plus scrupuleuse exactitude*, et à procéder nommément à la restitution immédiate des six districts détachés de la Serbie, de manière à assurer pour toujours la tranquillité et le bien-être de cette nation fidèle et soumise.

Le firman revêtu du hatti-chérif qui ordonnera l'exécution des susdites clauses sera délivré et officiellement communiqué à la Cour impériale de Russie dans le terme d'un mois, à dater de la signature du présent traité de paix.

Pour plus de sûreté, la Russie engagea la Porte à envoyer de suite, à ce sujet, un firman à son représentant de Belgrade, Housseïn pacha. A ce vizir, kadi et gardien du fort, le 30 septembre 1829, le sultan fit parvenir le firman ¹ suivant :

Qu'il soit fait en conséquence.

Il est dit dans l'article 5 de la Convention d'Ackermann conclue entre la Sublime Porte et la Cour de Russie : « Que la Sublime Porte désirant donner à la Cour de Russie un nouveau témoignage de ses sentiments amicaux

¹ Brunswik, *l. c.*, 58 ; Noradounghian, *l. c.*, II, XXXII ; *Spomenik*, XXIII, 80-81.

et de son empressement sincère à assurer la complète exécution de tous les articles du traité de Bucarest, ordonnera sans délai la mise à exécution du contenu de l'article 8 du dit traité relatif à la nation serbe, qui étant depuis longtemps sujette et tributaire de la Sublime Porte, a plein droit à sa clémence. Par conséquent, la Sublime Porte prendra, de concert avec les députés serbes, les mesures nécessaires et les plus propres à l'effet de réaliser et de raffermir les droits stipulés en sa faveur, et qui seront en même temps une juste récompense de sa fidélité éprouvée envers la Porte ottomane et un gage de son maintien dans l'avenir. Et comme les hautes Puissances contractantes ont reconnu, par l'acte séparé ci-joint rédigé et signé par les plénipotentiaires des deux parties, la nécessité de fixer un terme de dix-huit mois, durant lequel des enquêtes à ce sujet devront avoir lieu, les dites mesures ayant trait aux droits concédés au peuple serbe seront arrêtées de concert avec la députation serbe à Constantinople, et consignées en détail dans un firman suprême revêtu du hattichérif, lequel devra être mis en vigueur dans un délai aussi bref que possible, mais dans aucun cas postérieurement au délai fixé de dix-huit mois. Ce firman, après avoir été communiqué à la Cour impériale de Russie, sera considéré comme faisant partie de la dite Convention. »

En outre, il est dit dans l'acte séparé de la même Convention relativement aux Serbes : « Que la Sublime Porte animée du désir de remplir fidèlement les stipulations de l'article 8 du traité de Bucarest, ayant précédemment permis aux députés serbes à Constantinople de lui présenter les demandes de leur nation, en vue de consolider la sûreté et le bien-être du pays, les députés serbes avaient exposé dans une requête quelques-unes de ces demandes à savoir : liberté du culte, libre choix de leurs chefs ; administration intérieure indépendante ; incorporation des districts jadis enlevés à la Serbie ; réunion des diverses contributions en un seul impôt ; faculté laissée aux Serbes d'administrer les biens appartenant aux musulmans, à la condition d'en payer la rente en même temps que le tribut ; liberté du commerce, et autorisation aux commerçants

serbes de voyager dans toutes les provinces ottomanes, munis de passeports de leur pays; faculté de fonder des hôpitaux, des écoles et des imprimeries, et en dernier lieu défense à tous les musulmans, excepté ceux appartenant aux garnisons, de s'établir de nouveau en Serbie ; que, pendant qu'on donnait suite aux réclamations sus-mentionnées, des obstacles imprévus obligèrent la Sublime Porte d'ajourner cette question ; que néanmoins, la Sublime Porte étant toujours fermement résolue à accorder à la nation serbe les droits stipulés par l'article 8 du traité de Bucarest ne manquera pas de s'entendre avec les députés serbes à Constantinople sur les moyens propres à assurer la prompte exécution des droits garantis et définitivement acquis à cette nation fidèle et dévouée de même que de toutes les demandes qui pourraient lui être soumises par les députés serbes, et qui ne seraient pas contraires aux devoirs des sujets de la Sublime Porte ; que la Sublime Porte informera la Cour impériale de Russie de tout ce qui sera fixé et arrêté pour l'exécution de l'article 8 du traité de Bucarest, et lui communiquera le firman revêtu du hattichérif, en vertu duquel seront concédés les droits sus-mentionnés. »

Or, pendant que les députés serbes et les commissaires désignés à cet effet par la Sublime Porte avisaient aux moyens de terminer cette affaire d'une manière favorable au peuple serbe, les obstacles et les difficultés résultant de la guerre qui intervint, arrêtaient leurs travaux.

Mais quelque temps après, la paix ayant été conclue entre ma Cour et celle de Russie, par suite du traité d'Andrinople, dans l'article 6 de ce traité il est dit : « Que les circonstances survenues depuis la Convention d'Ackermann n'ayant pas permis à la Sublime Porte de s'occuper immédiatement de la mise à exécution des clauses de l'acte séparé sus-mentionné relatif à la Serbie et annexé à l'article 5 de la dite Convention, elle s'engage solennellement, par le présent article à les exécuter avec la plus scrupuleuse exactitude et sans le moindre délai, et notamment à restituer les six districts enlevés à la Serbie, afin d'assurer pour toujours la tranquillité et le bien-être de ce peuple fidèle ».

En conséquence, j'ordonne qu'on procède à l'exécution des points sus-mentionnés, et ce firman est délivré de mon *rekiab* impérial, et revêtu de ma signature auguste, afin que cette décision soit portée à la connaissance de tous ; de plus, vous, pacha et molla, de votre côté, après en avoir informé le peuple serbe, vous lui ferez comprendre qu'il doit en être reconnaissant, et quant à l'exécution, vous vous conformerez fidèlement à cette décision.

Ce firman fut lu à la grande skoupchtina tenue en l'église de Kragouïevats, janvier 1830. Tout le peuple appela Miloche le « père de la patrie » et décréta des remerciements au sultan et au tsar.

Le 3 août 1830, Housseïn pacha reçut le second firman ¹, ainsi conçu :

Comme le traité d'Andrinople, conclu entre ma Sublime Porte et la Cour de Russie, stipule la mise à exécution des clauses de la convention d'Ackerman, qui porte que l'on conférera avec les députés serbes à Constantinople pour régler avec eux et leur accorder gracieusement en vertu de mon ordonnance impériale émanée et remise à la nation serbe, raïa de ma Sublime Porte, leurs demandes et leurs sollicitations, savoir la liberté du culte, l'administration intérieure, l'incorporation des districts détachés, la fixation du tribut, l'administration des propriétés musulmanes, la faculté de voyager pour leur commerce, munis de leurs passeports, celle d'établir des imprimeries, des hôpitaux, des écoles, *la défense aux musulmans d'habiter la Serbie*, à l'exception de ceux spécialement chargés des forteresses ², aussi que le droit d'exercer une certaine représentation en tant qu'elle ne serait point *contraire à la condition du raïa* ³.

Et comme la dite nation qui manifeste sa fidélité envers

¹ *Spomenik*, XXIV, 49-54.

² Première clause regardée par les Serbes comme une cession en leur faveur : les marchands turcs qui habitent Belgrade ne pouvant être considérés comme spécialement chargés de la garde de la forteresse.

³ Soin des Turcs de maintenir cette dénomination de raïa.

ma Sublime Porte est l'objet de mes faveurs impériales, et voulant y ajouter celles de coordonner leurs demandes annoncées ci-dessus d'une manière qui ne soit pas contraire aux devoirs et aux bienséances des raïas, afin de redoubler et de compléter par là à son égard les moyens de sûreté et de tranquillité.

En conséquence, *après avoir conféré avec les députés serbes* à Constantinople ¹, il a été arrêté ce qui suit :

La dite nation exercera librement son culte dans les églises à elle appartenantes.

Son knez actuel, Miloche Obrenovitch, sera en récompense de sa fidélité à ma Sublime Porte et selon le bérat, dont il est muni, maintenu knez de la dite nation, et cette dignité sera appropriée à sa famille. Il aura de la part de ma Sublime Porte l'administration des affaires intérieures du pays, *l'exécution desquelles se fera avec le concours de l'assemblée composée de notables du pays* ².

Pour ce qui regarde les six districts dont les Serbes réclament l'incorporation comme ayant été distraits, il a été convenu qu'on nommerait à cet effet des commissaires de la part de ma Sublime Porte et de la part de la Cour de Russie, chargés de contater l'exact état des choses, et qu'on agirait en conséquence.

Que le haratch et tous les autres tributs vont être définitivement fixés; que le montant des revenus des fiefs militaires que des ziams et des timars possédaient dans le sandjak de Semendria, à l'exception de celui de Niche, lesquels fiefs vont passer au pouvoir et sous l'administration des Serbes, sera évalué et assimilé aux revenus des districts à incorporer.

Les autorités de ma Sublime Porte n'auront point à s'im-

¹ Seule clause qui indique la réciprocité des obligations envers les Serbes.

² Par là, on voit bien que les représentants serbes à Constantinople ont tenu à assurer au peuple le droit de s'assembler; de cette façon, la skoupchtina, réunie même dans les moments les plus difficiles (comme nous l'avons vu), pénétra dans les mœurs du peuple et devint le droit primordial de la démocratie serbe.

miscer dans les affaires intérieures, ni dans les causes litigieuses du pays, ni exiger non plus rien, en sus du tribut qui, ainsi qu'il a été dit, va être définitivement fixé pour l'avenir.

Désirant en outre que la dite nation puisse à l'ombre de ma puissance impériale participer aux avantages que donne le commerce, ceux d'entre les Serbes qui voudraient s'y livrer, recevront des autorités de ma Sublime Porte sur les passeports dont ils auront été munis par leur knez les *teskérés nécessaires*¹, avec lesquelles ils pourront voyager dans mes Etats pour y trafiquer à l'instar des autres raïas de ma Sublime Porte sans être inquiétés par qui que ce soit, sans qu'on puisse exiger d'eux une seule obole à titre de frais de *teskérés*, mais trouvant partout protection et assistance et à l'exception de droit requis de douane, nul n'exigera d'eux un *avaïd*, ni *zévaïd*, ni rien de tout ce qui tenait en dehors des règlements de l'Etat, et l'on se gardera bien d'exercer à leur égard de tels actes reprehensibles.

Pour ce qui concerne les marchandises qui parviennent à la douane de Belgrade pour être transmises ensuite à Constantinople, elles arriveront ici munies comme auparavant des *teskérés* de la dite nation, et c'est ici que l'on percevra les droits requis de douane. On s'occupera une fois tous les sept ans de constater la variation du prix relatif des choses, afin d'augmenter en proportion la somme déterminée. Et quant aux droits de douanes sur les marchandises qui sortiront de la douane de Belgrade pour circuler dans d'autres contrées, ils seront à l'avenir incorporés dans le tribut fixé de la dite nation, et le paiement en bloc sera confié aux soins du knez Miloche.

Afin de prévenir les désordres qui pourraient avoir lieu en Serbie, et de punir les coupables, le knez Miloche aura à son service les soldats nécessaires².

¹ Ce traité d'Ackerman autorisait les Serbes à voyager avec leurs propres passeports, sans parler de la nécessité de ce visa.

² La rédaction de cet article qui semble n'admettre en principe que la conservation de soldats de police, oblige le prince à quelque précaution pour conserver ses canons et son organisation militaire.

Les Serbes seront autorisés d'établir dans leur pays des imprimeries, des hôpitaux pour les malades, et des écoles pour l'instruction de leurs enfants.

Les mousselimins et les voïevodes n'existeront plus dans les parties de la Serbie où il n'y a pas de places fortes, et la juridiction sur ces lieux sera remise à l'avenir au knez susmentionné.

Ceux des musulmans qui possèdent des biens et des terres en Serbie et qui voudront s'en défaire, afin de rompre toute relation avec le pays, auront une année de terme pour les vendre aux Serbes, selon les prix équitables que fixeront les commissaires nommés à cet effet, et les revenus des vignes, jardins, biens et terres de ceux qui ne voudront pas rompre entièrement leurs relations avec le pays, seront, après avoir été également évalués, donnés ensemble avec le tribut au trésor de Belgrade qui sera chargé de les remettre à leurs propriétaires respectifs. Hormis les garnisons des forteresses, la demeure en Serbie est entièrement interdite à tous les autres musulmans ¹.

La nation serbe fournira au dit knez la somme nécessaire à son entretien, mais sans que cela devienne pour les pauvres d'un poids insupportable.

À l'avenir, en cas de vacance, le nouveau knez qui y serait nommé sera tenu, en recevant le noble bérat de ma Sublime Porte, de payer de son revenu propre la somme de cent mille piastres turcs au fisc impérial ².

Les métropolitains et les évêques que *choisira la dite nation* ³, seront nommés par le patriarche grec de Constantinople, et sans être obligés de se rendre eux-mêmes en cette capitale.

¹ Deuxième article présenté par les Serbes comme prononçant l'évacuation de la ville de Belgrade par la population turque et sur lequel ils appuient le reproche qu'ils font aux Russes de les avoir sacrifiés dans la seconde négociation.

² Les Serbes ont évité avec soin l'obligation d'aller chercher l'investiture à Constantinople comme on vient d'y forcer les gospodars.

³ On sait que les évêques avaient été jusque-là nommés par le patriarche de Constantinople.

Tant que les membres du Conseil ¹ dont il a été fait mention ci-dessus, ne se seront rendus coupables que de quelques fautes graves envers ma Sublime Porte, ni envers les lois et les règlements du pays, ils ne seront point sans motifs destitués, ni renvoyés de leurs charges.

Dans le cas où la dite nation jugerait nécessaire d'établir une poste aux lettres pour ses affaires propres, nul obstacle ne sera mis à son libre passage de la part des autorités de ma Sublime Porte.

A moins que de son plein gré un Serbe ne veuille servir un musulman, celui-ci ne pourra en aucune manière exiger de lui des services forcés ².

A l'exception des forteresses impériales qui existent *ab antiquo* en Serbie, toute fortification qui aurait été faite depuis peu de temps, sera entièrement démolie ³.

Comme la Serbie fait partie de mes Etats les bien-gardés, il ne sera point mis d'obstacle ni de retard dans le cas où ma Sublime Porte aurait besoin d'y acheter avec son argent le bétail et les provisions qui lui seraient nécessaires.

Et enfin, les agents serbes auront leur demeure permanente à Constantinople afin d'y gérer certaines affaires qui concernent la Serbie. —

Tels étaient les points définitivement arrêtés, et mon hattî-chérif ayant gracieusement émané en conséquence, la présente ordonnance impériale a été écrite et expédiée.

Or vous qui êtes le Vizir et le Molla sus-mentionnés, lorsque vous aurez eu connaissance de son noble contenu, vous ferez bien comprendre à la dite nation qu'en appréciant comme elle le doit toutes ces faveurs qui sont les

¹ Le firman entend cette même réunion désignée d'abord comme l'assemblée des notables et destinée à former une chambre haute instituée, non encore réalisée. Cet article et plusieurs autres qui limitent le pouvoir du prince envers les Serbes sont en partie l'ouvrage de ses propres députés aussi jaloux d'assurer les intérêts de la nation que les siens propres.

² Cet article est surtout fait pour les Serbes établis ou voyageant en Turquie.

³ On entend les forteresses élevées pendant la guerre de l'indépendance.

effets de ma clémence et de ma sollicitude impériale, tant qu'elle se tiendra dans les bornes de la fidélité et de la soumission, elle ne cessera d'être l'objet de ma sollicitude, et de jouir à l'ombre de ma puissance impériale d'une entière sécurité et d'une tranquillité parfaite. Vous lui insinuerez d'avoir grand soin de remplir exactement les devoirs de raïa et de s'abstenir de tout ce qui y serait opposé.

Vous agirez de la sorte, et après avoir publié devant la dite nation le contenu de ce noble firman, et l'avoir fait enregistrer au Mehkieme de Belgrade, vous le donnerez au dit knez pour qu'il ait à le conserver.

Enfin le hattî-chérif concernant l'autonomie de la Serbie et le bérat d'investiture du prince Miloche, bachi-knez héréditaire de la Serbie furent signés le 29 août 1830 ¹. Les députés serbes avaient quitté Constantinople, et Miloche avec un grand nombre de Serbes se disposait à aller à Belgrade (Miloche depuis 10 ans n'y était pas entré). La skoupchtina devait avoir lieu à Vratchar, et le 30 novembre, jour anniversaire de la délivrance de Belgrade par Kara-Georges (1806), le pacha devait donner lecture des deux pièces dont nous trouverons les textes un peu plus loin.

Le hattî-chérif concernant l'autonomie de la Serbie était ainsi conçu :

Sultan Mahmoud khan, fils du sultan Abdul-Hamid kan, toujours victorieux. Que le contenu soit exécuté !

Le traité conclu à Andrinople entre ma S. P. et la Russie portant l'exécution des clauses de la Convention d'Ackermann, laquelle stipule : que la Porte s'entendra avec la députation serbe à Constantinople pour s'occuper des intérêts de la Serbie, lui accorder la liberté du culte et de l'administration intérieure ; l'incorporation des districts détachés, la fixation des impôts, l'administration des propriétés

¹ Noradounghian, *l. c.* II ; XXX ; 137 et 201.

et des fiefs appartenant aux musulmans ; la permission de voyager avec leurs propres passeports ; la faculté de fonder des hôpitaux, des écoles, des typographies ; la défense aux musulmans d'habiter la Serbie, les garnisons des forteresses exceptées, et enfin leur accorder la permission d'avoir une espèce de représentation à Constantinople de manière pourtant qu'elle ne porte atteinte à la qualité de sujet.

Vu que la nation serbe qui a donné des preuves de sa fidélité à ma S. P., est l'objet de mon impériale bienveillance, et que je veux faire droit à ses requêtes d'une manière juste et convenable, afin d'augmenter les moyens de sûreté intérieure.

En conséquence, après en avoir convenu avec les députés serbes à Constantinople, fut arrêté ce qui suit :

1. La dite nation aura l'entière liberté du culte dans les églises qui lui appartiennent.

2. Le knez Miloche Obrenovitch, ci-présent, en vertu du diplôme impérial dont il est porteur et en récompense de sa fidélité à ma S. P. est confirmé dans la dignité de bachiknez (premier knez) de la nation serbe, et cette dignité restera héréditaire dans sa famille.

3. Il continuera au nom de ma S. P. à administrer les affaires intérieures du pays d'accord avec l'assemblée des nobles serbes.

4. Pour ce qui regarde les six districts qui doivent être réunis à la Serbie, on s'est accordé de se conformer aux rapports qui seront faits à ce propos par les commissaires nommés par la Russie et par ma S. P., et chargés de prendre à cet égard les plus exactes informations.

5. Le *haratch* et les autres impôts seront fixés d'une manière précise. L'administration des spahiliks (fiefs militaires) maintenant possédés par les *ziams* et *timariotes*, ceux de Niche exceptés, sera confiée aux Serbes, et leurs revenus, comme ceux des districts qui doivent être réunis à la Serbie, entreront dans la somme à fixer pour les impôts, et seront versés dans le trésor de Belgrade.

6. Les fonctionnaires et employés de ma S. P. n'auront aucunement à se mêler à l'avenir ni dans l'administration

du pays, ni dans les différends des Serbes, et ne pourront exiger d'eux un para (= centime) de plus de la somme fixée pour les impôts.

7. Mon désir étant surtout que ladite nation jouisse des avantages du commerce à l'ombre de ma protection impériale, tout Serbe qui voudra s'y adonner, après le visa du passeport que son knez aura délivré, obtiendra le *teskéré* (laisser-passer) nécessaire des autorités de ma S. P. pour voyager dans toutes les provinces de mon vaste empire, et y faire le commerce comme les autres sujets de ma S. P., sans qu'on puisse lui demander un aspre (= centime) pour frais de *teskérés*, ma volonté étant au contraire qu'il soit partout protégé et aidé, et à l'exception des droits de douane, personne ne pourra exiger de lui *avaïd* ou *zévaïd* ni rien de ce qui est contraire aux règlements de l'Etat, on se gardera bien d'exercer à son égard des actes condamnables de cette nature.

8. Pour ce qui regarde les marchandises présentées à la douane de Belgrade pour être expédiées à Constantinople, elles seront munies de *teskérés* serbes, et paieront ici les droits de douane auxquels elles sont sujettes.

9. Les droits de douane pour les marchandises qui partiront de la douane de Belgrade pour d'autres endroits, seront perçus par les Serbes qui payeront pour cela la somme dont on conviendra et qui sera réunie à la somme totale des impôts à payer au trésor de Belgrade. Le prince Miloche règlera les mesures à prendre pour recevoir ces droits. Tous les sept ans on examinera la différence des prix proportionnels des marchandises pour augmenter ou diminuer en proportion la somme fixée à cet égard.

10. Pour prévenir les troubles et les désordres, et pour la police du pays, le knez entretiendra la force armée nécessaire à ce projet.

11. Les Serbes pourront fonder des hôpitaux, des imprimeries et des écoles pour l'instruction publique de la jeunesse.

12. Les voïevodes et les mousselims turcs n'existeront plus que dans les places fortes, la juridiction du pays étant désormais confiée au susdit knez.

13. Les Turcs qui possèdent des immeubles en Serbie et qui ne voudront plus avoir de relations avec le pays, auront une année de temps pour les vendre à des prix équitables aux Serbes après l'estimation faite par les commissaires.

14. Le produit des maisons, des vignes, des jardins, des terres et autres biens appartenant aux musulmans qui ne voudraient pas les vendre, sera versé en même temps que le tribut dans le trésor de Belgrade, pour être transmis aux propriétaires respectifs.

15. Défense est faite aux musulmans qui n'appartiennent pas aux garnisons des forteresses d'habiter la Serbie.

16. La nation serbe fournira au dit knez une somme nécessaire à son entretien, et proportionnée à son rang, sans toutefois qu'elle pèse trop sur le peuple.

17. Lorsque le poste de knez deviendra vacant, le successeur paiera, en recevant le bérat d'investiture, la somme de cent mille piastres au trésor impérial, et cela de sa cassette particulière.

18. Le métropolitain et les évêques élus par la nation devront prendre leur investiture du patriarche grec de Constantinople, sans pourtant être obligés de venir dans cette capitale.

19. Les membres du Sénat, tant qu'ils ne se seront pas rendus coupables de quelque grave attentat contre ma S. P. ou les lois du pays, ne pourront être destitués et privés de leur emploi.

20. Si la dite nation jugeait à propos dans son intérêt particulier d'établir une poste aux lettres, les autorités de ma S. P. n'y mettront pas obstacle.

21. Lorsqu'un Serbe se refusera de servir de sa pleine et entière volonté un musulman, il ne pourra y être forcé d'aucune manière.

22. Hormis les forteresses impériales qui existaient *ab antiquo* dans le pays, toutes les autres places et postes forts construits depuis peu de temps seront démolis.

23. La Serbie faisant partie de mes Etats bien gardés, on ne pourra pas mettre obstacle ni retard à ce que ma S. P. puisse s'y procurer argent comptant, des bestiaux, des vi-

vres et autres denrées de tout genre dont elle pourrait avoir besoin, et lorsqu'elle le jugerait à propos.

24. Enfin il y aura à Constantinople des agents serbes chargés de traiter avec ma S. P. des affaires concernant leur pays.

Ce sont les points sur lesquels on a été d'accord et qui ont été arrêtés. A ces clauses j'ai daigné accorder le présent très gracieux hattî-cherif qui sera promulgué et lu avec solennité au peuple serbe.

Toi, mon vizir Housseïn pacha et toi molla de Belgrade, après avoir pris connaissance des notables dispositions du présent très gracieux hattî-cherif, vous ferez comprendre à la nation serbe que tant qu'elle se montrera reconnaissante comme elle doit l'être à tous ces témoignages de ma haute faveur et de ma sollicitude impériale à son égard, elle sera toujours l'objet de ma bienveillance et jouira d'une parfaite sûreté à l'ombre de ma puissance impériale tant qu'elle restera dans les limites de la fidélité et de la soumission.

Vous, vizir et mollah, tâcherez d'inculquer aux Serbes la nécessité de remplir avec exactitude leurs devoirs de sujets, et de se bien garder de ce qui pourrait être contraire à ces devoirs

Vous agirez comme je vous l'ordonne ; et après avoir publié ce noble firman, et l'avoir enregistré dans les actes du Mehkieme de Belgrade, vous le remettrez au knez Miloche Obrenovitch qui doit le garder.

Le bérat d'investiture du prince Miloche était ainsi conçu ¹ :

¹ Voici comment le moment solennel de la lecture de ces deux pièces est décrit par S. R. Taillandier, *l. c.* p. 280 : « Tandis que le secrétaire du pacha lisait ces pièces dans le texte original, les Turcs étaient comme frappés de stupeur. Au contraire, quelle joie, quelles clameurs du côté des Serbes, lorsque Dimitrié Davidovitch en donna lecture dans la traduction serbe ! Les acclamations redoublèrent au moment où Housseïn pacha représentant de Mahmoud, revêtit Miloche, en signe d'investiture d'un riche manteau brodé d'or et attaché avec des agrafes de brillants. Etrange cérémonie, si glorieuse pour les uns, et pour les autres si humiliante et si dure ! Pendant que les Turcs, con-

L'arbitre suprême des empires, le seul incomparable bienfaiteur qui dans son éternelle sagesse et sa bonté infinie daigna faire de Notre personne le plus noble des sultans, et de notre S. P. l'asile des monarques et des princes des malheureux et des persécutés, voulut nous imposer, entre les autres devoirs du Souverain, celui de veiller à ce que tous les sujets qui se montrent reconnaissants à nos bénéfices impériaux, soient-ils puissants ou faibles et malheureux, pour peu qu'ils se montrent fidèles et dévoués à ma S. P. doivent jouir d'une parfaite sûreté à l'ombre de Notre impériale puissance et miséricorde.

En conséquence c'est notre devoir et notre droit d'installer d'après les lois de N. Sublime Empire, tous les gouverneurs, chefs et autres fonctionnaires capables de gouverner et administrer le pays; de faire de manière que l'intrigue, la tyrannie et les troubles soient contenus, et que la justice et l'ordre règnent toujours à leur place, répandant partout leur influence bienfaisante. C'est notre volonté impériale que la nation serbe, sujette de notre Sublime empire, jouisse du bénéfice d'un ordre parfait et de la plus entière sûreté. A ces causes nous avons choisi l'homme le plus digne et le plus capable pour administrer les affaires de ce pays.

Le prince actuel de la dite nation, possesseur de ce diplôme impérial, vrai modèle des nobles Chrétiens, Miloche Obrenovitch (puisse sa fin être heureuse) jouit de père en fils de la faveur de notre trône impérial. Sa capacité dans le gouvernement de ladite nation, et surtout sa probité, son dévouement à notre Auguste Personne, sont connus de tout le monde, et d'après les témoignages de notre vizir Housseïn

damnés par le commandeur des croyants, par celui dont la parole est sacrée, s'en retournaient chez eux la tête basse, Miloche, au milieu des transports du peuple serbe, se rendait à l'église de la ville, où le métropolitain entouré de tout son clergé, le sacrait prince régnant suivant le rituel orthodoxe. Le 30 novembre est une des dates mémorables de l'histoire d'Orient au XIX^e siècle; le spectacle qu'on a vu ce jour-là, c'est la conquête de la Serbie par les Serbes proclamée dans Belgrade même, au nom du sultan Mahmoud, devant les Turcs soumis et consternés ».

pacha, gouverneur de Belgrade, nous espérons et avons confiance qu'il ne s'écartera jamais de la conduite loyale et noble, qu'il a suivie jusqu'à ce moment, et qu'il continuera ses fidèles services sous notre haute protection. Et comme il convient à notre éminente dignité d'accorder nos faveurs impériales, à tous ceux qui ont donné des preuves positives de leur fidélité, notre bienveillance impériale a dû se manifester envers le susdit prince; en conséquence, et suivant la lettre de notre gracieux hatti-chérif du 25 de la lune rébi-ul-éwel de cette année 1246, la dignité de prince de la nation serbe reste assurée à perpétuité au titulaire possesseur du présent diplôme impérial. Après sa mort, la dignité de prince passera à son fils aîné, après lui à son petit-fils; ainsi elle restera toujours fixée dans sa famille. En cas de vacance à cette dignité, un nouveau bérat impérial de notre S. P. sera expédié au successeur. Cette principauté, par notre faveur spéciale, est ainsi à jamais accordée au dit prince et à sa famille.

En foi de quoi nous avons promulgué ce diplôme impérial ordonnant :

Que le susdit bachi-knez Miloche Obrenovitch gouverne la principauté de Serbie suivant les conditions convenues; qu'il remplisse exactement en toutes circonstances les devoirs de la justice et de la fidélité; qu'il porte surtout toute son attention et sa sollicitude à l'administration du pays, à en défendre et protéger les sujets, à régler les affaires de manière qu'il mérite d'être considéré comme prince élu de N. S. P., par tous les fonctionnaires et tous les sujets du pays.

Quant à lui, suivant avec fermeté la voie de l'obéissance, de la soumission, de la probité et de la fidélité envers ma S. P., et faisant tous les efforts pour l'accomplissement de ses devoirs conformément à notre volonté impériale, il ne manquera pas de mettre aux pieds de Notre trône impérial les affaires qui pourraient donner lieu à de nouvelles mesures administratives. Enfin il se servira dans son gouvernement et dans son administration des moyens de force et de pouvoir dont il est investi. Personne qui que ce soit autre que lui n'aura le droit de se mêler dans l'administration

des affaires de la principauté ! Que ce soit manifeste à tous et qu'on prête foi au présent signe noble et sacré. »

Au hattî-chérif de 1830, fait suite, le complétant, celui de novembre 1833, ainsi rédigé :

Qu'il soit fait en conséquence.

Désirant récompenser la nation serbe, sujette de mon empire, pour la fidélité qu'elle a montrée envers ma S. P., j'ai en 1246, comme un témoignage éclatant de mes sentiments de bienveillance et de ma grâce impériale envers elle, délivré un firman orné de mon rescrit autographe (hattî-chérif) par lequel je lui concédais divers privilèges tels que : l'entière administration intérieure, l'incorporation des districts jadis enlevés à la Serbie, le paiement d'un impôt unique pour toutes les anciennes contributions, l'administration des propriétés des musulmans, lesquels, hormis les garnisons, devaient quitter la Serbie dans l'espace d'une année.

La mise à exécution de ces diverses mesures a été différée, par suite de manque de renseignements sur certains points qu'il s'agissait de constater et qui avaient pour objet l'avantage commun des musulmans et des Serbes, mes sujets. Mais les doutes concernant cette affaire ayant été éclaircis, tous les obstacles aplanis, et tous les points de vue et toutes les propositions expliqués et résolus, ma volonté souveraine est, en procédant à l'exécution définitive des privilèges accordés à la nation serbe qui recevaient un commencement d'exécution, tandis que mes fonctionnaires conféraient avec l'ambassade russe, d'assurer les effets des privilèges et des faveurs concédés par le firman susmentionné ; à l'effet de quoi il a été arrêté ce qui suit :

Les districts détachés de la Serbie, et qui ont été précédemment l'objet d'une contestation, de même que les autres districts de la Serbie, doivent être gouvernés par toi, ô prince ! dans les limites constatées par les rapports des commissaires nommés et expédiés sur les lieux à cet effet et conformément aux plans topographiques qui ont été dressés. Ces districts sont : Kraïna y compris Klioutch, Tserna — Reka y compris Gourgoussovats, Bagna et Svrlig,

Alexinats avec Rajan et Paratchin, Krouchevats (ou Aladjé-Hissar), une portion de Stari-Vla y compris la partie de Novi-Bazar connue sous le nom de Brvenik et la contrée de la Drina composée de Yadar et de Radjevina.

Par conséquent, afin que ces districts rentrent sous l'administration serbe, des firmans spéciaux sont émanés et ont été expédiés aux gouverneurs de Vidin et de Belgrade, Housseïn et Vedji pachas, ordonnant que des commissaires choisis tant par toi que par Housseïn pacha, se rendront sur les lieux, et qu'ils recevront des employés, et autres gouverneurs qui se trouveraient dans le voisinage, toute l'assistance nécessaire, pour que cette affaire ait un terme. De plus, pour que les départements en question soient nettement délimités, l'on remettra à chaque commissaire un exemplaire de la carte topographique délivrée au vizir sus-mentionné.

Mon firman précédent fixait à un an le délai pendant lequel les musulmans habitant les villes attenantes aux forteresses, à l'exception de Belgrade, pouvaient vendre avec avantage leurs propriétés. Mais comme l'insuffisance de ce terme a été reconnue, dans le but de modifier et de régulariser ce délai, ils sont autorisés à demeurer en Serbie cinq ans encore à compter du jour de la publication du présent firman. Pendant ce terme de cinq ans, ils relèveront des vizirs respectifs de ces contrées, et seront gouvernés par les autorités musulmanes qu'eux-mêmes auraient choisies.

Toutes les provisions nécessaires, tant aux musulmans, auxquels est accordé le terme de cinq ans, qu'aux soldats des garnisons qui y habiteront pour toujours, doivent être fournies par les Serbes contre paiement immédiat et sans aucune vexation ou exaction.

Les autorités musulmanes ne s'immisceront sous aucun prétexte dans les affaires des Serbes et vivront avec eux dans un parfait accord.

Ceux d'entre les musulmans qui voudraient immigrer avant l'expiration du délai de cinq ans, devront obtenir toutes les facilités nécessaires pour vendre avantageuse-

ment leurs propriétés et pour le transport de leurs familles.

Mais à l'expiration du terme stipulé, les musulmans habitant les villes seront obligés d'émigrer, et ceux établis dans les faubourgs, à l'exception de celui de Belgrade, devront se retirer avec leurs familles dans l'intérieur des forteresses ou bien ailleurs, de sorte qu'à l'avenir aucun musulman ne puisse derechef se fixer en Serbie.

De leur côté, les Serbes devront payer les prix équitables des terres et des propriétés des musulmans avant leur émigration.

Les musulmans établis dans les faubourgs de Belgrade ne sont pas seulement destinés à former la garnison de cette forteresse, mais ils exercent de plus avec les Serbes un commerce avantageux. Par la raison que ces deux populations sont également sujettes de mon empire, et en vue de resserrer leurs liens, les musulmans habiteront à perpétuité les faubourgs de la forteresse de Belgrade, et seront sous la juridiction du gouverneur de ladite forteresse, mon vizir Mehemed-Vedji pacha. Mais dans le but du maintien de la tranquillité publique, et pour la préserver de tout ce qui pourrait la troubler, les Serbes habiteront aussi, comme par le passé, ces faubourgs. Toi, prince, et tous les autres chefs serbes, y aurez un libre accès et sortie, et nulle molestation réciproque ne devra jamais avoir lieu.

Les musulmans comme les Serbes, moyennant le paiement des droits de douane fixés, jouiront à Belgrade d'une pleine liberté de commerce, et ces droits seront perçus par les Serbes.

Excepté les militaires sous les ordres du gouverneur, la garnison et les fonctionnaires serbes ou agents de police, nul ne pourra porter des armes dans le faubourg de Belgrade.

Les musulmans ne pourront ni bâtir des maisons, ni élever aucune construction au delà de ce faubourg.

Ils ne pourront pas non plus contrevenir aux ordonnances de police que le gouverneur de Belgrade aurait adoptées de concert avec le prince.

Ni toi, ni la nation serbe, n'agirez jamais ni d'aucune manière contre les devoirs des sujets et la soumission due à ma S. Porte.

D'après les règlements en vigueur, l'émigration des sujets de la S. P. d'une province à une autre et sans autorisation préalable étant défendue, ceux qui ne s'y conformeraient pas seront renvoyés dans leurs foyers respectifs, et on prendra soin de ne pas contrevenir aux règlements sus-mentionnés.

Le gouverneur sus-mentionné et toi, vous aurez à vous entendre sur tout ce qui concerne l'ordre et la salubrité de la ville.

Le gouverneur et toi, vous vous entendrez également sur la faculté pour les sujets étrangers de trafiquer dans Belgrade et de demeurer dans ses faubourgs, afin que ces étrangers puissent trouver assistance et protection, conformément aux traités entre ma S. P. et les puissances amies.

Ceux des musulmans qui de leur propre gré voudraient vendre soit aux Serbes, soit à d'autres musulmans, les propriétés qu'ils possèdent à Belgrade, pourront le faire sans aucun empêchement.

Mais les étrangers n'auront jamais le droit de posséder des biens-fonds ni à Belgrade, ni dans les districts.

Aucun obstacle ne sera mis à ce que les musulmans et les Serbes vendent de leur propre gré, et réciproquement, des biens qu'ils possèdent.

Eu égard au relevé des contributions versées jusqu'ici par les Serbes dans mon trésor impérial, conformément au firman sus-mentionné, et le surcroît de dépenses occasionnées au pays par la remise de l'administration intérieure à ses chefs, désormais le tribut est fixé à la somme de 2.300.000 piastres, total dans lequel se trouvent compris la douane qui t'est confiée, les revenus des timars, des ziams et des moukadès, dont l'administration passera aux mains des Serbes, la capitation et toutes les contributions en général, qui se percevaient jusqu'ici tant en nature qu'en argent sous quelque dénomination que ce fût. Ce tribut sera payé annuellement à Belgrade et en deux termes, à partir de la Saint-Démètre de l'année courante et à l'expiration de chaque semestre. Les Serbes auront l'administration de tous les revenus du pays, et la jouissance des produits de leurs terres.

Excepté les forteresses impériales qui existent en Serbie *ab antiquo*, toutes nouvelles fortifications telles que Tchouperia, Palanka et autres postérieurement érigées, devront être complètement démolies.

Les articles sus-mentionnés, complément du firman précité, étant confirmés par le présent hatti-chérif, il a été arrêté entre les ministres de ma S. P. et l'ambassade de Russie de procéder à son entière exécution,

Ma volonté souveraine étant que les articles précités soient compris et exécutés, j'ai délivré mon noble rescrit autographe et deux firmans sont expédiés, l'un au gouverneur de Belgrade, qui lui enjoint de se concerter avec toi pour l'exécution des dispositions ci-dessus, l'autre au pacha de Vidin, ayant trait à la délimitation des départements en question, et à la transmission des instructions nécessaires relatives aux autres articles de ce firman.

Ce firman, orné de mon hatti-chérif, a été donné pour te communiquer cet état de choses.

Ainsi, prenant connaissance de ma volonté souveraine, tu auras soin de travailler à l'arrangement et à l'exécution des points sus-mentionnés, de concert avec les deux pachas précités. Et reconnaissant les bienfaits dont la nation serbe a été comblée de ma part, tu apporteras tes efforts à agir en toute circonstance de manière à être agréable à ma S. P. ; et, évitant sous tous les rapports de molester mes sujets, établis sur le territoire soumis à ton gouvernement, tu chercheras à m'attirer, ainsi qu'à toi-même, leurs vœux et leurs bénédictions. J'espère que, comme par le passé, tu te montreras le serviteur de ma S. P., en agissant conformément aux devoirs des sujets et en évitant d'y contrevenir.

Ce sont ces pièces qui ont légalisé la situation d'une petite partie de l'ancienne patrie de la Serbie, qui depuis 1830 a son autonomie de droit et de fait ; en attendant son indépendance, elle resta pays vassal du sultan, mais sous le protectorat du tsar.

Ainsi fut couronnée la politique de Miloche, basée surtout sur les efforts de 1804 et de 1815. Maintenant,

une partie des Serbes pouvait augurer mieux du lendemain. Ce brave peuple serbe, si méconnu et si mal-traité par les Turcs et par toute l'Europe, était sur le point de se convaincre qu'il n'existe plus d'humains sur cette triste terre. Ce peuple a reçu de profondes et douloureuses blessures ; le jour où l'Europe verra tous les frères serbes réunis et délivrés, peut-être, ce jour-là, sûre d'avoir rempli sa tâche noble et civilisatrice, aura-t-elle la conscience tranquille.

CHAPITRE II

La principauté de Serbie jusqu'au Congrès de Paris, 1856.

1.

Dès que Miloche eût réussi à légaliser l'autonomie de la Serbie, 1830, il se livra tout entier à lui donner une organisation intérieure. Dans cette tâche difficile, il fut secondé surtout par quelques Serbes qui avaient fait des études à l'étranger, notamment dans les Universités de l'Autriche, très peu en Russie. La période de 1830 à 1842 a donné la base à toute l'organisation législative de la principauté, qui s'est maintenue presque jusqu'au Congrès de Berlin. Nous n'entrerons pas dans la discussion des lois organiques, ni dans l'énumération des institutions utiles, créées par Miloche, nous dirons cependant quelques mots de la situation de l'Église (tsrkva) et de l'Assemblée (skoupchtina).

1) En ce qui concerne l'Église des Serbes, nous avons déjà indiqué (p. 330) que depuis la suppression du patriarcat de Petch (Ipek) en 1766 jusqu'en 1832, le patriarche de Constantinople se considérait comme le chef de l'Église orthodoxe dans l'empire ottoman ; il nommait le haut clergé parmi les Serbes. On sait que les métropolitains et les évêques de Constantinople ne venaient chez les Serbes que pour les exploiter, sans jamais chercher à appliquer les conseils de la Bible. Ce sont ces Phanariotes qui ont fait tant de mal

à presque tous les chrétiens de l'empire ottoman. C'est pourquoi Miloche, depuis 1815, cherchait à assurer l'autonomie de l'église de Serbie. L'archimandrite Mélenchie Nikchitch de Stoudenitsa se trouvait cette fois dans la députation envoyée par Miloche ; ce dernier ne tarda pas à insister auprès de la Porte et du patriarche pour faire nommer Mélenchie évêque au siège vacant de Chabats. Ce fut le premier évêque serbe reconnu par Constantinople.

Nous avons déjà montré toute la lenteur qu'apportait la Porte dans le règlement des affaires serbes avec Miloche. Aussi, celui-ci, dans la skoupchtina de 1816, à Kragouïevats, régla-t-il les revenus ecclésiastiques, que le zbor du clergé serbe approuva. Mais le clergé grec, ayant à sa tête son métropolitain (Agathanguel), ne voulait pas abandonner ses anciennes habitudes d'aller directement chez le peuple percevoir ses droits ; cette façon d'agir permettait au clergé de commettre des abus, mais il croyait ainsi s'enrichir. Pour mettre fin à tant d'abus, Miloche, à la grande skoupchtina de 1822, fixa les appointements du métropolitite et des évêques, ainsi que les principales taxes à percevoir lors des différents offices ; on vota, en même temps, l'organisation d'un tribunal ecclésiastique. Cette résolution énergique exaspéra les Phanariotes. Mais Miloche ne se laissa pas arrêter et s'engagea même à acquitter la dette (qu'on devait toujours au patriarcat!) de l'éparchie de Belgrade (80.000 groches) et d'Oujitsé (57.000 groches). En 1823, le patriarche consentit à donner acquit des dettes moyennant 137.000 groches ; mais quand Miloche lui apporta la somme, il prétendit que ce n'était pas assez ; finalement, en 1826, moyennant 200.000 groches, l'affaire fut terminée. Le malheur voulut que ce fût le métropolitite Agathanguel qui

fût nommé patriarche; Miloche ne pouvait pas s'entendre avec lui. Le nouveau patriarche nomma pour son successeur à Belgrade Antime, qui mourut en 1830 et fut le dernier métropolite grec. Car, cette année, le hattî-chérif reconnut l'autonomie de l'église serbe. L'année suivante, le 18 août 1831, le patriarche nomma les trois premiers Serbes qui aient été à la tête de l'église serbe : Mélenchie, métropolite de Belgrade¹, Nitchiphore, évêque de Tchatchak, et Guerasime, évêque de Chabats. Au mois de janvier 1832, Miloche régla définitivement la situation de l'église avec la Porte; on peut la résumer en quelques mots : « Le knez et le peuple choisissent le métropolite que le patriarche doit nommer sans contester », moyennant un cadeau de 300 ducats, en dehors de la somme annuelle fixée pour toujours à 6.000 groches; par l'entente du 17 juillet 1836 (à la suite de l'annexion des six départements du côté du Timok), Miloche éleva la somme de 6.000 à 9.000 groches pour le patriarche.

Cette autonomie de l'église serbe de la principauté a duré de 1832 à 1879; à cette époque l'indépendance de la principauté coupa tout lien de soumission à Constantinople, et l'église de Serbie devint autocéphale, ne s'attachant donc que par le dogme à l'église orthodoxe, représentée jusqu'alors dans la péninsule par le seul patriarche de Constantinople (avec cette restriction : le métropolite de Monténégro après la suppression du patriarcat serbe de Petch (1766), a reconnu le protectorat du synode de Russie; en apparence, ce lien moral se maintint même depuis le Congrès de Berlin).

2) En ce qui concerne la *skoupchtina*, on a pu déjà

¹ Miloche aima beaucoup Mélenchie; celui-ci fut le premier qui battit le tambour à Lioubitch, 1815; il était alors archimandrite.

remarquer au courant de notre récit : que Kara-Georges aussi bien que Miloche cherchèrent toujours à s'entendre avec les représentants du peuple, même dans les moments les plus difficiles. De cette façon la coutume de convoquer la skoupchtina, s'implanta si bien, qu'elle fonctionna toute seule et devint un des droits essentiels de la démocratie serbe. Presque tout ce qui concernait le peuple y était discuté, notamment la question des impôts : sans l'approbation de la Chambre, on ne pouvait percevoir aucun nouvel impôt¹. On distinguait deux sortes de skoupchtinas : la skoupchtina *régulière* convoqué tous les six mois (à la fête de Saint-Georges et Saint-Démètre) et la *grande* skoupchtina qu'on convoquait quand on devait prendre quelque importante décision, ou entendre la lecture de quelque firman.

Il faut signaler la composition de ces deux skoupchtinas.

La *simple ou régulière* se formait ainsi : Miloche, par lettre, invitait chaque knez de nahié à venir à un certain jour désigné et d'amener avec lui 4 ou 5 maires ; quand les tribunaux de nahiés furent organisés (1833), Miloche fixa le nombre des représentants et les faisait inviter par les tribunaux. La *grande ou principale* skoupchtina se composait de tous les chefs des nahiés (département) et des knejinés (arrondissement²), d'un nombre limité de maires, de juges et de notables du

¹ M. Petrovitch, *Des Finances* etc., I, 160-162, Belgrade 1897. On votait l'impôt pour six mois, de 1835 à 1839 pour un an ; depuis, la question est réglée par la Constitution.

² L'ancienne division administrative de Miloche s'aperçoit encore ; on a changé le nom de nahié (département) en celui de *okroug*, knejina (arrondissement) en *srez* ; *opchtina* (commune) s'est conservé.

pays (choisis et invités par Miloche) et surtout des grands fonctionnaires. Ces représentants étaient invités par les tribunaux sur l'ordre de Miloche. La première élection de députés (et munis de mandats !) n'eut lieu qu'à la fin de 1829. Les séances se tenaient ordinairement dans un champ ou près de l'église (souvent dedans) ; sous Miloche, la première simple skoupchtina s'était réunie à Tsrnoutché le 19 décembre 1815, et la première grande le 6 novembre 1817.

Ce ne fut qu'en 1833 que Miloche réincorpora les 6 départements promis et fixa à 2.300.000 groches la somme totale à payer annuellement à la Porte (tribut). Il organisa en même temps une armée régulière, il rétablit les églises et les monastères, il augmenta de 72 le nombre des écoles primaires ; en 1836, il fonda le premier Collège à Kragouïevats, l'année suivante une école militaire à Pojarevats (en 1846 à Belgrade) et une de théologie à Belgrade ; en 1838, le Collège de Kragouïevats fut nommé Lycée, puis Grande Ecole, de nos jours, elle attend d'être élevée au grade d'Université de Belgrade ; enfin rappelons-nous que la première imprimerie d'Etat à Belgrade date de 1831, elle commença en 1833 à publier le *Journal Officiel* (les Serbes avaient lancé la première publication d'un *Journal Serbe* à Vienne en 1791-1792).

Cependant, ce que Miloche avait prévu allait arriver. Tant que lui personnellement put aller partout et diriger les affaires du pays, le peuple n'eut rien à dire. Son absolutisme n'était que patriarcal, le peuple l'appelait le « père » et la devise de Miloche (passée dans sa dynastie) était : « mon peuple, tu es ma force ». Avec les changements opérés dans le pays, le nombre des fonctionnaires augmentait, et soit faute de lois, soit

mauvaise application de celles qui existaient, quelques-uns d'entre eux provoquèrent des mécontentements. Miloche, à la skoupchtina de 1830, promit de donner des lois et de cette façon régler tous les rapports entre les sujets. En attendant des lois complètes, certains juges expliquaient la coutume et le droit à leur façon, souvent très arbitraire.¹ Alors éclata une petite révolte (Mileta, janvier 1835), mais il n'y eut pas d'effusion de sang : Miloche pardonna à tous les insurgés et promit de donner des lois écrites, et une constitution dans le courant de cette année.

En réalité, Miloche avait déjà chargé son secrétaire D. Davidovitch, un des plus lettrés de son temps², de « composer une constitution ». Miloche ne s'y entendait pas beaucoup ; aussi disait-il souvent à Davidovitch : « Fais bien attention à ce que tu écris, car je ne tiens pas à avoir des embarras. » Davidovitch, imprégné des idées libérales et bien nuageuses de son époque, idéaliste et ardent patriote (il signait « tout Serbe ») répondait au prince : « Ne craignez rien, mon gospodar ! La Serbie est autonome et peut prendre l'organisation qui lui plaira ! » Le prince répliquait : « Si je devais monter à cheval, prendre un sabre et me battre contre les Turcs, je saurais comment le faire, mais

¹ A côté de la *Chancellerie* (du peuple serbe), instituée plutôt pour entretenir des liens entre Miloche et le vizir de Belgrade (1815) que pour jouer le rôle d'un tribunal, Miloche, le 29 septembre 1821, organisa une *Chancellerie populaire* à Kragouïevats (composée au minimum de 3 knez, comme celle de Belgrade), chargée de faire la police et de juger les petits délits.

² Il avait passé quelques années à la Faculté de philosophie et de médecine de Vienne, et rédigea le *Journal serbe* de 1813 à 1821, quand il rentra à Belgrade ; puis il fut nommé le secrétaire du prince.

notre autonomie est chose délicate et doit se plier au gré du vent. Aussi, je te recommande de faire bien attention ! » Enfin, le 2/14 février 1835, à la grande skoupchtina fut proclamée la première constitution ; dans son discours, le prince dit : « Le peuple serbe a plusieurs particularités nationales qu'il faut d'abord tâcher d'adapter à la civilisation et aux lumières de l'Europe si nous voulons prendre, peu à peu, une place honorable dans ses rangs », etc. Le peuple fut enthousiasmé, le prince porté en triomphe et Davidovitch fêté. Tout allait bien ; il faut remarquer seulement que tous ne pouvaient prononcer le mot français « constitution », aussi employait-on le mot serbe *oustav*, ce qui n'était pas grave !

Les difficultés pourtant se présentèrent bien vite, et Miloche ne tarda pas à s'apercevoir de l'impossibilité d'appliquer la constitution (elle ne dura qu'un mois et demi). En effet, dans l'amas d'idées que contenaient les articles, Davidovitch, craignant le pouvoir despotique de Miloche, lui octroya un Conseil d'Etat de seize membres qui, à certains égards, était plus puissant que le prince, et ne dépendait que de la skoupchtina ; à cette aristocratie d'en haut répondait la démagogie d'en bas sortie de la « communauté fraternelle et patriarcale » ayant le droit (domaine commun) des forêts, des pâturages, des montagnes, de telle sorte que les villages étaient prêts à se soulever les uns contre les autres ! Il est vrai que Miloche promulgua cette constitution un peu à la hâte pour satisfaire les révoltés (de Mileta), ce qui explique pourquoi il se laissa tromper la première fois. Le pire allait être maintenant. Davidovitch, avant tout journaliste, imprima son œuvre et en lança un assez grand nombre d'exemplaires parmi les Serbes, surtout en Autriche ! Metternich en fut plus qu'étonné et protesta auprès de la Porte ; bientôt la Russie et la Porte

ne tardèrent pas à faire des remontrances à Miloche. Celui-ci, cependant, ne demandait pas mieux que de supprimer cette constitution, et les Serbes pouvaient en attendre une autre. Il est à remarquer que Metternich allait si loin qu'il demandait l'expulsion de Davidovitch¹ et insistait auprès de la Porte pour qu'elle envoyât une charte à Kragouïevats, charte qui conviendrait peut-être mieux à l'Autriche de Metternich. —

On ne devait pas oublier si vite le cas de la constitution. C'était donc une excellente occasion d'agir contre Miloche ! L'Autriche, toujours jalouse de la Serbie libre, se trouva cette fois d'accord avec la Russie dont le tsar victorieux tenait à imposer sa volonté absolue dans le pays chrétien du sultan² ; celui-ci pouvait-il jamais être content de Miloche ? L'Angleterre ne fut pas longue à y paraître aussi ; l'animosité des Puissances entre elles était des plus pénibles pour les Serbes³. Alors les intrigues diplomatiques commencèrent contre Miloche, et comme il n'est jamais difficile, n'importe où, de trouver des mécontents, les agents allaient vraiment trop loin, et s'il arrivait que Miloche et sa dynastie avaient des revers en Serbie, il fallait se rappeler que la Russie aussi avait des déceptions dans tout l'Orient, et sa politique fougueuse de 1829 devait s'en ressentir aussi bien en 1856 qu'en 1878. Cependant, le prince Miloche savait bien parler aux représentants étrangers de son temps, notamment à celui du tsar : « Je ne suis qu'un paysan, mais j'aurais bien voulu voir

¹ Celui-ci cessa d'être secrétaire du prince le 4 mai 1835, mais Miloche ne voulut jamais lui supprimer ses appointements.

² Le traité de Unkiar-Skelessy, 8 juillet 1833, n'était qu'une inféodation formelle de la Turquie à la Russie.

³ V. *Spoménik* XXIV ; XVII, 33-116, etc., et surtout le livre du Dr Cunibert, médecin du prince Miloche.

à ma place tant d'illustres personnages politiques de haut vol, administrateurs consommés, qui méprisent ce que j'ai fait. J'aurais voulu les voir dans un pays bouleversé, où il fallait tout construire au milieu de guerres extérieures et de discordes civiles... J'ignore beaucoup de choses, en administration, et je recevrais de grand cœur les conseils des hommes qui s'intéressent sincèrement à la Serbie ; mais, si le baron de Buchemann prétendait imposer ses avis comme des ordres, chef de la nation et gardien de ses droits, je les repousserais résolument. »

Ce fut justement dans ces paroles qu'on trouva la plus grande raison d'agir contre Miloche ! Quelques Puissances, jalouses de voir le sort des Serbes s'améliorer, cherchaient à attaquer avant tout la tête. Et certes, Miloche était une tête, une tête de génie. Ce brave prince et tous ses sujets regardaient curieusement les fins diplomates et les savants qui ne trouvent jamais le temps de remonter à leur propre origine, tandis qu'ils ont le loisir de dédaigner le chef d'une nation, sous prétexte qu'il était paysan ! Mais, suivons les événements.

Restant fidèle au sultan, lors de l'insurrection des pachas de Bosnie et d'Herzégovine en 1830-1832, et étant vassal du sultan, Miloche eut dû déjà se présenter à la Porte ; il ne le fit que sur une invitation, l'été de 1835. Il fut magnifiquement accueilli à Constantinople ; la première audience devait avoir lieu le 16 août. Le sultan l'appela son fils et lui exprima la joie de l'avoir connu. De riches cadeaux furent échangés, Miloche obtint notamment du sultan six canons.

A son retour, Miloche crut qu'ayant la pleine confiance du sultan, il pourrait se maintenir dans sa place créée par lui et bien méritée. Mais les intrigues de quel-

ques puissants Serbes, qui voulaient par la constitution limiter le pouvoir de Miloche et créer une oligarchie (se basant sur l'article 20 du hattî-chérif de 1830), ne cessaient pas. Elles ne firent que croître et se compliquer par la nomination, en 1836, des représentants de la Russie, de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre, sans oublier celui de la Porte. On n'aboutit à la fin de ces intrigues que lorsque la Porte envoya son hattî-chérif ou statut organique de la Serbie, le 24 décembre 1838¹. Aux termes de cette charte, Miloche conservait la dignité princière héréditaire dans sa famille (art. 1), chaque citoyen pouvait, de droit, disposer de ses biens (46); la clause la plus difficile pour Miloche était celle de l'article 6 qui établissait « un Conseil (Sovet) de 17 primats et de notables serbes », car ce Sovet restreignait énormément l'action de Miloche (qui ne pouvait remplacer un seul membre sans le consentement de la Porte) et même de tous les Serbes, — l'assemblée populaire ou skoupchtina était supprimée! Miloche ne pouvait plus tolérer une telle situation. Espérant que les Serbes comprendraient tout ce qu'il avait fait et le compareraient à ce que faisaient ses ennemis, qui étaient aussi les leurs, il s'arma de courage, et le 1/13 juin 1839, il signa son abdication en faveur de son fils aîné Milan².

Quelques jours après, avant de se rendre en Vala-

¹ *Recueil de lois et de règlements*, paru en Serbie depuis 1857. Le premier volume donne la publication de l'oustav de 1838, qui depuis 1839, provoqua les premières lois (concernant l'organisation du Sovet, composé de quatre ministres (des affaires intérieures, extérieures, des finances et de l'instruction publique), et de la Chancellerie princière, etc.), I, 1-49; 1880.

² Miloche laissa à la Caisse d'Etat un trésor de 9 millions de groches, et les premiers ministres nommés furent: G. Protitch, A. Petronievitch, F. Stephanovitch et A. Simitch.

chie, Miloche quittant Belgrade dit au colonel Hodges, représentant de l'Angleterre : « Ma chute, toute proportion gardée, n'est pas sans analogie avec celle de Napoléon. Comme le grand empereur, j'ai délivré mon pays par les armes, j'ai assuré son repos par des négociations, on n'a plus besoin de moi, on me chasse. »

Ce fut un moment dur et amer autant pour Miloche que pour ses Serbes reconnaissants.

2.

Le knez *Milan M. Obrenovitch II* (né à Kragouïevats le 7 octobre 1819) était d'une santé délicate ; au moment de l'abdication de son père, il était si malade qu'il ne savait même pas ce qui se passait dans le pays. Il ne signa aucun acte, et porta à peine trois semaines le titre de prince, car il mourut à Belgrade le 26 juin 1839 (et fut enterré dans l'église de Saint-Marko de Belgrade)¹.

En attendant l'arrivée de Michel, fils cadet de Miloche, une régence dirigea le pays. Elle fut formée par T. Voutchitch, M. Petronievitch et Yévreme Obrenovitch (frère de Miloche).

3.

Michel M. Obrenovitch III est né à Kragouïevats, le 4 septembre 1823. Après la mort de son frère Milan, c'est lui qui avait le droit d'occuper le trône, d'après les termes du hattî-chérif. Mais les ennemis du père furent également ceux du fils, et plus encore ceux de la Serbie : deux des régents Voutchitch et Petronie-

¹ A cette époque, Miloche sur huit enfants, n'avait plus que Michel et une fille Pétrie, épouse de Théodore H. Baïtch de Banat.

vitch prétendaient que le sultan n'avait mentionné que l'ordre de primogéniture, alors le troisième régent Y. Obrenovitch (ainsi que la femme de Miloche, Lioubitsa) se sépara de ses amis, comprenant le triste rôle qu'il jouait contre son frère Miloche. On ébranlait ainsi une des plus belles conquêtes de Miloche : la stabilité de sa dynastie. Le peuple fut invité à se prononcer sur le choix d'un prince ; ce fut ainsi qu'on choisit Michel, qui était alors avec son père en Valachie. Cette discorde des Serbes contenta la Porte qui constatait l'abandon du droit d'hérédité, et s'empressa de confirmer le prince élu. Un envoyé de la Porte vint à Bucarest inviter Michel d'aller recevoir, à Constantinople, des mains du nouveau sultan¹ Abd-ul-Medjid (1839-1861) son bérat d'investiture. Après beaucoup d'hésitation, Miloche laissa partir son fils. Michel se rendit donc auprès du sultan, qui l'accueillit très bien ; il rentra en Serbie le 5 mars 1840. A peine eut-il pris le pouvoir que l'ancien jeu des intrigants se fit sentir. Cette fois, la Porte elle-même en avait donné le signal lors de la visite de Michel : elle le laissa s'approcher de la Serbie, et quand il fut à Alexinats, le Turc qui l'accompagnait, lui fit savoir l'ordre du sultan d'accepter certains conseillers intimes et secrets, parmi lesquels se trouvaient des ennemis de Miloche (Voutchitch, Petronievitch), sans lesquels il ne pourrait prendre aucune décision. Le prince Michel ne voulut pas obéir, il invoqua le hatti-chérif de 1830, mais en vain ; il n'avait pas plus l'appui de la Russie que d'une autre Puissance, aussi bien vite, se disposa-t-il à abandonner le trône. Cependant le peuple s'émut ; le 6 mai 1840 il acclama Miloche, chassa du pays les deux régents, et avec enthousiasme amena Michel de Bel-

¹ Le sultan Mahmoud II était mort le 1^{er} juillet 1839.

grade à Kragouïevats. Les conspirateurs ne cessèrent pas d'agir contre le jeune prince, et dans l'éphémère insurrection des Bulgares (1841), la Porte vit un nouveau danger venant de Miloche ou de Michel, et elle se décida à agir plus efficacement contre Michel. L'Autriche se prêta aussi à ce jeu, de même que la Russie; finalement, le 25 août 1842, Michel traversa la Save, pour aller retrouver son père, sans oublier de dire : « Le temps et mon droit ne périront jamais. » Ainsi, le prince Michel, à peine âgé de 20 ans, était déjà la victime des intrigants ¹, qu'il eût pu même avec plus d'habileté, difficilement déjouer. Les voyages qu'il entreprit dans l'Europe, ainsi que des études politiques très approfondies, lui permettront, à un âge plus mûr, d'ouvrir en Serbie la série des princes instruits et expérimentés, qui connaîtront à fond la politique extérieure et dirigeront en conséquence la conduite du pays, sans jamais oublier la cause des Serbes, si abandonnée depuis le départ de Miloche.

Pendant que dans la principauté de Serbie se mettait en jeu son existence, et que Alexandre Kara-Georgevitch occupait le trône, voyons ce qui se passait au Monténégro.

4.

Le prince-évêque Pierre II Pétrovitch (1830-1851), dès le commencement de son règne, se heurta aux intrigues de l'Autriche. Il finit par découvrir toute la

¹ Ranké, *l. c.*, p. 535-538, cite l'acte de Metternich adressé à Londres (Neimann), daté de Vienne le 23 novembre 1842. Par cet acte, Metternich propose à l'Angleterre, comme il le fera à la France et à la Russie, en prêchant d'ailleurs d'exemple lui-même : que les Puissances enlèvent le plus tôt possible leurs représentants de Serbie, car ce sont eux qui ont fait partir Michel, et qui font le plus de mal au pays !

correspondance secrète de son gouvernador Vouk Radonitch avec le gouvernement autrichien ; le 6/18 janvier 1833, Vouk fut condamné à mort, mais le prince se contenta de l'expulser. Dès ce moment, le prince confondit le pouvoir civil et le pouvoir spirituel, qui ne furent plus séparés dans le Monténégro, après avoir été divisés depuis 1750. La même année 1833, le prince visita le tsar à Saint-Pétersbourg ; il y fut sacré archevêque. De retour, pour la première fois, sur le conseil de la Russie, il introduisit l'impôt ; le peuple s'y accoutuma difficilement vu les disettes et les luttes continuelles contre les Turcs.

Il fonda, en même temps, une imprimerie qui fonctionna jusqu'en 1852, époque à laquelle on dut se servir des caractères pour charger les fusils contre les Turcs d'Herzégovine. Les luttes n'avaient jamais cessé contre eux ; une série de victoires des Serbes marquèrent les années 1835 (Jablak-Podgoritsé), 1836 (Grahovo), 1839-1840 (Smaïl aga Tchengitch fut tué). L'année 1837, le prince fit encore une visite au tsar, qui, après lui avoir reproché d'avoir voulu se rendre à Paris, finit par le combler de riches cadeaux. Lors de l'année révolutionnaire de 1848, le prince se trouvait très malade et ne put profiter des événements qui prétaient si bien en faveur de la cause serbe ; en 1849, il aida l'Autriche à se maintenir aux bouches de Cattaro malgré la volonté des Serbes ; et, la même année, quand les begs de Bosnie et d'Herzégovine, presque tous d'origine serbe, se révoltèrent contre le sultan, il apparut de leur côté en faveur de l'union des Serbes, mais Ali aga Risvanbegovitch succomba devant le renégat serbe Omer pacha, qui se dirigea ensuite contre le Monténégro. Après avoir encore une fois immortalisé l'héroïsme des Serbes, pour la cause nationale, le prince Pierre II suc-

comba le 19/31 octobre 1851. En mourant, il désigna pour lui succéder son neveu Danilo I^{er}, qui poursuivait alors ses études en Russie.

Avant d'aborder les événements qui vont se dérouler en Orient, lors de l'installation du fils de Kara-Georges en Serbie, rappelons en quelques mots la disposition des Puissances. Par le traité d'Unkiar-Skélessy, 1833, la Russie aurait achevé de faire écrouler l'empire du sultan. C'est pourquoi l'Angleterre profita de l'animosité du tsar envers la France, sortie de la Révolution de juillet, et, d'accord avec elle, protesta auprès de la Russie et de la Porte contre le traité secret. La guerre paraissait inévitable, mais l'Autriche de Metternich avait besoin de soutenir le tsar à cause de ses idées absolutistes seules salutaires à son régime. L'Autriche partageait les idées de l'intégrité de l'empire ottoman, soutenu alors plutôt par l'Angleterre que par la France ; mais en cas de conflit entre la Russie et les deux Puissances, l'Autriche aurait vu plus tôt se réaliser le rêve d'unité de l'Allemagne et de l'Italie. Metternich aboutit à paralyser les effets du traité d'Unkiar-Skelessy et à acheminer l'empire ottoman vers le protectorat des Puissances. Cependant, depuis 1835, l'Angleterre s'efforça de gagner la confiance de la Porte surtout au détriment de la France, et en même temps de s'approcher de la Russie, non pour la soutenir, mais pour mieux la déjouer. A cette époque, l'Angleterre maniait si bien l'affaire égyptienne, que la Russie et la France ne parvenaient pas à retrouver leur ancienne amitié. La crise égyptienne allait se résoudre après la marche du sultan contre son infidèle ; mais le sultan mort, Méhémed-Ali se disposait à s'emparer même du

trône de Constantinople, quand l'Angleterre engagea les Puissances, malgré la France, à imposer la paix à Méhémed (1840); et pour enlever à la Russie le monopole de la protection du sultan, elles lui dictèrent la Convention des Détroits (1841), qui ferma les deux détroits à tout navire de guerre européen. Ainsi, l'Angleterre réussit dans son duel contre la Russie, et la Turquie a fait son plus grand pas pour entrer sous le protectorat de l'Europe, elle y restera après 1856.

Le sultan voyait son empire bien ébranlé, le grand vizir Reschid pacha par le hatti-chérif du 3 novembre 1839, promulgué à Guhlane (beau jardin du sultan), parvint à introduire quelques réformes. C'était une sorte de charte constitutionnelle accordée par le sultan à tous ses sujets, sans distinction de religion, leur promettant de soulager leur situation et de les égaliser tous devant la loi. Cependant les réformes ne s'introduisaient pas comme l'aurait désiré le sultan, surtout par l'opposition du parti dit cette fois Vieux-Turc contre celui dit Jeune Turc. La tentative de réorganisation sur le modèle européen avait donné aux gouvernements européens l'espoir de résoudre la Question d'Orient par la transformation de l'empire ottoman en un Etat moderne. Cependant, le tsar Nicolas I^{er} cherchait à s'entendre avec l'Angleterre; lors de son voyage à Londres en 1844, il disait : « Il y a dans mon cabinet deux opinions sur la Turquie : ou elle est en train de mourir, ou elle est morte ; en tout cas, on n'empêchera pas sa mort prochaine » ; en 1852, il répétait à l'ambassadeur anglais qu'il fallait « s'entendre sur l'enterrement ». Heureusement pour la Turquie, que la France se retrouva avec l'Angleterre contre la Russie et localisa le conflit à la Crimée.

Voyons maintenant ce qui se passa dans la princi-

pauté de Serbie, depuis le départ du prince Michel, en 1842.

5.

Alexandre Kara-Georgevitch était né à Topola, le 29 septembre 1806. L'année 1813, il quitta la Serbie et s'installa en Russie (Khotin) avec son père. Il ne rentra en Serbie qu'en 1839; le 21 septembre 1840 il fut nommé juge du tribunal de Belgrade, et le 15 avril 1841, il devint lieutenant-ordonnance du prince Michel.

Après le départ de Michel, les mécontents (ayant à leur tête Voutchitch, Petronievitch, S. Simitch) tentèrent de le faire revenir pourvu qu'il changeât ses ministres, mais lui ne voulut pas. Alors, les ennemis de Miloche trouvèrent que le meilleur coup contre sa dynastie, c'était de prendre un nouveau prétendant. Les Serbes assemblés à Vratchar, élirent Alexandre, fils de Kara-Georges. D'après les témoignages du temps, il paraît que le nouvel élu ne songeait pas du tout à monter sur le trône. Mais la Porte confirma de suite son élection, car elle soutenait le parti opposé à Miloche; la Russie protesta auprès de la Porte, car le tsar trouvait en Michel doux et timide la meilleure garantie de l'obéissance à la Russie; de plus, Lioubitsa en soutenant les Bulgares, entretenait l'agitation dans la péninsule, ce qui convenait à la politique du tsar. C'est pourquoi il proposait même une commission (composée de diplomates russes et ottomans) pour juger l'administration du prince Miloche; s'ils la trouvaient bonne, il fallait le faire revenir, d'autant plus que le peuple n'avait pas été loyalement consulté sur sa retraite. La Porte n'adhéra pas à cette proposition; la Russie se contenta d'exiger une nouvelle élection du prince Alexandre. Cependant les Serbes (bien escortés)

confirmèrent leur premier vote (juin 1843), et alors le sultan délivra le bérat à Alexandre, mais sans lui donner l'investiture viagère et sans établir dans sa famille l'hérédité de la dignité princière. Dès ce moment, le nouveau prince dirigea sa politique de façon à ne jamais mécontenter la Porte. Le gouvernement formé par ses partisans, ne convoquait jamais la skoupchtina, malgré la promesse donnée lors de l'élection du prince. Aussi le peuple ouvrit-il les yeux sur ce qui se passait, et en 1844, les partisans de Miloche sonnèrent le réveil par leur révolte dite Katana (Chabats ; St. Yovanovitch). La révolte fut étouffée, mais le prince était averti. Celui-ci, cependant, faisait tous ses efforts pour diriger les affaires en faveur du peuple, mais il ne le pouvait pas, car il était trop enchaîné par ses conseillers amis de la Porte ; finalement, comme son prédécesseur, il devait être aussi victime. Pour être juste et exact, il faut signaler que l'instruction publique fit de grands progrès sous son règne ; le Code civil achevé fut promulgué le 11 mars 1844 ; tout semblait marcher à souhait ¹ quand survint l'année 1848.

L'esprit révolutionnaire de 1848 avait envahi presque toute l'Europe, — seulement l'Orient ne bougeait pas. Mais les Serbes de la principauté pouvaient-ils regarder tranquillement leurs frères opprimés en Autriche, au moment où l'ennemie voisine était en pleine révolution ? Ce fut un moment critique pour l'empereur Ferdinand I^{er} (1835-1848), et Metternich prévoyait la fin de l'absolutisme inqualifiable. Le temps paraissait à jamais passé où l'Autriche cherchait à exciter les nations qui la composaient, et à se maintenir en les

¹ Le 9 janvier 1844, la Porte adressa au prince un kaïmé en faveur du commerce autrichien en Serbie. Noradounghian, *l. c.*, II, p. 47.

poussant les unes contre les autres. Cette fois, les Slaves de l'Autriche allaient s'approcher, mais quand les Hongrois entendaient seuls profiter de leurs revendications, un seul Slave pouvait-il soutenir la lutte contre l'Autriche, lutte qui ne porterait des fruits qu'aux Hongrois, à eux qui ont fait tant de mal à tous les Slaves de l'Autriche, surtout aux Serbes ? C'était impossible (les Polonais, cependant, l'ont fait). C'est alors que le nouvel empereur François-Joseph (1848) plaça le sort de l'Autriche entre les mains des Slaves¹ ; ceux-ci conservèrent la couronne des Habsbourg. Alors, les Serbes de la principauté formèrent un corps d'armée de 12.000 hommes, et, sous le commandement du célèbre Knitchanine, ils se battirent contre les Hongrois. Le début de cet acte des Serbes de Serbie avait provoqué des

¹ L'année 1848 est une des plus émouvantes pour les Serbes restés en Autriche. Ceux-ci ont encore une fois montré leur dévouement à la couronne en luttant contre les Hongrois, et ils n'ont récolté que la haine de l'Autriche-Hongrie. C'était une leçon de plus pour les Serbes. En 1849, François-Joseph promit de rétablir la Voïevodine serbe (Banat, Batchka, Srem), mais en ne plaçant que des étrangers à la tête des Serbes. Le premier et le dernier titulaire de nos jours de cette Voïevodine renouvelée fut le Serbe Stephan *Chouplikats*, qui de 1810 à 1814 servit sous le drapeau de Napoléon (il fut adjudant du général Marmont). Il était en Italie quand ses frères l'invitèrent à se mettre à la tête de l'insurrection. Il avait déjà soutenu quelques combats contre les Hongrois, et au mois de décembre il vint près de Pantchevo, recevoir le frère de Phaidouk Veliko, qui lui arrivait avec 3.000 Serbes de la principauté. Ce fut un moment touchant et à jamais inoubliable. Chouplikats enthousiasmé salua Miloutine (frère de Veliko) et tout ému, il dit : « Soyez les bienvenus, mes héros et mes frères ! Que tout le monde voie, que toute l'Europe sache que nous sommes enfants d'une même mère, que nous sommes frères de sang et de lait, qu'ils voient tous comment des frères viennent au secours de leurs frères ! » Tout à coup il s'arrête, tombe et expire. Son corps repose au monastère de Krouchedol (né 1786, mort 15 décembre 1848).

reproches du tsar et du sultan. Le tsar, dans ce moment critique pour l'Autriche, s'aperçut que l'Occident avait abandonné l'Orient ; alors il se dépêcha d'approuver l'acte des Serbes et lui aussi passa en Autriche ; à la bataille de Windischgroeta, il écrasa les Hongrois et sauva l'absolutisme (1849). Le mot du prince Schwarzenberg : « L'Autriche par son ingratitude étonnera le monde », ne devait pas rester un vain mot, mais le tsar n'y avait jamais porté attention. Le tsar ne regardait que ses intérêts : en combattant en Autriche, il attaquait le régime préconisé par la France et l'Angleterre, deux alliés alors contre lui en Orient ; avec la victoire de l'Autriche, il éleva des barrières dans l'Europe centrale, et évita de voir toute l'Europe se soulever contre la Russie. C'est pourquoi de suite, le tsar Nicolas I^{er} chercha à susciter un conflit à la Porte, et à en finir avec l'empire ottoman ; mais l'Angleterre ne perdait pas de vue la politique du tsar, et sut, avec la France, l'enrayer à temps.

Le conflit se compliqua alors de la querelle entre les religieux catholiques, protégés par la France, et les orthodoxes, protégés par la Russie, qui se disputaient la possession des clefs des Lieux Saints de Palestine (Bethléem, le Saint-Sépulcre). La France et l'Angleterre se rangèrent du côté de la Turquie, et le tsar allait rester isolé. Ce dernier alors insista auprès du prince Kara-Georgevitch pour faire destituer son ministre (E. Garachanine), qui, soutenant la cause nationale, s'opposait à la Russie. Pour avoir du moins la neutralité de l'Autriche, le tsar n'hésita pas à lui faire savoir qu'il ne s'opposerait pas à la voir occuper la principauté de Serbie ! Le prince, le 28 octobre 1853, assura Omer pacha de sa neutralité : « Le gouvernement serbe ne saurait

prendre part à la lutte qui a éclaté entre les deux Puissances protectrices de la Serbie. » La Russie occupa la Moldavie, la lutte grandit; de ce conflit, il faut relever pour le moment, comme étant des plus intéressants pour la principauté, ceci : le 27 décembre 1853, le sultan abolit le protectorat de la Russie sur la Moldavie, la Valachie, la Serbie, en maintenant tous les privilèges des trois principautés. Le prince Kara-Georgevitch se montra digne de sa tâche quand, le 4 février 1854, Ethem pacha lui apporta le hatti-chérif du 27 décembre : « La confirmation des privilèges de la Serbie est acceptée avec reconnaissance; toutefois la Serbie désire le maintien des traités turco-russes de Bucarest, d'Ackerman, d'Andrinople, et elle est bien résolue à conserver la position que les traités lui assuraient vis-à-vis de la Russie comme vis-à-vis de la Porte » ¹.

C'est cette politique du prince qui a sauvé la Serbie ² de l'invasion étrangère et, après la guerre de Crimée, elle fut récompensée.

Le traité de Paris du 30 mars 1856 ³ mit fin à la guerre d'Orient. La Serbie continua à relever de la Porte, mais ses immunités, ses droits, ses privilèges étaient placés désormais sous la garantie collective des grandes Puissances européennes. Pendant un demi-siècle elle avait été ballottée entre la Turquie et la Russie, désormais elle allait pouvoir plus librement se mouvoir.

Deux articles, 28 et 29 ⁴ du traité de Paris se rapportent à la Serbie. Les voici :

¹ Dr. G. Monicault, *Le traité de Paris*, 1898, p. 173.

² J. Ristitch, *Les rapports extérieurs de la Serbie* (en serbe) trouve aussi que « la politique de neutralité était la seule sage » (I, 229).

³ V. Martens, *N. R. G. de Traités*, XV, 1857, p. 491-769.

⁴ Cf. avec 15-18 qui assurent la liberté de navigation du Danube.

Art. 28. La Principauté de Serbie continuera à relever de la S. P., conformément aux hattis impériaux qui fixent et déterminent ses droits et immunités, placés désormais sous la garantie collective des Puissances contractantes. En conséquence, ladite Principauté conservera son administration indépendante et nationale, ainsi que pleine liberté du culte, de législation, de commerce et de navigation.

Art. 29. Le droit de garnison de la S. P., tel qu'il se trouve stipulé par les règlements antérieurs est maintenu. Aucune intervention armée ne pourra avoir lieu en Serbie sans un accord préalable entre toutes les Puissances contractantes.

Le traité de Paris fait honneur à la France, dont la diplomatie a su ménager aussi bien les intérêts de la Turquie que des nationalités chrétiennes de son empire. Signalons encore que le traité en question fut conclu entre la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Turquie.

Le prince A. Kara-Georgevitch ne resta pas longtemps au pouvoir après 1856. Le plus grand grief qu'on a eu contre lui, c'est d'avoir laissé son entourage-gouvernement agir trop arbitrairement. Au moment où il pensait faire un véritable coup d'Etat en le renvoyant, le conflit éclata entre lui et les membres du gouvernement, qui savaient toujours se mettre d'accord avec le pacha de Belgrade. Pour connaître les vrais sentiments du peuple, le prince se mit à parcourir le pays, mais à peine avait-il quitté Belgrade, qu'un complot se forma contre lui. On le découvrit, et les conjurés furent terriblement châtiés dans la tour de Knejevats. Cette fois, en masse le peuple se mit contre le prince, et exigea la convocation de la grande assemblée. Enfin, le 30 septembre 1858, à Belgrade, fut convoquée la grande skoupchtina,

qui comptait plus de 500 représentants du peuple. Dès le commencement des séances, le mécontentement se fit sentir contre le prince. Le 10 décembre un député lut l'acte d'accusation contre le prince ; on lui reprocha de régner arbitrairement, et sans le secours de la skoupchtina. Les représentants exigèrent du prince sa démission ; celui-ci s'enfuit chez le pacha dans le fort, alors la soupchtina, purement et simplement, proclama sa place vacante et acclama le vieux Miloche.

Ainsi finit, après 16 ans, le règne d'A. Kara-Georgévitch¹, et l'une des plus terribles crises (oligarchie contre démocratie) de la principauté de Serbie, crise qui avait trop duré, depuis 1839.

¹ A. Kara-Georgevitch mourut à Tèmesvar, le 22 avril 1885 ; il fut enterré à Vienne.

CHAPITRE III

Le retour du prince Miloche et la dynastie des Obrenovitch depuis 1858.

1.

Par décision de la skoupchtina dite St-André, le prince *Miloche Obrenovitch I^{er}* fut renommé « prince de Serbie avec l'hérédité à lui accordée autrefois par la Porte ottomane » (23 déc. 1858). La Serbie, qui était menacée de perdre tous ses privilèges, allait donc recommencer à les revendiquer en les proclamant par la voie de ses plus légitimes représentants. Le 27 décembre 1858, la skoupchtina envoya une adresse au sultan, réclamant l'investiture pour l'élu avec l'hérédité dans la ligne masculine, et une autre à Miloche, le priant de reprendre sa place. Celui-ci était en ce moment à Bucarest, et fut aussitôt reconnu par l'empereur Napoléon III et le tsar Alexandre II ; la Turquie suivit, mais l'Autriche, qui venait de perdre son influence en Serbie, alla jusqu'à interdire à la Compagnie Danubienne de mettre aucun bateau à la disposition du prince ! Miloche était déjà vieux (78 ans) ; très ému du revirement opéré en Serbie, en plein hiver, il traversa la Valachie, et le 2 janvier 1859 il rentra en Serbie du côté du Timok. Son entrée fut un véritable triomphe ; pour vraiment sentir la joie, il faut d'abord avoir bien souffert ! A peine arrivé, le prince s'agenouilla et embrassa le sol avec une effusion telle, que seul un fils peut ressentir pour sa chère mère ce que Miloche ressentait pour la patrie adorée et sacrée. De Négotine

il rentra à Grgoussovats ; c'était là que se trouvait la fameuse tour où les conspirateurs-patriotes étaient torturés par ordre de son prédécesseur. De suite Miloche ordonna de nommer désormais cette ville Knejevats (ville de knez) et de démolir la tour. De là le prince vint à Alexinats où son fils Michel l'attendait. Tous deux, à Pojarevats, prirent le bateau et se rendirent à Belgrade le 26 janvier (6 février), où une foule innombrable les attendait. Miloche se recueillit, puis prononça quelques paroles qui électrisèrent tous les assistants : « J'obéis, disait-il, à l'appel impérieux de mon peuple serbe, et me voici.... Je n'ai plus de frères vivants. Dieu et mon peuple m'ont comblé de toutes sortes de bienfaits.... Mon unique soin à l'avenir sera de vous rendre heureux, vous qui étiez mes seuls frères, — et vos enfants qui sont aussi mes enfants, et que j'aime autant que mon fils, votre héritier présomptif du trône, le prince Michel » ¹.

Par ces paroles, Miloche proclamait ainsi sa volonté

¹ Depuis longtemps le prince Michel avait la sympathie des Serbes, mais, lors de son séjour à Paris, il gagna à jamais la reconnaissance de tous. On se rappelle qu'à ce moment (Paris, 1844) Cyprien Robert avait publié : *Les Slaves de la Turquie, Serbes, Monténégrins*, livre plein d'inexactitudes et qui présentait méchamment les Serbes et le prince Miloche. Ce fut le prince Michel qui se donna la peine de lui répondre sous le titre : *Miloche Obrenovitch*, Paris, 1850. Ce fut, en même temps, un excellent plaidoyer auprès de l'Europe en faveur d'une cause juste ; quant à nous, nous relèverons ce seul passage : « Oui, mon père a commis de grandes fautes pendant son règne de vingt ans. Il a des vices plus qu'un homme n'en a d'ordinaire, c'est possible, mais le prince Miloche est un grand homme ; il s'est placé au rang des plus célèbres héros de notre histoire ancienne et moderne, et il n'est pas moins habile politique qu'administrateur intelligent. » Y a-t-il au monde un seul homme qui n'ait pas commis de fautes, ou qui soit sûr de n'en pas commettre ?

de rétablir le principe de l'hérédité, sans se soucier de la détermination du sultan, qui ne la déclara pas dans son bérat du 12 janvier 1859. Au commencement de 1859, il convoqua la skoupchtina, et, à la séance du 31 janvier (12 février), Miloche parla de gouverner le pays comme un bon père ; les représentants lui répondirent : « Tu es notre gospodar, notre ancien bonheur ; avec toi, nous avons plus de force et sentons une nouvelle vie dans le pays. Par ta sagesse et ton courage, tu nous as aidé à acquérir tous nos droits et notre liberté ; toi seul sauras nous les conserver ! » On n'avait pas besoin, en Serbie, de craindre le despotisme à cette époque ; le fils de Miloche, Michel, était souple, avait les idées avancées de l'Occident civilisé, et il savait se faire écouter par son père ; de plus, toute une génération de Serbes avait étudié aux Facultés de Vienne et de Berlin, quelques-uns même à celle de Paris. La skoupchtina de septembre 1859 proclama l'hérédité de la dignité princière dans la famille des Obrenovitch, le droit d'adoption pour le prince dans le cas d'extinction de la famille ; elle fixa la majorité du prince à dix-huit ans et régla la question de régence et de gouvernement au cas de minorité. Le sultan refusa de livrer le bérat ratifiant cette décision de la skoupchtina. Miloche répliqua par le memorandum du 7 mai 1860 ¹, qui peut se résumer en trois points :

1) La confirmation des lois votées par la skoupchtina, qui établissent le principe d'hérédité souveraine et règlent la succession au trône ;

2) L'exécution du firman de 1830, qui interdisait aux Turcs le séjour au dehors des forteresses frontières ;

¹ La même année, le 25 janvier, il publia son Code de 170 articles. Le memorandum fut déposé à la Porte au mois d'avril par les représentants serbes : Ts. Raïovitch, M. Yovanovitch, J. Pavlovitch, J. Ristitch et M. Pétronievitch.

3) L'abolition complète du firman de 1838, qui entravait l'administration intérieure du pays.

La Porte ne donna que des réponses évasives ; Miloche, en vrai maître ¹, par l'acte solennel du 22 août 1860, déclara : le peuple serbe ne cessera jamais de regarder les dispositions contenues dans le memorandum du 7 mai 1860 comme des droits irrévocablement acquis ! Mais Miloche ne vit pas la fin de son véritable ultimatum ; cette tâche délicate, il incombait à son fils de la régler. Peu de jours après, Miloche, vieux et fatigué, s'éteignit, âgé de quatre-vingts ans, dans son château de Topchidère (bois de Boulogne de Belgrade), le 14 septembre 1860². Son fils, le prince Michel, tout ému, en communiqua la nouvelle à son entourage par cette phrase : « Nous venons de perdre le prince *Miloche le Grand*. » Le *Journal officiel* (n° 112), annonçant sa mort, le nomma également le Grand Miloche et, par décret royal (sur la décision de la skoupchtina) du 14 juillet 1898, le surnom de *Grand* lui est conservé.

Le prince Miloche est-il vraiment grand ? A notre avis, il est tellement grand, que nous n'avons pas besoin d'ajouter un mot en faveur de cet immortel enfant de la patrie serbe.

2.

Nous avons laissé le Monténégro, lors de l'avènement au trône du prince *Danilo Petrovitch* (1851-1860)³. Celui-ci n'était pas rentré dans l'ordre ecclésiastique

¹ Un jour, Miloche demanda au pacha de Belgrade : « Que signifient ces Turcs au dehors de la forteresse ? » Le pacha répondit : « J'ai trouvé cette situation à mon arrivée, et je la maintiendrai ! — Mais moi, répliqua Miloche, je ne l'ai pas laissée, et je ne la veux pas ! »

² Le corps de Miloche repose dans la cathédrale de Belgrade.

³ Il était né le 25 mai (6 juin) 1826.

comme ses prédécesseurs, et se disposait à séculariser la dignité princière. Le zbor de Tsetigné, du 1/13 janvier 1852, abolit le gouvernement théocratique existant depuis 1499. Pour avoir l'approbation du tsar, dont l'amitié était toujours précieuse pour le Monténégro, Danilo partit au mois de mars à Saint-Pétersbourg où il ne trouva que des encouragements. Cependant la Porte trouva bon de protester contre la transformation opérée ! Nous savons que la Turquie n'a jamais pu conquérir le Monténégro ; de plus, en 1799, le sultan Selim III l'avait déclaré indépendant, donc, en vertu de quel droit la Porte pouvait-elle critiquer les actes de cet Etat serbe ? La Porte alla plus loin : après avoir rétabli le pouvoir en Bosnie et en Herzégovine (1849-1851), elle ordonna au victorieux Omer pacha de Bosnie, de se diriger avec 70.000 Turcs contre le Monténégro (1852). Les luttes durèrent plusieurs mois, et la chance fut balancée ; sur l'initiative de l'Autriche, les hostilités cessèrent (1853) et, comme à cette époque, les Puissances se disposaient contre la Russie, le prince conserva une stricte neutralité pendant la guerre de Crimée. Mais au Congrès de Paris, la Porte ne tarda pas à faire reconnaître par l'Europe que le Monténégro était « partie intégrante de l'Empire ottoman » ! Danilo protesta ¹ ; il réclama la reconnais-

¹ Nous reproduisons ici la protestation avec cinq autres pièces d'après le *Recueil*, etc., de B. Brunswik, p. 63-75. Les voici :

Congrès de Paris, Protocole, n° XIV. Séance du 25 mars 1856.

M. le comte de Buol (Autriche) pense qu'il serait utile, à l'occasion des différents points dont le Congrès vient de s'occuper (Serbie), d'obtenir de Messieurs les Plénipotentiaires de la Russie au sujet du Monténégro, des assurances qu'ils sont vraisemblablement disposés à donner. Il ajoute que des circonstances, qui remontent à diverses époques, ont pu faire croire que la

sance officielle de son indépendance, une rectification de frontière et la cession d'Antivari avec son port. De toutes les Puissances, la France seulement soutenait le Monténégro.

Russie entendait exercer en cette province une action ayant une certaine analogie avec celle qui lui avait été dévolue dans les Provinces Danubiennes et que ses Plénipotentiaires pourraient au moyen d'une déclaration qui resterait consignée au Protocole, lever tous les doutes à cet égard.

Messieurs les Plénipotentiaires de la Russie répondent qu'il n'a été fait mention du Monténégro, ni dans les Documents qui sont sortis des Conférences de Vienne, ni dans les Actes qui ont précédé les réunions du Congrès ; que néanmoins ils n'hésitent pas à déclarer, puisqu'ils sont interpellés, que leur gouvernement n'entretient avec le Monténégro d'autres rapports que ceux qui naissent des sympathies des Monténégrins pour la Russie et des dispositions bienveillantes de la Russie pour ces montagnards.

Cette déclaration est jugée satisfaisante, et le Congrès passe à l'examen des articles relatifs aux Principautés Danubiennes.

Congrès de Paris, Protocole, n° XV. Séance du 26 mars 1856.

Lecture étant donnée du Protocole de la séance précédente, Messieurs les Plénipotentiaires de l'Autriche, de la Grande-Bretagne et de la Turquie déclarent considérer les explications fournies par Messieurs les Plénipotentiaires de la Russie, au sujet du Monténégro, comme impliquant l'assurance que la Russie n'entretient pas avec cette province des relations d'un caractère politique exclusif.

Ali pacha ajoute que la Porte regarde le Monténégro comme partie intégrante de l'Empire Ottoman, et déclare toutefois que la Sublime Porte n'a pas l'intention de changer l'état de choses actuel. Après ces explications, le Protocole est lu et approuvé.

Protestation adressée par le prince Danilo aux Puissances signataires du Traité de Paris, en date de Tsetigné, 19/31 mai 1856.

Excellence,

Dans les conférences de Paris, en présence des Plénipotentiaires de toutes les Puissances, Ali pacha a avancé que la Porte considère le Monténégro comme une de ses provinces. Cette assertion est insoutenable. Les Monténégrins auraient bien plutôt le droit de prétendre à la moitié de l'Albanie et à toute

Le traité de Paris ne régla rien pour le Monténégro ; la question de frontière devait être décidée par une commission européenne réunie à Constantinople du 14 octobre au 8 novembre 1858, mais les difficultés auxquelles donna lieu le tracé durèrent jusqu'en 1870, et le

l'Herzégovine, puisque mes prédécesseurs, princes indépendants du Monténégro, ducs de Zeta, ont possédé autrefois ces territoires, tandis que les Turcs n'ont jamais possédé le Monténégro.

Je prie Votre Excellence de prendre acte de cette protestation.

Signé : Daniel P. NEGOCHE.

*Mémoire du prince Danilo aux Cabinets des grandes Puissances,
31 mai 1856 (Ses prétentions).*

Excellence,

La nation des Monténégrins persévérait, pendant les fréquentes et différentes assemblées des Etats étrangers au moment décisif, dans son calme primitif, et elle ne représentait pas aux Puissances de l'Europe sa position gênante, dans laquelle elle se trouve depuis bien des siècles.

Pendant 466 ans le peuple monténégrin ne fut assujetti par aucune Puissance, et il ne reconnut aucune autorité sur lui ; il tomba plutôt l'épée à la main pour son indépendance comme victime sur l'autel de la liberté. Le peuple du Monténégro faisait durant quatre siècles et demi une guerre continuelle à la Turquie, qui était jadis l'empire le plus puissant de l'Europe, devant lequel tous les Etats européens tremblaient. Chaque rocher de la contrée montagneuse est baigné du sang de ses héros, et c'est par là qu'on conservait jusqu'aujourd'hui sa chère liberté. L'esprit humain et la politique d'une grande Puissance de l'Europe auraient tort s'ils ne reconnaissaient pas les mérites de ces montagnards en faveur de la chrétienté, et si l'on abandonnait un peuple qui se maintenait seul dans ses montagnes stériles au milieu des puissants empires de la Serbie, de la Grèce, de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Epire, que les Turcs ont assujettis, et qui supportait différentes peines et la misère, en se réjouissant de sa liberté bienfaisante. Ce peuple mourait l'épée à la main plutôt que de subir l'assujettissement honteux de l'étranger.

Les Puissances de l'Europe ne connaissent que peu ou point

prince Nicolas devait seul faire résoudre la question. Car, en 1858, sans déclaration de guerre, les Turcs attaquèrent le Monténégro ; l'héroïque Mirko, frère du prince, remporta une éclatante victoire à Grahovo ; les Turcs se retirèrent, mais renouvelèrent leurs attaques durant quelques années.

du tout ce peuple montagnard ; les monarques ne se souciaient jamais de ce que son indépendance soit reconnue et qu'il entre dans l'ensemble des Etats européens. La cause en était le gouvernement hiérarchique, qui fut aboli après 366 ans par l'introduction de l'ancien régime.

Ce peuple ne trouvant pas de protection ou d'intercession auprès des Etats chrétiens étrangers qui auraient pris égard que ce peuple a bien mérité de la chrétienté, et qui auraient amélioré sa situation, restait dans un tel état d'oppression qu'il était obligé de combattre sans cesse pour son ancienne patrie.

Si le Monténégro reste encore resserré dans ses bornes étroites, le peuple monténégrin n'aura pas d'autre sort que de vivre sans cesse dans un combat sanglant, comme il vivait pendant les quatre siècles passés.

Le Monténégro ne demande pas les terres qu'il s'est approprié jadis, mais il demande celles pour lesquelles il a fait la guerre dans l'époque la plus dangereuse, et pour lesquelles il a versé son sang ainsi que pour son indépendance.

Il ne faut pas discuter ici de l'indépendance du Monténégro, parce qu'il avait toujours le droit de faire la guerre à l'Empire turc et de faire la paix avec lui ; c'est de quoi il a toujours profité effectivement.

Les Puissances de l'Europe engageaient les Monténégrins à leur porter secours au temps de la guerre de la chrétienté contre les mahométans qui étaient alors bien puissants. Les habitants du Monténégro ont fait en tout temps cette expédition avec plaisir, ce qui peut être certifié par l'Autriche, par la Russie et par l'ancienne république de Venise ; les Français et les Anglais n'ont fait la connaissance des Monténégrins qu'en partie dans les années 1806-1814 où ceux-ci parvinrent par la ruse entre deux feux.

Pendant ces années, les Monténégrins possédaient Grahovo, Joupà, Baniani, Piya, Drobnak, Krusochevitza, Zubtse, Vassoievitch jusqu'aux rivières de Tara et de Lima, et ils disputent jusqu'aujourd'hui ces terrains aux Turcs.

Le prince Danilo n'acheva pas la lutte, car il fut assassiné par un banni, à Cattaro, le 1/13 août 1860. N'ayant pas de fils, il avait désigné (lors de sa visite à Paris, 1857), pour lui succéder, son neveu *Nicolas* (fils du vieux Mirko), alors âgé de dix-neuf ans, qui règne

Les Monténégrins ont conquis tout le littoral de Cattaro en versant leur sang, et ils le possédaient jusqu'à l'année 1814. Alexandre I^{er}, tsar de Russie, a engagé dans cette année le métropolitain qui régnait alors et le peuple monténégrin à céder le littoral de Cattaro à l'Autriche parce que c'était conclu au congrès européen. Les Monténégrins ont respecté les conclusions des Puissances de l'Europe et ils se sont retirés dans leurs montagnes en abandonnant le littoral à l'Autriche. On a fait alors un grand tort à ce peuple, quand les Puissances lui ont fait abandonner le littoral, sans lui laisser aucun port pour le commerce.

Sans la liberté du commerce, le pays et le peuple du Monténégro ne peut attendre ni le progrès, ni le développement intérieur, ni la nécessaire organisation politique, ni les relations désirables avec des Etats voisins. Il y a longtemps que les Monténégrins ont reconnu la nécessité urgente d'un port pour un libre commerce ; c'est pourquoi le Vladika Danilo a fait au commencement du XVIII^e siècle les premiers essais de réunir au Monténégro le littoral d'Antivari qui y appartenait jadis et sur lequel le sang des héros montagnards fut versé beaucoup de fois.

En m'appuyant sur ces raisons, j'attends avec confiance que les grandes Puissances prendront le faible sous leur protection et qu'elles lui assureront contre le plus fort son intégrité, sa vie nationale et ses droits.

Les grandes Puissances de l'Europe ont fait que la Russie a cédé la cinquième partie de la Bessarabie à la Turquie. Les Puissances auraient plus de droit de demander qu'on ajoute quelque partie de la Turquie au Monténégro, parce que le Monténégro est en plus grand danger vis-à-vis de la Turquie que celle-ci n'était vis-à-vis de la Russie, qu'on ajoute au Monténégro cette partie de terrain, pour laquelle les Monténégrins combattent, pour qu'elle ne parvienne à la Turquie.

Les prétentions des Monténégrins sont contenues dans les points suivants :

1^o Qu'on reconnaisse l'indépendance du Monténégro par la voie diplomatique.

encore de nos jours. Le prince Danilo entre dans le rang des grands souverains serbes ; rappelons qu'il publia un Code civil en 1855.

3.

Le prince *Michel M. Obrenovitch III* monta sur le trône après la mort de son père. Dans le décret par

2^o Qu'on étende les frontières du Monténégro du côté de l'Herzégovine et de l'Albanie.

3^o Qu'on fixe les confins du Monténégro du côté de la Turquie, comme ils sont fixés du côté de l'Autriche.

4^o Qu'on ajoute au Monténégro la ville d'Antivari (Bar) qui est située aux frontières et sur la mer.

Votre Excellence reconnaîtra parfaitement de ce court éclaircissement l'état et les entreprises guerrières de ce peuple ; c'est pourquoi j'espère que Votre Excellence présentera bien cet éclaircissement à Sa Majesté, dont l'amour de la chrétienté et la justice fait espérer la plus grande bienveillance envers le peuple monténégrin.

Tsetigné, mai 1856.

Signé : Danilo PETROVITCH-NEGOCHÉ.
Prince du Monténégro et de la Brda.

Moniteur universel de l'Empire français

Paris, le 11 mai 1858.

Au moment où les Puissances, animées d'un même sentiment d'ordre et de paix, s'occupent à achever et à consolider l'œuvre du Traité de Paris, on s'étonne, non sans quelque raison, de voir la Turquie prendre à l'égard du Monténégro une attitude qui peut faire naître de nouvelles complications. La Porte ottomane ne saurait invoquer des droits incontestables ni des motifs d'urgente nécessité pour entrer dans cette voie. De quoi s'agit-il en effet ? Il y a deux questions : l'une, qui est de savoir si la Porte a un droit de suzeraineté sur le Monténégro ; l'autre, si certains districts occupés et régis tour à tour par l'autorité ottomane et par celle du prince de Monténégro, doivent faire partie du territoire de ce petit pays, ou être rattachés aux provinces turques. Sur le premier point, la Porte invoque le droit de la conquête ; et c'est, en effet, le seul qu'elle puisse alléguer avec quelque vraisemblance, car il n'existe entre elle et

lequel il annonça le changement survenu, il assura au peuple que, désormais, « la loi est le seul souverain ». Résolu, dès son premier pas, à marcher vers l'émancipation complète de son pays, le prince Michel est resté jusqu'à sa mort fidèle à sa noble, mais difficile tâche. Le 7 octobre 1860, il reçut le bérat d'in-

le Monténégro aucune convention qui consacre à son profit un droit quelconque de suzeraineté. Reste donc la conquête, mais le fait de la conquête ne se transforme en un véritable droit qu'à certaines conditions, dont la plus essentielle est l'occupation permanente et continue du pays conquis, ou du moins sa sujétion attestée par des actes d'administration souveraine, tels par exemple, que le paiement d'un tribut, la présence d'une garnison, etc. Or, l'histoire atteste que si les Turcs ont attaqué quelquefois avec succès le Monténégro, ils n'ont jamais pu se maintenir dans ce pays, et c'est un fait incontestable que le Monténégro, depuis bientôt un siècle, leur est demeuré entièrement fermé.

On voit donc que la Porte ne saurait placer sa suzeraineté à l'égard du Monténégro. Sous le grand principe de l'intégrité de l'empire ottoman, et à ce propos, on ne pourrait s'empêcher de regretter profondément que la Turquie, après les sacrifices que certaines Puissances se sont imposés pour assurer son intégrité et son indépendance, se laissât entraîner à porter elle-même atteinte à l'existence nationale d'un petit pays qui, par sa faiblesse, en a appelé, lui aussi, aux diverses Puissances de l'Europe.

On se rappelle que le premier plénipotentiaire ottoman, au Congrès de Paris, tout en déclarant que la Porte n'entendait rien changer au *statu quo* actuel du Monténégro, exprima des réserves en faveur de la suzeraineté du sultan sur ce pays, et qu'à cette condition le prince Danilo s'adressa aux signataires du Traité de Paris pour revendiquer ses droits à l'indépendance.

Un peu plus tard, le prince vint à Paris : le gouvernement de l'empereur, loin d'avoir encouragé cette démarche, l'avait au contraire déconseillée, voulant dans l'intérêt du prince lui-même éviter tout ce qui pourrait porter ombrage à d'autres gouvernements. Le prince néanmoins effectua son voyage, l'empereur reçut avec bienveillance le chef d'un petit Etat qui invoquait son droit pour se placer sous la protection des grandes Puissances.

vestiture, mais le prince ne permit plus au pacha d'en donner lecture devant la forteresse de Belgrade et à la masse curieuse. Enis beg fut reçu par le prince au palais (7 novembre), et là, devant une assistance de fonctionnaires, lui déposa le bérat. A cette occasion, le prince lui dit : « En recevant de vos mains le haut

Sans doute, l'existence du Monténégro importe peu à l'équilibre de l'Europe, mais quand les faibles invoquent un droit, il serait peu digne et peu généreux de ne pas les écouter, et Sa Majesté, accueillant avec intérêt l'exposé qui lui était fait des misères d'un peuple chrétien et des souffrances si longtemps supportées par lui pour maintenir sa foi et sa nationalité, voulut bien lui promettre son appui dans la mesure qui serait d'ailleurs compatible avec les droits respectifs.

L'ambassadeur de Sa Majesté à Constantinople fut chargé de s'en expliquer loyalement avec les ministres du sultan, et en même temps d'appeler leur sollicitude sur la nécessité de provoquer entre la Turquie et le Monténégro, ne fût-ce qu'à titre provisoire, un règlement de territoire qui mît fin aux collisions sanglantes que l'indécision des limites ramène périodiquement entre les populations respectives, pour le pâturage des troupeaux et la cultures des champs.

Réduites à ces termes, les ouvertures de la France ne touchaient à aucune question de principe, n'était plus en quelque sorte, qu'une affaire d'humanité, et le gouvernement de l'empereur trouva les autres cabinets disposés à y concourir à Constantinople.

Cependant des troubles ayant éclaté dans les provinces voisines du Monténégro, le gouvernement ottoman s'est décidé à y envoyer des troupes pour rétablir l'ordre. Il y a d'ailleurs formellement déclaré que l'expédition de ses forces n'était nullement dirigée contre le Monténégro, à l'égard duquel il entendait n'employer que les voies de la négociation. Malgré ces assurances, les troupes ottomanes se sont concentrées autour du Monténégro ; et, ce qui est plus grave, elles se disposent à marcher sur le district de Grahovo, qui est occupé par les Monténégriens. En admettant que, dans l'intention de la Porte, l'envahissement de ce territoire ne soit pas une attaque dirigée contre le Monténégro, il est évident qu'elle peut conduire à une collision armée et qu'elle constitue, tout au moins, une atteinte au

bérat impérial, je vous prie, Monsieur le Colonel, d'assurer Sa Majesté que, fidèle à la double tradition de ma dynastie, je ne cesserai pas de professer les sentiments de loyauté et de dévouement envers le haut suzerain de la Serbie, ainsi que de régner en prince jaloux des droits et des institutions nationales. » De

statu quo, que la Porte, par l'organe de son premier plénipotentiaire au Congrès, avait déclaré vouloir respecter.

Le gouvernement de l'empereur n'a pas dû rester indifférent à cet incident, et en faisant faire à Constantinople les représentations qu'il lui a paru comporter, il a invité les Puissances à s'entendre pour aviser aux moyens de prévenir un conflit autrement inévitable entre les Monténégrins et les Turcs. Ses démarches ont été favorablement accueillies et l'Angleterre a fait une proposition immédiatement acceptée à Paris, d'après laquelle les grandes Puissances désigneraient des commissaires qui, de concert avec un envoyé de la Porte, procéderaient à un arrangement territorial ayant pour base le *statu quo* existant au moment du Congrès de Paris.

On a lieu d'espérer que tous les gouvernements se rallieront à une proposition aussi modérée. La Russie a, en tout temps, témoigné trop d'intérêt aux Monténégrins pour ne pas y donner son assentiment, et en ce qui concerne l'Autriche, il n'est pas permis de mettre en doute son adhésion lorsqu'on se rappelle qu'en 1853 elle fit de si vives représentations à Constantinople, par l'organe du comte de Leiningen, pour faire respecter le *statu quo* territorial que menaçait alors la marche des troupes commandées par Omer pacha.

Protocole signé le 8 novembre 1858 par le Ministère ottoman et les représentants des Puissances pour la délimitation du Monténégro.

Une réunion s'étant tenue entre le Grand Vizir, le Ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte et le Président du Conseil du Tanzimat, dûment autorisés par Sa Majesté le sultan d'une part, et les représentants d'Autriche, de France, de Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie, également munis à cet effet des instructions de leurs gouvernements respectifs d'autre part, il a été pris connaissance du travail de la Commission locale chargée de constater le *statu quo* des frontières

suite, la Porte se trouva mécontente, et comme la députation serbe soutenait déjà des réclamations de Miloche, elle fit insérer dans le *Journal de Constantinople* du 25 janvier 1861 un communiqué reprochant au prince de chercher des désordres. Par là, on visait surtout les

d'Albanie, de l'Herzégovine et du Monténégro, telles qu'elles existaient dans le courant du mois de mars 1856.

Après cet examen, il a été décidé que les frontières dont il s'agit seraient déterminées, conformément à la ligne tracée en rouge sur la carte annexée au présent procès-verbal et revêtu des signatures des membres de la réunion. Un exemplaire légalisé par le Ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte en sera remis à chaque représentant.

On est convenu en même temps qu'une commission d'ingénieurs démarcateurs sur la composition de laquelle les gouvernements des Hautes Puissances représentées dans la dite réunion auront à se concerter, se transportera sur les lieux au printemps prochain pour assister à la pose des bornes qui serviront à fixer les limites de l'Albanie, de l'Herzégovine et du Monténégro, en suivant exactement le tracé indiqué sur la carte ci-jointe. Cette commission pourra, lorsqu'elle le jugera convenable, consulter les anciens du pays et tenir compte des mouvements du terrain afin de donner à la ligne des frontières toute la précision désirable ; c'est notamment à ce mode qu'elle devra avoir recours pour déterminer les limites entre les Wassovitch supérieurs et les Wassovitch inférieurs et les Kola-chins indiqués en pointillés sur la carte.

Il demeure entendu que la délimitation ne saurait porter aucune atteinte aux propriétés privées possédées de l'un ou de l'autre côté des frontières, soit par des individus, soit par des villages. Les contestations qui s'élèveraient à ce sujet et ne pourraient être réglées par les parties intéressées suivant l'usage des lieux, seraient examinées et jugées en dernier ressort par la commission chargée de la pose des bornes, soit que les propriétaires actuels préfèrent demeurer en possession de leurs terres et de leurs droits, en se soumettant dans un délai fixé à tous les impôts et à toutes les charges à l'instar des autres habitants de la localité, soit qu'ils aient mieux aliéner leurs terres et leurs droits, contre une indemnité équitablement arbitrée par la dite commission.

Fait à Constantinople, le 8 novembre 1858.

Serbes de Bosnie et d'Herzégovine qui se réfugiaient dans la principauté. Le prince Michel y trouva une insulte qu'il ne méritait pas. En effet, c'étaient des Turcs sortis des forteresses qui, croyant leur ancien temps revenu, provoquaient toujours les Serbes. Enfin, le 3/15 juin 1862, quelques Turcs se querellèrent avec un Serbe auprès d'une des fontaines (Tchoukour) de Belgrade et le tuèrent. D'autres Serbes accoururent, et bientôt deux d'entre eux (2 fonctionnaires) étaient tués par les Turcs. Alors, les Turcs et les Serbes de Belgrade s'armèrent, et une véritable lutte s'engagea. Elle dura toute la nuit ; les Serbes forcèrent les Turcs à s'enfermer dans la forteresse. L'hostilité cessa pour un jour. Le prince Michel était à ce moment dans l'intérieur du pays ; il se hâta de rentrer à Belgrade, où plus de 20.000 Serbes campaient et où d'autres arrivaient de plus en plus. Le ministre Garachanine, avec le consul de France, Tastu, avaient réussi près du pacha à arrêter le combat. D'après une convention écrite, les habitants turcs rentrèrent dans la citadelle. Le lendemain matin, alors que l'incident semblait terminé, les Turcs recommencèrent à bombarder la ville. Cet acte de sauvagerie indigna le corps diplomatique¹, et on proposa d'ouvrir une Conférence le 10 juillet, à Constantinople. L'ambassadeur de France, appuyé par ceux de la Russie et de l'Italie, réclama l'évacuation des citadelles encore occupées par les Turcs, mais l'Autriche et l'Angleterre s'y opposèrent. D'après le protocole, signé le 8 septembre, les Turcs devaient quitter toutes les places du pays, et ne garder que des garnisons dans les forteresses de Belgrade, Chabats,

¹ L'ambassadeur d'Autriche n'était pas d'accord avec ses collègues et se réfugia même un moment à Zemlin.

Smederevo et Soko (délai de quatre mois). Mais ce ne fut qu'après de grands efforts que le prince réussit à obtenir même l'évacuation des Turcs de ces quatre forteresses, par le firman du 11 avril 1867.

Dès que les Turcs eurent quitté la principauté, le prince commença vivement à préparer l'armement et se mit d'accord avec les principaux chefs de Bosnie et d'Herzégovine ; le prince de Monténégro poétisa même la fraternité serbe : en cas de succès de la grande idée de Michel, il se destituait à l'avance et se proclamait son fidèle sujet. *L'idée du prince Michel était de délivrer et de réunir tous les Serbes, puis de réaliser la confédération balkanique*¹. Il avait bien mûri son projet, et le moment de le mettre à exécution était très propice, car l'Autriche, incompréhensible voisine de la Serbie, était bien affaiblie (détachement de l'Italie, 1861, et de l'Allemagne, 1866 ; le dualisme Autriche-Hongrie, 1867), et Michel comptait sur le concours des autres Puissances, tout au moins sur leur neutralité. L'armée de la principauté, à cette époque, était réorganisée par le colonel Mondain, et, en cas de mobilisation, aurait pu lever 150.000 hommes. Le prince Michel se préparait « de cœur joyeux », disait-il, à réaliser le rêve des Serbes ; dans une lettre (18 juin 1862), il écrivait à son représentant à Constantinople², à J. Ristitch, en qui de bonne heure il découvrit un fin diplomate et qu'il aida à développer son talent : « Je me prépare toujours pour l'événement qui peut arriver d'un moment à l'autre, en répétant le mot de M. Guizot : Vous

¹ On peut lire en français dans les *Annales internationales d'histoire* (Congrès de la Haye, Paris, 1899), un travail du Dr. M.-R. Vesnitch : *Le prince Michel Obrenovitch, ses idées sur la confédération balkanique*.

² J. Ristitch, *loc. cit.*, II, 123.

épuiserez mes forces, mais vous n'abattrez pas mon courage ! » Mais, arrêtons-nous. L'idée séculaire des Serbes : la délivrance de tous et le rétablissement de la patrie, trouva son digne représentant en la personne du prince Michel. Les ennemis de la dynastie serbe ou des Serbes, le trouvant importun, se montrèrent plus que cruels : ils tuèrent le prince Michel le 29 mai (10 juin) 1868, à Kochoutgnak (parc des cerfs, près de Topchidère)¹. Ce coup inattendu arrêta tout mouvement dans la principauté, qui ne subit aucun changement jusqu'en 1876².

La perte du prince Michel fut grande et douloureuse pour tous les Serbes. Il fit beaucoup pour la cause nationale³ et resta l'idéal de tous les Serbes ; de son vivant, il les guidait, après sa mort, de son monument (de Belgrade), où il est présenté à cheval, la main étendue, il rappelle à la jeune génération qu'elle a des frères encore esclaves. « Ton idée ne périra pas », telle est la devise de tous les Serbes.

¹ Son corps repose dans la cathédrale de Belgrade.

² Donc sous le prince Michel les garnisons turques quittèrent la principauté de Serbie : le prince dut détruire les forteresses de Soko, Oujitsé et Kastel (en face d'Ada-Kalé) ; les forteresses de Belgrade, Smederevo, Chabats et Phétislam furent conservées ; d'après le firman du 11 avril 1867 « sur leurs murailles et sur leurs bastions, à côté du pavillon du sultan flottera le pavillon serbe ». Le prince Michel, mort sans enfant, c'était au prince Milan, son héritier, de faire disparaître le pavillon de la Turquie.

³ La principauté fut complètement réorganisée d'après l'esprit moderne ; les principales lois, dont la majorité est encore en vigueur, furent publiées ; rappelons seulement le Code pénal, 10 avril 1865, et la Procédure civile, 20 février 1865.

Depuis la soumission des Serbes, ce fut sous le prince Michel (1868) seulement qu'on battit la première monnaie de cuivre.

TROISIÈME PARTIE

LA TROISIÈME GUERRE DE L'INDÉPENDANCE SOUS LE PRINCE MILAN, EN 1876 ET 1878.

Le xix^e siècle, qui devait être avant tout le siècle de nationalité, a marqué par trois époques la situation des Serbes et des chrétiens de la péninsule soumise au sultan. La première époque se désigne par le traité d'Andrinople, 1829, la seconde par le traité de Paris, 1856, et la troisième par le traité de Berlin, 1878. A ces trois grands traités se rattachent une foule d'autres qui ne viennent que confirmer notre avis. Si l'on veut tirer une suite logique de ces trois étapes de la politique des Puissances en Orient, on se heurte de suite à d'innombrables difficultés. Nous ne les toucherons qu'à peine. Le traité d'Andrinople est le couronnement de la politique de la Russie en Orient contre les convoitises des Etats occidentaux ; le traité de Paris est la prépondérance d'une politique généreuse en faveur des chrétiens de l'empire ottoman ; le traité de Berlin n'est ni la suite de la politique d'Andrinople, ni de celle de Paris, c'est plutôt une étrange combinaison des deux. Et là se trouve tout le malheur des chrétiens émancipés ou non de l'empire ottoman de nos jours. Comment cela ? En général, il est difficile d'expliquer les événements politiques, ceux d'Orient le sont plus encore. Cependant, essayons en quelques mots de le faire.

Le traité d'Andrinople n'est que le mot suprême des attaques séculaires réellement barbares qui se sont déroulées au détriment des chrétiens des deux côtés du Danube ; c'est pourquoi la victoire d'un puissant Etat orthodoxe n'était vraiment que le soulagement et l'espoir de tous les orthodoxes de l'Orient. Dès que les autres Etats s'aperçurent de leur involontaire concours prêté à la Russie, ils s'émurent et cherchèrent à éloigner sa prépondérance en Orient ; leur but était d'autant plus facile à atteindre que les agissements de la Russie énervaient les demi-délivrés et prédisaient que le tsar allait purement et simplement remplacer le sultan. Heureusement pour les chrétiens de l'empire ottoman qu'à la tête des Etats mécontents de la Russie, se mit la France, et au Congrès de Paris, elle arriva à appliquer sa politique généreuse et désintéressée. Depuis, si les Puissances de l'Europe avaient voulu passer pour civilisées et se rappeler les difficultés qu'elles eurent dans leur propre histoire, pour soutenir les faibles appelés à vivre, elles n'auraient eu qu'à faire évoluer la Question d'Orient tracée à Paris. Malheureusement, il n'en fut rien. Dès que la France se vit momentanément forcée d'abandonner les Affaires d'Orient, de suite la politique nuisible recommença en Orient : la Russie, en 1871 (Conférence de Londres, 13 mars) abrogea les articles du traité de Paris qui restreignaient ses droits sur la mer Noire, et par le traité de San-Stefano, 1878, allait anéantir de fait le pouvoir de la Turquie en Europe ; au Congrès de Berlin, 1878, le principe « de l'intégrité de l'empire ottoman » et le désir de la paix devinrent un vain mot, d'autant plus que la nationalité serbe était sacrifiée et l'Autriche-Hongrie érigée en succursale de la Turquie dans l'Europe centrale.

Nous avons assez longuement exposé le passé de la situation politique du peuple serbe et l'action des Puissances en Orient. On a pu voir que les Serbes ont beaucoup trop lutté pour n'avoir pas le droit d'être tous libres de nos jours. Si l'on ne peut rien changer à leur passé, on le peut faire pour l'avenir. Nous avons suffisamment dégagé les éléments de leur situation, sur lesquels les Puissances, avides de justice, de paix et de progrès, peuvent élever un édifice politique solide et durable. A travers toute cette étude, nous avons toujours pensé à cette véritable politique qui ne s'accomplit pas jour par jour selon l'éphémère besoin, mais qui donne des conseils sur les longues destinées et l'avenir des nations. Pourquoi donc le Congrès de Berlin, au lieu de créer une véritable indépendance aux principautés de Serbie et de Monténégro, a-t-il séparé ces deux pays inséparables et permis à l'Autriche (Hongrie!) de les éloigner de plus en plus? Pourquoi les deux principautés sont-elles condamnées à ne pouvoir pas développer leurs rapports, surtout économiques, avec les Etats non-voisins? Pourquoi enfin, forcer les Serbes de deux Etats libres à entendre le cri et le désespoir de leurs frères opprimés et ensanglantés presque chaque jour, sans pouvoir venir à leur secours?¹ Pourquoi permettre à l'Autriche-Hongrie d'administrer deux pays serbes, la Bosnie et l'Herzégovine, quand elle a déjà trop à faire chez elle?² Pourquoi

¹ Lire les nouvelles qui, journellement, arrivent de la Macédoine.

² Voir : André Chéradame, *L'Europe et la Question d'Autriche au seuil du XX^e siècle*, Paris, 1901; Charles Loiseau, *Le Balkan slave et la crise autrichienne*, Paris, 1898; Dr. M.-J. Spalaïkovitch, *La Bosnie et l'Herzégovine*, Paris, 1899, et en serbe l'excellent ouvrage du prof. G. Guerchitch, qui commente les opinions diverses sur la situation de la Bosnie et de l'Herzégovine (Edition de l'Académie Royale de Belgrade, XXXVII, 1893).

enfin ne pas lui retirer ces deux pays serbes, qui ont soulevé la guerre de 1876, et les incorporer, selon leur désir, ou les donner à administrer à des Etats serbes libres? etc. Toutes ces questions et tant d'autres se posent quand on désire voir le Droit seul régner en maître, capable d'assurer notre existence. Malheureusement, les droits des peuples, comme les droits de l'homme, se proclament très haut; mais le peuple pour le peuple, et l'homme pour l'homme sont encore ce qu'il y a de plus sauvage.

Dans la partie de notre étude qui nous reste encore à voir, nous esquisserons seulement la situation bien connue des Serbes en Serbie, telle qu'elle fut créée à la suite des efforts combinés des princes serbes, Milan IV et Nicolas I^{er}.

CHAPITRE PREMIER

Le prince Milan et la guerre de 1876 et 1878.

Lors de l'assassinat du prince Michel, son cousin *Milan* n'avait pas encore quatorze ans, il était à Paris, où il faisait ses études. Invité par le gouvernement et suivant le désir du peuple, Milan rentra à Belgrade, et le 20 juin fut solennellement proclamé prince héréditaire. Le bérat fut délivré le 16 juillet de la même année. Etant mineur, une régence fut constituée (Blaznavats, Gavrilovitch, Ristitch). La skoupchtina de Kragouïevats, le 29 juin 1869, vota la première constitution serbe (remplacée en 1888) ¹ préparée par les régents. On n'en demanda pas la sanction au sultan; ainsi passait définitivement reconnue la loi successoriale et l'hérédité dans la famille des Obrenovitch. La constitution était bonne, pour cette époque; elle donnait la prépondérance au pouvoir exécutif sur les autres. Le centre du pouvoir resta le prince, et la skoupchtina, élue tous les trois ans, votait le budget; les lois étaient souvent rédigées par le Conseil d'Etat. Le prince nommait directement un tiers des députés (le reste l'était par les contribuables âgés de 30 ans au moins) et les ministres (responsables devant la Chambre). La régence codifia plusieurs lois et ordonnances, contribua au développement économique, etc.; finalement, elle s'acquitta assez bien de sa tâche. Quand elle remit le pouvoir aux mains de Milan,

¹ V. en fr. Ubicini, *Constitution de la principauté de Serbie*, Paris, 1878.

devenu majeur le 10/22 août 1872, celui-ci put constater, en même temps, l'organisation des premiers partis politiques et les tendances modernes.

Milan était l'espoir des Serbes ; jeune et enthousiasmé de la délivrance de la patrie et de ses frères opprimés, il se préparait à achever l'œuvre du prince Michel. A cette époque, le prince Nicolas luttait presque sans cesse contre les Turcs du voisinage. De plus, les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine étaient tellement exposés à la sauvagerie des Turcs qu'ils commençaient à se soulever et demandaient l'assistance du prince Milan. Tous étaient prêts à se soulever, et en 1875 éclata la première grande insurrection dans la Bosnie et l'Herzégovine, où ne tardèrent pas à se signaler des héros comme Mandouchitch, Mitchounovitch, Batritch. Le sultan Abdul-Azis (1861-1876) promettait de faire des réformes et de rendre partout ses sujets égaux, mais ce ne furent que des projets sur le papier, comme cela fut, du reste, toujours en Turquie. Le 29 juillet 1875, les insurgés serbes de Bosnie et d'Herzégovine lancèrent leur manifeste : « Qui ne connaît par lui-même la barbarie turque, qui n'a été témoin des souffrances et des tortures de la population chrétienne ne peut se faire une idée même approximative de ce qu'est le raïa, créature muette, inférieure à l'animal, espèce d'homme né pour l'esclavage éternel.... Chaque pousse de terre est arrosé du sang et des larmes de nos aïeux. Aujourd'hui le raïa a résolu de combattre pour la liberté ou de mourir jusqu'au dernier. » Les insurgés proclamèrent leur union avec la Serbie et engagèrent des luttes plus héroïques. Les Bulgares aussi s'étaient soulevés, mais leur insurrection fut vite étouffée et plus de 10.000 d'entre eux terriblement massacrés. Avec les Serbes on n'allait pas si vite, et les deux principautés atten-

daient seulement le moment de se mettre à la tête des insurgés.

C'est alors que l'Autriche, ou cette fois l'Autriche-Hongrie, recommença son jeu envers les Serbes. N'aimant pas voir les Serbes unis et fortifiés dans leur Etat libre, elle offrit au sultan et aux insurgés la médiation de « trois cours » (A.-Hongrie, Prusse, Russie). A la fin de septembre 1875, les insurgés rédigèrent les demandes suivantes : Pleine liberté religieuse aux chrétiens ; être admis à témoigner en justice à l'égard des musulmans ; organisation d'une gendarmerie indigène ; fixation de la nature et de la quotité des impôts, qui ne pourraient plus être arbitrairement augmentés.

Les trois cours recommandèrent l'acceptation de ces propositions ; la Porte, le 20 octobre, instruite par l'Angleterre, annonça par un iradé la mise à l'étude d'une réforme générale ! Mais les trois cours auxquelles se joignirent la France, l'Italie et l'Angleterre déposèrent une note à la Porte, le 31 janvier 1876, demandant de suite des mesures pour améliorer la situation des insurgés serbes. Le 7 mai, les consuls de France et d'Italie étaient assassinés à Salonique. Alors les trois cours rédigèrent le memorandum dit de Berlin, composé des demandes des insurgés ; la France et l'Italie s'y joignirent, l'Angleterre n'y prit point part. Le memorandum devait être notifié le 30 mai, la veille le sultan était déposé (deux jours après assassiné). Aussitôt le sultan Mourad V, le 8 juin, demanda à la Serbie et au Monténégro l'explication de leurs armements. Le 23 juin, Milan répondit en demandant que le sultan retirât l'armée des frontières et que les troupes de Serbie et du Monténégro fussent chargées de rétablir l'ordre en Bosnie et en Herzégovine. Le 30 juin, la Porte lui déclara la guerre ; le 1^{er} juillet les Serbes franchissent la

frontière en lisant la proclamation du prince Milan dont nous extrayons ce passage :

Notre mouvement est purement national. Il est exempt de toute idée de bouleversement social et de tout fanatisme religieux. Nous ne sommes pas les champions de la révolution ; nous n'apportons ni la flamme, ni la destruction, mais le droit, l'ordre et la sécurité. Epargnez les étrangers et montrez-leur cette hospitalité qui distingue les Serbes ; respectez les frontières de la monarchie voisine et ne donnez aucun sujet de mécontentement au gouvernement impérial et royal, qui s'est acquis des droits à notre reconnaissance en prenant sous sa protection des milliers de Bosniaques et d'Herzégoviniens dépourvus de tout et en les préservant du froid et de la faim.

Frères ! je marcherai avec vous et à votre tête, plein de confiance dans votre patriotisme et dans vos vertus guerrières. Avec nous combattront nos courageux frères les Monténégrins, conduits par mon frère, le chevaleresque prince Nicolas, et nos merveilleux héros, les Herzégoviniens et les Bosniaques, qui ont enduré tant de souffrances.

Nos vaillants frères les Bulgares nous attendent et nous avons lieu d'espérer que les glorieux Hellènes, les descendants de Thémistocle et de Botsaris ne resteront pas longtemps éloignés du champ de bataille. En avant donc, mes nobles héros ! marchons au nom du Dieu tout-puissant, du Père justé envers tous les peuples ; marchons au nom du droit, de la liberté et de la civilisation ! ¹

¹ A cette époque, Victor Hugo (*Devant l'exil*, 1876, I) lançait un appel suprême à l'Europe pour la Serbie : « Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici : On assassine un peuple. Où ? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins ? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils ? Non.

Les nations ont au-dessus d'elles quelque chose qui est au-dessous d'elles, les gouvernements. A de certains moments, ce contre-sens éclate ; la civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernants. Cette barbarie est-elle voulue ? Non ! elle est simplement professionnelle. Ce que le genre

Presque toutes les Puissances étaient pour les Serbes, mais quand le prince Milan se prépara à envoyer 80.000 combattants vers la Bosnie pour s'unir avec leurs frères du Monténégro, les Hongrois menacèrent de pénétrer en Serbie, et l'Autriche s'empressa d'embrouiller les

humain sait, les gouvernements l'ignorent. Cela tient à ce que les gouvernements ne voient rien qu'à travers cette myopie, la raison d'Etat; le genre humain regarde avec un autre œil, la conscience.

Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve; c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons; c'est que, les enfants trop petits pour être vendus on les fend en deux d'un coup de sabre, c'est qu'on brûle les familles dans les maisons; c'est que telle ville, Balak, par exemple, est réduite en quelques heures de neuf mille habitants à treize cents; c'est que les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on ne peut enterrer, de sorte qu'aux vivants qui leur ont envoyé le carnage, les morts renvoient la peste, ce qui est bien fait; nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci, c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans les entrailles, c'est qu'il y a dans les places publiques des tas de squelettes de femmes ayant les traces de l'éventrement, c'est que les chiens rongent dans les rues le crâne des jeunes filles violées, c'est que tout cela est horrible, c'est qu'il suffirait d'un geste des gouvernements d'Europe pour l'empêcher, et que les sauvages qui commettent ces forfaits sont effrayants, et que les civilisés qui les laissent commettre sont épouvantables.

Le moment est venu d'élever la voix. L'indignation universelle se soulève. Il y a des heures où la conscience humaine prend la parole et donne aux gouvernements l'ordre de l'écouter.

Les gouvernements balbutient une réponse. Ils ont déjà essayé ce bégaiement. Ils disent : on exagère.

Oui, l'on exagère. Ce n'est pas en quelques heures que la ville

affaires des Serbes, avant l'arrivée de 200.000 Turcs sous Oman pacha. Finalement, Milan n'avait pas autant de chance que le prince Nicolas, et les Turcs pénétrèrent du côté du Timok. Après cinq mois de lutttes, le prince Milan demanda l'armistice, puis la paix le

de Balak a été exterminée, c'est en quelques jours ; on dit deux cents villages brûlée. Il n'y en a que quatre-vingt-dix-neuf ; ce que vous appelez la peste n'est que le typhus ; toutes les femmes n'ont pas été violées, toutes les filles n'ont pas été vendues, quelques-unes ont échappé. On a châtré des prisonniers, mais on leur a aussi coupé la tête, ce qui amoindrit le fait ; l'enfant qu'on dit avoir été jeté d'une pique à l'autre n'a été, en réalité, mis qu'à la pointe d'une baïonnette ; où il y a une vous mettez deux, vous grossissez du double, etc., etc., etc.

Et puis, pourquoi ce peuple s'est-il révolté ? Pourquoi un troupeau d'hommes ne se laisse-t-il pas posséder comme un troupeau de bêtes ? Pourquoi ?... etc.

Cette façon de pallier ajoute à l'horreur. Chicaner l'indignation publique, rien de plus misérable. Les atténuations aggravent. C'est la subtilité plaidant pour la barbarie. C'est Byzance excusant Stamboul.

Nommons les choses par leur nom. Tuer un homme au coin d'un bois qu'on appelle la forêt de Bondy ou la forêt Noire est un crime ; tuer un peuple au coin de cet autre bois qu'on appelle la diplomatie est un crime aussi.

Plus grand. Voilà tout.

Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité ? Hélas ! c'est en effet une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann ; tuez-en six cent mille, vous êtes César. Etre monstrueux, c'est être acceptable. Preuves : la Saint-Barthélemy, bénie par Rome ; les dragonnades, glorifiées par Bossuet ; le Deux-Décembre, salué par l'Europe.

Mais il est temps qu'à la vieille loi succède la loi nouvelle : si noire que soit la nuit, il faut bien que l'horizon finisse par blanchir.

Oui, la nuit est noire ; on en est à la résurrection des spectres ; après le Syllabus, voici le Koran ; d'une Bible à l'autre on fraternise ; *jingamus dextras* ; derrière le Saint-Siège se dresse la Sublime Porte ; on nous donne le choix des ténèbres ; et, voyant que Rome nous offrait son moyen âge, la Turquie a cru pouvoir nous offrir le sien.

1^{er} mars 1877, basée sur le *statu quo* (la Porte ne voulut pas signer la paix avec le prince Nicolas).

Le sultan Mourad V fut déposé le 31 août 1876 et remplacé par Abd-ul-Hamid II qui règne encore de nos jours. Celui-ci, le 24 décembre, proclama une consti-

De là les choses qui se font en Serbie.

Où s'arrêtera-t-on ?

Quand finira le martyre de cette héroïque petite nation ?

Il est temps qu'il sorte de la civilisation une majestueuse défense d'aller plus loin.

Cette défense d'aller plus loin dans le crime, nous, les peuples, nous l'intimons aux gouvernements.

Mais on nous dit : Vous oubliez qu'il y a des « questions ». Assassiner un homme est un crime, assassiner un peuple est une question. Chaque gouvernement a sa question ; la Russie a Constantinople, l'Angleterre a l'Inde, la France a la Prusse, la Prusse a la France.

Nous répondons :

L'humanité aussi a sa question ; et cette question la voici, elle est plus grande que l'Inde, l'Angleterre et la Russie : c'est le petit enfant dans le ventre de sa mère.

Remplaçons les questions politiques par la question humaine. Tout l'avenir est là.

Disons-le, quoi qu'on fasse, l'avenir sera. Tout le sert, même les crimes. Serviteurs effroyables.

Ce qui se passe en Serbie démontre la nécessité des Etats-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements désunis succèdent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. Muse-lons les fanatismes et les despotismes. Brisons les glaives, valets des superstitions et les dogmes qui ont le sabre au poing. Plus de guerres, plus de massacres, plus de carnages ; libre pensée, libre échange, fraternité. Est-ce donc si difficile, la paix ? La République d'Europe, la Fédération continentale, il n'y a pas d'autre réalité politique que celle-là. Les raisonnements le constatent, les événements aussi. Sur cette réalité qui est une nécessité, tous les philosophes sont d'accord, et aujourd'hui les bourreaux joignent leur démonstration à la démonstration des philosophes. A sa façon et précisément parce qu'elle est horrible, la sauvagerie témoigne pour la civilisation. Le progrès est signé Achmet pacha. Ce que les atrocités de Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut à l'Europe une nationalité euro-

ution libérale, qui est encore en vigueur — dans les archives. Ainsi le sultan « réforma » la Turquie, désormais les Puissances n'ont rien à demander ! Cependant, le tsar provoqua une conférence à Constantinople en faveur de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Herzégovine. Les décisions en furent communiquées à la Porte, — celle-ci les garda. Alors le tsar s'énerva, car ses sujets lui demandaient d'aller délivrer leurs frères chrétiens du joug turc. Le tsar fit quelques démarches auprès des Puissances pour voir leurs dispositions au cas d'une guerre russo-turque. De là sortit une Convention secrète du 15 janvier 1877, en vertu de laquelle, pour prix de sa neutralité, l'Autriche était autorisée à occuper la Bosnie et l'Herzégovine dès la signature de la paix ; pour l'Allemagne, la Question d'Orient « ne valait pas les os d'un grenadier poméranien » (Bismarck) ; l'Angleterre se jouait de la Russie. Celle-ci, le 16 avril, signa avec la Roumanie une convention militaire, par laquelle, moyennant le libre passage des troupes russes, la principauté conserverait son intégrité et aurait la reconnaissance de son indépendance lors de la signature de la paix. Le 24 avril, le tsar déclara la guerre à la Turquie, en invoquant, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. En un mot, les Etats-Unis d'Europe. C'est là le but, c'est là le port. Ceci n'était hier que la vérité ; grâce aux bourreaux de la Serbie, c'est aujourd'hui l'évidence. Aux penseurs s'ajoutent les assassins. La preuve était faite par les génies, la voilà faite par les monstres.

L'avenir est un dieu traîné par des tigres. »

Après cet éloquent appel fait à Paris, le 29 août 1876, *V. Hugo* revient encore à la Serbie, dans sa lettre du 10 septembre 1876 adressée au président du Congrès de la paix à Genève : « Devant la France mutilée, devant la Serbie torturée, la civilisation s'indigne, et la protestation du Congrès de la paix est nécessaire. »

quant non plus la religion, mais les intérêts de la Russie et de l'Europe troublés par les agitations des opprimés. Avec la Russie marchaient la Roumanie, le Monténégro, et (depuis décembre 1877), la Serbie.

La guerre 1877-78 se divisa en Arménie (60.000 Russes sous le général Loris Melikof) et en Europe (250.000 sous le grand-duc Nicolas, frère du tsar). L'armée européenne entra en Roumanie (avril), passa le Danube (mai-juin) et s'avança en Bulgarie (Plevna, fin de juillet), de là, elle aboutit à Andrinople (14-17 janvier 1878), se disposant le 31 janvier à marcher sur Constantinople si, à cette date, l'armistice n'était pas signé. A cette époque le prince Milan avait délivré Bela Palanka, Niche, Pirot, Tsaribrod, Trn, Breznik, Vragné, Leskovats, Prokouplié, Kourchoumlia et avait abouti à Kossovo, si mémorable. La Porte, le 3 mars 1878, aux portes de Constantinople, signait la paix de San-Stefano.

D'après cette paix conclue entre la Turquie et la Russie, la fin de l'empire ottoman était très claire, quoique déguisée. Le traité stipulait l'indépendance du Monténégro (agrandi du côté de la Bosnie et de l'Adriatique avec deux ports, Antivari et Dulcigno), de la Serbie (agrandie seulement des districts de Niche et de Mitrovitsa), de la Roumanie (elle rétrocédait à la Russie, la Bessarabie en échange de la Dobroudja). La Bulgarie, comme principauté autonome, fut énormément agrandie (Bulgarie propre, la Roumélie orientale, une grande partie de la Macédoine, soit 16.000 kilomètres carrés avec 5 millions d'habitants). La Russie avait intérêt à agrandir ainsi la Bulgarie (presque la moitié de la Turquie d'Europe), puis de la rendre tributaire du sultan, car le tsar l'aurait occupée avec 50.000 soldats et aurait préparé la ruine des petits états de la péninsule. La Bosnie et l'Herzégovine auraient un gouvernement auto-

nome. On introduira des réformes dans la Crète, l'Épire, la Thessalie, l'Arménie. En paiement de 440 millions, le tsar acceptait les îles du Delta, du Danube, plus, en Asie, Ardahan, Kars, Batoum, Bayazid, soit 35.650 kilomètres carrés de territoire arménien.

L'Angleterre ne fut pas contente d'une telle paix (elle désirait du moins l'île de Chypre), l'Autriche pas davantage (elle convoitait la Bosnie et l'Herzégovine) ; les autres Puissances trouvèrent bien aussi quelque chose contre cette paix, comme du reste presque tous ceux de la péninsule, excepté les Bulgares, qui ne voyaient pas le jeu de la Russie. Donc, pour régler l'affaire de l'empire ottoman, les Puissances résolurent d'ouvrir le Congrès de Berlin.

CHAPITRE II

Les Serbes devant le Congrès de Berlin, 1878.

Le prince Bismarck ouvrit le Congrès à Berlin le 13 juin 1878, dont les travaux se terminèrent le 13 juillet. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Russie, la Turquie y étaient représentées par vingt délégués qui devaient régler, « conformément aux stipulations du traité de Paris du 30 mars 1856, les questions soulevées en Orient par les événements des dernières années et par la guerre dont le traité préliminaire de San-Stefano a marqué le terme ».

Les représentants de la Russie avaient d'amères surprises sur tous les travaux du Congrès; il en fut de même des Serbes quand ils apprirent que la Russie se ralliait à la motion de l'Angleterre, que l'Autriche-Hongrie administrait la Bosnie et l'Herzégovine!

Le résultat final du Congrès de Berlin¹, qui a créé la situation actuelle² en Orient, peut se résumer en quelques lignes :

¹ Dans la littérature française, on a beaucoup écrit sur le Congrès de Berlin; il est donc suffisant d'en donner ici une notion. En ce qui concerne la Serbie, nous renvoyons au travail du D^r V. Georgevitch, sous le titre : *La Serbie au Congrès de Berlin*, tr. par A. Girou, Paris, Leroux, 1891 (*Revue d'histoire diplomatique*).

² Art. 63 : « Le traité de Paris du 30 mars 1856, ainsi que le traité de Londres du 13 mars 1871, sont maintenus dans toutes celles de leurs dispositions qui ne sont pas abrogées ou modifiées par les stipulations qui précèdent. »

La principauté de *Serbie* agrandie fut reconnue indépendante, de même que le *Monténégro*, qui aurait accès sur la mer¹. La *Bosnie et l'Herzégovine* furent placées sous l'administration de l'Autriche-Hongrie. La principauté de la Roumanie, reconnue indépendante, en échange de la Bessarabie (concedée à la Russie), obtint la Dobroudja. La principauté de la Bulgarie resta rattachée à la Turquie par un lien politique tenu et relâché. La Roumélie (orientale), comme province jouissant d'une autonomie locale au point de vue politique et militaire, reste sous la dépendance du sultan. La Russie acquit une partie de la Bessarabie, les possessions asiatiques turques d'Ardahan, Kars et Batoum (les autres territoires, cédés à San-Stefano, restèrent à la Turquie). Le traité imposa aussi à la Porte des mesures destinées à améliorer le sort de ses sujets chrétiens et rendit libre la navigation du Danube, depuis les Portes de Fer jusqu'à l'embouchure de ce fleuve.

D'après les dispositions de ce traité, et vu le temps écoulé depuis sa signature, les Puissances devraient inviter la Porte et l'Autriche-Hongrie à leur rendre compte de leurs actes, car les Serbes de Macédoine sont toujours exposés à des attaques sanglantes, et ceux de Bosnie et d'Herzégovine sont tellement opprimés et exploités, qu'à chaque instant ils sont obligés de se plaindre à leur souverain, le sultan, et de faire appel à l'Europe.

Voici les articles qui régissent la situation de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie et de l'Herzégovine, et des autres parties de la Turquie d'Europe pour lesquelles une organisation particulière n'a pas été prévue, ainsi que celle du Danube et la liberté religieuse :

Serbie.

Art. 34.— Les hautes Parties contractantes reconnaissent l'indépendance de la Principauté de Serbie en la rattachant aux conditions exposées dans l'article suivant :

¹ Mais Spizza conquis a dû être concédé à l'Autriche.

Art. 35. — En Serbie, la distinction des croyances religieuses et des confessions ne pourra être opposée à personne comme un motif d'exclusion ou d'incapacité en ce qui concerne la jouissance des droits civils et politiques, l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs, ou l'exercice des différentes professions et industries, dans quelque localité que ce soit. La liberté et la pratique extérieure de tous les cultes seront assurées à tous les ressortissants de la Serbie aussi bien qu'aux étrangers, et aucune entrave ne pourra être apportée soit à l'organisation hiérarchique des différentes communions, soit à leurs rapports avec leurs chefs spirituels.

Art. 36. — La Serbie reçoit les territoires inclus dans la délimitation ci-après ¹ :

La nouvelle frontière suit le tracé actuel en remontant le thalweg de la Drina depuis son confluent avec la Save, laissant à la Principauté le Mali-Zvornik et Sakar, et continue à longer l'ancienne limite de la Serbie jusqu'au Kopaonik, dont elle se détache au sommet du Kaniloug. De là, elle suit d'abord la limite occidentale du sandjak de Niche, par le contrefort sud du Kopaonik, par les crêtes de la Maritsa et Mrdar-Planina ², qui forment la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Ibar et de la Sitnitsa d'un côté et celui de la Toplitsa de l'autre, laissant Prépolats à la Turquie.

Elle tourne ensuite vers le sud par la ligne de partage des eaux entre le Brvenitsa et Medvedja, laissant tout le bassin de la Medvedja à la Serbie, suit la crête de Goliak-Planina (formant le partage des eaux entre la Kriva-Reka d'un côté, et la Polianitsa, la Veternitsa et la Morava de l'autre) jusqu'au sommet de la Polianitsa, puis elle se dirige par le contrefort de la Karpina-Planina jusqu'au confluent de la Kognska avec la Morava, traverse cette rivière, remonte par la ligne de partage des eaux entre le ruisseau Kognska et le ruisseau qui tombe dans la Morava près de

¹ Nous avons rectifié les dénominations géographiques des frontières de la Serbie et du Monténégro, d'après l'orthographe serbe.

² Planina, ainsi que gora, en serbe signifie montagne.

Neradovtsa, pour rejoindre la Planina St. Elie au-dessus de Trgovichté. De ce point, elle suit la crête de St. Elie jusqu'au mont de Klioucht, et passant par les points indiqués sur la carte par 1516 et 1547 et par la Babina Gora, elle aboutit au Tsrni Vrh.

A partir du mont Tsrni Vrh, la nouvelle délimitation se confond avec celle de la Bulgarie, c'est-à-dire : la ligne frontière suit la ligne de partage des eaux entre la Strouma et la Morava par les sommets du Strécher, Vilogolo et Mechid-Planina, rejoints par la Gatchina, Tsrna-Trava, Darkovska et Draïnitsa-Planina, puis le Dechtchani Kladenats, la ligne de partage des eaux de la haute Soukova et de la Morava, va directement sur le Stol et en descend pour couper, 1.000 mètres au nord-ouest du village de Ségusa, la route de Sophia à Pirot. Elle remonte, en ligne droite, sur la Vidlitch-Planina, et de là, sur le mont Radotchina, dans la chaîne du Kodja-Balkan, laissant à la Serbie le village de Doïkintse et à la Bulgarie celui de Senokos.

Du sommet du mont Radotchina, la frontière suit vers le nord-ouest la crête des Balkans par Tchiproavats-Balkan et Stara-Planina jusqu'à l'ancienne frontière orientale de la principauté de Serbie, près la Koula-Smiliova Tchouka, et de là, cette ancienne frontière jusqu'au Danube qu'elle rejoint à Rakovitsa.

Art. 37. — Jusqu'à la conclusion de nouveaux arrangements rien ne sera changé en Serbie aux conditions actuelles des relations commerciales de la Principauté avec les pays étrangers. Aucun droit de transit ne sera prélevé sur les marchandises traversant la Serbie. Les immunités et les privilèges des sujets étrangers, ainsi que les droits de juridiction et de protection consulaires tels qu'ils existent aujourd'hui, resteront en pleine vigueur, tant qu'ils n'auront pas été modifiés d'un commun accord entre la Principauté et les Puissances intéressées.

Art. 38. — La principauté de Serbie est substituée pour sa part aux engagements que la Sublime Porte a contractés tant envers l'Autriche-Hongrie qu'envers la compagnie pour l'exploitation des chemins de fer de la Turquie d'Europe, par rapport à l'achèvement et au raccordement ainsi qu'à l'exploitation des lignes ferrées à construire sur le ter-

ritoire nouvellement acquis par la Principauté. Les conventions nécessaires pour régler ces questions seront conclues immédiatement après la signature du présent traité entre l'Autriche-Hongrie, la Porte, la Serbie, et dans les limites de sa compétence, la principauté de Bulgarie.

Art. 39. — Les mulsumans qui possèdent des propriétés dans les territoires annexés à la Serbie, et qui voudraient fixer leur résidence hors de la principauté, pourront y conserver leurs immeubles en les affermant ou en les faisant administrer par des tiers. Une Commission turco-serbe sera chargée de régler, dans le délai de trois années, toutes les affaires relatives au mode d'aliénation, d'exploitation, ou d'usage, pour le compte de la Sublime Porte des propriétés de l'Etat et des fondations pieuses (vakoufs), ainsi que les questions relatives aux intérêts des particuliers qui pourraient s'y trouver engagés.

Art. 40. — Jusqu'à la conclusion d'un traité entre la Turquie et la Serbie, les sujets serbes voyageant ou séjournant dans l'empire ottoman seront traités suivant les principes généraux du droit international.

Art. 41. — Les troupes serbes seront tenues d'évacuer dans le délai de quinze jours à partir de l'échange des ratifications du présent traité le territoire non compris dans les nouvelles limites de la Principauté.

Les troupes ottomanes évacueront les territoires cédés à la Serbie dans le même délai de quinze jours. Il leur sera toutefois accordé un terme supplémentaire du même nombre de jours tant pour quitter les places fortes et pour en retirer les approvisionnements et le matériel, que pour dresser l'inventaire des engins et objets qui ne pourraient être enlevés immédiatement.

Art. 42. — La Serbie devant supporter une partie de la Dette publique ottomane pour les nouveaux territoires qui lui sont attribués par le présent traité, les représentants à Constantinople en détermineront le montant, de concert avec la Sublime-Porte, sur une base équitable.

Monténégro.

Art. 26. — L'indépendance du Monténégro est reconnue par la Sublime Porte et par toutes celles des hautes Parties contractantes qui ne l'avaient pas encore admise.

Art. 27. — Les hautes Parties contractantes sont d'accord sur les conditions suivantes : dans le Monténégro, la distinction des croyances religieuses et des confessions ne pourra être opposée à personne comme un motif de l'exclusion ou d'incapacité en ce qui concerne la jouissance des droits civils et politiques, l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs, ou l'exercice des différentes professions et industries, dans quelque localité que ce soit. La liberté et la pratique extérieure de tous les cultes seront assurées à tous les ressortissants du Monténégro, aussi bien qu'aux étrangers et aucune entrave ne pourra être apportée soit à l'organisation hiérarchique des différentes communions, soit à leurs rapports avec leurs chefs spirituels.

Art. 28. — Les nouvelles frontières du Monténégro sont fixées ainsi qu'il suit : le tracé partant d'Ilinobrd, au nord de Klobuk, descend sur la Trebichgnitsa vers Grantcharevo, qui reste à l'Herzégovine, puis remonte le cours de cette rivière jusqu'à un point situé à un kilomètre en aval du confluent de la Čepelitsa, et de là rejoint par la ligne la plus courte les hauteurs qui bordent la Trebichgnitsa. Il se dirige ensuite vers Pilatovo, laissant ce village au Monténégro, puis continue par les hauteurs dans la direction nord, en se maintenant autant que possible à une distance de six kilomètres de la route Biletsch-Korito-Gatsko, jusqu'au col situé entre la Somina-Planina et le mont Curilo, d'où il se dirige à l'est par Vratkovici, laissant ce village à l'Herzégovine jusqu'au mont Orlin. A partir de ce point, la frontière, laissant Ravno au Monténégro, s'avance directement par le nord-nord-est en traversant les sommets de Lebersnik et du Voloujak, puis descend par la ligne la plus courte sur la Piva, qu'elle traverse, et rejoint la Tara en passant entre Crkvitsa et Nedvina. De ce point, elle remonte la Tara jusqu'au Moïkovak, d'où elle suit la crête du contrefort jusqu'à Sisko-Yezero ¹. A partir de cette localité elle se confond avec l'ancienne frontière jusqu'au village de Sekulare. De là, la nouvelle frontière se dirige par les crêtes de la

¹ Yezero en serbe signifie lac.

Mokra-Planina, le village de Mokra restant au Monténégro, puis elle gagne le point 2, 166 de la carte de l'état-major autrichien, en suivant la chaîne principale et la ligne du partage des eaux entre le Lim d'un côté, et le Drin, ainsi que de la Cievna (Zem) de l'autre. Elle se confond ensuite avec les limites actuelles entre la tribu des Koutch-Dreka-lovitchi d'un côté et la Koutchka-Kraïna ainsi que les tribus des Klementi et Grudi de l'autre, jusqu'à la plaine de Podgoritsa, d'où elle se dirige sur Plavnitsa, laissant à l'Albanie les tribus de Klementi, Grudi et Hoti. De là, la nouvelle frontière traverse le lac près de l'îlot de Goritsa-Topal, et à partir de Goritsa-Topal elle atteint directement les sommets de la crête, d'où elle suit la ligne du partage des eaux entre Mégured et Kalimed, laissant Mrkovitch au Monténégro, et rejoignant la mer Adriatique à V. Kroutchi. Au nord-ouest, le tracé sera formé par une ligne passant de la côte entre les villages Susana et Subtsi, et aboutissant à la pointe extrême sud-est de la frontière actuelle du Monténégro sur la Vrsuta-Planina.

Art. 29. — Antivari et son littoral sont annexés au Monténégro sous les conditions suivantes : Les contrées situées au sud de ce territoire, d'après la délimitation ci-dessus déterminée jusqu'à la Boïana, y compris Dulcigno, seront restituées à la Turquie. La commune de Spizza, jusqu'à la limite septentrionale du territoire indiqué dans la description détaillée des frontières, sera incorporée à la Dalmatie. Il y aura pleine et entière liberté de navigation sur la Boïana pour le Monténégro. Il ne sera pas construit de fortifications sur le parcours de ce fleuve à l'exception de celles qui seraient nécessaires à la défense locale de la place de Scutari, lesquelles ne s'étendront pas au delà d'une distance de six kilomètres de cette ville. Le Monténégro ne pourra avoir ni bâtiments, ni pavillon de guerre. Le port d'Antivari et toutes les eaux du Monténégro resteront fermés aux bâtiments de guerre de toutes les nations. Les fortifications situées entre le lac et le littoral sur le territoire monténégrin seront rasées, et il ne pourra en être élevées de nouvelles dans cette zone. La police maritime et sanitaire, tant à Antivari que le long de la côte du Monténégro, sera exercée par l'Autriche-Hongrie au moyen de

bâtiments légers, garde-côtes. Le Monténégro adoptera la législation maritime en vigueur en Dalmatie. De son côté, l'Autriche-Hongrie s'engage à accorder sa protection consulaire au pavillon marchand monténégrin. Le Monténégro devra s'entendre avec l'Autriche-Hongrie sur le droit de construire et d'entretenir, à travers le nouveau territoire monténégrin, une route et un chemin de fer. Une entière liberté de communication sera assurée sur ces voies.

Art. 30. — Les musulmans ou autres qui possèdent des propriétés dans les territoires annexés au Monténégro, et qui voudraient fixer leur résidence hors de la Principauté, pourront conserver leurs immeubles en les affermant ou en les faisant administrer par des tiers. Personne ne pourra être exproprié que légalement pour cause d'intérêt public, et moyennant une indemnité préalable. Une commission turco-monténégrine sera chargée de régler, dans le terme de trois ans, toutes les affaires relatives au mode d'aliénation, d'exploitation et d'usage, pour le compte de la Sublime Porte, des propriétés de l'Etat, des fondations pieuses (vakoufs) ainsi que les questions relatives aux intérêts des particuliers qui s'y trouveraient engagés.

Art. 31. — La Principauté du Monténégro s'entendra directement avec la Porte ottomane sur l'institution d'agents monténégrins à Constantinople et dans certaines localités de l'Empire ottoman où la nécessité en sera reconnue. Les Monténégrins voyageant ou séjournant dans l'Empire ottoman, seront soumis aux lois et aux autorités ottomanes, suivant les principes généraux du droit international et les usages établis concernant les Monténégrins.

Art. 32. — Les troupes du Monténégro seront tenues d'évacuer, dans un délai de vingt jours, à partir de l'échange des ratifications du présent traité, ou plus tôt si faire se peut, le territoire qu'elles occupent en ce moment en dehors des nouvelles limites de la Principauté.

Les troupes ottomanes évacueront les territoires cédés au Monténégro dans le même délai de vingt jours. Il leur sera toutefois accordé un terme supplémentaire de quinze jours, tant pour quitter les places-fortes et en retirer les approvisionnements et le matériel, que pour dresser l'inventaire

des engins et objets qui ne pourraient être enlevés immédiatement.

Art. 33. — Le Monténégro devant supporter une partie de la dette publique ottomane pour les nouveaux territoires qui lui sont attribués par le traité de paix, les représentants des Puissances à Constantinople en détermineront le montant, de concert avec la Sublime Porte, sur une base équitable.

Bosnie et Herzégovine.

Art. 25. — Les provinces de Bosnie et d'Herzégovine seront occupées et administrées par l'Autriche-Hongrie. Le gouvernement d'Autriche-Hongrie, ne désirant pas se charger de l'administration du sandjak de Novi-Bazar, qui s'étend entre la Serbie et le Monténégro dans la direction sud-est jusqu'au delà de Mitrovitsa, l'administration ottomane continuera d'y fonctionner ; néanmoins, afin d'assurer le maintien du nouvel état politique ainsi que la liberté et la sécurité des voies de communication, l'Autriche-Hongrie se réserve le droit de tenir garnison et d'avoir des routes militaires et commerciales sur toute l'étendue de cette partie de l'ancien vilâiet de Bosnie. A cet effet, les gouvernements d'Autriche-Hongrie et de Turquie se réservent de s'entendre sur les détails.

Parties de l'empire n'ayant reçu aucune organisation particulière.

Art. 23. — (La Sublime-Porte s'engage à appliquer scrupuleusement dans l'île de Crète le règlement organique de 1868 en y apportant les modifications qui seraient jugées équitables.) *Des règlements (analogues), adaptés aux besoins locaux (sauf en ce qui concerne les exemptions d'impôts accordées à la Crète), seront (également) introduits dans les autres parties de la Turquie d'Europe pour lesquelles une organisation particulière n'a pas été prévue par le présent Traité.* La Sublime-Porte chargera des commissions spéciales, au sein desquelles l'élément indigène sera largement représenté, d'élaborer les détails de ces nouveaux règlements dans chaque province. Les projets d'organisation résultant de ces travaux seront soumis à l'examen de la Sublime-Porte, qui, avant de promulguer les actes destinés

à les mettre en vigueur, prendra l'avis de la commission européenne instituée pour la Roumélie orientale.

Danube.

Art. 52. — Afin d'accroître les garanties assurées à la liberté de la navigation sur le Danube, reconnue comme étant d'intérêt européen, les hautes Parties contractantes décident que toutes les forteresses et fortifications qui se trouvent sur le parcours du fleuve, depuis les Portes de Fer jusqu'à ses embouchures seront rasées, et qu'il n'en sera pas élevées de nouvelles. Aucun bâtiment de guerre ne pourra naviguer sur le Danube en aval des Portes de Fer, à l'exception des bâtiments légers destinés à la police fluviale et au service des Douanes. Les stationnaires des Puissances aux embouchures du Danube pourront toutefois remonter jusqu'à Galatz.

Art. 55. — Les règlements de navigation, de police fluviale et de surveillance depuis les Portes de Fer jusqu'à Galatz seront élaborés par la Commission européenne, assistés de délégués des états riverains, et mis en harmonie avec ceux qui ont été ou seraient édictés pour le parcours en aval de Galatz.

Art. 54. — Une année avant l'expiration du terme assigné à la durée de la Commission européenne, les Puissances se mettront d'accord sur la prolongation de ses pouvoirs ou sur les modifications qu'elles jugeraient nécessaires d'y introduire.

Art. 56. — La Commission européenne du Danube s'entendra avec qui de droit pour assurer l'entretien du phare sur l'île des Serpents.

Art. 57. — L'exécution des travaux destinés à faire disparaître les obstacles que les Portes de Fer et les cataractes opposent à la navigation, est confiée à l'Autriche-Hongrie. Les Etats riverains de cette partie du fleuve accorderont toutes les facilités qui pourraient être requises dans l'intérêt des travaux. Les dispositions de l'article 6 du traité de Londres du 13 mars 1871, relatives au droit de percevoir une taxe provisoire pour couvrir les frais de ces travaux, sont maintenues en faveur de l'Autriche-Hongrie.

CHAPITRE III

La Serbie indépendante depuis le 1^{er} 13 juillet 1878.

Le drapeau du sultan placé à côté du drapeau tricolore serbe sur la forteresse de Belgrade, dernier vestige de la domination des Turcs sur la principauté de Serbie, est enfin disparu depuis le Congrès de Berlin.

L'indépendance de la Serbie, conquise sous le prince Milan, fut le couronnement des efforts incroyables que les Serbes endurent surtout depuis le commencement du XIX^e siècle. Ainsi la nationalité serbe, si longtemps méconnue par l'Europe, finit, du moins en partie, par être reconnue et délivrée.

La Serbie a été augmentée de quatre départements (Niche, Pirot, Vraginé, Toplitsa) soit de 10.972 kilomètres carrés ; en totalité, la superficie de l'Etat s'élève à 48.589 kilomètres carrés. Ajoutons qu'à la fin de 1900, la Serbie comptait 2.535.066 habitants, et Belgrade, la capitale (12 kilomètres carrés), 70.516 habitants.

Aussitôt après le Congrès, la Serbie fit tous ses efforts pour satisfaire aux conditions posées pour son indépendance et se placer au même rang que les premiers Etats modernes.

Le régime des capitulations, à peine senti dans les derniers temps, est complètement remplacé par une série de traités que la Serbie a conclus avec les Etats européens ¹. — La religion orthodoxe est consacrée reli-

¹ Ainsi avec la France fut conclu un traité d'amitié de com-

gion d'Etat ; l'Eglise (serbe) est devenue autocéphale (1879), ne relevant d'aucune église étrangère, mais conservant l'unité des dogmes avec l'Eglise orientale universelle. Cependant, la liberté de religion est complète, les Serbes et les étrangers ont la liberté de conscience. Du reste, quant aux étrangers, ils jouissent de tous les droits des Serbes, en général, se basant toujours sur le principe de réciprocité. — Lors de la guerre et pour s'acquitter envers les sujets turcs, la Serbie dut contracter son premier emprunt en 1876 ; elle ne doit plus rien aux Turcs ; le 12 juillet 1900 on a pu constater que sa dette s'était accrue, elle se monte à 451.292.000 francs (valeur nominale, touchée 373.272.200 francs). Heureusement que son développement économique prend chaque jour de nouvelles proportions ; quoique entravée par l'Autriche-Hongrie et empêchée de communiquer librement avec les autres Etats (ce qui est une perte pour eux aussi bien que pour les Serbes, et qui peut-être durera aussi longtemps que la Serbie n'aura pas libre issue sur la mer), elle exporte annuellement pour 70 millions de francs (des fruits (surtout des pommes et des pruneaux), du blé, du gibier et des œufs (principalement à Londres), du bétail et des porcs par l'Autriche-Hongrie pour l'Allemagne (dans les dernières années pour Bordeaux) ¹ ». — La ligne de chemin

merce et de navigation, le 18 janvier 1883, à Paris, avec une Déclaration réglant la situation des Consuls respectifs (« la clause de la nation la plus favorisée » fut introduite) et une autre Déclaration sur la protection de la propriété industrielle, des produits littéraires et artistiques, etc., qu'on trouve dans le *Recueil des Traités et Conventions* conclus par le royaume de Serbie depuis 1878 (Recueil paru depuis 1887).

¹ Nous recommandons à ceux qui voudraient connaître mieux la situation économique de la Serbie, le livre de J. Hoché, *La Serbie de nos jours*, étude politique et économique, Bruxelles, 1901.

de fer (Paris-Constantinople) mesure 537 kilomètres ; de nos jours, on trace de nouvelles lignes ¹.

Rappelons que la Serbie est une monarchie constitutionnelle et qu'elle fut dotée d'une nouvelle constitution ² le 22 décembre 1888. Celle-ci resta en vigueur presque jusqu'au 6 avril 1901, quand le roi Alexandre I^{er} en proclama une nouvelle. Dans sa proclamation de ce jour, le roi compara les deux constitutions de 1869 et de 1888 : il trouva que dans celle de 1869, le pouvoir exécutif empiétait sur les autres, notamment sur le pouvoir législatif, ce qui était le contraire dans celle de 1888 ; la constitution de 1901 régularisera les rapports des pouvoirs. Une nouveauté dans la dernière constitution est le système des deux Chambres que les politiciens serbes arriveront enfin à reconnaître comme seul salulaire. Aux termes de l'article 70, le *sénat* est composé de membres de droit (héritier présomptif de la couronne, archevêques de Belgrade et de Niche), des trente nommés à vie par le roi et de 18 autres élus (1 pour Belgrade, le reste, 1 pour chacune des 17 circonscriptions), dont le mandat dure 6 ans ; la *skoupchtina* (art. 65) est composée de 130 membres élus pour 4 ans au suffrage direct et secret, parmi lesquels chaque

¹ La faute commise à Berlin, en éloignant la Serbie de l'Adriatique, se ressentira mieux de nos jours : l'Allemagne désireuse de s'établir en Orient, pousse l'Autriche à construire la ligne Vienne-Saraïevo Salonique, de façon à pouvoir détacher complètement les Serbes et la péninsule des autres Etats d'Occident.

² Les constitutions se succédèrent dans cet ordre : 1835, 1838, 1869, 1888 et enfin 1901.

On peut lire en français dans le livre de Fr. Morel, *La Constitution serbe*, ses origines, ses caractères, ses transformations, 1835-1894 (*Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques*, t. I, II, 1895) et *La Constitution de 1888*, par le Dr M. Milovanovitch, Session extraordinaire du *Bulletin de la Société de législation comparée*, 1889.

département doit fournir, au moins, un député ayant passé par la Faculté¹. Mentionnons, de plus, que le roi est à la tête de tous les pouvoirs, qu'il nomme les ministres (huit) responsables devant Lui et les Chambres, et qu'enfin les tribunaux reposent sur le principe de l'indépendance et que les juges sont inamovibles.

Le prince Milan a fait beaucoup pour organiser la Serbie et la transformer, de telle sorte qu'elle ne conserve rien d'oriental, ni de suranné. Il serait trop long d'énumérer tous ses efforts sacrifiés dans ce but. Rappelons seulement que sachant bien qu'un pays ne peut se maintenir, ni progresser sans avoir des citoyens à l'esprit cultivé, Milan a envoyé nombre de jeunes gens dans les pays européens pour s'y instruire. Entre tous les pays, ce fut toujours la France qu'il préféra ; en effet dans beaucoup d'institutions serbes, on retrouve le souffle de l'âme française.

Le 6 mars (22 février) 1882, Milan prit le titre de roi, et la Serbie devint un royaume. Il eut toujours en vue de rendre la Serbie heureuse ; même dans cet acte il plaça son patriotisme : il voulait élever la Serbie et attirer la bienveillante attention de toute l'Europe sur elle, convaincu, qu'en observant strictement l'ordre établi par les Puissances, et en suivant les principes du Droit international, il gagnerait davantage l'Europe à la cause serbe. Malheureusement, quoique bien inspiré, il finit par être déjoué par l'Autriche, et déçu dans la conduite des Puissances. Le fait se passa en 1885, quand les Bulgares, brusquement, déchirèrent le Traité de Berlin, en déclarant l'union de la Roumélie

¹ Les premières élections auront lieu à la fin de 1901 : pour les députés le 8 septembre, et pour les sénateurs le 23 septembre.

orientale avec la Bulgarie. L'Autriche, qui sut bien nouer ses intrigues entre la Bulgarie et la Serbie, les avait déjà fâchées; cette fois, le roi Milan se lança contre les Bulgares (14 novembre). Tandis que l'armée serbe pénétrait en Bulgarie par Vidin, l'armée bulgare, par Pirot, entra en Serbie. Quand l'Autriche eut assez de ce jeu, elle intervint, et la Serbie conclut la paix avec la Turquie sur le *statu quo ante*, à Bucarest ¹, le 3 mars 1886. La Bulgarie fut tacitement approuvée dans sa conduite de Roumélie que le roi Milan ne pouvait concevoir ². Malheureusement, l'entourage du roi souvent ne comprenait pas le souverain, celui-ci finit par se décider à abdiquer le 6 mars 1889, en faveur de son fils Alexandre, alors mineur (né le 2 août 1876) ³. Avant de se retirer, il nomma une régence (Ristitch, Protitch, Belimarkovitch) qui gouverna jusqu'au 1/13 avril 1893, quand le jeune roi se déclara majeur. Cependant le roi Milan ne put jamais oublier sa patrie, et lui témoigna tout son amour; en servant son fils comme le premier citoyen du pays, l'ancien roi donnait le meilleur exemple de dévouement. Dans ses dernières

¹ « Article unique. La paix est rétablie entre le Royaume de Serbie et la Principauté de Bulgarie, à dater du jour de la signature du présent traité.

Le présent acte sera ratifié et les ratifications seront échangées à Bucarest dans un délai de quinze jours ou plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, les Délégués respectifs ont signé le présent Traité et y ont apposé leurs cachets. »

² En effet, l'union personnelle de la Bulgarie avec la Roumélie orientale existe depuis le 5 avril 1886; c'est l'œuvre d'Alexandre de Battenberg (1879-1886), qui fut remplacé par le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg le 7 juillet 1886.

³ Le roi Milan avait épousé Nathalie Kechko, d'origine russe, le 5 octobre 1875. Elle était née le 2 mai 1859.

année, il devint généralissime ; il mourut subitement à Vienne le 11 février 1901¹.

Le roi Alexandre I^{er} prit le pouvoir à un moment difficile ; depuis, il en a passé bien d'autres encore ! Mais, par sa persévérance et son endurance vraiment remarquables, il arriva à en sortir toujours à son avantage et à gagner la sympathie de tous les Serbes. C'est lui qui disait si bien : « *Ma Serbie avant tout !* » Depuis qu'il est au pouvoir, il a déjà fait quelques réformes utiles ; et, en ce moment même, il en prépare quelques autres. Rappelons aussi que le roi Alexandre, le 5 août 1900, a épousé, à la grande joie du peuple, M^{me} Draga, petite-fille de N. Lougnevitsa, un des meilleurs amis de Miloche le Grand et de tous les Serbes.

En ce qui concerne le Monténégro (8.433 kmc. et 230.000 habitants), souvenons-nous que le prince Nicolas I^{er}, dès que ses longues luttes cessèrent, réorganisa sa principauté : à la place du Sénat (sovet), il institua (8/20 mars 1879) un Ministère, un Grand Tribunal et Conseil d'Etat ; le 6/18 janvier 1880, la métropolite devint autocéphale. Le 14 janvier 1898, le prince Nicolas dota le pays d'un de ses meilleurs codes, le *Code des Biens* que, seul, le savant jurisconsulte, le Dr V. Boguchitch, a pu composer. Au quarantième anniversaire de son règne laborieux, le prince Nicolas I^{er} prit le titre d'« *Altesse royale* » (6/19 décembre 1900)².

¹ Enterré au monastère de Krouchedol (Srem), déjà rencontré plus d'une fois dans notre étude.

² Le prince Nicolas est né à Tsetigné le 7 octobre 1841 ; en 1860, il épousa Milena, fille du voïevode Pierre Voukotitch. L'une de ses filles, Hélène, a épousé le prince de Naples, aujourd'hui roi d'Italie. L'héritier présomptif du Monténégro est le prince Danilo, né le 29 juin 1871.

Nous arrêtons ici notre récit.

On a pu constater par notre étude de la Serbie, dans le passé et de nos jours, que ce n'est qu'une faible fraction des Serbes qui est arrivée à son indépendance dans les deux Etats de Serbie et de Monténégro. Une leçon se dégage : les frères libres doivent toujours penser aux frères esclaves, et leur idéal est de tenter de les délivrer ; s'il en était autrement, ce serait un crime.

Il est temps que l'Europe se rende compte aussi de toutes les injustices faites aux braves Serbes, et nous ajouterons en terminant ce que le prince Nicolas écrivait un jour ¹ : « Les petits Etats des Balkans ne doivent pas être la monnaie qui sert d'appoint dans les comptes des Grandes Puissances. »

¹ Dans *L'Impératrice des Balkans*.

Vu :

<i>Le Doyen,</i>	<i>Le Président de la Thèse,</i>
GLASSON.	L. RENAULT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

SOUVERAINS DE LA SERBIE

	Pages.
1. Le prince Miloche Obrenovitch, 1815-1830-1839..	556-683
2. — Milan M. Obrenovitch II, 1-26 juin 1839.	683
3. — Michel M. Obrenovitch III, 1839-1842.	683-685
4. — Alexandre Kara-Georgevitch, 1842-1858.	689-695
5. — Miloche I, 1858-1860.....	696-699
6. — Michel III, 1860-1867.....	705-712
7. — Milan IV, 1867-1882, et roi, 1882-1889..	717-741
8. Le roi Alexandre I, depuis le 6 mars 1889.....	742

SOUVERAINS DU MONTENEGRO

	Pages.
1. Le métropolitte Danilo Petrovitch, Négoche, 1696- 1735	438, 439-441, 443-451
2. — Sava II Petrovitch, Négoche, 1735- 1750.....	460
3. — Vassilie II Petrovitch, Négoche, 1750-1766	461-462
4. — Stephan Mali, 1767-1774	462-463
5. — Pierre I ^{er} Petrovitch, Négoche, 1782-1830... 486-490, 509-510, 527-529, 560-561, 596-600	
6. — Pierre II Petrovitch, Négoche, 1830-1851	685-687
7. Le prince Danilo Petrovitch, Négoche, 1851-1860..	699-705
8. — Nicolas I ^{er} Petrovitch, Négoche, depuis 1/13 août 1860.....	742

Traités et quelques actes publics

*concernant les Serbes depuis le XVII^e siècle jusqu'au Congrès
de Berlin.*

1.

	Pages.
1. Traité de Karlovtsi, 1699.....	206
2. — Pojarevats, 1718	207, 449-454
3. — Belgrade, 1739	210-212, 460
4. — K. Kaïnardji, 1774.....	236-243
5. — Sistova, 1791.....	275-278, 472-473
6. — Iassy, 1792.....	279-281
7. — Bucarest, 28 mai 1812	547-548
8. Convention d'Ackerman, 7 octobre 1826 . . .	641-642
Acte relatif à la Serbie	642-644
9. Traité d'Andrinople, 14 septembre 1829.....	650-652
10. Firman à Housseïn pacha, 30 septembre 1829.	652-655
11. Firman à Housseïn pacha, 3 août 1830.....	655-660
12. Hatti-chérif concernant l'autonomie de la Serbie, 29 août 1830	660-664
13. Bérat d'investiture du prince Miloche, 29 août 1830	664-667
14. Hatti-chérif de novembre 1833, complément de 1830	667-671
15. Hatti-chérif, statut organique de la Serbie, du 24 décembre 1838	682
16. Le Traité de Paris, 30 mars 1856.....	694
17. Le Traité de Berlin, 1/13 juillet 1878	727-736

2.

1. Firman adressé par le sultan Osman III à Abdalah pacha, gouverneur d'Ision, ordonnant des tentatives de paix avec les Monténégrins, 1755.. 461

	Pages.
2. Traité d'alliance entre l'Autriche et le Monténégro, 1788.....	468-469
3. Déclaration de l'indépendance du Monténégro par Selim III, 1799... ..	471, 487-488
4. Intervention conciliatrice du Monténégro auprès des habitants de Cattaro, juillet 1802.....	489
5. Protestation d'indépendance adressée au gouvernement russe, 3 juillet 1804.. ..	489-490
6. Traité de délimitation entre l'Autriche et le Monténégro, 23 novembre 1820.....	597-598
7. Des pièces concernant la protestation d'indépendance soutenue par le Monténégro devant le Congrès de Paris, 1856.....	700-709

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	8-12
A. La géographie de la péninsule balkanique ..	13
a) la position.....	13
b) les côtes.....	13-17
c) le relief.....	17-20
d) le cours des eaux.....	20-22
e) l'aperçu de la division politique actuelle..	22-23
B. L'ethnographie de la péninsule à travers les âges.....	24
a) l'origine des Serbes et les Aryas primitifs....	25-32
b) les Pélasges vis-à-vis des Thraces, des Illy- riens, des Hellènes jusqu'à Alexandre le Grand.....	32-36
c) les Romains.....	36-44
d) les Barbares et les Slaves.....	44-68
e) les peuples actuellement dans la péninsule..	68-85
f) la place des Serbes parmi les Slaves.....	85-92
C. L'esquisse historique du peuple serbe jusqu'à la fin du XV ^e siècle.....	93
a) l'installation des Serbes et leur vie jusqu'au xii ^e siècle.....	94-117
b) les Serbes sous la dynastie (directe) de Nema- gna de 1159 à 1371.....	117-134
c) les Serbes lors des batailles de Maritsa, 1371, de Kossovo, 1389, et de la chute de Smede- revo, 1459.....	134-178

PREMIÈRE PARTIE

La première guerre de l'indépendance sous Kara-
Georges, en 1804, avec l'aperçu historique
du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle.

CHAPITRE I. — La Turquie et l'Autriche.	179-187, 188-212
CHAPITRE II. — La Turquie et la Russie	213-295

	Pages.
CHAPITRE III. — Les Serbes sous les Turcs vis-à-vis de l'Autriche et de la Russie.....	296-477
CHAPITRE IV. — L'insurrection des Serbes de 1804, le traité de Bucarest de 1812 et la défaite des Serbes de 1813.....	478-555

DEUXIÈME PARTIE

**La deuxième guerre de l'indépendance sous Miloche
le Grand, en 1815.**

CHAPITRE I. — Les Serbes jusqu'au bérat d'investi- ture du prince Miloche Obrenovitch, 1830. 556-559, 560-672	
CHAPITRE II. — La principauté de Serbie jusqu'au Congrès de Paris, 1856	673-695
CHAPITRE III. — Le retour du prince Miloche et la dynastie des Obrenovitch depuis 1858	696-712

TROISIÈME PARTIE

**La troisième guerre de l'indépendance sous le prince
Milan, en 1876 et 1878.**

CHAPITRE I. — Le prince Milan et la guerre de 1876 à 1878... ..	713-716, 717-726
CHAPITRE II. — Les Serbes devant le Congrès de Ber- lin, 1878.. ..	727-736
CHAPITRE III. — La Serbie indépendante depuis le 1/13 juillet 1878.....	737-743

APPENDICE

Souverains de la Serbie et du Monténégro	746
Traités et quelques actes publics concernant les Serbes depuis le xvii ^e siècle jusqu'au Congrès de Berlin.....	747

A. PEDONE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, PARIS

